LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLE ÉDITION

[illegible]

VICTOR HUGO

[illegible]

III

[illegible]

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
[illegible]

1885

PQ
2285
.L2
1920
v.3
SMRS

LES

GRANDS ÉCRIVAINS
DE LA FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

Publiée sous la Direction

de

GUSTAVE LANSON

V. Hugo et "La Commune" CIII-CIV
(voir t. V p. 1115 : Guerre Civile)

SABLE
COLLECTION
SABLE

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. AD. RÉGNIER

Membre de l'Institut.

BOSSUET : *Correspondance*. Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française, par MM. Ch. Urbain et E. Levesque. 15 volumes.

CORNEILLE (P.), par M. Ch. Marty-Laveaux. 12 volumes et un album.

FÉNELON, par M. A. Cahen. *Les aventures de Télémaque*. Deux volumes.

LA BRUYÈRE, par M. G. Servois. 6 volumes et un album.

LA FONTAINE, par M. Henri Régnier. 11 volumes et un album.

LA ROCHEFOUCAULD, par MM. D.-L. Gilbert et J. Gourdault. 4 volumes et un album.

MALHERBE, par M. Ludovic Lalanne. 4 volumes et un album.

MOLIÈRE, par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. 13 volumes et un album.

PASCAL (Blaise) : *Œuvres* publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents, introduction et notes. 14 volumes.

Première série : Œuvres jusqu'au Mémorial de 1654 par MM. Léon Brunschwicg et Pierre Boutroux. 3 volumes.

Deuxième série : Œuvres depuis le Mémorial de 1654. Lettres provinciales. Traité de la Roulette, etc., par MM. L. Brunschwicg, Pierre Boutroux et Félix Gazier. 8 volumes.

Troisième série : *Les Pensées*, par M. Léon Brunschwicg. 3 volumes.

RACINE (Jean), par M. P. Mesnard. 8 volumes et un album.

RETZ (Cardinal de), par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze. 10 volumes.

— Supplément à la Correspondance, par M. Claude Cochin. 1 volume.

SAINT-SIMON : *Mémoires*. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe et augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de suites et appendices par M. de Boislisle, avec la collaboration de MM. L. Lecestre et J de Boislisle. En vente : Tomes I à XXXVI, et tables des 28 premiers volumes (2 vol.).

Les tomes suivants sont en cours de publication.

SÉVIGNÉ (Mme de). Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis, par M. Monmerqué. 14 volumes et un album.

DEUXIÈME SÉRIE. — XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. G. LANSON

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
Directeur de l'École Normale supérieure.

LAMARTINE : *Méditations poétiques*, par M. G. Lanson. 2 volumes.

VICTOR HUGO : *La Légende des Siècles*, par M. Paul Berret. 2 volumes.

— *La Légende des Siècles* (nouvelle série), par M. Paul Berret, 3 volumes

— *Les Contemplations*, par M. Joseph Vianey. 3 volumes.

Chaque volume ou album. . . 35 fr.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

VICTOR HUGO

LÉGENDE DES SIÈCLES

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES
AVEC DES VARIANTES,
UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

PAUL BERRET

Publiée avec le Concours de l'Académie française

NOUVELLE SÉRIE

III

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1925

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lgendedessi03hugo

AVERTISSEMENT

SUR LA DISPOSITION DE CETTE ÉDITION

—

Le texte que nous avons adopté est celui de la première édition de la Nouvelle Série de la Légende des Siècles: *La Légende des Siècles, Nouvelle Série,* Paris, Calmann-Lévy, 2 vol. in-8°, 1877.

V. Hugo avait revu et corrigé de sa main les épreuves de cette édition. Quelques-unes seulement de ces épreuves ont été conservées : elles ont été placées dans un recueil qu'on peut consulter au Musée Victor Hugo.

Nous avons cru devoir nous en tenir au texte de 1877. Nous n'avons nullement la preuve que V. Hugo se soit occupé lui-même des deux éditions qui suivirent. Bien au contraire, tout laisse à supposer qu'après 1878[1], V. Hugo, en tout ce qui concerne la publication de ses œuvres, s'en remit entièrement aux soins de son ami fidèle, Paul Meurice : celui-ci, pendant l'exil du poète, avait collaboré déjà à la correction des épreuves de toutes les œuvres éditées à cette date ; et c'est lui qui publia toutes les œuvres posthumes.

Dans notre appareil critique nous n'avons donc pas fait figurer d'autres variantes que celles qui proviennent directement du manuscrit.

Nous avons distingué les variantes raturées dans le manus-

1. A la suite de l'attaque dont fut frappé V. Hugo en juin 1878, le plus grand repos lui fut recommandé : cf. le *Rappel* du 30 juin 1878. Il séjourna quelques mois à Guernesey et de retour à Paris continua à suivre les prescriptions de ses médecins. Consulter, non sans faire plus d'une réserve, les détails donnés par Mme R. Leslide dans la biographie des années 1878-1885, intitulée *V. Hugo intime.*

crit des variantes non raturées entre lesquelles le poète se réservait de choisir au moment de l'impression. Les leçons du manuscrit, supprimées par rature ou par surcharge, sont imprimées en caractères italiques; souvent, pour indiquer la place précise de ces leçons dans le texte, nous avons dû reproduire une partie du vers où elles figuraient : cette partie du vers est imprimée en caractères romains.

Pour les leçons qui subsistent non raturées dans le manuscrit, et qui sont celles qui ont fait hésiter V. Hugo jusqu'au dernier moment, elles sont également imprimées en caractères romains, mais mises entre crochets.

La disposition de la présente édition n'a pas été adoptée pour rendre l'aspect du manuscrit, mais plutôt pour présenter les leçons successives dans l'ordre même où elles se sont présentées au poète[1].

---

1. Voir ce que nous avons dit de la ponctuation dans l'Avertissement du tome Ier de la *Légende des Siècles* de 1859, p. II.

LA

LÉGENDE DES SIÈCLES

INTRODUCTION

I

La seconde *Légende des Siècles* parut le 24 février 1877.

Dix-sept ans cinq mois s'étaient écoulés depuis la publication de la première : *grande mortalis ævi spatium*. Victor Hugo avait soixante-quinze ans. La peinture et la gravure ont rendu populaire la physionomie du poète à cette date : la barbe et les cheveux sont blancs, les yeux ardents et profonds, le front olympien, l'ensemble est d'une vigueur majestueuse et sereine. C'est sous ces traits, où il nous semble que rayonne quelque chose de son génie, que Victor Hugo est entré dans l'histoire et demeure dans notre souvenir ; c'est ainsi qu'il apparaît dans les toiles de Bonnat et de Bastien Lepage. Qu'on compare à ces portraits la gravure de Flameng, achevée, en décembre 1859. Là, c'est encore l'exilé, le proscrit des *Châtiments* : la face est glabre, creusée et convulsée par les colères de l'exil.

La métamorphose du visage est, en l'espèce, dénonciatrice d'une évolution morale ; et, de 1859 à 1877, il y eut aussi, et dans une certaine mesure, une évolution littéraire parallèle à cette évolution morale.

L'exilé, qui a écrit la première *Légende des Siècles*, présente dans son attitude et dans sa pensée une unité essentielle et constante. Cette unité est moins apparente après 1859. L'inspiration de la nouvelle série de la *Légende des Siècles* se mo-

difie et varie à mesure que se modifient et varient les conditions de l'existence de l'homme.

Pour remonter aux sources morales et déterminer le caractère de la seconde *Légende des Siècles*, il nous a donc paru nécessaire de présenter une esquisse de la biographie du poète entre les années 1859 et 1877.

II

I. — La seconde partie de l'exil. 1859-1870.

La composition des *Petites Épopées* fut terminée en mai 1859. Quand on songe que de janvier à mai de cette même année furent écrits *Eviradnus*, le *Régiment du Baron Madruce*, *Le Cid Exilé*, *Bivar*, *Le Jour des Rois*, *Masferrer*, *Le Satyre*, *Pleine-Mer Plein-Ciel*, *La Vision d'où est sorti ce livre*, *Booz endormi*, *La Trompette du Jugement*, les *Reîtres* et la *Rose de l'Infante*, on reste confondu par l'étendue et la puissance d'une telle inspiration.

Mais un tel labeur ne fut pas sans avoir sa répercussion sur la santé du poète. Il éprouva le besoin du repos. A la fin de mai 1859, il partit pour l'île de Serk, loin de sa bibliothèque et de son cabinet de travail. Son esprit ne demeura pas inactif, mais se détendit dans les caprices d'une libre fantaisie. V. Hugo mit « Pégase au vert ». De la fin du mois de mai jusqu'en août 1859, où parut le décret d'amnistie, il écrivit d'une plume facile et rieuse cinquante pièces des *Chansons des Rues et des Bois*. Cette inspiration familière et débridée n'est arrêtée dans ses effusions ni par le projet en juillet du terrible drame de *Torquemada*, ni par l'achèvement au mois d'août de la grave et philosophique préface de la première *Légende*. C'est à Serk, et quand il était dans cette disposition d'esprit, que vint le surprendre la nouvelle de l'amnistie « pleine et entière » accordée aux exilés du Deux-Décembre. On connaît sa déclaration, hautaine et brève :

Déclaration.

Personne n'attendra de moi que j'accorde, en ce qui me concerne, un mot d'attention à la chose appelée amnistie.

Dans la situation où est la France, protestation absolue, inflexible, éternelle, voilà pour moi le devoir.

Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai.

Victor Hugo.

Voilà bien la fierté et l'âpreté d'accent habituelles au proscrit. Pour un instant, il se dresse encore dans son attitude de Vengeur solitaire :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

On l'aperçoit de nouveau debout et menaçant, sur le rocher d'exil : le glaive des *Châtiments* flamboie dans sa main. Mais ce n'est qu'un éclair : l'attitude ne sera plus constante. En regard de *Choix entre deux Passants* écrit le 30 octobre 1859 et publié dans la seconde *Légende*, qu'on lise la pièce d'*Amnistie* composée, s'il faut en croire la première édition des *Années funestes*, en cette même fin d'année 1859[1] : l'on y constatera l'influence persistante et dissolvante des *Chansons des Rues et des Bois* ; on sent vraiment tout autant l'amusement de l'artiste que la haine de l'adversaire politique dans la fantaisie des propos prêtés à Napoléon III, devenu le berger doucereux de l'amnistie :

Il s'assied sous un hêtre ; il murmure : — J'oublie.
Oubliez, oublions. — Douce mélancolie !
Puis, tendre, il prend sa flûte et soupire : O proscrits !
Pyrame aima Thisbé, Céphale aima Procris,
Je vous aime. Accourez, bannis, je vous appelle.
Amnistie est un mot singulier que j'épelle.
Je ne sais pas très bien ce qu'il veut dire. Et vous ?
Mais je vous aime. L'ombre est tiède, l'air est doux...
Quand Menélas
Vit le sein nu d'Hélène, il jeta son épée.
Ma molle rêverie est de vous occupée.
Vous absents, je m'enfuis hagard dans les forêts...
Oh ! revenez ! Avril gazouille dans les nids...

Facetum habemus exsulem, sommes-nous tentés de nous écrier.

Il y eut pourtant encore des heures où l'angoisse de son impuissance d'exilé revint l'étreindre. Un jour, ce fut à pro-

1. M. Gustave Simon, qui a le manuscrit entre les mains, croit que la pièce est un peu plus tardive, mais en tous les cas antérieure à 1870.

pos de John Brown. Capturé, l'instigateur de la révolte des esclaves de Virginie avait été condamné à être pendu. Le 2 décembre, « à l'heure même de cet anniversaire qui lui rappelait toutes les formes et toutes les nécessités du devoir », V. Hugo adressait, par l'intermédiaire de tous les journaux libres d'Europe, une lettre à la fois généreuse et grandiloquente aux États-Unis d'Amérique :

« Je m'agenouille avec larmes devant le grand drapeau étoilé du Nouveau Monde, et je supplie à mains jointes, avec un respect profond et filial, cette illustre république américaine d'aviser au salut de la loi morale universelle, de sauver John Brown. Oui, que l'Amérique le sache et y songe, il y a quelque chose de plus effrayant que Caïn tuant Abel, c'est Washington tuant Spartacus. »

Les États-Unis d'Amérique ne tinrent aucun compte de la lettre du poète. John Brown fut pendu. Ce fut pour V. Hugo, après son élan généreux, une cruelle déception : « En ce moment, j'ai l'âme accablée, écrit-il à George Sand ; ils viennent de tuer John Brown ! L'assassinat a été commis le 2 décembre !... Hélas ! j'ai vraiment le cœur serré. »

A ce « cœur serré » des adoucissements allaient bientôt venir.

En 1860, Garibaldi préparait l'expédition des Mille ; une souscription s'organisait en Angleterre : il s'agissait d'aider Garibaldi dans son entreprise. Deux habitants de Saint-Hélier, MM. Philippe Asplet et Derbyshire, apportèrent à V. Hugo une adresse d'un certain nombre de Jersiais, qui priaient le poète de venir dans leur île parler pour Garibaldi. Cette invitation n'allait plus à l'encontre d'aucune autorité, puisque officiellement Hugo n'était plus exilé; et les Jersiais n'étaient pas fâchés de saisir l'occasion de témoigner leur sympathie à un homme dont le seul crime, en terre jersiaise, avait été de se solidariser avec des frères d'exil un peu turbulents. V. Hugo vit dans cet appel une revanche éclatante de son expulsion de l'île en 1855. Les paroles qu'il allait prononcer devaient avoir, pensait-il, et auraient un retentissement européen. Il parla deux fois, au meeting et au banquet : il parla pour l'Italie, pour Garibaldi, et contre Napoléon. Il prit à l'égard de ce dernier l'attitude d'un victorieux qui pardonne à un vaincu : « Il se peut qu'un jour — car les événements

sont dans la main divine, et la main divine, c'est la main inépuisable — il se peut que, parmi ceux que les grandes tempêtes ou les grandes marées de l'avenir jetteront sur vos bords, il y ait notre propre proscripteur à nous, qui sommes ici, chassé à son tour et malheureux. Eh bien ! soyez-lui cléments comme vous êtes justes ; s'il frappe à votre porte, ouvrez-la lui et dites-lui : « Ce sont ceux que vous avez proscrits qui ont demandé pour vous cet asile que nous vous donnons. » Quelle satisfaction devait éprouver, à pouvoir prendre cette attitude, l'exilé volontaire autour duquel, pour la première fois, après huit ans, se groupait une foule admiratrice et retentissaient des applaudissements sympathiques !

Certes, une haine pareille à celle qui avait inspiré les invectives des *Châtiments* ne s'éteint pas en un jour ; mais l'état d'exaspération cesse d'être continu : il y a des intermittences dans la colère, des apaisements entre les soubresauts. Il avait écrit les *Châtiments* en quelques mois : il ne lui faudra pas moins de onze années pour réunir, dans la suite, sur le même sujet, la matière d'un volume. Le dossier qui porte pour titre : *Nouveaux Châtiments* se remplit lentement. La plupart du temps, dans chaque poème, le souffle est court ; la composition du recueil s'élabore par à-coups, souvent à de longs intervalles ; et l'élan lyrique se brise dans cette discontinuité. En 1870, V. Hugo jugea lui-même les *Nouveaux Châtiments* inférieurs aux premiers : ils n'ont pas été publiés de son vivant[1]. Bien évidemment l'esprit de l'exilé se rassérène : son irritation est en décroissance, la verve libre et joyeuse des *Chansons des Rues et des Bois* s'épanouit chaque jour davantage[2], et son imagination se prélasse

1. Trois ans après la mort de V. Hugo, en 1888, les meilleurs poèmes ont été choisis pour la *Corde d'airain* de *Toute la Lyre*, et dix après, en 1898, le reliquat a constitué l'édition des *Années funestes*. Quelques essais postérieurs à 1859 ont été publiés à la fin de l'édition Ollendorff des *Châtiments*. On constate que la colère est de jour en jour moins spontanée : elle finit par devenir un thème littéraire, et de plus en plus V. Hugo recherche l'esprit et la pointe. Nous ne parlons ici que des poèmes ayant trait à l'exil et d'une façon générale à la politique du Second Empire. Pour les poèmes politiques qui furent composés en 1871-1872, voir plus bas p. XVIII à XXX.

2. « Il n'y a pas de livre, disait-il plus tard à Claretie, où je me sois montré plus moi-même. »

avec satisfaction dans les fantaisies du *Théâtre en Liberté*. Au reste, l'activité physique de l'homme subit à cette date un ralentissement momentané. Par une réaction logique, après sept années d'exacerbation dans la révolte et de tension assidue dans le travail, il se sent abattu et dans une sorte de langueur et de dépression. Cet état inhabituel l'inquiète, et, en mars 1861, il fait un voyage à Londres pour aller consulter le Dr Deville. Ce dernier ne constate aucune atteinte à l'organisme de l'exilé; la fatigue n'a déterminé chez V. Hugo qu'une légère et passagère faiblesse des bronches : « Surveillez votre larynx, conclut le docteur : laissez croître votre barbe. Le séjour constant dans un climat trop tempéré comme celui des îles anglo-normandes est anémiant : il est nécessaire que vous vous absentiez et que vous voyagiez, tous les ans, deux ou trois mois[1]. » De mars à septembre 1861, V. Hugo séjourne en Belgique et en Hollande, il ne travaille que rarement et produit peu. Installé, avec Juliette Drouet, au mont Saint-Jean, il relit son manuscrit des *Misérables*[2] et prépare, au milieu même du paysage du champ de bataille, le chapitre de Waterloo; parfois il va faire quelques lectures historiques à la Bibliothèque de Bruxelles. C'est à Bruxelles que nous le retrouvons une année après pour le banquet des *Misérables*, avec toute sa santé et sa force intellectuelle reconquises[3].

Alors se trouve réalisé pour une part l'état moral que, deux ans auparavant, à Jersey, et parce qu'il voulait désormais apparaître aux peuples dans une attitude de sérénité majestueuse, il affirmait, par anticipation, avoir été le sien dès le début de l'exil :

« Quand je suis arrivé ici, il y a huit ans, au sortir des plus prodigieuses luttes politiques du siècle, moi, naufragé encore tout ruisselant de la catastrophe de décembre, tout

1. Cf. Cabanès, *La Chronique médicale*, 1er mars 1922.

2. C'est le 25 avril 1860 qu'il a tiré de sa boîte le manuscrit des *Misérables*, écrits presque dans leur totalité en 1848 : jusqu'au premier janvier 1861, il n'a fait ni correction, ni addition.

3. Voir au Musée Victor Hugo les diverses photographies de V. Hugo de 1861 à 1870, et en particulier le tableau de Chifflart, ainsi que la photographie de Nadar reproduite dans le *Livre d'or de V. Hugo* par E. Blémont, p. 29.

effaré de cette tempête, tout échevelé de cet ouragan, savez-vous ce que j'ai trouvé à Jersey? Une chose sainte, sublime, inattendue, la paix... J'avais lutté contre l'asservissement d'un peuple par un homme, tout ce combat convulsif tremblait encore en moi de la tête aux pieds ; j'étais indigné, éperdu et haletant. Eh bien, Jersey m'a calmé. J'ai trouvé, je le répète, la paix, le repos, un apaisement sévère et profond dans cette douce nature de vos campagnes, dans ce salut affectueux de vos laboureurs, dans ces vallées, dans ces solitudes, dans ces nuits qui, sur la mer, semblent plus largement étoilées, dans cet océan éternellement ému, qui semble palpiter directement sous l'haleine de Dieu. Et c'est ainsi que, tout en gardant la colère sacrée contre le crime, j'ai senti l'immensité mêler à cette colère son élargissement serein, et ce qui grondait en moi s'est pacifié[1]. »

Inutile de dire combien, à la date où il se reporte, V. Hugo était éloigné de cet état d'âme que ne reflètent évidemment ni les *Châtiments*, ni l'*Histoire d'un Crime*, ni même *Dieu* et *La fin de Satan*. Mais cette pacification de l'âme de l'exilé est maintenant réelle.

Toutefois ce n'est pas à la seule nature qu'il en est redevable. Elle est la résultante d'éléments très divers, au premier rang desquels il faut compter la guérison progressive de son immense blessure d'amour-propre ; si la plaie se cicatrise, c'est que de multiples circonstances s'y prêtent.

La première et la plus importante fut la retentissante réunion du Banquet des *Misérables*. Le 16 septembre 1862, les éditeurs Lacroix et Verbœckhoven, pour célébrer la publication du roman, réunirent autour de V. Hugo, qui revenait d'un voyage aux bords du Rhin, un grand nombre de journalistes et d'écrivains. Assis entre deux des personnages les plus considérables de la Belgique, M. Fontainas, bourgmestre de Bruxelles, et M. Verwoort, président de la Chambre des Représentants, Victor Hugo reçut, dans les toasts prononcés à la fin du repas, le plus glorieux des tributs d'hommage qu'il ait pu souhaiter : il fut loué magnifiquement par les

1. Réponse de V. Hugo au toast du banquet Garibaldi, à Jersey, le 18 juin 1860 : *Actes et Paroles, Pendant l'Exil*, 1860, I.

politiques, par les directeurs de journaux, par les romanciers[1].

Ce fut Théodore de Banville qui parla le dernier, au nom des poètes, au nom de ces Parnassiens, dont V. Hugo était le chef élu, et dont ils ne parlaient jamais qu'en disant « le père, qui est là-bas dans l'île ». Lorsque, levé pour répondre, V. Hugo déclara : « Mon émotion est inexprimable », ce ne fut pas une vaine formule oratoire. La fièvre de sa gloire le secouait : enfin ! il se retrouvait dans l'atmosphère d'admiration et de vénération qui lui manquait depuis si longtemps. Devant tous ces littérateurs, ses humbles confrères, devant tous ces magnats de la presse parisienne, il savourait la joie d'apparaître grandi par l'absence et par l'épreuve ; il vivait cette minute dans la lumière de l'apothéose que lui créait l'exil, et il croyait sentir se fixer sur sa personne et sur sa pensée l'attention frémissante du globe entier. Dès ce jour, il a foi en l'omnipotence de sa parole : confiance aveugle et démesurée, sans doute ; mais jamais il n'entrevit la vanité de sa grandiloquence, et Guernesey lui devint un Sinaï, d'où il ne cessa plus de prodiguer aux gouvernements et aux peuples ses conseils et ses prophéties.

Aux Genevois, il adresse un réquisitoire étincelant et passionné contre la peine de mort[2], aux Italiens[3] des encouragements et aux Portugais[4] des félicitations pour l'abolition de cette même peine ; à l'armée russe[5], il intime l'ordre d'épargner la Pologne ; aux Mexicains[6] en guerre avec Napoléon III il prêche la résistance à outrance : « Combattez, luttez, soyez terribles ! » et il les assure de sa toute-puissante sympathie ; à Juarez, devenu président de la république du Mexique, il dicte ses devoirs de républicain et il

---

1. Il y avait plus d'une soixantaine d'invités de marque. On trouvera tous les discours prononcés et les noms des principaux invités dans Gustave Frédéric, *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo*, Bruxelles, Lacroix, Verbœckhoven et Cie, 1862, 63 p. in-12.

2. Cf. *Actes et Paroles. Pendant l'Exil*, 1862, V, *Genève et la peine de mort.*

3. Lettre du samedi 4 février 1865. Cf. aussi sur le même sujet la lettre du 12 février 1865 à M. Lilly, philanthrope anglais. *Pendant l'Exil*, notes pour l'année 1865.

4. Cf. *Ibid.*, 1867, VI, *La peine de mort abolie en Portugal.*

5. Cf. *Ibid.*, 1863, I, *A l'Armée russe.*

6. Cf. *Ibid.*, 1863, III, *La guerre du Mexique.*

enseigne la clémence[1], à tous les rois d'Europe, il crie leur injustice à l'égard de la Crète et les menace de la révolte des peuples, cette foudre : « Le tonnerre vient de là-haut! en langue politique, le tonnerre s'appelle révolution[2] » ; il appelle l'Amérique au secours des Candistes[3], et dans un manifeste violent il proteste contre l'arrestation de Gustave Flourens, leur délégué[4] ; il prend parti pour les Irlandais, et il clame à l'Angleterre : « L'Europe vous rappelle au devoir[5]. » Il intervient dans les affaires d'Espagne et vante les bienfaits d'une république future à la rébellion hésitante : « Redevenir l'égale de la France et de l'Angleterre. Offre immense. L'occasion est unique, l'Espagne la laisserait-elle échapper[6] ? » Il s'insurge avec véhémence contre les massacres de Cuba : « La conscience est la colonne vertébrale de l'âme ; tant que la conscience est droite, l'âme se tient debout ; je n'ai en moi que cette force-là, mais elle suffit. Et vous faites bien de vous adresser à moi. Je parlerai pour Cuba, comme j'ai parlé pour la Crète[7]. » Et pour ce qui regarde, en Italie, ses rapports avec les révolutionnaires et Garibaldi, est-il besoin de rappeler les violentes invectives de la *Voix de Guernesey* contre Pie IX et Napoléon III, et l'éloquent et audacieux appel à l'insurrection qui clôt le poème :

O peuple, noir dormeur, quand t'éveilleras-tu ?
Rester couché sied mal à qui fut abattu.
Tu dors, avec ton sang sur les mains, et, stigmate
Que t'a laissé l'abjecte et dure casemate,
La marque d'une corde autour de tes poignets.
Qu'as-tu fait de ton âme, ô toi qui t'indignais ?
L'empire est une cave, et toutes les espèces
De nuit te tiennent pris sous leurs brumes épaisses.
Tu dors, oubliant tout, ta grandeur, son complot,
La liberté, le droit, ces lumières d'en haut ;....

1. *Ibid.*, 1867, III, *L'empereur Maximilien. Au président de la République mexicaine*
2. *Ibid.*, 1866, III, *La Crète*. 1867, I, *Lettre* du 17 février.
3. *Ibid.*, 1869, I, *Lettre* du 6 février; *Appel à l'Amérique.*
4. *Ibid.*, 1868, II, *Lettre* du 9 juillet : *Gustave Flourens.*
5. *Ibid.*, 1867, II, *Les fenians, Lettre à l'Angleterre* du 26 mai.
6. *Ibid.*, 1868, IV, *A l'Espagne, Lettre* du 22 octobre; V, *Seconde Lettre*, 22 novembre.
7. *Ibid.*, 1870, I, *Aux femmes de Cuba* ; II, *Pour Cuba.*

Allons, remue, Allons, mets-toi sur ton séant....
Étends le bras le long de la muraille noire ;
L'inattendu dans l'ombre ici peut se cacher ;
Tu parviendras peut-être à trouver, à toucher,
A saisir une épée entre tes poings funèbres,
Dans le tâtonnement farouche des ténèbres !

Mentana, Hauteville-House, novembre 1867[1].

Non content de ces interventions politiques où se mêle à la majesté morale d'un Tirésias l'enthousiasme guerrier d'un Tyrtée, il ne laisse passer aucune des grandes manifestations de la pensée publique, sans faire entendre sa voix : centenaire de Shakespeare[2], centenaire de Dante[3], érection de la statue de Beccaria[4], souscription pour la statue de Voltaire[5], congrès des étudiants belges[6] ; il écrit l'*Introduction* à l'histoire de Paris[7] publiée à l'occasion de l'exposition de 1867, et sa signature s'inscrit la première parmi celles de tous les écrivains illustres qui collaborent à ce recueil. En personne il se rend à Lausanne pour présider le Congrès de la Paix, et il esquisse devant « ses concitoyens des États-Unis d'Europe » un généreux programme de réformes sociales[8].

Tous ces discours, toutes ces proclamations sonnent comme un clairon où s'engouffre un souffle sûr et puissant : on a l'impression que l'exilé est désormais plein d'une belle et inébranlable assurance ; l'opportunité, la justice même de ces interventions n'est pas en cause ici, pas plus que le plus ou moins d'échos que trouvaient en réalité, auprès des peuples et des rois, ces plaidoyers ou ces réquisitoires éclatants, ces retentissants appels de combattant ou ces majestueuses impré-

1. Publié à Genève chez Guisletty, 1867, in-8, 16 pages; et depuis, sous le titre de *Mentana*, en 1875, dans *Pendant l'Exil*, 1867, VIII, et dans les *Années funestes*.

2. *Pendant l'Exil*, 1864, I.

3. *Ibid.*, 1865, III.

4. *Ibid.*, 1865, II.

5. *Ibid.*, 1867, IV.

6. *Ibid.*, 1865, IV.

7. *Paris Guide*, par les principaux écrivains et artistes de France. Paris, Lacroix, Verbœckhoven et Cie, 1867, 2 vol. in-16. Tome Ier; I-XLIV. *Introduction par Victor Hugo*.

8. *Pendant l'Exil*, 1869, III, 4 et 17 septembre, Discours d'ouverture et de clôture.

cations d'augure. Bornons-nous à constater que, de 1859 à 1870, un état d'esprit nouveau, progressant chaque jour et dû au contact plus direct et plus répété avec la popularité, a fait de l'exilé de 1852, crispé dans sa colère solitaire, un prophète épanoui dans la certitude de son autorité mondiale. Ne reçoit-il pas des lettres portant cette seule adresse : *Victor Hugo, Océan* ?

Stabilisé dans sa gloire, plus que jamais il organise méthodiquement sa vie privée. Tous ceux qui sont allés le voir à Guernesey entre 1859 à 1870 ont été frappés de l'hygiène rigoureuse dont il suivait les lois : régime scrupuleux d'alimentation, d'ablutions, de promenades ; travail en pleine lumière dans son lock-out vitré de toutes parts comme une serre et aéré par le souffle marin ; il en a banni tous meubles, toutes tentures et tous objets d'art : il écrit debout pour ne jamais entraver le plein jeu de ses mouvements respiratoires. Il apporte à l'observance des règles qu'il s'est imposées toute l'application d'un athlète qui concentre et ramasse ses forces pour un prochain combat. Chaque année, pendant trois mois, il change de climat : de 1860 à 1870, dix années durant, il excursionne ou séjourne dans les pays rhénans ; de la Zélande à la Suisse, il parcourt, en touriste amoureux de ses aises, des pays pittoresques et salubres. Au cours de ces voyages, il travaille peu : il observe, jette sur ses albums quelques notes ou quelques vers au hasard des rencontres et de l'inspiration, et surtout il dessine. Rien ne le presse plus : sa fortune assise lui laisse tout loisir de différer l'heure des publications fructueuses.

En effet, la vente de ses œuvres antérieures à 1859 s'est accrue chaque jour ; elle est devenue pour lui la source de gros revenus ; viennent s'y ajouter les sommes immédiatement réalisées pour la cession temporaire de ses droits d'auteur sur *Les Misérables*, 300 000 francs, sur *Les Travailleurs de la Mer*, 120 000 francs, sur sept autres volumes dont l'*Homme qui rit*, 280 000 francs, pour ne parler que des œuvres les plus importantes[1]. En 1867, les représentations

1. Cf. Revue de France du 1er novembre 1923, *Victor Hugo et ses éditeurs*, p. 90-91, par Pierre de Lacretelle ; et, dans Georges Beaume, *Au Pays des lettres*, Paris, 1902, ch. VI, une conversation de l'éditeur Lacroix qui dit avoir versé un million à V. Hugo pour les *Misérables*, p. 183.

d'*Hernani* lui rapportent 55 000 francs. Il administre cette fortune croissante avec minutie : il exige que ses éditeurs le payent en or anglais, il tient un compte exact de ses dépenses et de ses gains. Ennemi de toute prodigalité pour lui-même et pour les autres, il thésaurise avec une prudence bourgeoise : parce qu'il s'est enfin constitué un fonds de réserve qui le met désormais à l'abri de toute inquiétude pécuniaire, il est prêt à tout événement; il peut, en attendant, jouir avec plénitude de toutes les compensations que l'aisance apporte à la vie d'un exilé. Il y a là un élément d'équilibre qui n'est point négligeable.

A Guernesey même, ses rapports avec les habitants de l'île s'améliorent de jour en jour. Il avait été tenu pour suspect à son arrivée : malgré leur esprit d'indépendance à l'égard du gouvernement anglais, les Guernesiais regardaient de mauvais œil l'expulsé de Jersey, coupable de s'être associé à une manifestation injurieuse à l'égard de la reine. Il y eut plus : dans la petite ville protestante et puritaine de Saint-Hélier, les relations du poète avec Juliette Drouet avaient été un scandale. V. Hugo avait acheté pour sa maîtresse, à quelques pas du logis conjugal, une maison où il allait souper chaque soir et d'où il ne rentrait que tardivement dans la nuit. Étrangers à toute conception romantique, les Guernesiais ne pouvaient admettre que le génie affranchisse l'homme des lois de la morale commune, et la régularité même de cette existence irrégulière les étonnait et les tenait en défiance. Mais l'habitude, jointe à l'attitude discrète de Juliette, finirent par émousser des commérages tout d'abord acérés : la résignation et la dignité de Mme Hugo aidèrent à l'apaisement, et peu à peu quelques Guernesiais franchirent le seuil d'Hauteville-House. Mme Hugo, dans sa tendresse maternelle, souffrait de l'absence de toute relation, moins pour elle-même que pour sa fille Adèle : indulgente et généreuse à toutes les misères autour d'elle, elle eut un jour un élan de charité désintéressée qui eut pour tous les siens les plus heureuses conséquences. Elle était frappée de la misère physiologique des jeunes enfants du peuple à Guernesey ; elle s'apitoyait de les rencontrer sur le port, mal vêtus, étiolés et chétifs : sa première idée fut celle de l'établissement d'une

crèche, et d'une vente de charité pour en constituer les premiers fonds; mais sur cette vente elle ne recueillit que 2 000 francs, qui furent versés entre les mains du prévôt de la reine à Guernesey; alors, de concert avec son mari, elle offrit une fois par semaine un goûter ou un dîner à ces enfants pauvres [1]; le jour de Noël on leur donnait une fête et on leur distribuait des cadeaux. Une admiratrice passionnée du poète, la fille du baillif de Guernesey, miss Stafford Carey, trouva dans ces réunions l'occasion désirée de le rencontrer; et, dès lors, l'on vit la meilleure société de l'île fréquenter la maison du poète aux jours des réunions d'enfants. D'année en année, ces fêtes brillèrent de plus d'éclat; elles devinrent des solennités où V. Hugo prononça des discours; il se plut souvent à se dire le promoteur des diverses institutions d'assistance à l'enfance qui se créèrent à Londres à cette date. Les harangues de V. Hugo aux dîners des enfants pauvres, sa correspondance avec les journalistes de Guernesey et de Londres au sujet des sociétés de secours à l'enfance ont été publiées in extenso par lui dans *Pendant l'Exil*, et la place même qu'il accorde à ces harangues et à ces lettres témoigne de toute l'importance qu'elles ont à ses yeux [2]. Il s'était par là, dans l'entourage immédiat de la population de Saint-Hélier, « concilié cette estime du monde dont on aime toujours à jouir, même quand on est un très grand homme ». Une représentation d'*Hernani* eut lieu le 31 janvier 1868 au petit théâtre de Guernesey [3] : une couronne de lauriers fut offerte au poète par Doña Sol, et un triple ban salua le nom de V. Hugo : « Three cheers for Mr. Victor Hugo »; et, malgré le petit nombre de spectateurs, le cœur de l'exilé fut touché par cet hommage local.

---

1. Pour ce qui concerne l'établissement du dîner des enfants pauvres, cf. la lettre à l'éditeur Castel, du 5 octobre 1862, dans *Pendant l'Exil*, 1862, IV; on trouvera des discours de V. Hugo dans le même recueil, 1867, IX; 1868, VI; 1869, VIII; et, dans les Notes des années 1866 et 1867, des extraits de journaux anglais et des lettres de philanthropes fondateurs d'institutions analogues.

2. Il était sur ce point en désaccord avec son fils Charles, qui blamait cette publicité donnée à « l'aumône qui doit se cacher ». Cf. le Carnet de 1862 à la date du 5 mars. *Annales littéraires* du 9 janvier 1910, p. 27.

3. Voir dans les *Annales littéraires* du 23 janvier 1910, p. 83, le carnet de V. Hugo à la date du 27 janvier 1868.

Dans tous ces triomphes de sa gloire, dans toutes ces satisfactions diverses, détente de l'opinion publique à Saint-Hélier, richesse décuplée, vie confortable, voyages, contacts multipliés avec la popularité, autorité mondiale reconquise, la sérénité de l'exilé trouve désormais une assise assez solide pour n'être pas ébranlée par les malheurs et les deuils domestiques.

La plus cruelle aventure fut la fuite de sa fille Adèle. Adèle Hugo, la seconde fille du poète, avait vingt-deux ans en 1852 : elle passa la fleur de sa jeunesse dans les pires moments de l'exil. « Ma chère et noble enfant, écrit Mme Hugo à J. Janin, donne ses belles années à l'exil et préfère un rocher aux plaisirs de son âge parce que son père habite ce rocher. Elle met sa joie et sa fierté à avoir sa part de cette grande et austère existence. Dans une situation d'exception Dieu a donné à notre cher proscrit un être d'exception. » Adèle était de tempérament délicat et nerveux : sa santé fut la constante préoccupation de sa mère[1]. Lorsqu'elle atteignit l'âge de trente ans, Adèle manifesta le désir de se marier; il y eut à ce sujet de violentes scènes de famille[2] ; son humeur s'assombrit de jour en jour; et, le 18 juin 1863, elle quitta Guernesey avec l'une de ses amies, Mme Evans, déclarant qu'elle allait retrouver sa mère qui était à Paris. En réalité, elle alla rejoindre l'officier anglais Pinson et le suivit jusqu'à la ville lointaine d'Halifax en Nouvelle-Écosse; là, elle perdit la raison ; elle ne devait plus reparaître à Guernesey pendant les mois d'exil. A cette cruelle absence vint s'ajouter le départ de ses fils qui se mouraient d'ennui à Saint-Hélier, et qui allèrent chercher une situation à Paris. François-V. Hugo partit quelques mois après la mort de sa fiancée Emily de Putron, en janvier 1865, Charles Hugo alla se marier à Bruxelles au mois d'octobre de cette même année; ils ne revinrent plus[3]. Le vide se faisait de plus en

1. Cf. lettre de Mme Hugo à Mme E. de Girardin, 21 novembre 1862, citée par E. Biré, *V. Hugo après 1852*, p. 155-157.

2. Cf. Chenay, *Victor Hugo intime*, p. 140 et sq. Il y a lieu d'être en garde contre l'animosité de Chenay, qui rend V. Hugo entièrement responsable de la folie de sa fille.

3. Cf. Paul Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 32.

plus dans la maison de l'exilé : en avril 1868, il recevait la nouvelle de la mort de son petit-fils, le premier-né de Charles Hugo ; le 20 août de la même année, Mme V. Hugo, depuis longtemps malade, devenue presque aveugle et obligée à de fréquents voyages sur le continent, mourait à Bruxelles presque subitement. Il y avait là bien des sources de douleurs, et l'on ne peut mettre en doute la souffrance de V. Hugo. Il estimait et vénérait Mme Hugo ; il chérissait ses enfants. Conclure de ses écarts de conduite à son indifférence à l'égard de sa femme, chercher dans quelques accès d'égoïsme ou dans quelques sursauts de colère la preuve de son insouciance à l'égard de sa fille, ce serait méconnaître les contradictions inhérentes à la nature humaine, et dont le génie ne préserve pas plus que la médiocrité. Sans doute, la sensibilité était chez V. Hugo très moyenne et son imagination grossissait bien plus ses visions et ses idées que ses émotions, mais il faut considérer surtout que le travail et la gloire sont de puissants dérivatifs ; sans être de ceux qu'une heure de travail console de tout chagrin, V. Hugo, à l'époque de toutes ces épreuves, put, dans la composition de ses œuvres et dans son rôle de directeur de conscience des peuples, trouver de prompts apaisements à ses tristesses ; et pourquoi ne pas supposer qu'il dut faire appel à toute sa volonté pour comprimer son trouble et garder l'impassibilité morale qui était nécessaire au libre jeu de ses forces intellectuelles ?

Il ne nous appartient ici ni de juger la conscience de V. Hugo, ni de former des hypothèses favorables ou défavorables sur le plus ou moins de profondeur ou de délicatesse de ses affections[1] ; ce qu'il importait de constater pour nous, c'est l'état d'esprit qui fut le sien de 1859 à 1870, pendant qu'il continuait de composer les poèmes de la seconde *Légende des Siècles*. Or, cet état d'esprit est sensiblement différent de celui de 1852-1859 ; il n'en a ni l'unité, ni la violence : c'est une progression vers l'apaisement de l'âme et vers l'élargissement de l'action.

---

1. En contraste avec les affirmations de Chenay dans *V. Hugo à Guernesey*, de Mme Lesclide, *V. Hugo intime*, de Biré, *V. Hugo après 1852*, lire celles de Gustave Simon dans les *Annales littéraires* du 6 mars 1910, p. 229.

II. — Après l'exil. 1870-1877.

Le 4 septembre 1870, la proclamation de la République ouvrit l'âme de V. Hugo à tous les espoirs. L'auteur des *Châtiments* n'était-il pas celui qui avait porté à l'Empire maintenant déchu les plus rudes coups, et n'était-il pas politiquement logique qu'il apparût ce jour-là comme le triomphateur et comme le chef désigné[1] ? Allait-on refuser la palme au vainqueur ? Depuis quelques jours V. Hugo attendait à Bruxelles l'appel de ses amis. Dès le lendemain du 4, il arrivait à Paris. Il était trop tard. La veille à dix heures du soir le ministère du gouvernement provisoire avait été constitué ; les noms des amis de V. Hugo, ceux de Blanqui, de Pyat, de Delescluze et de Flourens, proposés par le parti révolutionnaire réuni à l'Hôtel-de-Ville, avaient été écartés ; il n'avait pas été question de V. Hugo lui-même. Néanmoins, le grand proscrit put croire un instant sa popularité assez puissante pour que la foule imposât son nom aux politiciens. Car, en rentrant à Paris, il eut vraiment l'impression d'entrer dans l'apothéose de sa gloire :

« Nous sommes arrivés à Paris à neuf heures trente-cinq. Une foule immense m'attendait. Accueil indescriptible. J'ai parlé quatre fois. Une fois du balcon d'un café, trois fois de ma calèche. En me séparant de cette foule, toujours grossie,

---

1. Il ne semble pas douteux que V. Hugo ait eu cet espoir. M. Marius-Ary Leblond écrit dans un article de la *Grande Revue* (1er mars 1902, p. 659), intitulé *La Conscience politique de V. Hugo* : « Consulté de tous les proscrits, conseiller de tous les républicains restés à Paris, âme et flamme de toutes les revendications, V. Hugo fut le vrai président de la République française jusqu'au jour où un Thiers et un Mac-Mahon en devaient usurper le titre en rétablissant la fonction. Il faut reconnaître que, de tous les écrivains français, à peu près seul M. Paul Adam sut ressentir et exprimer le regret de ne l'avoir pas vu représenter devant l'Europe respectueuse la France à la fois délivrée et amoindrie. » Au moment où Larousse en 1866 préparait son Grand Dictionnaire encyclopédique, il aurait eu l'intention de mettre l'œuvre sous le patronage du grand exilé. Il s'en serait ouvert à Charles Hugo, qui aurait refusé, dit-on, au nom de son père, en disant que le futur Président de la République ne pouvait se compromettre avec tous les collaborateurs de Larousse.

qui m'a conduit jusque chez Paul Meurice, 26, rue de Laval, avenue Frochot, j'ai dit au peuple : — Vous me payez en une heure vingt ans d'exil. — On chantait la *Marseillaise* et le *Chant du départ*. On criait : Vive Victor Hugo ! A chaque instant, on entendait dans la foule des vers des *Châtiments*. J'ai donné plus de six mille poignées de main. Le trajet de la gare du Nord à la rue de Laval a duré deux heures. On voulait me mener à l'Hôtel-de-Ville. J'ai crié : — Non, citoyens ! je ne suis pas venu ébranler le gouvernement provisoire de la République, mais l'appuyer. — On voulait dételer ma voiture. Je m'y suis opposé. Une femme a tenu tout le temps la bride d'un des chevaux[1]. »

A partir de cette rentrée triomphale, toute la conduite, toutes les pensées, tous les discours de V. Hugo sont orientés vers ce but : affermir, agrandir sa popularité dans Paris. Ce Paris qui l'acclamait, il l'avait flatté toute sa vie, il avait glorifié son passé dans *Notre-Dame de Paris*, exalté son avenir dans *les Misérables*, et plus encore dans la préface du recueil de l'exposition de 1867 : « Paris est le point vélique de la civilisation... *Urbs* résume *orbis*... Le genre humain remorqué suit. »

A plus forte raison, la France devait-elle se montrer complaisante. Aussi, le premier mot de V. Hugo aux Parisiens, dès qu'il eut mis le pied sur le sol de la Ville-Lumière, fut-il celui-ci : « Paris est la ville de la civilisation ; et savez-vous pourquoi ? C'est parce que Paris est la ville des révolutions[2]. » Puis il attendit ; le surlendemain un journaliste vint le questionner. « Innombrables visites. Innombrables lettres. Rey[3] est venu me demander si j'accepterais de faire partie d'un triumvirat ainsi composé : Victor Hugo, Ledru-Rollin, Schœlcher. J'ai refusé. Je lui ai dit : Je suis impossible à amalgamer[4]. » De toute évidence, V. Hugo se réserve ; peut-être V. Hugo estime-t-il que les affaires du

---

1. Carnets de Victor Hugo. 5 septembre 1870. *Choses vues*, Édition Ollendorff, 1913, tome II, p. 144.

2. *Depuis l'Exil*, I, *Rentrée à Paris*, allocution au peuple.

3. Représentant du peuple en 1848, rédacteur du *National*, devint préfet du Var.

4. Carnets de Victor Hugo. 6 septembre 1870. *Choses vues*, *op. cit.*, tome II, p. 145.

pays seraient mieux conduites s'il en avait la direction, et c'est l'ambition légitime de tout homme politique qui a des convictions, mais il ne veut pas se poser en adversaire du gouvernement. Créer des embarras au gouvernement dans l'état où se trouvait la France, eût été à la fois une mauvaise action et une maladresse. La conscience de V. Hugo en aurait souffert, et sa popularité en eût été compromise : écueil à éviter. V. Hugo continue donc à enfler de son mieux le vent de la faveur populaire. Il publie son *Appel aux Allemands*, cette généreuse naïveté, puis l'*Appel aux Français* et l'*Appel aux Parisiens* : trilogie oratoire où il prêche tour à tour la Paix, la Guerre et l'Union, mais où le fond du développement reste toujours l'apologie de Paris et des Parisiens.

Le 22 septembre 1870, les commandants de la Garde nationale joints à vingt délégués des arrondissements allèrent à l'Hôtel-de-Ville réclamer l'élection immédiate de la Commune : le gouvernement différa sa réponse en raison de l'imminence de l'attaque des armées prussiennes. Quinze jours après, V. Hugo dit[1] avoir rencontré un délégué du XIe arrondissement qui lui aurait demandé ce qu'il fallait faire si le gouvernement se refusait à toute élection : « Fallait-il l'attaquer de vive force ? On suivrait mes conseils. J'ai répondu que la guerre civile ferait les affaires de la guerre étrangère et livrerait Paris aux Prussiens. » Cependant les *Châtiments* sont réimprimés ; il s'en vend près de cent mille exemplaires ; ils sont récités sur toutes les scènes de Paris au profit des besoins de la défense[2] : avec le produit de l'une des représentations on fond un canon qui s'appelle Victor Hugo ; le premier ballon qui s'envole de Paris porte le même nom et c'est le nom du grand exilé que l'édilité parisienne inscrit sur une partie du boulevard Haussman. Victor Hugo détaille sur ses *Carnets*, sans rien omettre, tout ce qui marque cette ascension continue de sa popularité. On y lit presque sur le même plan : « On m'a distribué en passant sur le boulevard l'adresse sur carte d'un magasin de machines à coudre, Bienaimé et Cie,

1. *Ibid.* Carnet du 7 octobre, p. 149.

2. On trouve dans *Depuis l'Exil*, V, *Les Châtiments*, le programme et le produit de toutes les représentations.

boulevard Magenta, 46. Derrière il y a mon portrait[1] » et : « A minuit des gardes nationaux sont venus me chercher pour aller à l'Hôtel-de-Ville *présider*, disaient-ils, le *nouveau gouvernement*. J'ai répondu que je blâmais cette tentative et j'ai refusé d'aller à l'Hôtel-de-Ville[2]. »

Ce qui émane de toutes ces confidences, c'est que V. Hugo de plus en plus goûte avec joie la satisfaction de se sentir admirer et de remplir un rôle dans la grandeur duquel il se complaît : être le conseiller du peuple et l'exemple du dévouement au pays.

Il déclare vouloir aller accompagner, sur le champ de bataille, sans armes, la batterie d'artillerie de la garde nationale dont ses deux fils font partie, et regrette de se voir interdire cette bravade par des délégués du 144e bataillon ; il note : « Quand sera-ce mon tour ? » Et, son exaltation croissant au souffle de la popularité, nul doute qu'il n'y ait une grande part de sincérité dans cette attitude[3]. Il achète une capote et un képi, et la foule l'acclame dans ce costume qui le rapproche d'elle. On colporte ses bons mots et ses improvisations. Puis Paris capitule, l'armistice est signé, et les élections à l'Assemblée nationale, retardées par le danger, ont enfin lieu le 8 février : V. Hugo est élu le second, sur la liste de Paris, avec 214 169 voix.

A-t-il enfin réalisé son rêve ? — L'illusion sera de courte durée. A Bordeaux il peut constater que la France ne suit pas Paris et que l'Assemblée le considère comme l'élu d'un parti suspect : « L'ovation que le peuple m'a faite hier est regardée par la majorité comme une insulte pour elle. De là un grand déploiement de troupes sur la place (armée, garde nationale, cavalerie). Avant mon arrivée il y a eu un incident à ce sujet. Des hommes de la droite ont demandé qu'on protégeât l'Assemblée (contre qui ? contre moi, à ce qu'il paraît). »

Sans doute, il s'exagère l'importance attribuée à sa personne ; mais ce qui est de toute évidence, ce qu'il lui faut

1. 18 octobre.
2. 31 octobre.
3. Il faut sans doute se défier des affirmations de E. Biré au sujet de la couardise de V. Hugo. Cf. *V. Hugo après 1852*, p. 238-239.

constater, c'est l'hostilité de l'Assemblée à l'égard de Paris et des idées qu'il représente. La désillusion commence ; elle est vite complète : en vain il essaie d'une réunion de son parti avec celui de Gambetta. « Je ne crois pas que mon projet de fusion ou même d'entente cordiale réussisse[1]. » Il est amené à abandonner les fonctions de président de la gauche radicale, et il agite avec Brisson, Rochefort et Pyat la question d'une retraite en masse de ses collègues. Il n'est pas suivi. Songe-t-il dès lors à se retirer avec éclat, ou sa démission, au sujet du refus de la validation de l'élection de Garibaldi, fut-elle un accident de séance, suivi d'une persistance voulue dans l'attitude une fois prise? Il faut avant tout penser que cette démission est un geste qui le satisfait : il y a chez V. Hugo un état sentimental qui prédomine sur l'ambition. Il faut lui rendre cette justice : l'adversaire du régime impérial qui s'exila vingt ans ne fut jamais l'homme des compromis ; il recherche les belles attitudes avec excès peut-être, mais par noblesse d'âme aussi.

Une seconde fois les ovations de la foule parisienne vont le payer de son sacrifice, s'il y a eu sacrifice. La mort de son fils Charles l'oblige à rentrer précipitamment à Paris, et les funérailles sont l'occasion d'une « ardente et sympathique » manifestation de la population parisienne. « On a jeté des fleurs sur le tombeau. La foule m'entourait. On me prenait les mains. *Comme ce peuple m'aime et comme je l'aime !* »

Toute l'explication de l'attitude de V. Hugo à l'égard de la Commune est dans cette politique, dont nous venons de raconter les incidents. V. Hugo se sent lié à cette foule admiratrice ; il escompte, pour l'avenir, son ardeur et sa sympathie.

Mais l'accueil, que lui fit la majorité dans l'Assemblée de Bordeaux lui a montré qu'actuellement Paris ne pouvait rien. L'insurrection menaçant, il juge donc prudent de se retirer à Bruxelles, où il apprend avec une sorte de soulagement qu'il n'est pas nommé membre de la Commune. « Ma nomination ne semble pas se confirmer. Tant mieux. » Il lui suffit, pour l'instant, de rester le directeur de conscience de

1. 25 février.

ce peuple et de se le réserver pour l'avenir, lorsqu'il sera plus sage; en attendant, il blâme tout d'abord les mesures militaires prises par le gouvernement contre l'insurrection :

Quand finira ceci ? Quoi ! ne sentent-ils pas
Que ce grand pays croule à chacun de leurs pas ?
Châtier qui ? Paris ? Paris veut être libre....

Un cri, Bruxelles, 15 avril 1871.

Puis, navré de voir que les insurgés se compromettent et se condamnent aux yeux de tous les Français par leurs violences et leurs crimes, il tente de ramener au sentiment de la justice les hommes qui dominaient la Commune et la précipitaient sous prétexte de talion dans l'arbitraire et la tyrannie; il désapprouve leurs « représailles »[1] :

J'ai payé de vingt ans d'exil ce droit austère
D'opposer aux fureurs un refus solitaire
Et de fermer mon âme aux aveugles courroux ;
Si je vois les cachots sinistres, les verroux,
Les chaînes menacer mon ennemi, je l'aime,
Et je donne un asile à mon proscripteur même ;...
Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ.
Je ne prendrai jamais ma part d'une vengeance.

Le poème est plein de hauteur et de dignité morales ; mais appeler *représailles*[2] des menaces criminelles et des crimes, c'était reconnaître et affirmer que le droit était du côté des révoltés. Ce droit, il ne cesse de le proclamer aux

1. *Pas de représailles*, 21 avril 1871. On connaît le décret de la Commune en date du 5 avril : « Toute personne prévenue de complicité avec le gouvernement de Versailles sera immédiatement décrétée d'accusation et incarcérée... Tous les accusés... seront les otages du peuple de Paris. Toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris sera sur le champ suivie de l'exécution d'un nombre triple d'otages. »

2. Cf. ce qu'en pensait Paul de Saint-Victor lui-même, le familier, le commensal et l'admirateur passionné du poète : « Si le poète n'absout pas la Commune, il voile ses crimes, il pallie ses hontes, il cherche des circonstances atténuantes à ses forfaits inexpiables, il étend sur elle une si large indulgence, qu'elle équivaut à l'impunité. Il traite à l'égal d'une Révolution discutable l'insurrection scélérate, qui renia, devant l'ennemi, l'idée qu'on voit tressaillir confusément encore au fond des plus viles émeutes de l'histoire, celle de la Patrie. » *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor, p. 275.

heures les plus graves. Dans des vers héroïques et où sonne le clairon de *l'Expiation*, il apostrophe les démolisseurs de la colonne Vendôme, mais il a soin de déclarer en passant :

> ... De ces deux pouvoirs dont la colère croît,
> L'un a pour lui la loi, l'autre a pour lui le droit :
> Versaille a la paroisse et Paris la Commune[1].

Enfin, passant des paroles aux actes, après la défaite de l'insurrection, et affirmant que le gouvernement régulier est aussi criminel que celui de la Commune, il offre dans sa demeure de Bruxelles un asile aux rebelles fugitifs[2]. Des Bruxellois indignés lancent des pierres contre les fenêtres de sa maison ; il est expulsé de Belgique : il se réfugie à Vianden, dans le Luxembourg. Et le voici de nouveau aux yeux du parti révolutionnaire dans l'attitude d'un martyr. Mais l'auberge de Vianden n'a pas, aux yeux de Paris, la grandeur du rocher de Guernesey : les élections de juillet 1871 n'accordent à V. Hugo que 58 000 voix.

Le rêve politique du poète s'évanouit.

De retour à Paris et candidat aux élections de 1872, il se voit préférer un adversaire déterminé « des horreurs de la Commune », l'obscur Vautrain. Le dernier coup est porté ; et, somme toute, le poète garde au fond de lui-même l'impression d'une mésalliance infructueuse : « Dans la tourbe au milieu de laquelle il vit, écrivent les Goncourt en mars 1872, dans le contact imbécile et fanatique qu'il est obligé de subir, dans les mesquineries idiotes de la pensée et de la parole qui le circonviennent, l'illustre amoureux du grand, du beau, enrage au fond de lui... Parfois, dans l'envahissement de son salon par les *hommes à feutre mou*, il se laisse retomber, avec une lassitude indéfinissable, sur son divan, en jetant dans une oreille amie : « Ah ! voilà les hommes « politiques[3] ! »

---

1. Cf. aussi la Lettre datée de Bruxelles, 28 avril 1871, mais non publiée à cette date et parue seulement en 1875 dans *Depuis l'Exil*, IV.

2. Sur l'attitude de V. Hugo à l'égard des fugitifs de la Commune, cf., à la suite de la Revue de la Presse, les deux pièces justificatives et les opinions différentes de F. Sarcey et de C. Pelletan.

3. *Journal des Goncourt*, dimanche 24 mars 1872.

Le prestige des vers splendidement épiques de *l'Année Terrible*, parue le 20 avril 1872, rendit au poète, « illustre amoureux du grand et du beau » l'admiration fervente des lettrés ; mais ni l'*Année Terrible*, ni le journal *Le Peuple Souverain*, fondé en mai, ne réussirent à conquérir au politique une popularité de bon aloi : il sentit le péril qu'il y aurait à continuer une campagne « *pro jure contra legem* », il partit pour Guernesey :

Puisque je suis étrange au milieu de la ville,...
Puisque je déraisonne à ce point de penser
Que la victoire aimante est la seule victoire,...
Et qu'un peu de clémence est nécessaire après
La sanglante arquebuse et les noirs couperets ;
Puisque je perds mon temps à répéter ces choses,
Et puisqu'on ne veut pas même en faire l'essai,
Laissez-moi retourner à mon noir Guernesey.
Là, point de lâcheté, là, point de bâtardise,
Là je pense, et ne vois rien qui me contredise,
Et librement je marche et respire, et je vis,
Le grand Océan sombre étant de mon avis.

27 juillet [1872][1].

*
* *

V. Hugo débarqua dans les îles anglo-normandes le 8 août 1872 :

Je la revois après vingt ans, l'île où Décembre
Me jeta pâle naufragé.
La voilà ! c'est bien elle. Elle est comme une chambre
Où rien n'est encor dérangé ;
Oui, c'était bien ainsi qu'elle était ; il me semble
Qu'elle rit et que j'aperçois
Le même oiseau qui fuit, la même fleur qui tremble
Et le même oiseau dans les bois...[2]

Mais l'âme du poète était changée : deux années avaient

1. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, I, 39.
2. *8 août 1872. En arrivant à Jersey* dans *Toute la Lyre*, V, 29 : il faut lire toute la pièce dont la simplicité et l'émotion douce sont exquises.

suffi pour transformer à son égard l'opinion publique. Accueilli à son arrivée à Paris comme un triomphateur par l'ensemble de la population, il n'était plus à cette heure que le représentant d'une minorité suspecte, et pour l'instant désavouée par la nation. Une grande mélancolie l'étreignait. Mais ne demeurait-il pas le prisonnier de sa fière attitude de jadis ? Il mit son honneur à ne point la démentir :

Quand le flot, mon témoin,
Tremble, je crie au vent : Marchons ! quand le vent tourne
Je dis au flot : Plus loin !
Et j'avance et toujours plus d'ouragan m'emporte.

V. Hugo n'était point de ceux qui reculent : mais il n'y a plus ici, comme en 1859, exaspération de colère et de rancune. Le temps a fait son œuvre : il entre maintenant de la résignation dans son désenchantement : le vieillard accepte avec douleur encore, mais avec une douleur calme, les haines qu'il a soulevées :

...Je connais si bien l'autre côté des choses
Que toujours je regarde en mes apothéoses
La hauteur du rocher d'où je devrai tomber.
Le sort change — je l'ai subi sans me courber —
Une femme en squelette, un palais en masure.
Et c'est pourquoi, passant fraternel, je mesure,
Souriant et pensif, sans retirer ma main,
A l'amour d'aujourd'hui la haine de demain.
Aux éblouissements de l'aube je calcule
La morne hostilité qu'aura le crépuscule.
Qui ne fut point haï n'a vécu qu'à demi.
Et, tâchant d'être bon, je laisse, ô mon ami,
Passer l'un après l'autre, en cette ombre où nous sommes,
Tous les faux lendemains de la terre et des hommes,
Sûr de ce lendemain immense du ciel bleu
Qu'on appelle la mort et que j'appelle Dieu ! [1]

Hauteville-House garda Victor Hugo une année entière, du commencement d'août 1872 au 30 juillet 1873. Il laissa passer les événements, il y apprit que la présidence de la République était donnée à Mac-Mahon, il y reçut et déclina

1. Guernesey, 2 septembre 1872. *Toute la Lyre*, III, 21, *A Paul Meurice*.

l'offre des électeurs de Lyon et d'Alger qui l'invitaient à se présenter à leurs suffrages :

Et, lointain,
Mais présent, je regarde et juge le destin...
... Vieux, faible et vaincu, j'ai désormais pour joie
De rêver immobile en quelque sombre lieu ;
Là, saignant, je médite et, lors même qu'un dieu
M'offrirait, pour rentrer dans les villes, la gloire,
La jeunesse, l'amour, la force, la victoire,
Je trouve bon d'avoir un trou dans les forêts,
Car je ne sais pas trop si je consentirais [1].

Manifestement, V. Hugo se désintéresse d'une lutte, inégale et sans espoir, contre un gouvernement qui, malgré la résistance de l'opinion, incline chaque jour davantage du côté de la réaction. C'est au travail retrouvé dans la solitude qu'il va demander l'emploi de son activité et sa consolation.

A cette halte des ambitions politiques de l'homme, nous devons le réveil du poète et les dernières manifestations de son génie. A soixante et onze ans, il a encore presque toute la souplesse et toute la plénitude de ses facultés intellectuelles : dans le cours de cette année passée à Guernesey, il dépouille et annote des livres d'histoire, il compose le roman de *Quatre-Vingt-Treize* [2]. Il travaille au *Théâtre en Liberté* [3]. Il écrit neuf poèmes [4] pour la *Légende des Siècles*, dont les *Trois Cents*, qui témoignent de la puissance persistante de son imagination et de son sens artistique. Fructueuse et noble retraite : le poète et l'homme y reconquéraient leur sérénité. Mais ses petits-enfants, son fils François-Victor gravement atteint rappelaient V. Hugo à Paris : Hauteville-House

1. Hauteville-House, 24 septembre 1872, *L'exilé satisfait*, sert d'introduction à l'*Art d'être Grand-Père*.

2. Cf., dans la *Revue universitaire* du 15 février 1914, la liste des trente-huit volumes lus et annotés par V. Hugo : Paul Berret, *Comment V. Hugo prépara son roman historique de Quatre-Vingt-Treize*, pp. 136-145.

3. *Les Gueux*, 12 septembre 1872. *Théâtre en Liberté*, éd. Ollendorff, 1911, p. 211-216. *Sur la lisière d'un bois*, 16 juin 1873. *Ibid.*, p. 175-181.

4. *Écrit en Exil*, *Le Roi de Perse*, *Victorieux ou mort* (3e Légende). *Les Fourches caudines* (3e Légende). *Aux Rois*, *Les Trois Cents*, *Les Bannis*, *En Grèce* (3e Légende). *Le Travail des Captifs*. D'autres poèmes, comme *Jean Chouan*, remontent également à cette date.

ne reverra plus que l'ombre du poète : en 1878, après l'attaque d'apoplexie qui amoindrit les forces de son esprit et de son corps, il débarquera à Saint-Hélier, pesant et alourdi, pour demander à la salubrité de l'air marin et au silence de la retraite une guérison qui ne vint qu'imparfaitement. Le départ de Guernesey, en juillet 1873, fut le véritable adieu de V. Hugo à ce rocher d'exil, d'où pendant vingt ans avait rayonné la puissante lumière de son génie.

*
* *

L'influence de l'année passée à Guernesey fut salutaire à V. Hugo : il en revint toujours dressé dans l'orgueil de sa popularité, mais du moins assagi dans la violence de ses attitudes politiques[1]. Il continua à éviter les occasions de manifestations compromettantes ; il intervint dignement pour demander la grâce de Rochefort[2] ; sans abdiquer son rêve des États-Unis d'Europe, il refusa de présider le Congrès de la Paix à Genève, et eut le courage de souhaiter une guerre d'alliance européenne pour le salut de la France : *Servanda Gallia*[3] ; protecteur des humbles, il plaida pour le soldat Blanc condamné à mort[4]. Dégagé de la petitesse des ambitions et des compromissions, il s'évertue à réaliser l'alliance de ses devoirs de citoyen, de patriote et d'homme « Le penseur, dit-il lui-même sur la tombe d'Edgar Quinet, doit dilater sa paternité de la famille à la patrie, et de la patrie à l'humanité[5]. » Toutes ses affections familiales, V. Hugo

1. On lit dans le *Journal des Goncourt*, à la date du 27 décembre 1875 : « V. Hugo se laisse tomber sur le divan, parle du rôle de conciliation qu'il veut jouer dorénavant dans les assemblées, dit qu'il n'est pas un modéré, parce que l'idéal d'un modéré n'est pas le sien, mais qu'il est un *apaisé, un homme sans ambition et éprouvé par la vie.* »

2. Cf. la lettre au duc de Broglie, président du Conseil, 8 août 1873, *Depuis l'Exil*, II, XIV, et les notes des Carnets des 11 et 12 août, *Choses vues, op. cit.*, p. 211.

3. *La question de la paix remplacée par la question de la guerre*, à MM. les membres du Congrès de la paix à Genève, 4 septembre 1874. *Depuis l'Exil*, II-XIX.

4. *Pour un soldat*, 26 février 1875. Paris, Michel Lévy, in-8, 14 p. et *Depuis l'Exil*, II-XXII.

5. Obsèques d'Edgar Quinet, 29 mars 1875, *Depuis l'Exil*, II-XXIII.

les a reportées sur ses petits-enfants après la mort de son fils François-Victor Hugo ; et il écrit *l'Art d'être Grand-Père*, où l'on ne peut nier que la grâce de l'enfance et la bonhomie de l'aïeul ne soient souvent touchantes ; patriote et partisan déclaré depuis 1871 d'une revanche qu'il espère et qu'il escompte, il ne perd aucune occasion de magnifier la France ; humanitaire, il l'est à l'excès, il étend, sans distinction, sa pitié sur tous les condamnés.

Élu sénateur en 1876[1], il demande, contrairement à l'avis de Gambetta, l'amnistie pleine et entière pour tous les coupables de la Commune, et pour ceux-là même qui sont détenus pour des crimes de droit commun ; mais comme le temps est passé, où cet appel à une pitié dangereuse peut lui rendre son autorité de chef de parti, cette outrance semble plutôt à la foule la méprise d'un apôtre que la manœuvre d'un ambitieux[2]. Aussi, malgré quelques faiblesses secrètes de sa vie privée, malgré l'hostilité déchaînée d'un clergé auquel il rend invective pour invective, l'image du poète vieillissant s'idéalise-t-elle aux yeux de l'opinion publique : les ombres reculent et s'atténuent peu à peu dans le rayonnement de la gloire montante. Toutes les grandeurs du passé de V. Hugo évoluent, par le jeu normal des jugements humains, vers une synthèse, dont, bon gré, mal gré, il faut que s'éliminent les éléments mesquins.

En 1877, l'année où est publié le second recueil des épopées auquel il n'a cessé de travailler depuis son dernier retour de Guernesey, Victor Hugo commence à se dresser sur l'horizon de son siècle avec cette physionomie devenue légendaire, où il entre à la fois de l'énergie et de la majesté, du génie et de la bonté, et qui résume, aux yeux de la foule, tout ce que, sans souci des nuances et des contradictions, elle admire et veut admirer chez son plus grand poète.

---

1. Victor Hugo fut élu sénateur le 30 janvier 1876. Il ne passa qu'au second tour du scrutin et l'avant-dernier de la liste.

2. Gambetta disait lui-même dans son discours prononcé le 27 octobre 1876 à Belleville : « Ceux qui veulent l'amnistie totale sont mus par une générosité de sentiments ; mais qu'ils me permettent de leur dire qu'ils sont dupes de leur cœur et qu'ils trahissent, bien à leur insu, la cause qu'ils veulent servir. »

III

La seconde légende des siècles. Caractère particulier du recueil de 1877.

La première *Légende des Siècles* avait été composée d'une seule haleine : « Mon père est dans le coup de feu des Petites Épopées, écrivait François-Victor le 14 janvier 1859. Les distractions politiques que le public européen va se donner ce printemps lui ont démontré la nécessité de finir au plus vite son poème. » Le « coup de feu » durait depuis 1857 : ce fut pendant deux ans un travail quotidien, tendu, activé et intensifié par la joie même de la production. Rien ne l'interrompit, rien ne le troubla ; nulle distraction ; peu de participation à la vie politique ; aucune autre préoccupation littéraire ; à cette date Hugo n'entreprend ni roman, ni drame ; tous ses efforts sont concentrés ; de là l'impression d'unité vigoureuse que donne le recueil de 1859.

Il n'en est point de même pour la seconde *Légende* : après l'amnistie de 1859, V. Hugo rentre dans la lutte des partis ; une part de ses idées s'expriment dans ses discours ; son inspiration poétique se dissémine ; toutes ses pensées essaiment dans des œuvres diverses : les *Misérables*, les *Travailleurs de la Mer*, l'*Homme qui Rit*, les *Chansons des Rues et des Bois*, le *Théâtre en Liberté*, l'*Art d'être Grand-Père*, *Quatre-Vingt-Treize* et la *Légende des Siècles* mettent parallèlement en œuvre un fonds commun de considérations sociales, sociologiques et socialistes. Touts ces recueils se pénètrent, se complètent et s'éclairent les uns les autres. *Question Sociale* reprend le problème posé à propos de Fantine. Petit Paul n'est point sans parenté avec Cosette : il a le même sort et il est ému des mêmes sentiments ; son aïeul a lu l'*Art d'être Grand-Père* et il a des délicatesses de tendresse

qui rappellent celles de Jean Valjean. Gwymplaine à la Chambre des Lords, Aïrolo dans *Mangeront-ils?*, V. Hugo lui-même dans *Clarté d'âmes*, dans le *Temple*, dans la *Comète* et la *Vérité*, évoquent avec un même lyrisme, avec les mêmes sautes d'imagination, avec les mêmes excès d'images, avec la même prodigalité de ténèbres, de nuits, de lumière, d'azurs et d'aurores, la victoire de l'amour, du bien et du progrès sur le Mal. *Le Groupe des Idylles* est une reprise des thèmes coutumiers des *Chansons des Rues et des Bois*; *Jean Chouan* est un épisode détaché de *Quatre-Vingt-Treize*.

Cette dispersion de la pensée de V. Hugo, ce flux et ce reflux continuels de son inspiration d'une œuvre à l'autre, n'ont point d'ailleurs changé les éléments constitutifs de son génie dont la première *Légende des Siècles* avait déjà montré tous les aspects.

En réalité les éléments de la seconde *Légende des Siècles* ne sont pas différents de ceux de la première : mêmes tableaux des civilisations passées, mêmes doléances de l'exilé ou du chef de parti méconnu, incluses dans un cadre historique, mêmes revendications en faveur de la justice, du droit et de la liberté, mêmes croyances métaphysiques.

La différence est dans le ton. La seconde *Légende* est presque partout montée d'une octave. La sonorité de l'épopée, la majesté de la philosophie, l'ampleur de la satire, tout y prend des proportions nouvelles. Instinctive ou voulue, la surenchère est partout manifeste : le poète tend à se dépasser lui-même pour atteindre dans la vision et dans l'expression les limites extrêmes de la grandeur.

*
* *

Il suffit de comparer, parmi les poèmes qui empruntent leur cadre à l'histoire, ceux qui furent achevés en 1859, *Homo Duplex* (1853), *Le Romancero du Cid* (1856), *Montfaucon*, *Gaïffer-Jorge* (1858), *Le Cid Exilé*, *Masferrer* (1859), à ceux qui furent composés ou mis au point pour la seconde *Légende*, *Les Sept Merveilles* et l'*Épopée du Ver*, poème primitivement unique (1862), *Les Trois Cents* (1873), *La Paternité* (1874), *Les Temps Paniques* et *Le Titan*, l'*Aigle du Cas-*

que (1875). Bien entendu, nous ne parlons pas ici des poèmes qui sont la traduction d'un texte : *Suprématie*, *Mésa*, *Les Bannis*, *Cassandre*, où il ne semble pas que l'agrandissement dépasse la mesure d'*Aymerillot* ou du *Mariage de Roland*. Mais *Les Sept Merveilles* et l'*Épopée du Ver* nous montrent dès 1862 combien ont progressé la puissance et la surabondance verbales. Le développement ne compte pas moins de onze cents vers inspirés par une seule et même idée, la vanité des œuvres humaines, et V. Hugo n'a presque rien emprunté à l'histoire[1], alors que pour le même thème il avait jadis utilisé largement dans *Zim-Zizimi* (1859) et Feydeau et Moreri. *Les Trois Cents* (1873) doivent beaucoup à Hérodote : l'imagination du conteur grec s'était elle-même complu dans le détail du colossal ; amoureux du merveilleux et de la légende, familier dans l'énorme, Hérodote semblait offrir une matière qui devait satisfaire amplement l'imagination de V. Hugo ; celui-ci ne s'est pas contenté des éléments, si nombreux et si pittoresques pourtant, que lui fournissaient les *Histoires*, et il a voulu y associer des souvenirs de la Bible et des visions dérivées de la science archéologique contemporaine. *L'Aigle du Casque*, dont l'idée première remonte au temps où V. Hugo lisait le *Journal du Dimanche*, offre dans les parties les plus récentes de son développement des élargissements subits de la pensée qui étonnent par leur apparence déclamatoire. A propos d'un fait particulier, il entre, à cette date, dans les habitudes du poète d'apercevoir tout à coup, et au moment le plus imprévu, la loi générale à laquelle ce fait se rattache ; et de cette loi générale l'expression nous semble au premier

1. Nous n'avons pas cru devoir revenir dans cette introduction sur la question des lectures de V. Hugo et des sources de son érudition. Nous en avons parlé longuement dans l'introduction de la *Légende des Siècles* de 1859. La méthode de travail du poète n'a point changé : un grand nombre de poèmes du recueil de 1877 ont d'ailleurs été composés à Guernesey avant la fin de l'exil ou pendant le séjour de 1872-73. Pour les poèmes composés à Paris sans brouillons ou notes apportés de Guernesey, il faut tenir compte des conversations orales : les sources mythologiques dérivent des conversations avec Paul de Saint-Victor, son commensal assidu (cf. p. 53) : tel vers des *Trois Cents* n'est que la reproduction d'une phrase prononcée à table par Flammarion (cf. p. 180). On constatera d'après les notices, où les sources particulières de chaque pièce sont indiquées, qu'à mesure que le poète avance en âge, il prend plus de liberté avec les éléments historiques qu'il utilise.

abord n'être qu'un truisme déconcertant. Hugo vient-il de rappeler que :

Bruce hait Baliol comme César Pompée

il ajoute :

Pourquoi ! Nous l'ignorons. Passez, souffles du ciel.
Dieu seul connaît la nuit.

Et parce qu'Angus a provoqué Tiphaine, le poète constate :

Peu de temps
Suffit pour rapprocher deux hautains combattants
Et pour dire à la mort qu'elle se tienne prête.
L'éclair n'entendrait pas Dieu lui criant : Arrête !
Arriver, c'est la loi du sort.

Qu'on ne s'y méprenne pas, ce n'est pas là constatation prudhommesque. C'est le procédé d'agrandissement appliqué là où nous ne l'attendons point, hors de propos presque, et dont l'inopportunité inquiète le goût. Mais, par cela même, ce procédé devient plus saisissable. Si, dans quelques détails, le poète en use parfois avec insuffisance d'adresse et d'esprit critique, il faut avouer qu'il lui doit le plus souvent, dans l'inspiration des ensembles, un magnifique renouvellement de lui-même.

Qu'est-ce que le Titan, cette victime de la Matière et des Dieux, sinon le Satyre ? Même peinture de l'Olympe ; mais, dans le *Satyre*, cette peinture était presque sereine et quelquefois souriante :

Les déesses riaient toutes comme des femmes.

Il y avait du Corrège dans le *Satyre :* il y a du Goya dans le *Titan,* où l'on voit :

La Guerre secouant des éclairs convulsifs,
La splendide Vénus, nue, effrayante, obscure[1],

1. Cf. dans *le Satyre* :

Cypris sur la blancheur d'une écume qui fond
Reposait mollement, nue et surnaturelle,
Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle,
Et, par moments, avec l'encens, les cœurs, les vœux,
Toute la mer semblait flotter dans ses cheveux.

On pourrait ainsi comparer un à un tous les personnages de l'Olympe dans *le Titan* et dans *le Satyre*.

Le meurtre appelé Mars, le vol nommé Mercure....
Pluton livide avec l'enfer pour auréole,...

La conclusion du *Satyre* était une métamorphose dans la manière ovidienne, à son début, tout au moins. La fin du *Titan* nous donne la vision grandiose du ciel astronomique, « un accablement de soleil et de cieux » et, au fond du tableau, luit, dans un suprême éblouissement, l'apparition de Dieu même, dont le Titan proclame aux Olympiens épouvantés l'existence dans un cri de victoire et de délivrance : « O Dieux, il est un Dieu ! »

Analogue *crescendo* dans l'épopée des humbles : dans les *Pauvres Gens*, il faut certes compter, entre tous les éléments d'émotion, le contraste entre la familiarité du langage et la grandeur de l'acte ; mais l'emploi du langage familier y est discret, et le poète parle plus souvent lui-même qu'il ne fait parler ses héros. Dans *Jean Chouan*, au contraire, dans le *Cimetière d'Eylau* surtout, il y a comme une sorte d'étalage de brutalité. parfois même de vulgarité soldatesques : l'antithèse est accusée et prolongée. Il y a outrance dans la manière.

Ce que Bernardin de Saint-Pierre disait de Chateaubriand s'affirme maintenant et sans conteste pour l'auteur de la seconde *Légende des Siècles :* « Je n'ai qu'un pinceau, M. de Chateaubriand a une brosse. » De plus en plus, dans la seconde *Légende des Siècles*, la brosse est large et la touche violente : de plus en plus, V. Hugo peint en pleine pâte, fait saillir les reliefs et accentue la lutte des couleurs, des lumières et des ombres.

*
* *

Ce qui est vrai de l'épopée historique l'est autant de l'épopée satirique dans le recueil de la seconde *Légende des Siècles*. Les pièces qui y figurent rappellent le ton des premiers *Châtiments*[1]. *1851. Choix entre deux passants*[2], écrit après

1. Ce que nous disons là n'entre point en contradiction avec ce qu'on peut lire, p. XXVIII, sur l'apaisement qui se fit dans l'âme de V. Hugo. Les confidences que nous fait V. Hugo à ce sujet ont été exclues par lui du recueil de 1877 et n'ont été publiées que dans *Toute la Lyre*.

2. Cf. la reprise du même thème, lorsque V. Hugo revient en 1872 à Guernesey. *Écrit en exil*.

l'amnistie en octobre 1859, fait écho à toutes les affirmations d'irréductibilité formulées en 1852 :

La Mort me dit : — Mon nom est Devoir ; et je vais
Au sépulcre, à travers l'angoisse et le prodige.
— As-tu derrière toi de la place ? lui dis je.
Et depuis lors, tournés vers l'ombre où Dieu paraît,
Nous faisons route ensemble au fond de la forêt.

En 1862, *Fleuves et Poètes* est une déclaration d'une bien autre envergure : dans un court poème où se rythme le grondement retentissant et tumultueux d'une cataracte, le poète exilé et injurié se compare à un fleuve majestueux qui s'écroule dans l'abîme :

Tout est chute, naufrage, engloutissement, nuit,
Et l'on dirait qu'un rire infâme est dans ce bruit ;...
Tout à coup, au-dessus de ce chaos qui souffre,
Apparaît, composé de tout ce que le gouffre
A de hideux, d'hostile et de torrentiel,
Un éblouissement auguste, l'arc-en-ciel ;
Le piège est vil, la roche est traître, l'onde est noire,

Et tu sors de cette ombre épouvantable, ô gloire !

Guerre Civile est un épisode de la Commune qui fait pendant à *la Nuit du 4* ; même source d'émotion : la pitié pour l'enfant, martyr ou héros inconscient ; mais il y a dans *Guerre Civile,* où les cris de la foule s'entrecroisent, le halètement de la fièvre d'une journée de combat, et l'on y perçoit une sorte de trépidation dramatique qu'on rencontre bien moins dans la *Nuit du 4,* à la fois plus sobre et plus lyrique.

Ailleurs, dans les poèmes dont le cadre reste historique, on constate que le poète se soumet de moins en moins aux exigences de l'épopée objective, ou, pour mieux dire, sa dextérité dans l'affabulation progresse au point qu'aucun détail de l'histoire ne subsiste pour sa réalité propre, mais devient la traduction immédiate de la pensée du poète et des événements contemporains : il lui arrivera d'insérer dans *Welf* une lettre de la princesse Ratazzi presque sans altération et d'y faire par la bouche du Castellan une réponse personnelle et directe. Là comme dans *le Comte Félibien,* le poète se contente de transposer le décor sans déguiser l'expression de ses

sentiments et de ses idées. Dans la première *Légende* les allusions ne s'imposaient pas : un lecteur non averti pouvait ne pas s'apercevoir que la personnalité de V. Hugo s'affirmait dans celle du Cid, d'Eviradnus, ou de Fabrice; il pouvait ne pas songer tout d'abord à Napoléon III, en frémissant au récit des atrocités des petits rois d'Espagne, de Zim-Zizimi, de Sultan Mourad ou de Ratbert; la parenté de ce même Napoléon avec Philippe II « le Mal tenant le glaive », risquait de passer inaperçue. Ici, au contraire la personnalité du poète transparaît : les événements contemporains transpercent nettement. La satire a gagné en clarté; elle a non moins gagné en vigueur; car, plus libre, le poète exprime ses sentiments avec plus de véhémence et plus de puissance aussi. Toute une partie de la seconde *Légende des Siècles* entre sans détours dans la polémique d'actualité : au commencement d'avril 1872, le Pape refuse la rente du gouvernement italien et sollicite les aumônes des petites bourses catholiques, et V. Hugo flagelle cette mendicité dans : *Au Saint-Siège* ou *les Deux Mendiants* (21 avril); en 1869, on élève une statue à Dupin, l'indignation de V. Hugo s'épanche et s'exalte dans *la Colère du Bronze*. Il proteste contre l'attitude du gouvernement à l'égard des fonctionnaires qui assistent aux enterrements civils; il dit son mot dans le procès Bazaine[1]. Étendue aux événements contemporains la seconde *Légende des Siècles* toucha plus directement l'âme des lecteurs de 1877. Pour eux, un souffle nouveau de vie faisait palpiter l'œuvre plus ardemment; ils jugeaient que les âpres accents du lutteur y résonnaient en ondes élargies, sans cependant rompre l'harmonie ou compromettre la dignité de l'épopée.

*
* *

La morale sociale et la métaphysique se présentent, elles aussi, sous un nouvel aspect.

En 1872, V. Hugo disait à Jules de Goncourt : « Vous êtes un artiste, vous savez combien je le suis. Je passerais

1. *Le Prisonnier.*

des journées devant un bas-relief... Mais cela est d'un âge. Plus tard, il faut la vision philosophique des choses, c'est la seconde phase. Plus tard encore et en dernier, il faut entrer dans la vie mystérieuse des choses, ce que les anciens appelaient *arcana* : les mystères des avenirs et des individus. » En parlant ainsi en mars 1872, V. Hugo songeait-il particulièrement à la seconde *Légende des Siècles* qu'il alla quatre mois plus tard compléter dans sa retraite de Guernesey? De toutes manières, il en définissait la marche et il en précisait la progression. C'est bien là l'aspect du nouveau recueil. Au début, c'est une vision concrète : *la Vision d'où est sorti ce livre*. Cette vision est suivie dans tout le premier tome d'une série de poèmes qui sont des résurrections pittoresques et artistiques du passé ; puis, dans le second tome, la part de la philosophie augmente[1], le poète se montre de plus en plus préoccupé des problèmes moraux et sociaux et sans doute aussi de plus en plus soucieux des « *arcanes*, de la vie *mystérieuse* des choses, du *mystère* des avenirs et des individus ». Que faut-il entendre par ces *arcanes*? Sans aucun doute, la métaphysique qui, en effet, pénètre de plus en plus la pensée de V. Hugo, et qui lui paraît la réponse suffisante à toutes les énigmes de la vie, non seulement pour l'individu, mais encore pour l'univers entier.

Cette métaphysique simpliste n'est au fond qu'un audacieux hyzoloïsme qui, avec la vie, donne la conscience, et par conséquent la responsabilité, à tous les êtres animés ou inanimés ; elle établit comme principe l'ascension constante de tous les êtres vers Dieu, âme de l'univers, par l'amour et la science. Cette métaphysique est incluse, avérée ou latente, dans toute la première *Légende* : elle y inspire les mythes du *Satyre*, de *Pleine-mer, Plein-Ciel*; elle entre pour une

1. V. Hugo met une ingéniosité consciente à marquer la différence qui sépare les deux tomes de la *Légende* de 1877. Il divise en deux un même poème écrit d'un seul jet. La première partie de ce poème plus particulièrement pittoresque, *les Sept Merveilles*, clôt le premier tome et demeure en harmonie avec l'aspect historique du volume : elle annonce pourtant déjà le second par une manière plus large de traiter la documentation historique et par une vision plus philosophique des forces destructives de la nature ; *l'Epopée du Ver*, cette méditation chrétienne, ouvre le second où la philosophie prend plus nettement sa place, et qui se clôt par *Abîme*.

part dans les dénouements de *Ratbert* et de *la Rose de l'Infante* : elle est à l'arrière-plan de tous les drames des *Petites Epopées* où se croisent, comme les atomes dans le système de Lucrèce, les âmes que le Bien fait monter et celles que le Mal fait descendre, où les Roland entrent en conflit avec les Ruy subtils et les Materne féroces, où les Eviradnus côtoient les Sigismond et les Ladislas, où s'écroulent les Ratbert, les Zim-Zizimi, pendant que s'élèvent les Fabrice, les Sultan Mourad, voire même les Anes et les Crapauds. Même destinée secrète de l'individu dans la seconde *Légende*. L'obscure volonté du Destin, qui mêle les progressions et les régressions d'âmes, met à côté des Masferrer, des Cid, des Comte Félibien, des Léonidas et des Angus, émanations du Bien, les rois pillards d'Espagne, les rois Sanche, les Xerxès et les Tiphaine, incarnations du Mal. Dressés eux aussi sur le fond de ténèbres ou de clartés du Destin universel, les héros de la seconde *Légende* comme ceux de la première, ont le reflet d'une lueur mystérieuse ; nous les sentons liés à la destinée générale de l'univers et aux sursauts comme aux défaillances de son Ascension. Ce n'est donc pas en cela que la métaphysique éparse dans la seconde *Légende* diffère beaucoup de celle de la première.

Mais une différence essentielle s'accuse dans les tendances de plus en plus spiritualistes et déistes de cette métaphysique. Délaissant le panthéisme exalté qu'avait suscité en lui le spiritisme[1], V. Hugo a tendance à revenir en 1870 aux doctrines qui avaient été les siennes avant 1854. *Abîme* écrit en 1853 devient ainsi la conclusion naturelle de la seconde *Légende* achevée en 1877. Les déclarations spiritualistes, que n'excluait pas au reste en principe la théorie de l'ascension des êtres, se multiplient, se pressent et se précisent ici. A cette date, il arrive à V. Hugo de faire une addition à l'un de ses poèmes, afin d'écarter tout soupçon de matérialisme. En conclusion à l'*Épopée du Ver* écrite en 1862 il ajoute en 1876 :

> Non, tu n'as pas tout, monstre ! et tu ne prends point l'âme...
> Tu n'es que le mangeur de l'abjecte matière....

---

1. Cf. Tome Ier, p. XXIII à XXV, et *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1922, Paul Berret, *Victor Hugo spirite*.

Les âmes vont s'aimer au-dessus de la mort ;
Tu n'y peux rien.

Tout le Passé et tout l'Avenir est emprunté par lui à l'inspiration de 1854, parce que le poème n'est autre qu'un *Credo* superbe dressé contre l'Athéisme et le Pessimisme :

Dieu ! Dieu ! Dieu ! le rocher où la lame déferle
Compte sur lui ; c'est lui qui règne ;...
Il règne, il songe....
Il pense, il règle, il mène, il pèse, il juge, il aime....
Devant ce Dieu s'enfuit tout ce qui hait son œuvre....

En entendant passer son souffle dans l'espace,
Subitement l'enfer à la gueule rapace,
Les mondes hurlants du chaos,

Les univers punis dont la clameur s'élance,
Les bagnes monstrueux de l'ombre, font silence,...

Dieu voudra. Tout à coup on verra les discordes,
La hache et son billot, les gibets et leurs cordes,
L'impur serpent des cieux banni,
Le sang, le cri, la haine, et l'ordure et la vase,
Se changer en amour et devenir extase
Sous un baiser de l'infini.

En 1859, dans *Pleine Mer-Plein Ciel*, V. Hugo prédisait les mêmes métamorphoses avec les mêmes expressions et un non moins lyrique enthousiasme. Mais l'auteur du miracle, ce n'était plus Dieu, c'était le Progrès, c'était la Science, la Matière organisée par l'homme, le Ballon Dirigeable :

Derrière lui, pendant qu'il fuit vers la clarté,...
Tombent, sèchent ainsi que des feuillages morts.
Et s'en vont la douleur, le péché, le remords,
La perversité lamentable,
Tout l'ancien joug, de rêve et de crime forgé,...

Dans la seconde *Légende* la préoccupation de s'affirmer déiste est manifeste : dans l'*Elégie des Fléaux* en 1875, c'est au nom de ce Dieu qu'il redonne l'espoir à la France éprouvée :

L'infini conscient que nous appelons Dieu
Soutient tout ce qui penche, entend tout ce qui pleure
Aucun fléau ne peut demeurer passé l'heure ;...

Mais en même temps qu'il devient plus confiant en la Providence, qu'il la constate et qu'il la célèbre, il se manifeste plus ardemment anticlérical. Il rabaisse les prêtres dans la proportion même où il exalte la Divinité. Il ne faut pas confondre l'esprit anticlérical, l'esprit anticatholique, l'esprit antichrétien et l'esprit antireligieux. Les réserves de V. Hugo sont limitées étroitement ; il attaque à peu près exclusivement : chez les prêtres la servilité à l'égard du pouvoir, et la simonie ; et, dans la doctrine catholique, l'infaillibilité du Pape et l'Immaculée-Conception. Mais le penseur demeure respectueux de la tradition chrétienne : il a parlé en termes émus du Christ dans la *Fin de Satan*, et, chaque fois qu'il évoque le nom de Jésus dans la seconde *Légende*, c'est pour magnifier son martyre et son dévouement au genre humain. Quand il s'agit de Dieu lui-même, le poète atteint la sublimité. *Abîme*, qui termine la seconde *Légende* dans un éblouissement d'apothéose, nous secoue du frisson pascalien devant les splendeurs innombrables de l'infini des cieux. Il semble que le poète ait voulu relever le défi de l'auteur des *Pensées*. « Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes auprès de la réalité des choses. » V. Hugo nous a rendu visibles la magnificence et l'illimité du monde sidéral. Les deux derniers vers d'*Abîme*, qui dressent l'omnipotence d'un Dieu créateur au-dessus de l'infini de la matière vivante, sont d'une majesté qui fait songer à la Bible et à Bossuet :

L'Infini.

L'être multiple vit dans mon unité sombre.

Dieu.

Je n'aurais qu'à souffler et tout serait de l'ombre.

On sent que plus encore que la première, la seconde *Légende des Siècles* réalise l'idéal que s'est proposé le poète dans sa Préface :

« L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'au-

tre ; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière ; le drame de la création éclairé par le visage du créateur, voilà ce que sera, terminé, ce poème dans son ensemble. »

*
* *

Et voilà bien ce qu'est la seconde *Légende des Siècles*. Ce qui la distingue, c'est dans la forme une résonance plus étendue des idées dans une plus large amplification de l'expression, et, parallèlement, c'est l'ascension de la vision artistique à la vision philosophique.

C'est surtout une manifestation plus ardente de la personnalité ; c'est une vibration plus intense de la sensibilité dans l'indignation comme dans la pitié : le moi du poète apparaît avec plus de véhémence, à la fois plus vindicatif et plus généreux ; les vers qui terminent l'*Élégie des Fléaux* pourraient servir d'épigraphe à la seconde *Légende des Siècles* :

> ... il est deux trésors, l'un clarté, l'autre flamme
> *Que je n'ai* pas laissés décroître dans mon âme
> Et qui sont de *mon* cœur chacun une moitié :
> C'est la sainte colère et la sainte pitié.

En 1877, le mage des *Contemplations* descend plus souvent que par le passé dans l'arène. Sans doute le poète n'abdique pas en apparence son attitude de prophète, il semble planer encore au-dessus de l'humanité, il se prétend toujours pénétré par le souffle de la grande âme universelle et veut s'effacer ou se grandir en se proclamant inspiré par des voix supraterrestres ; néanmoins sa personnalité s'affirme bien plus visible, dans toutes les questions métaphysiques ou morales qu'aborde la seconde *Légende des Siècles*.

« Victor Hugo, disait Leconte de Lisle, a été toute sa vie l'évocateur du rêve surnaturel et des visions apocalyptiques ; il est enivré du mystère éternel... Il croit puiser, dans sa foi profonde en une puissance rémunératrice et clémente, la généreuse compassion qui l'anime pour les faibles, les déshérités, les misérables... il lui doit, pense-t-il, de chanter en paroles sublimes la beauté, la grandeur et l'harmonie du

monde visible, comme les splendeurs pacifiques de l'humanité future, et il ne veut pas reconnaître qu'il ne doit sa magnifique conception du beau qu'à son propre génie, comme ses élans de bonté et de vaste indulgence qu'à son propre cœur[1]. » Ce qu'il y a de certain, c'est que, voilée ou décelée par la majesté prophétique, la personnalité de V. Hugo tient, dans la *Légende des Siècles* de 1877, bien plus manifestement que dans celle de 1859, une place de premier plan ; et c'est cette personnalité, qui, tout autant que la beauté de l'art, porte les approbateurs de la morale et de la politique du poète à une admiration et à une sympathie sans réserve ; à tous les autres du moins, par la grandeur sincère des sentiments et la fidélité inébranlable du poète vieillissant à ses opinions humanitaires, elle commande le respect.

1. *Derniers poèmes*. Paris, Lemerre. Discours sur V. Hugo, p. 298.

Bibliographie.

Voir la Bibliographie, donnée dans le 1er volume de la *Légende des Siècles*, p. LXXXII-LXXXV, et la note qui la précède.

Banville (Théodore de), Petites études. *Mes souvenirs*. Paris, Charpentier, 1882.

Barrès (Maurice), dans les *Déracinés*, Les Funérailles de V. Hugo, p. 443-462.

Barthou (Louis), *Conférences sur V. Hugo homme politique*. Publication de l'Union de la jeunesse républicaine, 1892.

— *Voyage autour de mes livres. Victor Hugo*. Conférencia 15 Décembre 1920, 15 février 1921, Journal de l'Université des Annales.

Beaume (Georges), *Au Pays des lettres*. Paris, 1922.

Bergerat (Émile), *Souvenirs d'un enfant de Paris*, tomes I et II. Paris, Fasquelle et Charpentier, 1911-1912.

Biré (Edmond), *Chateaubriand, Victor Hugo et Honoré de Balzac*. Paris, Vitte, 1907.

Bordeaux (Henry), *Les Écrivains et les mœurs*. Paris, Plon-Nourrit, 1906. *V. Hugo, Les grands hommes en robe de chambre*.

Bourget (Paul), *Études et littéraires et Portraits*. A. Lemerre, 1889, VII, *Victor Hugo*.

— *Victor Hugo*, dans l'Action française du 1er mars 1902.

— *L'œuvre de V. Hugo* dans les Annales politiques et littéraires du 26 septembre 1909.

Clément-Janin, *Victor Hugo en exil*. Documents inédits. Paris, aux éditions du Monde nouveau, 1922, in-16.

Daudet (Mme Alphonse), *Souvenirs d'un groupe littéraire*. Paris, Fasquelle, 1909.

Delaporte (P.-V.), *Études et causeries littéraires*, première série, *V. Hugo*. Paris, Desclée, 1899.

Doumic (René), *Études sur la littérature française*.

— *Hommes et idées du 19e siècle*. Paris, Perrin, 1903.

— *L'unité d'inspiration chez V. Hugo*.

Dowden (Edouard), *Studies in Literature*, in-8. London, 1878. *The poetry of Victor Hugo*, p. 428-467.

Duplessis (E.), *Victor Hugo apologiste*. Paris, Legay, 1892.

Faguet (Émile), *V. Hugo*. Revue politique et littéraire, 1902.

Frédérix (Gustave), *Souvenir du banquet offert à Bruxelles*, 1862.

GONCOURT (Journal des), *Mémoires de la Vie Littéraire*. Paris, Fasquelle, 1887-1896, tomes I-VII.

GORCE (Pierre de la), *Histoire du Second Empire*, in-8. Paris, Plon-Nourrit, 1894-1905.

HANOTAUX (Gabriel), *Centenaire de V. Hugo*. Discours prononcé à la cérémonie du Panthéon. Paris, Ferroud, 1902.

HEILLY (Georges d'), *V. Hugo et la Commune*, in-12. Librairie générale, 1871.

HEUGEL (Jacques), *Essai sur la philosophie de Victor Hugo au point de vue gnostique*. Paris, Lévy, 1922.

HUGO (Victor), CARNETS. *Choses Vues*. Paris, Ollendorf, 1913, 2 vol. gr. in-8.

BARTHOU (Louis), Revue des Deux-Mondes, 15 décembre 1918. *Les Carnets de Victor Hugo*, avec douze dessins inédits.

SIMON (Gustave), Annales politiques et littéraires, 1910.

HUGUET (Edmond), *Le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo*. Paris, Hachette, 1904.

— *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo*. Paris, Hachette, 1905.

JOUSSAIN (André), *L'esthétique de V. Hugo. Le pittoresque dans le lyrisme et dans l'épopée*. Paris, Société française d'imprimerie, 1915. Thèse soutenue en 1920.

LECONTE DE LISLE. *Derniers poèmes*. Paris, A. Lemerre, 1895. Discours sur V. Hugo prononcé à l'Académie le 31 mars 1887.

LISSAGARAY (Prosper), *Histoire de la Commune de 1871*, in-8. Bruxelles, 1877.

POINSOT (M.-C.), *Auprès de Victor Hugo*. Paris, Garnier, 1919.

RAOUX. *La religion de l'immortalité personnelle, d'après Victor Hugo*. in-8, Lausanne, Duvoisin, 1890.

RÉGNIER (Henri de). Revue de Paris, 1897, 1er janvier.

RICHEPIN (Jean), *Discours prononcé à l'inauguration de la statue de V. Hugo* à Guernesey le 8 juillet 1914. Paris, Didot, 1914.

— *Conférences à l'Université des annales*. Journal de l'Université des Annales du 1er août 1915 au 1er janvier 1916.

VEUILLOT (Louis), *Études sur Victor Hugo*. Paris, Palmé, 1886.

REVUE DE LA PRESSE

Les opinions exprimées par la critique sur la seconde *Légende des Siècles* sont nombreuses : en 1877 la gloire de V. Hugo est consacrée et aucun journal, aucune revue n'omettent de parler de l'œuvre. Ces opinions sont aussi diverses que pour la première *Légende* ; les préjugés politiques les guident pour une bonne part, mais moins apparemment ; les critiques affectent en effet de juger du seul point de vue littéraire, et tous, presque sans exception, s'inclinent tout d'abord devant la célébrité de l'écrivain et la majesté du vieillard. Il ne faut pas toujours se laisser tromper à cette apparence : louanges ou blâmes sont exagérés la plupart du temps par le parti pris des républicains ou des réactionnaires, et il est bon de songer en lisant certaines des pages qui suivent qu'elles sont loin d'être exemptes de préjugés.

I

REVUES ET JOURNAUX DE FRANCE

I. Recueil des articles cités par *Le Rappel* du 27 février au 14 avril 1877.

Le Journal de V. Hugo, *Le Rappel*, du 27 février au 14 avril 1877 reproduisit toute une série d'articles ou de fragments d'articles, signés par des critiques admirateurs de V. Hugo.

Dans un article d'annonce, Paul de Saint-Victor, *Moniteur universel*, proclame que la seconde *Légende des Siècles* est « la continuation du plus prodigieux monument poétique que ce siècle ait jamais vu ». *Le Rappel* du 26 février 1877.

Dans la *République Française*, Paul-Émile insiste sur le libre épanouissement de l'inspiration du poète : « Depuis *Cromwell*, le poète

écrit dans la sérénité du triomphe définitif. Il n'a plus à combattre : les digues sont emportées et rompues, et son génie s'épanche librement. »

« Par un merveilleux privilège, constate *le Siècle*, notre grand poète ne vieillit point. »

C'est aussi l'avis d'Hébrard dans le *Temps* : « Ce recueil est aussi plein, aussi varié, aussi vivant que le précédent. Pas d'altération, pas de changement dans cette manière à la fois souple et hautaine, qui ne tient pas plus compte des obstacles que des critiques, et qui, même quand elle violente notre goût, force toujours notre admiration. »

Ce qui frappe le critique du *Radical*, pour qui la seconde *Légende des Siècles* est égale, sinon supérieure à la première, c'est, avec la souplesse du génie, la forte empreinte de la personnalité : « On peut dire de la *Légende des Siècles* ce que V. Hugo a dit des *Contemplations* : c'est l'histoire d'une âme. Tour à tour terrible et charmant, enlevant le lecteur sur les plus hauts sommets de la poésie et redescendant avec lui par les chemins fleuris de l'idylle, le poète montre la merveilleuse souplesse de ce génie prodigieux qui semble grandir avec les années. »

Les critiques du *Journal des Débats*, de l'*Indépendance belge*, de la *Politique*, du *Peuple*, de la *Liberté* prodiguent, sans réserve, des épithètes dithyrambiques, mais où l'emphase n'exclut pas la conviction.

Le Rappel du 28 février. Louis Ulbach dans le *Télégraphe*[1] loue, en même temps que les puissantes qualités de l'œuvre, la sérénité conservée par le poète après tant de haines acharnées sur lui.

Le Rappel du 1er mars. Le *Petit Parisien* l'appelle le penseur éternellement jeune et profond.

« Un cœur de lion qui reste un vrai cœur de père », dit la *Gazette de France*.

Le *Constitutionnel* insiste sur le succès d'argent. Le *Journal de Rouen* compare avec une grandiloquence naïve l'œuvre de V. Hugo « à ces fleuves du Nouveau-Monde qui traversent tout un continent. »

Le Rappel du 3 mars. D'autres sont plus précis et sensibles aux qualités du style : Fourcaud, dans le *Gaulois*[2], loue la langue sonore et mâle du poète. « Son verbe superbe, dit le *Petit Journal*, a l'éclat métallique du clairon sonnant, quand il parle des héros, et le gazouillement de l'oiseau quand il caresse les têtes blondes des enfants. »

La *Gironde* s'avoue vaincue et « sent l'inanité des formules ordinaires de l'admiration ».

Le Rappel du 5 mars. La *Petite République Française* est attentive avant tout aux idées

---

1. Cf. p. LIV.
2. Cf. p. LIX.

sociales, à la protection donnée aux humbles contre les puissants : « La *Légende des Siècles* n'est pas seulement un chef-d'œuvre de poésie lyrique, elle est aussi une des Bibles de l'Humanité. »

Le baron Shop dans le *National* y voit l'écrasement des ennemis de V. Hugo et la plus belle défense qu'il laissera, en mourant, de sa personne : « Et les insulteurs, quelle mine feront-ils devant cette gloire jaillissant plus éclatante du tombeau et les frappant comme un soufflet en plein visage ? »

Henri de Bornier dans le *Nord* souligne l'aspect patriotique du recueil [1].

Pierre Véron dans le *Charivari* lui applique l'épithète de titanesque : « Il fallait, conclut-il, être Victor Hugo pour entasser ainsi le Pélion de la Légende sur l'Ossa de l'Inspiration. »

Henri Maret dans le *Radical* (14 mars) dresse la *Légende des Siècles*, épopée nationale, contre la barbarie et la tyrannie de l'Allemagne... Ce qui est certain, c'est qu'on ne dira plus que la France n'a pas d'épopée. Lorsque la troisième série de la *Légende des Siècles* sera réunie aux deux autres, non seulement la France aura une épopée, mais elle aura certainement la plus vaste et la plus colossale de toutes les épopées : celle qui convenait à son génie, à celui des âges modernes, le poëme du progrès, de l'avenir, où toute la création roule éperdue pour composer le monde nouveau. Comme la France a pour mission l'initiative ; comme vaincue ou non, elle marche à la tête des peuples, son épopée devait être un chant d'avant-garde résumant le passé, illuminant le futur. Et, maintenant, que la barbarie allemande s'enorgueillisse de ses victoires, que la réaction stupide croie en finir avec ses Parlements-croupions, et, à leur aide, avoir raison de la République et des revendications sociales ; nous sommes pleins de confiance, ayant avec nous cette âme profonde, ce *vates* antique, cette intelligence incomparable, ce Dante qui, revenu de son voyage aux sources des choses, nous crie une fois de plus à nous et à ceux qui viendront après nous : « Votre chemin est le bon chemin ; votre voie est la bonne voie, et le désert que vous traverserez conduit aux régions de l'aurore. » *Le Rappel* du 6 mars.

Jules Claretie dans *la Presse* « salue cette œuvre désormais immortelle... elle fait penser, fait frémir, fait pleurer et fait espérer. »

Edmond Texier dans le *Siècle* signale le caractère de l'expression verbale : « V. Hugo n'encadre pas, il incruste. La phrase pleine d'images et de tournures, de métaphores et d'antithèses va, vient, se déroule, s'agite, monte, bouillonne, on croirait qu'elle va déborder. Tout à coup elle s'arrête solidifiée dans l'épanouissement superbe du groupe d'airain. » *Le Rappel* du 9 mars.

---

1. Cf. p. LXI.

Théodore de Banville dans le *National* crayonne un portrait vigoureux de la personne physique du vieillard, fait une rapide et enthousiaste analyse du recueil et conclut comme il fallait l'attendre du chef des Parnassiens : « J'ai résisté à la furieuse démangeaison d'artiste qui me poignait de noter les effets de sonorité, les magnificences harmoniques, l'accouplement des rimes devenu surnaturel et laissant dans nos yeux un éblouissement de pierreries et de perles. Je suis trop peu de chose pour oser louer le Maître ; et d'ailleurs le féliciter sur de pareilles habiletés et de pareils bonheurs, ne serait-ce pas louer Achille sur les broderies de son baudrier ou sur l'agrafe de ses cnémides. »

Le Rappel du 15 mars. Paul Demeny dans le *Bien Public* encense la verte vieillesse du poète. « Le génie n'a pas d'âge ; au contraire l'âge le mûrit, lui donne la sérénité, la netteté, le coup d'œil de l'aigle », et admire la morale de la seconde *Légende* : « La dominante de ce chant, c'est un amour grave et doux, auguste et profondément enraciné, l'amour de l'humanité. »

Mario Proth dans le *Peuple* se montre séduit par l'allure républicaine de l'œuvre : « Un seul parti pouvait contenir un tel homme, celui qui n'en est plus un, mais qui est aujourd'hui la France et demain sera le monde : l'opinion républicaine. V. Hugo est désormais le poète de la République, de la France, de l'Humanité. »

F. Kahn dans la *Sentinelle* est d'avis qu'une pareille œuvre décourage la plume des critiques : « La voix mordante du Cid, le vol funèbre des corbeaux s'élançant sur Montfaucon, la lyre de Sophocle à Salamine, le ricanement de Voltaire, la fusillade d'Eylau, comment les faire entendre autrement qu'en empruntant les vers du poète ? »

Le Rappel du 22 mars. Aux yeux de l'*Écho universel*, le *moi* du poète domine la seconde *Légende* : « C'est que V. Hugo a beau faire, il veut en vain s'abstraire de lui-même, il a beau prendre tour à tour l'accent d'Isaïe, d'Eschyle, de Sophocle, de Dante, de Shakespeare : il y a en lui un *moi* qui se refuse à disparaître complètement dans ce torrent, comme les eaux de certains fleuves refusent de se mêler à celles des fleuves dans lesquels ils se précipitent. Dans ce peintre de l'Inde, de la Judée, de la Grèce, du monde romain, du moyen âge, sans cesse vous retrouvez l'homme moderne, l'homme qui aime, souffre, pleure ou se réjouit avec nous et comme nous : dans la *Légende des Siècles*, le siècle qu'il a le moins oublié, c'est le dix-neuvième, celui-là lui a donné le diapason. »

Le *Constitutionnel* voit les partis se réconcilier dans l'admiration.

Le *Progrès du Nord*, l'*Égalité de Marseille* prodiguent les exclamations d'enthousiasme.

Le Rappel du 9 avril. C'est en vers que Joséphin Soulary dans *La Vie Littéraire* exprime ses sentiments de fervente sympathie pour l'auteur de la seconde

Légende : il développe le *Duris ut ilex tunsa bipennibus*, et, continuant la comparaison du chêne et du poète, pour venger V. Hugo de ses ennemis il essaie d'une formule hugolienne :

« Le génie a le sot
Et le chêne a la chenille. »

Charles Canivet définit ingénieusement dans le *Soleil* les impressions successives du lecteur, en présence de l'œuvre : « L'impression qui se dégage d'une première et rapide lecture de la nouvelle série de la *Légende des Siècles* est une sorte de surprise singulière mêlée à une admiration sans bornes. Imaginez quelqu'un pénétrant dans un vaste édifice et qui verrait, tout autour de lui, le long des murailles, des toiles des plus grands maîtres rangées avec une apparence de désordre, mêlant pour l'éblouissement, des yeux les sujets historiques les plus grandioses aux plus vastes paysages, les portraits en pied aux toiles de genre : tout enfin ce qu'il fut donné à la peinture de produire de plus beau et de plus complet pour l'émerveillement des hommes. Au premier abord c'est du saisissement, et de ces chefs-d'œuvre amoncelés ne se détache aucune impression d'ensemble harmonieux ; mais, à mesure que l'œil et l'esprit se familiarisent avec toutes ces splendeurs, l'admiration raisonnée ne tarde pas à succéder à l'éblouissement : chaque tableau sur lequel le regard se fixe concourt à l'harmonie et à la perfection de l'ensemble, et chacun d'eux devient comme une page du livre immense de l'art écrit par des maîtres immortels. C'est une impression à peu près analogue que l'on éprouve après avoir fermé le livre sur la dernière page de la *Légende des Siècles*, où le tendre, le beau, le sublime se succèdent sans interruption pour ainsi dire, et où le poète, épuisant toutes les cordes de la lyre, tantôt vous séduit par son charme, tantôt vous écrase par sa réelle grandeur. Mais, la lecture faite, lorsque tout ce débordement de poésie chante ou gronde encore à vos oreilles surprises, lorsque cette succession de tableaux, confuse en apparence, mais classée dans un désordre qui rehausse leur valeur respective, passe et repasse dans l'imagination troublée, on reste absolument interdit devant les prodigieuses ressources du poète et la merveilleuse exécution de l'artiste. » *Le Rappel* du 11 avril.

Pour Émile Blémont dans la *Vie Littéraire*, la *Légende des Siècles* est l'épopée universelle : « Les deux volumes de la seconde série viennent d'aller droit au cœur du peuple, et pas une voix discordante ne trouble l'acclamation d'enthousiasme et de reconnaissance qu'ils ont soulevée. » *Le Rappel* du 14 avril.

Karl Stern, dans le *Journal officiel*, écrit un article assez obscur, où il fait mérite à V. Hugo de son goût pour les idées générales.

Les citations du *Rappel* se terminent par la conclusion de la critique d'Emmanuel des Essarts dans *Le Midi* : *Le Rappel* du 19 avril.

« Toute la sublimité des épopées, toute l'abondance du lyrisme sont venues se réunir en cette œuvre, qui semble le type amené à la lumière par les efforts des générations et des génies. Non ! ce n'est pas seulement un des grands livres humains que cette nouvelle *Légende des Siècles*, c'est le Livre ! »

II. — Louis Ulbach. *Le Télégraphe*. Lundi 26 février 1877. — Victor Hugo. La *Légende des Siècles*. Nouvelle série, 2 volumes.

Les deux nouveaux volumes que Victor Hugo met en vente aujourd'hui ont une préface de trois lignes d'une coquetterie superbe et attendrissante.

« Le complément de la *Légende des Siècles* sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre. »

Il est impossible de rappeler avec une mélancolie plus douce et plus fière que le poète a aujourd'hui même soixante-quinze ans, et que depuis plus d'un demi-siècle il maintient sur un des sommets de la pensée humaine une lumière constante, sans vacillation, sans amoindrissement.

Quand il était trop jeune pour vouloir accepter l'autorité que l'admiration lui accordait, Victor Hugo écrivait des préfaces d'une modestie spirituelle. Son âge le rend timide d'une autre façon ; mais les lecteurs d'aujourd'hui ne redouteront pas plus la menace d'un brusque déclin, que les lecteurs d'autrefois n'ont accepté les scrupules du génie à son aurore.

Ce qui frappe tout d'abord, à une première lecture, dans ces deux volumes, c'est la force imperturbable, la vie toujours abondante, l'inspiration toujours rapide, avec cet achèvement de beauté que la grande expérience, c'est-à-dire que les grandes douleurs ajoutent au talent primitif.

Il serait ridicule de prétendre que Victor Hugo est en progrès. Mais je confesserais ingénument que jamais la forme ne m'a paru aussi concise dans sa richesse, aussi simple dans son luxe, aussi nette et aussi lumineuse. Est-ce la solitude faite autour du grand poète par la médiocrité contemporaine qui grandit son ombre ? Se surpasse-t-il vraiment ? A mesure qu'il avance à pas lents dans cette avenue élyséenne, reçoit-il plus directement les reflets encore lointains de la vérité absolue ? Après l'aurore de sa vie qui a fait fleurir les *Odes et Ballades*, les *Feuilles d'automne* et toutes les ardentes poésies de la jeunesse, assistons-nous à l'aurore de son éternité ?

On peut parler ainsi, sans craindre d'attrister un poète qui est en

possession de la sérénité définitive, et qui s'offre, toujours jeune, aux émotions et aux jugements de la postérité.

Cette nouvelle série de la *Légende des Siècles* est une épopée qui part des entrailles de la terre, en traversant les moissons, les fleurs, les forêts, la tourbe humaine, pour arriver à Dieu. C'est le poème, pour ainsi dire, de la création lente et douloureuse de l'idée moderne ; c'est l'enfantement de l'avenir à travers les siècles.

L'œuvre débute par l'hymne de la Terre. La terre chante sa gloire, dans des strophes étincelantes. Le poète peint ensuite le combat des Dieux primitifs contre les Titans ; l'Olympe vacille sous la massue des hommes. Je voudrais pouvoir citer toute la pièce des *Trois cents* qui raconte la folie de Xerxès faisant donner trois cents coups de fouet à l'Océan en révolte. Voici en quels vers énergiques le poète conclut :

Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune.

Alors ce dieu, qu'adore et que sert la Fortune,
Mouvante comme lui, créa Léonidas,
Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes,
Et Xerxès les trouva debout aux Thermopyles.

Au milieu des choses terribles de cette première partie, éclatent, par intervalles, un hymne, un chant d'amour ; la chanson de *Sophocle à Salamine*, par exemple, s'écriant en brandissant des armes avec l'héroïsme et l'égoïsme de la jeunesse :

Je veux bien mourir, ô Déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

L'apparition d'*Attila* menaçant la vieille société césarienne, puis le défi jeté par les héros aux rois, pour continuer le défi des Titans aux divinités, exigeraient une analyse que je ne puis me permettre aujourd'hui. Le romancero du *Cid* est un petit poème à lui seul, fleuri sur le tronc du grand poème.

Quelqu'un intervient dans la lutte des héros et des rois, dans ce combat de lions. Écoutez la voix qui domine le tumulte :

Vous êtes les lions, moi je suis Dieu. Crinières,
Ne vous hérissez pas, je vous tiens prisonnières.
Toutes vos griffes sont devant mon doigt levé
Ce qu'est sous une meule un grain de sénevé ;
Je tolère les rois comme je vous tolère ;
La grande patience et la grande colère,
C'est moi. J'ai mes desseins. Brutes et rois, tyrans,
Tremblez, eux les mangeurs et vous les dévorants.

Sachez que je suis là. J'abaisse et j'humilie ;
Je tiens, je tords, je courbe, et je lie et délie
La vague adriatique et le vent syrien ;
Je suis celui qui prouve à tous qu'ils ne sont rien ;
Je suis toute l'aurore et je suis toute l'ombre ;
Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre,
Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions
D'astres aux firmaments et de poux aux lions.

Après le poème des héros, nous admirons le poème des monuments. Les *Sept Merveilles du Monde* chantent, comme la terre a chanté, comme les Titans, les dieux, les rois, les héros ont chanté. Elles s'imaginent, parce qu'elles sont de la pierre, du marbre, du bronze, qu'elles survivront aux Dieux et aux hommes. Mais, du fond de leurs entrailles, des obscurités de leurs soubassements, une petite voix s'élève qui traverse la pierre, le marbre et le bronze ; c'est la mort, c'est le ver du sépulcre qui chante à son tour et qui dit aux monuments orgueilleux :

La ruine est promise à tout ce qui s'élève.
Vous ne faites, palais qui croissez comme un rêve,
Frontons au dur ciment,
Que mettre un peu plus haut mon tas de nourriture,
Et que rendre plus grand, par plus d'architecture,
Le sombre écroulement.

La mort exprimée par le ver de terre, telle est la conclusion de ce premier volume où resplendit tout l'orgueil de la force et de la sève. Mais ce n'est pas la conclusion du poème, puisque ce n'est pas la foi du poète qui croit à la vie immortelle.

Aussi le second volume débute-t-il par l'infatuation du ver du sépulcre, comme le premier avait débuté par l'ivresse de la terre. Le ver a vaincu ; c'est son épopée qui commence.

Avec quel dédain il parle des hommes :

Quel sommeil effrayant, la vie ! En proie, en butte
A des combinaisons de triomphe ou de chute,
Passifs, engourdis, sourds,
Les hommes, occupés d'objets qui se transforment,
Sont hagards, et devraient s'apercevoir qu'ils dorment,
Puisqu'ils rêvent toujours !

Ce *Dies irae* du ver est certainement une des plus belles pièces des deux volumes. Le chantre sinistre provoque la nature entière :

Vautour, qu'apportes-tu ? — Les morts de la mêlée,
Les morts des camps, les morts de la ville brûlée,
Et le chef rayonnant. —
C'est bien, donne le sang, vautour ; donne la cendre,
Donne les légions, c'est bien ; donne Alexandre,
C'est bien. Toi, maintenant !

Ne dirait-on pas que Shakespeare collabore avec Victor Hugo dans ces strophes où palpite l'ironie d'Hamlet, tant les deux poètes s'unissent sur le même sommet ? Le ver devient impie à son tour, comme les titans et comme les hommes qu'il châtie :

Dieu qui m'avez fait ver, je vous ferai fumée.
Si je ne puis toucher votre essence innommée,
Je puis rouger du moins
L'amour dans l'homme, et l'astre au fond du ciel livide,
Dieu jaloux, et, faisant autour de vous le vide,
Vous ôter vos témoins.

Je ne crois pas qu'il existe de plus beaux vers dans la langue française, ni dans toute l'œuvre de Victor Hugo lui-même.

Le poète répond au ver du sépulcre avant d'ouvrir à son tour l'épopée souriante de la vie nouvelle :

Non, tu n'as pas tout, monstre ! et tu ne prends point l'âme.
Cette fleur n'a jamais subi ta bave infâme.
Tu peux détruire un monde et non souiller Caton.
Tu fais dire à Pyrrhon farouche : Que sait-on ?
Et c'est tout. Au-dessus de ton hideux carnage
Le prodigieux cœur du prophète surnage.

Désormais, le poète a refoulé la mort ; l'horizon change, l'idylle s'épanouit sur les pas humains, l'amour, la grâce, la foi, à travers les désespoirs, les indignations qui éclatent encore, poussent leurs verts rameaux, sur lesquels se posent en passant des oiseaux chanteurs.

Désormais, jusqu'à la fin du livre, Victor Hugo nous donnera ces épanchements sublimes de tendresse qui ont fait de ce père effroyablement frappé l'interprète le plus éloquent des joies de la famille et des émerveillements de la paternité. Il y a encore de sombres épisodes, des rugissements, comme, par exemple, celui du bronze qui s'indigne de servir à la statue des faquins de l'Empire ; on entend retentir l'Iambe des *Châtiments* :

Quiconque voit ma pourpre auguste est ébloui.
Le noir moule béant, sous la terre enfoui,
S'ouvre à moi comme un gouffre obscur au fond d'un antre,
Et ma voix sombre gronde et crie : Oui, c'est bien, j'entre,

Je serai Washington !... — Je sors, je suis Morny !
Ah ! sous le ciel sacré, sous l'azur infini,
Soyez maudits ! Rugir dans la fournaise ardente,
Moi le bronze ! pour qui ? Pour Gutenberg ? Pour Dante ?
Pour Thrasybule ? Non. Pour Billault, pour Dupin !
J'attends Léonidas, on me jette Scapin..., etc.

La pièce est tout entière d'une verve indignée qui fait vibrer la colère en même temps que l'admiration. Une autre sur Bazaine évadé suscite encore cet enthousiasme amer du mépris. Mais les petits enfants levant leurs mains à travers les clameurs de la guerre civile, les misères des orphelins, la fonction de l'enfance amollissent bientôt cette corde d'airain ; le poète ne veut pas qu'on ferme son livre avec une arrière-pensée d'ironie ou de menace. Il nous fait pleurer des larmes douces, et, en même temps qu'il caresse les berceaux, en parlant d'avenir, il s'élève, toujours grave, avec la sérénité d'un penseur, avec la majesté et la douceur d'un aïeul, vers le sommet où son dernier mot de poète, où son dernier souffle d'homme doit s'exhaler : vers l'infini, vers Dieu.

Dieu, c'est le dernier mot, je le répète, de ce livre : c'est la conclusion de l'épopée. Dans la pièce intitulée l'*Abîme*, l'homme dit à la terre : je suis ton roi. La terre lui répond : Tu n'es que ma vermine, et, s'exaltant à son tour, se proclame la souveraine de l'espace. Les astres entendent et protestent. Saturne d'abord, puis le Soleil, puis Sirius, puis tous les globes radieux, la voie lactée, les nébuleuses.

Enfin l'Infini veut à son tour se proclamer :

L'Être multiple vit dans mon unité sombre.

Mais Dieu entend et murmure :

Je n'aurais qu'à souffler et tout serait de l'ombre.

Le livre se ferme sur cette note qui se prolonge comme le son d'un orgue ; et l'on sort de cette lecture comme on sortirait d'un temple, où toutes les piétés se trouveraient réunies, pour fortifier le courage et l'espérance humaine.

Ces deux volumes n'ajoutent rien à une gloire complète. Ils la continuent et la consacrent une fois de plus ; ils lui maintiennent une clarté qui est loin de disparaître.

C'est une consolation pour ceux qui ont toujours admiré le grand poète lyrique, de le retrouver, après un demi-siècle d'épanchements, aussi jeune, aussi aimant, aussi éloquent. C'est un honneur pour l'époque qu'il a traversée, et qu'il résume, de le trouver, après tant

de déceptions et d'épreuves, avec si peu de rancune dans le cœur et avec une foi si inaltérable sur les lèvres !

III. — Fourcaud. *La Légende des Siècles, Le Gaulois* du jeudi 1er mars 1877 :

«..... A son entrée dans la carrière, Chateaubriand l'avait baptisé l'*Enfant sublime*. Enfant sublime il restera jusqu'à son dernier jour, souriant à ses visions comme à des réalités, brûlant le lendemain avec ingénuité les dieux qu'il adorait la veille. Apre, injurieux, cynique de bonne foi, il court éternellement après ses rêves de fraternité en soufflant le feu sur nos discordes, pareil à un Zoroastre doublé d'un Danton. Il vit dans l'Utopie parce qu'il croit que l'Utopie rapproche de Dieu, et c'est pourquoi son œuvre est plein de mystère. Ses poëmes récents ressemblent à des bûchers sous le ciel bleu. Le poëte ne songe qu'à l'azur. Mais sur ses bûchers, cependant, il entasse des victimes. Je voudrais que tous ceux qui les lisent fussent pénétrés de cette vérité. Hugo est une très grande âme de visionnaire, dépourvue des sens du réel.

« Ce que je viens de dire s'applique aussi bien à la *Légende des Siècles* qu'aux précédents livres du poëte. C'est le carnage du passé fait au profit de l'avenir, la paix universelle établie sur les ruines de toutes les idées, de toutes les croyances. Jamais on ne vit mysticisme plus magnifiquement meurtrier. A bas l'Autorité ! Les Rois sont des faussaires, des ingrats, des bourreaux ; ils font de leurs fantaisies des lois et nomment vertus ce qui chez leurs sujets est vices. Mais les brigands sont des héros, en revanche, et devant eux il faut qu'on se découvre. Ne parlez point des prêtres : ils versent la barbarie et le fanatisme sur le peuple. Toute catastrophe vient d'eux. Le seul droit qu'ils reconnaissent est celui de la victoire ; ils vendent des *Te Deum* et des prières ; ils fomentent les guerres civiles. L'homme est créé pour être libre, libre de foi comme libre de joug. C'est à son émancipation totale que marche l'humanité, dépouillant ses erreurs ou ses illusions de siècle en siècle, ou seulement changeant de préjugés. Chaque chose à son tour, jusqu'à ce grand jour de l'apothéose humaine, roulera dans l'abîme, entraînée par son propre poids. Il n'y aura de sauvées que la Vérité et la Liberté, deux comètes intermittentes, mais qu'on est toujours sûr de voir luire à l'heure propice.

« Ce thème, dont le vague philosophique apparaît aussi bien que la violence révolutionnaire, forme le fond des deux volumes que je viens de lire. Je n'en dirai pas plus long, sur ce fond, qui s'efface partout sous l'éblouissement de la forme. Je ne suis pas de ceux qui voudraient refaire un homme à leur gré : il me plaît de prendre Victor Hugo comme il veut se donner à moi, et je ne veux pas quereller le

poète sur sa politique. Le point de départ du livre est faux ; cela n'empêche pas le livre d'être admirable et sans égal dans toute la littérature de notre nation. Il faudrait remonter jusqu'au Dante pour trouver une épopée d'une si puissante envergure, d'un souffle si formidable. Dante et Hugo sont, du reste, deux esprits de même famille. Pour tous les deux, la réalité, c'est le symbole. Dante a vu l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Hugo a voyagé à travers les siècles et leur a dérobé leurs signes. La *Légende des Siècles*, c'est la Divine Comédie des âges. »

Suit l'analyse de *La Vision d'où est sorti ce Livre*, de *La Terre*, de *Suprématie*. A propos de ce dernier poëme, Fourcaud déclare :

« Le sens qui se cache sous ce symbole est assez clair pour que je me dispense de m'y arrêter. Ce rayon qui crie : « *Holà* » (permettez-moi d'emprunter les propres images de l'auteur), c'est l'intelligence céleste qui domine le chaos. Elle laisse faire, ne se manifeste que rarement, mais ses manifestations sont des coups de tonnerre pour la justice et pour la vérité. C'est elle qui découronne les rois, qui donne des millions d'astres au firmament et des *millions de poux aux lions*. Dieu aime les faibles ; il hait les forts couronnés. On voit tout de suite se dessiner un communard sous la silhouette du Dieu de Victor Hugo. Les vers sont magnifiques, d'une grandeur infinie. Quel dommage qu'une idée de parti perce constamment sur le masque incomparable de la poésie ! »

Le critique revient à l'analyse des principaux poëmes et conclut :

« La *Légende des Siècles* pèsera glorieusement dans la balance de ce siècle. Il marque une mémorable date dans notre histoire littéraire. La langue française a une épopée que le temps et l'admiration consacreront.

« Et même, je vous l'affirme, pour autant que nous l'admirions nous-mêmes, nos neveux sentiront mieux que nous le génie de cette œuvre éclatante, mais dont quelques parties ont le tort de tomber comme de l'huile bouillante sur des plaies mal fermées. Laissez passer les années, se calmer les rancunes, la profonde poésie se dégagera des allusions trop actuelles, et des partis-pris inséparables de notre nature ne nous empêcheront plus de sentir toute la puissance de certains élans. Ce poëme est à la fois trop de son moment et trop en avance sur son moment pour que l'avenir ne lui doive rien. Ce ne sera jamais qu'un poëme personnel et point une prophétie comme le voudraient les coreligionnaires du poète ; mais la splendeur du monument sera d'autant plus visible qu'on s'éloignera de sa date. Quel plus bel éloge en pourrait-on faire ?

« Ce qui, d'ores et déjà, doit frapper et émouvoir quiconque est possédé de l'amour de l'art, c'est l'épanouissement constant de la langue.

On est séduit, charmé, enivré par la perfection inouïe des rythmes, par la variété extraordinaire des moyens d'impression. La nature a vraiment livré à Victor Hugo les secrets de sa vie : les forêts, les champs, les plaines, les montagnes sont des acteurs de son drame. Il inonde d'un air saturé de parfums la poitrine de ses héros et l'imagination de ses lecteurs. Il n'y a pas plus de sève, plus de fougue, plus d'éclat dans la plus exubérante des épopées de l'Inde. Victor Hugo semble avoir hérité du génie des anciens chantres du Gange. Pour tout dire, après toutes ces conceptions souveraines qu'il a réalisées et qui lui ont déjà dès longtemps conquis l'immortalité, il a trouvé moyen, à soixante-quinze ans, d'écrire une œuvre qui ajoutera encore à sa gloire. »

IV. — Henri de Bornier. *Le Nord.*

« Il m'est tombé dernièrement sous la main une brochure intitulée : *Auguste Vacquerie,* par Swinburne. M. Swinburne est un poète anglais, d'un ordre supérieur, de plus un critique éminent ; ce qui m'a frappé dans ces quelques pages, c'est la tendance et l'art de juger un écrivain d'après ses qualités, en ne comptant les défauts que comme des intervalles entre les qualités. C'est la grande formule de la critique nouvelle, et nous sommes jaloux du poète étranger qui a donné cette formule, en l'appliquant à un poète français qui mérite bien cet éloge.

« M. Swinburne ajoute : « Ce livre est la preuve complète et parfaite « de l'imbécillité de ceux qui voudraient tracer une frontière entre la « fonction de poète et celle du patriote. » En supprimant la verdeur de l'expression, je veux aujourd'hui emprunter au critique anglais cette double théorie : 1° Chez un grand poète les défauts disparaissent dans l'ensemble des qualités, ou pour mieux dire, un grand poète n'a pas de défauts ; 2° le patriote et le poète se complètent l'un l'autre. Si cette double thèse est d'une démonstration facile, c'est certainement à propos de la nouvelle série de la *Légende des Siècles.*

« La nouvelle œuvre de Victor Hugo arrache à l'esprit le moins observateur ce cri : une forêt ! Eh bien, connaissez-vous des défauts à une forêt de dix mille hectares ? Elle a ses aspérités formidables, ses précipices, ses montagnes, ses étangs d'eau noire ou étincelante, ses porches de lumières et d'ombre, ses profondeurs mystérieuses, ses fleurs sauvages, ses nids d'aigles ou de colombes, ses taillis inconnus où les biches effarées courent, où rôdent les sangliers et les ours ; vous dites : ce sont des défauts ! Je réponds : c'est la forêt ! C'est la forêt même, c'est la nature immense, diverse, deux fois féconde en charme et en horreur. C'est la forêt, c'est le génie....

« Voici un drame, un vrai drame en un acte, que l'on pourrait

presque mettre au théâtre, *Welf, Castellan d'Osbor*; je ne sais rien de plus grandiose et de plus dramatique que cette magnifique tragédie dont le principal personnage est une tour formidable, noire, muette, à qui l'on parle et qui ne daigne jamais répondre, jusqu'à l'heure où une enfant lui parle et en fait sortir l'habitant mystérieux.

« Le second volume s'ouvre par une ode ou plutôt par une haute et cruelle élégie, *l'Epopée du ver*. C'est admirable et effrayant; jamais peut-être un pareil cri d'angoisse et d'horreur n'est sorti des lèvres d'un poète; on dirait une annotation du livre de *Job*.

« L'histoire de *Gaiffer-Jorge* rappelle, sans désavantage, des poèmes inspirés par la même pensée, le *Parricide* et *Caïn* de la première *Légende des Siècles*.

« Le poème suivant, *Masferrer*, est une de ces satires allégoriques, que le poète affectionne; c'est un des chefs-d'œuvre de l'ouvrage. Je lui préfère pourtant la *Paternité*, une de ces inventions augustes et tendres où Victor Hugo sera toujours sans égal comme il a été sans modèle....

« Tel est ce livre, qui serait le monument et qui suffirait à la gloire d'un autre poète, et qui n'est qu'une pierre dans l'édifice colossal que Victor Hugo bâtit pour l'honneur de notre pays et de notre temps. Que de force! que d'idées répandues à profusion, avec une prodigalité sans bornes! Que d'invention, d'imagination, non seulement dans l'ensemble, mais (ce qui est plus frappant encore) dans les moindres détails! Quelle intensité de mouvement et de vie! »

V. — Victor Fournel. *Le Correspondant*, 10 mars 1877. Les œuvres et les hommes, pp. 939-941 :

« On peut dire de M. Victor Hugo ce que Bussy-Rabutin disait de l'amour : c'est un recommenceur. Il recommence avec force, avec éclat, avec une puissance que l'âge ne diminue en rien, mais il recommence. Il y a dans sa variété un certain fond de monotonie. La physionomie de son talent s'est figée en *tic*, si je puis ainsi dire, et les audaces les plus imprévues de son inspiration viennent s'y couler docilement dans le moule bien connu de son procédé. Ce qu'on pourrait appeler le matériel de la poésie de M. Hugo a été depuis longtemps analysé et démonté pièce à pièce, depuis l'antithèse qui en est la forme élémentaire, jusqu'à l'énormité, énormité dans le mot et dans l'idée, dans l'épithète, dans l'image, dans la vision.... Son vocabulaire spécial n'a pas varié non plus. Je me suis amusé à en noter tous les mots au passage, — les noms d'abord : *gouffre, abîme, vertige, huée, larve, spectre, fantôme, flamboiement, échevèlement, rugissement, écroulement, éblouissement, apothéose, géant, Titan*, le *chaos*, la *nuit*, le *dragon*, l'*hydre*, le *sépulcre*, etc.; puis les adjectifs : *morne*,

énorme, difforme, sombre, pensif, hagard, monstrueux, effaré, blême, fauve, béant, farouche, vertigineux, tragique, horrible, auguste et hideux, hurlant, lugubre, colossal, démesuré, formidable....

« Même à ne les envisager qu'au point de vue littéraire, les productions de ce génie plus allemand que français sont comme des symphonies à grand orchestre, qu'il faut déchiffrer laborieusement et écouter deux ou trois fois avant d'y prendre pied.... Quant aux idées dont il s'inspire, elles sont toujours les mêmes ; on les connaît. Le poète croit en Dieu, qui lui apparaît, comme à son Titan,

Dans on ne sait quelle ombre énorme une prunelle.

« Mais pas d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Il hait le temple et le prêtre,

Qui pour un dogme obscur déserte un clair devoir,...
Ayant sous lui l'erreur comme l'onde a le gouffre,

le juge et le roi,

Quiconque vit d'erreur, d'imposture et d'effroi.

« Sa pitié pour le misérable et pour le criminel se tourne en colère contre le justicier. Les pendus de Montfaucon sont sacrés puisqu'ils sont pendus ; le bandit Masferrer est héroïque et sublime, et M. Victor Hugo l'oppose aux rois ignobles et monstrueux, vautrés dans leur sanglante orgie.

« Le grand prêtre, le vrai juge et le seul roi de la terre, c'est le penseur, le poète :

Un poète est un monde enfermé dans un homme...
Si ce n'est pas un fou, serait-ce donc un Dieu ?

« Oui, un dieu, c'est bien cela. Dieu règne dans son ciel ; le poète sur la terre : « ce sont deux puissants dieux ». Ils se regardent l'un l'autre, s'admirent, s'interrogent et se répondent. Dieu fait luire son soleil ; le poète fait luire l'Idée. Dieu mûrit les moissons, le poète mûrit l'humanité. Dieu commande aux vents et à la mer ; le poète commande au progrès. Au fond, quel est le véritable Dieu ? Tous les lecteurs du *Rappel* le savent bien, quoique M. Victor Hugo soit bon prince et se contente du partage. C'est à cette divinisation du penseur qu'aboutissent tant de vers éclatants et superbes, et le penseur, il n'est permis à personne d'ignorer comment il s'appelle. »

VI. — Daniel Bernard. *L'Union*, 10 mars 1877, *La Légende des Siècles, seconde partie, par M. Victor Hugo* :

« Pour parler la langue imagée et modeste de M. Victor Hugo, nous sommes « les soldats de l'ombre » pendant qu'il est, lui, « le héros

de l'aurore ». Voilà qui est convenu, et, si l'ombre *difforme* ose adresser la parole à l'aurore *énorme*, elle devra employer les formules du respect le plus complet, le plus plat. Comment donc ? Une note discordante au milieu du concert de louanges qui a éclaté de toutes parts n'attirerait-elle pas sur la tête de l'audacieux contradicteur une avalanche de mépris ? Certes, le triomphe d'*Irène* n'était rien, comparé à celui qu'on a organisé autour de la *Légende des Siècles* ; on n'a rien épargné pour couvrir de fleurs les cheveux blancs du vieillard à son déclin. Soins attentifs ! hommages pieux ! Mais la critique indépendante ne peut pas participer à ces innocents banquets de famille, elle se retire loin de ses effusions, elle réfléchit loin de ces tendresses, elle ne rend pas plus de services que n'en rendait le président Molé. Messieurs de la République, on ne nous en conte pas !

« D'abord, j'adresserai un reproche à la *légende* numéro deux ; elle se donne comme une *suite*, et chacun sait ce que valent les *suites* en littérature, depuis la *Mère coupable* venant après les *Noces de Figaro* jusqu'au *Mariage de Victorine*, attaché à la queue poudrée du *Philosophe sans le savoir*. Dans ces sortes d'affaires, point de milieu entre le succès étourdissant et la chute irrémédiable. Ou vous complétez votre pensée, ébauchée seulement dans un premier travail, ou vous la répétez, — et alors il était inutile de prendre la parole : *bis repetita non placent*, en dépit des gens qui soutiennent le contraire. M. Victor Hugo achève de donner sa pensée, prétendent ses amis ; moi, je soutiens qu'il *se* radote, qu'il *se* rabâche, et nous verrons qui aura raison, quand le temps aura coulé un tout petit peu. La première *Légende des Siècles* faisait sonner une fanfare neuve d'accent et fraîche d'inspiration ; la seconde souffle dans la même trompette, avec moins de vigueur, moins de jeunesse et d'impétuosité. Naguère, on se demandait par quelle magie l'auteur arrivait à ces effets d'extraordinaire puissance ; aujourd'hui le procédé apparaît, mis à nu, comme un de ces pauvres cadavres qu'on traîne sur les tables d'amphithéâtre et dont un scalpel indiscret va fouiller les fibres.

« Dans une vision-préface (M. Victor Hugo est très visionnaire), le poète nous explique le but de son livre. »

Suit l'analyse du poème-préface *La Vision d'où est sorti ce livre*.

« A tout prendre, nous distinguons assez nettement l'idée de l'écrivain, et nous accordons bien qu'elle ne manque pas de grandeur. Si l'épopée « entière », comme l'entendaient Virgile et Homère, est morte avec les mystères païens, l'épopée par fragments peut encore être entreprise, et personne n'était plus capable que M. Victor Hugo de léguer à la France le poème dantesque ou miltonien qu'elle attend encore. Je crains seulement que l'auteur ne s'y soit pris un peu tard ; je redoute aussi pour son succès

définitif les billevisées dont il est imbu, le penchant pénible qu'il montre pour le calembour et l'affection désordonnée qu'il témoigne au logogriphe. Franchement, quand nous lisons, sans un mot d'explication :

Point de Calpé pour l'aube et d'Abyla pour l'ombre !

nous avons quelques raisons de demander ce que c'est que Mlle Calpé ou que Mme Abyla, auxquelles nous n'avons point eu l'honneur d'être présentés. Le lecteur éprouve même un sentiment d'irritation secrète contre cette fausse science qui ne nous indique point ses origines et qui ne souffre guère qu'on la contrôle. Je suis persuadé que M. Victor Hugo ne se moque pas de nous ; mais où a-t-il pris, par exemple, les noms des Titans foudroyés par Jupiter ! Dans quelle histoire a-t-il lu que les officiers de Xercès s'appelaient Mégabise, Hermamithre, Masange, Acrise et Artaphernas ? Est-il bien sûr que le Sogde, quand il allait en guerre, emmenait des singes ; que les Paphlagons avaient des clous sous leurs bottes, signe distinctif de leur nationalité ; que le roi des Daces logeait dans un bouge ; que le Macron portait un casque en peau de cheval ? Je ne demande pas mieux que de m'incliner devant une érudition aussi prestigieuse ; encore faudrait-il cependant que ce ne fût point là de la fausse monnaie, et, si je découvrais, par aventure, que le fameux singe du Sogde était un simple canard, mon admiration serait bien capable de baisser, comme la Seine après une crue. »

Suit une critique de l'onomastique mythologique dans *Le Titan* et le regret longuement exprimé de ne pas retrouver dans la seconde *Légende des Siècles* l'auteur des *Feuilles d'Automne*.

« Mais j'appelle toute votre attention sur la pièce intitulée : *Le comte Félibien*. Ce comte chemine par les rues de Sienne encombrées de cadavres, et, apercevant le corps inerte d'un nouveau-né, il s'écrie :

Quoi ! ces soldats, *ces rois*, sans savoir ce qu'ils font,
Touchent avec leur main sanglante au ciel profond...

« Qu'entends-je ? Ces rois ?... J'ignore à quelle époque nous transporte le récit de la *Légende des Siècles* ; mais les batailles dans les rues de Sienne ne datent pas d'hier. Elles nous reportent à la fin du moyen âge et au commencement de la Renaissance ; or, à ce moment-là, si j'ai bonne mémoire, la plus grande partie de l'Italie était divisée en une infinité de petites républiques qui se disputaient entre elles, de ville à ville, de bourgade à bourgade, quelquefois de maison à maison... Conséquence inévitable de l'état républicain et non de la forme monarchique. Décidément, c'est de la rage ; l'auteur de

la *Légende des Siècles* voit des tyrans partout, même là où il n'y a que des frères et amis.

« Non ! il n'a pas la main heureuse dans ses découvertes ; il a beau nous dire avec plus de conviction que de cervelle :

Regardez l'abbadir et voyez le bolide...

« Cet abbadir nous échappe partout, même dans le dictionnaire de Littré, où nous l'avons cherché consciencieusement. Quant aux émaux et camées représentant les idylliques, tels que Racan, Théocrite, Orphée, Asclépiade, Bion et Moschus, je vous avoue que c'est à pouffer de rire. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de ne se point tenir les côtes, surtout quand on remarque que Beaumarchais, Aristophane et Diderot ont été rangés parmi les gens enclins aux choses champêtres. Que dis-je ? Beaumarchais ; Dante lui-même (pourquoi pas Boocrhave ou Juste Lipse ?) a été classé dans la compagnie des faiseurs d'églogues. Dante Alighieri ! Il est frappant de ressemblance. Le voici, du reste :

Thalès n'était pas loin de croire que le vent
Et l'onde avaient créé les femmes ; et devant
Phellas, fille des champs, bien qu'il fût de la ville,
Ménandre n'était point parfaitement tranquille ;
Moschus ne savait pas au juste *ce que c'est*
Que la femme, et tremblait quand Glycère passait ;
Anaxagore, ayant l'inconnu pour étude,
Regardait une vierge avec inquiétude ;
Virgile méditait sur Lycoris ; Platon
Dénonçait à Paphos l'odeur du Phlégéton ;
Plaute évidait Lydé ; c'est que ces anciens hommes
Redoutaient vaguement la planète où nous sommes ;
Agd et Tellus étaient des femelles pour eux...

« Et Dante ? me demanderez-vous. — Il n'est pas question de lui, la pièce continue sur le même ton, sans se déranger ; elle va son bonhomme de chemin, nous révélant que « nul ne sait dans la vie immense, enchevêtrée, si la forêt ne peut se transfigurer en faunesse. » Bien mieux. Devinez-vous à quoi songeaient les philosophes de l'antiquité ?

Ces sages d'autrefois se tenaient sur leurs gardes.
La possibilité des méduses hagardes
Surgissant tout à coup les rendait attentifs.

« Ainsi, nous voilà fixés. Platon, Virgile, Plaute, Ménandre, Thalès, n'ont rêvé pendant toute leur vie qu'aux méduses hagardes ;

quel cauchemar ! Ils ont tremblé de voir « Psyché s'ajouter à Démogorgon », et Perse, le satirique, reconnut Tisiphone dans une courtisane qui se barbouillait avec des mûres... Tenez, arrêtons-nous ! Les personnes saines d'esprit qu'on enferme dans une maison d'aliénés ne tardent pas à être atteintes par la contagion ; les paroles qu'elles entendent prononcer dérangent bientôt leur équilibre mental. Nous finirions par considérer une loge à Bedlam ou un cabanon à Bicêtre comme l'idéal du suprême repos.

« En définitive, le panthéisme confine assez souvent au *delirium tremens*, et cela s'explique. Si vous vous imaginez que les légumes sont des êtres, que les rivières ont des impressions comme les créatures, que vous faites mal à un arbre quand vous l'ébranchez, vos hypothèses n'auront bientôt plus de limites ; vous vous prendrez immanquablement un jour pour le roi d'Amatibou ou pour le cousin de la Grande-Ourse. Je suis vraiment désolé de constater chez M. Victor Hugo des tendances de plus en plus matérialistes et par conséquent des absences intellectuelles de plus en plus marquées. Il ne manque jamais de prêter aux choses inanimées des sentiments qu'elles sont incapables d'avoir ; à chaque instant, il nous parlera d'un pré *ingénu*, d'une forêt *lascive* ; il nous dira :

La nature est une âme, elle n'est pas de marbre...

et ces préoccupations le brouillent avec les subjonctifs. Voir tome I, p. 76. Crois-tu *que j'ai* le temps..., p. 240

Il ne sera pas dit, ma fille, qu'à ton cri
Le vieux roc foudroyé *ne s'est* pas attendri.

De pareils vers ressemblent à une gageure contre le bon sens et il suffit de les citer pour que justice en soit faite... Que pensez-vous d'un barbare qui répond à un empereur romain lui demandant : Cimber vous a battus ?

Le Barbare
Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

Ravel et Alcide Tousez s'envoyaient des répliques moins drôles dans la *Chambre à deux lits* au Palais-Royal.

« Donc, la seconde partie de la *Légende des Siècles* n'est pas à la hauteur du premier volume que nous admirions quelquefois, réserve faite des principes. Çà et là pourtant le génie se révèle ; il perce la couche de cendre sous laquelle il s'allanguit et s'éteint ordinairement. Parmi les morceaux complètement beaux, nous signalerons la *Ville disparue*, le *Cimetière d'Eylau*, d'une couleur si noire et si sinistre ; la *Fuite d'Angus devant Tiphaine*, qui donne le vertige ; *Suprématie*,

les Fourches caudines... Sans doute nos lecteurs connaissent déjà ces pièces, elles ont été insérées dans divers journaux et elles sont vraiment les truffes qui embaument un plat détestable.

« Quand M. Victor Hugo s'avise d'être sublime sans bouffonnerie, il mérite l'épithète louangeuse que lui donnait Chateaubriand, et nul poète vivant ne peut lui disputer la préséance ; il est le roi de ses confrères, lui qui déteste les rois. Pourquoi faut-il que les occasions de louer M. Victor Hugo soient devenues si rares ? Nous ne lui reprocherons ni ses défections politiques, ni ses haines contre un passé qu'il répudie, parce que ce passé le condamne ; nous lui ferons observer seulement qu'en se séparant de tout ce qui est grand et de tout ce qui est beau il a perdu au change. Son immense talent s'est égaré dans les « trous de taupes et les gouffres d'aurore », dont il a fait une consommation si effrayante dans ces derniers temps. Au lieu de se développer, ce talent s'est amoindri ; les fautes de goût se sont accentuées, les puérilités ont remplacé les sublimités, les antithèses forcées n'ont plus produit aucun effet, et les images dénuées de cohésion ont paru grotesques (p. 146, t. II) : la Victoire *rattachant sa sandale* dans une nuée !

« Ce n'était pas ainsi que s'exprimait le poète quand il écrivait *Moïse sur le Nil*, ode merveilleuse dans laquelle se jouent les souffles embaumés du matin ; il ne s'agissait ni de rythmes *énormes*, ni de sphinx *monstrueux*, quand Louis XVII adressait au ciel entr'ouvert sa délicieuse prière. *Masferrer*, dans la *Légende des Siècles*, n'a pas le mouvement des *Orientales*; l'Hymne à la Terre, en dépit de quelques strophes charmantes, ne vaut pas la requête intitulée : *Pour les Pauvres* ; les doctrines révolutionnaires n'ont donc nullement servi à augmenter la gloire de M. Victor Hugo. Elles l'ont porté au Sénat, elles lui ont attiré l'admiration des électeurs démocrates et des Jean Valjean incompris. Tout en constatant cette décadence complète nous la déplorons du fond de notre cœur ; il suffit de voir ce que M. Victor Hugo a fait pour deviner ce qu'en d'autres circonstances et avec une autre ligne de conduite il aurait pu faire. L'*Année terrible*, c'était Agésilas ; la *Légende des Siècles*, c'est Attila.

« Holà ! »

VII. — T. Colani. *Le Courrier Littéraire*, 10 mars 1877. *Quinzaine littéraire*:

« Il semble que la critique n'ait plus qu'à garder le silence ou bien aussi à se joindre aux adulateurs qui enveloppent le poète de nuages d'encens, probablement pour lui cacher quelque chose qu'on ne veut pas lui laisser voir. Si on ne protestait, cela durerait, comme pour Chateaubriand, jusqu'au jour fatal, et ce jour serait suivi immédia-

tement d'une réaction violente de l'opinion publique. Il vaut mieux dire très loyalement ce que l'on pense. Il faut le dire, non pour l'auteur, encore une fois, mais pour ceux qui le lisent. Ainsi les étrangers le liront; or est-il bon que, trouvant dans la *Légende des Siècles* certaines erreurs peu ordinaires, ils puissent s'imaginer que tous les Français les partagent puisque aucun de nous n'a l'air de les apercevoir? Je n'en citerai qu'une seule : dans un morceau, admirable du reste, le poète prétend que du cimetière d'Eylau on entendait, le matin de la bataille, dans la brume, « le cor du Harz ». — Entre le Harz et Eylau, il y a exactement la même distance qu'entre les Pyrénées et Paris... Que les étrangers, Allemands et Anglais, Italiens et Russes, veuillent bien se dire une fois pour toutes que, si nous autres Français nous ne relevons pas, comme ils le feront sûrement, une quantité d'inexactitudes pareilles, ce n'est point ignorance de notre part. Notre géographie ni notre histoire, nous ne les apprenons à l'école de V. Hugo, qui, je pense, n'a point l'intention de se faire maître d'école et se contente d'être grand poète.

« Qu'il soit bien entendu également que nous ne lui empruntons pas davantage sa philosophie. Il est spiritualiste, et beaucoup d'entre nous le sont aussi; mais il a son spiritualisme, et nous avons le nôtre. Le sien se compose de deux ou trois abstractions qui ne suffisent pas aux générations actuelles. Que Dieu soit une « prunelle » qu'on finit par distinguer au fond de l'abîme, cela peut être vrai, mais cela ne résout aucun problème. Lorsque le poète combat l'athéisme en nous assurant que « le rocher où la lame déferle » compte sur Dieu; que

Pour l'avoir un jour vu, la mer est encore ivre;

que

Les versants du Sina sont de son vaste livre
Le pupitre démesuré;

que Mars, Jupiter, Saturne, « planètes profondes », sont croyantes, et que le jour où toutes les étoiles

Nieraient à la fois Dieu, cette sombre asphyxie
Irait éteindre le soleil!

nous admirons peut-être, mais à coup sûr nous ne sommes pas convaincus par ces idées qui sont des images, par ces images qui n'en sont guère. De même une philosophie de l'histoire qui se résume en ces mots :

Hier était le monstre et Demain sera l'ange,

simplifie un peu trop les données du problème sans précisément l'élucider. Enfin, opposer à la doctrine de l'évolution l'élan de 89 et

de 93, c'est, je crois, se placer en dehors de la question, et il est plus spirituel que topique de réfuter Darwin « grave Anglais, correct, bien mis, beau linge », qui nous dit, paraît-il : « Dieu t'a fait homme, et moi je te fais singe », en lui répondant :

Cette promotion me laisse un peu rêveur.

« Qu'on nous pardonne d'insister. Selon nous, le grand défaut de Hugo, c'est que n'ayant aucune des aptitudes qui font le philosophe, il se pose (très sincèrement, cela va sans dire) en philosophe. Il confond les vues profondes avec les mots abstraits, il n'admet pas que ceux-ci servent de simples signes algébriques ; il y croit ; il les accepte comme des réalités, exagérant en cela un travers trop fréquent de l'esprit français ; il se paie de mots, et, pour donner à ces fantômes une apparence de vie, il accumule les images, les comparaisons, les métaphores les plus incohérentes, avec un dédain du bon sens qui, pour le coup, n'a plus rien de français : serait-ce une influence de l'éducation espagnole qu'il a reçue pendant un an au séminaire des nobles de Madrid ? Écoutez plutôt ces vers amphigouriques, et devinez de quel côté des Pyrénées et en quel siècle ils ont pu être écrits :

Quand nous aurons fini le travail de la vigne,
Quand au Dieu qui fit l'aigle et l'air, l'onde et le cygne,
La tourmente et Léviathan,
Nous aurons rapporté toutes nos âmes anges,
Nous ferons du panier de ces saintes vendanges
La muselière de Satan.

Satan, c'est la douleur, c'est l'erreur, c'est la borne,
C'est le froid ténébreux, c'est la pesanteur morne,
C'est la vis du sanglant pressoir ;
C'est la force d'en bas liant tout de ses chaînes,
Qui fait dans le ravin, sous l'ombre des grands chênes,
Crier les chariots le soir....

Comprenne qui pourra ! Satan c'est la force d'en bas, — y a-t-il des forces d'en haut ? Satan c'est la pesanteur, — et sans la pesanteur l'univers serait le chaos ? Satan c'est le froid — et sans le froid nous brûlerions ! Satan c'est la douleur, — et sans la douleur, la vie ne durerait pas une seconde ! Satan c'est l'erreur, — et sans l'erreur, nous ne trouverions pas la vérité ! Satan c'est la limite, — et sans la limite rien ne serait ! Satan, comble d'horreur fait crier les chariots le soir ! Mais gare à Satan ! avec les paniers de je ne sais quelles vendanges mystiques, nous allons fabriquer une muselière....

« Toutefois, quand il échappe au démon de l'abstraction, quand, descendant des hauteurs vertigineuses, il prend pied sur terre et consent

traiter des sujets simplement humains, mais des sujets où il y a plus de force que de grâce, qu'il est grand, qu'il est puissant, qu'il est admirable !... Avons-nous dans toute notre littérature, sans en excepter l'œuvre même de Hugo, bien des pages comparables au *Cimetière d'Eylau* ? Voilà de la splendide poésie, s'il en fut jamais, où tout est palpitant de vie. Des traits de détail d'une précision extrême concourent tous à produire un vaste et lumineux tableau.

« Et il y a d'autres pages moins larges d'envergure, peut-être, mais magnifiques aussi. J'en vois quelques-unes dans l'*Epopée du ver*, celle, par exemple, mélange terrible de peinture voluptueuse et d'horreur sépulcrale, où le ver offre à l'amant de lui rendre sa maîtresse. *L'Aigle du Casque* se termine par unm orceau magistral et saisissant dans sa nouveauté. Dans *la Paternité* il y a une cinquantaine de vers trempés de larmes. *Le Petit Paul*, malgré l'affèterie de certains passages, peut compter parmi les pièces les plus touchantes de l'auteur, et *la Guerre Civile* ainsi que la partie narrative de *Jean Chouan* parmi les plus vigoureusement écrites. ....Un jour de printemps, le poète regarde défiler devant lui nos cavaliers aux fronts hâles, qui ont l'air superbe, comme de grands soldats romains :

Que ces hommes sont beaux, disaient les jeunes filles,
Tout souriait, les fleurs embaumaient les charmilles,
Le peuple était joyeux, le ciel était doré,
Et, songeant que c'étaient des vaincus, j'ai pleuré.

En lisant de pareils vers, qui donc ne sentirait avec joie, malgré toutes les réserves et les critiques, que l'auteur de l'*Expiation* est toujours notre grand poète et notre grand patriote ! »

VIII — Paul de Saint-Victor. *La Légende des Siècles, Le Moniteur Universel*, 5 et 23 mars 1877 :

« Ce nouveau livre prolonge, en l'égalant toujours, en la surpassant quelquefois, la plus haute partie de l'œuvre de Victor Hugo. Voilà déjà quinze ans qu'au-dessus de ses poésies, de ses romans, de ses drames, il a dressé l'Epopée. Car ce poème épique, dont on reprochait la vaste lacune à la France, cette pierre angulaire ou cette maîtresse-tour de toute littérature nationale, qui manquait à la nôtre, la *Légende des Siècles* la lui a donnée. Poème, non plus circonscrit, comme la plupart des épopées modernes, dans le cycle d'un temps, dans l'enceinte d'une cité, dans le camp d'une guerre, mais infini et indéfini, au delà et en deçà de l'histoire ; se faisant une unité de l'ubiquité, traversant toutes les régions, toutes les barbaries, toutes les civilisations, tous les cultes, allant de l'Eden à la mansarde, de la tente au palais, de la pagode à la cathédrale, interprétant la réalité d'après le mirage, voyant

le fait évanoui à travers la fumée qui l'atteste, questionnant l'écho qui parle après que la voix s'est tue, contemplant les astres et sondant les foules ; tantôt large chanson de gestes, tantôt églogue, et souvent comme une enfilade de bas-reliefs et de fresques, quelquefois concis comme l'inscription d'une médaille ; employant, selon les lois d'un art infaillible, le raccourci ou la plénitude du sujet traité, mêlant le récit au drame, alternant le dialogue avec le lyrisme, montrant l'homme sous tous ses jours et sous toutes ses ombres, à toutes les étapes de son voyage, à tous les actes de sa tragédie. On pourrait se figurer ce poème universel, sous l'aspect d'une sorte d'Arche immense, peuplée de toutes les espèces et de tous les types, qui recueille des passagers nouveaux à chaque tournant d'horizon, et qui, à travers les calmes et les tempêtes, les naufrages et les hivernages, les éclipses et les arcs-en-ciel, vogue majestueusement, sur la mer des siècles, vers la terre promise de l'avenir.

« Ce plan prodigieux, on sait comment le poète l'a rempli dans son premier livre. Ce fut un étonnement et un éblouissement....

« A quarante ans de distance, le poète a repris cette vision ébauchée ; il l'a étendue, et il l'a creusée ; il l'a grandie et approfondie. La rêverie a pris la dimension d'une Apocalypse historique subitement ébranlée, et dont l'écroulement forme les lacunes béantes, les monceaux confus, que hante la légende, et où il va chercher les fantômes qu'il rappelle au monde des vivants....

« *La Légende des Siècles* a sa philosophie, comme l'Histoire a la sienne. Un chœur parle entre les actes de ses tragédies, et ce chœur, c'est la voix du poète se retournant, du spectacle éphémère des hommes et des choses, vers l'immuable horizon de l'Éternité. Au génie plastique le plus éclatant que ce siècle ait vu, à l'art de rendre, en plein relief et en pleine couleur, toutes les formes et toutes les couleurs du vaste univers, Victor Hugo joint une investigation profonde des conjectures et des causes. L'énigme du monde le préoccupe jusqu'à l'obsession ; il scrute toutes ces faces confuses, il questionne toutes ces voix éparses....

« La pensée finale de Victor Hugo sur le grand mystère alterne entre une immense tristesse et un espoir infini....

« C'est un *Gloria in excelsis*, planant sur l'abîme, qui termine le livre. Comme il avait fait alterner *les Sept merveilles du Monde* dans une lutte de jactance, le poète fait dialoguer les Astres, rivalisant de splendeur et d'énormité....

« Ainsi, comme dans la première série, *Plein Ciel*, c'est l'Infini qui surmonte le livre : un tel couronnement sied à ce poème culminant, qui est un pic, au-dessus de tant d'autres cimes....

« Œuvre démesurée, peuplée de types innombrables, et qui n'est

pourtant qu'en partie visible ; œuvre sans égale, qu'accroîtront presque de moitié les livres déjà terminés, en sortant de l'ombre, et que des plans tracés, et dont l'achèvement est promis à cette vieillesse invincible, prolongeront en tous sens. »

IX. — Barbey d'Aurevilly. *La Légende des Siècles, n^elle^ série. Le Constitutionnel,* 12 mars 1877 :

I

« J'aurais aimé à ne pas parler, cette fois, de Victor Hugo, — et si j'en parle, c'est malgré moi. C'est contraint et forcé. Je n'y suis pas forcé par son génie, mais j'y suis forcé par son succès. Les deux volumes que voici n'ajoutent pas un iota à ce génie que j'ai suivi, reconnu, décrit et jugé tant de fois dans ses œuvres. Mais son succès (sans contradicteurs de son vivant) ajoute à son bonheur, — au bonheur littéraire d'un homme qu'on pourrait appeler le Polycrate, tyran de Samos, de la littérature... Le succès des IIIe et IVe volumes de la *Légende des Siècles,* quand ils parurent, sembla compléter sa destinée. Il fut si grand, même pour lui, accoutumé au succès, que les *réclamiers* qui y travaillèrent semblèrent avoir de l'âme, et que ceux qui ont de l'âme et qui en parlèrent semblèrent des *réclamiers*. Des *réclamiers* splendides, il est vrai ! Ils se sont mis sur ce pied d'être splendides, comme on prend des habits de fête pour faire plus d'honneur à quelqu'un. Ils ont même pris leurs accoutrements de gala au vestiaire de Victor Hugo, afin de rendre leur magnificence plus flatteuse. Ils ont mis les culottes de leur empereur... Ils ont crocheté... son dictionnaire, pour parler de lui avec ses propres mots. Rude tâche que de vouloir parler cette langue qui éventre tout et s'éventre elle-même. De pauvres diables s'en sont crevés.

« ... La qualité de Victor Hugo est, et je ne veux pas la diminuer, d'être un puits artésien de poésie, — un puits artésien intarissable, mais intarissable de la même eau.

II

« ... Il est aussi érudit qu'un vieux savant, et son érudition n'est jamais officielle : elle est curieuse, elle est recherchée, elle est originale, moins historique que légendaire, téméraire, hasardeuse, ce qui convient, d'ailleurs, dans le cas présent. C'est enfin l'érudition qui fouille dans tous les coins et qui descend et remonte toutes les spirales du temps et de l'espace. Victor Hugo a tout cela à son service ; mais ce qu'il n'a pas, c'est l'imagination qui sait faire de cette tradi-

tion sa servante, la servante du roi ! Je vais dire une chose scandaleuse, et qui fera peut-être pousser un cri : ce grand poète de Victor Hugo est certainement plus érudit encore qu'il n'est poète.

« Il a l'imagination du mot plus que de la chose, et ce qui le prouve, ce sont les redites de ces seconds volumes, échos des premiers. Voyons, en effet, si nous ne sommes pas un peu dans les mêmes atmosphères... Est-ce que le *Titan* n'y rappelle pas le *Satyre* ? Est-ce que l'Espagne, les Pyrénées, l'Aquitaine, ce que le poète appelle « le cycle pyrénéen », déjà vues, ne reparaissent pas ? Est-ce que les effroyables et superbes orgies des rois barbares, les coupe-gorges des brigands féodaux, toutes ces vastes et violentes peintures, avec lesquelles nous croyions en avoir fini pour passer à d'autres tableaux, ne recommencent pas trait pour trait ici, mais moins appuyées, et toute l'imagination des mots dont le poète a la puissance nous illusionne-t-elle assez pour nous faire accepter comme une inspiration neuve la desserte d'un repas déjà servi, et qui, comme Macbeth, nous a *rassasiés d'horreurs* ?

«... Il n'y a, dans les légendes du moyen-âge, ni le côté grandement chrétien, ni les *bons* évêques, ni les saints, ni les héros comme saint Louis et Joinville. Le Cid lui-même, qui tient tant de place dans le *Romancero* du second de ces deux volumes, est bien plus féodal que catholique de mœurs et d'accent, — ce qui est faux historiquement, mais ce qui, de plus, est un contresens en Espagne.

«... Hugo n'a presque exclusivement que l'imagination des mots. Il l'a au point que, bien souvent, il s'enivre d'eux jusqu'au vertige, et qu'il ressemble alors au Quasimodo de son invention, enfourchant la cloche de Notre-Dame et devenant fou du mugissement d'airain qu'il a sous lui et qui lui remonte au cerveau. Si on ouvrait celui de Hugo, on le trouverait peut-être noyé dans des mots. Seulement, cette imagination *verbale*, qu'il possède à un si étonnant degré, est comme toutes les grandes puissances, qui tournent à mal et à vice. Il s'abandonne à elle et elle le perd. C'est une imagination devenue funeste, qui lui fait, à toute page, entasser les mots sur les mots et sur les idées que ces mots étouffent. C'est cette imagination qui lui fait allonger démesurément ces fatigantes et brisantes énumérations sur la claie desquelles il nous traîne par tous les chemins de ses *Légendes*, et qui est le caractère de ses poésies, excessives seulement dans les mots et toujours trop longues de moitié.

V

«... Les visions de Victor Hugo ne sont que de la forte rhétorique et de la forte mémoire : la mémoire d'un homme qui a lu fructueusement le Dante et le grand Extatique de Pathmos. La poésie de Hugo

n'est pas de celles qui soient tournées naturellement du côté de l'infini. Il l'y tourne de volonté, comme Darius tournait la tête de son cheval du côté du soleil... La poésie vraie, la poésie sincère de Hugo est bien plutôt du côté contraire. Elle est surtout du côté du fini et du réel. La réalité communique une bien autre puissance que le rêve à cet esprit qui a besoin d'être contenu, comme un sein très volumineux et trop tombant, et qui, si la réalité ne le retient pas dans ses strictes limites et son juste cadre, se distend, s'éblouit et s'effare. La langue même de Hugo ne contracte et n'a toute sa beauté qu'à la condition de s'appliquer exactement aux choses nettes et précises. Autrement, elle roule dans ses pages avec des enjambements de colosse, vague, confuse, obscure, aveugle et presque insensée.

«... La *Bataille d'Eylau* le fait sublime par la simplicité, la grandeur sévère, la concision rapide, et cela par la raison qu'elle est une réalité qui lui prend l'âme et l'emplit toute, et qui ne lui permet pas, à cet homme de mots, un mot de trop.

VI

« C'est par cette héroïque *Bataille d'Eylau* que je veux en finir avec ces deux volumes. Elle me remet en mémoire ces dons que j'ai toujours adorés, proclamés et acclamés dans le poète de la *Légende des Siècles*, génie militaire s'il en fut, mais qui a chaviré dans la bêtise humanitaire. Victor Hugo était, sans les lamentables déraillements de sa vie, destiné à nous donner un poème épique, cette grande chose militaire qui manque à la France, à qui pourtant les hommes épiques comme Charlemagne et Napoléon n'ont pas manqué. Un jour, ma critique lui donna le conseil de préférer une grande Épopée à toutes ses petites épopées. Il ne le suivit pas, bien entendu. C'était au temps de la première *Légende des Siècles*. Il était trop glorieux pour écouter l'intérêt de sa gloire... En ce temps-là, c'était le moment de s'élever le premier dans l'ordre des poètes ; mais, malgré ses facultés soi-disant immortelles, il laissa passer ce moment-là. »

X. — Frédéric Godefroy. *La Légende des Siècles. Revue du Monde Catholique*, janvier-mars 1877, n° 148, 25 mars 1877, page 896 :

I

Dans la seconde comme dans la première *Légende des Siècles*, « les nombreux poèmes dont se compose le recueil sont cousus tant bien que mal par les titres ; mais ils n'ont aucune adhérence réelle. Chaque pièce est, comme le livre, un commencement et un tout ».

II

« Que s'est proposé le poète dans la continuation de cette épopée grandiose de tous les âges de l'humanité, achevée après tant d'années, non plus dans l'exil, mais au sein de sa patrie et dans la ville qu'il a tant aimée ? Une pièce placée en tête du premier volume et datée de Guernesey (avril 1859) raconte une vision d'où le nouveau poème est sorti : le poète vit le mur des siècles lui apparaître :

C'était de la chair vive avec du granit brut,
Une immobilité faite d'inquiétude,
Un édifice ayant un bruit de multitude,
Des trous noirs étoilés par de farouches yeux,
Des évolutions de groupes monstrueux,
De vastes bas-reliefs, des fresques colossales ;
Parfois le mur s'ouvrait et laissait voir des salles,
Des antres où siégeaient des heureux, des puissants,
Des vainqueurs abrutis de crime, ivres d'encens,
Des intérieurs d'or, de jaspe et de porphyre ;
Et ce mur frissonnait comme un arbre au zéphyre ;
Tous les siècles, le front ceint de tours ou d'épis,
Étaient là, mornes sphinx sur l'énigme accroupis ;... »

Frédéric Godefroy juge ces vers incompréhensibles : il continue :

« Que nous donnera un poème qui s'annonce ainsi ? Le plus étonnant mélange où le mauvais, le médiocre et l'ennuyeux dominent, mais où se trouveront cependant des pièces entières ou des fragments qu'on aurait admirés dans le premier recueil. Dans tout ce livre du reste, M. Victor Hugo donne effrontément carrière à sa haine pour le titre de roi comme pour le nom de prêtre. Ces pauvres rois, quels monstres et quels fantoches on en fait ! »

Suit à l'appui, l'analyse d'*Entre Géants et Dieux* et de *Lions et Rois*.

« N'arriverons-nous pas enfin à quelques pièces dignes de la renommée du poète, nous ajouterons dignes de la peine que nous prenons de le lire et de le faire lire ? Nous en tenons deux dans le premier volume : *Welf, Castellan d'Osbor*, et l'*Aigle du Casque*, dont la forme rappelle les plus admirables poésies de la première partie de la *Légende des Siècles*. »

Suit l'analyse de ces deux poèmes.

III

« Le second volume, moins homogène encore que le premier, rempli non seulement de poésies lyriques, mais de poésies moins idylli-

ques, comme les appelle l'auteur, que voluptueuses et grivoises, offre néanmoins encore à notre admiration plusieurs morceaux fortement conçus et magistralement écrits. Il en est deux qui méritent particulièrement de nous arrêter : *Gaïffer-Jorge, duc d'Aquitaine* et la *Paternité...*

« Après ces grands morceaux épiques, nous pourrions encore signaler des pièces d'une grandeur simple et saisissante : *Petit Paul*, poème touchant et triste d'un enfant et d'un vieillard qui ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, si bien que, le vieillard s'étant éteint, l'enfant va mourir sur la tombe du vieillard. Dans la partie appelée le *Temps présent*, nous indiquerions *Jean Chouan*, le *Cimetière d'Eylau*, *Choix entre deux passants*, *la Guerre Civile*, vrai drame d'hier où M. Victor Hugo par bonheur a voulu se montrer poète et non politique, enfin, le *Prisonnier*, dont le trait final est, cette fois, un vrai trait de génie :

Il habite la faute, éternel cabanon,
Labyrinthe aux replis monstrueux et funèbres
Où les ténèbres sont derrière les ténèbres,
Geôle où l'on est captif tant qu'on est regardé.
Et qui donc maintenant dit qu'il s'est évadé ? »

IV

« ... Dans M. Victor Hugo, nous saluons un des poètes les plus richement doués qu'aucune littérature ait produits, un de ceux qui ont poussé au degré le plus élevé le grand don, le don suprême de l'écrivain, l'originalité. Mais après avoir été condamné à lire, d'un bout à l'autre, ces deux volumes de la continuation de la *Légende des Siècles*, où, si nous avons encore beaucoup à admirer, l'aggravation des défauts du poète nous a causé une fatigue et une souffrance indicibles, nous sommes obligés de répéter notre cri de détresse : *décadence ! décadence !* »

XI. — Arsène Houssaye. *L'Artiste*, 1er avril 1877 (paru antérieurement dans la *Tribune de New-York*) :

« La *Légende des Siècles* sera le livre des siècles.

« C'est ici la seconde série de cette grande œuvre. On n'a jamais ouvert de si lumineuses échappées dans l'histoire et dans l'infini. Je vois d'ici les vrais contemporains de Victor Hugo : Homère, Dante, Shakespeare, Molière, écoutant sur je ne sais quel mont Olympe ces merveilleuses symphonies qui sont l'âme du monde. Si Raphaël peignait aujourd'hui son Parnasse, quelle rayonnante figure il ferait à

Victor Hugo, parmi toutes les glorieuses figures de la poésie et de l'art !

« C'est que Victor Hugo est un grand artiste comme un grand poète. Il n'y a point de poésie sans art, comme il n'y a point d'art sans poésie. Ç'a été la suprême conquête du génie moderne, de peindre en écrivant. La palette radieuse a donné plus de lumière et plus d'accent aux images de l'imagination. Aussi, voyez comme un type créé par Victor Hugo s'impose avec une force surhumaine ; toutes ses figures sont là vivantes devant nous ; les unes depuis hier, les autres depuis un demi-siècle, mais vivantes pour toujours ; terribles ou charmantes ; peuplant et repeuplant le monde de l'esprit ; symbolisant toutes les idées, toutes les passions, tous les sentiments, familières avec les figures des grands poètes, parce qu'elles représentent ensemble, sur le théâtre universel du beau et du vrai, la comédie humaine, sous la lumière de Dieu, ce grand allumeur de chandelles — j'ai voulu dire de soleils !

« Il y a un an, je vous parlais ici même de Victor Hugo spiritualiste. Jamais les poètes païens et chrétiens n'ont donné à l'âme un vol plus hardi ; ils ont vu le fini dans l'infini : Victor Hugo voit l'infini après l'infini. Quoi de plus beau dans *la Légende des Siècles* que la *Clarté d'âmes ?* C'est par l'amour du bien qu'il marche à l'éternelle beauté de la vérité et de la lumière !

« Son génie est fait de bonté, comme il est fait de grandeur. C'est qu'un profond amour de l'humanité donne à tout ce qu'il touche un rayon divin. Il aime Dieu dans son œuvre, dans l'homme, dans la femme, dans l'enfant, dans la bête, dans l'arbre, dans la rose, dans la vague, dans le rocher. Il a reconnu la force de l'âme des choses comme la force de l'âme humaine. Ces deux âmes surélèvent et fécondent *la Légende des Siècles.*

« Nous devisions un jour, chez Victor Hugo, des providences à tous les degrés, qui partent de Dieu pour arriver jusqu'à nous, pour arriver jusqu'à la bête ; parce que tout est amour dans le monde des mondes. Je lui ai dit que s'il avait, comme tout homme de bien, sa part providentielle, je le regardais surtout comme un ambassadeur plus ou moins extraordinaire de Dieu. En effet, qui a mieux parlé aux hommes en prose et en vers ? Qui a mieux peint les grands caractères du devoir et du sacrifice ? Qui a le mieux, depuis Jésus-Christ, relevé la femme dans sa chute, ou fortifié sa faiblesse ? Qui a le plus haut crié contre l'injustice ; qui a le plus tendrement prêché le pardon ? On ferait tout un évangile en coupant çà et là une page de Victor Hugo.

« Si le poète descend dans le drame familier et familial, s'il s'arrête avec amour à une figure d'enfant, comme le *Petit Paul,* quelle source d'émotions poignantes ! C'est qu'il est aussi le premier poète de la

famille. Avant lui, l'*Enfant sublime* baptisé par Chateaubriand, on n'avait pas, au coin du feu, versé de si belles larmes ni souri à des joies si pures. Il a mis la poésie là où il n'y avait que de la berquinade.

« C'est l'intermède dans ce drame où la grande épopée donne le pas aux figures surhumaines. Et c'est l'épopée indoue, c'est l'épopée antique, c'est l'épopée française !

« Ne vous effrayez pas trop de ces grands bruits que font les dieux, coups de tonnerre, tempêtes épiques, embrassements des astres, rires éclatants, colères des Titans ; Jupiter descend quelquefois de l'Olympe, pour se reposer d'être un grand dieu, avec les nymphes de Diane. Ainsi, Victor Hugo descend de ses hauteurs pour faire un bouquet d'idylles avec ses amis de tous les siècles : Orphée, Salomon, Aristophane, Théocrite, Virgile, Dante, Pétrarque, Ronsard, Shakespeare, Voltaire, André Chénier. Là, il se retrouve jeune comme à vingt ans, dans toute sa saveur amoureuse et bocagère ; il semble que les femmes légendaires aimées par les poètes viennent danser avec les chasseresses, secouant des pieds les aromes de l'herbe, effeuillant les roses sauvages, faisant tressaillir les branches, Jamais Théocrite ni Chénier n'ont été plus antiques, peut-être n'ont-ils pas eu ce panthéisme pénétré et débordant...

« Toutefois, ce n'est pas dans *la Légende des Siècles*, cette œuvre sévère comme les bas-reliefs du Parthénon ou comme les grandes fresques du XVIe siècle, qu'il faut trop chercher les sourires et les violons. Dieu a permis au poète la couronne de cheveux blancs. Il dédaigne les roses d'Anacréon, parce qu'il est toujours auguste en son œuvre...

« Lucrèce n'a pas étreint la nature avec plus de fécond amour. Il n'a pas arraché plus de secrets à la vie universelle.

« Quand on lit Victor Hugo, on est saisi par tant d'idées que dans l'éblouissement on ne sait plus que dire. J'allais oublier de marquer la puissance du poète pour renouveler les formes, les rhythmes, les rimes du vers français. Dans ses cent mille vers pas un qui ne porte son cachet. Aussi surprend-il toujours par l'imprévu du tour, du mot, de la rime. Mais si on sent partout l'art, on ne sent jamais le travail. Phidias cachait son ciseau, comme Léonard de Vinci cachait sa palette. Il semble qu'un Dieu soit passé par là.

« On a dit que les grands hommes faisaient leur siècle à leur image : Victor Hugo a fait le XIXe siècle littéraire. Malherbe était venu pour défaire la langue, Victor Hugo est venu pour la refaire. Ceux qui l'aiment, comme ceux qui l'injurient, vivent de son bien ; seulement, lui, ne frappe que des écus d'or, tandis que nous ne vivons que de sa petite monnaie.

« Cette belle langue, la reine du beau dire, si largement drapée, nourrie d'idées, éblouissante d'images, fait de Victor Hugo un antique, lui qui est plus moderne que tous les modernes. Mais tout grand homme a un pied dans le passé et un pied dans l'avenir.

« En commençant cette causerie, j'ai parlé de Socrate ; j'ai comparé, ou plutôt rapproché les deux maisons. Pourquoi ne pas dire que si Socrate fut la sagesse de l'antiquité dorée aux rayonnements de l'avenir, Victor Hugo est la sagesse moderne, la sagesse d'aujourd'hui, déjà illuminée de l'aurore de demain. »

XII. — Saint-René Taillandier. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1877, pp. 635-657. *La nouvelle série de la Légende des Siècles de M. Victor Hugo* :

« A travers bien des incohérences, la première partie de cette symphonie colossale renfermait quelques-unes des plus fortes inspirations de l'auteur. On pouvait admirer telle pièce et condamner telle autre, on pouvait être tour à tour ému, étonné, étourdi, emporté dans le tourbillon du poète, ou sentir dans tout son être la fatigue et l'ennui, l'ennui de ces procédés toujours les mêmes, la fatigue de ces coups violens assénés à tort et à travers. Il se trouvait pourtant que, dans ces jeux de la force et du hasard, le hasard n'avait pas trop mal servi la force. La plupart des pièces de ce recueil étincelaient de beautés hardies ; quelques-unes étaient des chefs-d'œuvre. Quant à la pensée même de l'ouvrage, elle n'avait rien qui pût inquiéter un esprit droit. A côté de l'histoire des âges, il y a la légende, qui peut la dénaturer quelquefois, mais qui souvent aussi, à la condition d'être bien comprise, la complète et l'éclaire. Tout ce domaine du symbole est le domaine du poète. L'auteur de *la Légende des Siècles* s'y mouvait à l'aise, il créait des figures, inventait des royaumes, improvisait des annales, et, pour cette histoire tout imaginaire, combinait une géographie toute fantasque. C'est le droit de la légende, et l'on ne pouvait qu'applaudir aux fantaisies de M. Hugo chaque fois que cette légende, dans une sorte de transposition symbolique, rendait exactement la physionomie des époques diverses....

« Les ténèbres n'empêchaient pas d'apercevoir la lumière. En traversant les gouffres de l'enfer, comme chez Dante, on pouvait compter sur les visions du purgatoire et les éblouissements du paradis.

« Rien de pareil dans cette seconde partie de *la Légende des Siècles*. L'espérance que faisait concevoir la première ne sait plus où se prendre. Je ne parle pas de la puissance et de l'art, je parle du fond des idées. C'est le chaos. Nul chemin tracé, nulle indication lumineuse, pas la moindre image d'une marche en avant ; efforts, progrès,

espérance, sentiment de la vérité et de la vie, idée d'une destinée à comprendre et d'un but divin à poursuivre, on dirait que ce sont là désormais des mots vides de sens pour le poète. Un lecteur sérieux ne saurait aller jusqu'au bout de ces deux volumes sans ressentir une impression de découragement ou plutôt un mouvement de révolte. Où sommes-nous ? dans quel monde ? dans quelles ténèbres ?...

« La légende des siècles, c'est la nuit des siècles.

M. Victor Hugo semble avoir senti lui-même cette impression désastreuse de son œuvre. Il a essayé d'expliquer à sa manière l'étrange chaos qu'il propose à la contemplation de ses lecteurs. La première pièce du premier volume est évidemment une préface justificative. Il a eu, dit-il, une vision, et de cette vision est sorti ce livre. Il n'est pas défendu à la critique de supposer que le poète, comme c'est son droit, arrange ici très poétiquement les choses, et que cette vision d'où le livre est sorti est simplement un remords littéraire, l'aveu d'un embarras dont on ne peut que le louer, le sentiment d'une inquiétude philosophique et morale qui lui fait grand honneur. Que cette pièce ait été composée à Guernesey il y a quelques années ou à Paris il y a quelques mois, cela ne fait rien à l'affaire ; l'enchaînement des idées est manifeste. Lancé à toute bride au milieu de ses imaginations chaotiques, le poète a jugé nécessaire d'expliquer pourquoi cette espèce d'épopée du genre humain présentait l'aspect d'un bouleversement effroyable. Il a compris qu'il avait besoin d'une excuse. C'est justice de noter ce scrupule du poète et de lui en tenir compte. »

Suit l'analyse de *La Vision d'où est sorti ce livre.*

« Comment le poète ose-t-il prétendre que ce mur vivant était d'abord un édifice aussi harmonieux que prodigieux, un édifice complet, régulier, logique,

Où tous les temps groupés se rattachaient au nôtre,
Où les siècles pouvaient s'interroger l'un l'autre,
Sans que pas un fît faute et manquât à l'appel ?

Sa description même lui donne un démenti, puisqu'on y voit entassées au hasard les choses les plus disparates et l'histoire devenue un magasin de bric-à-brac : voici les paladins et les patriarches, voici Nemrod et Booz, Jason et Fulton, Eschyle et *la Marseillaise*, Bonaparte au pont de Lodi, non loin du Christ et de Néron ; voici, détail important, les ciseaux d'or avec lesquels on mouchait la lampe dans l'antre d'une prophétesse biblique ; voici les colliers que portait Tibère et que Tacite arrangeait en carcans ; voici la chaîne d'or du trône qui s'en va naturellement aboutir au bagne ; voici enfin, c'est le dernier trait, voici le braconnier terrible, Satan, qui, noir, riant, l'œil allumé

braconne dans la forêt de Dieu. Assurément tout cela n'est pas vulgaire, mais où est le sens ? où est la suite des âges ? où est l'harmonie des choses, cette harmonie qui résulte même des plus violens contrastes !...

« Quel est le personnage qui va surtout occuper le poète en ce nouveau recueil de légendes épiques ? même dans ce chaos, même dans *cette épopée humaine écroulée*, comme dit l'auteur, il est impossible qu'on ne découvre pas un héros préféré. Le voici, c'est le titan. Le premier volume du moins est consacré à sa gloire ; chacun l'y reconnaîtra sans peine. Dans maintes pièces de ce volume, c'est le titan qui est au premier plan et qui joue le premier rôle. Ici, du fond de son antre, il défie les puissances supérieures et les appelle *tas de dieux*. Là, quand il a été vaincu par les olympiens, il laisse en tombant la terre si désolée, que cette défaite des géants a toutes les apparences d'un cataclysme universel. » Suit l'analyse du *Titan*.

« M. Victor Hugo ne se contente pas d'être le plus colossal et le plus cyclopéen des poètes ; on le blesserait assurément, si on négligeait d'étudier chez lui le penseur. Il a sa philosophie des religions dans *la Légende des Siècles* comme il a sa philosophie de l'histoire. Hélas ! l'une et l'autre se ressemblent trop. Nous avons réclamé tout à l'heure contre cette philosophie de l'histoire qui supprime la grande loi morale, la loi du mouvement et du progrès ; il faut protester aussi contre une philosophie des religions qui fausserait à la fois l'idée de Dieu et l'idée de l'homme.

« Le titan, pour se venger des dieux, découvre et annonce le Dieu unique. Fort bien. Ces vieux symboles peuvent être interprétés de bien des manières. L'interprétation proposée dans les poèmes de M. Hugo n'a rien qui choque ni la philosophie ni l'histoire. Elle se rattache même à l'interprétation chrétienne du mythe de Prométhée... Mais ce qui fait la grandeur de Prométhée, c'est sa tendresse pour l'homme. Si le géant n'est qu'un être immense, un lutteur énorme, un bloc de muscles et d'os, le type de la révolte contre une divinité supérieure, ses aventures nous toucheront peu. Le titan de M. Hugo a-t-il le moindre rapport avec l'humanité ?... C'est lui qui, de la fenêtre ouverte à coups de poing sur l'infini, a découvert le Dieu unique. Si cela est, le service n'est pas médiocre. Voyons donc quel est ce Dieu. Il y a trois ou quatre poèmes dans lesquels M. Victor Hugo prétend nous faire entrevoir, au delà de tous les mondes, au delà de toutes les théogonies, au delà de toutes les religions, le Dieu de l'Immensité. La place même que ces poèmes occupent dans l'ensemble de l'œuvre est significative ; les uns forment le début du premier volume, les autres terminent le second. C'est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga ; entre ces deux termes est comprise toute

la philosophie religieuse de *la Légende des Siècles*. La première de ces pièces est intitulée *Suprématie*. » Suit une critique de *Suprématie* [1].

« Ainsi, une lumière avec les yeux d'une figure, voilà le dieu souverain devant lequel disparaîtront les dieux de l'Orient et de la Grèce ! Le poète répondra sans doute qu'il s'agit des temps primitifs et que les pressentiments de l'unité divine dans les sociétés barbares ne sauraient être exprimés avec l'idéale sublimité des âges philosophiques. Rien de plus juste ; ce n'est pas dans ces premières pièces [du *Titan* et de *Suprématie*], c'est dans les dernières qu'il faut chercher la théodicée de l'auteur. Les trois poèmes qui terminent le second volume nous donnent le résumé de sa philosophie religieuse. L'un s'appelle *le Temple*, l'autre est adressé *à l'Homme* ; le troisième a pour titre le mot *Abîme*. Ce sont trois expressions d'une même doctrine. Dans le temple que sa pensée construit se dressera une statue immense, vêtue d'un voile insondable, qui figurera le dieu certain et ignoré. Le temple n'aura point de Coran, point d'arche, point de dogmes, point de prêtres, point de culte, rien de ce qui peut être contesté par la raison, et, n'ayant à craindre aucune attaque, il sera bien sûr de rester toujours debout après que tous les autres temples auront croulé. La statue voilée aura l'air de rêver au cosmos ; immobile et muette, elle agira pourtant et parlera. Tous les hommes sentiront son pouvoir, toutes les âmes entendront sa voix. Les méchans seront mal à l'aise dans son voisinage, mais les bons, les augustes, les penseurs, les sages, sentiront le plein jour sur leur âme,

Comme sous le regard d'une énorme prunelle.

« Cette prunelle énorme, — car à la fin comme au début le poète tient à ses images, — est-elle le point lumineux vers lequel doit se diriger la pauvre race des humains ? Non, elle perdrait son temps et sa peine. C'est ce que lui signifie l'auteur de *la Légende des Siècles*. — *Si tu vas devant toi pour aller devant toi*, ô homme, c'est bien ; il faut que l'homme se meuve. Va, marche, jette la sonde ; mais, sache-le bien une fois pour toutes : jamais tu n'arriveras, jamais tu ne trouveras ce que tu cherches. Une trop grande distance te sépare de l'être infini. Ton sentiment religieux aura beau changer d'idéal, de forme, de culte, la religion la plus pure sera toujours vaine, car elle sera toujours infiniment loin de la cause des causes.

« C'est pour mettre en relief cette théorie désolante que le poète a écrit les pages intitulées *Abîme*. Écoutez : l'homme parle, l'homme du XIXe siècle et l'héritier de tous les âges ; il vante ses luttes, ses con-

1. Dans cette critique, Saint-René Taillandier se méprend étrangement. Ignorant les textes dont s'est servi V. Hugo, il traite ce poème de « mystification ».

quêtes, ses trésors, il s'appelle Platon, César, Dante, Shakespeare, il a la science et l'art, le génie et la force, il fonde, il crée, et, ce que la nature ne fait qu'ébaucher, c'est lui qui l'achève. « Terre, dit-il, je suis ton roi. — Tu n'es que ma vermine », répond la Terre, et, comparant sa puissance, sa fécondité, son renouvellement perpétuel, à la destinée éphémère des fils d'Adam, elle triomphe en d'orgueilleuses paroles. Saturne, qui l'a entendue, lui impose silence : Convient-il à la chétive planète d'élever si haut la voix ? Qu'est-ce que ce grain de sable, avec un grain de cendre pour satellite, auprès de Saturne, et de son immense anneau, et des sept lunes qui lui font cortège ? Paix ! dit le Soleil ; Terre, Saturne, vous n'êtes que mes vassales, c'est moi qui suis le souverain. Vous n'êtes que le bétail, c'est moi qui suis le pasteur. Sans moi, que seriez-vous ? Un chaos de fange. Je suis la loi qui vous donne l'ordre, je suis le feu qui vous donne la vie. Il faut entendre alors de quel ton Sirius parle au Soleil et quelles humiliations il lui inflige : il l'appelle atome, poussière, *espèce de clarté*, il le traite de gardeur de planètes, il lui demande s'il y a de quoi être si fier, pour sept ou huit moutons qu'il mène paître dans l'azur ; lui, dans son orbe immense, il emporte

Mille sphères de feu dont la moindre a cent lunes.
Le sais-tu seulement, larve qui m'importunes ?
Que me sert de briller auprès de ce néant ?
L'astre nain ne voit pas même l'astre géant.

« Mais Sirius, l'astre géant, est humilié à son tour par Aldebaran. Aldebaran est humilié par Arcturus, Arcturus par la comète, la comète par septentrion, septentrion par le zodiaque, le zodiaque par la voie lactée, la voie lactée par les nébuleuses, les nébuleuses par l'infini, lequel enveloppe tout l'être, toutes les variétés de l'être, et ramène la multiplicité discordante à sa mystérieuse unité. Cet infini lui-même a-t-il le droit de parler ? Non, Dieu seul a ce droit, car Dieu seul peut prononcer le dernier mot, Dieu seul peut dire :

Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre.

« Certes, voilà un concert grandiose. Est-il bien sûr pourtant que ce soit une poétique image de la vérité ? M. Victor Hugo, en voulant glorifier Dieu à sa manière, n'a-t-il pas contre lui la conscience de tous les siècles ?...

« La théodicée de M. Victor Hugo, en cette nouvelle série de *la Légende des Siècles*, est donc aussi erronée que sa philosophie de l'histoire. Dans sa transfiguration légendaire des âges, il est vaincu par Michelet et Quinet, par Cousin et Jouffroy, par Chateaubriand et Lamartine ; il est vaincu dans ses peintures de l'infini par la sublimité

métaphysique de Leibniz. Quand il s'occupe des choses d'ici-bas, il supprime l'idée du progrès ; quand il s'occupe des choses d'en haut, il supprime l'idée du Dieu moral. Ses deux erreurs font également injure à la majesté divine et à la dignité humaine....

« Le désordre que révèle la conception générale du livre devait nécessairement se retrouver dans un grand nombre des pièces qui le composent. De là les disparates, les incohérences, les voix qui grincent, les chants qui détonnent. A côté de ces pans de murailles dont les brèches superbes excitent l'admiration, on aperçoit je ne sais quels détritus. des fouillis de mots, des tronçons d'idées, ou plutôt, pour employer les termes qui reviennent si souvent sous la plume du poète, des amoncellemens, des échevellemens, des enchevêtremens monstrueux....

« Notons le mot de Sainte-Beuve, qui, avec sa pénétration merveilleuse, avait si bien deviné la théorie du *mur des siècles* ; ce sont bien des blocs de poésie, comme il disait. Il faut ajouter que dans ces blocs les concetti ne manquent pas. C'est ce qui rend les procédés de M. Victor Hugo si faciles à imiter. Il y a des gens d'esprit qui excellent à parodier ces grands mots, ces grands vers, sublimités inintelligibles mêlées de trivialités prétentieuses. On les écoute et on rit, sans que ce franc rire porte atteinte au génie du poète. Mais que dire lorsque ces parodies se rencontrent dans son texte même ? Majorien, prétendant à l'empire. est dans son camp de Germanie, et, debout derrière les créneaux, il parle à un barbare que suit une horde immense. Ce barbare lui offre son aide, il est bref, hautain, armé d'une foi invincible ; on reconnaît Attila, le chef des *Sans-nombre.* Si Majorien veut la paix, Attila le fera roi. Majorien doute de la promesse du barbare et lui dit que ses frères ont été battus par les soldats de Rome. Savez-vous ce que le chef des Huns lui répond ? Il lui lance un calembour :

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

« Un calembour, dis-je, et de plus un contre-sens, puisque le fer battu « ne prend de l'éclat qu'en perdant de sa solidité ». C'est Buffon qui, dans son *Discours sur le style,* donne cette leçon de métallurgie au roi des Huns. Rappeler Buffon en chantant Attila, n'est-ce pas une parodie des plus drôles. Supposez aussi que, dans une imitation fantasque de M. Victor Hugo, un esprit moqueur fasse dire à l'homme du XIXe siècle, tout enivré de sa force et de ses conquêtes : J'ai supprimé le temps, j'ai rapproché les distances, j'ai réduit le géant Espace à la condition d'un misérable nain ;

Je fais causer le Rhin, le Gange et l'Orégon,
Comme trois voyageurs dans le même wagon ;

Ne sera-t-on pas charmé d'une pareille trouvaille ? Bravo, s'écriera-t-on ; quelle fine critique ! quelle parodie exquise ! Eh bien ! ce n'est pas une parodie. L'écrivain qui a trouvé tout cela, l'écrivain qui se permet ces calembours et ces drôleries, c'est le poète lui-même, le poète de *la Légende des Siècles,* celui qui, dans *l'Année terrible,* s'adressant à l'honorable général Trochu, l'apostrophe en ces termes : *participe passé du verbe tropchoir...*

« Il en coûte d'insister sur les critiques quand on aimerait à signaler des pages irréprochables. Par malheur, si la verve, la force, l'imagination, une puissance de style prodigieuse, éclatent à chaque pièce du recueil, les pages sans reproches sont bien rares. Parmi les meilleurs tableaux de cette galerie, le sentiment public a déjà indiqué *Jean Chouan* et *le Cimetière d'Eylau* : ici un touchant épisode des guerres de la Vendée, là un récit, familièrement épique, tiré des batailles de l'empire. Ce qui a charmé tous les cœurs dans ces deux poèmes, c'est l'inspiration humaine, la sympathie profonde. Oh ! que M. Victor Hugo a tort de ne pas faire vibrer plus souvent cette corde qu'il manie en maître ! Qu'on est heureux ici d'oublier l'histoire sans âme et la métaphysique sans lumière ! *Sunt lacrymæ rerum.* Les commisérations du poète pour les héroïsmes cachés, ses tendresses pour les dévoûmens obscurs, l'ont toujours admirablement inspiré. Il faut dire la même chose de son respect de l'enfance. Qui donc a mieux parlé des enfans que l'auteur des *Feuilles d'automne* ? On le retrouve tout entier, ce poète des plus beaux jours, dans l'*Idylle du Vieillard,* quand il disserte avec tant de grâce sur le bégaiement de la première année :

Trébucher, chanceler, bégayer, c'est le charme
De cet âge où le rire éclôt dans une larme.
O divin clair-obscur du langage enfantin !
L'enfant semble pouvoir désarmer le destin...
L'innocence au milieu de nous, quelle largesse !
Quel don du ciel ! Qui sait les conseils de sagesse,
Les éclairs de bonté, qui sait la foi, l'amour,
Que versent, à travers leur tremblant demi-jour,
Dans la querelle amère et sinistre où nous sommes,
Les âmes des enfans sur les âmes des hommes ?

« C'est la même inspiration qui a dicté le poème si tendre intitulé *Petit Paul,* c'est un sentiment analogue qui a produit le sinistre tableau inscrit sous ce nom : *Question sociale.* Voilà le vrai Victor Hugo. Si je voulais passer en revue toutes les pièces du recueil, j'aurais à signaler comme une fantaisie étincelante, comme une œuvre pleine de cœur et de poésie, la légende de *l'Aigle du casque* ; quel que soit

pourtant l'éclat de la fantaisie dans l'œuvre de M. Hugo, il faut toujours en revenir, quand on cherche le mieux, à tout ce qui rappelle chez lui l'étude sincère de la vie, la sympathie cordiale, la préoccupation des misères humaines. Le *Petit Paul* et la *Question sociale* d'une part, de l'autre *Jean Chouan* et *le Cimetière d'Eylau*, tels sont les chefs-d'œuvre de cette seconde série de *la Légende des Siècles.* »

XIII. — J. Dupain. *Revue des Poètes et des Auteurs Dramatiques.* 1er avril 1877. *Bibliographie. La Légende des Siècles*, pp. 111-112 :

« Il arrive souvent, en travaillant, que l'on sente sur son front de petites piqûres faibles mais incessantes,... on y passe la main, vainement ! la piqûre revient ! on s'impatiente, on n'imagine pas quel peut être l'insecte désagréable qui vous poursuit ! Puis on songe à regarder et l'on constate que ce sont quelques cheveux rebelles, et s'obstinant à vous venir sans cesse battre la peau ! Ainsi, dans la seconde *Légende* comme dans la première, à chaque pas, on est piqué par de grandes phrases sonores, demandant pour être comprises quelques minutes de réflexion, et une tension d'esprit toute particulière, ou bien encore par des noms propres plus ou moins abracadabrans, qui semblent se succéder toujours, plus inconnus, avec le secret désir d'exaspérer le lecteur ! Les phrases étranges et l'érudition déplacée, voilà les deux grands chevaux de bataille des critiques qui s'attaquent à Hugo ! La première de ces choses n'est évidemment chez le poète qu'un procédé artistique ! Quant à l'érudition, s'il en est qui accusent Hugo de se moquer un peu du public et d'être trop savant, moi, je m'accuse en lisant ses grandes énumérations historiques de trop d'ignorance ! au lieu de blâmer, j'apprends d'abord ce que j'ignore, et, une fois instruit, je suis libre d'admirer la poésie elle-même autant qu'elle le mérite ! — Le poète commet-il une erreur ? je ne le blâme pas encore, étant de ceux qui en poésie mettent l'exactitude scientifique au second plan, font abstraction du fait historique visé dans une phrase grandiose, ne s'inquiètent que de ce qui est grand, et dédaignent de pédantesques critiques bonnes pour ceux que la vraie poésie n'a jamais enthousiasmés !...

« Maintenant, cette seconde *Légende* est-elle aussi étonnante que la première ? D'abord elle en est le complément, c'est-à-dire un peu la répétition : le *Titan*, pour ne citer qu'un exemple, a une certaine parenté avec le *Satyre*... la forme, cette forme merveilleuse inventée par Hugo, est restée immuable, sans doute, mais n'a pu éviter les atteintes d'un goût surmené et par cela même un peu dévié ; les grandes phrases que les irrévérencieux nomment pathos se multi-

plient... et puis, en vérité, la première série des *Petites Épopées*, cette Bible du poète, n'était-elle donc pas arrivée aux dernières limites de la puissance humaine ? Il me semble difficile que l'intelligence puisse concevoir quelque chose de plus pathétique que les *Pauvres Gens*, de plus grandiose que le *Régiment du Baron Madruce*, de plus colossal qu'Eviradnus ! La première *Légende* est donc, et restera, malgré V. Hugo lui-même, ce que l'art des vers a produit en France de plus puissant ! »

XIV. — L. Derôme. *La Revue de France*, 15 mars 1877. *La Légende des Siècles*, par V. Hugo, pp. 465-466 :

«... On aimerait à voir en Victor Hugo un homme avec lequel on puisse causer, s'entendre, raisonner. C'est le vent que Lamennais a entendu souffler dans les *Paroles d'un croyant* ; il marche comme un ouragan, avec autant de force et d'aveuglement, écrasant les obstacles, n'obéissant à aucune voix, implacable, sinistre, effaré : il est malade.

« Cet accident est arrivé à d'autres... « Ceux qui ne croiront pas ce « que je viens d'écrire, dit Jean-Jacques à la fin de ses *Confessions*, « méritent d'être étouffés. » On sait de quel fiel sont pénétrées les dernières œuvres de Chateaubriand, avec quelle rage sombre Lamennais cracha sur les croyances de sa jeunesse.

« C'est là qu'en est Victor Hugo. Son génie reste entier dans la *Légende des siècles*, malgré quelques défaillances. Ses héros manquent de sens commun ; hommes et choses, tout ce qui a de la grandeur, de la moralité, de la raison est jeté aux gémonies. Que la raison soit malmenée par lui, ce n'est pas étrange : elle et lui n'ont jamais été d'accord. Dès ses premiers pas dans le monde de la pensée, le développement anormal de l'imagination avait tué en lui la raison ; pourtant il aimait le grand, il aimait le beau, il s'inclinait devant quoi que ce fût, de ce qui mérite l'estime ou le respect. Il n'en est plus ainsi. La haine a fait son œuvre : elle l'a rendu nihiliste. Il nie maintenant. Qu'on ne lui parle ni d'honneur, ni de gloire, ni de morale, ni d'hommes, ni de choses à louer. Arrière tout ce qui vit ! Qu'on lui apporte le néant. Voilà son dernier culte. Il n'a rien écrit de meilleur que son *Épopée du ver* par où débute le tome II de sa nouvelle série de la *Légende des Siècles*. Le néant sera sa dernière idole. Écoutez comme il l'inspire. » Suit la citation d'une partie de *l'Épopée du ver*.

« Rugis, poète, et que cette cruelle satisfaction puisse assouvir tes derniers jours. Peut-être cette colère corrosive démontre-t-elle que M. Victor Hugo aurait mieux fait de s'en tenir à la maxime de l'auteur de l'*Imitation : Ama nesciri et pro nihilo reputari*. On y perd

sans doute bien des jouissances d'amour-propre, mais on y gagne de mourir tranquille, et, à son lit de mort, on peut dire avec désintéressement :

Les hommes, occupés d'objets qui se transforment,
Sont hagards, et devraient s'apercevoir qu'ils dorment.

« Le mot *hagard* résume la *Légende des siècles* : c'est un livre hagard. »

XV. — Bérard-Varagnac. *Journal des Débats. La Légende des Siècles,* par M. Victor Hugo, 18 avril 1877 :

« Nulle proportion, nulle ordonnance, pas un morceau harmonieux et achevé dans ces ébauches colossales, rien qui ressemble aux peintures qu'exécute une main fine et discrète, d'un pinceau délié, aux tons nuancés, fondus et luisans. Vous diriez de la peinture au couteau, ou mieux, des fresques menées à grands coups de brosse, des *cartons,* ternes et monochromes. C'est proprement de la peinture murale, et en grisaille. Que tout cela est allégorique, ténébreux, confus, démesuré ! Et involontairement vous songez aux fresques de Cornélius et de Kaulbach. N'est-ce pas la même méthode ? Et n'est-ce pas aussi la poésie *de l'avenir,* comme la peinture des *Cornéliens* de Munich et la musique de M. Wagner ?

« Telle est l'impression que le lecteur reçoit des premiers poèmes qu'il rencontre en ouvrant le livre. Ces poèmes sont d'ailleurs tout pleins de rares beautés, il y a là une hardiesse de conception et, dans la mise en œuvre, une grandeur et une vigueur qui vous frappent. Sur ce sombre et mystérieux fond les énormes figures se détachent, se meuvent, se tordent, se dressent avec un relief étonnant. Lisez par exemple, cette épopée bizarre et superbe : *Entre Géants et Dieux...*

« M. Victor Hugo est aux antipodes du génie grec ; il serait plutôt un Pélasge, mais non un Hellène ; plutôt un Dorien, mais jamais un Ionien, jamais un Attique. Il n'a, de la Grèce, ni la sérénité, ni la grâce légère, ni l'exquise mesure, ni le dessin net et précis. Et comme il n'en comprend pas le génie, il n'en comprend pas davantage le climat et le sol, dont ce génie est le naturel reflet. M. Victor Hugo ne paraît pas se douter de la physionomie propre de cette terre ; j'en étais frappé en parcourant, au second volume, une suite de petits poèmes qu'il a intitulés le groupe des idylles, et où il fait chanter, un peu au hasard, les poètes de tous les temps, et les Grecs entre autres. Lisez ces idylles qu'il place sous l'invocation de Moschus, de Théocrite, d'Asclépiade, etc. Vous ne trouvez guère la couleur

locale, ou simplement la vérité dans ces paysages. M. Victor Hugo n'a-t-il donc jamais vu les rives de la Méditerranée ? Et son imagination n'a-t-elle jamais conçu ces belles images que nous nous formons de la terre athénienne, avec ses lauriers-roses dans le lit des torrens, ses bosquets de myrtes et d'oliviers où serpente la vigne, les montagnes aux reflets métalliques, dorés le jour, violets le soir, et la plaine poudreuse où chantent les cigales, au loin la mer bleue, semée d'îles, et les promontoires couronnés de petits temples blancs... et la limpidité de ces horizons aux contours sobres et purs ?...

« C'est pourquoi la Grèce ne tient qu'une place singulièrement restreinte et secondaire dans *la Légende des Siècles*. Sur cette terre classique, M. Victor Hugo semble mal à l'aise et comme dépaysé ; elle ne l'inspire point, et vous diriez que, s'il s'y arrête un moment, c'est qu'il ne peut la passer sous silence dans une revue de l'humanité. Mais il demeure froid devant ses grands hommes, comme devant ses dieux. De son histoire il se borne à détacher un épisode, admirable épisode il est vrai, la lutte contre Xerxès. Encore est-il plus occupé à dénombrer l'armée du grand roi et à le peindre dans sa majesté barbare, qu'à nous montrer les vrais héros de cette épopée. Il effleure le sujet, il n'y entre pas ; s'il fait parler Thémistocle aux chefs de la Grèce, c'est d'un ton forcé, dans une harangue froide et creuse qui n'est digne ni du génie poétique de M. Hugo, ni de la valeur politique et guerrière de Thémistocle. Non, Thémistocle ne parla point de la sorte ! S'il l'eût fait, qui donc l'eût écouté ? Pas une trirème, soyez-en sûr, n'eût levé l'ancre, et le nom de Salamine manquerait à l'histoire de la liberté. C'est que le monde antique est trop simple, et, pour tout dire, trop peu monstrueux pour que M. Hugo s'y puisse plaire. Le peuple romain lui-même est trop voisin des Grecs, ses éducateurs, pour l'attirer. Aussi de Rome il ne dit presque pas un mot...

« M. Victor Hugo — je parle du poète — n'a point été de ceux qui avec l'âge se transforment et se renouvellent. Tel il était en 1830, tel il est aujourd'hui : c'est l'unité de son œuvre. Ses traits n'ont point changé ; le temps en a creusé les lignes, devenues plus tranchées, plus profondes, mais respecté l'ensemble de sa physionomie. Il n'a rien perdu de ses défauts, mais rien de ses qualités, rien de son génie, rien de sa puissance. Le tremblement de l'âge n'apparaît ni dans sa pensée, ni dans son style. Il se roidit, au contraire, et, loin de s'affaiblir, loin que sa main languisse, que son pied chancelle, c'est par un excès de vigueur qu'il semble pécher. Rare exemple ! Après avoir été, à quinze ans, le plus précoce des poètes, M. Victor Hugo est aujourd'hui, à soixante-quinze, le plus résistant ; il dure comme un grand chêne, et, chaque année reverdissant, domine de sa

taille tous les jeunes, domine son siècle. — Nous n'avons pas caché notre pensée, ni ménagé nos critiques ; mais il est juste de dire bien haut, et ce sera notre conclusion, ce que, lisant ces deux volumes, nous nous répétions à nous-même : Ce n'est point un livre ordinaire ; il ne peut être blâmé ni loué médiocrement. Il y a là bien des choses qu'il faut répudier et oublier, mais il en est d'admirables qui resteront ; il y a une source profonde de poésie. Tout mis dans la balance, vertus et défauts, M. Victor Hugo est encore, et, par l'effet des temps, plus que jamais notre premier poète. De la génération présente, qui donc oserait se mesurer avec lui ? »

XVI. — Renouvier. *La Critique Philosophique*, 17 mai 1877, *Victor Hugo, La Légende des Siècles, Nouvelle série*, pp. 241-255 :

« Telle est désormais la gloire sans rivale du grand poète de la France moderne, que la seconde série de la *Légende des siècles* a été reçue avec un applaudissement universel. Le public a accueilli comme des beautés familières tant d'étrangetés sublimes qui, à d'autres époques, auraient excité *sur le Parnasse*, ébranlé jusqu'en ses derniers fondements, une tempête capable d'engloutir l'audacieux novateur ! Nous n'avons entendu d'autres protestations que celles des hommes qui haïssent, chez Victor Hugo, l'ennemi des rois et des empereurs et le *prophète* inspiré par l'idéal social de la justice et de la paix. Sans doute, il ne serait pas difficile de rencontrer aussi des réclamations sincères, mais de jour en jour plus timides, en interrogeant cette classe d'esprits pour lesquels le goût, la discrétion et la mesure sont les correctifs nécessaires de l'imagination poétique, si ce n'est les propres et indispensables qualités d'un poète. Ce ne sont plus là que des exceptions ; la révolution du romantisme a définitivement triomphé, en ce sens qu'elle nous a accoutumés à admirer le beau et le grand où ils se trouvent et à en faire notre profit, sans permettre que le voisinage de tels ou tels défauts, dans une œuvre considérée au point de vue de la raison, jette sérieusement le trouble dans nos jouissances esthétiques.

« Nous n'avons pas fait, en cela, notre éducation nous-mêmes ; c'est le poète qui de vive force nous a tirés à lui, non sans beaucoup de résistance. Et le poète, de son côté, a fait une marche très hardie. Son évolution est merveilleuse. Certes, les *Orientales*, ces poésies d'une incomparable jeunesse, et restées jeunes et fraîches comme au premier jour au bout d'un demi-siècle, les *Orientales* et le drame d'*Hernani* ont été en leur temps d'étonnants défis à la vieille école littéraire et aux habitudes de la critique. La nouvelle langue du vers

français, les nouveaux rhythmes libres et variés de l'hexamètre, s'y étalaient dans leur témérité, toutes les routines étaient dérangées ; mais l'impression causée au lecteur aurait été tout autrement violente, et probablement insupportable, si les *Contemplations* ou la *Légende* étaient venues, à la même époque, l'assaillir avec de graves innovations grammaticales, des mots détournés de leur sens, des épithètes bizarres et systématiques, des images « énormes », des antithèses furieuses, continuelles, des tableaux terribles, des peintures très basses, une familiarité sans bornes, des obscurités insondables, une vue pessimiste de la nature et de l'humanité, la mythologie toute renversée, les dieux insultés, les rois vilipendés, les prêtres traînés dans la boue, enfin la philosophie des mages, l'adoration de la lumière, alliée à la morale de Kant et des droits de l'homme, et, pour tout achever, l'annonce prophétique, effarée, du suprême avenir de justice et de paix !

« Nous ne cherchons pas du tout à tirer Victor Hugo à nous et à nos vues : d'ailleurs, s'il s'en rapproche souvent, souvent aussi il en est fort éloigné ; c'est du poète que nous parlons, et nous remarquons qu'il n'a atteint toute sa force et toute sa grandeur, sa plus puissante originalité de forme, qu'en se transformant dans son fond moral, devenant de royaliste démocrate, d'homme de charité et de grâce homme de justice, puisant dans l'exil une inspiration nouvelle, et justifiant le titre de *penseur*, qu'il s'était octroyé de bonne heure comme par pressentiment. Et nous ne voulons pas dire non plus qu'il doive exister un lien nécessaire entre le mérite de la forme et la valeur de la pensée chez tout poète, il s'en faut de beaucoup ; nous constatons seulement qu'un tel lien s'est rencontré cette fois. Les plus beaux vers des recueils lyriques de Victor Hugo, après l'exil, sont dictés par de fortes impressions de l'ordre humanitaire ou même cosmique. Non seulement la forme n'a rien perdu, mais elle a gagné en concentration, en énergie et, qui le croirait ? quelquefois en souplesse. L'imagination n'a pas faibli, elle a grandi et s'est ouvert des espaces immenses. La sublimité, ce qui semble presque impossible et contradictoire, s'est étalée dans certaines pièces à l'état fluent et continu. Enfin, le vers, sa coupe, son rhythme, est arrivé à ce degré de perfection construite, qui restera pour modèle aux plus habiles. L'alliance très-rare du style — prenons ce mot dans sa plus haute acception — et de la force de la pensée, de l'intensité du sentiment, de l'immensité de l'imagination, a fait aujourd'hui de notre poète un de ces hommes séculaires qui n'appartiennent pas simplement à la galerie des écrivains et des artistes de leur siècle...

« Mais quel chemin parcouru ! » Ici Renouvier oppose, à propos des rois et des prêtres, des citations empruntées aux *Odes* et à la

Légende des Siècles, puis il donne une esquisse de l'évolution politique de Victor Hugo.

« Comme philosophe, Victor Hugo incline souvent à un panthéisme naturaliste, qui est d'ailleurs le caractère commun de presque toute haute poésie, ainsi que des libres spéculations de notre époque. Mais il importe de remarquer que ses vues à cet égard sont d'un ordre positif et d'inspiration légitime en un sens, devant les immensités et les solidarités dont le spectacle de l'univers, les découvertes des sciences et l'affranchissement des superstitions anthropomorphiques frappent nécessairement l'esprit d'un poète. La pièce du *Satyre*, dans la première série de la *Légende des siècles*, celle du *Titan*, et d'autres encore dans la seconde série, ne nous semblent nullement dépasser le droit de la poésie. Et, en effet, la partie négative du panthéisme en est absente. Non-seulement l'existence d'une loi providentielle dans la direction du monde et d'une loi morale dans les causes et les fins de la nature, non-seulement l'immortalité des personnes, n'y sont point niées, mais elles y sont même proclamées. Et n'oublions pas d'ajouter que les difficultés logiques des idées d'éternité et d'infinité ne sont pas à objecter au poète qui fait usage de ces idées ; car un langage infinitiste n'a, chez lui, d'autre objet que de suppléer à l'impuissance des images, en présence de l'illimité de l'imagination. Lui prêter des doctrines formelles serait commettre la même erreur que si l'on prétendait, par exemple, interpréter le mot *éternel* dans les Écritures, à l'aide des théories transcendantes de Thomas d'Aquin. » Suit une citation du *Titan* qui se termine par ces quatre vers :

O stupeur ! il finit par distinguer, au fond
De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle !

« Le vrai nom du Dieu de Victor Hugo n'est pas plutôt Pan que Jéhovah. Les partisans du Dieu-Tout sont des simplificateurs du mystère divin, qui s'imaginent l'avoir compris parce qu'ils ont supprimé l'origine et les limites des choses, mettant le principe et la loi dans le déroulement même des générations sans commencement, sans terme et sans raison. Ce vrai nom est celui que de tout temps ont bien su trouver ceux qui l'ont le plus cherché, et non pas les sceptiques seulement, mais les hommes de foi, et les plus pieux et les plus mystiques des philosophes : l'incompréhensible.

Poursuivre le réel, c'est chercher l'introuvable.
Le réel, ce fond vrai d'où sort toute la fable,
C'est la nature en fuite à jamais dans la nuit.
Le télescope au fond du ciel noir la poursuit,

Le microscope court dans l'abîme après elle ;
Elle est inaccessible, imprenable, éternelle...

« Dans les beaux et très-beaux vers qui suivent ceux-ci, l'idée qui se développe est celle que l'on qualifie ordinairement de panthéisme ; et les religions, les cultes y sont présentés comme de vains tâtonnements à la recherche du Dieu inaccessible, du Dieu *qui est* pourtant, et que le progrès humain est de poursuivre sans espérance de l'atteindre. Mais cela même exclut le dogme à proprement parler panthéiste, en tant que mot de l'énigme du monde. Et, en effet, dans la pièce suivante, qui est la dernière de la *Légende des siècles*, et l'une des plus remarquables pour l'étonnant mélange de données scientifiques et de mythologie, un dialogue entre la terre, le soleil, les étoiles, les constellations, la voie lactée, les nébuleuses, se termine par les deux vers que voici, où l'infini prend la parole et où Dieu lui répond.

« *L'Infini* : « L'être multiple vit dans mon unité sombre. » — La multiplicité infinie dans l'unité absolue, c'est le panthéisme dogmatique. Le poète refuse de s'y tenir.

« *Dieu* : « Je n'aurais qu'à souffler et tout serait de l'ombre. » — Ce vers, le dernier de l'ouvrage, n'a qu'un sens possible, et c'est un appel à la puissance et à la volonté comme dernière raison des choses.

« Il est aisé de confirmer cette conclusion, en remarquant que les doctrines qui sont les compagnes ordinaires du panthéisme sont étrangères à la pensée de Victor Hugo. Ni le fatalisme ni l'optimisme ne trouvent leur expression dans ses vers. Au contraire, sa vue de la nature et de l'histoire est plutôt celle qu'on aime à nommer aujourd'hui le pessimisme, et dont le « Progrès », tout merveilleux qu'il se le promette, n'est pour lui que le correctif. Rien de l'idée de l'évolution et de ce que Comte, parvenu à sa phase « subjective », a appelé l'explication illusoire de ce qui est supérieur par ce qui est inférieur. La doctrine des origines purement animales de l'humanité est rejetée avec moquerie. Mais surtout Victor Hugo proteste contre la philosophie à la fois optimiste et négative, si répandue à notre époque, par un sentiment profond du problème du mal et de la nécessité d'une sanction divine ou cosmique pour la réalité des fins de la morale. Ces vers portent ce titre : *Écrit en exil...*

« La pensée dominante de la philosophie de Victor Hugo est une espèce de *magisme*, ou si l'on veut de manichéisme, mais relevé (comme il l'a été dans certaines des sectes d'une inspiration analogue) par l'espérance d'un triomphe définitif du bien. L'opposition de la lumière et des ténèbres est la grande antithèse partout présente, et qui sert comme de symbole et de résumé à tous les autres contrastes de la nature dans l'imagination du poète. Cette doctrine dualiste — on n'exagère rien en la

nommant ainsi — a paru d'abord avec éclat dans le recueil des *Contemplations*, et n'a peut-être pas alors été comprise de beaucoup de lecteurs. La *Légende des siècles*, principalement dans cette dernière série, lui donne de nouveaux développements auxquels il n'est plus possible de se tromper, et nous avons là probablement l'explication la plus profonde de ce continuel emploi de l'antithèse, qui est un caractère universellement remarqué du style de Victor Hugo, et qui tient ainsi à ce que son sentiment et la direction habituelle de ses pensées ont de plus intime et de plus propre à sa personnalité morale. Le style c'est l'homme ; jamais maxime n'eut une application plus frappante....

« La légende des siècles est un dualisme farouche, où rien ne s'interpose entre le passé tout entier maudit, déchiré par la guerre, épouvanté ou stupéfié par les religions de crainte et d'ignorance, et un avenir de merveilles, non pas tel qu'a pu le rêver l'immoralisme transcendant, spéculant sur les sciences de la matière, dans l'hypothèse des puissants dévorateurs et des faibles dévorés, mais où domine et règne la loi morale. La raison, sans doute, s'accommode mal de cette réduction de l'histoire à une antinomie si violente ; elle proteste contre ce que l'anathème a d'absolu, contre ce que la prophétie a de miraculeux. Il est clair que s'il s'agissait d'une philosophie de l'histoire, on voudrait que le tableau du passé fît une place convenable aux créations de l'esprit humain dans l'ordre du vrai et du beau ; dans la sphère de la cité, aux nobles actions des hommes libres, et même aux bienfaits matériels ou moraux des empires. Quant à la légende même, aux mythes, aux conceptions religieuses, on aimerait à ne pas les regarder seulement par le côté sombre, le côté touchant, ou riant, ou lumineux est aussi une partie de la vérité historique. Puis on demanderait compte à l'auteur de ses espérances excessives, des promesses qu'il nous fait d'un âge d'or prochain, et d'un avènement de salut qui semble n'exiger pas moins que la subite illumination de la « couronne boréale » du nouveau monde phalanstérien. On ne se contenterait pas, pour fondement de l'annonce d'un millenium de justice et de paix, de la confiance que peuvent inspirer l'apothéose des sciences physiques et le culte du dieu Progrès, ou le juste sentiment des aspirations morales de notre temps. Mais ceux qui adresseraient de telles objections à la *Légende des siècles* feraient preuve d'une médiocre intelligence des privilèges d'un poète. La poésie épique et lyrique ne relève que d'elle-même pour ses concepts ; elle n'est point tenue d'en présenter la justification rationnelle. Les imaginations étranges, les fictions inacceptables, enfin les plus dures oppositions lui ont toujours fourni et ne cesseront pas de lui fournir, avec de grandes beautés, de puissants moyens d'édification morale. »

XVII. — Grand Dictionnaire Larousse. Premier Supplément. Paris, Larousse, 1878, article *Légende des Siècles* :

« Ce second recueil est aussi plein et aussi varié que le premier ; nulle trace de lassitude ; le flot de poésie jaillit toujours avec la même force. Cette puissante imagination crée à volonté de nouvelles merveilles, sans se ralentir et sans s'épuiser. Dans la première série, le poète semblait avoir pleinement réalisé l'œuvre qu'il avait conçue et qu'il formulait de la manière suivante : « Exprimer l'humanité dans « une espèce d'œuvre cyclique ; la peindre successivement et simulta- « nément sous tous ses aspects : histoire, fable, philosophie, religion, « science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement « d'ascension vers la lumière ; faire apparaître dans une sorte de miroir « sombre et clair cette grande figure, une et multiple, lugubre et rayon- « nante, fatale et sacrée, l'homme ! » Les poèmes qui servaient de développement à ce programme parcouraient tout le cycle humain, depuis la légende du paradis terrestre jusqu'à l'histoire contemporaine et même au-delà, puisque le dernier morceau était consacré au xxe siècle. Mais la matière était-elle épuisée ? Non, car l'histoire de l'humanité a bien des chapitres, et le poète le montre suffisamment en choisissant encore dans le nombre une foule de thèmes aussi intéressants que ceux qu'il lui avait plu d'abord de traiter. Comme pour le recueil précédent, il emprunte successivement à la légende biblique, à l'âge héroïque et à l'âge poétique de la Grèce, à l'histoire romaine, au moyen-âge, à la période contemporaine, et la source n'est jamais tarie ; on sent qu'il y puisera encore tant qu'il voudra. »

Suivent le résumé et des citations d'un certain nombre de poèmes, *La Vision d'où est sorti ce livre* est accompagnée d'un extrait d'un article du *Journal des Débats* donné ici presque in extenso pp. LXXXIX.

XVIII. — Emile Zola. *Documents Littéraires*. Paris, G. Charpentier, 1881, Victor Hugo, pp. 65-70 (paru antérieurement dans le *Messager de l'Europe*, revue de Saint-Pétersbourg) :

« La vérité, la voici. La deuxième série de la *Légende des siècles*, malgré ce qu'affirment les réclames, est de beaucoup inférieure à la première série.... Il faut bien le dire, la *Légende des siècles* est d'une lecture parfaitement ennuyeuse, j'entends pour les lecteurs ordinaires....

« On peut donner à la *Légende des siècles* le sens qu'on voudra. Cela ressemble à ces livres de prophéties auxquels on fait dire ce qu'on souhaite. Le poète est déiste, voilà la seule chose qu'on puisse affirmer; il croit à Dieu et à l'âme immortelle; seulement, quel est ce

Dieu, d'où vient notre âme, où va-t-elle, pourquoi s'est-elle incarnée ? c'est ce qu'il explique en poète. Il bâtit les dogmes les plus étranges, il se perd dans des interprétations stupéfiantes. En lui, tout reste sentiment ; il fait de la politique de sentiment, de la philosophie de sentiment, de la science de sentiment. Comme disent ses disciples, il tend vers les hauteurs. Rien de plus estimable ; mais les hauteurs, c'est bien vague ; il serait certainement préférable, à notre époque, de tendre vers la vérité. Dénouer toutes les questions par la bonté n'avance malheureusement pas à grand'chose. De même, quand il a foudroyé les prêtres et les rois, en exaltant une fraternité idéale des peuples, cela n'empêchera pas les peuples de se dévorer dans la suite des siècles. En lui, il n'y a qu'un poète, et un poète lyrique. Le philosophe, l'historien, le critique font hausser les épaules....

« Il en est là. Il pontifie. Quand il parle d'un petit enfant, il croit que les étoiles écoutent. Et le pis est qu'il est devenu d'autant plus majestueux, que ses vers sont devenus plus vides. Je l'ai appelé un visionnaire. Ce mot le juge. Il a traversé l'époque sans la voir, les yeux fixés sur ses rêves. »

II

REVUES ÉTRANGÈRES

The Atheneum, p. 348-380. Samedi 24 mars 1877 :

« La seconde série de la *Légende des Siècles* consiste en 85 poèmes qu'on peut compter au nombre des plus beaux, mais ils ont entre eux autant de rapports que « des billes dans un sac », pour employer la phrase expressive de Coleridge.

« Pas d'affaiblissement chez le Titan, ni dans la vigueur de l'imagination : c'est comme une série de feux de joie souvent, mais « avec de tels éclats et de telles couleurs que les étoiles du ciel sem- « blent pâlir devant de pareilles fusées » ; ni dans la puissance et l'harmonie du rythme : exception faite pour *Tout le Passé et tout l'Avenir* qui est monotone.

« A la fois grandiose et ironique dans le pittoresque, V. Hugo y conserve cette sorte de fantaisie qu'on rencontre chez Dickens et Hawthorne, ne disons pas chez Gautier où elle n'est qu'imitation pure :

La cathédrale, avec sa double tour aiguë,
    Debout devant le jour qui fuit,
Ignore, et, sans savoir, affirme, absout, condamne ;
Dieu voit avec pitié ces deux oreilles d'âne
    Se dresser dans la vaste nuit.

« La fantaisie de son imagination dans le décor n'est pas inférieure à celle de jadis : il écrit à propos du croissant lunaire :

Ce fer d'or qu'a laissé tomber dans les nuées
Le sombre cheval de la nuit.

et l'image rappelle celle de Booz endormi :

... Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. »

« A lire *Petit Paul, Guerre Civile,* il est facile de constater que le poète a la même force et la même délicatesse de sensibilité. »

Puis le critique entre dans l'étude particulière des poèmes ; *Welf,* à son avis égale, *Timon d'Athènes.*

« Les vingt-deux idylles d'*Orphée* à *André Chénier,* nommées chacune d'un nom de poète, montre comme est riche et varié le génie de V. Hugo, mais en même temps, combien il est impuissant à sortir de lui-même.

« Dans l'*Aigle du Casque,* il donne une peinture vivante et exacte de la lutte dans la lice d'un jeune lord et d'un vieux comte, mais, pour conclure, il a recours à une invention de conte de nourrice, « *nursery-book machinery* », en faisant crever les yeux de Tiphaine par un aigle de bronze.

« Qu'un poète aussi doué n'ait pas compris d'instinct que pareille machinerie est tout à fait hors de place dans de tels poèmes qui sont un appel à la pitié et à la sympathie humaines, il y aurait lieu de s'en étonner, si nous ne savions à combien peu de génies la nature accorda le don d'allier le vrai sentiment de l'art avec la grande puissance créatrice. Quand des hommes de bien moindre tempérament, tels que Quinet dans son *Ashavérus* et Lemercier dans sa *Panhypocrisiade,* font parler et prêcher leurs sphynx et leurs sabres, leurs sceptres et leurs fleurs, ils le font avec l'aisance du naturel : ils nous transportent immédiatement dans un monde de pure fantaisie, où il est raisonnable que leur parlent des sphynx et des sceptres. » Mais en des poèmes tels que la *Paternité,* l'*Aigle du Casque* et *Zim-Zizimi,* il y a conflit entre les éléments de l'inspiration, et dans ce conflit « les poèmes sont tout à fait écrasés ».

« Nous aimerions mieux louer, mais la critique a ses devoirs ; et puis l'influence de V. Hugo sur notre propre littérature devient si énorme et notre littérature vaut un tel prix, que cette critique des écrivains étrangers devient pour nous chose grave. »

« Aucun poète, si fort au-dessous qu'il soit des splendides facultés de V. Hugo, n'a été aussi pauvrement doué au point de vue de la

pensée : il ne faut pas confondre le pouvoir de transformer en œuvre d'art les idées courantes, et celui de créer des idées nouvelles.

« V. Hugo est incapable d'inventer un sujet : seul le sentiment avec lequel il le traite lui est personnel.

« Si, cependant, nous prenons ce recueil pour ce qu'il est réellement, un groupe de poèmes de circonstance, il constitue, en dépit de l'absence de philosophie, un don précieux ; car il y a là plus de beauté, plus de musique, plus d'éclat, plus de tendresse, plus de pitié, plus d'élévation qu'on n'en rencontre dans aucun écrivain contemporain.

« Si M. V. Hugo avait été « terrassé par l'âge », nous aurions pris des ménagements, mais il n'en est pas ainsi ; les années n'ont aucun effet sur lui, sa puissance est restée entière et sans égale : « Il a « soixante-quinze ans et il se peut que sa meilleure œuvre soit encore « à venir. »

Bibliothèque universelle. *Revue suisse*, février 1877, tome LVIII, p. 729. *Chronique parisienne* :

« L'événement littéraire du mois et peut-être de l'année, c'est la publication de la deuxième série de la *Légende des Siècles*. Je ne puis dans cette chronique passer sous silence une œuvre de cette importance. Chaque nouveau livre de M. V. Hugo commence par étonner et par déconcerter ses admirateurs : il leur faut un peu de temps pour se remettre de leur première surprise... Combien d'étapes parcourues !... quelle distance de l'*Ode sur les Funérailles de Louis XVIII* à des poèmes comme *Aymerillot* et le *Petit Roi de Galice*. Je suis de ceux qui voient dans cette longue évolution un progrès continu... A mon avis, jamais le poète ne s'est élevé si haut que dans la première série de la *Légende des Siècles*, sauf peut-être dans quelques morceaux des *Châtiments*. Un instant on a pu croire que le progrès s'était arrêté. L'*Année Terrible* n'était digne ni de Victor Hugo ni de la grandeur sinistre des événements. Un pareil livre venant après les mièvreries extravagantes des *Chansons des Rues et des Bois* pouvait faire craindre une irrémédiable décadence. On pouvait penser que la vieillesse triomphait enfin de cet infatigable ouvrier qui par un travail ininterrompu de soixante ans a édifié un si prodigieux monument. Ces craintes étaient sans fondement : la seconde série de la seconde *Légende des Siècles* est digne de la première. C'est le seul jugement que j'en puisse et que j'en veuille porter aujourd'hui. »

The North American Review, p. 487, may 1877 :

« La *Légende des Siècles* mérite encore moins le nom de poème épique que les *Misérables* celui de roman. Ce n'est pas une œuvre

organisée : c'est un recueil de poèmes de structure et de ton très différents. Nous ne pouvons les analyser tous en détail : disons que la *Paternité* est le modèle des poèmes narratifs et que la *Chanson de Sophocle à Salamine* ainsi que le portrait de Chloë dans l'idylle intitulée *Longus* expriment l'esprit antique avec un bonheur plus grand qu'aucune œuvre connue de nous à l'exception des *Camées* de Gautier.

« Il est un élément distinctif qui prévaut dans toute la poésie de Victor Hugo et plus encore dans les deux volumes de la *Seconde Légende*. C'est l'exubérance de ses outrances, sa révolte véhémente contre l'autorité des modèles et des traditions qui pendant deux siècles ont paralysé le développement de la littérature française. Il a créé, ou plutôt ressuscité un nouvel art de poésie et un nouveau vocabulaire. C'est un cas curieux de retour vers Ronsard et Clément Marot. Le secret de la prompte célébrité qu'un volume de V. Hugo s'assure en pays étrangers est dans ce fait qu'il n'écrit jamais dans les limites où les Français ont borné les lois immuables de la forme, mais avec la liberté de touche d'un jeune et ardent romantisme. Du point de vue de l'art et en tenant compte de sa courte vue, de ses faiblesses et aussi de ses à-coups de génie, Hugo semble tenir un peu de Racine ou de Gœthe, mais relever surtout de la catégorie des Shakespeare, Marlowe, De Vega et Jean-Paul.

« Dans la *Légende des Ages*, il y a une profusion de thèmes et une variété de moyens qui, parmi les lettrés, choque les conservateurs qui prennent Boileau pour modèle et gardent vivante leur vénération pour ce qu'ils appellent la « Langue des Dieux ». Plus d'une matière mise en œuvre dans la seconde *Légende des Siècles* provient de ce que les classiques considèrent comme leur propriété légitime, nommément des mythes grecs et des chroniques romaines ; mais leur poète est capable de tirer les plus belles « notes de flûte » du chaos et du désordre des événements de la vie quotidienne ; tout ce qui aurait écrasé Racine, la poussée des intérêts, leur conflit, les gestes et la vie grouillante de la rue, la poussière des places publiques, rien de tout cela n'obnubile l'inspiration de V. Hugo. L'apôtre du romantisme accueille tous les sarcasmes et toutes les démences qu'interdisait la noble muse classique. Les erreurs non moins que les bonheurs de Victor Hugo sont un résultat de cette conception. Au reste, il ne réussit pas toujours en empruntant à la nature des antithèses bizarres de lumière et d'ombre, ou en appelant le trivial à son aide pour alléger ou rehausser le sublime. Il a trop la conviction que la nonchalance est le raffinement de l'art.

« Somme toute, son inspiration décèle la puissance latente ou grotesque et révèle ce qu'il peut contenir de terreur et de pitié ; mais

le poète a trop souvent négligé de prendre garde qu'à ses pieds béait l'ouverture du puits de la chute. »

Nord et Sud, juillet-septembre 1877 :

Très courte note de Paul Lindau, *Victor Hugo in und nach der Verbannung* dans un article sur Victor Hugo pendant et après l'exil : « V. Hugo avait atteint l'apogée de sa grandeur : il a voulu se dépasser dans la suite de la *Légende des Siècles* ; mais cela ne lui a pas bien réussi. Ce recueil de poèmes est très caractéristique par son surhaussement (Steigerung) et son inflation (Anwachs) continus, car c'est là ce que Victor Hugo aime, et il le peut réaliser. Ce caractère excepté, cette nouvelle série ne donne lieu à aucune nouvelle remarque... Reportons-nous, — conclut Lindau —, au poème d'*Abîme*, qui donne le ton et l'exemple de ce surenchérissement. »

Suit l'analyse d'*Abîme*.

VICTOR HUGO ET LA COMMUNE

Un certain nombre de poèmes de la Seconde *Légende des Siècles* posent la question des rapports de Victor Hugo et de la Commune, notamment le *Comte Félibien* et *Guerre Civile*. Notre rôle n'était pas de juger le poète du point de vue politique ; nous nous sommes bornés à signaler les actes et les discours de Victor Hugo dans notre introduction. Nous donnons ici, en reproduisant deux articles, un aperçu de l'opinion des partis opposés.

I

Francisque Sarcey. *Le Gaulois*, 2 juin 1871. A propos de l'article publié dans l'*Indépendance belge* du 27 mars 1871 par V. Hugo[1]. Francisque Sarcey écrit :

« Quand je vous disais qu'il a passé sur le monde un vent de folie ! Victor Hugo, certes, n'était point réputé pour son bon sens, et jamais personne ne s'est avisé de dire que cet homme de génie fût un esprit bien équilibré. Mais encore ne s'était-il jamais emporté à cet accès de sottise et de fureur dont il vient de donner aujourd'hui une preuve si étrange.

« Vous l'avez lue, cette monstrueuse lettre que nous avons publiée l'autre jour, et dans laquelle, lui, le poète de la Colonne, l'historien de Notre-Dame, il excuse ceux qui ont voulu, dans leur rage bestiale, anéantir par le feu ce Paris qu'il a chanté ; dans laquelle il cherche à tenir la balance égale entre l'Assemblée nationale et la Commune, entre une bande d'assassins et la France.

« Ces prodigieuses inepties, ces incroyables aberrations d'esprit et de conscience sont écrites dans cette langue apocalyptique dont le prophète de Jersey a pris l'habitude de revêtir ce qu'il appelle ses idées : vous diriez Jocrisse à Pathmos !

« Y a-t-il rien de plus triste et de plus bouffon tout ensemble que cette déclaration, faite d'un tel sérieux :

« *Je n'ai jamais compris Billioray, et Rigault m'a étonné jusqu'à*

1. Cet article a été reproduit dans *Actes et Paroles, Depuis l'Exil*, V.

« *l'indignation ; mais fusiller Billioray est un crime ; mais fusiller Raoul* « *Rigault est un crime.* »

« Pourquoi est-ce un crime, s'il vous plaît, ô poète ? On ne fusille point Billioray parce qu'il est difficile à comprendre ; on ne fusille point Raoul Rigault parce qu'il est étonnant. S'il fallait fusiller tous les gens que l'on ne comprend point, et tous ceux qui étonnent jusqu'à l'indignation, savez-vous bien que vous aussi vous courriez quelque risque ! Car, enfin, on ne vous comprend pas toujours, vous qui avez souvent, pour parler au public, emprunté la *bouche d'ombre* ; et, en ce moment même, vous nous étonnez fort, vous nous étonnez jusqu'à l'indignation.

« Nous ne demandons pourtant pas qu'on vous fusille.

« Si l'on fusille Billioray, si l'on fusille Raoul Rigault, c'est qu'ils ont mis le feu à des édifices publics ; c'est qu'ils ont tué des êtres inoffensifs, j'allais dire leurs semblables, mais ces gens-là n'ont de ressemblance qu'avec des chiens enragés. La peine des incendiaires et des assassins, c'est la peine de mort. Ils l'ont méritée ; ils savaient parfaitement, quand ils ont bouleversé Paris, qu'ils s'y exposaient. Je ne comprends pas plus que vous pourquoi ils se sont conduits ainsi, et je suis aussi étonné et indigné que vous de leurs excès. Mais ce qu'il est facile au moins de comprendre, c'est qu'ils sont coupables, et que le châtiment qui va les chercher est juste.

« Savez-vous qu'on irait loin avec votre théorie : « Des actes sau- « vages, étant inconscients, ne sont pas des actes scélérats ! »

« Si bien donc que, plus un crime serait abominable et hors de toute proportion avec les souvenirs de l'histoire, plus aussi il serait digne d'indulgence.

— « L'acte est trop sauvage pour ne pas être inconscient ! »

« Eh ! qui vous l'a dit ? Êtes-vous donc assez avant descendu dans ces consciences viciées pour en avoir sondé toutes les profondeurs et connu tous les secrets ? Qui vous assure que beaucoup de ces forcenés, quand ils préparaient, avec tant de sang-froid et d'adresse, la ruine de Paris et l'extermination de tout un peuple, ne possédaient pas la plénitude de leur raison ?

« Des fous, il y en avait : je n'en disconviens pas et je l'ai signalé moi-même un des premiers. Mais ce n'étaient pas les chefs, à coup sûr : les Raoul Rigault, les Billioray, les Jules Vallès, les Vermersch ! Fous peut-être, ceux-là, mais fous d'orgueil, d'ambition et de convoitises ; et ces folies-là sont celles dont l'homme est toujours comptable à la justice de son pays.

« Si encore ces paradoxes ne partaient que d'un excès de compassion pour des criminels qui, malgré leurs attentats, peuvent après tout exciter quelque pitié !

« Mais non ; c'est au nom de l'éternelle équité que Victor Hugo prétend les soustraire à la mort ou à l'exil qui les attend.

« De l'Assemblée ou de la Commune, demande-t-il, laquelle est la « vraie coupable ? L'histoire le dira. Ici le crime est aussi bien dans « l'Assemblée que dans la Commune, et le crime est évident. »

« Oui, sans doute, le crime est évident. Mais il y en a un autre qui n'est pas moins évident, à mon sens, c'est celui de l'écrivain qui met sur la même ligne les brigands qui déshonorent l'humanité et les représentants de la nation et du droit.

« Et qu'on ne vienne pas me dire que ce sont là de vaines phrases, de purs jeux d'esprit, des balancements d'antithèses, et qu'il ne faut pas y attacher d'autre importance.

« C'est avec ces phrases-là qu'on égare les pauvres diables, trop naïfs pour entrer dans ces subtilités de langage. Ils prennent au sérieux ces abominables concetti d'un queue-rouge déguisé en prophète, et là-dessus ils vont se faire tuer, les imbéciles, ils vont tout tuer, les fanatiques !

« Et lui, le grand homme, il les regarde, souriant de leur candeur. Il se complaît dans son œuvre ; il se dit : Je n'ai pas perdu ma journée ; j'ai écrit un beau morceau de littérature ! On me reproduira dans toutes les gazettes, et mon nom voltigera de nouveau sur les lèvres des hommes.

« Et c'est à cette farouche idolâtrie de soi que l'on immole le bon sens, la vertu, l'honneur. On se croit Dieu ; mais Pascal l'a dit d'un trait bien énergique : « Qui veut faire l'ange fait la bête. »

« Victor Hugo se croit sublime ; il n'est que grotesque.

« Il l'est quand il donne son adresse en plein journal, et qu'il offre un asile chez lui aux polissons qui ont rêvé d'incendier Notre-Dame.

« J'aurais bien voulu voir cela, un sous-Vallès quelconque se présentant chez le grand homme et le sommant de tenir sa promesse :

— « C'est moi qui ai tué vingt gendarmes et fait sauter trois « maisons : ouvrez-moi la vôtre, et touchez là. »

« Quelle grimace aurait fait le proscrit de l'Empire !

« Il n'eût pas été long à trouver une défaite.

« Il eût parlé de l'hospitalité belge, qu'il lui était interdit de violer ; il eût dit que, lorsqu'on est accueilli comme un frère par un peuple étranger, on lui doit au moins la politesse de se conformer à ses lois ; il lui eût enfin mis en beau langage toutes les vérités que les Bruxellois viennent de lui lancer à coups de pierre dans les fenêtres de son logis.

« Ces pierres, soyez sûr que le grand homme va les ramasser et s'en faire un piédestal à sa vanité.

« Quelle misère ! Peut-on être aussi parfaitement sot quand on a du génie ! Génie et sottise, cela va donc ensemble ?

« Hélas ! oui, quelquefois. »

II

Camille Pelletan. *Victor Hugo, homme politique.* Paris, Ollendorf, 1907, pp. 319-321 et 336-337 :

« Ce fut une question de savoir si le droit d'asile ne serait pas supprimé pour les hommes de la Commune, et si les pays étrangers ne livreraient pas, à la plus implacable des répressions, ceux qui avaient réussi à franchir la frontière.

« Le 25 mai 1871, M. d'Anethan, ministre des affaires étrangères belges, interpellé à la Chambre de Bruxelles, déclarait que, tout au moins, la Belgique les livrerait.

« Ce ne sont point des réfugiés politiques, disait-il ; nous ne devons « pas les considérer comme tels. Ce sont des hommes que le crime a « souillés, et que le châtiment doit atteindre. »

« Victor Hugo avait, à maintes reprises, blâmé les actes de la Commune : notamment à propos du décret des otages et de la destruction de la colonne Vendôme. Cette suppression du droit d'asile le révolta. On était à une de ces heures, trop fréquentes dans l'histoire, où, avec l'entraînement de la victoire, un courant tempêtueux, déchaîné, courbe, renverse, brise, roule, emporte tout dans ses flots irrésistibles ; où les notions ordinaires de pitié, d'humanité, le souci des règles normales qui sont la garantie commune, les simples inspirations du sang-froid et du bon sens, ne peuvent plus faire entendre leurs voix dans la clameur des passions triomphantes ; où il semble qu'aucune force humaine n'a la puissance de se mettre en travers du torrent que l'orage a fait crever sur le sol, jusqu'à ce qu'il ait passé, ravageant, dévastant sa route ; où tout ce que l'on peut attendre d'une tentative de résistance, ce n'est pas de l'arrêter, c'est de se faire broyer par lui. Nous avons vu, aux heures de révolutions et de grandes commotions nationales, ces explosions terribles de l'esprit public. Toutes les foules sont sujettes à ces affolements collectifs. Ils deviennent formidables quand ils s'étendent sur un pays entier, plus encore, sur toute l'Europe. Au milieu des huées où le cri : Tue ! répond au cri : Assomme ! — dans le réveil de tous les vieux instincts féroces du primitif animal humain, par l'éclat rouge du sang largement versé ; — parmi les dénonciations tenant suspendu le soupçon sur toutes les têtes, à une heure où les exécutions hâtives peuvent rendre mortel le moindre mot, le moindre malentendu, quand les colères furieuses des partis

abritent sans le savoir les intérêts privés, les haines privées, les vengeances personnelles qui se cachent dans leurs rangs, quand, dans l'opinion victorieuse, les chefs eux-mêmes ne tiennent plus leurs soldats, et semblent trahir sitôt qu'ils essayent d'arrêter les pires excès, il se dégage, de la situation que le pays traverse, une puissance collective qui domine tous les esprits faibles, arrête la protestation des plus vigoureux, électrise les fureurs des uns, paralyse l'action contraire des autres, et livre pour un temps, presque sans contestation possible, le monde à la passion sauvage de la destruction.

« Victor Hugo se dressa seul, offrant sa robuste poitrine au choc de l'entraînement qui semblait irrésistible. Ceux qui ont assisté à cette époque savent s'il était certain d'attirer sur sa tête toutes les haines, et peut-être pis. Mais, on l'a déjà vu : la tempête était son élément.

« Lui, hôte de la Belgique, il écrivait à l'*Indépendance belge* une lettre où il offrait sa maison comme asile aux réfugiés....

«... Ce génie dont le nom est le nom le plus éclatant de toute l'Europe, regardez-le ! A soixante-neuf ans, il semble qu'il va chercher les huées ; il attire sur lui tous les outrages, toutes les persécutions ; sa maison est assaillie à coups de pierres, il se fait chasser encore une fois ; il déchaîne contre lui toutes les injures de ceux mêmes qui le courtisaient hier, et qui le courtiseront encore demain... pourquoi ? pour faire respecter le droit d'asile refusé à des vaincus.

« Ce qui éclate dans toute son existence, aussi bien littéraire que politique, c'est précisément l'opposé de cet esprit de flatterie aux idées dominantes, de recherche du succès, de besoin de bravos, que ses critiques de parti pris s'obstinent à lui attribuer. C'est, au contraire, une perpétuelle flamme de combat ; le tumulte des orages qu'il soulève, et où il se jette passionnément ; la fierté hautaine des héros légendaires qu'il aimait à chanter debout au milieu des assauts qui les enveloppent, sentant l'éclair de leur épée plus resplendissant sous une grêle de pierres, au milieu des huées, et arrêtant seuls la poussée furieuse d'une foule avec leur poitrine de géant dressée en travers.

« Que l'orgueil ait une grande part dans cette existence politique, je le crois, et peu m'importe. Oui, l'orgueil du génie qui comprend qu'il doit se montrer au temps présent, et se montrer à la postérité, luttant pour les idées les plus hautes, avec la puissance la plus redoutable. Il me semble, je l'avoue, que cet orgueil-là est une des formes de la conscience. Il me semble aussi qu'un tel orgueil ne pourrait pas venir à la pensée d'un homme qui n'aurait pas profondément ressenti les nobles colères du droit et les hautes inspirations de la pitié. Mais je ne discute pas ces points de doctrine. Si c'est là de l'ambition, puisse l'avenir réserver à l'humanité beaucoup d'ambitieux du même genre. »

BIBLIOGRAPHIE

DES ÉDITIONS

DE LA *LÉGENDE DES SIÈCLES* DE 1877[1].

La Légende des Siècles. Nouvelle série. Paris, Calmann-Lévy, rue Auber, n° 3, imprimerie A. Quentin, 26 février 1877, 2 vol. in-8°.

La Légende des Siècles. Nouvelle série. Paris, Calmann-Lévy, 1879, 2 vol. in-18.

La Légende des Siècles. Nouvelle série. Paris, Lemerre, 1882, 2 v. petit in-12[2].

---

1. Pour ce qui concerne les manuscrits, voir la page CXXXVII du tome Ier de la *Légende des Siècles* de 1859.

2. Un an plus tard, en septembre 1883, la *Nouvelle série* fut incorporée dans l'édition collective des *Légendes des Siècles* de 1859, 1877 et 1883, publiée par J. Hetzel.

LA LÉGENDE

DES SIÈCLES

—

NOUVELLE SÉRIE

TOME I

VICTOR HUGO

LA LÉGENDE

DES SIÈCLES

NOUVELLE SÉRIE

TOME I

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

M DCCC LXXVII

Tous droits réservés.

Le complément de la *Légende des Siècles* sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre.

V. H.

Paris, 26 février 1877.

LA VISION

D'OU EST SORTI CE LIVRE

LA VISION
D'OU EST SORTI CE LIVRE

NOTICE

Le manuscrit de *La Vision d'où est sorti ce livre* se compose de sept feuillets.

Le dernier feuillet est daté du 26 avril 1859 ; il n'est pas de même papier que les six autres, il est plus abondamment raturé. Ce dernier feuillet représente seul le premier état du brouillon ; il contient une indication de développement en prose ; au bas de la page est mis en réserve un hémistiche :

.....âpre, immense, écroulé

Le reste du manuscrit, malgré ses variantes assez nombreuses, a dû être recopié ; les additions marginales elles-mêmes, rédigées sans doute avant la copie, y sont nettes, et, particularité assez rare, cette partie du manuscrit n'offre, pour les noms propres, ni changements, ni hésitations.

Il n'y a pas à se méprendre sur le chiffre final de la date : 26 avril 1859, ce *9* est de même forme que tous ceux qu'on rencontre dans les manuscrits de V. Hugo, lorsque son écriture est rapide ; c'est un chiffre de forme exactement semblable à celui qui figure au feuillet 5, dans la note du vers 102 : « Après avoir fait ce vers aujourd'hui 22 avril 1859, je me suis aperçu que c'était le vendredi saint[1] ».

---

1. C'est en 1859 que le vendredi saint tombait le 22 avril ; en 1857, il était le 10 avril.

Si dans l'édition V. Hugo a daté sa pièce de l'année 1857, c'est par un procédé analogue à celui dont il a usé dans les *Contemplations* : il s'est reporté par la pensée à la date où, sur le conseil d'Hetzel, il se remettait aux *Petites Epopées*, et où, pour la première fois, il envisagea l'ensemble de son œuvre.

*
* *

La Vision d'où est sorti ce livre a été écrite au moment où V. Hugo songeait à expliquer son œuvre à peu près achevée, où il composait dans ce dessein les mythes du *Satyre* et de *Pleine mer-Plein ciel* et où il écrivait sa Préface en prose. *La Vision d'où est sorti ce livre* appartient à ce groupe d'inspirations. Elle eût pu devenir le prologue de la *Légende des Siècles* de 1859 ; elle eût été en parfaite harmonie avec le *Satyre* qui en constitue le centre, et *Pleine mer - Plein ciel* qui en est la conclusion. Mais la nécessité d'expliquer au lecteur les rapports qui unissent la *Légende* avec *Dieu* et *La fin de Satan*, celle de caractériser par une manière de critique préalable l'ensemble de l'œuvre, toutes choses qui réclamaient la précision de la prose, décidèrent V. Hugo à réserver *La Vision d'où est sorti ce livre* pour la suite de la *Légende des Siècles* qu'il annonça dans sa préface en prose.

La Vision d'où est sorti ce livre est une reprise du thème développé dans la *Pente de la rêverie :*

Je vis soudain surgir.....
D'autres villes aux fronts étranges, inouïs,
Sépulcres ruinés des temps évanouis,
Pleines d'entassements, de tours, de pyramides,
Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux humides...
Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes
Je pus compter ainsi trois étages de Romes.
... Les races mortes
De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,
Et je les vis marcher ainsi que les vivants,
Et jeter seulement plus de poussière aux vents.
Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,
Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,
Les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
D'où sans cesse sortaient des générations.

Ainsi j'embrassais tout, et la terre, et Cybèle ;
La face antique auprès de la face nouvelle ;
Le passé, le présent; les vivants et les morts ;
Le genre humain complet...

Les Feuilles d'automne, XXIX, 28 mai 1830.

Dans la *Légende des Siècles*, il a plu à V. Hugo de s'élever encore une fois à cette hauteur vertigineuse, d'où sa « rêverie » avait déjà contemplé les ruines de l'univers et l'ensemble de l'histoire évanouie ; il lui est arrivé même de retrouver sous sa plume certaines expressions du texte de 1830 :

Toutes les villes, Thèbe, Athènes, *des étages*
De Romes sur des tas de Tyrs...

Une différence pourtant sépare les deux pièces ; la première donne l'impression d'un vertige et d'un éblouissement continus; le poète sort du spectacle entrevu

...avec un cri terrible,
Ebloui, haletant, stupide, épouvanté...

Le poème de la *Légende des Siècles* est de construction plus dramatique : il est plus voisin de l'*Apocalypse*, des anges y passent jetant des appels : « Dieu ! Fatalité ! » et leur apparition, comme il arrive dans l'*Apocalypse*, est l'annonce d'un brusque changement de décor.

Parfois aussi il semble que *La Vision d'où est sorti ce livre* ait, avant tout, la prétention d'être un programme fastueux des scènes historiques que le livre va mettre en œuvre. L'inspiration y est plus nettement épique que dans la *Pente de la rêverie* ; on y rencontre plus de vigueur, et plus de précision dans le vocabulaire pittoresque ; c'est un prologue puissamment évocateur, destiné à frapper les esprits avant le lever de rideau, à solliciter la curiosité et à émouvoir l'imagination des lecteurs par l'étrangeté et l'ampleur des scènes qu'il promet à leurs yeux.

LA VISION
D'OU EST SORTI CE LIVRE

J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.

C'était de la chair vive avec du granit brut,
Une immobilité faite d'inquiétude,
Un édifice ayant un bruit de multitude,
Des trous noirs étoilés par de farouches yeux, 5
Des évolutions de groupes monstrueux,
De vastes bas-reliefs, des fresques colossales ;
Parfois le mur s'ouvrait et laissait voir des salles,
Des antres où siégeaient des heureux, des puissants,
Des vainqueurs abrutis de crime, ivres d'encens, 10
Des intérieurs d'or, de jaspe et de porphyre ;
Et ce mur frissonnait comme un arbre au zéphire ;

---

6. Des *apparitions* de groupes
7. D'*énormes*. Correction sur épreuves.
Tout cela
12. *Ce chaos* frissonnait comme un arbre au [zéphyre] ;
12-20. Addition marginale :
Sur ce mur qui vibrait comme un arbre au zéphyre :
Tous les siècles le front ceint de tours ou d'épis,
a) *Semblaient des sphynx au fond de* l'énigme accroupis
b) *Semblaient des sphynx hideux* sur l'énigme accroupis,

---

1. Cf. *La Pente de la rêverie*, v. 114 : ...Ce *rêve* hideux. — L'expression *le mur des siècles* rappelle ces vers de *Ratbert* :

et du mur de l'histoire
Les ans ont effacé cette vision noire.

4. Cf. *La Pente de la rêverie*, v. 106 :

C'était comme un grand *édifice*
Formé d'entassements de siècles et de lieux.

Tous les siècles, le front ceint de tours ou d'épis,
Étaient là, mornes sphinx sur l'énigme accroupis;
Chaque assise avait l'air vaguement animée; 15
Cela montait dans l'ombre ; on eût dit une armée
Pétrifiée avec le chef qui la conduit
Au moment qu'elle osait escalader la Nuit;
Ce bloc flottait ainsi qu'un nuage qui roule;
C'était une muraille et c'était une foule; 20
Le marbre avait le sceptre et le glaive au poignet,
La poussière pleurait et l'argile saignait,
Les pierres qui tombaient avaient la forme humaine.
Tout l'homme, avec le souffle inconnu qui le mène,
Ève ondoyante, Adam flottant, un et divers, 25
Palpitaient sur ce mur, et l'être, et l'univers,
Et le destin, fil noir que la tombe dévide.
Parfois l'éclair faisait sur la paroi livide
Luire des millions de faces tout à coup.
Je voyais là ce Rien que nous appelons Tout; 30
Les rois, les dieux, la gloire et la loi, les passages
Des générations à vau-l'eau dans les âges;

Chaque assise avait l'air vaguement animée;
Tout le bloc frissonnait; on eût dit une armée
Pétrifiée avec le chef qui la conduit
*Alors qu'elle essayait d'*escalader *la nuit*;
Le bloc...

25. *a*) *Flottant...*
b) *La vie, Eve ondoyante, Adam un et divers,*
28. [Souvent] l'éclair...
30. Je voyais là ce *rien* que nous appelons *tout*;
31. ... la gloire et *l'orgueil...*

---

15. Cf. *Ibid.*, v. 109 :

A toutes les hauteurs, nations, peuples, races

24. Cf. *Ibid.*, v. 98 :

La face antique auprès de la face nouvelle;
Le passé, le présent; les vivants et les morts;.
Le genre humain complet...

Et devant mon regard se prolongeaient sans fin
Les fléaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,
La superstition, la science, l'histoire, 35
Comme à perte de vue une façade noire.

Et ce mur, composé de tout ce qui croula,
Se dressait, escarpé, triste, informe. Où cela?
Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres.

*

Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres, 40
Qui résistent, au fond des nombres ou des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux;
Je regardais ce mur d'abord confus et vague,
Où la forme semblait flotter comme une vague,
Où tout semblait vapeur, vertige, illusion; 45
Et, sous mon œil pensif, l'étrange vision
Devenait moins brumeuse et plus claire, à mesure
Que ma prunelle était moins troublée et plus sûre.

*

Chaos d'êtres, montant du gouffre au firmament!
Tous les monstres, chacun dans son compartiment; 50
Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde;

---

35. Les *songes*, les douleurs,
obscur,
38. Se dressait escarpé, *vaste*, informe. Correction sur épreuve.
42. A la fixité calme et *sereine*
45. Où tout semblait vapeur, *fumée*, illusion
46. ... *l'obscure* vision
fléaux
50. Tous les *âges*...
51. Le siècle *heureux*,...

---

40 et 44. *Brouillards... où la forme semblait flotter...*, Vision analogue dans la *Pente de la Rêverie*, v. 65-72, où une comparaison évoquait tout un paysage avec des « brouillards flottant comme un duvet ».

Brume et réalité ! nuée et mappemonde !
Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battants ;
Tous les peuples ayant pour gradins tous les temps ;
Tous les temples ayant tous les songes pour marches ; 55
Ici les paladins et là les patriarches ;
Dodone chuchotant tout bas avec Membré ;
Et Thèbe, et Raphidim, et son rocher sacré
Où, sur les juifs luttant pour la terre promise,
Aaron et Hur levaient les deux mains de Moïse ; 60
Le char de feu d'Amos parmi les ouragans ;

---

52. *Songe* et réalité !
53. *a*) *Ce mur* était l'histoire
b) Ce rêve était *l'abîme ouvert*
57-60. Addition marginale.

---

57. *Dodone* : « ville d'Epire, auprès de laquelle il y avait une forêt consacrée à Jupiter et dont les chênes rendaient des oracles ». Chompré, *Dictionnaire de la fable*, 1753.

Membré. Les chênes de *Mamré* ou *Mambré* sont célèbres dans la Bible. C'est à Membré que Joseph eut ses songes. *Genèse*, XXXVII, 1-11, 31-36 ; c'est là que Dieu apparut à Abraham : XV, 18 ; XVII, 1 ; c'est là que de mystérieux personnages viennent annoncer à Abraham la naissance d'Isaac et la ruine de Sodome, *ibid.*, XVIII.

58. *Thèbe* est appelée par les Égyptiens la ville d'Ammon : c'est de Thèbes, en Égypte, que partirent les deux colombes qui allèrent porter l'ordre de rendre les oracles de Jupiter, l'une en Libye, au temple de Jupiter Ammon, l'autre à Dodone.

58-60. *Raphidim*. Cf. ce qui est écrit dans l'*Exode* : « Cependant Amalec vint à Raphidim combattre contre Israël. Et lorsque Moïse tenoit les mains élevées, Israël étoit victorieux ; mais lorsqu'il les abaissoit un peu, Amalec avoit l'avantage. Cependant les mains de Moïse étoient lasses et appesanties. C'est pourquoi ils prirent une pierre, et, l'ayant mise sous lui, il s'y assit ; et Aaron et Hur lui soûtenoient les mains des deux côtés. » *Ex.* XVII, 8-12.

61. *Amos*. Les livres sacrés ne nous renseignent pas sur la fin de la vie d'Amos. V. Hugo met-il à profit ce silence pour imaginer une fin merveilleuse du prophète ? Ou plutôt ne confond-il pas Amos avec Elie ? Une image assez frappante dans le texte de la prophétie d'Amos a pu faciliter cette confusion. Amos dit que la colère de Dieu éclatera « comme *un char* qui grince sous le poids d'une trop lourde

Tous ces hommes, moitié princes, moitié brigands,
Transformés par la fable avec grâce ou colère,
Noyés dans les rayons du récit populaire,
Archanges, demi-dieux, chasseurs d'hommes, héros 65
Des Eddas, des Védas et des Romanceros ;
Ceux dont la volonté se dresse fer de lance ;
Ceux devant qui la terre et l'ombre font silence ;
Saül, David ; et Delphe, et la cave d'Endor
Dont on mouche la lampe avec des ciseaux d'or ; 70
Nemrod parmi les morts ; Booz parmi les gerbes ;
Des Tibères divins, constellés, grands, superbes,
Étalant à Caprée, au forum, dans les camps,
Des colliers que Tacite arrangeait en carcans ;
La chaîne d'or du trône aboutissant au bagne. 75
Ce vaste mur avait des versants de montagne.
O nuit ! rien ne manquait à l'apparition.

---

63. *Augmentés* par la fable
rois, chevaliers,
65. .... demi-dieux, *titans, voleurs,* héros
67. Ceux dont la volonté s'*aiguise en fer* de lance ;
73. *Promenant* à Caprée, *à Naples,* dans les camps

---

charge ». *Amos* II, 6-16. Le nom d'Amos une fois associé dans l'esprit du poète avec le souvenir d'un char, il se peut que le voisinage de la légende d'Elie ait contaminé sa réminiscence.

69. *Endor.* Il s'agit de la Pythonisse d'Endor à qui Saül, la veille de la bataille de Gelboë, fait évoquer l'ombre de Samuel (*Les Rois,* I, XXVIII, 7 et sq.). — Il est question, dans la Bible, des ciseaux d'or destinés à moucher les lampes sacrées à propos de la construction de l'Arche sainte (Ex. XXV, 38 et XXXVII, 23) et de celle du temple de Salomon (*Les Rois,* III, VII, 49 et *Paral.* II, IV, 21). Le Maistre de Saci traduit par « mouchettes » et « pincettes ».

71. *Nemrod.* La légende de Nemrod a tenté V. Hugo : Cf. dans la *Fin de Satan* la strophe première du *Glaive* ; il avait songé à insérer dans les *Petites Épopées* plusieurs développements de la *Fin de Satan,* et parmi eux *Nemrod* ; il n'est donc pas étonnant de le voir figurer dans le résumé que V. Hugo fait ici des inspirations de son livre.

Tout s'y trouvait, matière, esprit, fange et rayon ;
Toutes les villes, Thèbe, Athènes, des étages
De Romes sur des tas de Tyrs et de Carthages ; 80
Tous les fleuves, l'Escaut, le Rhin, le Nil, l'Aar,
Le Rubicon disant à quiconque est césar :
— Si vous êtes encor citoyens, vous ne l'êtes
Que jusqu'ici. — Les monts se dressaient, noirs squelettes,
Et sur ces monts erraient les nuages hideux, 85
Ces fantômes traînant la lune au milieu d'eux.
La muraille semblait par le vent remuée ;
C'étaient des croisements de flamme et de nuée,
Des jeux mystérieux de clartés, des renvois
D'ombre d'un siècle à l'autre et du sceptre aux pavois, 90
Où l'Inde finissait par être l'Allemagne,
Où Salomon avait pour reflet Charlemagne ;
Tout le prodige humain, noir, vague, illimité ;
La liberté brisant l'immuabilité ;
L'Horeb aux flancs brûlés, le Pinde aux pentes vertes ; 95
Hicétas précédant Newton, les découvertes

---

78. Tout *était là : tout l'être et la création* ;

84. Les monts ces { *ténébreux* / *difformes* / *sauvages* / *farouches* } squelettes,
Les neiges, ces linceuls, les nuages hideux,
Ces fantômes traînant la lune au milieu d'eux :

Corrections sur épreuves.

89. Des jeux mystérieux de *rayons*,
90. .... et du *trône* [au] pavois.
brutalité,
94. *La liberté mêlée à la fatalité*,
95-98. Addition marginale.

---

78. Cf. la *Pente de la rêverie*, v. 126-127.

Et l'homme avec la *chose*, et l'être avec *l'esprit*
Flottèrent à mon souffle...

79. *Des étages de Rome*. Cf. Notice, p. 5.
96. *Hicetas* : Sur les idées d'Hicetas, Hugo trouvait dans Moreri

Secouant leurs flambeaux jusqu'au fond de la mer,
Jason sur le dromon, Fulton sur le steamer;
La Marseillaise, Eschyle, et l'ange après le spectre;
Capanée est debout sur la porte d'Électre, 100
Bonaparte est debout sur le pont de Lodi;
Christ expire non loin de Néron applaudi.
Voilà l'affreux chemin du trône, ce pavage
De meurtre, de fureur, de guerre, d'esclavage;
L'homme-troupeau! cela hurle, cela commet 105
Des crimes sur un morne et ténébreux sommet,
Cela frappe, cela blasphème, cela souffre,
Hélas! et j'entendais sous mes pieds, dans le gouffre,
Sangloter la misère aux gémissements sourds,
Sombre bouche incurable et qui se plaint toujours. 110
Et sur la vision lugubre, et sur moi-même
Que j'y voyais ainsi qu'au fond d'un miroir blême,
La vie immense ouvrait ses difformes rameaux;

---

102. Ce vers est accompagné de cette note de V. Hugo : Après avoir fait ce vers aujourd'hui 22 Avril 1859, je me suis aperçu que c'était le Vendredi-Saint.

103. [Je voyais le chemin] *de l'empire,* pavage
Voilà le *noir* chemin du trône, ce pavage. Correction sur épreuves.
de crime,
104. ... de fureur, *de haine,* d'esclavage;
105. *Hommes, troupeau.*
106. ... sur un morne et *tragique* sommet,
aux astres
107. *Cela montre le poing au tombeau,* cela souffre,
113. La vie *obscure* ouvrait

---

cette indication : « Hicetas, de Syracuse, ancien philosophe. Il croyoit que la terre étoit mobile, comme nous l'apprenons de Diogène Laërce, en la vie de Philolaüs. On ne sait en quel siècle il a vécu. » Art. Hicetas.

99. *Dromon* : Cf. *Aymerillot,* dans la *Légende des Siècles* de 1859, tome Ier, p. 187.

101. *Sur la porte d'Electre* : Cf. Eschyle, *Les Sept Chefs contre Thèbes* : Καπανεὺς δ' ἐπ' Ἠλέκτρασιν εἵλητο πύλαις. L'Electre qui a donné son nom à la porte de Thèbes est la sœur de Cadmus.

Je contemplais les fers, les voluptés, les maux,
La mort, les avatars et les métempsycoses, 115
Et dans l'obscur taillis des êtres et des choses
Je regardais rôder, noir, riant, l'œil en feu,
Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.

*

Quel titan avait peint cette chose inouïe ?
Sur la paroi sans fond de l'ombre épanouie 120
Qui donc avait sculpté ce rêve où j'étouffais ?
Quel bras avait construit avec tous les forfaits,
Tous les deuils, tous les pleurs, toutes les épouvantes,
Ce vaste enchaînement de ténèbres vivantes ?
Ce rêve, et j'en tremblais, c'était une action 125
Ténébreuse entre l'homme et la création ;
Des clameurs jaillissaient de dessous les pilastres ;
Des bras sortant du mur montraient le poing aux astres ;
La chair était Gomorrhe et l'âme était Sion ;
Songe énorme ! c'était la confrontation 130
De ce que nous étions avec ce que nous sommes ;

---

114. *a*) Je contemplais *les deuils, les souffrances*, les maux,
b) *Je sondais les destins,*
119-121. *Sous la paroi sans fond de l'ombre épanouie,*
Quel titan avait peint cette chose inouïe,
courbé
Sous laquelle, hagard et tremblant j'étouffais ?
121. ce *songe* où j'étouffais ?
123. Tous les deuils, tous les *maux*
124. Ce *morne* enchaînement
127. Des *hurlements sortaient*
131. De ce que nous *serons*

---

115. *Avatars* : le mot en 1859 a son sens précis de descente d'un Dieu sur la terre, d'incarnations successives de la divinité.
130-131. Cf. La *Pente de la rêverie*, v. 97-98 :

La face antique auprès de la face nouvelle
Le passé, le présent.

Les bêtes s'y mêlaient, de droit divin, aux hommes,
Comme dans un enfer ou dans un paradis ;
Les crimes y rampaient, de leur ombre grandis ;
Et même les laideurs n'étaient pas malséantes 135
A la tragique horreur de ces fresques géantes.
Et je revoyais là le vieux temps oublié.
Je le sondais. Le mal au bien était lié
Ainsi que la vertèbre est jointe à la vertèbre.

Cette muraille, bloc d'obscurité funèbre, 140
Montait dans l'infini vers un brumeux matin.
Blanchissant par degrés sur l'horizon lointain,
Cette vision sombre, abrégé noir du monde,
Allait s'évanouir dans une aube profonde,
Et, commencée en nuit, finissait en lueur. 145

Le jour triste y semblait une pâle sueur ;
Et cette silhouette informe était voilée
D'un vague tournoiement de fumée étoilée.

*

Tandis que je songeais, l'œil fixé sur ce mur

---

137. .... [tout un monde] oublié.
138. ... *Le bien était* au *mal*...
141-149. Addition marginale.
141. *a*) Montait dans l'infini vers un *vague* matin
b) Montait *vers on ne sait quel livide* matin.
à
142. ... *dans* l'horizon lointain,
143. Cette vision *triste*
146. Le jour *vague*...
obscure
147. ... cette silhouette *étrange*...
148. D'un vague *tourbillon*...
149. *Pendant* que

137-139. Cf. *Ibid.* (132-134-137).

Oh ! cette double mer du *temps* et de l'espace.
Je *voulus la sonder*....
Et dire si son lit est de roche ou de fange.

Semé d'âmes, couvert d'un mouvement obscur 150
Et des gestes hagards d'un peuple de fantômes,
Une rumeur se fit sous les ténébreux dômes,
J'entendis deux fracas profonds, venant du ciel
En sens contraire au fond du silence éternel ;
Le firmament que nul ne peut ouvrir ni clore 155
Eut l'air de s'écarter.

*

Du côté de l'aurore,
L'esprit de l'Orestie, avec un fauve bruit,
Passait ; en même temps, du côté de la nuit,
Noir génie effaré fuyant dans une éclipse,
Formidable, venait l'immense Apocalypse ; 160
Et leur double tonnerre à travers la vapeur,
A ma droite, à ma gauche, approchait, et j'eus peur
Comme si j'étais pris entre deux chars de l'ombre.

Ils passèrent. Ce fut un ébranlement sombre.
Et le premier esprit cria : Fatalité ! 165
Le second cria : Dieu ! L'obscure éternité
Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.

Ce passage effrayant remua les ténèbres ;

---

150. *a*) *Couvert d'on ne sait quel fourmillement* obscur
b) *Vivant, pensant,* couvert
151. Et des gestes *brumeux*
152. *Un mouvement* se fit
153-154. J'entendis deux fracas *mystérieux, venant*
En sens contraire au fond du silence *immanent.*
155-156. L'immensité que nul ne peut ouvrir ni clore
a) Eut *deux..* ?
b) *Eut un double frisson.*
157. ... avec un *sombre* bruit,
166. ... Dieu ! *l'informe* éternité
voix
167. Répéta ces deux *mots* dans ses *cryptes* funèbres.
168. *Ces deux vols effrayants rayèrent* les ténèbres

---

168. Tout ce passage et ce qui le précède rappelle le développe-

Au bruit qu'ils firent, tout chancela ; la paroi
Pleine d'ombres, frémit ; tout s'y mêla ; le roi 170
Mit la main à son casque et l'idole à sa mitre ;
Toute la vision trembla comme une vitre,
Et se rompit, tombant dans la nuit en morceaux ;
Et quand les deux esprits, comme deux grands oiseaux,
Eurent fui, dans la brume étrange de l'idée, 175
La pâle vision reparut lézardée,
Comme un temple en ruine aux gigantesques fûts,
Laissant voir de l'abîme entre ses pans confus.

*

Lorsque je la revis, après que les deux anges
L'eurent brisée au choc de leurs ailes étranges, 180
Ce n'était plus ce mur prodigieux, complet,
Où le destin avec l'infini s'accouplait,
Où tous les temps groupés se rattachaient au nôtre,
Où les siècles pouvaient s'interroger l'un l'autre
Sans que pas un fît faute et manquât à l'appel ; 185
Au lieu d'un continent, c'était un archipel ;
Au lieu d'un univers, c'était un cimetière ;
Par places se dressait quelque lugubre pierre,

169-170. ... tout chancela ; *l'âpre effroi*
Flamboya sur le mur vertigineux : le roi
173. Et se *brisa*, tombant
174. ... comme deux *noirs* oiseaux. Correction sur épreuves.
175. ... dans la brume *obscure* de l'idée
176. La *blême* vision
180-206. Addition marginale.

---

ment de l'*Apocalypse*, XVI, 17 et sq. : « Le septième ange répandit sa coupe dans l'air... Aussitôt, il se fit des éclairs, des bruits, et des tonnerres et un grand tremblement de terre et si grand qu'il n'y en eut jamais un tel depuis que les hommes sont sur la terre. La grande ville fut divisée en trois parties et les villes des nations tombèrent.. »

172. Cf. La *Pente de la rêverie*, v. 143.

Je vis *trembler* leurs traits confus...

Quelque pilier debout, ne soutenant plus rien ;
Tous les siècles tronqués gisaient ; plus de lien ; 190
Chaque époque pendait démantelée ; aucune
N'était sans déchirure et n'était sans lacune ;
Et partout croupissaient sur le passé détruit
Des stagnations d'ombre et des flaques de nuit.
Ce n'était plus, parmi les brouillards où l'œil plonge, 195
Que le débris difforme et chancelant d'un songe,
Ayant le vague aspect d'un pont intermittent
Qui tombe arche par arche et que le gouffre attend,
Et de toute une flotte en détresse qui sombre ;
Ressemblant à la phrase interrompue et sombre 200
Que l'ouragan, ce bègue errant sur les sommets,
Recommence toujours sans l'achever jamais.

Seulement l'avenir continuait d'éclore
Sur ces vestiges noirs qu'un pâle orient dore,
Et se levait avec un air d'astre, au milieu 205
D'un nuage où, sans voir de foudre, on sentait Dieu.

*

De l'empreinte profonde et grave qu'a laissée

---

penché
189. Quelque pilier *tronqué*
190. *a*) *Ailleurs des siècles morts* gisaient ;
b) Tous les siècles épars
194. et des *mares* de nuit
parmi les *brumes*
195. Ce n'était plus *au fond de l'espace*
201. Que *le vent, bégayant sur les profonds* sommets,
204. Sur *ce passé hagard*
206. D'un nuage *blanc, pur, calme, où l'on* sentait Dieu.
207. *Et de l'empreinte étrange...*

195-196. Cf. La *Pente de la rêverie*, v. 124-125.

Bientôt autour de moi les ténèbres s'accrurent,
L'horizon se perdit, les *formes* disparurent.

Ce chaos de la vie à ma sombre pensée,
De cette vision du mouvant genre humain,
Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain, 210
Est sorti, reflétant de poëme en poëme
Toute cette clarté vertigineuse et blême;
Pendant que mon cerveau douloureux le couvait,
La légende est parfois venue à mon chevet,
Mystérieuse sœur de l'histoire sinistre; 215
Et toutes deux ont mis leur doigt sur ce registre.

Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
Du passé, du tombeau, du gouffre et de la nuit?
C'est la tradition tombée à la secousse
Des révolutions que Dieu déchaîne et pousse; 220
Ce qui demeure après que la terre a tremblé;
Décombre où l'avenir, vague aurore, est mêlé;
C'est la construction des hommes, la masure
Des siècles, qu'emplit l'ombre et que l'idée azure,
L'affreux charnier-palais en ruine, habité 225
Par la mort et bâti par la fatalité,
Où se posent pourtant parfois, quand elles l'osent,
De la façon dont l'aile et le rayon se posent,
La liberté, lumière, et l'espérance, oiseau;
C'est l'incommensurable et tragique monceau, 230
Où glissent, dans la brèche horrible, les vipères

217-230. Ici le dernier feuillet du manuscrit contient un brouillon :

Maintenant qu'est-ce qu'est que ce livre?
traduit
De [l'horreur,] du tombeau, [de l'ombre] et de la nuit

suivi des vers 219-222.

La rédaction définitive qui contient les vers 217-230 est faite en marge.

222 ... où l'avenir, *pâle* aurore,
231. ... où glissent, dans la brèche *informe*,

---

208. Cf. La *Pente de la rêverie*, v. 5 :

Car la pensée est sombre...

Et les dragons, avant de rentrer aux repaires,
Et la nuée avant de remonter au ciel ;
Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel ;
C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice 235
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,
Fier jadis, dominant les lointains horizons,
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,
Épars, couchés, perdus dans l'obscure vallée ;
C'est l'épopée humaine, âpre, immense, — écroulée. 240

---

234. *C'est le reste effrayant et sombre* de Babel ;
construction
235. *C'est la tradition des hommes*, l'édifice
238. ... que d'*informes* tronçons,
239. Épars, *gisants*,

---

236. Cf. La *Pente de la rêverie*, v. 112-113, où la vision du poète est appelée

Cette Babel du monde

Date du manuscrit : Guernesey, 26 avril 1859.

I

LA TERRE

LA TERRE

NOTICE

Le recueil des poèmes de la *Légende des Siècles* de 1877 est encadré entre l'*Hymne à la Terre* et le dialogue de l'*Abîme*. Ces deux poèmes servent de toile de fond aux grandes scènes épiques du premier plan, l'histoire de l'humanité se déroule devant la Nature et devant le Ciel.

L'*Hymne à la Terre* est une sorte de chant religieux, une manière de cantique solennel ; et, bien qu'il ne soit pas fait pour être accompagné de musique ou d'évolutions chorales, il garde cependant quelque chose de la disposition rythmique des Epinicies. Le développement des idées reste lui aussi dans la manière de Pindare ; c'est une glorification, où l'on sent une ardeur contenue d'enthousiasme, et la finale est empreinte d'une sorte de sérénité religieuse, comme elle l'est dans les Pythiques ou les Olympiennes :

> Fils, je suis Déméter, la déesse des Dieux,
> Et vous me bâtirez un temple radieux
> Sur la colline Callichore.

Le style a l'éclat et le nombre des images. Toute la pièce donne une impression de majesté et d'équilibre.

Certes la métaphysique hugolienne y tient sa place ; mais l'ensemble conserve assez d'idées familières aux poètes antiques pour en paraître immédiatement dérivé.

*
* *

La source où a puisé V. Hugo est l'hymne homérique à Cérès. Mais entre V. Hugo et l'auteur grec de l'hymne à Cérès, il y a eu, semble-t-il, un intermédiaire. Cet intermédiaire paraît avoir été un

écrivain dont V. Hugo affirmait que « pas une ligne ne lui échappait », un de ses admirateurs et de ses disciples, l'auteur applaudi d'*Hommes et Dieux* (1867), Paul de Saint-Victor. Vraisemblablement les livres et les conversations de Paul de Saint-Victor ne furent pas sans influence sur le goût tardif de l'auteur de la *Légende des Siècles* pour l'antiquité grecque. La *Légende des Siècles* de 1877 fait à la mythologie et à l'histoire de la Grèce une place qu'elles n'avaient point dans le recueil des *Petites Epopées* de 1859 ; c'est à partir de 1866 que Paul de Saint-Victor mit en relief dans ses articles et dans ses livres le « romantisme » de l'antiquité grecque. En interprétant et souvent même en transposant, par sa vision colorée, les œuvres affadies par la critique classique, il les rapprocha du génie hugolien : les dieux, les héros et les poètes grecs sont vus et compris par Paul de Saint-Victor dans la manière même de V. Hugo ; ils subissent sous sa plume une transformation analogue à celle que V. Hugo fit subir en 1868 au génie anglais dans *William Shakespeare*.

V. Hugo semble donc s'être fait dans l'*Hymne à la Terre* l'écho des impressions produites sur l'imagination de Paul de Saint-Victor par la lecture de l'hymne homérique à Démèter. Il suffit pour s'en rendre compte de grouper les passages les plus saillants du brillant article de Paul de Saint-Victor :

« Cérès, c'est la terre maternelle, le champ nourricier, la culture qui féconde et qui civilise... Elle apparaît dans la splendeur de sa divinité : Je suis, dit-elle, la glorieuse Démèter qui fait la joie des Dieux et des Hommes. Puis elle commande qu'on lui bâtisse sur la colline Callichore un temple où, plus tard, elle enseignera ses mystères... Elle relève la terre de l'excommunication qu'elle lui avait infligée... Triptolème reçoit d'elle les principes et les leçons de la vie... Elle parcourt le monde en jetant du haut du ciel les semailles des moissons futures... Cérès figure à la fois l'amour de la Terre pour ses enfants, sa désolation lorsque l'hiver arrache sa verdure, sa joie quand elle renaît au printemps... Ainsi les bienfaits de la vie et les espérances de la mort, les phénomènes de la germination et les miracles de la renaissance, le champ qui nourrit et qui fonde, le tombeau qui purifie et qui ressuscite, l'amour maternel et la pitié filiale, la providence et les espérances éternelles, toutes les idées sublimes, tous les sentiments, toutes les saintes croyances se personnifient dans Cérès et Proserpine. Elles étaient les madones du polythéisme... Les deux grandes déesses restent chastes, austères, édifiantes... Cérès se révèle par sa majesté même : « *Vera incessu patuit Dea...* [1] »

1. Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux*. Paris, Michel Lévy, 1867, in-8. II, Les Grandes Déesses, Cérès et Proserpine, p. 21-37. Dans une lettre

Voilà bien les thèmes développés par V. Hugo : la terre « bonne, grave et sévère aussi », la terre, « mère de la végétation, des chastes lys, des vignes mûres et des myrtes » ; la terre amoureuse du printemps « qui vient la baiser en mai » ; la terre à la fois « berceau et tombe » ; la terre, « belle, calme », harmonieuse et équilibrée comme il convient à une déesse grecque :

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux.

Mais il y a plus : le poème de V. Hugo contient une imitation littérale du texte de P. de Saint-Victor ; c'est à ce texte que V. Hugo emprunte les termes :

Et *vous me bâtirez un temple* radieux
Sur la colline Callichore.

Or les mots : *colline Callichore* sont un contresens commis par Paul de Saint-Victor. Le texte grec signifie : « Qu'on me bâtisse un temple au pied des remparts, au-dessus du (puits) Callichore, sur une hauteur ». P. de Saint-Victor n'est pas le seul à avoir pris le puits Callichore pour un sommet, mais il est le seul qui, d'une façon aussi nette, ait cru que le Callichore et la hauteur dont parle Homère étaient une seule et même chose.

L'influence de l'article de Paul de Saint-Victor sur l'inspiration de V. Hugo ne paraît donc pas douteuse.

*
* *

Il en résulte qu'orientées, dès leur essor, vers une transposition romantique, les conceptions grecques de V. Hugo se sont vite et facilement inclinées du côté de ses théories personnelles. Mais le mouvement primitif de la pensée antique reste néanmoins apparent, même à travers la double interprétation du critique et du poète ; et il semble souligné par le rythme que V. Hugo a su, en la circonstance, si heureusement choisir.

à Paul de Saint-Victor, le 20 janvier 1867, V. Hugo affirme que le livre d'*Hommes et Dieux* est « un de ses bréviaires ».

LA TERRE

HYMNE

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant;
Elle offre un lit de mousse au pâtre ;
Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel 5
Comme des sœurs autour de l'âtre.

Elle aime le rayon propice aux blés mouvants,

---

foyer
4. ... elle se chauffe au *grand astre* éternel
5. ... et rassure [la nuit]
7. Elle aime *avril, juillet, août, ces mois vivants*

Hymne. L'appellation d'hymne est ici justifiée non seulement par le rythme, mais parce qu'aussi l'hymne antique avait pour thème ordinaire la glorification d'un dieu, d'une personne ou d'un objet. Cf. dans la bibliothèque de V. Hugo, les hymnes homériques traduits en 1852 par Giguet ; les hymnes de Pindare en 1865 par Ayma ; les hymnes orphiques en 1869 par Leconte de Lisle.

1. Cf. dans la Notice p. 24, ce que dit Paul de Saint-Victor : « Cérès... c'est le champ nourricier... »

2. Cf. dans les *Chansons des Rues et des Bois*, le petit poème intitulé *Saison des Semailles*, 1843 :

> Il marche dans la plaine immense,
> Va, vient, jette la graine au vent.

5. Image familiale et sereine, qui contraste avec l'image des vers 59-61 dans les *Pauvres gens*, où sont rapprochées les constellations et les tourbillons d'étincelles de l'âtre.

7. L'emploi fréquent des substantifs abstraits en *ment* est caracté-

Et l'assainissement formidable des vents,
Et les souffles, qui sont des lyres,
Et l'éclair, front vivant qui, lorsqu'il brille et fuit, 10
Tout ensemble épouvante et rassure la Nuit
A force d'effrayants sourires.

Gloire à la terre! Gloire à l'aube où Dieu paraît!
Au fourmillement d'yeux ouverts dans la forêt,
Aux fleurs, aux nids que le jour dore! 15
Gloire au blanchissement nocturne des sommets!
Gloire au ciel bleu qui peut, sans s'épuiser jamais,
Faire des dépenses d'aurore!

La terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous,
Dont la sérénité ne dépend pas de nous, 20
Et qui mêle à nos vils désastres,
A nos deuils, aux éclats de rires effrontés,
A nos méchancetés, à nos rapidités,
La douceur profonde des astres.

La terre est calme auprès de l'océan grondeur; 25
La terre est belle; elle a la divine pudeur
De se cacher sous les feuillages;
Le printemps son amant vient en mai la baiser;

---

sublime
19. ... aime le ciel *clément,*
21. Et qui mêle *à tous nos* désastres
25. La terre *chante* auprès

---

ristique de la manière de V. Hugo dans ses dernières années : il en usait jadis sobrement et en tirait de grands effets. Il les multiplie maintenant : *immense tremblement des chênes, fourmillement d'yeux ouverts, blanchissement nocturne des sommets, vaste effacement du mal.* Ce sont autant de néologismes.

28. L'hymen du ciel avec la terre symbolisé par les pluies du printemps a été chanté par un grand nombre de poètes anciens : cf. la

Elle envoie au tonnerre altier pour l'apaiser
La fumée humble des villages. 30

Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits, ceux-ci.
La terre est bonne ; elle est grave et sévère aussi ;
Les roses sont pures comme elle ;
Quiconque pense, espère et travaille lui plaît ;
Et l'innocence offerte à tout homme est son lait, 35
Et la justice est sa mamelle.

La terre cache l'or et montre les moissons ;
Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
Le germe des saisons prochaines,
Dans l'azur les oiseaux qui chuchotent : aimons ! 40
Et les sources au fond de l'ombre, et sur les monts
L'immense tremblement des chênes.

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux ;

---

29. ... au tonnerre *obscur*
31. Ne frappe pas, tonnerre : *il est des innocents.*
33. Les roses sont *chastes* comme elle ;
34. Quiconque [prie], espère
37. *Elle porte un fardeau de fruits et de moissons ;*
40. ... qui [chuchottent] :
41. *Et le frais liseron dans l'herbe,*

---

note du vers 250 du livre Ier du *Lucrèce* de Munro. V. Hugo connaissait tout au moins les vers de Virgile :

> Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
> Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
> Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus.
> *Georgiques*, II, 325-327.

La joie de la terre au printemps est par ailleurs une idée qui revient à plusieurs reprises dans l'étude de Paul de Saint-Victor. Cf. Notice p. 24 et dans *Hommes et Dieux*, p. 36 la conclusion de l'étude : « Chaque printemps la ressuscite couronnée de fleurs. »

32-33. *Bonne, grave, sévère, pure.* Paul de Saint-Victor dit qu'elle est maternelle, austère, chaste. Cf. Notice p. 24 et 25.

Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux
Et satisfaits, l'arbre superbe ; 45
Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut ;
Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut
Le consentement du brin d'herbe.

Elle égalise tout dans la fosse ; et confond
Avec les bouviers morts la poussière que font 50
Les Césars et les Alexandres ;
Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal ;
Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
La différence de deux cendres.

Elle paie à chacun sa dette, au jour la nuit, 55
A la nuit le jour, l'herbe aux rocs, aux fleurs le fruit ;
Elle nourrit ce qu'elle crée,
Et l'arbre est confiant quand l'homme est incertain ;
O confrontation qui fait honte au destin,
O grande nature sacrée ! 60

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
Et puis elle est leur tombe ; et c'est elle qui fait

---

45. Et *confiants*
50. Avec *un pâtre mort*
53. *Elle efface, en sa vaste ignorance* du mal,
57. Elle *sourit quand elle* crée ;

---

46. Car l'équilibre, c'est le bas *aimant* le haut : L'amour crée l'harmonie et par suite l'équilibre ; c'est évidemment une idée de la métaphysique saint-simonienne, mais en dérivation d'une idée platonicienne : « La sphère se réjouit de ce que tous ses rayons sont égaux. »

49. Encore une idée antique, mais qui ne se rencontre point dans l'*Hymne à Cérès* : le développement peut avoir été suggéré par cette réflexion de Paul de Saint-Victor : « Déjà dans l'enfer païen la mort a perdu son aiguillon et dépouillé son horreur. »

Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu,
Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu, 65
Chanter la cigale sonore.

Pourquoi ? Pour consoler les sépulcres dormants.
Pourquoi ? Parce qu'il faut faire aux écroulements
Succéder les apothéoses,
Aux voix qui disent Non les voix qui disent Oui, 70
Aux disparitions de l'homme évanoui
Le chant mystérieux des choses.

La terre a pour amis les moissonneurs ; le soir,
Elle voudrait chasser du vaste horizon noir
L'âpre essaim des corbeaux voraces, 75
A l'heure où le bœuf las dit : Rentrons maintenant ;
Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant
Les socs pareils à des cuirasses.

Elle enfante sans fin les fleurs qui durent peu ;
Les fleurs ne font jamais de reproches à Dieu ; 80
Des chastes lys, des vignes mûres,
Des myrtes frissonnant au vent, jamais un cri

---

67. ... Pour *faire fête aux* sépulcres dormants
Du myrte qui frissonne au vent,
82. *Des myrtes remués des vents,*

68-69. C'est le résumé du contraste évoqué par Paul de Saint-Victor à propos des mystères d'Eleusis : « La terre tremblait sous leurs pieds et semblait prête à s'ouvrir : des fantômes horribles surgissaient, aux lueurs des éclairs dans l'obscurité. Puis un faucheur mystérieux moissonnait silencieusement un épi. Tout à coup, la lumière éclatait comme un lever de soleil ; les propylées du temple s'ouvraient à grand bruit : des chants d'allégresse s'élevaient du sanctuaire, les voiles tombaient et découvraient l'image de la Divinité rayonnante. Eternellement la nature répète le drame sacré d'Eleusis », p. 29 et 36.

Ne monte vers le ciel vénérable, attendri
Par l'innocence des murmures.

Elle ouvre un livre obscur sous les rameaux épais; 85
Elle fait son possible; et prodigue la paix
Au rocher, à l'arbre, à la plante,
Pour nous éclairer, nous, fils de Cham et d'Hermès,
Qui sommes condamnés à ne lire jamais
Qu'à de la lumière tremblante. 90

Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort;
C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord;
Quand la guerre infâme se rue
Creusant dans l'homme un vil sillon de sang baigné,
Farouche, elle détourne un regard indigné 95
De cette sinistre charrue.

Meurtrie, elle demande aux hommes : A quoi sert

---

83. Ne monte *au firmament*
85. *Elle est un livre ouvert*
Son amour
91. *Sa moisson, c'est la vie* et ce n'est pas la mort;
85-90. Cette strophe est placée dans le manuscrit après la strophe 91-96.
92. C'est la bouche qui [baise]
94. Creusant dans l'homme un *noir* sillon
95. *Elle foudroie avec un regard indigné,*
Cette monstrueuse charrue.

88-90. Fils de *Cham* et d'*Hermès*... *Cham* est le père de la race noire, la moins instruite : *Hermès* compagnon des Muses et des Charites, père de la science hermétique sous le nom d'Hermès trismégiste personnifie la partie éclairée du genre humain; mais, fils de Cham l'ignorant ou d'Hermès le savant les hommes sont condamnés à n'avoir jamais que des connaissances imparfaites. L'humanité participe fatalement de Cham et d'Hermès : sa science est toujours inévitablement incomplète et mêlée d'erreur.

93. *L'Hymne à la Terre* a été écrit en 1873, au lendemain de la guerre contre l'Allemagne.

Le ravage ? Quel fruit produira le désert ?
Pourquoi tuer la plaine verte ?
Elle ne trouve pas utiles les méchants, 100
Et pleure la beauté virginale des champs
Déshonorés en pure perte.

La terre fut jadis Cérès, Alma Cérès,
Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts ;
Et je l'entends qui dit encore : 105
Fils, je suis Démèter, la déesse des dieux ;
Et vous me bâtirez un temple radieux
Sur la colline Callichore.

---

103. *Alma Ceres* : *Alma*, nourricière, est l'épithète ordinaire de Cérès :

Liber et alma Ceres...
(Virgile, *Géorgiques*, I, 7.)

104. Mère aux yeux bleus *des champs, des blés*

---

108. Cf. Notice p. 25 ; le *Callichoros* n'est pas une colline, mais un puits situé au pied des remparts ouest d'Eleusis ; il est vrai que ce puits fut creusé non loin d'un rocher où fut bâti le plus ancien temple de Cérès. Cf. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités*. Art. Eleusis.

Date du manuscrit : 12 août 1873, Paris.
12 juillet 1874, Paris (biffé).

II

SUPRÉMATIE

SUPRÊMATIE

NOTICE

La pièce de *Suprématie* appartient à une date où V. Hugo songeait à donner dans la *Légende des Siècles* une place plus grande à l'Orient arabe et à l'Extrême-Orient, dont les légendes et le décor offraient à son imagination une source si riche de pittoresque.

Un certain nombre de brouillons inachevés témoignent de son intention et d'un commencement de mise à exécution : dans l'un de ces brouillons, qui date, comme *Suprématie*, de 1870, et qui porte pour titre *Le Brahmine et le Mage*, est ébauchée une comparaison entre la religion de l'Inde et celle de l'Égypte.

La pièce de *Suprématie*, qui portait en coin de page l'indication *Inde*, a été la seule achevée.

Elle n'est autre que la traduction à peu près littérale d'un passage de *l'Oupanichad* du Sama-Veda, cité par Pauthier dans *Les Livres sacrés de l'Orient*, volume si souvent mis à contribution par V. Hugo pour ses différents poèmes de l'*Islam* et des *Trônes d'Orient*.

Dans la traduction du *Kena-Oupanichad* du Sama-Veda donnée par Pauthier, il est raconté comment Agni, dieu du Feu, Vayou, dieu du Vent, et Indra, dieu de l'Espace, vainqueurs des mauvais génies grâce à la protection invisible de Brahma, s'attribuent à eux-mêmes tout le mérite de la victoire. Brahma, l'Être Suprême, décide de leur apparaître et de les humilier. Sans qu'ils arrivent à le connaître et à le voir, l'Être Suprême démontre à Agni, à Vayou et à Indra leur faiblesse et leur impuissance. Il faut que la femme de Siva, rencontrée par Indra, les avertisse et leur enseigne que c'est Brahma qui leur est apparu. Agni, Vayou et Indra en tirent un nouvel orgueil. V. Hugo a détaché l'épisode central.

A cette partie du récit sacré il n'a rien ajouté, à l'exception de

quelques détails empruntés aux figurations premières d'Agni et d'Indra ; il a suivi le texte pas à pas ; ses seules amplifications ont porté sur les attributions des trois divinités : feu, vent et espace ; il a cherché une gradation dans les effets de leur puissance et interverti l'ordre où les trois concurrents essaient leurs forces. C'est Vayou, le dieu du vent qui intervient le premier. Agni vient après lui, les effets du feu semblant au poète plus pittoresques encore que ceux de l'ouragan ; Indra s'avance le dernier, car V. Hugo, en commentant le mot Espace, a fait d'Indra le dieu de l'Univers et de l'Immensité.

La pièce portait pour titre premier : *Disparaître, c'est se montrer.* C'est en effet en échappant aux regards d'Indra qui prétend tout pénétrer que Brahma manifeste sa toute-puissance et sa supériorité.

V. Hugo, respectueux du texte de l'*Oupanichad,* n'a presque rien altéré du caractère à la fois naïf, mystérieux et grandiose du Sama-Veda. Dans *Suprématie* il a fait preuve du même sens artistique que dans *Aymerillot* et *Le Mariage de Roland* ; guidé par la prose de Jubinal, il avait retrouvé le ton et l'allure de nos vieilles chansons de geste ; ici, conduit par la traduction de Pauthier, il s'assimile l'esprit et presque le rythme des Écritures védiques.

LIVRES SACRÉS DE L'ORIENT

INTRODUCTION, p. XVIII.

II. — *Civilisation indienne.*

14. BRAHMA ayant défait les mauvais génies, les bons génies, *ou dieux secondaires*, restèrent vainqueurs par le secours de BRAHMA. Alors ils se dirent entre eux : « C'est nous qui avons vaincu, c'est de nous qu'est venue la victoire, c'est à nous qu'en revient l'honneur. »

15. L'ÊTRE SUPRÊME, ayant su toute leur vanité, leur apparut ; ils ne connurent pas quelle était cette adorable apparition.

16. O Agni ! dieu du feu, dirent-ils, origine du Rig-Véda, peux-tu savoir quelle est cette adorable apparition ? — Oui, dit-il. — Il se dirigea vers l'adorable apparition qui lui demanda : — Qui es-tu ? — Je suis Agni, le dieu du feu, répondit-il ; je suis l'origine du Rig-Véda, voilà !

17. — Quelle puissance extraordinaire y a-t-il dans ta personne ? — Je puis réduire en cendres tout ce qui est sur ce globe de terre ; voilà ! Alors l'ÊTRE SUPRÊME ayant déposé un brin de paille devant lui : « Brûle cela ! »

18. S'étant approché de cette paille, le dieu du feu, malgré tout ses efforts, ne put la brûler. Aussitôt il s'en retourna vers les autres dieux : « Je n'ai pu connaître cette adorable apparition ; voilà ! »

19. Alors les dieux s'adressèrent à Vayou, le dieu du vent : « Dieu du vent, peux-tu savoir quelle est cette adorable apparition ? voilà ! — Oui, dit-il. » Il se dirigea vers cette adorable apparition, qui lui demanda : « Qui es-tu ? — Je suis Vayou, le dieu du vent ; je suis celui qui pénètre l'espace illimité ; voilà ! »

20. — Quelle puissance extraordinaire y a-t-il dans ta personne ? — Je puis enlever tout ce qui est sur cette terre ; voilà ! — Alors l'ÊTRE SUPRÊME ayant déposé devant lui un brin de paille : — Enlève cela !

21. S'étant approché de la paille, le dieu du vent ne put 'enlever. Aussitôt il s'en retourna : — Je n'ai pu connaître cette adorable apparition ; voilà !

22. Alors les dieux s'adressèrent à Indra, le dieu de l'espace : — Dieu de l'espace, peux-tu savoir quelle est cette adorable apparition ? — Oui, dit-il. — Il se dirigea vers l'adorable apparition, qui disparut à ses regards.

SUPREMATIE *

Lorsque les trois grands dieux eurent dans un cachot
Mis les démons, chassé les monstres de là-haut,
Oté sa griffe à l'hydre, au noir dragon son aile,
Et sur ce tas hurlant fermé l'ombre éternelle,
Laissant grincer l'enfer, ce sépulcre vivant, 5
Ils vinrent tous les trois, Vâyou, le dieu du Vent,
Agni, dieu de la Flamme, Indra, dieu de l'Espace,
S'asseoir sur le zénith, qu'aucun mont ne dépasse,
Et se dirent, ayant dans le ciel radieux
Chacun un astre au front: Nous sommes les seuls dieux! 10

Tout à coup devant eux surgit dans l'ombre obscure

---

* *a*) *DISPARAITRE, C'EST SE MONTRER*
TOUTE-PUISSANCE
b) TOUTE-PUISSANCE
DISPARAÎTRE, C'EST SE MONTRER

Le titre SUPRÉMATIE ne figure pas dans le manuscrit. Au coin de la première page, on lit le mot : Inde. La 1re épreuve donne comme titre : TOUTE-PUISSANCE. L'UNITÉ SUPRÊME.

5. Laissant *rugir en bas* ce sépulcre vivant,

SUPRÉMATIE. V. Hugo a hésité sur le titre. Tout d'abord l'idée de Brahma déjouant l'acuité de la vision d'Indra a prévalu dans son esprit : c'est en échappant à son regard que Brahma se montre supérieur à Indra et prouve qu'il est le seul Tout-Puissant ; le titre de Toute-Puissance vint donc aussi à l'esprit du poète ; mais « toute-puissance » n'implique pas comparaison et traduit insuffisamment l'idée de supériorité ; *Suprématie* est bien le titre précis. On remarquera que, dans le texte cité par Pauthier, l'ÊTRE SUPRÊME est imprimé en petites capitales.

Une lumière ayant les yeux d'une figure.

Ce que cette lumière était, rien ne saurait
Le dire, et, comme brille au fond d'une forêt
Un long rayon de lune en une route étroite, 15
Elle resplendissait, se tenant toute droite.
Ainsi se dresse un phare au sommet d'un récif.
C'était un flamboiement immobile, pensif,
Debout.

Et les trois dieux s'étonnèrent.

Ils dirent :
Qu'est ceci ?

Tout se tut et les cieux attendirent. 20

— Dieu Vâyou, dit Agni, dieu Vâyou, dit Indra,
Parle à cette lumière. Elle te répondra.
Crois-tu que tu pourrais savoir ce qu'elle est ?

— Certes,
Dit Vâyou. Je le puis.

Les profondeurs désertes
Songeaient ; tout fuyait, l'aigle ainsi que l'alcyon. 25

Alors Vâyou marcha droit à la vision.
— Qu'es-tu ? cria Vâyou, le dieu fort et suprême.
Et l'apparition lui dit : — Qu'es-tu toi-même ?

---

20. ... *L'azur, l'ombre et l'abîme entendirent.*
21. *Frère Agni, dit Vâyou, frère Agni,* dit Indra,
24-25. Les profondeurs désertes
Tremblaient ;

Et Vâyou dit : — Je suis Vâyou, le dieu du Vent.
— Et qu'est-ce que tu peux ?
— Je peux, en me levant, 30
Tout déplacer, chasser les flots, courber les chênes,
Arracher tous les gonds, rompre toutes les chaînes,
Et si je le voulais, d'un souffle, moi Vâyou,
Plus aisément qu'au fleuve on ne jette un caillou
Ou que d'une araignée on ne crève les toiles, 35
J'emporterais la terre à travers les étoiles.

L'apparition prit un brin de paille et dit :
— Emporte ceci.

Puis, avant qu'il répondît,
Elle posa devant le dieu le brin de paille.

Alors, avec des yeux d'orage et de bataille, 40
Le dieu Vâyou se mit à grandir jusqu'au ciel,
Il troua l'effrayant plafond torrentiel,
Il ne fut plus qu'un monstre ayant partout des bouches,
Pâle, il démusela les ouragans farouches
Et mit en liberté l'âpre meute des airs ; 45
On entendit mugir le semoun des déserts
Et l'aquilon qui peut, par-dessus les épaules
Des montagnes, pousser l'océan jusqu'aux pôles ;
Vâyou, géant des vents, immense, au-dessus d'eux
Plana, gronda, frémit et rugit, et, hideux, 50
Remua les profonds tonnerres de l'abîme ;

---

39. *Posa le brin de paille auprès du dieu :*
40. ... de *gouffre* et de bataille,
46. On entendit *rugir*
47-48. *Et le fauve aquilon* par-dessus les épaules
Des montagnes poussa l'Océan jusqu'aux pôles ;
49. ... *terrible*, au-dessus d'eux
50. *Souffla*, gronda,

Tout l'univers trembla de la base à la cime
Comme un toit où quelqu'un d'affreux marche à grands pas.

Le brin de paille aux pieds du dieu ne bougea pas.

Le dieu s'en retourna.

— Dieu du vent, notre frère, 55
Parle, as-tu pu savoir ce qu'est cette lumière?

Et Vâyou répondit aux deux autres dieux : — Non.

Agni, dit Indra ; frère Agni, mon compagnon,
Dit Vâyou, pourrais-tu le savoir, toi?

— Sans doute,
Dit Agni.

Le dieu rouge, Agni, que l'eau redoute, 60
Et devant qui médite à genoux le Bouddha,
Alla vers la clarté sereine et demanda :
— Qu'es-tu, clarté?

— Qu'es-tu toi-même? lui dit-elle.
— Le dieu du Feu.

— Quelle est ta puissance?

— Elle est telle
Que, si je veux, je puis brûler le ciel noirci, 65

---

52. Tout l'univers *tremblait*
55. *Et le dieu s'en revint.*
57. *Dirent les autres dieux. Vâyou répondit : Non.*
61. *Alla vers la figure éclatante...*
tranquille
62. Alla vers la clarté *vivante*
65. *Que je n'ai qu'à vouloir*

Les mondes, les soleils, et tout.

— Brûle ceci,
Dit la clarté, montrant au dieu le brin de paille.

Alors, comme un bélier défonce une muraille,
Agni, frappant du pied, fit jaillir de partout
La flamme formidable, et, fauve, ardent, debout, 70
Crachant des jets de lave entre ses dents de braise,
Fit sur l'humble fétu crouler une fournaise ;
Un soufflement de forge emplit le firmament ;
Et le jour s'éclipsa dans un vomissement
D'étincelles, mêlé de tant de nuit et d'ombre 75
Qu'une moitié du ciel en resta longtemps sombre ;
Ainsi bout le Vésuve, ainsi flambe l'Hékla ;
Lorsqu'enfin la vapeur énorme s'envola,
Quand le dieu rouge Agni, dont l'incendie est l'âme,
Eut éteint ce tumulte effroyable de flamme 80
Où grondait on ne sait quel monstrueux soufflet,
Il vit le brin de paille à ses pieds, qui semblait
N'avoir pas même été touché par la fumée.

Le dieu s'en revint.

— Dieu du feu, force enflammée,
Quelle est cette lumière enfin ? Sais-tu son nom ? 85
Dirent les autres dieux.

Agni répondit : Non.

— Indra, dit Vâyou ; frère Indra, dit Agni, sage !
Roi ! dieu ! qui, sans passer, de tout vois le passage,
Peux-tu savoir, ô toi dont rien ne se perdra,

---

75. *D'étincelles, et d'ombre et de vapeur horrible*
Qui fit pendant
77. Ainsi *brûle* Vésuve, ainsi *flamboie* Hékla

Ce qu'est cette clarté qui nous regarde?

Indra 90
Répondit : — Oui.

Toujours droite, la clarté pure
Brillait, et le dieu vint lui parler.

— O figure,
Qu'es-tu? dit Indra, d'ombre et d'étoiles vêtu.
Et l'apparition dit : — Toi-même, qu'es-tu?
Indra lui dit : — Je suis Indra, dieu de l'Espace. 95
— Et quel est ton pouvoir, dieu?

— Sur sa carapace
La divine tortue, aux yeux toujours ouverts,

---

90. *Quelle est* cette clarté
91-93. *Répondit : Oui, je puis le savoir. Et, sévère,*
Indra vers la clarté marcha
92. *Brillait et le dieu vient lui parler*
93. *Dit alors Indra, dieu d'ombre et d'astres vêtu*
96-115. Les vers 96-115 surchargent des notes au crayon illisibles et qui commencent ainsi :

Ce qui vit, ce qui passe
Ce qui reste... hier, demain,....
J'ai tout sous mon regard....

---

96. Dans le recueil de *Dissertations sur les Mœurs et Cérémonies religieuses des Peuples,* illustré par Bernard Picard (1807) que V. Hugo possédait à Guernesey, il est question à plusieurs reprises de cet éléphant et de cette tortue (I, p. 50, 95, 115 dans l'édition de 1723, Amsterdam). Les Indiens, lit-on, croient que les quatorze mondes sont appuyés sur une haute montagne d'or, « que cette montagne est soutenue par huit éléphans, qu'une tortue porte les huit éléphans », et vers une date voisine de celle de *Suprématie.* Se conformant à ce texte, V. Hugo écrit dans *Religions et Religion :*

... la tortue ayant sur son écaille ronde
Huit grands éléphants blancs qui soutiennent le monde.
VIII, *Suites.*

mais ici c'est à la gravure de la page 117, et non plus au texte qu'il se reporte : cette gravure représente la tortue (seconde incarnation de Vichnou) : un seul éléphant est figuré.

Porte l'éléphant blanc qui porte l'univers.
Autour de l'univers est l'infini. Ce gouffre
Contient tout ce qui vit, naît, meurt, existe, souffre, 100
Règne, passe ou demeure, au sommet, au milieu,
En haut, en bas, et c'est l'espace, et j'en suis dieu.
Sous moi la vie obscure ouvre tous ses registres ;
Je suis le grand voyant des profondeurs sinistres ;
Ni dans les bleus édens, ni dans l'enfer hagard, 105
Rien ne m'échappe, et rien n'est hors de mon regard ;
Si quelque être pour moi cessait d'être visible,
C'est lui qui serait dieu, pas nous ; c'est impossible.
Étant l'énormité, je vois l'immensité ;
Je vois toute la nuit et toute la clarté ; 110
Je vois le dernier lieu, je vois le dernier nombre,
Et ma prunelle atteint l'extrémité de l'ombre ;
Je suis le regardeur infini. Dans ma main
J'ai tout, le temps, l'esprit, hier, aujourd'hui, demain.
Je vois les trous de taupe et les gouffres d'aurore, 115
Tout ! et, là même où rien n'est plus, je vois encore.
Depuis l'azur sans borne où les cieux sur les cieux
Tournent comme un rouage aux flamboyants essieux,
Jusqu'au néant des morts auquel le ver travaille,
Je sais tout ! je vois tout !

— Vois-tu ce brin de paille? 120
Dit l'étrange clarté d'où sortait une voix.
Indra baissa la tête et cria : — Je le vois.
Lumière, je te dis que j'embrasse tout l'être ;

---

101. *Brille*, passe ou demeure
103. Sous moi la vie *immense*
107-110. Addition marginale.
108. *Il serait dieu plus loin que moi*, c'est impossible,
Car étant
118. ... aux *effrayants* essieux,
122. Indra baissa la tête [en criant] : Correction sur épreuves.

Toi-même, entends-tu bien, tu ne peux disparaître
De mon regard, jamais éclipsé ni décru ! 125

A peine eut-il parlé qu'elle avait disparu.

---

124. ... que j'embrasse tout l'être
Partout, et qu'il n'est rien qui puisse disparaître
125. *Quand il leva les yeux, elle* avait disparu.
En marge des vers 123-126, on lit ce développement barré :
Toi-même essaye un peu d'échapper à ma vue,
Je t'en défie, ô flamme, ô lumière imprévue,
Tu ne pourrais soustraire à mes yeux ta clarté,
Car étant l'infini, je vois l'illimité,
Je vois tout ; je te dis.

Date du manuscrit : Vendredi 8 mars 1870. Aujourd'hui enterrement de notre pauvre vieux Kessler.

III

ENTRE GÉANTS ET DIEUX*

---

* *ENTRE DIEUX ET GÉANTS.*

ENTRE GÉANTS ET DIEUX

NOTICE

Dès l'adolescence, l'imagination de V. Hugo a été séduite par les Titans et les Cyclopes, il a montré une évidente prédilection pour les mystérieux colosses de la mythologie antique qui personnifiaient à ses yeux les forces confuses et informes de la Nature. Sur six versions, traduites en vers, qu'il extrait de ses cahiers d'écolier pour le *V. Hugo raconté*, trois ont rapport aux géants; il lui a plu de choisir pour matières d'exercice poétique : la légende de Polyphème, le monstre informe, affreux, vaste et privé du jour, — la description de la *Caverne des Cyclopes*, où, près des brasiers ardents, apparaissent

Brontès et Pyracmon et Stérope aux bras nus

— et la lutte d'*Hercule et de Cacus*, dans la caverne obscure, où

Le monstre avec ses feux souffle une affreuse nuit.

L'attrait de V. Hugo pour ces êtres surhumains s'explique à cette date par son seul goût de l'étrange et de l'énorme, et les cyclopes ne sont pas encore très différents dans son imagination du *Géant* des *Odes et Ballades*.

Plus tard ils prendront une toute autre physionomie ; ils deviendront les apôtres et les prophètes du progrès ; ils absorberont et totaliseront en eux les efforts de l'homme pour faire de la Matière, jadis asservie aux dieux, une force émancipatrice et victorieuse ; ils incarneront, comme le *Satyre*, la puissance occulte de l'âme de la terre ; ils seront des insurgés sublimes contre le despotisme divin. et, transformés en symboles de la métaphysique hugolienne, ils appar-

tiendront désormais à la phalange de ces êtres d'élite qui brûlent les étapes de « l'ascension bleue » et, sans transition, montent du roc ou de la brute à l'archange [1].

Mais cette conception originale des mythes antiques ne s'est manifestée que tardivement chez V. Hugo. Elle date précisément de 1853, de l'époque où le poète construit, avec l'aide des tables tournantes, son étrange système cosmogonique.

Avant la philosophie de l'exil, la mythologie antique n'avait encore servi, ni d'enveloppe aux théories, ni de thème à ses fantaisies.

Sans doute, dans le *Rhin*, il avait généralisé déjà la légende des Géants étouffés sous les montagnes : « L'imagination des hommes.... qui a vu avec raison dans les volcans les grandes forges de la nature, a mis des Cyclopes partout où elle a vu fumer des montagnes, et tous les Etnas ont leur Polyphème [2]. » S'il y a déjà généralisation, il n'y a pas encore déformation. Dans la préface des *Burgraves* où, comme dans *Les Temps paniques*, il évoque le spectre du champ de bataille où se sont rencontrés les géants et les dieux, il n'interprète pas la légende antique, il n'en défigure ni la portée, ni les personnages, ni le décor, il suit la tradition avec exactitude, il en respecte le sens, la géographie et l'onomastique [3].

La liberté prise avec la fable, l'inexactitude dans les faits, dans les noms et les généalogies, l'interprétation téméraire des mythes commencent dans *La fin de Satan* [4] (1854) ; et dès lors, la progression est rapide ; *le Satyre* en donne le plus frappant exemple, et les Titans d'*Entre Géants et Dieux* sont ses proches parents.

---

1. Sur la métaphysique de V. Hugo et sur la mythologie insurrectionnelle. Cf. la notice sur le *Satyre* dans la *Légende des Siècles* de 1859. Paris, Hachette, tome II, p. 561-570, et la *Philosophie de V. Hugo en 1854-59*. Paris, Paulin, 1911, p. 22-61.

2. Le *Rhin*, Lettre XV, La Souris. Cf. aussi, dans la lettre XVI, ce qui est dit du « Tombeau du Géant ». — Cette tendance à voir des géants, partout où il rencontre de la grandeur et du mystère, ira toujours croissant ; il évoque les géants à propos des montagnes, il les évoque à propos des statues monumentales des Dieux égyptiens :

> Le voyageur de nuit qui passe à côté d'eux
> S'épouvante et croit voir, aux lueurs des étoiles,
> Des géants enchaînés et muets sous des voiles.
>
> *Les Contemplations*, I, 6, La vie aux Champs.
> 2 août 1846.

3. Cf. le fragment de la Préface des *Burgraves* cité ici p. 54.

4. Cf. ici p 58-60.

*
* *

Les poèmes d'*Entre Géants et Dieux* ont été achevés en 1875.

Un certain nombre de fragments en vers et de notes en prose ont été classés dans le reliquat de la *Légende des Siècles* sous la rubrique : le Titan.

Ces vers et ces notes n'appartiennent pas tous à la période de la composition définitive.

Il faut d'abord exclure le fragment 212 qui contient des notes prises en 1843 pour la préface des *Burgraves* et utilisés pour cette préface seule [1].

Le fragment 206 est de l'année 1858 [2], et les fragments 208, 210, d'une date assez voisine, à en juger par l'écriture.

Le fragment 206 contient un titre : *Les 3 Titans*, et ces notes :

— « le premier couvrait plus d'un arpent
de sa croupe hideuse achevée en serpent

« Il faut :

le dieu parmi
le dieu ailé
les dieux ailés
Vulcain [3] ». —

Le fragment 208 est plus bref encore :

titans Consommons
la lapidation des géants par les monts [4].

Le fragment 210 est d'un intérêt plus grand : un Titan y expose les justes raisons qu'il avait d'attaquer les Dieux :

Sachez vous tous comment l'obscurité se venge. ?
... Moi le titan, qu'on nomme ailleurs l'archange, ? [5]
J'assistais, témoin calme, à la création,
J'ai vu tous les dangers que courait le rayon,
Et je l'ai protégé, j'ai vu la fourberie
De l'éclipse rampant vers la terre assombrie,
Pour noyer ce qui chauffe et tuer ce qui luit.
J'ai vu ce que faisait de ténébreux la nuit,

---

1. Cf. ici p. 54.
2. Ce fragment 206 est écrit sur le verso d'un bloc de bandes d'abonnement de La Presse, *de décembre à mars 1858*.
3. Cf., dans les *Temps Paniques*, v. 63, l'hémistiche : Vulcain, le dieu cagneux.
4. Ce brouillon a pris place dans les *Temps paniques*, v. 22-23.
5. Ces ? ont été mis par V. Hugo.

lugubre et vil
Et contre le néant, misérable désastre,
Contre l'ombre, j'ai pris la défense de l'astre.
Voilà mon crime [1].

Ainsi, dès cette date de 1858-59, V. Hugo assimilait le Titan et l'archange, c'est-à-dire que, dès cette date, il se servait de la mythologie, comme de cadre à sa métaphysique : son procédé est resté le même en 1875.

Mais en 1858-59 il renonça à tirer parti des *Trois Titans* : il n'entra pas dans son dessein de donner dans les *Petites Epopées* de 1859 une trop large place à l'antiquité, et d'autre part *Le Satyre* y exprimait surabondamment toutes les idées relatives au despotisme des dieux et à la révolte des forces cosmiques : il y aurait trop évidente redite.

La date tardive du fragment 211 (1874 au plus tôt) contenant le plan du *Titan* [2], l'écriture des fragments 207, 209 qui offrent un certain nombre de vers ébauchés [3] montrent que tout au moins la pièce la plus importante, le *Titan*, n'a été méditée et composée qu'en 1874.

*
* *

Au point de vue des sources de l'érudition mythologique de Victor Hugo, on ne saurait négliger l'étude attentive du verso du fragment 207 [4]. Ce fragment contient des notes prises dans quelque traité de mythologie, dans quelque article de journal, ou peut-être jetées sur le papier à la suite d'une conversation.

Ces notes en effet ne peuvent provenir toutes des manuels que Victor Hugo avait entre les mains, ou tout au moins de ceux dont nous avons pu constater la présence à Guernesey.

Tel détail ne se rencontre ni dans le Chompré, ni dans les Banier, ni dans l'*Histoire anonyme des Dieux*, restés dans la bibliothèque d'Hauteville-House, ni même dans Noël, dont le dictionnaire, maintes fois réédité, fut d'un usage classique pendant tout le XIXe siècle, et que Victor Hugo a vraisemblablement possédé, ou tout au moins consulté à Paris.

---

1. L'écriture est celle de 1858 : le papier est le papier bleu pâle dont V. Hugo se servait à Guernesey.

2. Cf. *Notice* du *Titan*, p. 77-78.

3. Cf. *Notice* du *Titan*, p. 78.

4. Le fragment 207, qui figure dans le manuscrit 40, a été collé : il est heureusement écrit sur un papier très mince, ce qui permet de lire très nettement par transparence les notes prises par V. Hugo sur le verso : voir ces notes, plus bas, p. 61-62.

L'hypothèse que les livres fulguraux enseignaient la recette de la foudre, l'assimilation de la Sibylle Amalthée et de la nymphe étrusque Bigoïs, l'origine Syriaque du nom d'Ostase, le sens de Chenille donné au nom de Campé, la geôlière des enfers, sont des indications qui relèvent, semble-t-il, d'une manière d'érudition, particulière aux romantiques, à la fois rare et hasardeuse. Il est impossible de ne pas songer à Paul de Saint-Victor, le commensal du poète à la date même où Victor Hugo composait à Paris les poèmes d'*Entre Géants et Dieux*.

Telles sont les conclusions qu'on peut tirer de l'examen des notes conservées dans les papiers de V. Hugo. Ces notes nous renseignent suffisamment sur la date et la nature de son inspiration mythologiques, mais elles ne nous donnent que des indications incomplètes sur les sources de son érudition. Nous avons indiqué, dans le détail de notre commentaire, ce que le poète devait à ses dictionnaires. Il y a puisé souvent et l'on peut constater qu'il y a dans les poèmes d'*Entre Géants et Dieux* beaucoup plus d'exactitude et de précision qu'on ne l'aurait supposé au premier abord.

Mais cependant, il faut compter aussi avec le caprice du poète qui n'hésite pas à enrichir la mythologie de légendes imaginaires et de personnages nouveaux. Thrix dans la *Fin de Satan*, Stulcas, Pallantyre dans *Le Satyre* sont de pure invention. Ici le serpent Stryx, l'hydre Phluse, Phtos, Scrops, Jax, Star, Talémon sont autant d'appellations fantaisistes ; d'autres noms sont des à peu près : Mégatlas pour Mégatas, Ecmonide pour Acmonide, Ephlops pour Hélops ; d'autres encore, qui existent, comme Coebes ou comme Darse, n'ont jamais désigné des personnages mythologiques. Ces libertés sont parfaitement conscientes chez V. Hugo, surtout en 1874. C'est à une date voisine qu'il répondait à Hélène Vacaresco à propos d'une critique qu'elle lui faisait sur l'appellation de *boyard de Tarvis* : « J'ai bien le droit d'appeler ces gens-là comme bon me semble, puisqu'ils ne vivront que par moi. » A plus forte raison ce droit devait-il lui sembler justifié quand il s'agissait de personnages purement légendaires ; poète, n'était-il pas autorisé à surajouter sa fantaisie à celle des poètes antiques[1] ?

*
* *

De tous ces éléments, de l'introduction de la métaphysique hugolienne dans la fable antique pour renouveler le sens des mythes, de

1. Ce dessein arrêté de fantaisie se manifeste nettement dans la correction des épreuves. Nous le voyons altérer des formes exactes sur son manuscrit : il change de propos délibéré Bronte en Dronte, Ostase en Ortase, puis en Otase, Othryx en Ephlops.

la fantaisie qui transpose, bouleverse ou crée de toutes pièces des légendes et des noms, et qui assemble à dessein et pour le plaisir d'étonner les divinités les plus hétérogènes dans un pandémonium fantastique, est née la plus étrange des mythologies, bigarrée, cosmopolite et quelque peu déconcertante. Cette mythologie n'a plus que de lointains rapports avec la tradition classique; elle en néglige les lignes harmonieuses et le symbolisme simple, mais en revanche elle s'assortit par ses procédés de généralisation et d'agrandissement à l'ensemble de l'inspiration de la *Légende des Siècles* et elle sert facilement d'accessoire à la philosophie panthéiste et insurrectionnelle du poète de l'exil.

Bibliographie.

Ouvrages de mythologie possédés par V. Hugo dans sa bibliothèque d'Hauteville-House:

Abbé Banier : *La Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*, Paris, Briasson, 1744, 8 vol. in-12.

Explication historique des fables où l'on découvre leur origine et leur conformité dans l'histoire ancienne. Paris, 1742, 3 vol. in-12.

Métamorphoses d'Ovide traduites en français avec des remarques et des explications historiques. Paris, 1742, 3 vol. in-12.

Méthode pour apprendre facilement la fable héroïque ou Histoire des Dieux par Monsieur D... Paris, chez la veuve Marbre Cramoisy, 1792, 1 vol. in-12.

Chompré : *Dictionnaire abrégé de la fable*, 7e édition. Paris, 1752, Desaint et Saillant, 1 vol. in-16.

Paul de Saint-Victor : *Hommes et Dieux*. Paris, Lévy, 1867, 1 vol. in-8.

I

PRÉFACE DES BURGRAVES (1843)

A. — Notes de Victor Hugo.

(*Classées dans le manuscrit 40, fragment 212, sous la rubrique : le Titan*; mais se rapportant de toute évidence à la Préface des *Burgraves*).

Titan, fils d'Ouranus (le ciel) et de Ghê (la terre)
les cyclopes, les centimanes ou hécatonchires
Ceto, la femme-baleine, Hadès (les ténèbres intérieures)
et les trois mille Océanides[1].
Uranus-roi.
Saturne-roi.
Jupiter-roi.
Combats des Dieux et des Titans dans la Thessalie bouleversée par des tremblements de terre ; où il y a eu des géants, il reste des fantômes.

(*Sur vieux papier à filigrane Boudet d'environ 1830, et parmi des notes diverses, des adresses, des heures de rendez-vous.*)

B. — Texte de la préface[2].

Au temps d'Eschyle, la *Thessalie* était un lieu sinistre. *Il y avait eu là autrefois des géants ; il y avait là maintenant*

---

1. Il est question de Ceto et des trois mille océanides dans Banier, *op. cit.*, I, 196-197.
2. Nous avons mis en italique les passages de la préface, issus des notes du fragment 212.

des fantômes. Le voyageur qui se hasardait au delà de Delphes et qui franchissait les forêts vertigineuses du Mont Cnémis, croyait voir partout, la nuit venue, s'ouvrir et flamboyer l'œil des cyclopes ensevelis dans les marais du Sperchius. *Les trois mille océanides* éplorées lui apparaissaient en foule dans les nuées au-dessus du Pinde; dans les cent vallées de l'Œta il retrouvait l'empreinte profonde et les coudes horribles des cent bras des *hécatonchires* tombés jadis sur ces rochers; il contemplait avec une stupeur religieuse la trace des ongles crispés d'Encelade sur le flanc du Pélion. Il n'apercevait pas à l'horizon l'immense Prométhée couché, comme une montagne sur une montagne, sur des sommets entourés de tempêtes, car les dieux avaient rendu Prométhée invisible; mais, à travers les branchages des vieux chênes, les gémissements du colosse arrivaient jusqu'à lui, passant; et il entendait par intervalles le monstrueux vautour essuyer son bec d'airain aux granits sonores du mont Othrys. Par moments, un grondement de tonnerre sortait du mont Olympe, et dans ces instants-là le voyageur épouvanté voyait se soulever au nord, dans les déchirures des monts Cambuniens, la tête difforme du géant *Hadès, dieu des ténèbres intérieures;* à l'orient, au delà du mont Ossa, il entendait mugir *Céto, la femme-baleine*; et à l'occident, par-dessus le mont Callidrome[1], à travers la mer des Alcyons, un vent lointain, venu de la Sicile, lui apportait l'aboiement vivant et terrible du gouffre Scylla. Les géologues ne voient aujourd'hui dans la Thessalie bouleversée que la secousse d'un tremblement de terre et le passage des eaux diluviennes; mais, pour Eschyle et ses contemporains, ces plaines ravagées, ces forêts déra-

1. *Callidrome*. Le Callidrome est une des cimes de l'Œta. Tous les noms de montagne, employés par V. Hugo dans sa préface des *Burgraves*, sont exacts et appartiennent réellement à des montagnes de Thessalie.

cinées, ces blocs arrachés et rompus, ces lacs changés en marais, ces montagnes renversées et devenues informes, c'était quelque chose de plus formidable encore qu'une terre dévastée par un déluge ou remuée par les volcans; c'était l'effrayant champ de bataille où les titans avaient lutté contre Jupiter.

II

LA FIN DE SATAN (1854).

I. Le Glaive. Strophe III. *Selon Orphée et Melchisedech.*

L'an deux mille, Nemrod, passant les flots émus,
Vint jusqu'à Dodanim[1] que nous nommons l'Hémus.
Là, dans un noir désert dont le lion est l'hôte,
Il entendit quelqu'un qui parlait à voix haute.
C'était Orphée. Orphée au front calme, écouté 5
Par la sombre nature émue à sa clarté
Homme à qui se frottait le dos des bêtes fauves,
Racontait aux forêts, aux vents, aux vieux monts chauves,
La bataille où les dieux vainquirent les typhons.
Voici ce que disait Orphée aux bois profonds: 10
« Les géants n'avaient plus de montagnes. Leur fuite
Commençait; l'Hémonie était presque détruite.
Ils avaient entassé Pinde, Ossa, Pélion,
Rhodope; et ces monts noirs d'où fuyait le lion,

---

1. *Dodanim.* « Elisas mena ses enfants dans l'Elide, Dodanim alla demeurer aux environs de la forêt de Dodone; Cethim passa dans la Macédoine... » Banier, *op. cit.*, VI, 28. Le rapprochement géographique de Dodone et de l'Hémus est de pure fantaisie.

---

11. Les vers 11-34 constituent une pièce séparée, datée du 16 février 1854, et collée sur le manuscrit de la *Fin de Satan*, à la suite des vers 1-10.

14. *Rhodope*: *Hénius et Rhodope changés en montagne.* Banier, VIII, 21.

Nus, renversés, fumaient d'éclairs et de brûlures, 15
Et leurs torrents pendaient comme des chevelures.
Et les géants couraient vers le golfe de Tyr.
Ils voyaient les dieux vaincre, et Neptune engloutir
Oromédon sous Cos, Polybe sous Nisyre.
Thryx embrasé fondait comme un flambeau de cire. 20
Porphyrion, levant ses mains vides, criait
A la terre, rôdant au loin, spectre inquiet :
Mais apporte-nous donc une montagne, mère !
Crès, par la foudre étreint, lui jetait l'ombre amère,
Andès, frère d'Astrée et père de Thallo, 25

---

19. *Oromédon* : « Un des géants qui voulurent escalader le ciel », Chompré, *op. cit.*, art. Oromédon. — *Cos, Polybe, Nisyre* : « *Polybotes*, poursuivi par Neptune, fuyant à travers les flots de la mer, arriva à l'Isle de *Cos*, mais ce Dieu ayant arraché une partie de cette Isle, en couvrit le corps de ce Géant, d'où fut formée l'Isle *Nisyros* », Banier, III, 278-79.

On trouve sur un fragment de papier (Ms. 34, fragm. 291) cette note :

Jupiter engloutit
Oromédon sous Cos (*île*), Polybe
Sous Nisyre (*île*).

Cf. dans Leconte de Lisle, *Poèmes antiques* (1852), *Khiron*, l'ensevelissement de Polybote sous Nisyre.

20. *Thryx*. Le mot de *Thrix* est donné à l'article Tricosus par Noël, *op. cit.*, comme l'étymologie d'un des surnoms d'Hercule.

21. *Porphyrion*. Géant connu dont le nom et l'histoire se trouvent dans Banier, Chompré et Noël.

24. *Crès*. « L'Isle de Crète fut la portion de l'Empire des Titans qui subsista le plus longtemps. Crès fils de Jupiter y régna. » Banier, III, 292. — Crès est dans le manuscrit une correction pour *Bel*. — Cf. *Le Titan*, v. 222.

25. *Andès*. Cf. Notes de V. Hugo, p. 61, et le *Titan*, v. 199.

Astrée. Créius eut « de son mariage avec Eurybée, *Astreus*, Persée et Pallas », Banier, I, 197. Cet Astréus se trouve également dans Chompré et dans Noël. Noël cite un second Titan de ce nom, différent du fils de Créius, et qui fut l'époux d'Aurore.

Thallo « fille de Saturne et de Thémis, était une des Heures ». Chompré. Art. Thallo.

S'en allait à grands pas au plus profond de l'eau,
Et jusqu'à la ceinture avait la mer Egée ;
Zéus Jupiter vint, la main d'éclairs chargée,
Et lui cria : Sois pierre, ô monstre ! Et le géant
Vit Zéus, devint roche et s'arrêta béant. 30
Et Titan dit : Merci ! tu nous donnes des armes !
Et, pendant que tremblait la terre, aïeule en larmes,
Il courut, et, prenant Andès par le milieu,
Il jeta le géant à la tête du dieu. »

---

28. *Zéus*. C'est bien la façon dont la table de Banier orthographie par trois fois le mot avec un accent aigu.

31. C'est à Gygès que V. Hugo prêtait d'abord ces paroles : Titan est une correction.

III

NOTES DE VICTOR HUGO

(Verso du fragment 207, ms. 40.)

de Phorcys et Ceto naissent :
les trois Gorgones : Méduse...
les trois Grées, le dragon (des Hesperides)
Scylla et Thoossa.
d'Uranus et de la terre les géans Andès 5
Anax, Anitus, Ostase (de Syrie)
(Chenille)
le monstre Campe, Inachus, Etna
Evonyme, Encelade, Phaeton
Mimas, Porphyrion, Rhœtus 10
dieux
Jupiter | Olympien / Capitolien
les cyclopes cadets : Acamas, Pyracmon

1-4. On lit dans Banier : « *Phorcys* eut de *Ceto*, Pephredo et Enyo auxquelles on donna le nom de *Grées* parce qu'en venant au monde elles avaient les cheveux blancs; il eut de la même alliance les *trois Gorgones*, Stheno, Euryale et Méduse... Ceto eut de Phorcys, le *dragon gardien du jardin des Hespérides* », I, 196-197. Mais le rapprochement n'est pas concluant, car c'est simplement la traduction des vers d'Hésiode, Théogonie, 270 et sq. Et d'autre part V. Hugo a pris en note les *trois* Grées. Noël à l'article *Grées* les nomme toutes les trois.

5. *Andès*. Cf. *Le Titan*, note du vers 199.

6. *Anax*. Cf. *Le Titan*, v. 199. — *Anytus*, titan qui, au dire des prêtres d'Arcadie, avait élevé Junon. Noël, Dictionnaire de la Fable. — *Ostase*. Cf. *Le Titan*, v. 77; (*de Syrie*) : l'identification d'Ostasos et d'Astakos, fils de Neptune qui fonda une ville en Asie Mineure, est un détail d'érudition qui ne peut provenir des œuvres de vulgarisation que V. Hugo possédait à Guernesey.

7. *Campe*. Cf. *Le Titan*, v. 212. — *Inachus*. Cf. *Les Temps Paniques*, v. 49.

9. *Evonyme*. Cf. *Le Titan*, v. 194.

10. *Mimas*. Cf. *Le Titan*, v. 198. — *Porphyrion*, *Rhœtus* : Ibid., 194.

12. *Acamas*. Serviteur de Vulcain. Val. Flaccus, *Argonautiques*, I, 583, 5 :
Illam (Æoliam) Acamas habitat nudusque Pyracmon.
pour *Pyraémon*, cf. aussi Virgile, *Enéide*, VIII, 425.

Polyphème, Céraste, Géreste, Cédalion
Acmonide etc. (ils étaient cent)
livres fulguraux, écrits par la Sibylle étrusque. 15
Bigoïs ou Amalthée, enseignant la recette de la foudre.

---

13. *Céraste* est indiqué par Noël comme le nom d'un cyclope sur le tombeau duquel les Athéniens immolèrent les filles d'Hyacinthe ; Noël rapporte la même légende au sujet de Géreste, cf. *le Titan*, v. 199. — *Cédalion*, ibid.
14. Acmonide. Cf. *Le Titan*, v. 221.
14-15. Cf. le Titan, v. 87-88.

LE GÉANT. AUX DIEUX
LES TEMPS PANIQUES

NOTICE

Le premier titre du livre *Entre Géants et Dieux* fut *Les Trois Titans*.

Un pareil titre laisse supposer que V. Hugo eut, dès la première conception du sujet, le dessein de créer trois personnages dissemblables, trois types distincts de géants.

Et en effet, ce qui distingue entre eux les trois poèmes de la *Légende des Siècles* de 1877, c'est, plus que le fond des idées, le caractère des personnages. Victimes de Jupiter au même degré, révoltés pareillement contre l'oppression des Dieux, aucun des trois Titans n'envisage pourtant son malheur de la même façon ; aucun ne s'indigne sur le même ton. Il y a gradation dans la solennité, dans l'amplitude et dans la portée de leurs plaintes. Le premier Titan ne philosophe pas, c'est un révolté aux manières frustes, il raille avec des brusqueries populaires. Exclusivement préoccupé de sa situation personnelle, il ne parle point de ses frères ; il se borne à invectiver les Dieux, et le fait avec une mauvaise humeur vulgaire ; il bouscule d'une langue rude les Olympiens et les menace d'un gros poing ; il a des ruades de « Pégase au vert » ; il est, selon sa propre expression, « de pâte grossière », il y a du débraillé dans sa tenue et c'est un insurgé de bas étage ; il reproche aux Dieux leur commune Vénus, il ne veut pas qu'ils viennent « faire l'amour » dans ses domaines ; « Il ne faut pas me croire

...plus bête encor que je ne suis, »

s'exclame-t-il vulgairement; sa dernière apostrophe est dans la manière plébéienne et son « Tas de Dieux ! » sonne, en finale, comme une injure de mal-appris.

*
* *

Le second Titan, celui des *Temps Paniques*, est un triste et un sensible ; sa plainte est un continuel lamento ; il s'attarde au spectacle de ses malheurs et de ceux de ses frères ; il gémit sur la servitude des géants, sur la perte de leur dignité : Brontes et Pyracmon ont « toute honte bue » et

Polyphème amoureux n'est plus qu'un imbécile. »

Il module inlassablement et il ressasse, en les ponctuant d'hélas ! ses regrets et ses doléances.

*
* *

Les deux premiers poèmes d'*Entre Géants et Dieux* sont courts, ils ne sont manifestement, dans la pensée de V. Hugo, qu'un prélude.

Son premier géant est une charge en quelques coups de crayon égayés ; le second est une ébauche, déjà poussée ; le soin de faire le tableau est réservé au troisième Titan.

LE GÉANT, AUX DIEUX*

LE GÉANT.

Un mot. Si par hasard il vous venait l'idée
Que cette herbe où je dors, de rosée inondée,
Est faite pour subir n'importe quel pied nu,
Et que ma solitude est au premier venu,
Si vous pensiez entrer dans l'ombre où je séjourne 5
Sans que ma grosse tête au fond des bois se tourne,
Si vous vous figuriez que je vous laisserais
Tout déranger, percer des trous dans mes forêts,
Ployer mes vieux sapins et casser mes grands chênes,
Mettre à la liberté de mes torrents des chaînes, 10
Chasser l'aigle, et marcher sur mes petites fleurs ;
Que vous pourriez venir faire les enjôleurs
Chez les nymphes des bois qui ne sont que des sottes,
Que vous pourriez le soir amener dans mes grottes
La Vénus avec qui tous vous vous mariez, 15
Que je n'ai pas des yeux pour voir, que vous pourriez

---

* Entre Dieux et Géants. Au coin de la page on lit cette autre indication : *Ce qui se passait avant l'histoire.*

2. Que cette herbe où je *suis,*
5. Si vous pensiez *régner* dans l'ombre
8. *Rouler mes rocs,* percer des trous...
11. *Troubler l'ombre*
12. *Que vous pourriez* { *griser de propos enjôleurs* / *chanter vos chants doux et railleurs* / *refrains enjôleurs*
Aux nymphes de mes bois qui ne sont que des sottes,

Vous vautrer sur mes joncs où les dragons des antres
Laissent en s'en allant la trace de leurs ventres,
Que vous pourriez salir la pauvre source en pleurs,
Que je vous laisserais, ainsi que des voleurs, 20
Aller, venir, rôder dans la grande nature;
Si vous imaginiez cette étrange aventure
Qu'ici je vous verrais rire, semer l'effroi,
Faire l'amour, vous mettre à votre aise chez moi,
Sans des soulèvements énormes de montagnes, 25
Et sans vous traiter, vous, princes, et vos compagnes,
Comme les ours qu'au fond des halliers je poursuis,
Vous me croiriez plus bête encor que je ne suis !

JUPITER.

Calme-toi.

VÉNUS.

Nous avons dans l'Olympe des chambres,
Bonhomme.

LE GÉANT.

Oui, je sais bien, parce que j'ai des membres 30
Vastes, et que les doigts robustes de mes pieds
Semblent sur l'affreux tronc des saules copiés,
Parce que mes talons sont tout noirs de poussière,
Parce que je suis fait de la pâte grossière

---

20. *Et que je vous verrais*
22-23. *a*) *Faire à l'ordre éternel succéder l'aventure,*
Faire l'amour, jouer vos jeux, semer l'effroi,
b) Si vous imaginiez cette *énorme* aventure
Si vous croyiez pouvoir ici semer l'effroi
26. Et sans vous traiter *tous, vous dieux* et vos compagnes,
32. Semblent sur *le vieux* tronc

Dont est faite la terre auguste et dont sont faits 35
Les grands monts, ces muets et sacrés portefaix,
Vu que des plus vieux rocs j'ai passé les vieillesses,
Et que je n'ai pas moi toutes vos gentillesses,
Étant une montagne à forme humaine, au fond
Du gouffre, où l'ombre avec les pierres me confond, 40
Vu que j'ai l'air d'un bloc, d'une tour, d'un décombre,
Et que je fus taillé dans l'énormité sombre,
Je passe pour stupide. On rit de moi, vraiment,
Et l'on croit qu'on peut tout me faire impunément.
Soit. Essayez. Tâtez mon humeur endurante. 45
Combien de dards avait le serpent Stryx ? Quarante.
Combien de pieds avait l'hydre Phluse ? Trois cents.
J'ai broyé Stryx et Phluse entre mes poings puissants.
Osez donc ! Ah ! je sens la colère hagarde
Battre de l'aile autour de mon front. Prenez garde ! 50
Laissez-moi dans mon trou plein d'ombre et de parfums.
Que les olympiens ne soient pas importuns,
Car il se pourrait bien qu'on vît de quelle sorte
On les chasse, et comment, pour leur fermer sa porte,
Un ténébreux s'y prend avec les radieux, 55
Si vous venez ici m'ennuyer, tas de dieux !

---

36. ... ces *puissants et sombres* portefaix
40. ... avec les *rochers* me confond
41. ... d'un bloc, d'un *rocher*...
51. ... dans mon *bois* plein d'ombre...

46-48. *Stryx* et *Phluse*. Y a-t-il eu, pour le choix de ces noms, souvenir des mots grecs ? στρίγξ, c'est le hibou-effraie et φλύσις signifie pustule.

LES TEMPS PANIQUES

*

Les dieux ont dit entre eux : — Nous sommes la matière,
Les dieux. Nous habitons l'insondable frontière
Au delà de laquelle il n'est rien ; nous tenons
L'univers par le mal qui règne sous nos noms,
Par la guerre, euménide éparse, par l'orgie 5
Chantante, dans la joie et le meurtre élargie,
Par Cupidon l'immense enfant, par Astarté,
Larve pleine de nuit d'où sort une clarté.
L'ouragan tourne autour de nos faces sereines ;
Les saisons sont des chars dont nous tenons les rênes, 10
Nous régnons, nous mettons à la tempête un mors,
Et nous sommes au fond de la pâleur des morts.
L'Olympe est à jamais la cime de la vie ;
Chronos est prisonnier ; Géo tremble asservie ;

---

sont dit
1. Ils se disent entre eux
(Le texte imprimé ne figure pas dans le manuscrit.) Correction sur épreuve.
4. Le monde par l'effroi
7. Forme pleine de nuit
(Le mot *larve* est barré dans le manuscrit.)
9. *L'aquilon souffle* autour
14. *Uranos est rivé, Cybèle est* asservie.

---

14. *Géo.* C'est sous ce nom que V. Hugo personnifie la Terre, mère de tous les êtres, géante, et nourrice des géants. Cf. dans Dieu, *Le Vautour*, v. 165-166 :

Le monstre aux millions de visage, Géo,
Sur les Alpes couchée, et montagne comme elles.

Nous sommes tout. Nos coups de foudre sont fumants. 15
Jouissons. Sous nos pieds un pavé d'ossements,
C'est la terre ; un plafond de néant sur nos têtes,
C'est le ciel ; nous avons les temples et les fêtes ;
L'ombre que nous faisons met le monde à genoux.
Les premiers-nés du gouffre étaient plus grands que nous ; 20
Nous leur avons jeté l'Othryx et le Caucase ;
A cette heure, un amas de roches les écrase ;
Poursuivons, achevons notre œuvre, et consommons
La lapidation des géants par les monts !

*

Les dieux ont triomphé. Leur victoire est tombée 25
Sur Enna, sur Larisse et Pylos, sur l'Eubée ;
L'horizon est partout difforme maintenant ;
Pas un mont qui ne soit blessé ; l'Atlas saignant
Est noir sous l'assemblage horrible des nuées ;
Chalcis que les hiboux emplissent de huées, 30

---

15. *Géo meurt.* Sous nos pieds...
25. *a*) *Ils ont tout abattu. Toute l'ombre est tombée*
Affreuse sur Larisse
b) Les Dieux ont *vaincu, l'ombre implacable* est tombée
Sur Enna...

---

21. *Othryx.* L'Othrys ou Othryx, Ὄθρυς, est la montagne de Thessalie, sur laquelle, suivant Hésiode, les géants montèrent pour combattre les Dieux.

26. *Enna,* au centre de la Sicile. C'est à Enna qu'eut lieu l'enlèvement de Proserpine.

Larisse, dans le voisinage de l'Ossa, probablement ; il y a plusieurs villes du nom de Larisse.

Pylos. Il y a trois villes du nom de *Pylos* dans le Péloponnèse : V. Hugo choisit volontiers les noms géographiques imprécis, qui laissent planer un peu de mystère sur leur identité.

30. *Chalcis,* en Eubée. Minerve à qui la chouette est consacrée avait un temple célèbre à Chalcis.

La Thrace où l'on adore un vieux glaive rouillé,
L'Hémonie où l'éclair féroce a travaillé,
Sont de mornes déserts que la ruine encombre.
Une peau de satyre écorché pend dans l'ombre,
Car la lyre a puni la flûte au fond des bois. 35
La source aux pleurs profonds sanglote à demi-voix ;
Où sont les jours d'Évandre et les temps de Saturne ?
On s'aimait. On se craint. L'univers est nocturne ;
L'azur hait le matin, inutile doreur ;
L'ombre auguste et hideuse est pleine de terreur ; 40
On entend des soupirs étouffés dans les marbres ;
Des simulacres sont visibles sous les arbres,
Et des spectres sont là, signe d'un vaste ennui.
Les bois naguère étaient confiants, aujourd'hui
Ils ont peur, et l'on sent que leur tremblement songe 45
Aux autans, rauque essaim qui serpente et s'allonge

---

32. L'Hémonie *où la foudre infâme* a travaillé,
33. *Ne sont plus qu'un désert*
Sur épreuve : Sont des *déserts pensifs.*
37-40. Addition marginale.
38. On s'aimait. On se *hait.*
45. Suivi de ce développement barré :

Au vent traître serpent qui dans les airs s'allonge,
Car le vent est l'esclave obscur de Jupiter.
Pan { se dresse / se cache, inquiet des pièges de l'éther. / surveille }
Les lacs sont indignés des monts qu'ils réfléchissent,
un faîte
Car plusieurs ont trahi ; sur l'un d'eux où blanchissent,
Des os d'enfants percés par des flèches du ciel.

---

31. « Les anciens Scythes, dit Noël, représentaient Mars sous la forme d'un vieux sabre à demi rongé par la rouille. » C'est un fait connu qu'on retrouve dans Banier et dans tous les dictionnaires de mythologie.

32. L'*Hémonie* est l'ancien nom de la Thrace.

34-34. Allusion à la légende de Marsyas.

39. Cf. la note des vers 93-96.

Et qui souvent remplit de trahisons l'éther ;
Car l'orage est l'esclave obscur de Jupiter.
Les cavernes des fils d'Inachus sont vacantes ;
Le grand Orphée est mort tué par les bacchantes ; 50
Seuls les dieux sont debout, formidables vivants,
Et la terre subit la sombre horreur des vents.

Thèbe adore en tremblant la foudre triomphale ;
Et trois fleuves, le Styx, l'Alphée et le Stymphale.
Se sont enfuis sous terre et n'ont plus reparu. 55
Aquilon passe avec un grondement bourru ;
On ne sait ce qu'Eurus complote avec Borée ;

47-48. *Et qui parfois remplit d'épouvante l'éther ;*
Car le vent est l'esclave obscur de Jupiter.
50. Le vers 50 précéda d'abord le vers 49.
53. *a*) *L'Arcadie a subi* la foudre triomphale
b) Thèbe *invoque* en tremblant la foudre triomphale
56. ... avec un *murmure* bourru ;

---

49. « Les Grecs rapportent qu'Inachus, Roi du Pays, donna son nom à un fleuve qu'il consacra à Junon : ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Cepluse, Asturion et Inachus son propre père, fut arbitre entre Neptune et Junon qui disputoient à qui auroit cette contrée sous son empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon : Neptune en eut du ressentiment et, pour se venger, il mit tous les fleuves à sec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus, ni les autres ne pussent donner de l'eau, que tout au plus dans la saison où les pluyes sont abondantes. » Pausanias, cité par Banier, VI, 52. C'est dans des cavernes que, selon les légendes antiques, les fleuves avaient coutume d'habiter. Ovide (Met. I, v. 583) représente Inachus : *imo reconditus antro.*

54. V. Hugo avait pu lire dans son édition de l'Explication histotorique des fables par l'abbé Banier, tome II, ch. 8. « Le Styx forme un ruisseau depuis longtemps caché sous la terre. » L'*Alphée*, d'après une légende connue, traversait souterrainement la mer pour aller rejoindre la fontaine Aréthuse dans l'île d'Ortygie ; cf. Virgile, *Buc.* X, 4 et sq. et Pausanias V, 7. Les eaux du *Stymphale* disparaissent à certaines époques de l'année, dans des gouffres souterrains et se déversent en Argolide : Cf. Noël, *Dictionnaire de la Fable*, Art. Stymphale.

Faune se cache ainsi qu'une bête effarée ;
Plus de titans ; Mercure éclipse Hypérion ;
Zéphire chante et danse ainsi qu'un histrion ; 60
Quant aux Cyclopes, fils puînés, ils sont lâches ;
Ils servent ; ils ont fait leur paix ; les viles tâches
Conviennent aux cœurs bas ; Vulcain, le dieu cagneux,
Les emploie à sa forge, a confiance en eux,
Les gouverne, et, difforme et boiteux, distribue 65
L'ouvrage à ces géants par qui la honte est bue ;
Brontès fait des trépieds qui parlent, Pyracmon
Fait des spectres d'airain où remue un démon ;
On ne résiste plus aux dieux, même en Sicile ;

---

58. *Et Pan* se cache...
Le vers 58 précéda d'abord le vers 57.
59. Plus de *géants* ;

---

59. Hypérion. Titan, fils de Cœlus, d'après Chompré.

60. D'après Hésiode, Zéphyre est le fils d'Astrée (Astreus est lui-même fils de Creius et c'est un Titan (Cf. p. 59, la note du vers 25).

61. Cf. p. 61, dans les notes prises par V. Hugo, l'expression de *Cyclopes cadets.*

Puînés, de trois syllabes. Dans le Dictionnaire de Boiste, possédé par V. Hugo à Guernesey, on peut lire au chapitre : *Traité de versification française :* « *ui* ne forme qu'une syllabe comme dans lui, celui, déduire, construire, fuir, fui, aiguisé excepté dans ru-ine, ru-iné, bru-ine, pituite. **Uis** *est toujours de deux syllabes* » ; c'est le cas ici : puîné = puis, né. Outre Boiste, V. Hugo avait encore H. Boscaven, *Manuel de versification*, Bruxelles, 1865, qui est du même avis, p. 24 ; et Abel Ducundut, *Examen critique de versification française*, Paris, 1863, qui, page 56, est très affirmatif : « U, non précédé de la gutturale, force la diérèse. »

69. C'est à Dédale que la fable prête ordinairement la fabrication de ces statues ; Moreri dit que Dédale « travailloit des statües mouvantes ». Quant à Brontès et à Pyracmon, V. Hugo les emprunte à la traduction de Virgile :

> Brontès et Pyracmon et Stérope aux bras nus.
>
> *L'antre des Cyclopes*, dans *Victor Hugo raconté* ch. XXVIII.

Polyphème amoureux n'est plus qu'un imbécile, 70
Et Galatée en rit avec Acis.

Les champs
N'ont presque plus de fleurs, tant les dieux sont méchants ;
Les dieux semblent avoir cueilli toutes les roses.
Ils font la guerre à Pan, à l'être, au gouffre, aux choses ;
Ils ont mis de la nuit jusque dans l'œil du lynx ; 75
Ils ont pris l'ombre, ils ont fait avouer les sphinx,
Ils ont échoué l'hydre, éteint les ignivomes,
Et du sinistre enfer augmenté les fantômes,
Et, bouleversant tout, ondes, souffles, typhons,
Ils ont déconcerté les prodiges profonds. 80
La terre en proie aux dieux fut le champ de bataille ;
Ils ont frappé les fronts qui dépassaient leur taille,
Et détruit sans pitié, sans gloire, sans pudeur,
Hélas ! quiconque avait pour crime la grandeur.

Les lacs sont indignés des monts qu'ils réfléchissent, 85
Car les monts ont trahi ; sur un faîte où blanchissent

73-84. Addition marginale.
75. ... *même* dans l'œil du lynx ;
79. Et bouleversant tout { *volcans, souffles,* / *ondes, volcans,*

---

77. *Ignivomes.* Le terme d'ignivome est donné dans les dictionnaires comme spécial à la géologie et s'applique aux volcans en activité : mais d'après le contexte où il est question des lynx, des sphinx et des hydres, il n'est pas douteux que les ignivomes désignent ici des monstres mythologiques, dragons ou taureaux, comme ceux qui gardaient la Toison d'or, et qu'Ovide décrit ainsi :

> Pectora sic intus clausas volventia flammas
> Gutturaque usta sonant.
>
> (*Métamorphoses*, VII, v. 109-110.)

86-89. Au sommet du mont Sypile on voyait, dit Pausanias, une roche qui, regardée de loin, ressemblait à une femme en larmes et accablée de douleur. C'était, disait-on, *Niobé* changée en rocher. On

Des os d'enfants percés par les flèches du ciel,
Cime aride et pareille aux lieux semés de sel,
La pierre qui jadis fut Niobé médite ;
La vaste Afrique semble exilée et maudite ; 90
Le Nil cache éperdu sa source à tous les yeux,
De peur de voir briser son urne par les dieux ;
On sent partout la fin, la borne, la limite ;
L'étang, clair sous l'amas des branchages, imite
L'œil tragique et brillant du fiévreux qui mourra ; 95
L'effroi tient Delphe en Grèce et dans l'Inde Ellorah ;
Phœbus Sminthée usurpe aux cieux le char solaire ;

---

90. Le premier développement était celui-ci :

L'*énorme* Afrique semble exilée et maudite.
L'étang Pnyx, sombre et dur sous les murs d'Ellorah,
Rappelle l'œil brillant du fiévreux qui mourra;
Hélas ! dit le torrent; hélas ! dit la nuée,
La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée.
murmurent
Les vagues voix du soir chuchottent : Oublions;
Les cavernes des fils d'Inachus sont vacantes ;
Le grand Orphée est mort tué par les bacchantes.

93. ... la fin, *le terme*, la limite;

93-96. Addition marginale précédée de deux vers barrés, à peu près illisibles; nous croyons lire :

C'est d'Erebus que naît pour le matin doreur
L'ombre auguste et hideuse où passe la terreur.

C'est l'idée des vers dans *le Satyre* :

... la terreur,
Noire, y résiste, même au matin ce doreur.

Cf. ici vers 39.

97. Phœbus Smynthée usurpe aux cieux le char *polaire*;

---

s'explique mal la présence des os d'enfants sur ce faîte : car c'est dans les plaines de Thèbes que les fils de Niobé furent tués par les flèches d'Apollon et de Diane.

96. *Ellorah.* — Le temple d'Ellorah, creusé, taillé et sculpté dans une montagne rocheuse, est une merveille célèbre de l'Inde. V. Hugo avait pu en lire une description dans les volumes qu'il possédait à Guernesey : Warren, *L'Inde Anglaise*, Paris, Hachette, 1857, 2 vol. in-16.

Que de honte! Et l'on peut juger de la colère
De Démèter, l'aïeule auguste de Cérès,
Par l'échevèlement farouche des forêts. 100
La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée.
Hélas! dit le torrent. Hélas! dit la nuée.
Les vagues voix du soir murmurent : Oublions!
L'absence des géants attriste les lions.

---

sinistre
100. Par l'échevèlement *lugubre* des forêts.

---

100. Ce vers rappelle l'expression d'Euripide : πᾶσαν αἰκίζων φόβῃν ὕλης πεδιάδος. Y a-t-il eu réminiscence chez V. Hugo? C'est peu probable. On sait combien cette image lui est naturelle et combien fréquemment on la rencontre dans ses œuvres. Cf. Huguet, *Le sens de la forme dans les Métaphores chez V. Hugo*, p. 174-181.

Date du manuscrit : 10 mars 1875.

LE TITAN

NOTICE

Le manuscrit du Titan est le plus confus de tous ceux que l'on rencontre dans le Recueil de 1877. Il est surchargé d'ébauches, de ratures et de corrections non seulement dans le texte, mais encore dans les marges et sur le verso des pages. Le poème, qui pourtant donne l'impression de l'habituelle facilité verbale de V. Hugo, n'a été organisé et achevé qu'au prix de laborieux efforts [1].

Le dernier brouillon est daté du *27 mars 1875* : la date finale inscrite sur le dernier feuillet du manuscrit est celle du *3 avril 1875*.

Un plan a été trouvé dans les papiers du poète :

LE TITAN.

Le Titan avait fait tout ce qu'il avait pu
Pour assainir l'éther par les Dieux corrompu
Ses travaux
Ses bienfaits
Jalousie et vengeance des Dieux
le Titan sous l'Olympe
Etouffement, écrasement
Ses souffrances (l'abîme)
au-dessus de sa tête
Joie des Dieux (la cime)
Le Titan creuse sous lui la Terre.
il la perce

1. Nous avons réuni p. 82-86 les divers brouillons qui constituent le premier état de l'inspiration du poète.

parvient en rampant
dans le trou immense
Jusque sous le globe
de l'autre côté du monde
voit tout le ciel
ressuscite
passe la tête par un soupirail de
l'Olympe et crie aux Olympiens en fête
O Dieux, il est un Dieu[1] !

Ce plan ne peut pas être antérieur à l'année 1872, ni sans doute postérieur au 15 avril 1874. Il est écrit en effet sur le verso d'une enveloppe de la revue *La Renaissance* adressée rue Pigalle, 55, et V. Hugo n'habita rue Pigalle, 55, que du commencement de 1872 au 15 avril 1874.

Entre ce plan et la composition du poème, V. Hugo mit en réserve un certain nombre de vers :

Alors, il vit le ciel immense et devina.
Ostase de Syrie est sous le mont Liban
forban
Pluton
Bacchus après avoir mis Kothos dans l'Erèbe
A cloué ses cent mains aux cent portes de Thèbe
Ops est muré dans Delphe et Mimas dans Préneste
funeste
Encelade a l'Etna sur sa tête
Andès râle, englouti par Notus ce forban

(*Ms. 40, fragment 207.*)

Immense, solennelle,
Une ombre éblouissante, infinie, éternelle,
Terrible, et tout au fond de l'ombre, une prunelle.
— Ah ! vous faites le mal. Eh bien, tremblez.
... la mauvaise action
Certe
Sire, a cela de bon qu'elle est mauvaise fille ;
frappe
Elle punit celui qui la fait.

(Ms. 40, fragment 209[2].)

---

1. Ms. 40, fragment 211 : dans la marge de ce plan, en travers, on lit ce vers :

Alors il vit le ciel immense et devina.

2. Ce dernier fragment porte l'indication *Lég. des S.*; il est écrit au verso d'une première page de brochure : *La Politique en Chemin de fer.* L'écriture est de toute évidence d'une date voisine de celle du *Titan.*

*
* *

Le Titan est pour une large part une reprise de thèmes déjà développés dans la première *Légende des Siècles* et qui étaient familiers au philosophe et au poète de 1859. On y rencontre une peinture de l'âge d'or qui rappelle d'assez près les jours d'innocence du *Sacre de la Femme*; la vision de la gloire des Olympiens, l'énumération de leurs crimes, la misère des hommes accablés sous le joug sont autant de tableaux pittoresques ou de développements moraux esquissés jadis dans *Le Vautour* et qui étaient depuis venus à leur achèvement dans *Le Satyre* : les protestations de Phtos, ses indignations, sa pitié pour la matière et la vie asservie par les Dieux sont un écho fidèle des Chants du Chèvre-pieds dans l'Olympe.

Deux éléments, non essentiels au reste, distinguent *Le Satyre* et *Le Titan* : le décor et l'action.

Le décor, dans *Le Satyre*, c'était le ciel lui-même avec ses ruissellements de lumières et ses éblouissements d'astres et d'aurores; dans *Le Titan*, par un contraste voulu, c'est l'ombre des souterrains terrestres et la nuit méphitique des excavations volcaniques.

Le Satyre n'était qu'un chant qui se terminait par une apothéose : dans *Le Titan* nous sommes les témoins d'une lutte; il y a des péripéties dans la bataille de ce forçat contre la matière.

Cette action du *Titan* a été en partie inspirée à V. Hugo par la lecture de Claudien [1].

Claudien, dans l'*Enlèvement de Proserpine*, raconte comment Pluton, pour parvenir auprès de Proserpine, traverse toute la masse de l'écorce terrestre. Sous l'Etna, il rencontre le corps géant d'Encelade et lance sur lui son char. Encelade étouffe comme le Titan :

> pressaque Gigas cervice laborat
> Sicaniam cum Dite ferens, tentatque moveri
> Debilis.

Pluton lui-même se débat indigné, comme Phtos, dans l'encerclement des masses rocheuses : il cherche comme lui sa route à travers les failles étroites du bloc terrestre.

> latebrosa vagus rimatur habenis
> Devia, fraternum cupiens exire sub orbem.
> Janua nulla patet; prohibebant undique rupes
> Oppositæ, duraque deum compage tenebant.

---

1. Un Claudien figure sur la liste des livres vendus par V. Hugo en 1852.

Enfin, dans l'*Enlèvement de Proserpine* comme dans *Le Titan*, lorsque la percée est achevée et que Pluton, comme Phtos, émerge à la surface de la terre, le spectacle de l'immensité du ciel étoilé se déroule soudainement à sa vue.

Devant Pluton le ciel s'épouvante et les étoiles fuient : devant Phtos les astres se réjouissent et rayonnent. Mais chez les deux poètes, c'est la même sensation d'abîme, de vertige et d'infini.

Toutefois cette imitation de Claudien, décelée quelquefois par l'emprunt de détails très précis [1], reste insoupçonnée pour un lecteur, non averti : tant il y a de différence pour le ton et les idées générales entre les deux poètes : l'ampleur de la vision est une exception chez Claudien : on y rencontre encore moins de philosophie et de méditation métaphysiques et morales sur la nature et le sort de l'Univers : ni son sujet, ni son génie ne s'y prêtait.

L'imitation de Claudien n'est donc ici qu'un accident de détail : toute l'inspiration, dans *Le Titan*, vient, si l'on peut dire, des profondeurs de la philosophie hugolienne : le poète a voulu que sa seconde *Légende des Siècles* en contînt, elle aussi, un exposé, et le *Titan* est une réplique du *Satyre* dans la manière sombre.

Mais cette philosophie même, ces méditations métaphysiques du Titan sur le sort de l'univers, on les rencontre déjà dans le *Khiron* de Leconte de Lisle. Comme le Titan, Khiron plaint déjà les victimes de Jupiter; comme le satyre, il prévoit la victoire des forces de la nature sur les Olympiens :

Répondez, répondez, ô Terre, ô Flots, ô Cieux !...
O Zeus, les noirs géants ont balancé ta gloire !
C'est aux Dieux inconnus qu'appartient la victoire,
Et mon culte, trop pur pour tes autels troublés,
Veut monter vers ceux-ci, de la crainte isolés,
Qui n'ont point combattu, qui baignés de lumière,
Dans le sein de la Force, éternelle et première,
Règnent calmes, heureux, immobiles, sans nom,
Irrésistibles dieux, à qui nul n'a dit : Non !
Qui contiennent le monde en leurs seins impalpables
Et qui vous jugeront hommes et dieux coupables !

Khiron, Poèmes Antiques.

Le poème de *Khiron* reprend là les idées exprimées déjà par Leconte de Lisle dans *Niobé*. Niobé a paru en 1847 dans la *Phalange* et *Khiron* dans les *Poèmes antiques* en 1852 ; V. Hugo avait à Guernesey l'édition *Poèmes et Poésies* de 1857 ; il reçut chez lui

1. Chez Hugo comme chez Claudien nous voyons Vulcain arrêter sa forge pour contempler le surgissement, hors de l'écorce terrestre, du voyageur souterrain.

Leconte de Lisle en 1874 et utilisa sa traduction d'*Hésiode* et des bucoliques grecs pour le *Groupe des Idylles*. Quelle que soit la date où V. Hugo ait lu *Khiron* et *Niobé*, il connaissait certainement ces poèmes en 1875. Mais Leconte de Lisle lui-même n'explique dans leur ensemble ni le *Satyre*, ni le *Titan* : la prédiction de Khiron n'est qu'un rêve dont ce révolté est puni : Orphée le morigène et le ramène au respect des Dieux ; et quant à *Niobé*, Leconte de Lisle en avait, dès 1852, supprimé la conclusion philosophique.

Le poème du *Titan* n'offre donc, même en considérant que l'idée générale, qu'un point de contact accidentel avec le *Khiron* de Lisle : ce qui est incident chez l'auteur des *Poèmes antiques* est doctrine fondamentale chez le poète de la *Légende des Siècles*, et cette doctrine a des racines si nombreuses et si ramifiées dans toute la pensée antérieure de V. Hugo qu'on ne saurait la dire issue de la lecture de quelques vers de Leconte de Lisle.

Le *Titan* avec la certitude de ses dogmes métaphysiques, avec la splendeur de son décor et son âpreté grandiloquente de ton, reste, en fin de compte, parmi les poèmes de la vieillesse de V. Hugo, l'un des plus puissants et des plus originaux.

LE TITAN

Premier état du développement (Cf. ci-dessous à partir du vers 149).

I

Cependant un des fils de la terre farouche
Un titan l'ombre au front et l'écume à la bouche
Phtos le géant, l'aîné des colosses vaincus
Sanglant, couvert de coups de foudre mal fermés
enivrés par Bacchus
Tandis qu'en haut les Dieux, *vainqueurs, joyeux, armés,*
Mêlent leur joie autour
Resplendissent autour de la table royale,
Rêve
Rampe sous l'épaisseur du mont épouvantable
Les maîtres l'ont
Dans la nuit, au fond d'un caveau souterrain
Etc, puis
Les maîtres ont tordu sur lui des nœuds d'airain
Puis ils l'ont laissé là ; car la victoire heureuse
Oublie et chante ; et lui, de ses ongles il creuse,
Il sonde, il tâte, il fouille, il a brisé ses fers,
Il veut fuir et, dit-il, déranger les enfers.
Il cherche à s'évader dans la profondeur sombre.
Où va-t-il ? Il ne sait. Les obstacles sans nombre
la nuit
Lui barrent le passage ; il a sous lui *sans fond*
L'abîme où tout s'éclipse, où tout s'évanouit.
Sans air, sans jour, l'abîme où la lave se fond,
Où des nappes de feu { *grondent* / s'enflent, où les rocs pendent,
Où des fleuves hideux { dans la nuit / et muets se répandent,
Où l'air manque, où des eaux hideuses se répandent,
Terrible
Qu'importe, il s'aventure ; il rompt les blocs mal joints,
casse en deux
Il broie et fend la roche énorme avec ses poings,
Il disloque la roche entre ses vastes poings,

Il serpente à travers
Il traverse on ne sait quels espaces funèbres,
granits, les miasmes,
Remuant les rochers, les gouffres, les ténèbres,
Et tout le noir dessous de l'Olympe éclatant ;
haletant
Par moment, il s'arrête, il écoute, il entend
Il entend les Dieux rire et sangloter la terre
Sur sa tête les Dieux rire et pleurer la terre.

(*page 47 du manuscrit biffée d'un trait transversal.*)

2

Fauve, il gronde
Bruit tragique. A plat ventre ainsi que la panthère
Il se traîne, il descend
Il serpente et s'enfonce aux gouffres inconnus ;
terrible
La pierre âpre et *sinistre* écorche ses flancs nus ;
L'eau le glace, le feu le mord, l'ombre l'accable,
rude
Mais l'évasion fière, indignée, implacable
L'enivre
L'entraîne, et que peut-il craindre, étant foudroyé ?
Il va... morne, étouffant, luttant, râlant, ployé.
Il se fait un chemin tortueux, glisse, tombe,
et l'on dirait
Et s'enfonce *paraît* un ver trouant la tombe,
Comme un ver qui s'enfonce aux fentes de la tombe,
en haut
Ecoute encor le bruit qui va s'affaiblissant,
tremble, affronte
Ne sait plus ce qu'il fait, s'épouvante et descend.
Où fuir ? puisqu'ils ont tout. Rage ! o pensée amère !
Il rentre au flanc sacré de la terre sa mère.
Mourir, il ne le peut ; mais renaître, qui sait ?
Il va — L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est ?
Il recule cette ombre
Il l'ignore, il y plonge. Et l'abîme résiste.
Parfois un flamboiement, plus noir que la nuit triste,
Derrière une cloison de fournaise apparaît.
Le titan continue. Il se tient en arrêt
, il descend... —
Il écoute, il descend. Tout à coup le bruit cesse,
Plus rien, il est au bas du monde. Brume épaisse,
Nuit. Silence. Cachot. tombe. blocs étouffants !

Et penser que les Dieux sont là-haut triomphants,
Et que la terre est tout et qu'ils ont pris la terre,
O deuil !

(*Verso de la page 62.*)

3

et tout ce qu'il faut taire
mystérieux
Il l'aperçoit, l'horreur des lieux prodigieux
L'inhospitalité de l'abîme sans yeux,
Les lacs noirs où plus tard crouleront des Sodomes,
La nuit d'où sortira la chute des Sodomes,
effrayant
Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
Le silence gardant l'universel secret;

Si l'on voyait l'oubli, c'est cela qu'on verrait.
étouffement
Cachots, *blocs étouffants,* néant : terreur *profonde*
des choses
Phtos a devant lui Rien : il est au bas du monde.
C'est la fin.
Tout finit là. Le titan regarde l'invisible.
en marge [Tout finit là. Plus loin n'existe pas. La nuit
Elle-même ici meurt, flotte et s'évanouit.
Tout n'est plus. Le Titan regarde l'invisible]

Se rendre sans avoir épuisé le possible,
Les colosses n'ont point cette manière-là.
géants { *qu'un amas, monstrueux*
Le héros { *même après que tout les* accable
que l'amas des choses
Luttent encore; ils ont le désespoir sublime

Qui donne un dernier coup de talon à l'abîme.
Phtos, comme s'il voulait de ses deux bras ouverts
Arracher le dernier morceau de l'univers,
Se baisse, étreint un bloc et l'écarte... — O vertige
O stupeur ! L'effrayant soupirail d'un prodige
Apparaît.

L'aube fait irruption, le jour,
Là, dehors, un rayon d'innocence et d'amour
Formidable, aussi pur que l'aurore première.

(*Verso de la page 60.*)

4

Cela n'a pu mourir et cela n'a pu naître,
Cela ne peut s'accroître ou décroître en clarté,
Toute cette lumière étant l'éternité.
Phtos a le tremblement effrayant qui devine.
Plus d'étoiles qu'il n'est
il n'éclot
Plus d'astres qu'*on ne voit* de fleurs dans la ravine,
Plus de soleil qu'il n'est de fourmis; plus de cieux
Et de mondes à voir que les hommes n'ont d'yeux.
borne
Réalité sans terme, ou fatale, ou propice :
effaré
Phtos contemple éperdu le vrai, ce précipice
soudain il
Et tout à coup finit par distinguer au fond
De ce gouffre où l'aurore avec la nuit se fond
Au loin, dans on ne sait quelle brume, éternelle
Obscure, *sinistre*, éblouissante,
Au delà de la vie, immense, une prunelle.

Cependant sur le haut de l'Olympe, on riait;
Les Immortels sereins sur le monde inquiet
la joie et la
Resplendissaient debout dans un brouillard de gloire.
Tout à coup une étrange et haute forme noire
en face d'eux
Surgit *au loin dans l'ombre* et Vénus dit : Quelqu'un.
C'était Phtos. Comme un feu hors du vase à parfum,
Ou comme un flamboiement au-dessus du cratère
Le géant
Phtos en rampant dans l'ombre et *par dessous* la terre
S'était fait libre, était sorti de sa prison,
Et maintenant montait, sinistre, à l'horizon.
Il avait traversé tout le dessous du monde.

(*Verso de la page 51.*)

5

De l'ombre du géant, le mont fut obscurci,
Il se fit un silence inouï, comme si
passer
L'on sentait qu'il allait se dire quelque chose;

Afin qu'on n'entendît pas même leur rouet
Les trois Grâces d'en haut firent signe aux trois Parques ;
Alors le Titan grave, altier, portant les marques
Des tonnerres sur lui tant de fois essayés,
Ayant l'immense aspect des sommets foudroyés,
Et la difformité sublime des décombres,
Regarda fixement les olympiens sombres
de l'éther
Stupéfaits sur leur cime au fond *du gouffre* bleu,
Et leur cria terrible : o dieux, il est un Dieu !

27 mars 1875.

(*Recto de la page 55.*)

LE TITAN *

I

SUR L'OLYMPE

Une montagne emplit tout l'horizon des hommes ;
L'Olympe. Pas de ciel. Telle est l'ombre où nous sommes.
L'orgueil, la volupté féroce aux chants lascifs,
La guerre secouant des éclairs convulsifs,
La splendide Vénus, nue, effrayante, obscure, 5
Le meurtre appelé Mars, le vol nommé Mercure,
L'inceste souriant, ivre, au sinistre hymen,
Le parricide ayant le tonnerre à la main,

---

* Un seul sous-titre au début du manuscrit : *L'Olympe*. Les chiffres et les titres des paragraphes : *Sur l'Olympe, Sous l'Olympe, Ce que les géants sont devenus, L'Effort, Le dedans de la Terre, La Découverte du Titan* n'ont été donnés que sur la 2e épreuve : on n'en trouve pas trace dans le manuscrit.

3. ... la volupté, *l'orgie* aux *yeux* lascifs,

5. La splendide *Astarté*
monstrueux, Junon

7-8. *Jupiter formidable et Pan à l'œil peu sûr,*
Tout un groupe de crime entrevu dans l'azur,

3-24. C'est la reprise de l'acte d'accusation du *Vautour* dans Dieu, IV, v. 246 et sq. (1854).

Toute pudeur sur terre à leur souffle se fane ;
Jupiter est tyran, Cypris est courtisane ;
Phœbus est assassin ; Pallas tue ; etc...

Le même thème se trouve ensuite abordé dans *Le Satyre* (1859) :

Pendant que vous semez haine, fraude et trépas
Et que vous enjambez tout le crime en trois pas...

Pluton livide avec l'enfer pour auréole,
L'immense fou Neptune en proie au vague Eole, 10
L'orageux Jupiter, Diane à l'œil peu sûr,
Des fronts de météore entrevus dans l'azur,
Habitent ce sommet ; et tout ce que l'augure,
Le flamine, imagine, invente, se figure,
Et vénère à Corinthe, à Syène, à Paphos, 15
Tout le vrai des autels qui dans la tombe est faux,
L'oppression, la soif du sang, l'âpre carnage,
L'impudeur qui survit à la guerre et surnage,
L'extermination des enfants de Japhet,
Toute la quantité de crime et de forfait 20
Que de noms révérés la religion nomme,

---

14. *Et le prêtre imagine*
Corcyre
15. ... à Corinthe, *à Dodone*, à Paphos.
19. *L'écrasement confus* des enfants de Japhet,
21. Que de noms *vénérés*

---

10. M. Chabert dans *Virgile et V. Hugo*, p. 46, voit dans ce vers un souvenir de l'Énéide :

> Emissamque hiemem sensit Neptunus et imis
> Stagna refusa vadis, graviter commotus...
>
> I, 125-126.

14. L'emploi du mot *flamine*, si particulièrement romain, est-il ici justifié ? Sans doute toutes ces villes devinrent romaines : *Paphos* fut reconstruite par Auguste et porta son nom, Juvénal commanda un poste militaire à *Syène*. Néanmoins Corinthe, Paphos et Syène n'évoquent pour nous et n'évoquaient vraisemblablement pour V. Hugo que la Grèce et l'Égypte ; il faut évidemment ici, sans aucune espèce de préoccupation de précision historique, considérer le mot flamine comme un terme très général : c'est dans la pensée de V. Hugo un prêtre quelconque de l'antiquité.

19. *Japet* est le père d'Atlas, écrasé sous le monde qu'il porte sur ses épaules, de Ménétros, foudroyé par Jupiter; de Prométhée; cloué sur le Caucase. V. Hugo orthographie Japhet intentionnellement sans doute : le Japhet de la Bible a eu pour fils Mageg père d'une race de géants.

Et que peut dans la nuit d'un temple adorer l'homme,
Sur ce faîte fatal que l'aube éclaire en vain,
Rayonne, et tout le mal possible est là, divin.

Jadis la terre était heureuse ; elle était libre. 25
Et, donnant l'équité pour base à l'équilibre,
Elle avait ses grands fils, les géants ; ses petits,
Les hommes ; et tremblants, cachés, honteux, blottis
Dans les antres, n'osant nuire à la créature,
Les fléaux avaient peur de la sainte nature ; 30
L'étang était sans peste et la mer sans autans ;
Tout était beauté, fête, amour, blancheur, printemps ;
L'églogue souriait dans la forêt ; les tombes
S'entr'ouvraient pour laisser s'envoler des colombes ;
L'arbre était sous le vent comme un luth sous l'archet ; 35
L'ourse allaitait l'agneau que le lion léchait ;
L'homme avait tous les biens que la candeur procure ;
On ne connaissait pas Plutus, ni ce Mercure
Qui plus tard fit Sidon et Tharsis, et sculpta
Le caducée aux murs impurs de Sarepta ; 40
On ignorait ces mots, corrompre, acheter, vendre.

---

23. Sur ce faîte sacré.
38. On ne connaissait pas *Pluton*,

---

32. Cf. dans le *Sacre de la Femme :*

Et tout avait la grâce, ayant la pureté
Tout était flamme, hymen, bonheur, douceur, clémence

36. Cf. *Ibid.*

Les halliers où l'agneau paissait avec le loup...

Il y a reprise évidente d'une même peinture de l'âge d'or.

40. Sur le *Mercure* des Phéniciens, cf. Banier, III, 130 : aucune ville particulière de Phénicie n'est mentionnée par Banier. *Sidon, Tharsis* et *Sarepta* sont des villes phéniciennes dont on rencontre le nom dans la Bible : sur l'étymologie de l'emplacement de la mystérieuse Tharsis, on trouve des détails dans Moreri. Art. Tarse.

On donnait. Jours sacrés! jours de Rhée et d'Évandre!
L'homme était fleur; l'aurore était sur les berceaux.
Hélas! au lait coulant dans les champs par ruisseaux
A succédé le vin d'où sortent les orgies; 45
Les hommes maintenant ont des tables rougies;
Le lait les faisait bons et le vin les rend fous;
Atrée est ivre auprès de Thyeste en courroux;
Les Centaures, prenant les femmes sur leurs croupes,
Frappent l'homme, et l'horreur tragique est dans les coupes.
O beaux jours passés! terre amante, ciel époux!
Oh! que le tremblement des branches était doux!
Les cyclopes jouaient de la flûte dans l'ombre.

La terre est aujourd'hui comme un radeau qui sombre.
Les dieux, ces parvenus, règnent, et, seuls debout, 55
Composent leur grandeur de la chute de tout.
Leur banquet resplendit sur la terre et l'affame.
Ils dévorent l'amour, l'âme, la chair, la femme,
Le bien, le mal, le faux, le vrai, l'immensité.
Ils sont hideux au fond de la sérénité. [tourent
Quels festins! Comme ils sont contents! Comme ils s'en-
De vertiges, de feux, d'ombre! Comme ils savourent
La gloire d'être grands, d'être dieux, d'être seuls!
Comme ils raillent les vieux géants dans leurs linceuls!
Toutes les vérités premières sont tuées. 65

---

43. ... l'aurore était *dans les berceaux.*
49. ... prenant *la femme*
50. *Raillent* l'homme
62. De *prodiges,* de feux
[Le bonheur]
63. *L'extase* d'être grands,
64. Comme ils raillent [Titan et Pan] dans leur linceul
65-75. Addition marginale.

---

42. Cf. Le *Sacre de la Femme*:

Jours inouïs!...
Jours purs! rien ne saignait sous l'ongle et sous la dent;

Les heures, qui ne sont que des prostituées,
Viennent chanter chez eux, montrant de vils appas,
Leur offrant l'avenir sacré, qu'elles n'ont pas.
Hébé leur verse à boire et leur soif dit : Encore!
Trois danseuses, Thalie, Aglaé, Terpsychore, 70
Sont là, belles, croisant leurs pas mélodieux.
Qu'il est doux d'avoir fait le mal qui vous fait dieux!
Vaincre! être situés aux lieux inabordables!
Torturer et jouir! Ils vivent formidables
Dans l'éblouissement des Grâces aux seins nus. 75
Ils sont les radieux, ils sont les inconnus.
Ils ont détruit Craos, Nephtis, Antée, Otase ;

---

67. Viennent *toutes* chez eux,
68. Leur offrant l'avenir [sans fin]
71. *Livrant à leurs regards leurs corps* mélodieux.
74. Foudroyer et jouir
Phorcys
77. Ils ont détruit Cœos, Nephtys, Antée, Ostase.

Craos est, semble-t-il, une faute de lecture du typographe qui a échappé aux corrections de V. Hugo. Chose plus curieuse : V. Hugo a corrigé sur la première épreuve Ostase en Ortase; le prote n'en a pas tenu compte : sur la seconde épreuve, il a imprimé Otase, que V. Hugo a laissé subsister.

---

70. *Trois danseuses* : deux Grâces et une Muse ; Terpsichore est la Muse de la danse, Aglaë est la plus jeune des trois Grâces ; Thalie est l'aînée.

77. *Craos*, faute d'impression pour *Cœus*. « La Terre... par son mariage avec le Ciel produisit *Cœus*, Creius, Hypérion... Elle engendra aussi les Cyclopes Brontes, Sterope, Argès... les superbes Titans, Cottus, Briarée et Gygès. » Banier, I, 194. Chompré dit que *Céus* était « fils de Titan et de la Terre ». Art. Céus. Cf. Virgile, *Enéide*, IV, 179.

Nephtis. C'est, d'après Banier (II, 288, 318), qui l'appelle Nephté, la femme de Typhon. Chompré imprime Nephté ou *Nephtys* et dit simplement que les Égyptiens joignaient son culte à celui de Typhon.

Antée. C'est le géant connu qui reprenait des forces chaque fois qu'il touchait terre et qu'Hercule étouffa en le soulevant dans ses bras.

Otase, le manuscrit donne *Ostase* : sur épreuves V. Hugo a corrigé d'abord en Ortase, puis en *Otase*. Ostase ne figure ni dans Banier, ni dans Chompré : Noël le cite : Ostasus, un des fils d'Uranus et de Ghê, *Etienne de Byz*.

Être horribles et beaux, c'est une double extase ;
Comme ils sont adorés ! Comme ils sont odieux !
Ils perdent la raison à force d'être dieux ; 80
Car la férocité, c'est la vraie allégresse,
Et Bacchus fait traîner par des tigres l'ivresse.
Ils inspirent Dodone, Éléphantine, Endor.
Chacun d'eux à la main tient une coupe d'or
Pure à mouler dessus un sein de jeune fille. 85
Sur son trépied en Crète, à Cumes sous sa grille,

---

81. *a*) Car la férocité, c'est la *grande* allégresse
b) *Car la chute et le deuil d'autrui, c'est l'allégresse.*

82. Le vers 82 est suivi de cet essai raturé :

a) la sibylle Amalthée en ses vers fulguraux
b) la sibylle Amalthée, à travers ses barreaux,
Chante et hurle à leurs pieds les rhythmes fulguraux.
Quelle joie ils se font avec l'univers triste !

Ces quatre vers sont remplacés par l'addition marginale 83-86, qui couvre une note : *Amalthée dite aussi Bigoïs* ; cf. p. 62.

86. Sur son trépied { *à Rhode* / *à Syène* }

---

83. *Dodone.* Cf. *La vision d'où est sorti ce livre*, vers 57.

Eléphantine, île du Nil, où s'élevaient de nombreux temples, et où l'on nourrissait, dit Hérodote, des crocodiles sacrés.

Endor. Cf. *La vision d'où est sorti ce livre*, vers 69.

86. En *Crète.* Banier qui énumère les dix sibylles connues ne dit point qu'il en ait existé une en Crète : il est vrai que Banier parle d'un auteur qui en reconnaissait quatorze (II, 70), mais il ne les nomme pas. Au reste, la Crète est le pays des Dieux et la légende y fait naître un grand nombre d'entre eux. — *Sous sa grille*: d'où provient cette grille, que n'ont jamais mentionnée les auteurs anciens ? V. Hugo traite les Sibylles comme des êtres fabuleux et croit, à leur propos, toute fantaisie permise ; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire dans *Dieu* (Le Griffon), la peinture qu'il fait de toutes les Sibylles connues ; à propos de la Sibylle de Cumes, il écrit :

et toi, les dents blanches d'écume ;
Les deux seins nus, ô folle effrayante de Cume ;

Cette vision a pu, par association d'idées, amener celle d'une folle furieuse aperçue à travers la grille de son cabanon. Cf. v. 98. Sur les diverses représentations des Sibylles, cf. Emile Mâle, *L'Art*

La sibylle leur livre à travers ses barreaux
Le secret de la foudre en ses vers fulguraux,
Car cette louve sait le fatal fond des choses ;
Toute la terre tremble à leurs métamorphoses ; 90
La forêt, où le jour pâle pénètre peu,
Quand elle voit un monstre a peur de voir un dieu.
Quelle joie ils se font avec l'univers triste !
Comme ils sont convaincus que rien hors d'eux n'existe !
Comme ils se sentent forts, immortels, éternels ! 95
Quelle tranquillité d'être les criminels,
Les tyrans, les bourreaux, les dogmes, les idoles !

---

88. Le secret *du tonnerre*. Correction sur épreuve.
93. Le vers 93 était d'abord suivi des vers suivants raturés :

Quel festin,
Quel rire et comme ils sont contents ! Comme ils s'entourent
de vertiges
de nuages, d'éclairs, d'effroi ! Comme ils savourent
grands
l'ivresse d'être *rois*, d'être dieux, d'être seuls !
Comme ils raillent les vieux géants dans leurs linceuls !

95. Ils se sentent *tous* immortels. Correction sur épreuve.
97. ... les *monstres*, les idoles !

---

religieux de la fin du Moyen âge, p. 269 et sq. Il se peut aussi que V. Hugo ait été influencé par l'expression de Virgile :

Ferreique Eumenidum thalami

à laquelle quelques traductions du commencement du XIXe siècle donnent pour sens : les chambres aux barreaux de fer des Euménides.

87. Cf. Pièces justificatives, p. 62, lignes 14-15. Où V. Hugo a-t-il pu rencontrer cette singulière interprétation de Servius ? Servius dans son commentaire de Virgile parle en ces termes de Bigoïs et des livres fulguraux : « Qui libri in templum Apollinis servabantur, nec ipsi tantum sed et Marciorum et Begoes nymphæ (deux manuscrits donnent l'un *Bygois*, l'autre *Bigoïs* qui est la forme qu'on trouve dans les notes de V. Hugo), quae artem scripserat fulguritarum (ou fulguritorum) apud Tuscos. » On traduit ordinairement *ars fulguritorum* par art de conjurer la foudre, ou, plus vraisemblablement, de purifier les lieux frappés par la foudre. Chompré et Noël appellent cette Sibylle du nom de Bagoë et disent qu'elle enseigna aux Toscans l'art de deviner par les foudres. — Cf. Notice, p. 53.

D'emplir d'ombre et d'horreur les pythonisses folles,
Les ménades d'amour, les sages de stupeur !
D'avoir partout pour soi l'autel noir de la peur ! 100
D'avoir l'antre, l'écho, le lieu visionnaire,
Tous les fracas depuis l'Etna jusqu'au tonnerre,
Toutes les tours depuis Pharos jusqu'à Babel !
D'être, sous tous les noms possibles, Dagon, Bel,
Jovis, Horus, Moloch et Teutatès, les maîtres ! 105
D'avoir à soi la nuit, le vent, les bois, les prêtres !
De posséder le monde entier, Éphèse et Tyr,
Thulé, Thèbe, et les flots dont on ne peut sortir,
Et d'avoir, au delà des colonnes d'Hercule,
Toute l'obscurité qui menace et recule ! 110
Quelle toute-puissance ! effarer le lion,
Dompter l'aigle, poser Ossa sur Pélion,

98-102. Addition marginale remplaçant le vers biffé :

d'avoir les agoras, les Pnyx, les Capitoles !

99. ... les [mages] de stupeur !

101-202. ... les lieux visionnaires
Tous les fracas depuis *les vents* jusqu'aux tonnerres

105. Jovis, *Chronos, Horus...*

106. D'avoir à soi *la mer, la nuit...*

108. ... et *la mer* dont [nul] ne peut sortir,

110-116. Addition marginale remplaçant les deux vers biffés :

caps
Et les déserts de sable et les monts de granit
Et la brame ignorée où l'univers finit.

104-105. Toutes ces divinités sont connues : le choix a été déterminé dans l'esprit de V. Hugo par l'idée contenue dans « Sous tous les noms possibles ». En effet, *Dagon* a été assimilé tour à tour à Jupiter, à Saturne, à Neptune, à Vénus ou encore à Oannès, le dieu-poisson. *Bel* est confondu souvent avec les divers Baal, aussi bien qu'avec Mars, Saturne ou l'Hercule Tyrien ; Horus, fils d'Isis et d'Osiris, avec Apollon, et *Moloch* avec Mitra, Saturne, Priape, le Soleil, la Lune et des Panthées diverses ; *Teutatès* avec Mercure, Thot ou Anubis. Sur ces divinités et les formes multiples de leurs noms et de leurs personnes, cf. Banier ; et Noël, *Dictionnaire de la Fable. Jovis* est la forme archaïque du nominatif de Jupiter.

Avoir, du cap d'Asie aux pics Acrocéraunes,
Toute la mer pour peuple et tous les monts pour trônes,
Avoir le sable et l'onde, et l'herbe et le granit, 115
Et la brume ignorée où le monde finit!
En bas, le tremblement des flèches dans les cibles,
Le passage orageux des meutes invisibles,
Le roulement des chars, le pas des légions,
Le bruit lugubre fait par les religions, 120
D'étranges voix sortant d'une sombre ouverture,
L'obscur rugissement de l'immense nature,
Réalisent, au pied de l'Olympe inclément,
On ne sait quel sinistre anéantissement;
Et la terre, où la vie indistincte végète, 125
Sous ce groupe idéal et monstrueux qui jette
Les fléaux, à la fois moissonneur et semeur,
N'est rien qu'une nuée où flotte une rumeur.
Par moments le nuage autour du mont s'entr'ouvre;
Alors on aperçoit sur ces êtres, que couvre 130
Un divin flamboiement brusquement éclairci,
Des rejaillissements de rayons, comme si
L'on avait écrasé sur eux de la lumière;
Puis le hautain sommet rentre en son ombre altière
Et l'on ne voit plus rien que les sanglants autels; 135
Seulement on entend rire les immortels.

---

114. *Pour peuples tous les flots, tous les sommets* pour trônes,
115. ... *et les monts* de granit,
119. *Les chars, les cliquetis,*
123. au pied *de ce mont* inclément
125. Et *le monde* où la vie *incertaine* végète
134. *Puis l'altier sommet rentre en son ombre première*

---

113. *Acrocéraunes*: les monts *Acrocérauniens* sont situés en Epire. *Acrocéraunes* est la forme que donne Moreri, Art. Acrocéraunes: « On leur donnoit ce nom des deux mots grecs Acron et Ceraunos, qui signifient sommet et foudre, parce que le sommet de ces monts si relevez étoit sujet aux tempêtes et aux coups de foudre. »

Et les hommes? Que font les hommes? Ils frissonnent.
Les clairons dans les camps et dans les temples sonnent,
L'encens et les bûchers fument, et le destin
Du fond de l'ombre immense écrase tout, lointain ; 140
Et les blêmes vivants passent, larves, pygmées ;
Ils regardent l'Olympe à travers les fumées,
Et se taisent, sachant que le sort est sur eux,
D'autant plus éblouis qu'ils sont plus ténébreux ;
Leur seule volonté c'est de ne pas comprendre ; 145
Ils acceptent tout, vie et tombeau, flamme et cendre,
Tout ce que font les rois, tout ce que les dieux font,
Tant le frémissement des âmes est profond!

II

SOUS L'OLYMPE

Cependant un des fils de la terre farouche,
Un titan, l'ombre au front et l'écume à la bouche, 150
Phtos le géant, l'aîné des colosses vaincus,

---

141. ... passent, *néant*, pygmées
143. ... sachant que le *joug* est sur eux

---

137. Même mouvement dans *Hernani* pour exprimer la distance qui sépare les hommes du Pape et de l'Empereur :

puis, loin du faste où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme — Les hommes.
— Les hommes ! c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,
Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
A travers tant d'échos nous arrive fanfare !
(*Hernani*, Acte IV, Scène II.)

151. *Phtos* : Il semble que ce nom ait été forgé par V. Hugo grâce à des indications fournies par Banier. D'une part Banier cite (I, 178) un dieu Égyptien qu'il appelle *Phta* et qu'il assimile à Vulcain, dieu du feu. Dans le même chapitre, I, 156, il dit que les Phéniciens ont

Tandis qu'en haut les dieux, enivrés par Bacchus,
Mêlent leur joie autour de la royale table,
Rêve sous l'épaisseur du mont épouvantable.
Les maîtres, sous l'Olympe, ont, dans un souterrain 155
Jeté Phtos, l'ont lié d'une corde d'airain,
Puis ils l'ont laissé là, car la victoire heureuse
Oublie et chante; et Phtos médite; il sonde, il creuse,
Il fouille le passé, l'avenir, le néant.
Oh! quand on est vaincu, c'est dur d'être géant! 160
Un nain n'a pas la honte ayant la petitesse.
Seuls, les cœurs de titans ont la grande tristesse;
Le volcan morne sent qu'il s'éteint par degrés,
Et la défaite est lourde aux fronts démesurés.

---

155. Les maîtres *ont au fond d'un chaos* souterrain
156. Jeté Phtos, *ont tordu sur lui des nœuds* d'airain
158. ... et Phtos *est pensif; triste,* il creuse,
163. Le volcan *triste...*
Et *l'impuissance* est lourde
164. *L'amoindrissement pèse*
Le vers 164 était d'abord suivi par cette première rédaction biffée :

Il se tord sous le joug, dans les fers, dans les gênes.
fier passé
Il songe au *noir monceau* des puissants terrigènes
Beaux jadis brisés et
Jadis grands, maintenant *plus brisés,* plus hideux,
mous *bâton*
Plus vils que le sarment qu'un pâtre casse en deux;
rocs abjects
Où sont-ils? Sous des *blocs affreux,* cariatides

---

un ancêtre nommé *Genus* qui « engendra d'autres hommes qui furent nommés Phos, Pur et Phlox, c'est-à-dire, lumière, feu et flame. » Ces trois Dieux, selon Banier, engendrèrent des géants qui donnèrent leur nom aux montagnes qu'ils possédaient. Le dieu *Phta* était depuis longtemps connu de V. Hugo; il figure deux fois dans les notes prises par lui au moment de la composition de Dieu (ms 40, fr. 888 et 903); le fragment 903 se termine par ces deux vers :

Le dieu Thot, le dieu Phta, le dieu Pan, le dieu Fô,
Le dieu Pan qui frissonne aux strophes de Sapho.

Ce vaincu saigne et songe, étonné.

Quelle chute ! 165
Les dieux ont commencé la tragique dispute,
Et la terre est leur proie. O deuil ! Il mord son poing.
Comment respire-t-il ? Il ne respire point.
Son corps vaste est blessé partout comme une cible.
Le câble que Vulcain fit en bronze flexible 170
Le serre, et son cou râle, étreint d'un nœud d'airain.
Phtos médite, et ce grand furieux est serein ;
Il méprise, indigné, les fers, les clous, les gênes.

Des Ténares ardents, des Cocytes fétides.
Encelade a sur lui { l'horrible / le lourd Etna fumant / l'infâme }
C'est sa tombe où l'on voit de l'âpre entassement
morceau de
Sortir son pied qui semble un pic de la montagne.
Thor est sous l'écueil noir qui sera la Bretagne.

Puis cette première rédaction fut remplacée par cette rédaction marginale, biffée elle aussi :

{ *Le puissant* / *L'effrayant vaincu songe* / *Le géant* }
Le vaincu pense
Le vaincu saigne et songe étonné ! Quelle chute !
Les Dieux ont commencé la tragique dispute
leur proie
Et la terre est *vaincue*, ô deuil ! il mord son poing.
Comment respire-t-il ? Il ne respire point.
Phtos s'indigne du joug, des fers, des clous, des gênes
Il étouffe, indigné
Triste, il râle, indigné des fers, des clous, des gênes.
Il râle exaspéré
Il songe au fier passé des puissants terrigènes.
Beaux
Dieux jadis, maintenant brisés, et plus hideux
Maintenant accablés par le destin hideux
Plus mous que le sarment qu'un pâtre casse en deux ;

III

CE QUE LES GÉANTS SONT DEVENUS

Il songe au fier passé des puissants terrigènes,
Maintenant dispersés dans vingt charniers divers, 175
Vastes membres d'un monstre auguste, l'univers;
Toute la terre était dans ces hommes énormes;
A cette heure, mêlés aux montagnes sans formes,
Ils gisent, accablés par le destin hideux,
Plus morts que le sarment qu'un pâtre casse en deux. 180
Où sont-ils? sous des rocs abjects, cariatides
Des Ténares ardents, des Cocytes fétides;
Encelade a sur lui l'infâme Etna fumant;

---

177. ... était dans ces êtres énormes.
184. C'est [sa tombe]
185. ... qui semble [un pic de la] montagne.
186. ... l'écueil noir [où] sera la Bretagne.
183-184. Seconde rédaction de ces quatre vers :

Encelade a sur lui { l'horrible / le vaste Etna fumant / le lourd }
C'est sa tombe, *en dehors du sombre* entassement
On ne voit que son pied immobile et sans forme
Qui semble un bloc tombé de la montagne énorme.

---

174. « Les géans étoient fils de Titée ou Titaïa qui en Langue Celtique veut dire terre ou boue, d'où les Titans furent toujours appelez *terrigenes*, sortis de la terre, enfans de boue ». Banier, *Explication des Fables*, 1742, p. 201. L'épithète *Terrigenæ* appliquée aux géants est d'un emploi fréquent dans Lucrèce et dans Claudien.

179-182. Virgile, lui aussi, dans le VIe livre de l'Enéide, v. 577 et sq., montre les géants punis dans les enfers :

Hic genus antiquum Terræ, Titania pubes,
Fulmine dejecti fundo volvuntur in imo.

Mais les supplices qu'il a décrits ne sont pas ceux que V. Hugo imagine ici.

183. *Encelade* est bien, selon la tradition, enseveli sous l'Etna ; cf. dans Virgile :

Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus

C'est son bagne ; et l'on voit de l'âpre entassement
Sortir son pied qui semble un morceau de montagne ; 185
Thor est sous l'écueil noir qui sera la Bretagne ;
Sur Anax, le géant de Tyrinthe, Arachné
File sa toile, tant il est bien enchaîné ;
Pluton, après avoir mis Kothos dans l'Erèbe,
A cloué ses cent mains aux cent portes de Thèbe ; 190
Mopse est évanoui sous l'Athos, c'est Hermès

188-190. Addition marginale.
189. ... après avoir mis [Cottus] dans l'Erèbe,

Urgeri mole hac ingentemque insuper Ætnam
Impositam ruptis flammam exspirare caminis.

(*Enéide*, III, 577-580.)

et dans Leconte de Lisle :

Encelade recule, et d'un front indompté,
Il brave encore des Dieux la colère implacable ;
Mais le fumant Aitna de tout son poids l'accable :
Il tombe enseveli.

(*Poèmes antiques, Khiron.*)

186. Thor est une divinité scandinave : c'est la raison pour laquelle V. Hugo lui choisit la Bretagne pour tombeau.

187. « Vis-à-vis de Milet, il y a l'isle Lade, qui se separe en deux autres petites isles, dont l'une porte le nom d'Astérius, parce qu'Astérius y a son tombeau. Il était fils d'*Anax* que l'on dit avoir été fils de la Terre ». Pausanias cité par Banier, *La Mythologie*, III, 142. Le géant Anax était le héros éponyme de l'Anaktoria, dont la capitale était Milet : Tirynthe est donc ici une fantaisie ; l'imagination de V. Hugo a été sans doute entraînée par le souvenir des constructions cyclopéennes de Tirynthe.

189. *Kothos*. Le manuscrit de V. Hugo donne sans rature les deux formes *Cottus* et *Kothos*, l'une au-dessus de l'autre. Jupiter, dit Banier (*La Mythologie*, 1744, I, 200) « relégua dans le fond du Tartare, aux extrémités de la Terre, Cottus, Gygès et Briarée. »

190. *Ses cent mains* : Cottus, Gygès et Briarée sont des centimanes.

191. *Mopse*. Mopse (Chompré : Mopsus) était un Lapithe (Hesiode, *Scutum Herculis*, v. 181), V. Hugo confond et considère comme autant de géants et comme autant de victimes des Dieux les Titans, les Cyclopes, les Centaures et les Lapithes. L'ensevelissement sous

Qui l'enferme ; on ne peut espérer que jamais
Dans ces caves du monde aucun souffle ranime
Rhœtus, Porphyrion, Mégatlas, Evonyme ;
Couché de tout son long sous le haut mont Liban, 195
Titlis souffre, et, saisi par Notus, vil forban,
Scrops flotte sous Délos, l'île errante et funeste ;
Dronte est muré sous Delphe et Mimas sous Prœneste ;

Titlis saigne

194. *Cœbès râle* et, *captif de* Notus,

198. Ms. : Bronte. Dronte est une correction sur épreuve de V. Hugo lui-même.

Le vers 198 est suivi dans le manuscrit de ces six vers biffés :

Lié sous le volcan Liparis, noir récif
Andès est au milieu de la flamme pensif.
O sombre écroulement
O morne accablement, dispersion fatale,
Et tous les innocents condamnés ? et Tantale
Actéon, Prométhée, Orphée ! Infâmes Dieux !

---

l'Athos est une fantaisie. Banier (*La Mythologie*, VI, 391) cite aussi le *Mopsus* d'Hesiode, Mopsus Ampycides, et dit qu'il était devin.

194. *Rhœtus*, l'un des Centaures cités par Chompré, Art. Caumas. *Porphyrion* : « un des géants qui firent la guerre aux Dieux ». Banier (*La Mythologie*, III, 178) ; Cf. Virgile *Géorg.* II, 456. *Megatlas* : sans doute pour Megatas ou Megathas, avec l'influence du souvenir d'Atlas. *Megatas* est un Titan, dont on retrouve le nom dans une inscription de Sparte, entre celui de Creios et celui de Skopeles.

Evonyme : Noël « *Evonymus*, fils de Cœlus et de la Terre, qui donna son nom à l'une des tribus d'Athènes. »

196. *Titlis*, proposé en marge du manuscrit pour remplacer, semble-t-il, *Titée* (cf. note du vers 174). C'est le nom d'une montagne de la Suisse centrale. Dans l'imagination de V. Hugo toute montagne porte le nom d'un géant enseveli sous elle. Cf. Notice, p.53.

197. *Scrops*, nom forgé par V. Hugo. Claudien dans la *Gigantomachie* raconte que Porphyrion essaya d'arracher Délos pour la lancer contre les Dieux.

198. *Dronte* pour *Bronte* : c'est le nom francisé du Cyclope connu. — *Mimas*. Chompré Art. Mimas renvoie à Horace et dit simplement que Mimas est un « géant que Jupiter foudroya ». Prœneste, située dans la campagne romaine à une faible altitude, n'évoque guère pour nous l'idée d'une montagne : mais l'idée peut provenir de la lecture

Cœbès, Géreste, Andès, Béor, Cédalion,
Jax, qui dormait le jour ainsi que le lion, 200
Tous ces êtres plus grands que des monts, sont esclaves,
Les uns sous des glaciers, les autres sous des laves,
Dans on ne sait quel lâche enfer fastidieux ;

---

199. *Gereste, Andès, le vaste et doux Cédalion*
Titlis, Gereste, Andès, *Béhor*, Cédalion.
neuf

203. Le vers 203 est suivi de ces six vers biffés :
Et Phorcys, Prométhée, Orphée ! infâmes dieux
punis
Que d'innocents frappés ! et qu'est-ce qu'a fait Tantale ?
Gès porte l'affreux poids de l'Egypte fatale.
Lié sous le volcan Liparis dur récif,
Typhlops est au milieu de la flamme pensif.
Que faire ? écroulement colossal, chute immense !
On rit. Tant de victoire a droit à la démence.
Tous les titans, Stellos, Talemon, Ecmonide,
Gès dont l'œil bleu faisait reculer l'euménide,

---

de Moreri, qui, parlant du temple célèbre de la Fortune à Prœneste, dit : « On voit encore sur une montagne plusieurs restes de ce temple et de cette ville que le pape Boniface VIII fit détruire et la fit rebâtir au pié de la même montagne. » D'autre part Virgile attribue la fondation de Préneste à un fils de Vulcain :

Nec Prænestinæ fundator defuit urbis,
Vulcano genitum pecora inter agrestia regem
Inventumque focis omnis quem credidit ætas
Cæculus.
(Virgile, *Enéide*, VII, 678.)

199. *Cœbes*. Nous entrons en pleine fantaisie : on ne connaît sous ce nom qu'un disciple de Socrate.

Géreste. « Cyclope sur le tombeau duquel les Athéniens immolèrent les filles d'Hyacinthe pour être délivrés de la peste. » Noël, Art. Gerestus.

Andès, un des fils de Cœlus et de la Terre, d'après Noël.

Beor, roi de Dinhaba (Genèse, XXXVI, 32). Dinhaba est située dans le pays de Moab où vivait une race de géants, les Emim.

Cedalion. « Cyclope que Vulcain donna pour guide à Orion, lorsqu'Œnopion lui eut crevé les yeux. » Noël, Art. Cedalion. Banier, dans sa *Mythologie*, raconte longuement l'histoire d'Orion sans parler de Cedalion (VIII, 52).

200. *Jax*, évidente fantaisie.

Et Prométhée ! Hélas ! quels bandits que ces dieux !
Personne au fond ne sait le crime de Tantale ; 205
Pour avoir entrevu la baigneuse fatale,
Actéon fuit dans l'ombre ; et qu'a fait Adonis ?
Que de héros brisés ! Que d'innocents punis !
Phtos repasse en son cœur l'affreux sort de ses frères ;
Star dans Lesbos subit l'affront des stercoraires ; 210
Cerbère garde Ephlops, par mille éclairs frappé,
Sur qui rampe en enfer la chenille Campé ;

---

209. Phtos [redit] en son cœur [les noms de tous] ses frères
tous les Dieux
211. Cerbère garde [Othryx] par *Jupiter* frappé,
Ephlops est une correction sur épreuve.

---

205. *Tantale.* Il y a dans Banier une assez longue dissertation sur l'incertitude où l'on est au sujet du crime de Tantale (V, 193-194). Noël dit que « les anciens ne sont pas plus d'accord sur la nature de son crime que sur celle de son châtiment. ». V. Hugo associe aux géants quelques-unes des victimes les plus célèbres de la divinité : Tantale, Actéon, Adonis.

207. *Actéon.* La fable d'Actéon est connue et rapportée ici avec exactitude par le poète qui mêle à dessein les légendes traditionnelles aux fantaisies de son imagination.

Adonis. Sur l'incertitude de la légende, des aventures et de la légende d'Adonis, voir la longue étude de Banier (III, pages 12 à 38).

210. *Star, Stercoraires.* Fantaisie encore ! *Star* en anglais, c'est l'étoile : et c'est ici l'idée qu'on retrouve dans *L'Epopée du Ver* : l'étoile devenue la proie du ver.

211. *Ephlops,* d'abord *Typhlops* (cf. var. du vers 203), puis on rencontre sur le verso du manuscrit qui fait face au vers 211 cette indication *Hyphlops* ; peu à peu la physionomie du mot s'est rapprochée du nom d'Hélops qui flottait sans doute dans la mémoire de V. Hugo. On connait le vers d'A. Chénier

Le quadrupède Hélops fuit...

Hélops est l'un des Centaures tués par Pirithoüs. La 1re épreuve donne : Othryx.

212. *Campé.* Banier parle à plusieurs reprises de *Campé,* « personnage assez inconnu dans la mythologie : c'est, dit-il, la geôlière des Titans dans le Tartare (III, 275, 308); il la qualifie (V, 16) de

C'est sur Mégarios que le mont Ida pèse ;
Darse endure le choc des flots que rien n'apaise ;
Rham est si bien captif du Styx fuligineux 215
Qu'il n'en a pas encor pu desserrer les nœuds ;
Atlas porte le monde, et l'on entend le pôle
Craquer quand le géant lassé change d'épaule ;
Lié sous le volcan Liparis, noir récif,
Typhée est au milieu de la flamme, pensif. 220
Tous ces titans, Stellos, Talémon, Ecmonide,

---

214. *Scrops* endure
215. Rham est [le prisonnier] du Styx fuligineux
[Dont il n'a] pas encor
218. Craquer quand le *titan*

« je ne sais quelle espèce d'être ». Campé figure également dans Chompré. Ni Chompré, ni Banier ne donnent l'étymologie.

213. *Mégarios.* Il s'agit sans doute de Mégaros, fils de Jupiter, dit Noël, et d'une nymphe Sithnide : ce Mégaros fut sauvé, par la protection de son père, du déluge de Deucalion (Pausanias, I, 40, 1).

214. *Darse.* Est-ce un nom de personne ? Les Darses (Δάρσιοι) sont un peuple de Thrace dont il est question dans Etienne de Byzance (frag. 130).

215. *Rham.* Nom rencontré par V. Hugo au cours de ses recherches sur les divinités, au moment où il écrivait Dieu : on identifie quelquefois Rham avec Fô (cf. la note du vers 151). On prête à Rham 80 000 transmigrations : rien d'étonnant à ce que V. Hugo songe à en faire un cyclope ! Cf. Noël, Art. Ram.

219-220. *Typhée.* C'est sous l'île d'Ischia (*Marimé*) que, d'après Virgile Enéide, VIII, 715-716, est enseveli Typhie :

> Tum sonitu Prochyta alta tremit, durumque cubile
> Marime Jovis imperiis imsposta Typhœo.

Le volcan Liparis. Lipari et toutes les îles Eoliennes sont des îles volcaniques ; Cf. Virgile, VIII, 417 : *fumantibus ardua saxis.*

221. *Stellos.* L'*Histoire des Dieux* de D*** l'appelle Stelle : c'est vraisemblablement le nom du compagnon d'Apollon, victime de la colère du Dieu et métamorphosé en lézard.

Talémon. Est-ce une mauvaise graphie de Palémon ? Banier cite le dieu marin Palémon, p. 27. Il y a dans les *Argonautique,* un Talémon, I, 166.

Ecmonide. Mauvaise copie sans doute du nom relevé par Hugo sur

Gès dont l'œil bleu faisait reculer l'euménide,
Ont succombé, percés des flèches de l'éther,
Sous le guet-apens brusque et vil de Jupiter.
Les géants qui gardaient l'âge d'or, dont la taille 225
Rassurait la nature, ont perdu la bataille,
Et les colosses sont remplacés par les dieux.
La terre n'a plus d'âme et le ciel n'a plus d'yeux ;
Tout est mort. Seuls ces rois épouvantables vivent.
Les stupides saisons comme des chiens les suivent, 230
L'ordre éternel les semble approuver en marchant ;
Dans l'Olympe, où le cri du monde arrive chant,
Où l'étourdissement conseille l'inclémence,
On rit. Tant de victoire a droit à la démence.
Et ces dieux ont raison. Phtos écume. — Oui, dit-il, 235
Ils ont raison. Eau, flamme, éléments, air subtil,
Vous ne vous êtes pas défendus. Votre orage

223-224. *a*) *Ont, brusquement percés des flèches de l'éther,*
Subi le guet-apens du fourbe Jupiter.
b) Ont, brusquement frappés des flèches de l'éther
227. *Les Terrigènes* sont remplacés
231-235. *Les heures, en dansant, leur jettent l'avenir.*
Ils ont tout. Dans l'Olympe, où rien ne doit finir,
Où l'étourdissement *sans cesse recommence,*
On rit.
236. Ils ont raison. *Eaux, monts, noirs rochers,* air subtil,

---

le fragment 207, où on peut lire aussi bien *Ecmonide* que Acmonide. *Acmon* est le père du Ciel (Banier, I, 206 et III, 283), ses descendants sont désignés sous le nom d'Acmonides : Acmonide est en particulier le nom d'Uranus, et c'est aussi le nom d'un Cyclope qu'on rencontre dans les Fastes d'Ovide, IV, 288 :

Hinc mare Trinacrium, candens ubi tingere ferrum
Brontes et Steropes *Acmonides*que solent.

222. *Gès.* Quel est ce Gès? On connaît Gyas ou Gyès, le centimane souvent nommé par Hésiode ; Gès est-il une déformation de Gyès? Est-ce une mauvaise graphie pour Crès? On rencontre Crès dans la *Fin de Satan,* cf. ici p. 59, v. 24 ; V. Hugo fait des G qui ressemblent à des Cr et il a pu mal copier, en puisant dans une liste de noms. Est-ce pure fantaisie ?

N'a pas eu dans la lutte affreuse assez de rage;
Vous vous êtes laissés museler lâchement.
Le mal triomphe! — Et Phtos frémit. Écroulement! 240
Tous les géants sont pris et garrottés. Que faire?
Il songe.

IV

L'EFFORT

Quoi! l'eau court, le cheval se déferre,
L'humble oiseau brise l'œuf à coups de bec, le vent
Prend la fuite, malgré l'éclair le poursuivant,
Le loup s'en va, bravant le pâtre et le molosse, 245
Le rat ronge sa cage, et lui, titan, colosse,
Lui dont le cœur a plus de lave qu'un volcan,
Lui Phtos, il resterait dans cette ombre, au carcan!
O fureur! Non. Il tord ses os, tend ses vertèbres,
Se débat. Lequel est le plus dur, ô ténèbres! 250
De la chair d'un titan ou de l'airain des dieux?
Tout à coup, sous l'effort... — ô matin radieux,
Quand tu remplis d'aurore et d'amour le grand chêne,
Ton chant n'est pas plus doux que le bruit d'une chaîne
Qui se casse et qui met une âme en liberté! — 255

---

240. Le mal *l'emporte.*
244. L'humble oiseau [casse]
245. Le loup s'en va, *malgré* le pâtre
246. *a*) *Et lui, Phtos, lui titan, lui géant, lui colosse,*
b) *L'aspic glisse et lui Phtos, titan, géant, colosse,*
c) Le rat ronge sa cage, et lui, *géant,* colosse,
247. *Il resterait là, seul* dans cette ombre,
249. *a*) *Il se tord*
b) *O rage* ! Non.
251. De la chair *des titans*
252. *Soudain le carcan cède...*
253. Quand tu remplis *de joie*

---

246. Dans Claudien, Pluton comme Phtos est indigné d'être prisonnier de la masse terrestre :

Non tulit ille moras, indignatusque trabali
Saxa ferit sceptro.

Le carcan s'est fendu, les nœuds ont éclaté !
Le roc sent remuer l'être extraordinaire ;
Ah ! dit Phtos, et sa joie est semblable au tonnerre ;
Le voilà libre !

Non, la montagne est sur lui.
Les fers sont les anneaux de ce serpent, l'ennui ; 260
Ils sont rompus ; mais quoi ! tout ce granit l'arrête ;
Que faire avec ce mont difforme sur sa tête ?
Qu'importe une montagne à qui brisa ses fers !
Certe, il fuira. Dût-il déranger les enfers,
Certe, il s'évadera dans la profondeur sombre ! 265
Qu'importe le possible et les chaos sans nombre,
Le précipice en bas, l'escarpement en haut !
Fauve, il dépave avec ses ongles son cachot.
Il arrache une pierre, une autre, une autre encore ;
Oh ! quelle étrange nuit sous l'univers sonore ! 270
Un trou s'offre, lugubre, il y plonge, et, rampant

---

256. Le carcan s'est *rompu*
258. *Ah ! dit-il !*
261. Ils sont *brisés*
informe
262. ... avec ce mont *énorme*...
266. ... et *les gouffres* sans nombre
L'*horreur*, la *nuit*.
269-280. Addition marginale remplaçant les quatre vers biffés :
Il arrache une dalle, il voit de l'ombre, il entre,
est
Il va dans on ne sait quelle intérieur d'antre ;
creuse
Il s'aventure : il rompt, il fend les blocs mal joints,
vastes
Il disloque la roche entre ses larges poings.

271-283. C'est le développement de ce qu'indiquait Claudien (Cf. Notice, p. 79).

... *latebrosa* vagis *rimatur* habenis
Devia.
prohibebant undique rupes
Oppositæ, duraque deum compage tenebant.

Dans un vide où l'effroi du tombeau se répand,
Il voit sous lui de l'ombre et de l'horreur. Il entre.
Il est dans on ne sait quel intérieur d'antre :
Il avance, il serpente, il fend les blocs mal joints ; 275
Il disloque la roche entre ses vastes poings ;
Les enchevêtrements de racines vivaces,
Les fuites d'eau mouillant de livides crevasses,
Il franchit tout ; des reins, des coudes, des talons,
Il pousse devant lui l'abîme et dit : Allons ! 280
Et le voilà perdu sous des amas funèbres,
Remuant les granits, les miasmes, les ténèbres,
Et tout le noir dessous de l'Olympe éclatant.
Par moments il s'arrête, il écoute, il entend
Sur sa tête les dieux rire, et pleurer la terre. 285
Bruit tragique.

A plat ventre, ainsi que la panthère,

---

du néant
272. Dans *de l'ombre* ou l'effroi *du gouffre* se répand
273. Il voit sous lui *l'abîme inexprimable.* Il entre.
traîne
275. Il avance, il se *glisse,*
280. Il pousse devant lui *le gouffre* et dit...
282. Remuant les granits, les *fanges*...
285. C'est ici avant Bruit tragique que figurait la seule division par chiffre du manuscrit : II.
286. Un premier développement, utilisé en partie aux vers 305-314, trahit de nombreuses hésitations :

Bruit tragique. A plat ventre ainsi que la panthère,
Il s'aventure ; il voit ce qui n'a pas de nom ;
échappé
Il n'est plus prisonnier : s'est-il *évadé* ? Non.
Il ne sait plus s'il sort ou s'il entre. Des caves,

Correction marginale :

Il ne sait plus s'il sort ou s'il entre : Il écoute,
fuit
Il va sans que le mont qu'il a sur lui s'en doute,
olympes
Les montagnes n'ayant conscience de rien.
Pas un rayon de jour, nul souffle aérien ;
traîne
Des fentes dans la nuit : il s'y *glisse* ; des caves

Il s'aventure ; il voit ce qui n'a pas de nom.
Il n'est plus prisonnier ; s'est-il échappé ? Non.
Où fuir, puisqu'ils ont tout ? Rage ! ô pensée amère !
Il rentre au flanc sacré de la terre sa mère ; 290
Stagnation. Noirceur. Tombe. Blocs étouffants.
Et dire que les dieux sont là-haut triomphants !
Et que la terre est tout, et qu'ils ont pris la terre !
L'ombre même lui semble hostile et réfractaire.
Mourir, il ne le peut ; mais renaître, qui sait ? 295
Il va. L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est ?
Il fouille le néant et le néant résiste.
Parfois un flamboiement, plus noir que la nuit triste,
Derrière une cloison de fournaise apparaît.
Le titan continue. Ils se tient en arrêt, 300
Guette, sape, reprend, creuse, invente sa route,

Où gronde un gonflement de soufres et de laves,
Succèdent à des eaux hideuses ; mais que font
La flamme et l'onde
Les obstacles à qui cherche et veut voir le fond
Le mystère, la fin, le dénouement, l'issue ?
Son crâne coude
Il se traîne, est son levier : son *poing* est sa massue

Addition marginale :

b) Plongeur de l'ignoré, tordant son bras noueux,
a) Il écarte des tas d'obstacles monstrueux ;
bras
Plongeur de l'ignoré, tordant ses poings noueux,
chaos
Il perce du *néant* les mornes casemates.
Il est couvert de sang, de fange, de stigmates.

291-297. Addition marginale remplaçant les trois vers biffés

Mourir, il ne le peut, mais renaître, qui sait ?
Il va. L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est ?
Il viole cette ombre et l'abîme résiste.

291. *Nuit, silence, noirceur, miasmes.* Blocs étouffants.
301. Guette, *creuse des puits, rampe...*

---

291. Cf. Notice, p. 79.

Et fuit, sans que le mont qu'il a sur lui s'en doute,
Les olympes n'ayant conscience de rien.

V

LE DEDANS DE LA TERRE

Pas un rayon de jour ; nul souffle aérien ;
Des fentes dans la nuit ; il rampe. Après des caves 305
Où gronde un gonflement de soufres et de laves,
Il traverse des eaux hideuses ; mais que font
L'onde et la flamme et l'ombre à qui cherche le fond,
Le dénouement, la fin, la liberté, l'issue ?
Son crâne est son levier, sa main est sa massue ; 310
Plongeur de l'Ignoré, crispant ses bras noueux,
Il écarte des tas d'obstacles monstrueux,
Il perce du chaos les pâles casemates ;
Il est couvert de sang, de fange, de stigmates ;
Comme, ainsi formidable, il plairait à Vénus ! 315
La pierre âpre et cruelle écorche ses flancs nus,
Et sur son corps, criblé par l'éclair sanguinaire,
Rouvre la cicatrice énorme du tonnerre.

Glissement colossal sous l'amoncellement
De la nuit, du granit affreux, de l'élément ! 320

---

303. Les *montagnes* n'ayant
307. Il *faut franchir* des eaux
308. *Le mal, l'horreur* et l'ombre
310. ... *son coude* est sa massue ;
311. ... *tordant* ses bras noueux,
312. *Il brise des amas*
313. Il perce du *néant*
316. La pierre âpre et *terrible* écorche ses *bras* nus,

---

315. Même idée dans le *Satyre*, v. 459 :

Il est beau ! murmura Vénus épouvantée.

L'eau le glace, le feu le mord, l'ombre l'accable ;
Mais l'évasion fière, indignée, implacable,
L'entraîne ; et que peut-il craindre, étant foudroyé ?
Il va. Râlant, grinçant, luttant, saignant, ployé,
Il se fraie un chemin tortueux, tourne, tombe, 325
S'enfonce, et l'on dirait un ver trouant la tombe ;
Il tend l'oreille au bruit qui va s'affaiblissant,
S'enivre de la chute et du gouffre, et descend.
Il entend rire, tant la voix des dieux est forte.
Il troue, il perce, il fuit... — Le puits que de la sorte 330
Il creuse est effroyable et sombre, et maintenant
Ce n'est plus seulement l'Olympe rayonnant
Que ce fuyard terrible a sur lui, c'est la terre.
Tout à coup le bruit cesse.

Et tout ce qu'il faut taire,
Il l'aperçoit. La fin de l'être et de l'espoir, 335
L'inhospitalité sinistre du fond noir,
Le cloaque où plus tard crouleront les Sodomes,
Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
Le silence gardant le secret. Arrêtez !
Plus loin n'existe pas. L'ombre de tous côtés ! 340

---

massif
328. ... du granit *profond,*
323. *L'enivre :*
324. ... *rampant,* ployé,
325. ... *glisse,* tombe,
327. *Il écoute le bruit* qui va
328. *Ne sait plus ce qu'il fait, s'épouvante* et descend.
331. Ce n'est plus *maintenant*
du néant,
336. *L'inhospitalité du gouffre, le* fond noir,
L'inhospitalité, *le néant,* le fond noir,
L'ombre infâme où plus tard

340-341. Image visuelle traduisant de manière inattendue l'idée abstraite de l'oubli ; on rencontre déjà dans *Tout le passé et tout*

Ce gouffre est devant lui. L'abject, le froid, l'horrible,
L'évanouissement misérable et terrible,
L'espèce de brouillard que ferait le Léthé,
Cette chose sans nom, l'univers avorté,
Un vide monstrueux où de l'effroi surnage, 345
L'impossibilité de tourner une page,
Le suprême feuillet faisant le dernier pli !
C'est cela qu'on verrait si l'on voyait l'oubli.
Plus bas que les effets et plus bas que les causes,
La clôture à laquelle aboutissent les choses, 350
Il la touche, et dans l'ombre, inutile éclaireur,
Il est à l'endroit morne où Tout n'est plus. Terreur.
C'est fini. Le titan regarde l'invisible.

Se rendre sans avoir épuisé le possible,
Les colosses n'ont point cette coutume-là ; 355
Les géants qu'un amas d'infortune accabla
Luttent encore ; ils ont un fier reste de rage ;

341-345. Addition marginale remplaçant le vers barré :
Ce gouffre est devant lui. De l'effroi qui surnage
344. Ce vers précédait d'abord le vers 343.
347. ... faisant *son* dernier pli.
351-353. *Il la voit, dans la nuit sans forme, il est reclus ;*
Il est à *cet* endroit *énorme*, ou *rien* n'est plus.
Fin, terreur.
352. ... à l'endroit *sombre*
355. ... cette *manière*-là ;
356. *Les héros que l'amas des choses* accable

---

l'avenir (juin 1854) une image tirée de la vision d'un livre mais appliquée à un spectacle concret :

Les versants du Sina sont de son vaste livre
Le pupitre démesuré ;

et, en 1855, dans les *Contemplations* :

Le grave laboureur fait ses sillons et règle
La page où s'écrira le poème des blés.

(*Eclaircie*, 4 juillet.)

La résistance étant ressemblante à l'outrage
Plaît aux puissants vaincus ; l'aigle mord ses barreaux ;
Faire au sort violence est l'humeur des héros, 360
Et ce désespoir-là seul est grand et sublime
Qui donne un dernier coup de talon à l'abîme.
Phtos, comme s'il voulait, de ses deux bras ouverts,
Arracher le dernier morceau de l'univers,
Se baisse, étreint un bloc et l'écarte...

VI

LA DÉCOUVERTE DU TITAN

O vertige ! 365
O gouffres ! l'effrayant soupirail d'un prodige
Apparaît ; l'aube fait irruption ; le jour,
Là, dehors, un rayon d'allégresse et d'amour,
Formidable, aussi pur que l'aurore première,
Entre dans l'ombre, et Phtos, devant cette lumière, 370
Brusque aveu d'on ne sait quel profond firmament,
Recule, épouvanté par l'éblouissement.

Le soupirail est large et la brèche est béante.
Phtos y passe son bras, puis sa tête géante ;
Il regarde.

---

359. ... l'aigle mord [les] barreaux
360. *Ne pas croire à la chute* est l'humeur
366. *O stupeur !* l'effrayant
368. ... un rayon [d'innocence] et d'amour.
373. Le puits est large et Phtos par la brèche béante

---

373. Immenso late discessit hiatu,
dit Claudien. Pour le reste du développement, cf. Notice, p. 79.

*

Il croyait, quand sur lui tout croula, 375
Voir l'abîme ; eh bien non ! l'abîme, le voilà.
Phtos est à la fenêtre immense du mystère.
Il voit l'autre côté monstrueux de la terre ;
L'inconnu, ce qu'aucun regard ne vit jamais ;
Des profondeurs qui sont en même temps sommets, 380
Un tas d'astres derrière un gouffre d'empyrées,
Un océan roulant aux plis de ses marées
Des flux et des reflux de constellations ;
Il voit les vérités qui sont les visions ;
Des flots d'azur, des flots de nuit, des flots d'aurore, 385
Quelque chose qui semble une croix météore,
Des étoiles après des étoiles, des feux
Après des feux, des cieux, des cieux, des cieux, des cieux !
Le géant croyait tout fini ; tout recommence !
Ce qu'aucune sagesse et pas une démence, 390
Pas un être sauvé, pas un être puni
Ne rêverait, l'abîme absolu, l'infini,
Il le voit. C'est vivant, et son œil y pénètre.

Cela ne peut mourir et cela n'a pu naître,
Cela ne peut s'accroître ou décroître en clarté, 395

---

375. *a*) *Et, penché, plonge en...*
Et surpris et ravi regarde...
Il voit des cieux, des cieux, des cieux, des cieux, des cieux.
375. *b*) Il regarde. Il [a cru], quand...
377. ... la fenêtre énorme...
378. ... l'autre côté *terrible*...
379. L'inconnu, *l'infini, ce qu'on a vu* jamais.
386. Ce vers est accompagné de cette note : (Vers écrit le 26 mars 1875. vendredi saint).
389. *Il croyait tout fini. Terreur* : tout recommence !
rêve
393. *Il le voit. Et cela, gouffre où son œil pénètre*

Toute cette lumière étant l'éternité.
Phtos a le tremblement effrayant qui devine.
Plus d'astres qu'il n'éclôt de fleurs dans la ravine,
Plus de soleils qu'il n'est de fourmis, plus de cieux
Et de mondes à voir que les hommes n'ont d'yeux ! 400
Ces blancheurs sont des lacs de rayons ; ces nuées
Sont des créations sans fin continuées ;

---

396. ... étant la *vérité*.
401. ... *des lacs d'aurore*...
402. Le vers 402 est suivi d'un essai de développement biffé, qui contient 27 vers :

Là flamboie un enfer, là brille un paradis.
Plus de mesure, plus de bords, plus d'horizons
Dans cet espace où vont et viennent les saisons,
Où flottent les chaos, où les siècles s'écroulent ;
Des millions d'enfers et de paradis roulent, 5
Eclairant de leurs feux lugubres ou charmants
(*Roule à jamais, ayant les siècles pour moments*)
D'autres humanités sous d'autres firmaments.
effaré
Phtos contemple éperdu ce
Réalité sans borne ou fatale ou propice ! 10
Phtos contemple éperdu le vrai, ce précipice;
Et médite et
Et soudain il finit par distinguer au fond
le jour
De ce gouffre où l'aurore avec la nuit se fond,
Au loin dans on ne sait quelle brume éternelle,
(*Immense, éblouissante, obscure une prunelle*). 15
Eclatante, inouie, obscure une prunelle,
Où brillent les azurs, où les chaos sanglottent,
Des millions d'enfers et de paradis flottent
Eclairant de leurs feux lugubres ou charmants
D'autres humanités sous d'autres firmaments. 20

401-402. Cf. dans le *Satyre*, v. 86-88 :

Béant, il regardait passer, comme un essaim
De molles nudités, sans fin continuées,
Toutes ces déités que nous nommons nuées.

Tout le développement 375-430 rappelle, aussi bien pour l'attitude du personnage que pour l'éblouissement du spectacle, le Satyre arrivant devant l'Olympe, au moment où sort le char du Soleil. Mais il y a ici un prodigieux agrandissement du thème.

Là plus de rives, plus de bords, plus d'horizons.
Dans l'étendue, où rien ne marque les saisons,
Où luisent les azurs, où les chaos sanglotent, 405
Des millions d'enfers et de paradis flottent,
Éclairant de leurs feux, lugubres ou charmants,
D'autres humanités sous d'autres firmaments.
Où cela cesse-t-il? Cela n'a pas de terme.
Quel styx étreint ce ciel? Aucun. Quel mur l'enferme? 410
Aucun. Globes, soleils, lunes, sphères. Forêt.
L'impossible à travers l'évident transparaît.
C'est le point fait soleil, c'est l'astre fait atôme;
Tant de réalité que tout devient fantôme;
Tout un univers spectre apparu brusquement. 415
Un globe est une bulle; un siècle est un moment;
Mondes sur mondes; l'un par l'autre ils se limitent.
Des sphères restent là, fixes; d'autres imitent
L'évanouissement des passants inconnus,
Et s'en vont. Portant tout et par rien soutenus, 420
Des foules d'univers s'entrecroisent sans nombre;
Point de Calpé pour l'aube et d'Abyla pour l'ombre;
Des astres errants vont, viennent, portent secours;
Ténèbres, clartés, gouffre. Et puis après? Toujours.
Phtos voit l'énigme; il voit le fond, il voit la cime. 425

Phtos voit l'énigme, il voit le fond, il voit la cime;
Il sent en lui la joie étrange de l'abîme,
    médite
Il *contemple* accablé de soleil et de cieux,
Pâle, ivre de l'horreur des lieux prodigieux,
Il regarde éperdu le vrai, ce précipice. 25
Réalité sans borne, ou fatale, ou propice!
O stupeur! il finit par distinguer au fond...

(*à la suite de ce 27e vers, un trait renvoie au vers 13.*)

405. V. Hugo orthographie : sanglottent.
409. Où cela *finit-il*?
412-416. Addition marginale.
413. C'est le point fait *étoile et* l'astre

Il sent en lui la joie obscure de l'abîme;
Il subit, accablé de soleils et de cieux,
L'inexprimable horreur des lieux prodigieux.
Il regarde, éperdu, le vrai, ce précipice.
Évidence sans borne, ou fatale, ou propice! 430
O stupeur! il finit par distinguer, au fond
De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle!

*

Cependant sur le haut de l'Olympe on riait; 435
Les Immortels, sereins sur le monde inquiet,
Resplendissaient, debout dans un brouillard de gloire;
Tout à coup, une étrange et haute forme noire
Surgit en face d'eux, et Vénus dit : Quelqu'un!
C'était Phtos. Comme un feu hors du vase à parfum, 440
Ou comme un flamboiement au-dessus du cratère,
Le colosse, en rampant dans l'ombre et sous la terre,
S'était fait libre, était sorti de sa prison,
Et maintenant montait, sinistre, à l'horizon.
Il avait traversé tout le dessous du monde. 445
Il avait dans les yeux l'éternité profonde.
Il se fit un silence inouï; l'on sentit
Que ce spectre était grand, car tout devint petit;
L'aigle ouvrit son œil fauve où l'âpre éclair palpite,

---

426. ... la joie *immense*
427. *Et médite cuivré* de soleils
428. *Pâle, ivre de l'horreur* des lieux prodigieux
[Croyance]
430. *Réalité* sans borne,
432. De *cette ombre* où
433. Au loin, dans on sait quelle brume éternelle
Tranquille, éblouissante, obscure, une prunelle.
442. Le *géant* en rampant
448. [Que, devant le Titan, tout devenait petit.]

Et sembla regarder du côté de la fuite; 450
L'Olympe fut noirci par l'ombre du géant;
Jupiter se dressa, pâle, sur son séant;
Le dur Vulcain cessa de battre son enclume
Qui sonna si souvent, dans sa forge qui fume,
Sur les fers des vaincus lorsqu'il les écrouait; 455
Afin qu'on n'entendît pas même leur rouet
Les trois Grâces d'en haut firent signe aux trois Parques;
Alors le titan, grave, altier, portant les marques
Des tonnerres sur lui tant de fois essayés,
Ayant l'immense aspect des sommets foudroyés 460
Et la difformité sublime des décombres,
Regarda fixement les Olympiens sombres
Stupéfaits sur leur cime au fond de l'éther bleu,
Et leur cria, terrible : O dieux, il est un Dieu!

---

454. Qui sonna *tant de fois*

---

453. Cf. Claudien, dans l'*Enlèvement de Proserpine* :

Stupuit fornace relicta
Mulciber...

Date du manuscrit : 3 avril 1875.

IV

LA VILLE DISPARUE

LA VILLE DISPARUE

NOTICE

Les grands cataclysmes terrestres ont hanté de bonne heure la vision de V. Hugo.

Dans un dossier contenant des vers d'adolescence classés par le poète pendant sa vieillesse, on trouve l'esquisse d'un poème sur la submersion de la ville d'Is :

SUBMERSION DE LA VILLE D'IS.

Ballade bretonne.

(Dahut, fille du roi, vole à son père endormi la clef du puits de l'océan et la donne à son amant. L'amant ouvre le puits. La ville est submergée.)

. . . . . .
La mer, après avoir couvert toute la ville,
Murs, tours, maisons, clochers, courait après le roi.
Le roi Grallon fuyait au galop : plein d'effroi,
Portant sa fille en croupe, il traversait la plaine.
Soudain il entendit, frissonnant, hors d'haleine,
Une effrayante voix qui lui criait : — O Roi,
Repousse le démon assis derrière toi !

Il se retourne et voit le doux visage de sa fille. — Il continue sa course. — La mer monte et le poursuit. La voix recommence. — Il se retourne et revoit sa fille. — Il hésite. Une pensée affreuse lui

vient. Il pique des deux et veut fuir. — La mer monte toujours avec un rugissement furieux. — La vague mouille le sabot de son cheval. Pas une éminence à l'horizon. Une plaine immense et qui sera submergée dans un quart d'heure.

Le cheval souffle, fatigué. Il va s'abattre. La voix reprend : O Roi !.....

Le roi se retourne, tremble de tous ses membres et sue d'une sueur glacée ; il prend les deux mains de sa fille nouées autour de son cou, les baise, et la jette à la mer. — Dahut pousse un cri. Le flot se referme.

La mer s'arrête.

(1827-1829)

Dans l'œuvre achevée, sans nul doute les personnages et le drame étaient destinés à fournir le développement le plus étendu et il semble que la description de la catastrophe aurait été réduite à quelques vers.

En revanche, les *Orientales* s'ouvrent par le poème de *Feu du Ciel* qui offre avec la *Ville disparue* de très nombreux points de contact. Un tableau de Boulengor, qu'on peut voir aujourd'hui au Musée V. Hugo, avait réalisé, avec tout le romantisme possible, les spectacles évoqués dans *Feu du Ciel* et les tenait présents à la mémoire du poète.

Pendant l'exil, les bas-fonds fantastiques de l'Océan aux abords de Jersey et de Guernesey avaient encore mainte fois ramené la pensée de V. Hugo vers les continents écroulés et les villes disparues : en 1859, il compose l'Archipel de la Manche :

« C'est en 709, écrit-il là, que l'Océan a arraché Jersey à la France. Douze paroisses furent englouties. Des familles actuellement vivantes en Normandie ont encore la seigneurie de ces paroisses. » (*L'Archipel de la Manche* IX.) « C'est au treizième siècle que la mer a fait le Zuyderzée : c'est au quinzième qu'elle a créé la baie de Bier-Bosch en supprimant vingt-deux villages ; c'est au seizième siècle qu'elle a improvisé le golfe de Dollart en engloutissant Torum. Il y a cent ans, devant le Bourgdault, aujourd'hui coupé à pic sur la falaise normande, on voyait encore sous les vagues le clocher de l'ancien Bourgdault submergé... Entre la France et Jersey, un enfant enjambait le détroit. On y jetait un fagot, quand l'évêque de Coutances passait, pour que l'évêque ne se mouillât pas les pieds » (*Ibid.*, XX).

En 1868, Victor Hugo avait eu la curiosité d'aller voir ce tombeau des vingt-deux villages effondrés et il avait visité le

Zuyderzée[1]. On sait aussi qu'en 1873, il avait quitté Paris pour retourner à Guernesey : c'est dans sa demeure familière, devant le spectacle des grèves rocheuses de Guernesey, dans son look-out d'Hauteville-House, que V. Hugo composa une partie de la seconde *Légende des Siècles*. Faut-il aussi rappeler combien les cataclysmes sismiques furent nombreux pendant les années 1873 et 1874 ?

Voilà qui montre surabondamment que le thème développé dans la *Ville disparue* fut de tout temps familier à l'imagination de V. Hugo. Mais il plaît de penser qu'il y eut, en août 1874, une incitation du moment, et que cette incitation fut le classement du dossier où figure la *Submersion de la ville d'Is*. C'est en effet dans la première moitié de l'année 1874 que le poète constitua pour l'adjoindre à ses manuscrits le recueil où figure le plan de la *Ballade bretonne*[2]. Il y a tout au moins là une coïncidence intéressante.

*
* *

Quelle est cette ville disparue ? Faut-il même chercher à préciser ? Chronologiquement la *Ville disparue* dans la *Légende des Siècles* fait suite aux temps mythologiques et ouvre la série des poèmes sur l'histoire ancienne, elle précède *Inscription* (900 ans avant J.-C.). Le poète se borne à indiquer que cette cité fut engloutie mille ans avant Adam.

« Le Père Desmargerets, — écrit Paul Bourget dans *Némésis*, — est admirable, quand il pleure sur l'Atlantide abîmée dans les flots, et qu'il décrit, comme s'il le voyait, le soir où les vieillards, les prêtres, les femmes, les enfants, attendaient les jeunes hommes partis pour la guerre, par-delà les colonnes d'Hercule ; et la terre tremble, le sol se fend, il en jaillit des vapeurs brûlantes, les temples s'écroulent, l'Océan monte, monte, envahissant tout, couvrant tout. Un continent s'est abîmé à jamais, et une civilisation ! » Consciemment ou inconsciemment, Paul Bourget résume là le sujet et l'allure de la *Ville disparue*.

Il est peu probable que V. Hugo ait eu l'idée de l'Atlantide. Quand il s'agit des civilisations évanouies, sa pensée se reporte à l'Orient, à la Chaldée des *Lions*, à l'Assyrie de *Zim-Zizimi*, à l'Idumée de *Feu du Ciel*.

La *Ville disparue* est une ville de l'antique Orient : elle est bâtie

1. Cf. Charles Hugo, *Victor Hugo en Zélande*. Paris, Michel-Lévy, 1868.
2. Cf. V. Hugo, *Odes et Ballades*. Édition Ollendorff, 1912, p. 504. La chemise du dossier porte cette indication de la main de V. Hugo : « Presque tous les vers de ce dossier sont de mon adolescence, plusieurs ont paru dans mes recueils. Il y aurait un triage à faire. »

en briques : ses dieux sont des monstres d'airain, les toits des maisons sont en bois de cèdre ; le culte des idoles, avec la musique ininterrompue des sistres et les sacrifices sanglants, est lui-même un culte d'Orient. Tout fait songer à quelque cité préhistorique des rivages asiatiques, sœur de Gur, de Ninive ou de Gomorrhe.

*
* *

Le poème de la *Ville disparue* peut compter parmi les plus achevés de ceux que le poète écrivit à l'âge de soixante-douze ans. Sans doute, la déclamation sur les tyrans qui vivaient mille ans avant Adam peut paraître d'une bien vaine et d'une bien naïve rhétorique. Mais par ailleurs la *Ville disparue* est un chef-d'œuvre de virtuosité : elle abonde en vers qui sollicitent l'admiration par la magnificence du pittoresque et de la sonorité :

De claires eaux luisaient au fond des avenues;
Et les reines du roi se baignaient toutes nues
Dans les parcs où rôdaient des paons étoilés d'yeux;
Les marteaux, au dormeur nonchalant odieux,
Sonnaient de l'aube au soir sur les noires enclumes...

Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir,
A l'henre où, se levant comme un sinistre émir,
Sirius apparaît, et sur l'horizon sombre
Donne un signal de marche aux étoiles sans nombre.....

LA VILLE DISPARUE*

Peuple, l'eau n'est jamais sans rien faire. Mille ans
Avant Adam, qui semble un spectre en cheveux blancs,
Notre aïeul, c'est du moins ainsi que tu le nommes,
Quand les géants étaient encor mêlés aux hommes,
Dans des temps dont jamais personne ne parla, 5

---

* Sur la première épreuve en avant-titre : Ce qui se passait avant l'histoire.

b) [Mon fils] l'eau *n'est jamais sans mouvement.* Mille ans
l'ancêtre

a) *Fils, trois mille ans avant le passant que tu nommes*
Adam, quand les géants
Jésus, et quand les Dieux étaient mêlés aux hommes.

1-2. V. Hugo avait d'abord écrit « trois mille ans avant le passant que tu nommes Jésus ». C'était une date orthodoxe qui reportait environ à mille ans après la création la civilisation de la ville orientale disparue. Mais il y eut évidemment de la part du poète le désir de mettre la chronologie issue de la Genèse en opposition avec celle que rendaient plus vraisemblables les découvertes scientifiques récentes. Le moment où il écrit la *Ville disparue* est celui où les fouilles dans la vallée de l'Euphrate ont exhumé des inscriptions que certains savants ont prétendu faire remonter au 45e siècle avant J.-C., d'autres même au 60e siècle, c'est-à-dire à plus de deux mille ans avant la date approximative qu'on assigne ordinairement à la création. Sur la connaissance qu'avait V. Hugo des découvertes assyriennes, cf. la notice d'*Inscription* et celle des *Trois Cents*. L'archéologue Horner, dans ses Mémoires publiés à Londres, au temps de l'exil de V. Hugo, fait remonter l'industrie humaine à 300 siècles avant l'ère chrétienne.

4. Dans la *Chute d'un ange* (IXe vision), Lamartine évoque une Babylone préhistorique parvenue à l'apogée de sa civilisation : on y voit une race de géants.

Une ville bâtie en briques était là
Où sont ces flots qu'agite un aquilon immense
Et cette ville était un lieu plein de démence
Que parfois menaçait de loin un blême éclair.
On voyait une plaine où l'on voit une mer ; 10
Alors c'étaient des chars qui passaient, non des barques ;
Les ouragans ont pris la place des monarques ;
Car pour faire un désert, Dieu, maître des vivants,
Commence par les rois et finit par les vents.
Ce peuple, voix, rumeurs, fourmillement de têtes, 15
Troupeau d'âmes, ému par les deuils et les fêtes,
Faisait le bruit que fait dans l'orage l'essaim,
Point inquiet d'avoir l'Océan pour voisin.

Donc cette ville avait des rois ; ces rois superbes
Avaient sous eux les fronts comme un faucheur les herbes. 20
Étaient-ils méchants ? Non. Ils étaient rois. Un roi
C'est un homme trop grand que trouble un vague effroi,
Qui, faisant plus de mal pour avoir plus de joie,
Chez les bêtes de somme est la bête de proie ;
Mais ce n'est pas sa faute, et le sage est clément. 25
Un roi serait meilleur s'il naissait autrement ;
L'homme est homme toujours ; les crimes du despote
Sont faits par sa puissance, ombre où son âme flotte,
Par la pourpre qu'il traîne et dont on le revêt,
Et l'esclave serait tyran s'il le pouvait. 30

---

6. Une ville sinistre et farouche était là
7-8. *Dans ce golfe où l'on voit souffler les vents immenses.*
Et cette ville était un lieu plein de démences
9. ... un *pâle* éclair
11. *Les ornières* des chars
15-18. Addition marginale.
16. *Chaos* d'âmes

---

6. *Bâtie en briques*, comme toutes les villes de l'ancienne Mésopotamie, Ninive, Babylone, etc.

Donc cette ville était toute bâtie en briques.
On y voyait des tours, des bazars, des fabriques,
Des arcs, des palais pleins de luths mélodieux,
Et des monstres d'airain qu'on appelait les dieux.
Cette ville était gaie et barbare ; ses places 35
Faisaient par leurs gibets rire les populaces ;
On y chantait des chœurs pleins d'oubli, l'homme étant
L'ombre qui jette un souffle et qui dure un instant ;
De claires eaux luisaient au fond des avenues ;
Et les reines du roi se baignaient toutes nues 40
Dans les parcs où rôdaient des paons étoilés d'yeux ;
Les marteaux, au dormeur nonchalant odieux,
Sonnaient, de l'aube au soir, sur les noires enclumes :

---

32. ... des tours, des gibets, des fabriques,
cirques
33. *a*) *des prisons, des palais, des jardins radieux*
b) *des palais, des jardins, des paons étoilés d'yeux.*
34. et des monstres *sculptés*
35. ... était gaie et [terrible]
40. Dans les parcs où *marchaient*

32-34. Cf. dans *Feu du Ciel* :

Ces ponts, ces aqueducs, ces arcs, ces rondes tours
Effrayaient l'œil perdu dans leurs profonds détours...
Des dieux d'airain, posant les mains sur leurs genoux.

La parenté est plus voisine encore avec la Babylone des *Sept Merveilles* (1862) : même mouvement pour rendre le bruissement de la vie et du travail et même décor oriental :

La ville nous ayant sur sa tête va, vient,
Se parle et se répond, querelle, s'entretient,
Travaille, achète, vend, forge, allume ses lampes...
Des bœufs à face humaine à nos portes sculptés
Témoignent que Bélus est le seul roi du monde.

39-41. Cf. dans *Les Sept Merveilles* (1862) :

Les paons ouvrent leur queue éblouissante au fond
Des autres que nos fleurs et nos feuillages font ;
Plus d'une nymphe y songe, et dans nos perspectives
Parfois se laissent voir des nudités furtives...
L'air ride nos bassins, inquiètes baignoires,
Où viennent s'apaiser les pâles voluptés.

Les vautours se posaient, fouillant du bec leurs plumes,
Sur les temples, sans peur d'être chassés, sachant 45
Que l'idole féroce aime l'oiseau méchant;
Le tigre est bien venu près de l'hydre ; et les aigles
Sentent qu'ils n'ont jamais enfreint aucunes règles,
Quand le sang coule auprès des autels radieux,
En venant partager le meurtre avec les dieux. 50
L'autel du temple était d'or pur, que rien ne souille,
Le toit était en cèdre et, de peur de la rouille,
Au lieu de clous avait des chevilles de bois.
Jour et nuit les clairons, les cistres, les hautbois,
De crainte que le Dieu farouche ne s'endorme, 55
Chantaient dans l'ombre. Ainsi vivait la ville énorme.
Les femmes y venaient pour s'y prostituer.
Mais un jour l'Océan se mit à remuer ;
Doucement, sans courroux, du côté de la ville
Il rongea les rochers et les dunes, tranquille, 60
Sans tumulte, sans chocs, sans efforts haletants,
Comme un grave ouvrier qui sait qu'il a le temps ;
Et lentement, ainsi qu'un mineur solitaire,
L'eau jamais immobile avançait sous la terre ;
C'est en vain que sur l'herbe un guetteur assidu 65
Eût collé son oreille, il n'eût rien entendu ;

---

45. ... sans peur [des princes et] sachant
46. *Que le dieu sanguinaire aime l'oiseau méchant.*
48. Règles, : suppression de la virgule sur épreuves.
49. *En venant partager du sang avec les Dieux.*
[lyres]
54. ... les clairons, les [flûtes], les hautbois.
61. Sans tumulte, sans *bruit,*
62. Comme un [bon] ouvrier
63. *Et la ville était calme aussi...*

44-50. Cf. dans *Feu du Ciel* :

Des essaims d'aigles roux et de vautours géants
Jour et nuit tournoyaient à ses porches béants,
Comme autour d'une ruche immense.

L'eau creusait sans rumeur comme sans violence,
Et la ville faisait son bruit sur ce silence.
Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir,
A l'heure où, se levant comme un sinistre émir, 70
Sirius apparaît, et sur l'horizon sombre
Donne un signal de marche aux étoiles sans nombre,
Les nuages qu'un vent l'un à l'autre rejoint
Et pousse, seuls oiseaux qui ne dormissent point,
La lune, le front blanc des monts, les pâles astres, 75
Virent soudain, maisons, dômes, arceaux, pilastres,
Toute la ville, ainsi qu'un rêve, en un instant,
Peuple, armée, et le roi qui buvait en chantant
Et qui n'eut pas le temps de se lever de table,
Crouler dans on ne sait quelle ombre épouvantable ; 80
Et pendant qu'à la fois, de la base au sommet,
Ce chaos de palais et de tours s'abîmait,
On entendit monter un murmure farouche,
Et l'on vit brusquement s'ouvrir comme une bouche
Un trou d'où jaillissait un jet d'écume amer, 85
Gouffre où la ville entrait et d'où sortait la mer.
Et tout s'évanouit ; rien ne resta que l'onde.

---

l'oiseau va
69. ... où *les loups vont dormir.*
75. La lune, le *sommet* des monts,
76. Virent soudain *palais, temples,* dômes, *frontons,* pilastres,
80. Crouler dans [je] ne [sais] quelle ombre épouvantable. — Correction sur épreuve.

70-75. Sodome et Gomorrhe, dans *Feu du Ciel,* se profilent de même sur un ciel d'étoiles :

On voyait dans les cieux avec leurs larges ombres,
Monter comme des caps ces édifices sombres...
Le ciel à l'horizon scintillait étoilé,
Et, sous les mille arceaux du vaste promontoire,
Brillait comme à travers une dentelle noire.

87. *Et tout s'évanouit* : Cf. dans *Feu du Ciel* :

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon.

Maintenant on ne voit au loin que l'eau profonde
Par les vents remuée et seule sous les cieux.
Tel est l'ébranlement des flots mystérieux. 90

---

89. La cité n'est plus même un spectre sous les cieux.
En marge un vers biffé et non utilisé :

Elle est la terre, elle est le champ, elle est la plaine.

Date du manuscrit : Paris, 14 Août 1874.

V

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS

I

DE MESA A ATTILA

INSCRIPTION

NOTICE

En juillet 1870, V. Hugo recevait de Jules Oppert[1], professeur de sanscrit à la Bibliothèque nationale, le numéro de mai-juin du *Journal Asiatique*[1], qui contenait une traduction de la stèle de Mesa, trouvée vers la fin de l'année 1869, en Palestine, par Clermont-Ganneau.

La stèle de Mesa avait, depuis six mois, ému le monde savant et conquis une renommée retentissante : Renan avait célébré avec enthousiasme la découverte de cet « inappréciable monument », et les commentaires de la presse populaire et quotidienne avaient bientôt vulgarisé une renommée consacrée dès le premier jour par les relations des spécialistes[2].

1. Nous avons tenu entre les mains à Guernesey ce fascicule, que V. Hugo avait conservé dans sa bibliothèque.

2. On trouvera dans Héron de Villefosse, *Notice des monuments provenant de la Palestine* (1876), une bibliographie des traductions et des études qui intéressent la stèle de Mesa :

« Le premier travail qui ait paru sur cette inscription, écrit M. Héron de Villefosse, est celui de M. Ch. Clermont-Ganneau : *La stèle de Mesa, roi de Moab* (Lettre à M. le Comte de Vogüé, datée de Jérusalem, 16 janvier 1870). Il a repris lui-même cette première ébauche dans une brochure plus étendue : *La Stèle de Dhibân ou Stèle de Mesa* (Lettres à M. le Comte de Vogüé); Paris, Landry, 1870, in-4, 60 pages, fac-simile et cartes; réimpression des articles parus en mars et en juin dans la *Revue Archéologique*, p. 184 à 207 et 357 à 386, avec quelques modifications. La première annonce de la découverte signalée par M. Ganneau fut faite le 9 février 1870, à la *Société des Antiquaires de France* (*Bulletin*, p. 94), par le Comte de Vogüé. Elle fut

A Guernesey V. Hugo avait reçu les comptes rendus et publications de l'Académie des Inscriptions (séances du 11 février et du 1er avril) et le journal *La Presse* (dimanche 6 février 1870) qui relataient et commentaient la découverte de Clermont-Ganneau. Nul doute qu'à Hauteville-House on en eût parlé autour de lui : l'on sait quelle est la curiosité des populations anglaises pour tout ce qui touche à l'histoire des temps bibliques.

V. Hugo, à Guernesey, connaissait donc certainement la découverte de la stèle avant de lire le *Journal Asiatique* qui lui était complaisamment adressé.

Le « monument inappréciable » plein de saveur et de couleur archaïque ne pouvait manquer de plaire au poète de la *Légende des Siècles* et V. Hugo, dès qu'il fut en possession du texte traduit par J. Oppert, le versifia.

Il le versifia à peu près docilement, comme il avait versifié la traduction de Pauthier pour *Suprématie*, et les articles de Jubinal pour le *Mariage de Roland* ou pour *Aymerillot* : il ne s'informa pas davantage[1] : il adopta, telle quelle, toute la version de J. Oppert et copia fidèlement l'orthographe des noms propres.

Les additions qu'il fit au texte qu'il avait sous les yeux montrent combien peu il se soucia d'exactitude.

---

ensuite répétée aux différents journaux et aux Sociétés savantes dans l'ordre suivant : Comte de Vogüé, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Comptes rendus de la séance du 11 février 1870, p. 18 et 19, de la séance du 1er avril, p. 48. — Vte E. de Rougé, *Société de Numismatique*, Compte rendu du 11 février 1870, t. II, p. 183 à 185. — Clermont-Ganneau, *Revue de l'Instruction publique*, 17 février 1870, Lettre [il n'a pas encore vu la pierre]. — Renan, *Journal des Débats*, 25 février 1870. — Après un premier essai d'interprétation de M. J. Derenbourg (Lettre publiée dans le Compte rendu de la séance du 25 février 1870, p. 24), nous avons à signaler les articles suivants : Ch. de Vogüé, *Société de Numismatique*. Comptes rendus, t. II (11 mars 1870), p. 285 à 289. — *Journal officiel*, 30 mars 1870. — J. Oppert et A. Bonnetty, *Inscription de Mesa, roi des Moabites*, dans l'*Annuaire de philosophie chrétienne*, t. LXXX, p. 217, mars 1870. — J. Oppert, *Inscription de Mesa, contemporaine de Jehu, roi d'Israël, vers 880 av. J.-C.*, dans le *Journal Asiatique*, séance du 8 avril 1870, p. 522. — J. Derenbourg, *La stèle de Mescha*, dans le *Journal Asiatique* de janvier et février 1870, p. 185 ; et dans la *Revue Israélite*, n° 8 et n° 13, 4 mars et 8 avril 1870. — Senior Sachs, *Ibid.*, n° 15 (21 avril 1870). »

1. Nous avons renvoyé au texte biblique pour celles des indications de la stèle que confirme la Bible ou dont la Bible a été la source. Nous ne pensons pas que V. Hugo soit remonté à la Bible ; tout au plus pourrait-on penser que, grand lecteur de la Bible, il a trouvé à certains détails du texte de la stèle une physionomie connue, et que ce fut une raison pour lui de les adopter.

Tout d'abord, devant l'énumération de tant de victoires et de conquêtes, son imagination se reporta aux grands conquérants asiatiques dont il avait évoqué la gloire et le néant dans *Zim-Zizimi*. L'assimilation fut si prompte et si forte qu'il se méprit sur la nature même de l'inscription : il se crut en présence, non plus d'un ex-voto triomphal, mais bien d'une stèle funéraire, et, spontanément, il ensevelit Mesa au fond des puits dont il avait lu la description dans Feydeau (Cf. Zim-Zizimi, Notice, tome II, p. 403) et où il avait déjà fait dormir le pharaon Chrem : et sa pensée continuant de vagabonder en Orient, il fit mûrir des maïs dans l'antique Palestine, il brûla du bétel indien sur la tombe de Mesa, il dota son armée de quatre cents éléphants comme celle de Xerxès et fit chanter à ses guerriers « les chants d'ombre et de mort » comme aux guerriers du *Hamasa* [1].

Malgré ces additions, qui au reste ont l'avantage d'apporter plus de variété et de pittoresque dans l'énumération, le court poème de V. Hugo garde dans l'ensemble la véritable couleur de l'inscription sémitique ; elle souligne la parenté du texte de la stèle avec les récits bibliques ; le poète a été guidé par une sorte de divination analogue à celle qui lui fit, dans *Aymerillot* et dans le *Mariage de Roland*, raviver la couleur médiévale effacée dans les traductions de Jubinal [2].

Bibliographie.

Georges Thouvenin, « *Inscription* » *de Victor Hugo et la Stèle de Dhiban*. Revue d'Histoire littéraire de la France. Janvier-juin 1915, p. 113-131.

Paul Berret, « *Inscription* » *de Victor Hugo et la traduction de la Stèle de Mésa, par Jules Oppert, Ibid.*, Janvier-juin 1919, p. 1-10.

---

1. Le *Hamasa* avait été révélé à V. Hugo par Fouinet : dans les notes des *Orientales*, V. Hugo cite quatre chants de la traduction Fouinet avec cette indication : « Ces quatre morceaux sont tirés de la seconde partie du *Hamasa*; cette seconde partie a pour titre : *Section des Chants de mort* ».

PIÈCE JUSTIFICATIVE

Inscription de Mesa, contemporaine de Jéhu, roi d'Israël. (Vers 880 avant J.-C.)

Je suis Mesa, fils de Chemos..., roi de Moab, le Dibonite. Mon père a régné sur Moab pendant trente ans, et moi, j'ai régné après mon père. Et j'ai fait en honneur de Chemos ces autels-ci à Qeraha, et [le temple à Le]sa, car il m'a sauvé de tous les dangers, et a montré ma force à tous mes ennemis.

Omri, roi d'Israël, opprima Moab pendant de longues années, car Chemos était courroucé contre Moab, son pays. Et son fils lui succéda, et lui aussi dit : « J'opprimerai Moab ». Et dans mes jours il dit : « Quant à Mesa, je me suis montré à lui et à sa maison. Israël a complètement anéanti Almon, et Omri a expulsé tout le peuple de la Deba [Medeba], et il y a demeuré ».

[Omri et son fils, et le fils de] son fils moururent opprimés pendant quarante ans, jusqu'à ce que Chemos se fût montré à lui dans mes jours. Et alors j'ai bâti Baal-Meon, et j'y ai fait [son autel, et j'ai pris] Kiryathaïm.

Et les hommes de Gad [avaient demeuré] dans le pays de Moab depuis des temps immémoriaux, et le roi d'Israël lui avait construit [Qerioth]. Et je combattis contre cette ville, et je la pris, et je tuai tous les habitants de la ville, à la grande joie de Chemos et de Moab. Et j'enlevai captives [les femmes et je sacrifiai les enfants] devant Chemos à Qerioth. Et j'y fis demeurer les hommes de Saron, et les hommes de... et les hommes de Maharat.

Et Chemos me dit : « Va, et reprends Nebo sur Israël ». Je commençai ma marche dans la nuit, et je combattis contre lui depuis l'aube du jour jusqu'à midi. [Et je vainquis l'armée de Jehu], et je la tuai en entier, sept mille hommes. [Et je pris la ville, et je tuai les hommes ; et les femmes], je les consacrai au culte d'Astarté de Chemos. J'enlevai de là les [? veaux] de Jehu, et je les sanctifiai à la face de Chemos.

Et le roi d'Israël avait bâti Jahas, et y demeura, quand il me fit la guerre. Et quand Chemos le chassa de Moab, je pris de Moab deux

cents hommes, tous chefs, et je les lançai contre Jahas, et je pris cette ville.

Et moi j'ai bâti Qeraha, le mur en bois, et le mur en débris de poterie : j'ai bâti ses portes, et j'ai bâti ses tourelles et j'ai bâti la maison du roi. Et j'ai fait les prisons des hommes... au milieu de la ville. Il n'y avait pas de citerne au milieu de la ville, à Qeraha, et je dis au peuple entier : « Faites, chacun pour soi, une citerne, dans vos maisons ». Et j'ai fait les souterrains conduisant à Qeraha, contre les attaques d'Israël.

J'ai fait bâtir Aroër et j'ai fait la route de l'Arnon.

J'ai bâti Bet-Bamoth, car elle était tombée en ruines.

INSCRIPTION

(Neuf cents ans avant J.-C.)

C'est moi qui suis le roi, Mesa, fils de Chémos,
J'ai coupé la forêt de pins aux noirs rameaux,
Et j'ai bâti Baal-Méon, ville d'Afrique.
J'ai fait le mur de bois, j'ai fait le mur de brique ;
Et j'ai dit : que chaque homme, à peine de prison, 5
Se creuse une citerne auprès de sa maison ;
Car en hiver on a deux mois de grandes pluies ;
Afin que les brebis, les chèvres et les truies
Puissent paître dehors au temps des maïs mûrs,

Au coin de la page la mention : *Lég. des S.*
9. *Puissent aller* dehors

Inscription : Nous confrontons ici les vers de V. Hugo avec les détails du texte de J. Oppert, utilisés par lui : le texte de J. Oppert est suivi de l'indication (O.).

* [Vers 880 avant J.-C.] (O.).

1. [Je suis Mésa fils de Chemos] (O.).

2. *J'ai coupé la forêt de pins* : détail amené naturellement par la construction du mur de bois (vers 4).

3. *Baal-Méon* : [Et alors, j'ai bâti Baal-Méon] (O.). Cf. Nombres, XXXII, 38. — Baal-Méon est en réalité située à l'est de la Mer Morte.

4. [Et moi j'ai bâti Qeraha, le mur de bois et le mur en débris de poterie] (O.). Il est question de construction de bois dans la Bible, mais non spécialement de murs ; pour les murs en briques, cf. Isaïe, XVI, 7 et 11 ; Jérémie, XLVIII, 31 et 36.

5-6. [Et j'ai fait les prisons des hommes au milieu de la ville. Il n'y avait pas de citerne au milieu de la ville à Qeraha et je dis au peuple entier : « Faites chacun pour soi une citerne dans vos maisons »] (O.).

9. *Au temps des maïs mûrs* : le maïs ne semble pas avoir été cultivé

Je réserve aux troupeaux un champ fermé de murs. 10
C'est moi qui fis la porte et qui fis la tourelle.
Astarté règne, et j'ai fait la guerre pour elle;
Le dieu Chémos, mon père et son mari, m'aida
Quand je chassai de Gad Omri, roi de Juda.
J'ai construit Aroër, une ville très-forte; 15
J'ai bâti la tourelle et j'ai bâti la porte.
Les peuples me louaient parce que j'étais bon;
J'étais roi de l'armée immense de Dibon

17-20. Addition marginale.

---

en Palestine dans l'antiquité biblique. On en chercherait vainement la mention dans les Botaniques de la Bible.

11. [J'ai bâti ses portes et j'ai bâti ses tourelles] (O.).

12. *Et j'ai fait la guerre pour elle* : La stèle de Mesa nous apprend en effet que c'est à la déesse *Astarté* que Mesa offrit les captives après sa victoire sur Jehu. [Et les femmes je les consacrai au culte d'Astarté de Chemos] (O.).

13. *Son mari* : Oppert appelle Astarté l'*Astarté de Chémos*.

14. [Omri, roi d'Israël, opprima Moab... Et les hommes de Gad avaient demeuré dans le pays de Moab... Et le roi d'Israël lui avait construit Qerioth. Et je combattis contre cette ville et je la pris] (O.).

15. [J'ai bâti Qeraha, ...j'ai bâti ses portes et j'ai bâti ses tourelles... J'ai bâti Aroër... J'ai bâti Beser, car elle est forte] (O.). Sans doute incité par la vision de la rime : *forte, porte*, V. Hugo a accumulé les indications disséminées dans la traduction de J. Oppert.

17. Voici un roi comme on en rencontre peu dans la *Légende des Siècles*. L'attraction de la rime *bon* avec *Dibon* aurait-elle suggéré à V. Hugo une indulgence inattendue pour Mesa ? C'est manifestement une ironie. V. Hugo a reconnu dans ce roi qui met en croix les petits enfants et fait vendre les femmes un frère de Zim-Zizimi et de tous les tyrans orientaux. Ce vers est une malice du poète.

18. *Dibon* : il s'agit ici de la ville de *Dibon*, surnom donné à la ville de Beser, s'il faut en croire la traduction de J. Oppert; cette Dibon est donc différente de la ville de Dibon-Gad dont il est quese tion dans la Bible. [J'ai bâti Beser, car elle est forte ; elle s'appell-aussi Dibon-Hlimorain, car chaque Dibon a son surnom] (O.). Cf. Les Nombres, XXI, 30 et XXXIII, 45.

Qui boit en chantant l'ombre et la mort, et qui mêle
Le sang fumant de l'aigle au lait de la chamelle ; 20
Je marchais, étant juge et prince, à la clarté
De Chémos, de Dagon, de Bel et d'Astarté ;
Et ce sont là les quatre étoiles qui sont reines.
J'ai creusé d'Ur à Tyr des routes souterraines.

---

21. *Et je marche*

---

19. Cf. la note sur les *Chants de mort* de l'*Hamasa* dans la Notice, p. 135.

20. On rencontre dans les notes des *Orientales* une poésie arabe, traduite par Fouinet, et où l'on lit un éloge du lait de chamelle. Note XXVII. *Fragments du divan de la tribu de Hodeil.*

21. Juge et prince : l'assimilation de Mésa aux chefs d'Israël est-elle juste ? Les chefs d'Israël qui exercèrent le pouvoir de la mort de Josué à l'établissement de la royauté portèrent, on le sait, le nom de Juges : mais Mesa est un roi de Moab.

21-23. *Je marchais à la clarté...* [Je commençai ma marche dans la nuit...] (O.). Pour cette nuit, l'imagination de V. Hugo, incitée par la présence dans le texte de la déesse stellaire Vénus-Astarté, a créé des étoiles. Que *Chemos*, « mari » d'Astarté, lui soit venu à l'esprit, rien n'est plus compréhensible : *Dagon* et *Bel* ne s'expliquent guère que par une contamination, due à un jeu hardi d'association d'idées. Cependant s'il fallait, ce que nous ne croyons pas utile, en chercher une autre explication, il faudrait ne pas oublier que la curiosité de V. Hugo pour la mythologie pouvait bien, presque à la veille de la composition des *Temps Paniques* et du *Titan*, être déjà éveillée. Or il n'avait à Guernesey que des renseignements d'une science incertaine et très arriérée. Le *Dictionnaire de la Fable* de Noël (1803) dit qu'on considérait Dagon, comme une incarnation de Vénus, et qu'il était fils de Cœlus : le même dictionnaire signale une Baal-Tis, sœur d'Astarté, qui est peut-être la Diane des Grecs. Mais, à notre avis, c'est pure coïncidence et V. Hugo n'a dû, pour versifier le texte d'Oppert, se livrer à aucune recherche : et il a laissé jouer son imagination sur le texte, là où elle a été séduite.

24. [Et j'ai fait les souterrains conduisant à Qeraha] (O.) *d'Ur à Tyr* : voilà qui rappelle le fameux souterrain dont s'effraie, dans *Aymerillot*, le vieux duc Naymes, et qui va de Narbonne au val de Barton. D'*Ur Chaldæorum*, située dans la Mésopotamie Septentrionale, à Tyr il y a environ 500 kil.

Chémos m'a dit : « Reprends Nebo sur Israël. » 25
Et je n'ai jamais fait que ce que veut le ciel.
Maintenant dans ce puits je ferme la paupière.
Sachez que vous devez adorer cette pierre
Et brûler du bétel devant ce grand tombeau ;
Car j'ai tué tous ceux qui vivaient dans Nebo, 30
J'ai nourri les corbeaux qui volent dans les nues,
J'ai fait vendre au marché les femmes toutes nues,
J'ai chargé de butin quatre cents éléphants,
J'ai cloué sur des croix tous les petits enfants,
Ma droite a balayé toutes ces races viles 35
Dans l'ombre, et j'ai rendu leurs anciens noms aux villes.

---

honorer cette
27. Sachez que vous devez [glorifier ma] pierre
(*adorer* est biffé dans le manuscrit.)
35. *J'ai balayé Jacob et Jehu, races villes*
Dans l'ombre. J'ai rendu

---

25. [Et Chemos me dit : « Va, reprends Nebo sur Israël »] (O.).

26. Après l'ironie sur la bonté, en voici maintenant une seconde : V. Hugo fait de Mesa, un Tartuffe.

27-29. Cf. la Notice p. 135.

30. [Et je pris la ville (de Nebo) et je tuai les hommes] (O.).

32. J'ai fait vendre... [Et j'enlevai les femmes captives] (O.). Cf. Genèse, XXXIV, 29 ; Nombres, XXI, 29 ; XXXI, 15-18 ; Judith, XVI, 6.

33. *Quatre cents éléphants...* encore une sollicitation de la rime qui nous ramène au luxe des rois orientaux et nous fait songer au défilé de l'armée de Xerxès que nous rencontrons en 1873 dans les *Trois Cents*.

34. [Et je tuai les enfants] (O.). Cf. Deutéronome, II, 34 ; III, 6 ; Isaïe, XIII, 16, 18. Les enfants mis en croix sont de l'invention de V. Hugo : la croix et la potence, aux temps bibliques, sont des piloris *post mortem*, où l'on expose le corps des condamnés pendant le jour.

36. [J'ai rendu les anciens noms aux villes] (O.). Cf. Nombres, XXXII, 37, 38.

Date du manuscrit : 17 juillet 1870.

CASSANDRE

NOTICE

Le point de départ de cette courte pièce de Cassandre est une traduction d'une scène de l'*Orestie* d'Eschyle, que V. Hugo avait faite, bien avant 1876, à Guernesey.

L'étude du manuscrit en fait foi.

Le manuscrit de *Cassandre* se compose de deux feuillets. Celui qui a été classé le premier contient les vers 19-36, précédés de cette légende : *Argos. Le seuil du palais. Un char arrêté. Cassandre sur le char. Clytemnestre.* Au coin de ce feuillet on lit la mention : *Lég. des Siècles* et dans la marge du haut cette note : Au moment où Mydessus arrive on joue l'*Orestie* d'Eschyle. Ce premier feuillet, ainsi qu'en témoignent la mention *Lég. des Siècles*, l'écriture, l'encre employée, et le papier qui est celui de Guernesey, appartient à une époque antérieure au reste du manuscrit. Sur ce feuillet, le développement, qui a été transporté en 1876 aux vers 19-34, constituait primitivement un ensemble qui est une traduction directe d'Eschyle. Par la suite sur ce feuillet, avec une encre toute différente, celle de Paris, V. Hugo ajouta les deux vers de conclusion et data : *7 novembre 1876.*

Le second feuillet, de papier blanc, est tout entier de l'écriture de 1876. La composition y offre certaines hésitations. Il commençait par ces vers :

LE CHŒUR.

Elle est sibylle, elle est princesse, elle est prêtresse,
Elle est esclave. Etrange et lugubre détresse

qui ont été biffés et remplacés par deux vers empruntés au corps du développement (13-14) :

> Et fille du roi, reine en sa patrie en cendre,
> Elle a droit à ce char et n'en veut point descendre.

Ces deux vers légèrement modifiés ont constitué le début définitif de la pièce.

Les deux parties du poème sont nettement différentes. Le prologue où le poète vieilli fait abus des épithètes antithétiques, outrancières ou banales, et se contente de l'à peu près en matière d'érudition géographique ou mythologique, porte la marque évidente d'une composition très postérieure à celle de la traduction.

La traduction se recommande au contraire par sa sobriété qui raffine sur celle d'Eschyle. V. Hugo supprime quelques banalités du discours de Clytemnestre et les remplace par un ordre impérieux et bref, ce qui est dans le caractère traditionnel de la reine d'Argos. Très heureusement aussi il clôt la scène, non plus par l'ordre donné à Cassandre d'assister à un sacrifice, mais bien par l'apparition même d'Agamemnon sortant du palais : l'on sait que cette sortie d'Agamemnon est guettée par Clytemnestre pour l'accomplissement du meurtre : la sortie d'Agamemnon est le prélude de l'assassinat.

Dans la pensée de V. Hugo, cette brève traduction de couleur véritablement eschyléenne se suffisait-elle à elle-même ? Il est difficile de le dire. L'indication : *Au moment où Mydessus arrive on joue l'Orestie d'Eschyle* devait-elle être une source de développement ? Quel est ce Mydessus, pourquoi ce personnage intervenait-il ? N'était-ce là qu'un cadre de fantaisie : une introduction destinée à présenter le court poème ? C'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Une fois le poème pourvu d'une autre introduction, du prologue où le chœur annonce lui-même la situation, Mydessus disparut.

Par le contraste qu'offrent entre elles les deux parties de *Cassandre*, la traduction de Guernesey et le prologue de Paris, cette pièce constitue un curieux exemple de la manière dont V. Hugo savait utiliser les moindres de ses anciennes inspirations.

ESCHYLE

L'Orestie ; Agamemnon, v. 1055-1073.

Clytemnestre, sortant du palais.

Entre avec nous, Cassandre. Jupiter l'a voulu, tu vas, dans ce palais, partager la facile condition de nos nombreux esclaves, à l'ombre des autels domestiques. Descends donc de ce char, dépose une fierté mal placée. Le fils d'Almène, dit-on, a jadis été vendu comme un captif ; il a cédé à la force, il s'est résigné à subir le joug. Quand la nécessité nous réduit à une telle fortune, des maîtres accoutumés depuis longtemps à l'opulence sont le plus grand des biens. Mais ceux qui viennent, contre tout espoir de faire une heureuse moisson, ceux-là sont toujours durs, toujours injustes pour leurs esclaves. Chez nous, tu seras traitée comme il convient.

Le Chœur, à Cassandre.

La reine s'est expliquée clairement avec toi. Puisque tu es prise dans le rets fatal, obéis, crois-moi. Mais quoi ! tu ne veux pas m'entendre ?

Clytemnestre.

Si son langage n'est pas, comme celui de l'hirondelle, un langage étrange et inconnu, mes paroles ont dû pénétrer jusqu'à son esprit, elle va m'obéir.

Le Chœur, à Cassandre.

Suis-la. Dans la fortune présente, tu ne pouvais entendre de meilleures paroles. Obéis, descends de ce char où tu es assise.

Clytemnestre.

Je n'ai pas le temps de l'attendre à la porte. Déjà, près du foyer au centre de la maison, sont rangées les brebis que nous allons

immoler aux dieux : action de grâce pour un bonheur que nous n'espérions plus. Toi, Cassandre, si tu as le dessein de venir, ne tarde pas. Ou, si tu ne comprends pas notre langue, si mes paroles n'ont pas de sens pour toi, fais comme les Barbares, réponds au moins par des signes.

LE CHŒUR.

L'étrangère a besoin, ce semble, d'un interprète qui explique sa pensée. Elle est farouche comme une bête fauve qu'on vient de prendre.

CLYTEMNESTRE.

Oui, elle est dans le délire, c'est la déraison qu'elle écoute, cette femme qui naguère a vu prendre sa ville et qu'on a amenée ici captive. Elle ne saura pas porter le frein, avant d'avoir jeté la sanglante écume de sa colère. Mais je ne m'abaisserai point à lui parler davantage. (*Elle rentre dans le palais.*)

LE CHŒUR.

Pour moi, saisi de pitié, je ne puis m'irriter contre elle. — Allons, infortunée, quitte ce char, cède à la nécessité, accoutume-toi au joug.

CASSANDRE.

Grands dieux ! grands dieux ! Ah ! ciel ! terre ! Apollon ! Apollon !

(Traduction Pierron, Paris, Charpentier, 1845 [1].)

---

1. Outre cette traduction, V. Hugo possédait celle d'Halévy, *La Grèce tragique*, chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide traduits en vers. Paris, Hachette, 1845.

CASSANDRE

Argos. La cour du palais.

CASSANDRE SUR UN CHAR. CLYTEMNESTRE
LE CHŒUR

LE CHŒUR.

Elle est fille de roi. — Mais sa ville est en cendre.
Elle a droit à ce char et n'en veut pas descendre.
Depuis qu'on l'a saisie elle n'a point parlé.
Le marbre de Syrta, la neige de Thulé
N'ont pas plus de froideur que cette âpre captive. 5
Elle est à l'avenir formidable attentive.
Elle est pleine d'un dieu redoutable et muet;
Le sinistre Apollon d'Ombos, qui remuait
Dodone avec le souffle et Thèbe avec la lyre,

1. *Je sais son nom, Cassandre.*
3. Depuis *qu'elle est captive*
8. Le sinistre Apollon *d'Assur*
9. Dodone avec *son* souffle et Thèbe avec *sa* lyre.

4. *Syrta* : sans doute pour Syra : il y avait dans l'île de Syra ou Syros des marbres renommés.

6. L'*Apollon d'Ombos.* Ombos, aujourd'hui Koum-Ombos, est une ville de la Haute-Égypte, située non loin de Syène. Les Égyptiens adoraient dans le temple d'Ombos deux triades de divinités : l'un de ces dieux était Harocris, divinité solaire et prophétique comme Apollon. Le culte d'Apollon se répandit ensuite dans la région où furent Apollinopolis-Magna et, vis-à-vis d'Ombos même, Apollinopolis-parva.

Mêle une clarté sombre à son morne délire. 10
Elle a la vision des choses qui seront ;
Un reflet de vengeance est déjà sur son front ;
Elle est princesse, elle est pythie, elle est prêtresse,
Elle est esclave. Étrange et lugubre détresse !
Elle vient sur un char, étant fille de roi. 15
Le peuple qui regarde aller, pâles d'effroi,
Les prisonniers pieds nus qu'on chasse à coups de lance,
Et qui rit de leurs cris, a peur de son silence.

(Le char s'arrête.)

CLYTEMNESTRE.

Femme, à pied. Tu n'es pas ici dans ton pays.

LE CHŒUR.

Allons, descends du char, c'est la reine, obéis. 20

CLYTEMNESTRE.

Crois-tu que j'ai le temps de t'attendre à la porte ?
Hâte-toi. Car bientôt il faut que le roi sorte.
Peut-être entends-tu mal notre langue d'ici ?
Si ce que je te dis ne se dit pas ainsi
Au pays dont tu viens et dont tu te sépares, 25
Parle en signes alors, fais comme les barbares.

LE CHŒUR.

Si l'on parlait sa langue, on saurait son secret.
On sent en la voyant ce qu'on éprouverait
Si l'on venait de prendre une bête farouche.

CLYTEMNESTRE.

Je ne lui parle plus. L'horreur ferme sa bouche. 30

---

15. Elle *a droit à ce* char

Triste, elle songe à Troie, au ciel jadis serein.
Elle ne prendra pas l'habitude du frein
Sans le couvrir longtemps d'une sanglante écume.

(Clytemnestre sort.)

LE CHŒUR.

Cède au destin. Crois-moi. Je suis sans amertume.
Descends du char. Reçois la chaîne à ton talon. 35

CASSANDRE.

Dieux ! Grands dieux ! Terre et ciel ! Apollon ! Apollon !

APOLLON LOXIAS, dans l'ombre.

Je suis là. Tu vivras, afin que ton œil voie
Le flamboiement d'Argos plein des cendres de Troie.

Apollon Loxias, Apollon n'intervient pas dans la pièce d'Eschyle. Mais il a plu à V. Hugo de demander son dénouement à l'intervention d'un dieu ; les deux vers ont été composés en 1876, lors du remaniement de la pièce. *Loxias* est le nom que le chœur et Cassandre donnent à Apollon. Il apparaît ici *dans l'ombre ;* Cassandre l'évoquait regardant à travers des voiles : Ἐκ καλυμμάτων δεδορκώς. Le dictionnaire grec d'Hédéric, Londres, 1825, que V. Hugo possédait à Guernesey, lui donnait du surnom de Λοξίας cette explication : « Apollinis, quia *obliqua* dabat responsa. »

LES TROIS CENTS

NOTICE

Le manuscrit des *Trois Cents*, un brouillon et deux plans ou titres conservés, l'un dans le manuscrit 40 de la Bibliothèque nationale, et l'autre dans le manuscrit 39, nous renseignent sur la marche qu'a suivie la pensée de V. Hugo en composant ce poème après la lecture du septième livre d'Hérodote.

Ce livre de *Polymnie* offrait à V. Hugo des discours de Xercès et de Démarate, le dénombrement de l'armée de Xercès, le récit de la bataille des Thermopyles, présage de la défaite finale du roi Perse.

Il semble que ce soit d'abord à la bataille des Thermopyles que se soit arrêtée l'imagination de V. Hugo ; un premier brouillon nous le montre fixant sa vision sur la tranquillité des Grecs qui font leur toilette avant la bataille, et sur la traitrise d'Epialtès :

> l'espion
> l'envoyé de Xercès vint près des Thermopyles
> Et rit de voir les Grecs qui peignaient leurs cheveux [1].

---

1. Cf. Du Ryer, livre septième, p. 329 :

« Xercès envoya un Cavalier pour reconnoître les forces des Grecs et pour sçavoir ce qu'ils faisoient.....

« Le Cavalier de Xercès..... eut donc le temps de les considérer et vit que que'ques-uns faisoient les exercices, et que les autres se peignoient et s'accommodoient les cheveux. Après avoir veu toutes ces choses avec admiration..... il se retira à loisir. »

donc ce
Or ce fut
Ce fut donc Epialte, et non Corydalos,
au rocher
Qui conduisit Xercès jusqu'à ce mont sublime,
Et pour moi je le tiens coupable de ce crime.

C'est vers le Nord qu'après avoir passé l'Asope
Ayant Trachis à gauche, Etée à droite, on va[1],
Et c'est par ce chemin que Xercès arriva.

dore Qui le lui révéla ? Ce fut un grec. On pense
adore Qu'Epialtès le fit pour une récompense;
Epidaure D'autres ont accusé Corydalos ; mais non ;
Epialtès avait pour ancêtre Sinon,
Ce fut lui quimena Xercès au mont sublime,
Et pour moi je le tiens coupable de ce crime[2].

(Ms. 40, fragment 215.)

---

1. Cf. Du Ryer, livre septième, p. 337 :

« Les Perses, ayant donc passé le fleuve Asope, marchèrent toute la nuit par ce chemin ayant à droite les monts Etéens et à gauche ceux de Trachine..... »

V. Hugo a dit : Etée et Trachis. *Trachis* existe : *Etée* a-t-il été créé par analogie ? V. Hugo possédait à Guernesey une traduction anglaise des *Histoires* d'Hérodote, *The History of Herodotus*, Littlebury, 1777 : les noms propres y sont en italique et Littlebury traduit *Œta* et *Trachis*. V. Hugo ne paraît pas au reste avoir utilisé cette édition.

2. Cf. Du Ryer, livre septième, p. 334-336 :

« Comme le Roy estoit en doute de ce qu'il feroit, et du conseil qu'il devoit prendre, Epialtès, fils d'Eurydémie le vint trouver ; et par l'espérance d'en obtenir quelque récompense signalée, il lui découvrit un chemin dans la Montagne qui conduisoit aux Thermopyles, et fut cause par ce moyen que les Grecs qui estoient ordonnez pour la garde de cet endroit, furent desfaits par les ennemis. Depuis il se retira en Thessalie, par la crainte qu'il eut des Lacédémoniens..... Il y en a qui rapportent cela d'une autre façon et disent qu'Onetes de Caristie, fils de Phanagaras, et Corydale d'Antycire descouvrirent au Roy ce chemin, et qu'ils furent les guides des Perses dans cette montagne. Mais pour moy je ne sçaurois croire ce discours, premierement par ce que les deputez que les Grecs envoyerent à l'assemblée des Amphictyons ne mirent pas à prix la teste d'Onetes et de Corydales, mais celle d'Epialtes Trachinien, sçachant bien qu'il estoit coupable. D'ailleurs, nous sçavons qu'Epialtes prit la fuite pour ce sujet, et enfin, comme Onetes n'estoit pas du pays, il est à croire qu'il ne pouvoit sçavoir ce chemin, à moins que d'avoir demeuré longtemps dans cette Contrée. Ce fut donc Epialtes qui descouvrit ce chemin et qui fut le guide des Perses, *et pour moy je le tiens coupable de ce crime.* » — Victor Hugo s'est donné le plaisir dès ce premier brouillon d'emprunter à Du Ryer, comme il le faisait dans Moreri, un vers tout fait.

Il y a plus : le manuscrit des *Trois Cents*, avant que V. Hugo se fût avisé du parti qu'il pouvait tirer de la similitude numérique des Trois Cents Spartiates et des trois cents coups de fouet donnés à la mer par Xercès, offrait en bas de la dernière page ces quatre vers :

Et de cette façon la mer fut importune.
Alors le grand Xercès, sombre, insulta Neptune.
Cria : Tu n'es que dieu, je suis roi ! Souviens-t-en !
Et fit donner cent coups de fouet à l'océan.

C'est dans la marge, à gauche de ces quatre vers, que V. Hugo a consigné le résultat de sa découverte : le manuscrit présente l'aspect suivant :

Trois cents coups de fouet
Hérodote. *Polymnie*
Alors le roi sublime
Fit donner trois cents coups de fouet
[à l'océan
(Hérodote dit trois *cents*
coups de fouet. . . . .
. . . . . .
. . . soldats pour Léonidas)

Et de cette façon la mer fut impor-
[tune;
Alors le grand Xercès, sombre, in-
[sulta Neptune
Cria : Tu n'es que Dieu, je suis roi !
[souviens-t-en
donna trois cents coups
Et fit donner cent coups de fouet à
[l'océan

Peut-on raisonnablement penser que le vers

Et fit donner cent coups de fouet à l'Océan

constituait le dénouement du poème ?

La page ne présente à sa fin ni date, ni indication de localité, ce qui serait contraire à toutes les habitudes de V. Hugo, si c'était une page finale : un petit trait indique seul le passage à un autre développement.

Faut-il ajouter que, littérairement, cette conclusion anecdotique serait d'une étrange faiblesse ? et qu'il n'y aurait plus ni contraste, ni fin de drame ?

Il y a donc lieu de supposer que le manuscrit offrait primitivement à la page suivante une suite du développement et que cette suite était précisément la bataille des Thermopyles.

Le brouillon est là pour témoigner que tout au moins V. Hugo avait commencé à composer le récit de cette bataille avec le texte de cette même traduction Du Ryer qui lui a servi pour toute la composition des *Trois Cents*.

Mais arrive l'instant où V. Hugo s'avise, d'après la page 178 de Du Ryer, que ce n'était pas cent mais trois cents coups de fouet que Xercès avait donnés à l'Océan : trois cents coups de fouet donnés à l'Océan,

trois cents Spartiates arrêtant Xercès, quelle symétrie, quelle coïncidence, où il semble bien que la fatalité ait son rôle ! C'est à cet instant que V. Hugo supprime la bataille des Thermopyles et trouve ce dénouement qui fait songer à tous ceux de la *Légende des Siècles* :

..... Le lendemain Aymery prit la ville.
C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.
« Madame, lui dit-il, avez-vous bien dormi ? »
... Je suis Pan ; Jupiter à genoux. »

Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles,

La fin une fois écourtée, aiguisée en formule concise et tranchante, V. Hugo songea à étoffer le début.

Il imagine donc et il écrit le plan suivant :

I
II L'armée en route.
III Les Trois Cents, l'attroupement, etc...
(Ms. 40, fragment 214.)

Et, dès lors, il démolit le début de sa pièce, visible encore avec le titre à la page 7 du manuscrit :

LES TROIS CENTS

On se mettait en route à l'heure où le jour nait. 1

Le bagage marchait le premier, puis venait
foule
Le gros des nations, *troupe* au hasard semée
Qui faisait à peu près la moitié de l'armée.
Un large espace était vide, selon la loi, 5
Entre cette cohorte et la garde du roi;
Rien n'était comparable au frisson des bannières,
Se tordant dans le vent
Superbes, se tordant, secouant leurs crinières,
Ouvrant et refermant leurs plis pleins de dragons;
Tout le sérail du roi tenait dans les fourgons, 10
Puis marchaient, plus pressés que l'herbe des collines,
Les eunuques, armés de longues javelines}
Et devant eux couraient, libres et sans liens,
Ces grands chevaux

Les vers 1 à 4 passèrent au § I et les autres furent refaits différemment pour le § II. Dès lors, V. Hugo s'éloigne de la composition

d'Hérodote qu'il avait d'abord suivie puisque les traits contenus dans ces douze vers sont empruntés au début du dénombrement du septième livre.

Enfin, au moment de donner à Calmann-Lévy le manuscrit de la Seconde Légende, il dispose les titres suivants :

LES TROIS CENTS.

I l'Asie.
II l'*Armée*. Le dénombrement.
III la garde.
IV le roi.

Xercès fit donner trois cents coups
de fouet à l'Hellespont
(HÉRODOTE, *Polymnie*.)
(Ms. 39, p. 75.)

et, de sa large écriture écrasée de Paris, il écrit les trente vers qui sont datés du 18 octobre 1876.

Il semble donc que la première pensée du poète ait été de faire présager le premier triomphe de la Grèce et la belle résistance des Grecs aux Thermopyles, défaite qui fut une victoire.

Et, si V. Hugo n'a pas incorporé dans les *Trois Cents* ce qu'Hérodote disait ou faisait dire dans ses discours au sujet de la supériorité morale des Grecs et de la protection que leur accordaient les Dieux, s'il n'a pas dans les *Trois Cents* mis à profit tout l'aspect légendaire, mystérieux et divin du triomphe final, c'est qu'il l'a réservé pour des poèmes séparés : les *Bannis*, achevés à la même heure que les *Trois Cents* le 25 juin 1873, le *Détroit de l'Euripe* écrit en décembre de la même année, et la *Chanson de Sophocle à Salamine*, mise au net en 1876.

Ces trois poèmes me semblent appuyer l'hypothèse que la pièce des *Trois Cents* a eu pour point de départ le triomphe de l' « étoile » sur l'énorme noirceur ; il a fallu la rencontre d'un trait final séduisant, issu de de la parenté numérique des soldats de Xercès et des coups de fouet donnés à la mer, pour détourner le poète de son premier dessein.

Le souci du pittoresque et de l'étrange a prédominé dans l'esprit de V. Hugo sur la constitution logique du poème des *Trois Cents*. La couleur y a gagné, l'impression dramatique n'y a rien perdu : le dénouement laisse présager la victoire s'il ne la décrit pas, et ce qu'il contient d'imprécis est favorable au jeu de notre imagination.

*
* *.

Dans quelle édition de Du Ryer V. Hugo a-t-il glané tout ce qu'il a emprunté indirectement à Hérodote ?

Patiemment, scrupuleusement, M. Fréminet a comparé les différentes traductions des *Histoires* et il a établi sur de nombreuses et indiscutables preuves que V. Hugo avait utilisé la traduction Du Ryer. Entre autres témoignages significatifs, une faute d'impression reproduite par le poète lui permettait de préciser que V. Hugo s'était servi de l'édition de 1713.

J'avais en 1904 constaté dans la bibliothèque de V. Hugo à Guernesey la présence de la traduction Du Ryer : preuve matérielle que je suis heureux d'apporter à la sagace investigation de M. Fréminet : cette traduction était placée dans un rayon qui contenait des volumes in-12, entre le *Traité des Jeux et divertissements* de J.-B. Thiers, Paris, Dezalliers, 1786, et la *Vie de Cicéron*, Didot, 1749 : je n'en ai malheureusement pas la date.

Mais la recherche est suffisamment circonscrite : il ne peut être question que d'une édition in-12 de Du Ryer, et, de plus, d'une édition qui contienne la faute d'impression *Anane* pour *Anave*.

L'édition de 1713 n'est pas seule à remplir ces conditions ; il en existe une autre parue à Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, dans la petite salle à la Palme MDCLXV. Cette édition a été vendue en province, chez d'autres libraires. J'ai eu entre les mains un exemplaire du tirage de Grenoble, chez Pierre Charoys, place Mal-Conseil. Le texte en est de tous points, sauf l'orthographe, semblable à l'édition signalée par M. Fréminet. Toutefois l'édition de Charoys contient dans les marges quelques titres, en italique, différents de ceux de l'édition de 1713, et un très grand nombre de noms communs sont imprimés avec une capitale. Il nous paraît que c'est de ce texte de 1665 que s'est servi V. Hugo. Les capitales ont attiré son attention sur les mots de valeur et sur certains traits curieux, répétés en titre dans la marge. Ainsi, à propos de ces deux vers :

> Puis des prêtres portaient le pétrin, où la reine
> Faisait cuire le pain sans orge et sans levain,

M. Fréminet met en note : « *Il n'est pas question de la reine dans Hérodote* ».

Je suis sûr que si M. Fréminet avait consulté l'édition de 1665, l'indication d'Hérodote ne lui aurait pas échappé. J'y lis au livre VIII, p. 485, en marge : *La Reine mesme pestrissoit le pain*, et, dans le texte « ...et mesme la Reine pestrissoit le pain et le faisoit

cuire ». L'édition de 1713 contient les mêmes termes, mais les caractères romains des marges sont confus et les phrases n'y sont point séparées par des blancs.

Maigre preuve, dira-t-on, non sans raison : aussi bien je me borne à signaler cette édition de 1665, sans insister, simplement parce que j'ai l'impression qu'elle a souligné matériellement aux yeux du poète quelques emprunts à faire et, parce que, vendue sous des firmes différentes à Paris et chez des libraires de province, elle a eu plus de chances d'être rencontrée à Guernesey ou ailleurs par V. Hugo.

*
* *

Nous signalons dans nos notes les emprunts faits par V. Hugo au texte d'Hérodote.

Nous constatons qu'à ces emprunts se sont soudés un certain nombre de détails issus de la fantaisie du poète, quelquefois même de curieuses particularités biographiques, tels que le temple de jade construit pour la fille de Cambyse, ou même des souvenirs de propos de table, tel le détail scientifique sur Castor et Pollux[1].

Mais il est une source de pittoresque dont nous voulons montrer dès maintenant l'ensemble parce qu'il nous paraît que les détails dérivés de cette source ont accentué la couleur asiatique du poème.

V. Hugo semble n'avoir pas été étranger au mouvement de curiosité qui se manifesta de 1841 à 1873 à l'égard des antiquités assyriennes et des fouilles des archéologues.

Il avait dès *Cromwell* montré son goût pour le merveilleux archéologique des temps bibliques. Car la Tête Ronde dessine dans *Cromwell* une première esquisse de l'armée de Xercès. C'est l'armée de Sennachérib :

> Songe à Sennachérib qui venait d'Assyrie,
> Traînant après sa tente une armée aguerrie;
> Neuf cent mille soldats, si fiers, si furieux
> Que leur souffle eût poussé les nuages des cieux;
> D'impurs magiciens; d'affreux onocentaures;
> Des Arabes, heurtant les cymbales sonores;
> Des bœufs, des léopards accoutumés au frein;
> Des chariots de guerre armés de faulx d'airain;
> D'ardents chevaux, qu'auraient allaités des tigresses;
> Et six cents éléphants, mouvantes forteresses,
> Qui, dans les légions déchaînant leurs pas lourds,
> Sur leurs dos monstrueux faisaient bondir des tours.
> Ce n'étaient que chameaux, buffles, zèbres, molosses,
> Mammons, d'un monde éteint prodigieux colosses;

1. Cf. la note des vers 165-169.

Rugissante mêlée, où se croisait encor
La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or[1].

(*Cromwell*, Acte V, Scène XIV.)

Comment imaginer que V. Hugo, orienté par la Bible vers ces trésors de pittoresque, ne se soit pas intéressé aux découvertes qui se multiplièrent au milieu du XIXe siècle ?

Nous ne prétendons pas les énumérer. Qui ne connaît d'ailleurs les magnifiques albums in-folio de Layard, de Botta et de V. Place, les études de Rawlinson et de Jules Oppert, sans parler des œuvres de vulgarisation de Cavaniol ou de Feer ? Comment supposer que V. Hugo, qui se proposait de faire une large part à l'Asie antique dans la suite de la *Légende des Siècles*[2], n'ait jamais consulté ces livres, feuilleté ces gravures ou tout au moins fait une visite au Louvre ? D'ailleurs il avait dès 1858 largement mis à profit le texte de Layard, grâce aux nombreuses citations qu'en donnait Ernest Feydeau dans son volume des *Coutumes et usages funèbres des peuples de l'Orient*, qu'il avait envoyé à V. Hugo, et qui fut la source abondante et constante de Zim-Zizimi[3]. Il connaissait le *Journal Asiatique* par Jules Oppert et il y avait emprunté le texte de la stèle de Mesa[4] ; l'on peut supposer qu'il ne resta pas sans chercher à connaître quelques-unes des nombreuses publications dont cet assyriologue fut l'auteur.

Il est impossible de douter que V. Hugo ait eu pour point de départ des informations savantes quand on considère l'ensemble des additions faites par lui au texte d'Hérodote.

Les noms singuliers de Bars, de Nims et d'Abrodes offrent trop de parenté avec des vocables connus de langues asiatiques pour ne pas les croire venus de source érudite. Les *Bars* sont sans doute les Bâpar de Ptolémée, peuple indien qui habitait au delà de ce fleuve du Gange où la ville de *Gour* a fourni à V. Hugo un autre nom de peuples. Peut-être aussi V. Hugo a-t-il, en regardant les gravures de l'ouvrage de Rawlinson, été frappé par la longue discussion sur les vocables *Bar* et *Nim* qui, associés ou séparés, reviennent sous les yeux pendant six pages, et sont imprimés en italique : les Nims viennent sans doute de là. Les Abroï, peuple illyrien chez Etienne de Byzance, ou plutôt les Abrettes, habitants d'Abrettène de Nysie,

1. Tous ces détails sont empruntés à la description de l'armée d'Antiochus dans les *Macchabées*, I, VI, 30-47. Les Onocentaures proviennent d'Isaïe, XXXIV, 14.

2. Cf. les fragments publiés dans l'édition Ollendorff, p. 521-524.

3. Cf. *La Légende des Siècles de V. Hugo* par Paul Berret. Paris, Hachette, 1920, tome II, p. 401-406.

4. Cf. Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier-mars 1919.

chez Strabon, peuvent ne pas paraître étrangers à la dénomination d'*Abrodes*. J'ignore à quels textes précis V. Hugo a emprunté ces mots; il n'était plus comme pour la *Légende des Siècles* de 1859 prisonnier de sa bibliothèque à Guernesey, il était revenu à Paris; entre temps il avait voyagé, il avait travaillé pendant une quinzaine, en 1862, à la bibliothèque de Bruxelles, il était passé par Londres, il recevait à sa table à Paris des érudits. Le champ des recherches est donc sans limite.

Mais ce qu'on peut pressentir, c'est que les termes de Bars, de Nims et d'Abrodes ne sont pas de pure fantaisie et qu'ils cachent des souvenirs, plus ou moins altérés, de lecture ou de conversation.

Il apparaît plus nettement encore que, lorsque V. Hugo fait figurer dans le cortège de Xercès un singe, des éléphants, des bourreaux, des paniers de butin, des captives en deuil, il emprunte tous ces détails à la vision des bas-reliefs assyriens, qu'il ait vu ces bas-reliefs au Louvre, dans les planches de Botta, de Place ou de Layard, ou dans les illustrations de Rawlinson. Là est le point de départ de son invention. Il suffit d'avoir fait une visite au Louvre et d'avoir feuilleté ces planches et ces illustrations pour avoir les mêmes visions que le poète. Voici sur le bas-relief de Salmanazar II les singes et les éléphants représentés ensemble [1] : voici, dans la salle du musée *Chaldéen*, en métal ou en pierre verdâtres, les statues et les statuettes à *turbans*, et je m'explique le *singe Béhémos* et les *Bars au turban vert venus des deux Chaldées* [2]. Sans nul doute V. Hugo confond les défilés d'armée, les offrandes de butin, les présentations de prisonniers, les scènes de décapitation : les hommes nus ne sont pas des guerriers en marche, ce sont des soldats tombés sur le champ de bataille et dépouillés de leur vêtement, des captifs qu'on va décapiter [3]. Ces *bourreaux* ne sont pas *masqués* ; mais, en dépeçant leurs victimes, ils brandissent d'étranges lames de fer et la cruauté est figée dans leurs traits durs et profondément entaillés [4] ; les grands vases qu'on voit à côté des chars de guerre ne sont pas des vases de *nitre et d'huile*, mais des vases de sacrifice ; les *singes* et les éléphants ne partent pas en guerre, mais sont offerts en tribut ; ces femmes au long voile, ces

1. Cf. Layard, *The monument of Nineveh*, 1849, tome II, fig. 63. L'original est au British Museum, et le Louvre en possède une reproduction en plâtre.

2. Sur les statues et statuettes chaldéennes et la date de leurs découvertes, cf. Heuzey, *Catalogue des antiquités Chaldéennes*. Paris, 1902, p. 239.

3. Cf. Botta, *Le monument de Ninive*, 1866-69, tome I, planches 64, 65, 67 et 76 ; tome II, pl. 93.

4. Cf. notamment, sur la brique émaillée, découverte précisément dans le premier semestre de 1873 et reproduite dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, Art. Bourreau, l'exécuteur, le *daïku* qui accompagne un char de guerre.

captives en deuil qui sont transportées sur un char ne sont pas exactement la sibylle d'Endor, mais leur gravité triste leur donne des airs de prophétesses [1]. Aucun des détails ajoutés au texte d'Hérodote ne peut prétendre à la précision scientifique ; car ce ne sont pas cette fois des emprunts de lecture, mais des souvenirs de vision, ce qui peut surnager et flotter dans la mémoire de formes entrevues quand on vient de parcourir rapidement dans un musée ou dans un volume une longue suite de bas-reliefs assyriens. Tout au moins reste-t-il à l'ensemble de ces souvenirs une forte couleur de vérité artistique.

Avec les bataillons d'Hérodote ont voisiné dans la pensée du poète, en provenance de documents vus, des images sculpturales, chars de guerre, silhouettes en marche de guerriers, de prisonniers ou d'animaux ; et ces formes évoquées ont pris place çà et là dans le poème des *Trois Cents* sans en rompre l'harmonie.

A la muraille du palais assyrien sur laquelle, haut en couleur et fraîchement émaillé, défilait le cortège d'Hérodote, il a semblé au poète que manquaient quelques briques ; il a traité le texte de Du Ryer comme un bas-relief incomplet : d'une main curieuse, il a tenté lui aussi sa manière de « restitution », à l'instar d'un Botta ou d'un Layard ; mais différent sur ce point des archéologues, en complétant son modèle avec des éléments connus et par analogie, il a eu plus souci de l'harmonie des lignes et des couleurs que de la scrupuleuse vérité de l'histoire.

Qui oserait le reprocher à un poète ?

Bibliographie.

G. d'Eichthal. *Hérodote et V. Hugo, à propos du poème : Les Trois Cents,* Paris, E. Leroux, 1902, in-8, 14 pages.

E. Ernault. *Notes sur V. Hugo,* Poitiers, Masson, 1903, in-8, p. 7-11.

Th. Colardeau. *Le septième livre d'Hérodote et les « Trois Cents » de Victor Hugo.* Extrait des Annales de l'Université de Grenoble. Tome XVI, n° 1, 1904, in-8, 27 pages.

E. Fréminet. *Les sources grecques des Trois Cents.* Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris, XXI, Mélanges d'histoire littéraire publiés sous la direction de M. le professeur Lanson, Paris, Leroux, 1906, in-8, p. 1-40.

Paul Berret. « *Les Trois Cents* » *de V. Hugo.* Revue Universitaire. Avril 1920.

---

1. Cf. Bas-reliefs du Musée assyrien, N° 86, au Louvre ; et Layard, *The Monument of Nineveh,* tome II, p. 22.

LES TROIS CENTS

Ξέρξης τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας
ἐπικέσθαι μάστιγι πληγάς.

HÉRODOTE, *Polymnie.*

I

L'ASIE

L'Asie est monstrueuse et fauve ; elle regarde
Toute la terre avec une face hagarde,
Et la terre lui plaît, car partout il fait nuit ;
L'Asie, où la hauteur des rois s'épanouit,
A ce contentement que l'univers est sombre ;
Ici la Cimmérie, au-delà la Northumbre,

1. L'Asie est monstrueuse et *morne*

1-2. *Monstrueuse, face hagarde* : on songe à l'évocation d'une gigantesque idole hindoue.

6-14. *Northumbre, Dofrines, Thulé* : Ces trois noms géographiques étaient inconnus au temps des Guerres Médiques. On ne les rencontre évidemment pas dans Hérodote. Mais ce préambule du poète n'est pas encore le récit d'Hérodote et tout le passage a, dans son allure générale, une couleur d'antiquité : ce « sombre univers » septentrional, noyé « dans la vapeur » semble bien dérivé du vers d'Homère, ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι. Et comment V. Hugo aurait-il pu évoquer, sans les désigner d'aucun nom, ces terres existantes, mais sans appellation encore, du monde primitif ? A l'exception du mot Dofrines, on constate du moins que le poète s'est arrêté aux vocables qui lui ont paru les plus archaïques.

6. La *Cimmérie* est nommée par Hérodote, I, 6, 15 et VI, 12. Mais plus connus encore sont les vers d'Homère :

Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε,
ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι.

Ce sont, semble-t-il, des souvenirs classiques, très familiers à

Au delà l'âpre hiver, l'horreur, les glaciers nus,
Et les monts ignorés sous les cieux inconnus;
Après l'inhabitable on voit l'infranchissable;
La neige fait au Nord ce qu'au Sud fait le sable; 10
Le pâle genre humain se perd dans la vapeur;
Le Caucase est hideux, les Dofrines font peur;
Au loin râle, en des mers d'où l'hirondelle émigre,
Thulé sous son volcan comme un daim sous un tigre.
Au pôle, où du corbeau l'orfraie entend l'appel, 15
Les cent têtes d'Orcus font un blême archipel,

---

11. Le *tremblant* genre humain...
15. *Dans l'ombre*, où du corbeau

---

toutes les mémoires, qui ont guidé V. Hugo dans le choix des contrées qu'il nomme : cf. les notes des vers 13-14 et 16. — *Northumbre*, forme logique, mais non usitée. Les dictionnaires, y compris Moreri, donnent Northumbrie. Northumbrie est l'ancienne forme française de North-humber-land ou pays situé au nord de l'Humber. La table de *Délices de la Grande Bretagne* imprime Humber ou *Humbre* ; les *Délices de la Grande Bretagne* de Beewerel, Leyde, 1707, que V. Hugo possédait à Guernesey, ont été mis à profit par lui dans *L'Homme qui Rit* (Cf. Revue d'Histoire littéraire de la France, juillet-décembre 1914, p. 512-513) et dans l'*Aigle du Casque* (Cf. p. 457, la note du vers 92).

12. Le *Caucase* : cf. Hérodote, III, 97. « Il est vrai que ceux qui demeurent de l'autre côté du Mont Caucase vers le septentrion ne reconnaissent point les Perses et ne sont pas sous leur obéissance. »

13-14. *Thulé*. On connaît le vers de Virgile, *Géorgiques*, I, 14 :

... tibi serviat ultima Thule.

et celui de Sénèque, dans *Médée*, présageant l'existence de terres inconnues aux anciens :

... Nec sit terris ultima Thule.

Quant au volcan, il est vraisemblablement amené par le voisinage, dans la pensée du poète, de l'Islande et de l'Hékla. Cf. *L'Aigle du Casque*, v. 133-135.

16. *Les Cent têtes d'Orcus*. Ce sont apparemment les Orcades. V. Hugo était un grand lecteur de Juvénal, qui évoque dans la IIe Satire, vers 161, ces îles lointaines :

Orcadas, ac minima contentos nocte Britannos.

Mais pourquoi cette appellation des Cent têtes d'Orcus ? Le four-

Et, pareils au chaos, les océans funèbres
Roulent cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres ;
L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front ;
Nulle part son pouvoir sacré ne s'interrompt ; 20
Elle règne sur tous les peuples qu'on dénombre ;
Et tout ce qui n'est point à l'Asie est à l'ombre,
A la nuit, au désert, au sauvage aquilon ;
Toutes les nations rampent sous son talon
Ou grelottent au Nord, sous la bise et la pluie ; 25
Mais la Grèce est un point lumineux qui l'ennuie ;
Il se pourrait qu'un jour cette clarté perçât,
Et rendît l'espérance à l'univers forçat ;
L'Asie obscure et vaste en frémit sous son voile ;
Et l'énorme noirceur cherche à tuer l'étoile. 30

---

19. *L'Asie a dans cette ombre un diadème au front*
au néant,
23. *A la nuit, à l'hiver,* au *sinistre* aquilon;
29. ... *a frémi* sous son voile;
30. Après le vers 30, le manuscrit porte la date : 18 Octobre 1876.
II. C'est ici que dans le manuscrit se trouvait tout d'abord le titre :

LES TROIS CENTS. COUPS DE FOUET
Polhymnie
(*Traduits d'Hérodote*)
L'Armée.

Ainsi que l'indique le point qui suit le mot CENTS, les mots *Coups de Fouet* ont été ajoutés à une date postérieure.

En coin de page la mention : *Lég. des Siècles. Reprendre le titre. peut-être diviser en chiffres, avec titres séparés pour chaque section.*

---

millement des quarante crêtes émergées, qui constituent l'archipel des Orcades, a pu évoquer pour V. Hugo l'image de l'hydre de Lerne ; et, les temps mythologiques une fois présents à la pensée du poète, l'allitération a facilement amené le nom d'Orcus. Inutile de dire que c'est pure fantaisie ; Pluton n'est pour rien dans l'étymologie du mot Orcades ; les géographes, à qui la dénomination d'Orcades (en anglais Orkneys) paraît d'origine islandaise, lui donnent pour sens : Iles des Phoques ou Iles de la Pointe.

28. *A l'univers forçat* : « Le Soleil ne verra point de pays sur la terre qui serve de limite à notre empire, je réduiray toutes ses régions en une. [De l'Europe] je ne ferais par vostre secours qu'une pro-

II

LE DÉNOMBREMENT

On se mettait en route à l'heure où le jour naît.

Le bagage marchait le premier, puis venait
Le gros des nations, foule au hasard semée,
Qui faisait à peu près la moitié de l'armée. [bruit,
Dire leurs noms, leurs cris, leurs chants, leurs pas, leur
Serait vouloir compter les souffles de la nuit ;
Les peuples n'ont pas tous les mêmes mœurs ; les Scythes,

31. On se mettait en *marche*
36. *Autant* vouloir

vince de la Perse... Ainsi les coupables et ceux qui n'ont point failly entreront indifféremment dans la servitude. » Hérodote, VII, 8. A ce souvenir lointain d'Hérodote, puisque V. Hugo a composé ces 30 premiers vers à Paris, le poète ajoute sa coutumière opposition de l'ombre et de la lumière.

31. « On fit partir l'Armée aussi-tost que le jour commença à poindre. » Hérodote, VII, 43.

32-34. « Le bagage marchoit le premier, il estoit suivy de troupes composées de diverses nations, qui marchoient pesle-mesle, et qui faisoient plus de la moitié de l'Armée. » Hérodote, VII, 40.

35-36. Cf. en fin de compte, l'embarras d'Hérodote lui-même, VII, 186 et 187, qui, après avoir dénombré exactement « deux millions trois cens dix-sept mille six cens dix hommes » pour l'armée d'Asie, avoue que, pour le reste, « il est mal aisé d'en parler autrement qu'en général et par opinion », et qui, à propos des concubines, des femmes qui faisaient le pain, des eunuques, des charrettes de bagage, des bêtes de somme et des chiens indiens qui étaient dans l'armée, déclare qu' « il n'y a personne qui en puisse rien assurer ».

37-39. *Les Scythes... vont tout nus.* Il ne faut pas chercher ici un souvenir précis d'Hérodote. Hérodote, au livre IV de ses *Histoires*, parle longuement des Scythes : il les peint comme des barbares et des sauvages. Ovide, qui a vécu chez une population scythe, les Gètes, se sert constamment des épithètes de squalidi, hirsuti, pelliti :

Qui font à l'Occident de sanglantes visites,
Vont tout nus; le Macron, qui du Scythe est rival,
A pour casque une peau de tête de cheval 40
Dont il a sur le front les deux oreilles droites;
Ceux de Paphlagonie ont des bottes étroites
De peau tigrée, avec des clous sous les talons,
Et leurs arcs sont très-courts et leurs dards sont très-longs;
Les Daces, dont les rois ont pour palais un bouge, 45

---

38. Qui font { *à ceux du Sud* / *aux nations* / *au genre humain* } *féroces* de *farouches* visites

44. Et leurs *dards* sont très courts et leurs *arcs* sont très longs;

---

l'exagération du poète a son point de départ dans ces souvenirs classiques.

39-41. Hérodote nous apprend que les *Macrons* étaient armés comme les Mosques, et que « les Mosques portoient en teste une façon de bonnets faits de bois », VII, 78. C'est à la description de l'armement des Ethiopiens d'Asie que V. Hugo emprunte *la peau de tête de cheval* et *les deux oreilles droites* : « Les Ethiopiens de l'Asie étoient armés à la façon des Indiens, ils portoient en guise de casque une peau de tête de cheval, avec les oreilles et le crin qui leur servait de pennaches : les oreilles du cheval demeuroient droites sur leur teste », VII, 70.

42-43. « Les Paphlagoniens... avoient des bottines qui montoient jusqu'à la moitié de la jambe », Hérodote, VII, 72. « Il faisoit beau voir les Saranges... chaussez de botines garnies de petits cloux de fer qui leur montoient jusqu'au genouïl », Hérodote, VII, 67. Le texte grec porte simplement πέδιλα δὲ ἐς γόνυ ἀνατείνοντα εἶχον : les *cloux de fer* sont une addition de la traduction Du Ryer. V. Hugo a transporté le détail pittoresque, donné par Du Ryer, des Saranges aux Paphlagoniens, dont le nom est plus sonore.

44. « Leurs dards estoient courts, leurs arcs estoient longs », Hérodote, VII, 61. Telle était aussi la première rédaction du manuscrit. Encore un glissement : cette particularité s'applique dans Hérodote à l'armement des Perses.

45-46. Les Daces... Il n'est pas question des Daces, dans Hérodote, mais il y est parlé des Saces. Ici encore V. Hugo est influencé par les souvenirs classiques : il est question des Daces maintes fois dans Horace, et dans Stace.

Les Daces ont pu orienter la pensée de V. Hugo vers les cabanes des

Ont la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge,
Le Sogde emmène en guerre un singe, Béhémos,
Devant lequel l'augure inquiet dit des mots
Ténébreux, et pareils aux couleuvres sinistres;
On voit passer parmi les tambours et les cistres 50
Les deux sortes de fils du vieil Ethiopus,
Ceux-ci les cheveux plats, ceux-là les fronts crépus;
Les Bars au turban vert viennent des deux Chaldées;

---

47. ... un *démon*, Béhémos.
48. *Aux pieds duquel...*
53. *Les Gêtes au turban* viennent des deux Chaldées.

Germains dont parle Tacite, et de là vient peut-être le *bouge*, si toutefois ce « bouge » n'est pas dû à la simple suggestion de la rime. Quant à la peinture du corps en blanc et en rouge, elle appartient aux Éthiopiens : « Quand ces peuples vont au combat, ils se blanchissent avec du plâtre la moitié du corps et se rougissent l'autre moitié avec du vermillon. » Hérodote, VII, 69.

47. Les *Sogdes* sont nommés, Hérodote, VII, 66 et dans Du Ryer en même temps que « les Gaudariens et les Dadices ». *Un singe Béhémos* : V. Hugo avait d'abord écrit : *un démon, Béhémos*. Béhémoth est un démon connu ; il est un de ceux qui possédèrent les religieuses de Loudun et à qui le procès d'Urbain Grandier valut quelque popularité. Les démonologues prétendent que Béhémoth prend à volonté la forme de toutes les grosses bêtes : dans le livre de *Job*, le nom de Béhémoth est celui d'un animal fabuleux. Mais pourquoi, après réflexion, et se corrigeant V. Hugo écrit-il un *singe* ? C'est ici qu'intervient, à notre avis, la source d'inspiration que nous avons signalée dans notre notice p. 159: la vision des monuments Assyriens, vulgarisés déjà en 1873 par de nombreuses publications. Les animaux ajoutés au cortège de Xercès, singes et éléphants, sont précisément ceux qui figurent ensemble sur le fameux bas-relief de Salmanazar II, découvert en 1845. Cf. Layard, *The monument of Nineveh*, 1849, tome II, fig. 63.

50-52. « Les Ethiopiens qui sont plus orientaux, car il y en avoit de deux sortes dans l'armée, marchoient avec les Indiens... Car les Ethiopiens orientaux portent les cheveux longs et plats, mais les Ethiopiens de l'Afrique les portent plus frisez que pas un peuple de la terre. » Hérodote, VII, 70.

53. Notons d'abord que la première leçon *Les Gètes*, barrée vrai-

Les piques des guerriers de Thrace ont dix coudées ;
Ces peuples ont chez eux un oracle de Mars ; 55
Comment énumérer les Sospires camards,

56. Les lygiens, pour *bains*

semblablement avant l'achèvement du vers, ne saurait fournir aucune indication sur l'origine historique des détails qui suivent, ni en infirmer la source historique. *Les Bars* ? V. Hugo a-t-il eu l'intention de désigner par là les Βαρι, peuple indien, dont le nom est donné par le géographe Ptolémée (VII, 2, 20). Les Βαρι habitent, selon Ptolémée, au delà du Gange. En les transportant en Chaldée, V. Hugo n'aurait pas agi autrement pour eux qu'il n'a fait pour les autres peuples. Mais ces Bars ne sont pas cités par Hérodote, et l'on se demande où V. Hugo aurait pu en trouver la mention.

D'autre part, Rawlinson, *The History of Herodotus*, tome Ier, 1858, discute longuement et conjointement le sens et l'étymologie des deux vocables *Bar* et *Nin*, p. 622-627, qui reviennent à plusieurs reprises, associés ou séparés, et imprimés en italique pendant six pages. Les *Bars* et plus loin les *Nims* dériveraient-ils directement ou indirectement de là ?

Le *turban* Chaldéen est un détail exact : les statues et statuettes chaldéennes sont coiffées de turban : (Sur les statuettes chaldéennes et la date de leur découverte, cf. Heuzey. Catalogue des antiquités chaldéennes du Louvre. Paris, 1902, p. 239). Pourquoi *vert* ? Est-ce la couleur de certains bronzes qui influença la vision du poète ou sa fantaisie a-t-elle voulu transporter dans les lointains de l'histoire le *turban vert* que seuls les descendants de Mahomet ont droit de porter ?

54. V. Hugo transporte aux javelots des Thraces (Hérodote, VII, 75) une expression analogue à celle qu'il a rencontrée dans Du Ryer, à propos des Éthiopiens (VII, 69), dont les arcs « n'avoient pas moins de quatre coudées de long ».

55. « Les Thraces qui habitent l'Asie... ont chez eux un oracle de Mars » (Hérodote, VII, 76).

56. *Sospires* : Hérodote (VII, 79) nomme les Σασπείρες, et Du Ryer traduit correctement au livre VII les Saspires : ailleurs, livre IV, 37, 40, il les appelle Sapires. *Camards* : « Après avoir fait un long chemin dans cette contrée (des Scythes orientaux) on rencontre certains peuples qui habitent au pied des hautes montagnes (situation analogue à celle des Saspires). Les hommes et les femmes y sont chauves naturellement et sont tous camus ». Hérodote, IV, 23.

Les Lygiens, pour bain cherchant les immondices,
Les Saces, les Micois, les Parthes, les Dadyces,
Ceux de la mer Persique au front ceint de varechs,
Et ceux d'Assur armés presque comme les Grecs, 60

Rouge
59. *Et ceux de la mer Noire...*

---

57. Les *Lygiens* sont nommés en même temps que les Paphlagoniens, VII, 72. Du Ryer orthographie alternativement Ligiens ou Lygiens : orthographe fautive pour Ligyens, de Λίγυες. L'orthographe arbitraire de Du Ryer, suivie par V. Hugo, a été, pour M. Ernault, *op. cit.*, p. 7, l'occasion d'une hypothèse ingénieuse au sujet des bains d'immondices : « Peut-être, dit-il, le poète, après avoir confondu les Ligyens d'Hérodote et les Ligyens de Tacite, a-t-il appliqué spécialement à ceux-ci, en le déformant, un trait attribué par l'auteur du *De Moribus Germanorum* (XII) aux Germains en général : *ignavos et imbelles, et corpore infames, cœno ac palude, injecta insuper crate, mergunt.* Ce bain fangeux n'était pas pris par plaisir, mais imposé comme supplice à certains criminels ». Plus simplement et plus vraisemblablement M. Fréminet croit que la pensée de V. Hugo a été influencée par la vue des lignes suivantes de Du Ryer, à propos des Thermopyles :

> du costé de l'Orient elles ont la
> mer, et les chemins remplis d'eau
> et de fange. Il y a en ce passage des
> Bains d'eau chaude, qui sont appel-
> lez Chaudières par ceux du pays.
> (Hérodote, VII, 76.)

58. *Les Saces, les Micois, les Parthes, les Dadyces* : Tous ces peuples sont énumérés par Hérodote et V. Hugo adopte la forme que Du Ryer donne à leurs noms, sauf pour les Dadices, qu'il gratifie d'un y : *Saces* (Hérodote, VII, 64), Micois (VII, 68), *Parthes* et *Dadices* (VII, 76).

59. Hérodote mentionne les insulaires de la *Mer Rouge*, et c'était l'une des premières leçons du manuscrit. La coiffure de *varechs* ne se trouve pas dans Hérodote : le voisinage de la mer a évoqué pour V. Hugo la vision de la plante marine, et la belle sonorité de la rime l'a séduit.

60. *Armés presque comme les Grecs* : c'est une indication que fournit Hérodote à propos de plusieurs peuples, notamment à propos des Lydiens (VII, 74) et des Cypriens (VII, 90); aux *Assyriens* Hérodote donne des casques de cuivre (VII, 73), différents, il est

Artée et Sydamnès, rois du pays des fièvres,
Et les noirs Caspiens, vêtus de peaux de chèvres,
Et dont les javelots sont brûlés par le bout.

Comme dans la chaudière une eau se gonfle et bout,
Cette troupe s'enflait en avançant, de sorte 65
Qu'on eût dit qu'elle avait l'Afrique pour escorte,
Et l'Asie, et tout l'âpre et féroce Orient.
C'étaient les Nims, qui vont à la guerre en criant,
Les Sardes, conquérants de Sardaigne et de Corse,

---

62. ... vêtus de *poils* de chèvres,

---

vrai, de ceux des Grecs, « faits d'une façon toute extraordinaire » traduit Du Ryer. Mais « casques de cuivre » suffit au poète : le guerrier grec surgit.

61. *Artée* et *Sydamnès* : Le nom d'Arthée se rencontre deux fois dans le livre VII d'Hérodote (21 et 66). Au chapitre 21, Du Ryer orthographie *Arthée* et au chapitre 66 *Artée*. Dans ce même chapitre figure Sisamnès ; il y a lieu de croire que V. Hugo s'était fait, selon sa coutume, une liste manuscrite de noms propres : Sidamnès paraît une faute de lecture, comme Sospires pour Saspires.

62. *Et les noirs Caspiens, vêtus de peaux de chèvres* : Ms, *poil de chèvres*. « Les Caspiens estoient revêtus d'un gros saye de poil de chèvres. » Hérodote, VII, 71.

63. « Les Affriquains... portoient des javelots brulez par le bout. » Hérodote, VII, 71. La même indication est donnée pour les Mythiens (VII, 74).

64. « Xercès allant de Dorisque en Grèce contraignit tous les peuples qu'il trouva sur sa marche de prendre les armes et de le suivre à la guerre. » Hérodote, VII, 108.

68. *Les Nims qui vont à la guerre en criant* : Cf. la note du vers 63. « Les barbares, qui les voyoient fuir, les suivoient avec des cris épouvantables. » Hérodote, VII, 221.

69. *Les Sardes, conquérants de Sardaigne et de Corse*. Détails exacts, la légende prétend que la Corse fut colonisée par des peuples orientaux, conduits par Sardus. Cf. les différents textes cités dans X. Poli, *La Corse dans l'antiquité*, Paris, Fontemoing, 1907. Abel Hugo en 1835 écrit dans la *France pittoresque* « Les premiers habitants... furent des Phocéens, venus d'Asie », tome Ier, p. 273.

Les Mosques tatoués sous leur bonnet d'écorce, 70
Les Gètes, et, hideux, pressant leurs rangs épais,
Les Bactriens, conduits par le mage Hystapès.
Les Tybarènes, fils des races disparues,
Avaient des boucliers couverts de peaux de grues;
Les Lybs, nègres des bois, marchaient au son des cors; 75

Les Lybs, hommes des bois,
75. *Les Nimds, hommes chasseurs,* marchaient

---

70. *Les Mosques tatoués sous leur bonnet d'écorce* : le *bonnet d'écorce* vient d'Hérodote : « Les Mosques portoient en tête une façon de bonnets faits de bois. » Mais pourquoi *tatoués* ? Les stigmates sacrés des Égyptiens dont parle Hérodote (II, 113), ne sont pas à proprement parler un tatouage. D'autre part V. Hugo parlera tout à l'heure des Tybarènes, et Du Ryer ne donnait au livre VII que les formes : Tibaréniens et Tibariens. M. Fréminet a rapproché de ces vers un passage de Pline l'Ancien (VI, IV, 2) : « Les Tibarènes, les Mossynes qui se tatouent le corps. » Je n'ai pas vu de Pline à Guernesey : il n'en figure aucun sur le catalogue de la bibliothèque de V. Hugo ; mais la phrase de Pline a pu être citée dans quelque étude lue par le poète. D'autre part, il faut remarquer que Du Ryer emploie lui-même la forme Tibarènes au livre III, ch. 94.

72. *Les Gètes* : cf. la note des vers 37-39 ; les Gètes ne figurent pas dans le dénombrement d'Hérodote, mais Hérodote nous apprend, au livre IV, 7, qu'ils furent soumis par Darius.

72. « *Les Bactriens* étoient commandés par Hystaspès. » Hérodote, VII, 74.

73. « Cette épithète *fils des races disparues*, écrit M. E. d'Eichhal, est curieusement d'accord avec l'hypothèse des savants modernes qui voient dans les Tibarènes « les restes refoulés dans la montagne de l'antique nation de Tubal ». V. Hugo avait tout simplement lu dans son *Histoire universelle* de Don Calmet (1723), ce détail historique connu dès le commencement du XVIIe siècle : « Thubal et Mosoch sont ordinairement joints ensemble dans l'Ecriture, ce qui fait conjecturer qu'ils peuvent être les mêmes que les Tibaréniens et Mosques, peuples amis et alliés dans les auteurs profanes ». Tome Ier, p. 21.

74. Le vers est tout fait dans Du Ryer, à propos des Éthiopiens : « Les Ethiopiens... avoient des boucliers couverts de peaux de grues. »

75-79. On peut être surpris de voir des nègres habiter en Thrace

Leur habit était ceint par le milieu du corps,
Et chacun de ces noirs, outre les cimeterres,
Avait deux épieux, bons à la chasse aux panthères ;
Ils habitaient jadis sur le fleuve Strymon.
Les Abrodes avaient l'air fauve du démon, 80
Et l'arc de bois de palme et la hache de pierre ;
Les Gandars se teignaient de safran la paupière ;

---

82. Les Gandars se teignaient { *en pourpre* / *de fiel noir* / *en jaune* } la paupière ;

---

sur le bord du fleuve Strymon. Tout d'abord on peut identifier les Lybs aux Libyens, que Du Ryer orthographie constamment Lybiens. Et il ne faut pas se hâter de croire à une bévue du poète. Du Ryer, traduisant Hérodote, VII, 75, écrit : « Les Thraces ont été auparavant appellez Strimoniens... parce qu'ils demeuroient sur le fleuve Strymon ». Comment ces Thraces sont-ils devenus des Lybiens ? Au livre IV, ch. 9, Du Ryer, parlant des Sigynes, population thrace transdanubienne, traduit par inadvertance : « *Les Lybiens, qui habitent au-dessus de Marseille,* appellent les Sigynes des revendeurs ». En réalité, dans Hérodote, ces Lybiens sont des Ligures. Mais la bizarrerie a séduit V. Hugo. Des Lybiens, voisins des Thraces, qui habitent au-dessus de Marseille ! Voilà l'imagination du poète transportée à la fois vers les nègres, vers les forêts de la Gaule, de la Germanie et vers le Strymon : c'est de cette association d'idées, dont le point de départ est dans Du Ryer, que proviennent ces cinq vers inexplicables au premier abord, et qui ont pourtant, comme la plupart des étranges détails d'érudition qu'on rencontre dans la *Légende des Siècles*, leur source précise et vérifiable. — Les *cimeterres* appartiennent aux Perses (Hérodote, VII, 54) ; l'*habit ceint par le milieu du corps*, aux Arabes : « Les Arabes portoient une sorte d'habit qui estoit ceint par le milieu du corps » (Hérodote, VII, 79) ; enfin, ce sont les Thraces d'Asie qui portent « *chacun* deux épieux propres pour enferrer des loups », Hérodote, VII, 76) ; loups qui deviennent ici des panthères, comme il convient dans un pays de nègres.

80. *Abrodes*, cf. notice p. 158.

80-81. « Les Ethiopiens portoient des arcs faits de bois de palme... et des flèches fort longues, au bout desquelles au lieu de fer, ils mettent des pierres... bien aiguisées. » (Hérodote, VII, 69). Les haches sont l'arme des Saces (VII, 64).

82. Rien de pareil à propos des Gandariens chez Hérodote, VII, 66.

Les Syriens portaient des cuirasses de bois ;
On entendait au loin la flûte et le hautbois
Des montagnards d'Abysse et le cri des Numides 85
Amenant, du pays où sont les Pyramides,
Des chevaux près desquels l'éclair est paresseux ;
Ceux de Lydie étaient coiffés de cuivre, et ceux
D'Hyrcanie acceptaient pour chef de leur colonne
Megapane, qui fut prince de Babylone ; 90
Puis s'avançaient les blonds Miliens, studieux
De ne point offenser les démons ni les dieux ;
Puis ceux d'Ophir, enfants des mers mystérieuses ;

---

84. On entendait *de* loin
91-98. Addition marginale remplaçant le vers :
Et les princes du Gange avaient
Et ceux du Gange avaient au pied des brodequins.
91. Puis *défilaient*...
93. Puis ceux d'[Ophyr].

M. Fréminet rapproche de ce vers un passage de la Cyropédie, I, III, 2 : « Et quant il le vit paré, le tour des yeux teint, fardé de couleur et portant perruque, comme c'est la coutume chez les Mèdes... »

83. « Ils portoient outre cela des massuës revêtues de pointes de fer et avoient des cuirasses faites d'une certaine espèce de bois. Ils sont appellez Syriens par les Grecs, et par les barbares Assyriens. » Hérodote, VII, 63.

85. *Abysse* : est-ce une faute de copie sur notes manuscrites : Abysse pour *Abyde*, qui est la forme donnée par Du Ryer à la colline d'Abydos sur laquelle Xerxès se fait construire un trône pour voir défiler son armée ? (Hérodote, VII, 44).

88. « Les Lydiens estoient, peu s'en falloit, armez à la Grecque. » Hérodote, VII, 74. Cf. la note du vers 60.

89-90. « Les Hyrcaniens estoient aussi armés comme les Perses et avoient pour Chef Megapanes, qui fut depuis Gouverneur de Babylone. »

91-92. Hérodote (VII, 77) ne dit rien de pareil des *Miliens*.

93. *Ophir* n'est pas nommée dans Hérodote, mais cette ville biblique mystérieuse plaît à V. Hugo : cf. entre autres, *Légende des Siècles*, tome II, *Zim-Zizimi*, v. 49, et Moreri, art. Ophir.

Puis ceux du fleuve Phta, qu'ombragent les yeuses,
Cours d'eau qui, hors des monts où l'asphodèle croît, 95
Sort par un défilé long et sinistre, étroit
Au point qu'il n'y pourrait passer une charrette ;
Puis les Gours, nés dans l'ombre où l'univers s'arrête ;
Les satrapes du Gange avaient des brodequins
Jusqu'à mi-jambe, ainsi que les chefs africains. 100
Leur prince était Arthane, homme de renommée,

---

95. *Et qui, hors des rochers*, où
98. Puis les gours, *fils de* l'ombre où

---

94. *Phta*, c'est le nom de la divinité memphite que les Grecs avaient identifiée avec Héphaistos.

95. « Le passage pour entrer dans la Grèce par Trachine... est beaucoup plus étroit devant et derrière les Thermopyles. En effet, proche de la ville d'Alpène qui est au delà, il y a si peu de largeur qu'il n'y peut passer qu'une charrette, et en deçà le long du fleuve Phenix, ...il est si étroit qu'à peine une charrette y peut passer. » Hérodote, VII, 176.

98. Les *Gours* : le voisinage du Gange dans le vers suivant a, sans doute, amené dans l'esprit de V. Hugo le nom de la ville de l'ancienne ville du Gange, submergée par les inondations du fleuve et dont il avait jadis évoqué les ruines dans *Les Voix intérieures*. Cf. dans la *Légende des Siècles*, de 1859, tome Ier, la note du vers 50 de la pièce : *Les Lions*.

99-100. *Les Satrapes du Gange* : on lit dans le ch. 94 du livre III d'Hérodote, où V. Hugo a vraisemblablement recueilli la forme *Tibarènes* : « Comme les Indiens surpassent par le nombre et la quantité des peuples toutes les Nations de la terre, ils formoient seuls la vingtième Satrapie. » Les *brodequins* appartiennent aux Thraces : « Les Thraces avoient... des brodequins faits de nerfs, qui ne montoient pas plus haut que la moitié de la jambe. » Hérodote, VII, 75.

101-103. « Les Arabes et les Ethiopiens... estoient conduits par Arsame, fils de Darius et d'Artystone, fille de Cyrus, que Darius avoit aymée sur toutes ses autres femmes et dont il avait faire une statue d'or massif. » Hérodote, VII, 79. A la statue d'or massif, V. Hugo substitue curieusement un objet d'art qui lui était familier, que j'ai vu à Guernesey, et que Larroumet y avait vu comme moi : « Une pagode en jade vert olive d'une dimension exceptionnelle sur

Fils d'Artha, que le roi Cambyse avait aimée
Au point de lui bâtir un temple en jade vert.
Puis venait un essaim de coureurs du désert,
Les Sagastes, ayant pour toute arme une corde. 105
La légion marchait à côté de la horde,
L'homme nu coudoyait l'homme cuirassé d'or.
Une captive en deuil, la sibylle d'Endor,
S'indignait, murmurant de lugubres syllabes ;

---

108. Une femme au sein nu, la Sibylle d'Endor,
a) *Captive*, murmurait de *farouches* syllabes,
b) *Cheminait* murmurant de *funestes* syllabes.

---

monte un petit meuble. » Larroumet, *La Maison de V. Hugo*, Paris, Champion, 1895, p. 56. En 1904, la pagode en jade vert était encore dans le salon d'Hauteville-House. C'était, m'a-t-on conté, un cadeau fait par V. Hugo à Juliette Drouet et qui lui serait revenu, après la mort de cette dernière, avec quelques autres objets d'Hauteville-Féerie.

105. « Il y eut aussi des nomades appelez Sagartiens, qui sont Perses de nation et de langage... ils ne se servent point d'arme soudée de cuivre ou de fer, excepté du cimeterre, et quand ils vont dans le combat, ils portent avec eux des rets, dont ils attirent à eux ou les hommes ou les chevaux qu'ils ont attrapez et les font mourir dans ces rets. » Hérodote, VII, 85. C'est l'idée de Nomades qui s'est développée dans les termes, *un essaim de coureurs du désert*; et, par contre, les détails qui suivent se sont concentrés dans l'expression : *ayant pour toute arme une corde*.

107. *L'homme nu*, cf. v. 37-39 et notice ; l'*homme cuirassé d'or* : « Les Massagètes... font d'or tout ce qui sert d'ornement à leurs habillements de teste, à leurs baudriers et à leur armure. » Hérodote, I, 85.

108. *La sibylle d'Endor*. Dans le bas-relief assyrien du Louvre qui représente un défilé de fugitifs ou de prisonniers (n° 93), figurent sur un chariot des femmes avec de longs voiles qui évoquent l'idée de vêtements de deuil : comme ces femmes la Sibylle d'Endor est vêtue de voiles de deuil, comme elles elle est étrangère et captive. La vision du bas-relief et l'attrait de la rime expliquent la présence ici de la Sibylle d'Endor, qu'on rencontre dans *La Vision d'où est sorti ce livre* (v. 70-71) et même dans *Le Baron Madruce*, où on l'attend moins (v. 551).

Les chevaux ayant peur des chameaux, les Arabes 110
Se tenaient à distance et venaient les derniers ;
Après eux cheminaient, encombrés des paniers
Où brillait le butin rapporté des ravages,
Cent chars d'osier traînés par des ânes sauvages.

L'attroupement formé de cette façon-là 115
Par tous ceux que la Perse en ses rangs appela,
Épais comme une neige au souffle de la bise,
Commandé par vingt chefs monstrueux, Mégabise,
Hermamythre, Masange, Acrise, Artaphernas,
Et poussé par les rois aux grands assassinats, 120
Cet énorme tumulte humain, semblable aux rêves,
Cet amas bigarré d'archers, de porte-glaives,
Et de cavaliers droits sur les lourds étriers,
Défilait, et ce tas de marcheurs meurtriers

---

116. ... *à son aide* appela,
117. *Confus*, comme une
118. Commandé par *Cent* chefs
124. *Cette bande aux longs cris, ce tas de meurtriers,*

110-111. « Les Arabes estoient à la queuë de l'armée, afin que les chevaux, qui ne peuvent souffrir les chameaux, ne s'épouvantassent point en les voyant. » Hérodote, VII, 87.

112-114. « Au reste, ils (les Mèdes) menoient aussi des chevaux qui n'estoient pas domptez et des chariots traînés par des chevaux et par des ânes sauvages. ».

118-119. Megabise (Hérodote, VII, 82) ; Hermamythre (VII, 88) ; Masange (VII, 71). Du Ryer orthographie Megabyse, Hermamithres, Masanges.

119. *Acrise* : Μασάγγην τὸν Ὀαρίζου (Hérodote, VII, 71), le texte de Du Ryer donne Masanges, fils d'Aorise : y a-t-il eu confusion de lettres, et V. Hugo a-t-il lu sur ses notes : *Acrise*, pour *Aorise*, comme, de toute évidence, il a lu, dans *Eviradnus*, *Aétius* pour *Actius* ? c'est très vraisemblable. Notons que la forme *Acrise* se trouve cependant plusieurs fois dans Du Ryer : l'Acrise dont il est alors question est l'aïeul de Persée (Hérodote, VI, 53 et 54). *Artaphernas* : Ἀρταφέρνης (Hérodote, VII, 74). Du Ryer traduit : Artaphernes.

Passait pendant sept jours et sept nuits dans les plaines, 125
Troupeau de combattants aux farouches haleines,
Vaste et terrible, noir comme le Phlégéton,
Et qu'on faisait marcher à grands coups de bâton.
Et ce nuage était de deux millions d'hommes.

III

LA GARDE

Ninive, Sybaris, Chypre, et les cinq Sodomes 130

---

129. Le vers imprimé ne figure pas sur le manuscrit qui porte :

Cette avant-garde était de deux millions d'hommes.

130. Ninive, Sybaris, *Gour* et les cinq Sodomes

125-128. « Quand Xercès fut en Europe, il regarda passer l'armée qu'on faisoit marcher à coups de bâton ; et qui fut sept jours et sept nuits à passer, sans discontinuer d'un moment. » Hérodote, VII, 56.

129. *Et ce nuage était...* M. Fréminet rapproche ce vers du passage qui a inspiré à V. Hugo la pièce des *Bannis* (Hérodote, VIII, 65) ; et il cite la traduction Du Ryer : « Une grosse poussière... qui semblait être excitée par une armée de trente mille hommes. ». Le rapprochement est des plus vraisemblables, car nous rencontrons dans Du Ryer cette autre phrase : « Il se fit de cette poudre un *Nuage*... qui fut emporté vers Salamine », On peut penser que c'est en écrivant les *Bannis* que V. Hugo eut, pour la première fois, l'idée de corriger le vers assez prosaïque :

Cette avant-garde était de deux millions d'hommes.

Deux millions d'hommes. Hérodote compte 1 700 000 au chapitre 60 du livre VII ; et il donne, au chapitre 184, un total de 2 317 610 hommes pour l'ensemble des troupes de terre et de mer.

130-132. La phrase de Du Ryer : « On voyait marcher devant premièrement mille Cavaliers d'élite tous Persans » a sollicité l'imagination du poète. « *Tous* persans ! » C'est donc, a-t-il naturellement conclu, que les peuples non-persans sont exclus de cette élite : et il a tenté d'énumérer quelques-uns de ces peuples. L'idée de peuples efféminés et corrompus s'est logiquement présentée à son esprit : il a d'abord cité les plus voisins, *Ninive*, puis les plus éloignés, *Sybaris*. Sybaris était, il est vrai, détruite depuis trente ans : mais l'erreur peut s'expliquer. Une lecture rapide de Du Ryer ne lui a sans doute

Ayant fourni beaucoup de ces soldats, la loi
Ne les admettait point dans la garde du roi.
L'armée est une foule; elle chante, elle hue;
Mais la garde, jamais mêlée à la cohue,
Muette, comme on est muet près des autels, 135
Marchait seule; et d'abord venaient les Immortels,
Semblables aux lions secouant leurs crinières;
Rien n'était comparable au frisson des bannières
Ouvrant et refermant leurs plis pleins de dragons;
Tout le sérail du roi suivait dans des fourgons; 140

Ayant *donné* beaucoup...
132. ... dans *l'élite* du roi.
137. *Pareils à des* lions *hérissant* leurs crinières;

---

pas permis de distinguer qu'Hérodote parlait d'une époque antérieure aux guerres médiques en écrivant (VI, 127): « On vit venir (à Sicyone) Smyndirèdes, fils d'Hippocrate, qui, comme *Sybarite, dont la ville florissait en ce temps-là* en toutes sortes de bien, ne sçavoit rien épargner quand il s'agissoit de plaisirs ». Aussi peu dignes de figurer dans la garde ont paru au poète les sauvages indiens de la lointaine *Gour* (première leçon) et les Sodomites; les *cinq Sodomes* désignent évidemment les cinq villes détruites de la Pentapole de Palestine, mais quel anachronisme inattendu! On se demande aussi à quelle suggestion obéit le poète en remplaçant Gour par *Chypre*: les Cypriens sont du moins cités par Hérodote comme ayant fourni un contingent à l'armée de Xerces (Hérodote, VII, 90).

134-136. On ne peut s'empêcher de songer à la garde impériale.

136. *Les Immortels* : « Dix mille Perses d'élite... qui estoient nommés Immortels parce que si quelqu'un mouroit de maladie ou autrement on en mettoit en mesme temps un autre à sa place, et il n'y en avoit jamais moins ou plus de dix mille » (Hérodote, VII, 83).

139. *Bannières* et *dragons*. Il y avait des étendards dans l'armée assyrienne. Les enseignes étaient ordinairement la colombe ou l'aigle: mais la Bible mentionne des drapeaux (Isaïe, XVIII, 3). M. Fréminet rapproche du texte de V. Hugo un passage d'Arrien, Τεγνὴ τακτική (XXXI) où il est question d'étendards scythes qui, gonflés par le vent, prennent l'aspect de dragons.

140. *Le sérail*: « Ils (les Immortels) menoient avec eux des chariots pleins de concubines avec un grand et bel équipage » (Hérodote, VII, 83).

Puis marchaient, plus pressés que l'herbe des collines,
Les eunuques, armés de longues javelines;
Puis les bourreaux, masqués, traînant les appareils
De torture et d'angoisse, à des griffes pareils,
Et la cuve où l'on fait bouillir l'huile et le nitre. 145
Le Perse a la tiare et le Mède a la mitre;
Les Dix mille, persans, mèdes, tous couronnés,
S'avançaient, fiers, ainsi que des frères aînés,
Et ces soldats mitrés étaient sous la conduite
D'Alphès, qui savait tous les chemins, hors la fuite; 150
Et devant eux couraient, libres et sans liens,

---

143. ... *portant* les appareils
146. ... et le *perse* a la mitre;

---

142. *Les eunuques* proviennent eux aussi d'Hérodote (VII, 87) et il est question des javelines au chapitre 83.

143-145. Il y avait certainement des bourreaux dans l'armée de Xercès. Les fers apportés pour l'Hellespont, les coups de fouet, le supplice infligé au fils de Pythias (VII, 37, 39) le laissent supposer : la Bible en fait mention. Une brique émaillée représente l'un de ces bourreaux, auprès du char même du roi : il tient de la main droite un poignard et il appuie sa main droite sur la corde d'un arc; la légende explicative le désigne sous le nom de *daïku*, tueur ou exécuteur : cette brique fut découverte en 1873, avant la composition des *Trois Cents*.

146. « Premièrement les Perses portans un habillement de teste qu'on appelle Thiare qui est impénétrable aux coups... Les Cisneas estoient vestus de la mesme sorte sinon qu'ils portoient des Mitres au lieu de Thiares. » (Hérodote, VII, 61-62).

147. « Les premiers qui passèrent furent dix mille Perses, tous couronnez » (Hérodote, VII, 55).

150. Singulière transposition : les Dix mille, dit Hérodote, étaient commandés par Hydarne. *Alphès*, l'Ἀλφέος d'Hérodote, qui est bien en effet un chef courageux, qui ignora la fuite, commandait les Lacédémoniens : « Ceux qui se signalèrent davantage aprez luy furent deux Lacédémoniens frères, Alphée et Maron, fils d'Orsiphante. » Hérodote, VII, 227.

151. « Après marchoient dix grands chevaux sacrés qu'on appelle Niséens, à cause qu'on les tire d'une plaine de Médie, appellée de ce nom, où l'on nourrit ces grands chevaux. » Hérodote, VII, 40.

Ces grands chevaux sacrés qu'on nomme Nyséens.
Puis, commandés chacun par un roi satellite,
Venaient trente escadrons de cavaliers d'élite,
Tous la pique baissée à cause du roi, tous 155
Vêtus d'or sous des peaux de zèbres ou de loups;
Ces hommes étaient beaux comme l'aube sereine;
Puis des prêtres portaient le pétrin où la reine
Faisait cuire le pain sans orge et sans levain;
Huit chevaux blancs tiraient le chariot divin 160
De Jupiter, devant lequel le clairon sonne
Et dont le cocher marche à pied, vu que personne
N'a le droit de monter au char de Jupiter.

---

de tigres ou
156. ... sous des peaux *de lions et* de loups;
158. Puis des *mages*
149. ... le pain *de froment* sans levain;
160. Huit chevaux blancs *traînaient*

---

154. L'expression *cavaliers d'élite* appartient à Du Ryer : cf. note 150; *escadrons* est le terme par lequel Du Ryer traduit κατὰ τέλεα au ch. 87.

155. Ces cavaliers d'élite, dit Hérodote, « portoient des javelines, mais la pointe baissée », VII, 40.

156. « Les Ethiopiens estoient couverts de peaux de Léopard et de Lyon » (Hérodote, VII, 69).

158-159. Hérodote parle « des femmes qui faisoient le pain » au chapitre 87 du livre VII. Le détail du pain sans levain peut être un souvenir biblique emprunté aux versets qui suivent, dans les Rois, l'histoire de la Sibylle d'Endor : « Elle prit de la farine, la pétrit et elle en fit des pains sans levain », I, Rois, XXVIII, 24. Mais c'est également Hérodote qui a fourni l'indication au sujet de la reine : « Autrefois les Rois, non plus que le peuple, n'estoient point riches, et mesme la Reine pestrissoit le pain et le faisoit cuire. » Le détail avait frappé Du Ryer qui inscrit, dans la marge, en italique, comme s'il s'agissait d'une tête de chapitre : « *La Reine mesme pestrissoit le pain.* » Ed. de 1665, p. 486.

160-163. « Ces dix chevaux estoient suivis du chariot sacré de Iupiter, qui estoit traîné par huit chevaux blancs que le Cocher conduisoit à pied, parce qu'il n'est permis à personne d'y monter. »

Les constellations qu'au fond du sombre éther
On entrevoit ainsi qu'en un bois les dryades, 165
Tous ces profonds flambeaux du ciel, ces myriades
De clartés, Arcturus, Céphée, et l'alcyon
De la mer étoilée et noire, Procyon,
Pollux qui vient vers nous, Castor qui s'en éloigne,
Cet amas de soleils qui pour les dieux témoigne, 170
N'a pas plus de splendeur et de fourmillement
Que cette armée en marche autour du roi dormant ;

Car le roi sommeillait sur son char formidable.

---

164. *Les feux sombres épars dans le nocturne éther,*
167. ... Arcturus, *Sirius,* l'alcyon
170. *Tous ces tas* de soleils...
N'ont...

165-169. Comparaison pleine de magnificence et qui témoigne du goût du poète pour les spectacles de la voûte céleste. La vue qu'on avait du cabinet de travail de V. Hugo sur le vaste horizon de la mer et du ciel explique que de pareilles visions lui aient été familières, la prédilection qu'il eut toujours pour l'astronomie (cf. *Abime* qui est de 1853 et *Magnitudo Parvi,* dans la partie de 1855) s'est développée à Guernesey. Le vers 169 contient un détail curieusement exact. C'est à peu de chose près une phrase de C. Flammarion dans son *Astronomie populaire,* p. 801, publiée seulement en 1880 ; mais C. Flammarion, dès le retour de l'exil de V. Hugo, dîna fréquemment chez V. Hugo. Le poète l'interrogeait sur l'astronomie, et c'est ainsi que C. Flammarion lui donna un jour l'indication sur Castor et Pollux, utilisée ici.

171-175. Cette conception de la personnalité de Xercès n'est qu'en partie justifiée par Hérodote. *Superbe* s'explique facilement : « Mais bien qu'il y eust dans cette armée une si prodigieuse quantité d'hommes, il n'y en avoit toutefois pas un qui pust disputer de la bonne mine et de la belle taille avec Xercès, que cela mesme rendoit plus digne du commandement et de la puissance souveraine. » *Obscur, inabordable* : c'est la tradition classique, depuis l'Assuérus de Racine. *Dormant, sommeillant, bâillant* : l'ennui dans la puissance souveraine, la satiété des grandeurs et des plaisirs paraissent s'imposer toujours à V. Hugo, quand il s'agit des tyrans d'Orient. Comme Xercès, Zim-Zizimi et Sultan Mourad s'ennuient et bâillent. L'attitude

IV

LE ROI

Il était là, superbe, obscur, inabordable;
Par moments, il bâillait, disant : Quelle heure est-il? 175
Artabane son oncle, homme auguste et subtil,
Répondait : Fils des dieux, roi des trois Ecbatanes,
Où les fleuves sacrés coulent sous les platanes,
Il n'est pas nuit encor, le soleil est ardent,
O roi, reposez-vous, dormez, et cependant, 180
Je vais vous dénombrer votre armée inconnue
De vous-même et pareille aux aigles dans la nue.
Dormez. Alors, tandis qu'il nommait les drapeaux
Du monde entier, le roi rentrait dans son repos,
Et se rendormait, sombre ; et le grand char d'ébène 185
Avait, sur son timon de structure thébaine,
Pour cocher un seigneur nommé Patyramphus.

IV. Le Roi. intercalé après coup entre le vers 173 et le vers 174.
174. Il était là, *sublime*,
177-185. Addition marginale remplaçant le vers biffé :
Défendait d'approcher, et le grand char d'ébène
183-185. *Alors tandis que grave* il nommait les drapeaux
De tous ces noirs marcheurs sans trêve et sans repos,
Le roi se rendormait; et le grand char d'ébène

---

de Sennacherib dans Cromwell, acte V, scène XIV, est plus magnifiquement épique :

Il passait, dominant de son front étoilé
Son char pyramidal d'éléphants attelé.

177. Hérodote (III, 64) n'en nomme que deux. Mais les assyriologues ne sont pas d'accord sur la dénomination et le nombre des Ecbatanes. Cf. G. Rawlinson, *The History of Herodotus*, Londres, 1858, tome II, p. 457, et *The five great Monarchies of the ancient eastern world*, 1862-67, tome III, p. 16 et IV, 391.

187. « On voyoit après cela Xercès sur un char traîné par des

Deux mille bataillons, mêlant leurs pas confus,
Mille éléphants portant chacun sa tour énorme,
Suivaient, et d'un croissant l'armée avait la forme ; 190
L'archer suprême était Mardonius, bâtard ;
L'armée était nombreuse à ce point que, plus tard,
Elle but en un jour tout le fleuve Scamandre ;
Les villes derrière elle étaient des tas de cendre ;
Tout saignait et brûlait quand elle avait passé. 195
On enjamba l'Indus comme on saute un fossé.
Artabane ordonnait tout ce qu'un chef décide ;

---

poussant

188. *Cent légions suivaient avec des cris confus*

189. Parmi les vers écrits au crayon et que recouvre l'écriture à l'encre, on distingue :

D'un aigle déployé l'armée avait la forme,
Des gens de pied faisaient, dans cette marche énorme,
Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt.

---

chevaux Niséens et celuy qui le menoit estoit un seigneur Persan nommé Patiramphe, fils d'Otaus » (Hérodote, VII, 40). — A deux lignes de distance, figure le mot Cocher avec un C majuscule : cf. vers 163.

188. Dans ce même chapitre 40, Hérodote précise que le Roi « estoit suivy de mille Archers des plus braves et des plus nobles d'entre les Perses » et que « après eux marchoient mille Cavaliers d'élite, tous Persans... »

189. Cf. la note des vers 47 et 171-175, et aussi, dans la description de l'armée de Sennacherib (notice p. 157-158) le vers 10.

191. « Il y avoit des généraux qui commandoient à ceux-là et à toute l'armée, comme Mardonius, fils de Gobrias » (Hérodote, VII, 82).

193. « On alla loger de-là sur les rivages de Scamandre, qui n'eut pas assez d'eau pour fournir à boire à toute l'armée » (Hérodote, VII, 43 ; cf. VII, 187). Le détail est relevé par Moreri, art. SCAMANDRE. Hérodote dit que « l'armée de Xerxès le désecha. »

196. Il n'est pas vraisemblable que l'armée entière de Xercès ait traversé l'*Indus* pour se rendre en Grèce ; seuls, les Indiens, qui figurent dans le dénombrement (Hérodote, VII, 65) ont pu le franchir. Peut-être est-ce ici un souvenir de l'expédition de Darius dans l'Inde, qui avait eu lieu trente ans auparavant (Hérodote, IV, 44). Il y a d'autre part en Lycie un fleuve nommé Indos.

Pour le reste on prenait les conseils d'Hermécyde,
Homme considéré des peuples du Levant.

L'armée partit ainsi de Lydie, observant 200
Le même ordre jusqu'au Caÿce, et, de ce fleuve,
Gagna la vieille Thèbe après la Thèbe neuve,
Et traversa le sable immense où la guida
Par-dessus l'horizon le haut du mont Ida.
Puis on vit l'Ararat, cîme où s'arrêta l'Arche. 205
Les gens de pied faisaient dans cette rude marche
Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt.

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint

---

198. ... d'Harmocyde.
(La correction est répétée en toutes lettres dans la marge où se lit le nom d'Hermecyde.)
parmi ceux
199. *Vieillard* considéré *des hommes* du Levant.
203. ... où *nous* guida

---

198. Première transcription, *Harmocyde* : Le nom avait été tout d'abord emprunté à Hérodote sans altération : « Harmocydes, leur capitaine (des Phocéens), leur tint ce discours... » (Hérodote, IX, 17).

200-204. « Ainsi l'armée partit de Lydie et observa le même ordre jusqu'au fleuve de Cayce (Caïque, VI, 28) et jusqu'en la Misie : et du fleuve Cayce laissant à gauche le mont de Cane, on marcha de la mesme sorte par Atarne, jusqu'à la ville de Carine. On prit de là son chemin par la campagne de Thèbes. On passa proche d'Adramitte et d'Antandre, et suivant à gauche le mont Ida, on entra dans la Troade » (Hérodote, VII, 42). Il n'est pas fait mention dans Hérodote d'une ville de Thèbe ; Hérodote parle d'une plaine, qui a nom Θήβη.

205. Sur la connaissance que les historiens avaient de l'Ararat et sur son emplacement, cf. Rawlinson, *The history of Herodotus*, tome IV, 1860, p. 250-252.

207. Il est curieux de constater que V. Hugo commet ici de nouveau, à propos du stade, l'erreur qu'il avait commise dans *Première rencontre du Christ avec le tombeau*. Et pourtant il aurait pu être averti par Hérodote qui écrit, IV, 101 : « Je compte deux cents stades pour chaque journée. » Mais son ancien souvenir a prévalu.

208-212. « Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, elle alla loger

En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre ;
C'est là qu'Apollon prit la peine de suspendre 210
Dans Célène, à trois clous, au poteau du marché,
La peau de Marsyas, le satyre écorché.
On gagna Colossos, chère à Minerve Aptère,
Où le fleuve Lycus se cache sous la terre,
Puis Cydre où fut Crésus, le maître universel, 215
Puis Anane, et l'étang d'où l'on tire le sel ;
Puis on vit Canos, mont plus affreux que l'Érèbe,
Mais sans en approcher ; et l'on prit Callathèbe
Où des chiens de Diane on entend les abois,
Ville où l'homme est pareil à l'abeille des bois 220

Canos, mont
le Canos
217. Puis on vit *un grand mont plus sombre* que l'Erèbe
220. ... où l'homme est *semblable*

---

dans la Phrygie, et, après quelque chemin, elle alla à Celene, où l'on voit les sources du fleuve Meandre... La peau du Satyre Marsias, qu'Apollon écorcha, s'il faut en croire les Phrygiens, est suspenduë comme seroit une peau de Bouc, dans la place de cette ville » (Hérodote, VII, 26).

213. « Après avoir passé une ville de Phrygie appelée Anane et un estang où se fait le sel, il arriva à Colosse, qui est une autre ville de Phrygie, où le fleuve Lycus se cache sous terre... L'armée de Xercès partant de cette ville alla à Cydre, où Crésus avoit fait planter une colonne... » Hérodote, VII, 30. *Minerve Aptère* : On connaît un certain nombre de temples de *Minerve* en Asie Mineure ; il n'est pas prouvé qu'il en existait un à Colossos ; quant à l'épithète *aptère* elle ne peut s'expliquer que par une confusion avec une Niku ; il n'y a pas lieu de l'employer pour Minerve dont les statues n'ont jamais eu d'ailes.

217-218. Cf. la note des vers 208-212.

219-221. « ...la ville de Callatèbe, où l'on fait du miel avec de la fleur de bruyère. » Hérodote, VII, 30. « Le jour d'après il arriva à Sardis. Il n'y fut pas si-tost arrivé qu'il envoya des Hérauts en Grèce pour demander la terre et l'eau et faire publier que dans toutes les villes, excepté dans Athènes et dans Lacédémone, on préparast à souper au Roy. » Hérodote, VII, 32.

Et fait du miel avec de la fleur de bruyère.
Le jour d'après on vint à Sardes, ville altière
D'où l'on fit dire aux Grecs d'attendre avec effroi,
Et de tout tenir prêt pour le souper du roi.
Puis on coupa l'Athos que la foudre fréquente ; 225
Et, des eaux de Sanos jusqu'à la mer d'Acanthe,
On fit un long canal évasé par le haut ;
Enfin, sur une plage où souffle ce vent chaud
Qui vient d'Afrique, terre ignorée et maudite,
On fit près d'Abydos, entre Seste et Médyte, 230
Un vaste pont porté par de puissants donjons,

229. ... terre *inconnue* et maudite,
231. Un *large* pont

225. On sait que le percement de l'Athos est antérieur au départ de l'expédition de Xercès (Hérodote, VII, 21) ; l'expression *on coupa* est celle de Du Ryer, la marge donne en italique « *L'on coupe le mont Athos* » et le texte : « L'on envoyoit... les soldats tour à tour pour couper cette montagne. »

226-227. *Sanos, Acanthe* : L'isthme de l'Athos s'étend, dit Hérodote, VII, 22, « depuis la mer des Acanthiens jusqu'à celle de Torone. Il y a dans cet Isthme où se termine le mont Athos une ville Grecque appelée Sane. »

Evasé par le haut : Les Phéniciens « creusèrent l'endroit qui leur avoit été assigné, de telle sorte que l'ouverture du canal estoit deux fois plus large qu'il devoit estre et, à mesure qu'ils creusoient, ils alloient toujours en estressissant. » Hérodote, VII, 23.

228-230. « Il y a dans la Chersonnese de l'Hellespont, entre les villes de Seste et de Madyte, une Contrée fort rude qui s'estend jusqu'à la mer, et qui regarde Abyde... » Hérodote, VII, 33.

231-240. « On commença donc à faire des ponts, les Phéniciens avec des cordages et les Egyptiens avec des joncs, depuis Abyde jusqu'à l'autre bord, qui en est séparé par un trajet de sept stades ; mais aussitost qu'on eut fait ce pont, il s'eleva une tempeste qui le rompit entièrement » (Hérodote, VII, 34). L'énumération arches, piliers, tabliers, pyramides est issue du détail de la construction du second pont au chapitre 36. On y lit notamment : « Ils mirent trois cens vaisseaux qu'ils disposèrent en Pyramides, afin de rompre le courant de l'eau ». *Cordages*, que V. Hugo avait écrit tout d'abord au lieu de tabliers, se trouve également dans le texte de Du Ryer.

Et Tyr fournit la corde et l'Égypte les joncs.
Ce pont pouvait donner passage à des armées.
Mais une nuit, ainsi que montent des fumées,
Un nuage farouche arriva, d'où sortit 235
Le semoun, près duquel l'ouragan est petit;
Ce vent sur ces travaux poussa les flots humides,
Rompit arches, piliers, tabliers, pyramides,
Et heurtant l'Hellespont contre le Pont-Euxin,
Fauve, il détruisit tout, comme on chasse un essaim ; 240
Et la mer fut fatale. Alors le roi sublime

---

232. Ce pont *devait* donner passage à *cette armée*
Mais une nuit ainsi que monte *une fumée*
Un *monstrueux nuage* arriva
tout le pont.
236. Ce vent *sur les chantiers*
237. ... piliers, *cordages*, pyramides
240. La pièce se terminait tout d'abord par ces quatre vers :
Et de cette façon la mer fut importune;
Alors le grand Xercès, sombre, insulta Neptune.
Cria : Tu n'es que dieu, je suis roi ! Souviens-t-en.
Et *fit donner cent coups* de fouet à l'Océan.

La correction *donna trois cents coups de fouet* est répétée deux fois, et de plus on lit en marge :

Alors le roi sublime
Fit donner trois cents coups de fouet à l'Océan,

avec cette indication : *Trois cents coups de fouet. Hérodote Polymnie.*

241-244. V. Hugo résume en trois vers un assez long passage d'Hérodote : « Xercès se mit en colère à cette triste nouvelle, et commanda qu'on donnast trois cens coups de foüet à l'Hellespont, et qu'on jettast dans cette mer deux paires de ces sortes de fer qu'on met aux pieds des criminels. J'ay mesme oüy dire qu'il envoya outre cela des fers ardens, avec lesquels on les note d'infamie. Au moins il est certain qu'il commanda qu'on donnast des soufflets à l'Hellespont en disant ces paroles barbares et extravagantes. O amères eaux, le Prince vous a condamnées à ce chastiment, parce que vous l'avez offensé, sans qu'il vous en ait donné sujet. Mais en dépit de vous, il passera par dessus vous, et comme vous estes trompeuses et amères, c'est avec raison que personne ne vous fait des sacrifices. » Hérodote, VII, 35.

Cria : — Tu n'es qu'un gouffre, et je t'insulte, abîme !
Moi je suis le sommet. Lâche mer, souviens-t'en. —
Et donna trois cents coups de fouet à l'Océan.

Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune. 245

Alors ce dieu, qu'adore et que sert la Fortune,
Mouvante comme lui, créa Léonidas,
Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes,
Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles. 250

---

242. *a*) Cria : Tu n'es qu'un gouffre *et je suis une cime.*
b) Cria : *Mer, tu n'es rien qu'une onde infime*
De plus, on lit au bas de la page : [Et je te châtie abîme].
243. *Or* je suis *un* sommet.

Date du manuscrit : H. H. 24 juin 1873. Sous la date est inscrit : Xercès fit donner trois cents coups de fouet à l'Hellespont (Hérodote. *Polymnie*).

LE DÉTROIT DE L'EURIPE

NOTICE

Des *Histoires* d'Hérodote V. Hugo a tiré trois pièces : les *Trois Cents*, le *Détroit de l'Euripe*, les *Bannis*. Les *Trois Cents*, où les idées générales apparaissent peu nombreuses, sont une synthèse brillante des traits de pittoresque fournis par le conteur grec : une grande part du texte même de Du Ryer a été utilisée par le poète. Il y a déjà dans les *Bannis* plus d'invention personnelle, plus de lyrisme : la personne de l'exilé s'y devine. Le *Détroit de l'Euripe*, composé six mois après les *Trois Cents* et les *Bannis*, n'offre plus avec Hérodote qu'une lointaine ressemblance : la déformation a pris de plus grandes proportions. Ce n'est plus Thémistocle qui parle ici, c'est V. Hugo.

Hérodote, dans le huitième livre, exposait le débat qui eut lieu entre les capitaines de l'armée alliée des Grecs : les uns voulaient combattre sur terre, les autres sur mer, et certains voulaient tenter de profiter de la nuit pour faire fuir leurs vaisseaux. Ce passage d'Hérodote est l'un des rares qui aient vraiment le ton de l'histoire. Point de descriptions, point de décor, nous savons seulement qu'il fait nuit. Les discours sont brefs, d'ordre pratique : les chances d'un combat sur mer et sur terre sont discutées stratégiquement, la question des alliances et des défections abordée dans ses conséquences immédiates : ce qui est dit des oracles et de la divinité ne dépasse pas la mesure de ce qu'un capitaine grec en aurait pu dire dans une circonstance aussi critique.

V. Hugo a cette fois singulièrement altéré la physionomie du récit d'Hérodote : il a tout d'abord insisté sur le décor nocturne, il a vu la flotte à l'ancre sous les étoiles, et tiré des symboles de l'obscu-

rité qui planait sur les choses et sur les hommes. Au lieu du Thémistocle diplomate à la fois net et avisé que nous présentait Hérodote, au lieu du Grec respectueux de ses dieux, V. Hugo nous a présenté un prophète grandiloquent qui menace irrévérencieusement.

« Et certes, disait Thémistocle dans Hérodote, quand les hommes suivent les conseils raisonnables, ils en voyent naître ordinairement de bons succez ; mais quand ils se proposent des choses qui n'ont ny raison, ny apparence, Dieu se retire d'avec eux, et comme s'il appréhendoit de se rendre coupable des mauvais évenements, il résiste au dessein des hommes et ne veut point consentir aux deliberations humaines. »

Le Thémistocle de V. Hugo se moque des augures et « crache au visage du destin ». Cette violence est bien peu grecque ! et ce qui sans doute est encore moins dans l'esprit de l'antiquité, c'est le discours humanitaire contre la guerre, tenu par *Le prêtre*, et qui tout d'abord était dans la bouche de Thémistocle. La correction tardive a supprimé ce qu'il y avait d'illogique à prêter de pareilles théories à un capitaine qui demandait le combat immédiat ; mais elle n'en laisse pas moins subsister dans le poème un développement qui demeure en Grèce, même dans la bouche d'un prêtre, un sacrilège et une invraisemblance.

Somme toute, il est arrivé à V. Hugo pour l'inspiration grecque ce qui lui est arrivé pour l'inspiration espagnole. Retrempée aux sources primitives, son imagination non seulement garde d'abord, mais encore accentue la couleur des textes dont il s'inspire : puis peu à peu sa pensée s'affranchit des premières impressions. Il y a, sinon des sentiments, du moins un ensemble de visions antiques dans les *Trois Cents* composés en juin 1873 dans le voisinage d'Hérodote : en décembre de la même année l'altération est déjà manifeste. Et combien elle est plus grande quand le sujet n'a pas de point de départ historique ! Que de libertés prises dans le poème d'amour intitulé *En Grèce* (juillet 1873), dans l'*Asclépiade*, l'*Aristophane*, le *Bion* et le *Moschus* du *Groupe des Idylles* (1874-1877) !

LE DÉTROIT DE L'EURIPE

Il faisait nuit; le ciel sinistre était sublime;
La terre offrait sa brume et la mer son abîme.
Voici la question qui se posait devant
Des hommes secoués par l'onde et par le vent :
Faut-il fuir le détroit d'Euripe? Y faut-il faire 5

---

2. La *mer* offrait sa brume et *le* mer son abîme.

L'intention première du poète était sans doute d'écrire et *le ciel* son abîme, le vers s'est modifié dans sa pensée pendant qu'il écrivait.

3-25. Addition marginale remplaçant un développement d'abord plus court :

> Les chefs *se concertaient* sur un grand vaisseau noir,
> Bien que ce ne soit pas la coutume d'avoir
> Des colloques la nuit entre les capitaines ;
> La guerre ayant déjà des chances incertaines,
> Et l'ombre ne pouvant dans le camp soucieux
> Qu'ajouter à la nuit des cœurs la nuit des cieux.
> *La flotte était* à l'ancre autour du grand navire.

4. Des hommes *remués*

1-4. C'est bien en effet la nuit, à l'issue du premier conseil entre les capitaines, qu'a lieu, sur les vaisseaux, le débat entre Thémistocle, Eurybiade et Adimante : « Enfin, quand la nuit fut venue et que l'on fut sorty du Conseil, chacun remonta dans ses vaisseaux ; ...Thémistocle alla au vaisseau d'Eurybiade et lui dit qu'il avoit quelque chose à luy communiquer qui regardoit le sort de toute la Grèce. »

5. *Le détroit d'Euripe.* V. Hugo a confondu les deux batailles navales racontées par Hérodote dans le VIIIe livre : il a confondu le détroit de l'Euripe et le détroit de Salamine ; il y a bien eu un premier engagement le long des côtes de l'Eubée dans l'Euripe, mais c'est avant la bataille de Salamine qu'a été prononcé le discours de Thémistocle.

Un front terrible à ceux que le destin préfère,
Et qui sont les affreux conquérants sans pitié?
Ils ont une moitié, veulent l'autre moitié,
Et ne s'arrêteront qu'ayant toute la terre.
Demeurer, ou partir? Choix grave. Angoisse austère. 10
Les chefs délibéraient sur un grand vaisseau noir;
Bien que ce ne soit pas la coutume d'avoir
Des colloques la nuit entre les capitaines,
La guerre ayant déjà des chances incertaines,
Et l'ombre ne pouvant dans les camps soucieux, 15
Qu'ajouter à la nuit des cœurs la nuit des cieux,
Bien que l'heure lugubre où le prêtre médite
Soit aux discussions des soldats interdite,
On était en conseil, vu l'urgence. Il fallait
Savoir si l'on peut prendre une hydre en un filet, 20
Et la Perse en un piège, et forcer les passages
De l'Euripe malgré l'abîme et les présages.
Les hommes ont l'énigme éternelle autour d'eux.
Devait-on accepter un combat hasardeux?
Les nefs étaient à l'ancre autour du grand navire. 25
Les mâts se balançaient sur le flot qui chavire,
L'aquilon remuait l'eau que rien ne corrompt;
Et sur la poupe altière où veillaient, casque au front,
Les archers de Platée, hommes de haute taille,

---

6. ... que le *hasard* préfère.
10. ... choix grave. *Enigme* austère.
15. ... dans les *cœurs* soucieux
17. Bien que l'heure [nocturne]
18. Soit aux discussions des [héros] interdite
24. *Fallait-il* accepter
27. L'aquilon *agitait*

---

29. Hérodote au début du livre huitième dit que : « Les Platéens s'estoient joints avec les Athéniens, et encore qu'ils ne fussent pas fort sçavans dans la Marine, ils ne laissèrent pas d'équiper les vaisseaux des Athéniens avec beaucoup de courage et de diligence. »

Thémistocle, debout en habit de bataille, 30
Cherchant à distinguer dans l'ombre des lueurs,
Parlait aux commandants de la flotte, rêveurs.

— Eurybiade, à qui Pallas confie Athène,
Noble Adymanthe, fils d'Ocyre, capitaine

30-63. On trouve une première rédaction du développement 30-63 dans le manuscrit du *Groupe des Idylles:* ce qui restait de blanc dans la page a été utilisé par l'idylle *Salomon*. La page contient du côté droit les vers suivants :

Le Vent des nuits soufflait ; le ciel était sublime ;
La terre offrait son ombre et la mer son abime,
Et Thémistocle, l'œil fixé sur les récifs,
Parlait aux commandants de la flotte, pensif.

— Eurybiade, à qui Pallas confie Athène,
Noble Adymanthe, fils d'Ocyre, capitaine
De Corinthe, et vous tous, princes et chefs, sachez
Que les dieux sont sur nous à cette heure penchés.
ce
Tandis que le conseil délibère et varie
Je vois poindre une larme aux yeux de la patrie,
malheur
Nous sommes de fort près par le *destin* suivis,
Princes
gronde,
Tout *tremble* et c'est pourquoi je vous dis mon avis.
Restons dans ce détroit. Ce qui me détermine,
C'est de sauver Mégare, Egine et Salamine,
Et je trouve prudent en même temps que fier
De protéger la terre en défendant la mer.
venu
L'immense roi sorti des ténèbres profondes
Est sur le tremblement mystérieux des ondes.
C'est là qu'il le faut battre. Il chancelle.
C'est là qu'il a passé, c'est là qu'il doit périr.
Je veux
Prendre aux talons celui qui nous prend aux cheveux
Et frapper cet Achille à l'endroit vulnérable.
Que l'augure, appuyé sur son sceptre d'érable
Interroge le foie et le cœur des moutons,
30. ... en [habits] de bataille
Pendant
31. *Tandis que l'océan grondait sur les récifs,*
Parlait aux commandants de la flotte, *pensifs.*

---

34. Dans Hérodote nous lisons qu'Adymante tenta d'empêcher

De Corinthe, et vous tous, princes et chefs, sachez 35
Que les dieux sont sur nous à cette heure penchés ;
Tandis que ce conseil hésite, attend, varie,
Je vois poindre une larme aux yeux de la patrie ;
La Grèce en deuil chancelle et cherche un point d'appui.
Rois, je sais que tout ment, demain trompe aujourd'hui, 40
Le jour est louche, l'air est fuyant, l'onde est lâche ;
Le sort est une main qui nous tient, puis nous lâche ;
J'estime peu la vague instable ; mais je dis
Qu'un gouffre est moins souvent sous des pieds plus hardis
Et qu'il faut traiter l'eau comme on traite la vie, 45
Avec force et dédain ; et, n'ayant d'autre envie
Que la bataille, ô Grecs, je la voudrais tenter !
Il est temps que les cœurs renoncent à douter,
Et tout sera perdu, peuple, si tu n'opposes
La fermeté de l'homme aux trahisons des choses. 50
Nous sommes de fort près par Némésis suivis,
Tout penche, et c'est pourquoi je vous dis mon avis.
Restons dans ce détroit. Ce qui me détermine,
C'est de sauver Mégare, Egine et Salamine,
Et je trouve prudent en même temps que fier 55

---

41. [L'aurore] est louche,
43. J'estime peu la [mer] instable ;
je prétends
47. ... *j'ai soif de la* tenter !
50. La *loyauté* de l'homme
52. Tout *tremble,*

Thémistocle de parler : « Mais comme il vouloit continuer, Adymante, fils d'Ocyre, Capitaine des Corinthiens, l'interrompit. »

53-55. Ces trois vers sont le résumé du discours de Thémistocle, qui conclut : « Il ne faut point douter que nous ne soyons victorieux sur mer ; et, loin que les Barbares passent dans l'Isthme, ils n'iront pas plus avant dans l'Attique ; ils se retireront sans ordre et en confusion, et nous tirerons cet avantage de cette guerre que nous aurons conservé Mégare, Egine et Salamine. »

De protéger la terre en défendant la mer.
L'immense roi venu des ténèbres profondes
Est sur le tremblement redoutable des ondes,
Qu'il y reste, et luttons corps à corps. Rois, je veux
Prendre aux talons celui qui nous prend aux cheveux, 60
Et frapper cet Achille à l'endroit vulnérable.
Que l'augure, appuyé sur son sceptre d'érable,
Interroge le foie et le cœur des moutons,
Et tende dans la nuit ses deux mains à tâtons,
C'est son affaire ; moi soldat, j'ai pour augure 65
Le Glaive, et c'est par lui que je me transfigure.
Combattre, c'est démence ? Ah ! soyons insensés !
Je sais bien que ce prince est effrayant, je sais
Que du vaisseau qu'il monte un démon tient la barre ;
Ces Mèdes sont hideux, et leur flotte barbare 70
Fait fuir éperdûment la flottante Délos ;
Ils ont bouleversé la mer, troublé ses flots,
Et dispersé si loin devant eux les écumes
Que l'eau de l'Hellespont va se briser à Cumes ;
Je sais cela. Je sais aussi qu'on peut mourir. 75

---

56. ... en *subjuguant* la mer
57. L'immense roi *sorti*
formidable
58. Est sur le tremblement *mystérieux* des ondes,
67. La pièce devait être d'abord plus courte ; dans le manuscrit, après le vers 66, on lit ces six vers qu'on retrouve en partie dans la conclusion :

Attaquons donc ici { ce roi fatal,
ce sombre roi, contraint
ce ravageur,
De confier sa flotte au détroit qui l'étreint,
Et nous le chasserons de la Grèce. Il est sage
D'être hardi
De tout risquer ; vaincu, moi je crache au visage
Du destin, et, vainqueur, et mon pays sauvé,
J'entre au temple, et je baise à genoux le pavé.
Gloire aux Dieux

UN PRÊTRE.

Ce n'est point pour l'Hadès, trop pressé de s'ouvrir,
Que la nature, source et principe des choses,
Tend sa triple mamelle à tant de bouches roses ;
Elle n'a point pour but le monstrueux tombeau ;
Elle hait l'affreux Mars soufflant sur son flambeau ; 80
Tendre, elle donne, au seuil des jours pleins de chimères,
Pour berceuse aux enfants l'espérance des mères,
Et le glaive farouche est par elle abhorré
Quand elle fait jaillir des seins le lait sacré.

THÉMISTOCLE.

Prêtre, je sais cela. Mais la patrie existe. 85
Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste

UN PRÊTRE. Tout le discours était d'abord dans la bouche du seul Thémistocle et le développement se présentait ainsi :

Ce n'est point pour Hadès, trop pressé de s'ouvrir,
Que la nature, source et principe des choses,
Presse tant de seins blancs sur
Tend sa triple mamelle à tant de bouches roses,
Et le glaive farouche est par elle abhorré,
partout jaillir
Quand son doigt fait jaillir des seins le lait sacré.
pas
Je ne l'ignore point, mais la patrie existe;
lutte
Pour les vaincus, la *guerre* est un grand bonheur triste,
Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut.
des maux et
Et qu'elle donne, aux seuils des jours pleins de chimères,
Pour berceuse aux enfants l'espérance des mères.

THÉMISTOCLE. Même après la correction des vers de la précédente variante, remplacés par les vers 76-80, le discours restait dans la bouche de Thémistocle : le vers 81 commençait encore ainsi :

Je ne l'ignore point.

Le nom des interlocuteurs a été introduit après coup entre les vers 75 et 76, 84 et 85.

Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut.
Tâchons de faire au fil des Parques un tel nœud
Que leur fatal rouet déconcerté s'arrête.
Ici nous couvrons tout, de l'Eubée à la Crète ; 90
C'est donc ici qu'il faut frapper ce roi, contraint
De confier sa flotte au détroit qui l'étreint ;
Nous sommes peu nombreux, mais profitons de l'ombre ;
La grande audace peut cacher le petit nombre,
Et d'ailleurs à la mort nous irons radieux. 95
Montrons nos cœurs vaillants à ce grand ciel plein d'yeux.
Si l'abîme est obscur, les étoiles sont claires ;
Les heures noires sont de bonnes conseillères,
O rois, et je reçois volontiers de la nuit
L'avis sombre qui fait que l'ennemi s'enfuit. 100
Par le tombeau béant je me laisse convaincre ;
Consentir à mourir c'est consentir à vaincre ;
La tombe est la maison du pâle sphinx guerrier
Qui promet un cyprès et qui donne un laurier ;
Elle se ferme au brave osant heurter sa porte ; 105
Car, devant un héros, la mort est la moins forte.
C'est pourquoi ceux qui sont imprudents ont raison.
Les deux mille vaisseaux qu'on voit à l'horizon
Ne me font pas peur. J'ai nos quatre cents galères,
L'onde, l'ombre, l'écueil, le vent, et nos colères. 110
Il est temps que les dieux nous aident, et d'ailleurs
Nous serons pires, nous, s'ils ne sont pas meilleurs.

---

95. Et d'ailleurs *au tombeau* nous *marchons* radieux.
97. *Les étoiles d'en haut contemplent nos colères.*
98. Les heures *sombres*
[du rude]
103. ... *de l'obscur* sphinx guerrier
vient frapper à sa
105. Elle se ferme *à qui veut en forcer la* porte;
110. ... et *vos* colères.

96-99. Cf. Notice, au bas de la page 189.

Nous les ferons rougir de nous trahir. Le sage,
C'est le hardi. Vaincu, moi, je crache au visage
Du destin ; et, vainqueur, et mon pays sauvé, 115
J'entre au temple et je baise à genoux le pavé.
Combattons. —

Comme s'ils entendaient ces paroles
Les vaisseaux secouaient aux vents leurs banderolles ;
Deux jours après, à l'heure où l'aube se leva,
Les chevaux du soleil dirent : Xercès s'en va ! 120

---

deux jours après
119. Et quand *le lendemain* l'aurore se leva,
Deux jours après, *alors que* l'aube se leva. Correction sur épreuve.

Date du manuscrit : 10 décembre 1873.
Cette date figurait sur la 1re épreuve.

LA CHANSON DE SOPHOCLE A SALAMINE

NOTICE

La Chanson de Sophocle à Salamine est datée du 4 janvier 1876.

Comment le 4 janvier 1876, à l'âge de 74 ans, V. Hugo revenait-il au rythme des *Chansons des Rues et des Bois* et à une inspiration dont le caractère sensuel est manifeste ?

Une belle fille aux doux yeux...
Ayant la rose
Aux deux pointes de son sein nu.

En novembre il avait achevé le poème de *Question sociale*, d'une âpreté violente.

Mais, le mois suivant, il revenait à une juvénile inspiration de 1841, en composant pour le *Groupe des Idylles* une chanson amoureuse mise sous le patronage de *Racan* [1].

Si toutes les choses qu'on rêve
Pouvaient se changer en amours,
Ma voix, qui dans l'ombre s'élève,
Osant toujours, tremblant toujours...

Mon humble voix prendrait la route
Que prennent les cœurs envolés...
Et vous arriverait, touchante,
A travers les airs et les eaux,
Si toutes les chansons qu'on chante
Pouvaient se changer en oiseaux.

20 Décembre 1875.

1. Cf. Notice de *Racan*, p. 817.

La *Chanson grecque* fut écrite dans le même rythme quinze jours après l'idylle de Racan ; et l'état d'esprit où se trouvait le vieillard amoureux [1] a certainement influencé son inspiration. La *Chanson grecque* n'est pas cependant sans point de contact avec la vérité historique.

Le détail biographique, qui représente Sophocle conduisant un chœur à Salamine, est issu du *Banquet* d'Athénée, livre Ier, ch. XVII :

« Sophocle, qui étoit d'une fort belle figure, joignit à cet avantage celui de la musique et de la danse, qu'il apprit de Lamprus dans sa tendre jeunesse. Après la victoire de Salamine, il dansa avec une lyre auprès du trophée élevé par les vainqueurs. Les uns disent qu'il étoit tout nu et oint d'huile ; les autres qu'il dansa habillé [2]. » On rencontre cette histoire un peu partout.

Elle figure notamment dans la préface des traductions des tragiques grecs dont Léon Halévy avait fait hommage à V. Hugo [3].

L'anecdote est accompagnée quelquefois de considérations sur les mœurs de Sophocle.

C'est ainsi qu'on lit dans le *Voyage du Jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy :

« Après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens qui faisaient entendre autour d'un trophée des chants de victoire, Sophocle attira tous les regards par la beauté de sa figure et tous les suffrages par les sons de sa lyre..... Dans l'âge des plaisirs, l'amour l'égara quelquefois. » [4]

De toutes façons l'idée de la Grèce et celle de l'amour s'associent volontiers dans l'esprit de V. Hugo. En 1873, il empruntait déjà le décor du poème *L'Amour-En Grèce*, à une description d'Hérodote [5].

Il ne faut donc pas nous étonner de rencontrer ici entre le *Détroit de l'Euripe* et les *Bannis* la complainte amoureuse du jeune Sophocle.

Cette hantise passionnelle mêlée au goût de l'antiquité grecque caractérise pour une part l'inspiration du poète vieillissant.

---

1. Cf. Notice du *Groupe des Idylles*, p. 739.

2. Athénée, *Banquet des Savans*, traduit par Lefebvre de Villebrune. Paris, Lamy, 1789, p. 78.

3. Léon Halévy, *La Grèce tragique*. Paris, 1846-1861, 3 vol. in-8, p. XXVII.

4. Abbé Barthélemy, *Voyage du Jeune Anacharsis*, ch. LXIX, *Histoire du théâtre grec*. V. Hugo possédait une édition populaire du *Voyage du Jeune Anacharsis*, l'édition Sanson. Paris, 1826.

5. Sur les sources de *l'Amour — En Grèce*, cf. Charles Lesans, *Une autre imitation d'Hérodote dans la « Légende des Siècles »*, Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier-mars 1906.

Mais vraiment la Grèce n'est ici qu'une étiquette. Ce n'est point sur ce ton de volupté indiscrète qu'Antigone dans Sophocle, Iphigénie ou Polyxène dans Euripide expriment leur regret de mourir sans avoir connu l'amour, et, si l'on objecte que, chez ces poètes grecs, ce sont des jeunes filles qui parlent, que l'on lise le texte du serment des Ephèbes dans le temple d'Aglaure ; on le trouvera sans doute plus digne encore de l'épopée.

LA CHANSON DE SOPHOCLE A SALAMINE

Me voilà, je suis un éphèbe,
Mes seize ans sont d'azur baignés ;
Guerre, déesse de l'Erèbe,
Sombre guerre aux cris indignés,

Je viens à toi, la nuit est noire ! 5
Puisque Xercès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire
Et pour la tombe ; mais d'abord

Toi dont le glaive est le ministre,
Toi que l'éclair suit dans les cieux, 10
Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux,

Qui ne sache pas autre chose
Que rire d'un rire ingénu,
Qui soit divine, ayant la rose 15
Aux deux pointes de son sein nu,

Et ne soit pas plus importune
A l'homme plein du noir destin

Titre. La chanson grecque. *La Chanson de Sophocle à Salamine* ne figure pas dans le manuscrit.
18. *Aux âmes pleines du* destin.

Que ne l'est au profond Neptune
La vive étoile du matin. 20

Donne-la-moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé,
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

Date du manuscrit : 4 janvier 1876.

LES BANNIS

NOTICE

La pièce des *Bannis* a été écrite en même temps que les *Trois Cents*[1] ; elle est de même inspiration, elle a la même source, la traduction d'Hérodote par Du Ryer. Comme d'ordinaire V. Hugo a puisé dans Du Ryer des noms propres qui lui ont paru curieux ; des emprunts tels que la plaine de *Thrius* ou l'*Iacchos Mystique* sont révélateurs.

Voici ce qu'écrit Du Ryer[2] :

« Un nommé Dicée, banny d'Athènes, fils de Theocydes, qui estoit parmy les Mèdes en grande consideration, a rapporté que pendant que l'armée de terre de Xerces pilloit et ravageoit l'Attique abandonnée aux Athéniens, il estoit avec Demarate Lacedemonien dans la plaine de Thrius : Qu'il avoit veu une grosse poussière venant du côté d'Eleusine, qui sembloit estre excitée par une armée de trente mille hommes, et que comme ils s'en estonnoient, et qu'ils estoient en peine quelles gens faisoient cette poudre, ils entendirent en mesme temps une voix qui luy sembla estre celle d'Iacchus Mystique ; et que Demarate, qui n'avoit point de connoissance des mystères d'Eleusine, lui ayant demandé de qui estoit la voix qu'il entendoit, il luy tint la dessus ce discours. Demarate, dit-il, il est impossible que quelque grand malheur n'arrive pas aux troupes du Roy ; Car puis que l'Attique est maintenant déserte et abandonnée de tout le monde, il est certain que la voix que vous avez entendüe est celle du Dieu et qu'il part d'Eleusine pour aller secourir les

1. Les *Trois Cents* sont datés du 24 juin 1873, et les *Bannis* du 25.

2. Hérodote, *Histoires*, VIII, 65 ; traduction Du Ryer. Paris, 1665, in-12, p. 412-414.

Grecs et leurs alliez. S'il va du costé du Peloponnese, le Roy et son armée de terre sont en péril ; et s'il tourne vers l'armée navale qui est à Salamine, le Roy court fortune de perdre son armée de mer. Les Athéniens celebrent tous les ans cette feste en l'honneur de Ceres et de Proserpine, et quiconque d'entr'eux, ou des autres Grecs, veut estre initié dans ses mystères, il y est librement receu et la voix que vous entendez est celle de ceux qui celebrent cette feste. Dicée rapporte que Demarate l'interrompit là-dessus et luy dit, Garde le silence, ne parle de cela à personne ; car si l'on rapporte au Roy ton discours, tu en mourras infailliblement et personne ne te pourra jamais sauver : c'est pourquoy garde le silence, les Dieux auront soin de cette guerre. Il dit enfin que Demarate luy donna cet avis ; qu'au reste après avoir entendu cette voix, il se fit de cette poudre un nuage qui s'eleva en l'air et fut emporté vers Salamine sur l'armée des Grecs, et qu'il avoit appris par ce moyen que l'armée navale de Xerces devoit estre défaite. Voila ce que Dicée, fils de Theocydes, a rapporté, produisant, pour temoignage de ce qu'il avoit veu, Demarate et beaucoup d'autres. »

Le passage a séduit V. Hugo par son merveilleux : ces voix qui passent dans l'air, ces divinités qui traversent l'espace pour aller au secours d'un peuple opprimé sont dans l'ordre des faits surnaturels qui plaisent à V. Hugo : de telles apparitions, dont se devine le vol à travers le ciel grec, font songer à l'archange entrevu dans les nuages à la fin de *Ratbert*. Peut-être le poème des *Bannis* fut-il d'abord conçu par V. Hugo comme une partie du dénouement des *Trois Cents* [1].

Il avait tout d'abord conservé, ainsi qu'en témoigne son manuscrit, les noms de Dicée et de Demarate. Mais, dès le début du poème, le fait que Dicée est un exilé avait orienté son imagination vers son propre exil. V. Hugo aime à s'assimiler à tous les grands exilés célèbres. Il ne peut rencontrer un proscrit sans y voir un compagnon d'infortune. Le début du récit d'Hérodote a donc ramené la pensée de V. Hugo au temps de son exil. Il aime à revoir ses attitudes et à raconter son âme de jadis [2], surtout son âme de proscrit. Une première altération du texte de Du Ryer se glisse involontairement sous

1. Cf. Notice des *Trois Cents*, p. 151.

2. C'est ce qu'il a fait antérieurement dans les *Contemplations* : la plupart des dates données aux poèmes des *Contemplations* par V. Hugo s'expliquent par là. Cf. Paul Berret, Revue universitaire du 15 juin 1913 : *Une méthode critique pour l'explication des Contemplations*. Sans s'en douter M. Perdrizet a fait comme le poète des *Contemplations*, en proposant pour les *Bannis* la date de 1867. A notre avis, d'ailleurs, ce n'est pas à cette date que s'est reportée la pensée de V. Hugo, et Méphialte n'est pas Garibaldi.

sa plume : il voit Demarate et Dicée, exilés sur une grève, comme lui-même à Jersey : et, sans penser que la plaine thriasienne est une des plus fertiles de l'Attique il écrit

Car on nous a bannis *aux sables* de Thryos.

Et toutes ses pensées de proscrit affluent ; il songe aux premiers temps de l'exil, où les rumeurs venues de France gonflaient son âme d'espérance, où il méditait, avec angoisse, sur le sort de sa patrie asservie par un tyran qu'il n'a cessé de comparer aux despotes asiatiques.

Dès lors, il songe à changer les noms : Dicée et Demarate font place à Cynthœus et à Mephialte. Sur Cynthœus, sur Apollon Cynthée, il n'y a pas de doute possible : il s'agit du poète lui-même. Mais qui donc est Méphialte, ce nom qui rappelle celui du traître Ephialtes et qui, par ailleurs, évoque l'antique Mephitis, la déesse des pestilences ? Le proscrit avec lequel Hugo dissertait du sort de la patrie sur la grève de Samarez était Pierre Leroux [1]. Nous avons exposé ailleurs quelle fut la singularité des rapports qui unirent Pierre Leroux et V. Hugo [2]. Il y avait des côtés par où ils se méprisaient et se détestaient mutuellement. A la date des *Bannis*, Pierre Leroux était mort depuis deux ans, en 1871. Sans doute il y a, dans le choix du nom de Mephialte, un de ces traits de lointaine rancune dont V. Hugo est coutumier.

Si l'éducation, la situation de fortune et l'amour-propre outrecuidant de Pierre Leroux, heurtés à l'immense orgueil du poète, créaient, entre les deux hommes, une barrière infranchissable, il est évident que leur situation de proscrits les unissait : ils détestaient le Xercès français et ils aimaient Paris et la France de toute l'ardeur de leur âme. Peut-être déjà V. Hugo prenait-il ce ton prophétique qui fait dire à Paul de Saint-Victor qu'on sent passer dans les *Bannis* le souffle d'Ezéchiel ; et, peut-être aussi, y eut-il parfois entre les deux proscrits de ces silences, émus et profonds, qui inspirent au poète ce vers éloquent qui nous incline nous-même à l'émotion et à la méditation :

Et nous étions ainsi pensifs pour la patrie !

Bibliographie.

Paul Perdrizet. *Les Bannis*. Revue d'Histoire littéraire de la France, 1905, p. 409-416.

1. Cf. Pierre Leroux, *La Grève de Samarez*. Paris, Dentu, 1863.
2. Cf. Paul Berret, *La Philosophie de V. Hugo*. Paris, Paulin, 1910, p. 31-40.

LES BANNIS

Cynthée, Athénien proscrit, disait ceci :
Un jour, moi Cynthœus et Méphialte aussi,
Tous deux exilés, lui de Sparte, moi d'Athènes,
Nous suivions le sentier que voici dans les plaines,
Car on nous a bannis au désert de Thryos. 5
Un bruit pareil au bruit de mille chariots,
Un fracas comme en peut faire un million d'hommes,
S'éleva tout à coup dans la plaine où nous sommes ;
Alors pour écouter nous nous sommes assis ;
Et ce grand bruit venait du côté d'Eleusis ; 10
Or Eleusis était alors abandonnée,

---

proscrit
1. *a*) *Un banni, Dycéus, a raconté ceci*
b) Dycéus, Athénien proscrit
2. Un jour, moi, Dycéus et Demarate, aussi
5. ... *aux sables* de Thryos.
6. ... au bruit de *trois cents* chariots

---

1. *Cynthée* est l'épithète connue, communément donnée par les poètes à leur dieu Apollon. L'allusion est transparente ; il s'agit de V. Hugo lui-même, poète comme Cynthée. Cynthée remplace Dicée, *Athénien* d'après Hérodote.

2. *Méphialte* : Sur la personnalité de Méphialte, cf. notice p. 207. Méphialte remplace Demarate, lacédémonien d'après Hérodote.

5. *Bannis au désert de Thryos* : Sur cette inexactitude, cf. notice, p. 207. Le mot *Thryos* a été créé par V. Hugo pour helléniser la forme *Thrius* donnée par Du Ryer. Mais Thrius est ou une inadvertance, ou une faute d'impression dans Du Ryer, car la forme grecque est, pour le dème, Θρῖα, et, pour la plaine d'Eleusis, τὸ Θριάσιον.

7. « Trente mille hommes », dit Hérodote.

11-15. Du Ryer dit simplement : « L'armée de terre de Xerces pilloit et ravageoit l'Attique abandonnée par les Atheniens. »

Et tout était désert de Thèbe à Mantinée
A cause du ravage horrible des Persans.
Les champs sans laboureurs, les routes sans passants,
Attristaient le regard depuis plus d'une année. 15
Nous étions là, la face à l'orient tournée,
Et l'étrange rumeur sur nos têtes passait;
Et Méphialte alors me dit : Qu'est-ce que c'est?
— Je l'ignore, lui dis-je. Il reprit : C'est l'Attique
Qui se soulève, ou bien c'est l'Iacchus mystique 20
Qui parle bruyamment dans le ciel à quelqu'un.
— Ami, ce que l'exil a de plus importun,
Repris-je, c'est qu'on est en proie à la chimère.
Et cependant le bruit cessa. — Fils de ta mère,
Me dit-il, je suis sûr qu'on parle en ce ciel bleu, 25
Et c'est la voix d'un peuple ou c'est la voix d'un dieu.
Maintenant comprends-tu ce que cela veut dire?
— Non. — Ni moi. Cependant je sens comme une lyre
Qui dans mon cœur s'éveille et chante, et qui répond,
Sereine, à ce fracas orageux et profond. 30
— Et moi, dis-je, j'entends de même une harmonie
Dans mon âme, et pourtant la rumeur est finie.
Alors Méphialtès s'écria : — Crois et vois.

---

de Delphe à Coronée
12. Et tout était désert *depuis plus d'une année.*
18. Et *Démarate* alors
19. *Je ne sais pas,* lui dis-je.
Dis-je alors,
23. *Lui dis-je,*
25. *Reprit-il,* je suis sûr
33. Alors *Demaratus*

---

19. *C'est l'Attique qui se soulève* : Rien de pareil dans Hérodote. Mais la pensée de V. Hugo est sur la grève de Samarez, où Pierre Leroux et lui espéraient et attendaient, pendant les premières années d'exil, un soulèvement de la France contre Napoléon le Petit.

26. *C'est la voix d'un peuple* : Hérodote n'émet pas cette hypothèse : c'est le proscrit du deux-décembre qui parle.

Nous avons tous les deux entendu cette voix ;
Elle n'a point passé pour rien sur notre tête ; 35
Elle nous donne avis que la revanche est prête ;
Qu'aux champs où, jeune, au tir de l'arc je m'exerçais
Des enfants ont grandi qui chasseront Xercès !
Cette voix a l'accent farouche du prodige.
Si c'est le cri d'un peuple, il est pour nous, te dis-je ; 40
Si c'est un cri des dieux, il est contre ceux-là
Par qui le sol sacré de l'Olympe trembla.
Xercès souille la Grèce auguste. Il faut qu'il parte ! —
Et moi banni d'Athène et lui banni de Sparte,
Nous disions ; lui : — Que Sparte, invincible à jamais, 45
Soit comme un lever d'astre au-dessus des sommets ! —
Et moi : — Qu'Athènes vive et soit du ciel chérie ! —
Et nous étions ainsi pensifs pour la patrie.

---

37. Qu'à *Sparte* où, jeune,
40-41. Si c'est le *bruit*
44. *a*) Et moi banni d'Athène et lui *chassé* de Sparte,
b) Et moi *chassé* d'Athène et lui banni de Sparte,
48. Et nous étions *tous deux* pensifs pour la patrie.

---

38. L'allusion à la chute du second Empire se devine.
43. Ce vers pourrait avoir sa place dans les *Châtiments*.

Date du manuscrit : II. II. 25 juin 1873.
Cette date figurait sur la première épreuve.

AIDE OFFERTE A MAJORIEN

NOTICE

Le manuscrit du dialogue qui porta plus tard pour titre *Aide à Majorien* offre un assez curieux aspect.

La pièce a été écrite sur quatre petits morceaux de papier ; le premier est un verso d'enveloppe qui porte au recto un cachet de la poste française du 12 décembre 1859, le second est de même nature, c'est encore un verso d'enveloppe avec un timbre anglais bleu de deux pence : le troisième et le quatrième sont des fragments de papier à lettres.

Voilà qui laisse déjà pressentir que V. Hugo a écrit, en cédant à l'inspiration du moment, sur le papier qu'il avait sur sa table à portée de sa main.

Le manuscrit est de plus presque sans rature.

Plus tard les quatre morceaux furent remis par V. Hugo dans une chemise sur laquelle il écrivit :

Aide
Secours offerte à Majorien
prétendant à l'empire

Le premier texte du poème est fait pour étonner : il porte pour titre :

Secours offert à *Numérien*, prétendant à l'empire

et le décor en prose est celui-ci :

Germanie, forêt, crépuscule. *Numérien* à un créneau : *la horde* des Cimbres dehors.

Le dernier mot du poème est dès la première version Attila : mais c'est un Cimbre qui s'attribue ce nom.

Numérien.

Quel est ton nom à toi qui parles ?

Le Cimbre.

Attila !

Or Numérien est monté sur le trône en 283 et il est mort la même année ; Attila a régné de 423 à 452 : la rencontre est bien impossible. Attila est qualifié volontairement[1] par V. Hugo de Cimbre et les Cimbres furent exterminés par Marius en 101 av. J.-C. On peut de plus remarquer que V. Hugo a laissé subsister dans la pièce d'autres imprécisions, pour ne pas dire plus, en présentant Dentatus, César et l'invraisemblable Spryx comme vainqueurs déjà des peuplades conduites plus tard par Attila.

Quelle était donc l'intention de V. Hugo ?

Il tenta, semble-t-il, de présenter à notre imagination une scène synthétique ; il groupa des fragments d'événements et des personnages d'époque différente, évoquant le souvenir d'invasions diverses : procédé de généralisation et de fragmentation qui rappelle, à peu de chose près, le système de tronçonnement et de combinaisons visuelles, employé par certains peintres actuels pour donner la vision d'ensemble d'un paysage, d'une armée en marche, d'une bataille. Par une semblable méthode, il entrecroisa les hordes barbares, les généraux vainqueurs, les empereurs faits ou déposés par les conquérants envahisseurs.

Placé à une telle hauteur de généralisation, le scénario, dramatique et théâtral, imaginé par le poète, pouvait n'avoir avec la réalité que des points de contact intermittents.

Mais quand V. Hugo se relut, son audace lui parut sans doute un peu trop grande, car il avait choisi, pour type d'empereur créé par les barbares, Numérien, qui en réalité avait succédé tranquillement à son père Carus qu'il aimait tendrement.

Hugo eut le vague soupçon que Numérien ne convenait pas, et il écrivit sur son manuscrit :

Vérifier.

Il vérifia.

Et à Numérien, il substitua Majorien, qui fut, après la mort

1. Le mot Cimbre surcharge en effet un mot plus vague et moins compromettant : *Le Chef.*

d'Attila, fait empereur par le barbare Ricimer et dont la rencontre avec Attila n'avait rien de matériellement impossible.

En effet la scène est située en Germanie. Or, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* qu'avait pu lire V. Hugo [1], Amédée Thierry nous apprend qu'avant l'invasion des Gaules par les Huns, deux chefs Franks se disputaient la possession des territoires traversés par le Neckar ; Aétius prit le parti du plus jeune, Attila celui de l'aîné. D'autre part, nous savons que dans sa jeunesse Majorien suivit Aétius ; Sidoine Apollinaire nous a raconté comment la femme d'Aétius se méfiait de ce Majorien, et craignait de voir son mari supplanté par son jeune et brillant lieutenant [2].

Placée à la date de la rivalité des deux chefs Franks, la proposition d'Attila, faite à l'ambitieux Majorien, n'avait rien d'invraisemblable.

Si nous admettons donc que V. Hugo ait puisé sa matière dans Amédée Thierry et dans Sidoine Apollinaire, nous sommes, dans l'*Aide à Majorien*. en présence d'un de ces dialogues, tels qu'en composaient autrefois les élèves de rhétorique latine sur des données hypothétiques, ni contredites ni affirmées par l'histoire, et qui étaient favorables au jeu de l'imagination.

Mais V. Hugo avait-il poussé jusqu'à Thierry et jusqu'à Sidoine Apollinaire ses investigations ?

Il est permis d'en douter.

Avec Numérien, V. Hugo a corrigé aussi *le Cimbre* qui cadrait mal avec Attila et il l'a remplacé par le terme très vague : *L'homme* ; mais il a conservé Spryx, César et Dentatus.

Il ne paraît nullement avoir eu l'intention de substituer à sa généralisation première une scène de réalité précise et bornée, issue d'une exacte documentation historique. Il s'est contenté, semble-t-il, de supprimer les invraisemblances qui, vérification faite, lui ont paru les plus choquantes.

---

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1852, *Episodes de l'Histoire du cinquième siècle*, Attila dans les Gaules, p. 937.

L'Histoire d'Attila et de ses successeurs parut en volume en 1856 et l'on retrouve, tome Ier, p. 137, les détails que nous donnons ici.

2. Sidoine Apollinaire, *Panégyrique de Majorien*, vers 315-316.

AIDE OFFERTE A MAJORIEN PRÉTENDANT A L'EMPIRE

Germanie. Forêt. Crépuscule. Camp. Majorien à un créneau.
Une immense horde humaine emplissant l'horizon.

UN HOMME DE LA HORDE.

Majorien, tu veux de l'aide. On t'en apporte.

MAJORIEN.

Qui donc est là ?

L'HOMME.

La mer des hommes bat ta porte.

MAJORIEN.

Peuple, quel est ton chef ?

L'HOMME.

Le chef s'appelle Tous.

---

1. Titre. Secours offert à *Numérien* prétendant à l'empire
Vérifier
Vu

Après quoi, le nom de Majorien surcharge partout le nom de *Numérien* ; et partout aussi l'interlocuteur, appelé primitivement *Le Chef*, est surchargé par *Le Cimbre*. L'indication : Un homme à la horde, ne figure pas sur le manuscrit qui porte : *Un cimbre*. Nulle part, non plus, on ne rencontre *L'homme*.

2-3. Ces vers indiquent nettement le dessein de généralisation du poète. Cf. notice.

MAJORIEN.

As-tu des tyrans ?

L'HOMME.

Deux. Faim et soif.

MAJORIEN.

Qu'êtes-vous ?

L'HOMME.

Nous sommes les marcheurs de la foudre et de l'ombre. 5

MAJORIEN.

Votre pays ?

L'HOMME.

La nuit.

MAJORIEN.

Votre nom ?

L'HOMME.

Les Sans nombre.

MAJORIEN.

Ce sont vos chariots qu'on voit partout là-bas ?

L'HOMME.

Quelques-uns seulement de nos chars de combats.
Ce que tu vois ici n'est que notre avant-garde.
Dieu seul peut nous voir tous quand sur terre il regarde. 10

MAJORIEN.

Qu'est-ce que vous savez faire en ce monde ?

7-14. Addition marginale sur un fragment de papier collé dans la marge.

L'HOMME.

Errer.

MAJORIEN.

Vous qui cernez mon camp, peut-on vous dénombrer ?

L'HOMME.

Oui.

MAJORIEN.

Pour passer ici devant l'aigle romaine,
Combien vous faudra-t-il de temps ?

L'HOMME.

Une semaine.

MAJORIEN.

Qu'est-ce que vous voulez ?

L'HOMME.

Nous nous offrons à toi. 15
Car avec du néant nous pouvons faire un roi.

MAJORIEN.

César vous a vaincus.

L'HOMME.

Qui, César ?

MAJORIEN.

Nul ne doute
Que Dentatus n'ait mis vos hordes en déroute.

---

12. Vous [que j'aperçois là], l'on peut vous dénombrer ?

---

17. *César* passa plusieurs fois le Rhin et battit les Germains et les Suèves.

18. *Dentatus*. Curius Dentatus vainquit les Thraces de Pyrrhus à Bénevent, en Sicile (279 av. J.-C.).

L'HOMME.

Va-t'en le demander aux os de Dentatus.

MAJORIEN.

Spryx vous dompta.

L'HOMME.

Je ris.

MAJORIEN.

Cimber vous a battus. 20

L'HOMME.

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

MAJORIEN.

Qui donc vous a chassés jusqu'ici?

L'HOMME.

Les bourrasques,
Les tempêtes, la pluie et la grêle, le vent,

---

20. Spryx vous [brisa]

---

20. *Spryx :* vocable de fantaisie. — *Cimber*, on ne connaît sous le nom de Cimber que Tullius Cimber, meurtrier de César. Mais le poète veut sans doute désigner ici Marius, vainqueur en 101 des Cimbres et des Teutons à Verceil : le surnom de *Cimbricus* a pu être donné à des généraux vainqueurs des Cimbres ; Cimber en est ici l'équivalent.

21. Cette sorte de jeu de mots rappelle le ton gouailleur des héros de nos *Chansons de Gestes* et en particulier celui du comte de Gand dans *Aymerillot* : pour l'équivoque, cf. ici *Groupe des Idylles*, XXI, *Beaumarchais* :

> Que tout soit gaîté, joie, éclat de rire, hymen...
> Et que ton fichu seul ait le droit de bâiller.

L'éclair, l'immensité ; personne de vivant.
Nul n'est plus grand que nous sur la terre où nous sommes.
Nous fuyons devant Dieu, mais non devant les hommes.
Nous voulons notre part des tièdes horizons.
Si tu nous la promets, nous t'aidons. Finissons.
Veux-tu de nous ? La paix. N'en veux-tu pas ? La guerre.

MAJORIEN.

Me redoutez-vous ?

L'HOMME.

Non.

MAJORIEN.

Me connaissez-vous ?

L'HOMME.

Guère.

MAJORIEN.

Que suis-je pour vous ?

L'HOMME.

Rien. Un homme. Le romain.

MAJORIEN.

Mais où donc allez-vous ?

L'HOMME.

La terre est le chemin,
Le but est l'infini, nous allons à la vie.
Là-bas une lueur immense nous convie.
Nous nous arrêterons lorsque nous serons là.

---

27. *Nous t'aidons à ce prix. Sois simple.* Finissons.

MAJORIEN.

Quel est ton nom à toi qui parles?

L'HOMME.

Attila.

---

36. V. Hugo songeait pour la *Légende des Siècles* à un poème sur Attila. D'assez nombreux brouillons fragmentaires de dates différentes trahissent cette préoccupation. Nous donnons ces fragments pp. 220-222.

Date du manuscrit : 6 janvier 1860.

ATTILA

(Appendice à l'*Aide à Majorien*[1].

La Mort, *parlant d'Attila.*

J'aimais cet Attila. Nous étions bien ensemble.
poussait
Fauve, il chassait vers moi le troupeau que j'assemble.
Dans les grandes moissons nous étions de moitié.
Parfois dans mon clairon, et de bonne amitié,
Il donnait quelque coup de gueule formidable.

(Ms. 40, fragment 216.)

Attila. — Son chariot.

L'édifice hideux, colossal, effrayant,

... traîné par trente jougs de bœufs
Roulait, et l'on croyait sur ses axes bourbeux
Entendre le cri sourd des foules étouffées ;
Et sur les deux côtés deux vieillards, deux trophées,
Les bras en croix, les yeux crevés, des trous aux flancs,
Nus
Morts, essuyaient la roue avec leurs cheveux blancs,
Un comte avec son sceptre, un prêtre avec sa crosse,
Pendaient, lugubrement cloués au char féroce.

(Fr. 217.)

...? sombre
[Certe], Attila fut grand et terrible; et durant
[*De l'infini formidable éclaireur*
Tout le temps que brilla cet homme fulgurant,
Les nations restaient la face contre terre,
Sentant luire une foudre et passer un mystère.

(Fr. 218.)

---

1. Les fragments que nous citons ici ne sont pas datés : l'écriture seule permet de les classer à une époque voisine de l'*Aide à Majorien* vers les années 1859-1860.

Si l'homme pouvait voir [le noir monde] invisible
S'il était à la voix des choses accessible,
Ursus n'aurait
Panyas n'eût point dit : on ne me répond pas.
lorsqu'il entendit cette voix et ce pas
cri *au bruit lent*
Car au bruit de sa voix, car au bruit de son pas,
Le Danube sortit de sa chambre profonde ;
l'immense
Il se dressa, le grand échevelé de l'onde,
Et dit : — Je suis vaincu, roi ; c'est humiliant
D'être un dieu qui ne peut rien pour un suppliant ;
Ce fléau vient et j'ai cette
Il vient ; j'ai comme toi son ombre sur la face ;
Mais que puis-je ? hélas, rien. Que veux-tu que je fasse ?
Roi, je songeais à toi lorsque tu m'appelas ;
Roi, je ne suis que fleuve, il est déluge, hélas !
prodigieux
L'être mystérieux que tu prends pour un homme,
Le connais-tu ? Sais-tu, dis, comment il se nomme ?
Pour vous, c'est Attila
C'est Attila pour vous ; pour nous c'est Océan.

(Fr. 219.)

ouvert
Tout s'écroulait ; sous Rome un gouffre était béant ;
... Tout s'écroulait sur Rome.
Et des gouffres
Des abîmes étaient de toutes parts ouverts.
Où donc allait tomber ce lugubre univers ?
On sentait au-dessous des peuples l'insondable.
Un grondement sortait de l'ombre formidable ;
Des hordes arrivaient des bois ou de la mer ;
Tout reprenait la forme horrible de l'enfer,
Et l'œil du genre humain redevenait sauvage.
L'horizon regorgeait de meurtre et de ravage ;
Cent villes flamboyaient sur des sommets fumants ;
Les tours apparaissaient dans des embrasements.
pas
On entendait le *bruit* d'une confuse armée ;
grande
Une *immense*
Tout était flamme et nuit. Alors une fumée.
couvrit
Pleine d'éclairs couvrait tout ce vieux monde-là
laissa
Et, déchirée au fond, laissait voir Attila.

(Fr. 220.)

... Il vient
Et plane avec un bruit d'orage et de colère.
On le voit, dans l'affreux crépuscule polaire,
Approcher et grandir, sombre archange vautour.
(Ses armées.)

Il faut faire un effort pour songer que cet homme
l'Europe
Qui dépeuple le monde et qui va perdre Rome,
Qui fait pencher le monde et qui fait trembler Rome,
Que ce grand chef de horde énorme et triomphant,
Que ce maître hideux, jadis, petit enfant
Riait dans son berceau quand chantait sa nourrice.
pourrisse

(Fr. 221.)

Lég. des S.

horreur !
nuit
Irruption hideuse ! ô deuil ! naufrage amer !
Au lieu de ces bandits si c'eût été la mer,
Notre terre engloutie eût eu moins de ravages
De l'immense océan que de vous, ô sauvages !

(Fr. 222.)

V

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS

II

DE RAMIRE A COSME DE MÉDICIS

L'HYDRE

NOTICE

La courte pièce de l'Hydre n'est qu'un symbole développé en quelques vers. Elle reflète la pensée de V. Hugo, à la date où il l'a composée.

Elle a été écrite le 12 août 1873, douze jours après le retour en France de V. Hugo. Il venait de passer une année à Guernesey, après les mécomptes politiques de 1871, qui l'avaient amené à donner à Bordeaux sa démission de représentant.

Il tombait en pleine réaction. Mac-Mahon était président de la République; le 5 août avait eu lieu l'entrevue de Froshdorf, la restauration de la monarchie, décidée en principe, n'était plus qu'une question de couleur de drapeau, V. Hugo était sans influence auprès des pouvoirs publics; il venait d'intervenir (8 août) en faveur de Rochefort condamné, pour demander qu'on lui épargnât au moins le séjour à Nouméa; de Broglie, son confrère à l'Académie, alors président du Conseil, lui avait répondu par une fin de non-recevoir et d'un ton presque tranchant.

L'horreur de V. Hugo pour la monarchie s'était réveillée. Toutefois, cette histoire d'Hydre reste par ailleurs l'écho possible des légendes que V. Hugo avait dû entendre raconter dans les pays basques, pendant son voyage en Biscaye et en Navarre (1843).

Les légendes de chevaliers qui luttent contre des dragons, des serpents ou des hydres y sont nombreuses [1].

1. On peut lire dans Cerquand, *Légendes et récits populaires du pays basque*, Paris, Ribaud, 1875-1882, pp. 26-46, plusieurs récits de ces combats de chevaliers contre des serpents; on y trouve notamment la légende du Chevalier de Caro, vaincu par un dragon à sept têtes.

Vaisemblablement V. Hugo s'en souvient quand il écrit dans *Paternité* :

> Ils habitent la case Arcol, tour féodale
> Faite par don Maldras qui fut un roi vandale
> Sur un sommet jadis hanté par un dragon[1]...

C'est à la victoire d'un des siens sur une hydre que la famille bayonnaise des Belzunce devait ses armoiries :

« En 1407, raconte Augustin Chaho[2], un serpent monstrueux, sorti des abîmes des Pyrénées, exerçait d'affreux ravages sur les bords de la Nive. Tout désertait les environs d'Irubi, où une grotte servait de retraite à cette *hydre* .. Gaston de Belzunce, à peine âgé de dix-neuf ans, sans autre arme que sa lance, vient défier le monstre en son repaire. Les traditions donnent à cette *hydre* pyrénéenne trois têtes et une queue ardente... Gaston et l'hydre tombèrent dans la Nive, où ils se noyèrent. Le roi de Navarre, Charles III, le Noble, permit à la famille des Belzunce d'ajouter un dragon à l'écu de ses armes. »

---

1. Cf. dans *Paternité* la note du vers 81.

2. Augustin Chaho, *Voyage en Navarre pendant l'insurrection basque* (1830-1835). Paris, Bertrand, 1836, p. 29. Nous citons Augustin Chaho de préférence à d'autres. Car il est plus que probable que V. Hugo lut le *Voyage en Navarre*. Augustin Chaho était un élève de Nodier. Il fut libre-penseur ; il fut exilé comme Hugo au Deux-Décembre. Nous avons de plus rencontré dans la bibliothèque de V. Hugo à Guernesey une *Etude sur Augustin Chaho* par Gustave Lambert. Paris, Dentu, 1860.

L'HYDRE

Quand le fils de Sancha, femme du duc Geoffroy,
Gil, ce grand chevalier nommé l'Homme qui passe,
Parvint, la lance haute et la visière basse,
Aux confins du pays dont Ramire était roi,
Il vit l'hydre. Elle était effroyable et superbe; 5
Et, couchée au soleil, elle rêvait dans l'herbe.
Le chevalier tira l'épée et dit : C'est moi.
Et l'hydre, déroulant ses torsions farouches,
Et se dressant, parla par une de ses bouches,
Et dit : — Pour qui viens-tu, fils de doña Sancha? 10
Est-ce pour moi, réponds, ou pour le roi Ramire? [sire.
— C'est pour le monstre. — Alors c'est pour le roi, beau
Et l'hydre, reployant ses nœuds, se recoucha.

Gaffroy
1. ... femme du duc *Geffroy*
3. *Arriva, lance au poing* et la visière basse.

1-2. Généalogie de pure fantaisie. V. Hugo est à Auteuil, loin de toute documentation possible. Notons toutefois que Geofroy, comte de Catalogue, est cité par Moreri à l'article CATALOGNE.

4. Souvenir venu de la connaissance évidente qu'a eue du moyen âge espagnol l'auteur du *Petit roi de Galice*, du *Jour des Rois* de Masferrer, etc. On lit dans Moreri, art. RAMIRE : « Ramire III, fils de Sanche Ier, luy succéda vers 967 : il étoit alors extrêmement jeune, mais si cruel, si emporté et si débauché qu'en 980 on luy arracha la couronne pour la mettre sur la tête de son cousin Weremond II. »

Date du manuscrit : Auteuil, 12 août 1873.
(Villa Montmorency. Avenue des Sycomores, 5.)

LE ROMANCERO DU CID

NOTICE

Lorsque V. Hugo, sur les instances d'Hetzel[1], se décida à se mettre aux Petites Epopées, la première inspiration à laquelle il revint fut celle des Romances du Cid.

C'est en juillet 1825, trente et un ans auparavant, que, pour la première fois, il avait tenté de tirer un poème des Romances espagnoles du Cid : sur un brouillon des *Deux Archers* (*Odes et Ballades*) daté du 25 juillet 1825, on rencontre ces deux vers, première amorce d'une adaptation :

... tapis
Chimène eut sa gorgerette
Pleine de fleurs et d'épis.

Ces deux vers figurent sans changement, en 1856, dans la cinquième strophe du *Souvenir de Chimène*[2].

---

1. Cf. Paul Berret, *la Philosophie de V. Hugo*, p. 11-15.

2. V. Hugo songea-t-il, lorsqu'il revint au Romancero, à changer de mètre ? On rencontre en effet dans le fragment 226 du ms. 40 les vers suivants :

Ne vous figurez pas
N'attendez pas de moi que je flatte. Non ! j'aime
Rien de plus
Voilà tout, comme on fait dans les monts, dans les bois;
Ma manière d'aimer fait crier quelquefois :
Des langues de lion le lèchement est rude.

En 1825, il y avait deux ans qu'Abel Hugo avait publié ses *Romances historiques* (1823), et annoncé la publication d'une traduction des *Romances sur le Cid*[1].

C'était l'époque où V. Hugo fréquentait Nodier et Emile Deschamps. Emile Deschamps avait rendu compte dans la Muse française de la traduction en vers des Romances du Cid par Creuzé de Lessert, et précédemment Abel Hugo en avait fait un bref éloge dans une note de ses *Romances historiques*.

Souvenirs bien lointains[2]! Et combien d'autres s'étaient interposés entre cette première curiosité du jeune poète pour l'Espagne et le retour en 1856 à une inspiration qu'à vrai dire, l'auteur des *Orientales*, d'*Hernani*, de *Ruy Blas* n'avait jamais délaissée. Faut-il rappeler qu'en 1843 il avait voyagé en Espagne, entretenu des relations avec Roger de Beauvoir, l'auteur de la *Porte du Soleil*, avec le baron Taylor qui publia un volume sur les *Pyrénées*, avec Théophile Gautier, à qui *Tra los Montes* valut un succès de librairie?

Il n'entre pas ici dans notre dessein de remonter à toutes les causes qui attachèrent V. Hugo à l'inspiration espagnole[3] : ce que nous nous proposons de déterminer, ce sont les sources directes auxquelles le poète a pu puiser en 1856 et le caractère tout particulier de son inspiration à cette date.

*
* *

Nombreuses sont les études et les traductions que V. Hugo

Les montagnes, Seigneur, ne se dérangent pas.
ou les montagnes n'ont pas entre elles de façon
ou les montagnes n'ont pas ces politesses-là.
Le Mont-Blanc à l'Etna ne fait pas de visites.

Mais il se peut aussi que ces alexandrins aient été composés pour le *Cid Exilé*.

1. « Le nombre des Romances sur le Cid empêche de les insérer dans ce volume. En attendant la publication de la traduction que j'en ai faite, je vais placer ici un chapitre d'une chronique fort rare sur ce héros. Les personnes qui seraient curieuses de connaître les romances sur le Cid avant la publication du volume qui les contiendra toutes peuvent consulter les excellentes imitations que le marquis de Paulmy en a insérées dans la Bibliothèque des Romans (juillet 1783, tome II) et les imitations en vers de ces mêmes romans que M. Creuzé de Lessert vient de publier. » — Abel Hugo, *Romances historiques*, 1823, p. 56, note IV.

2. Sur toutes ces questions et sur la connaissance que V. Hugo pouvait avoir de la langue espagnole, cf. Paul Berret, *Le Moyen-Age dans la Légende des Siècles et les sources de V. Hugo*. Paris, Paulin, 1911, p. 80-87.

3 Cf. *Ibid.*, p. 114-132, et dans la Collection des Grands Écrivains de la France, *Légende des Siècles de 1859*, Notice sur le *Petit Roi de Galice*.

avait pu lire de 1825 à 1856 et dont il a pu garder quelques souvenirs.

La Bibliothèque des Romans avait en décembre 1782, dans les notes d'une nouvelle intitulée la *Fouine de Séville*, donné la version française d'une Romance du Cid : *Les recommandations de Rodrigue à Chimène avant la bataille*. En juillet 1783, réunissant toutes les romances publiées qu'il connaissait sur le Cid, le marquis de Paulmy leur avait consacré la presque totalité de la livraison mensuelle[1]. Abel Hugo recommandait la lecture du marquis de Paulmy en même temps que celle de Creuzé de Lessert. Signalons, en 1830, une adaptation des Romanceros du Cid par le chevalier de Regnard (Paris, Ancelin), puis, en 1836, les analyses et les citations de Cornille dans ses *Souvenirs d'Espagne* (Paris, Bertrand, 1836), la traduction en prose avec texte en regard d'Antony Rénal (*Le Romancero du Cid*, Paris, Baudry, 1842, 2 vol.[2]), celle du Romancero général par Damas Hinard (Paris, Delahayes, 1844, 2 vol.), dont Ch. Magnin fit l'éloge dans la *Revue des Deux Mondes* (1er août 1847). Entre temps, A. Jubinal, dont on connaît les rapports avec V. Hugo, avait traduit, dans la *France Littéraire* du 11 juillet 1841, le Poème du Cid.

Quelle que soit l'aptitude de V. Hugo à transposer ses lectures dans le ton de l'épopée, il faut bien constater, à lire ces adaptations et ces traductions, qu'elles sont aussi éloignées que possible de la vigueur et de la couleur de l'œuvre de V. Hugo. D'un Creuzé de Lessert, par exemple, Emile Deschamps loue vaguement la grâce et la souplesse d'esprit : en réalité, il n'y a chez de Lessert que banale élégance et imprécision, et il faut faire grand effort pour dégager de ce fatras de fadeurs la vision d'un Cid, analogue à celui de V. Hugo.

Même fadeur chez le chevalier de Regnard. La traduction d'A. Rénal suit de près, il est vrai, le texte espagnol ; mais la confrontation des vers de V. Hugo avec la prose d'Antony Rénal aussi bien qu'avec les versions de Creuzé de Lessert, de Regnard et de Cornille ne décèle aucune similitude décisive.

Restent l'article très incomplet de Jubinal dans la *France littéraire* en 1841 et le *Romancero général* de Damas Hinard en 1844.

---

1. De la page 3 à la page 121. La Table donne les titres suivants : L'Histoire en romances du très valeureux chevalier Don Rodrigue de Bivar, le fier Cid Campéador, p. 3. Histoire du Cid sous le règne de Ferdinand, p. 36. Histoire du Cid sous le règne de Don Sanche le Fort, p. 87. Histoire du Cid sous le règne d'Alphonse VI le Brave, p. 111.

2. On lira avec fruit les *Observations préliminaires* d'A. Rénal, où il étudie et critique l'œuvre de ses devanciers.

On connaît ce que V. Hugo doit à Jubinal pour *Aymerillot* et le *Mariage de Roland*. Il y a lieu de présumer que, pour l'*Aigle du Casque*, Jubinal, par des lettres ou des conversations, a complété ce que contenaient les articles du *Journal du Dimanche*. A-t-il fait de même après avoir donné à V. Hugo son article sur le *Poème du Cid*? Et quant au Romancero général, Damas-Hinard a-t-il été signalé à V. Hugo par Jubinal, et V. Hugo l'a-t-il lu [1]? On est réduit aux conjectures; car V. Hugo ne possédait dans sa bibliothèque de Guernesey ni de Lessert, ni de Regnard, ni Cornille, ni Damas-Hinard; nous n'avons pas trouvé non plus la *France littéraire*, dans les revues dépareillées qu'il avait conservées.

Mais, parmi les lectures anciennes qui ont pu laisser des traces dans la mémoire de V. Hugo, il en est une qui peut être relevée avec quelque vraisemblance. C'est le recueil de romances du Marquis de Paulmy dans la *Bibliothèque des Romans*, signalée, comme nous l'avons dit par Abel Hugo dans ses *Romances historiques*; cette adaptation était la plus répandue au temps de la jeunesse du poète : elle est faite dans le ton et le goût des volumes du Comte de Tressan parus dans la même collection, le *Roland Furieux*, l'*Amadis des Gaules*, vieux livres que V. Hugo aimait et qu'il avait emportés à Guernesey; enfin les similitudes qu'on peut constater entre le *Romancero* de V. Hugo et le Romancero espagnol [2] proviennent presque toutes des passages réunis par le marquis de Paulmy sous le titre de *Les Belles Romances de la querelle d'Alfonse et du Cid* : partout ailleurs les griefs du Cid sont disséminés et dispersés : ils sont là artificiellement rassemblés et groupés, dans deux discours, l'un du Cid, l'autre de Chimène [3].

*
* *

Au reste, les souvenirs du *Romancero*, quelle que soit leur provenance, épars et rares dans la mémoire de V. Hugo, sont, pour la

---

1. On rencontre dans le *Petit Roi de Galice* (décembre 1858) un souvenir possible des Romances de Gaifferos, v. 336-338.

2. Nous les indiquons dans les notes du texte.

3. Ajoutons que la Bibliothèque des Romans est, à notre connaissance, presque seule avec V. Hugo et Jubinal (article cité de la *France littéraire*) à donner au cheval du Cid le nom de Babieça avec un *ç*. Les autres traducteurs ou adaptateurs des Romances du Cid impriment tous Babieca avec un *c* dur. Creuzé de Lessert dit correctement : « Le fier Babieca » ; le chevalier de Regnard et A. Rénal orthographient Babiéca, et Alexandre Dumas dans la première édition de ses *Impressions de Voyage en Espagne* (1847) écrit Rabieca.

Légende des Siècles, enchâssés dans une composition dont la destination est complètement différente de celle du poème espagnol.

Le Romancero du Cid fait partie, dans la *Légende des Siècles*, d'un groupe de poèmes, *Le Cid Exilé* (11 février 1859), *Bivar* (16 février 1859), *Paternité* (4 janvier 1875), dont l'ensemble dénonce d'une manière manifeste l'intention de V. Hugo.

Il y a là autant de portraits en pied de la personne du poète et du politique. V. Hugo s'est complaisamment assimilé au Cid, jusque dans les moindres détails, et lui a prêté tout d'abord ses sentiments, ses révoltes d'exilé, ses rancunes à l'égard de Napoléon III, puis ses expansions de piété filiale : on reconnaît même chemin faisant, à maints détails, les travers ordinaires de la vanité du poète.

Il n'y a donc pas lieu de rechercher ici le degré de vérité du cadre légendaire où apparaît le héros de la *Légende des Siècles*. Le roi auquel le Cid de V. Hugo adresse ses reproches est un personnage, sinon de pure imagination, du moins de généralisation tendancieuse. Nous ne trouvons en lui avec exactitude aucun des rois sous lesquels a vécu le Cid, ni Ferdinand I (1035), ni Don Sanche II (1065), ni Alphonse VI (1072-1109), encore moins le Don Sanche des Romances, Don Sanche le Vaillant qui fait à la fin du Romancero espagnol l'éloge funèbre du Cid. Le Don Sanche de la *Légende des Siècles* est un usurpateur injuste qui méconnaît le mérite d'un héros. La figure qui se dessine et qui se précise, à mesure que s'accumulent les reproches de l'exilé de Bivar, c'est, en dépit de la couleur espagnole du cadre, celle de Napoléon III. C'est sur elle que pleuvent à coups redoublés, comme des balles de jeu de massacre, les vers cinglants du poète.

Par là l'inspiration du *Romancero du Cid* n'est guère différente de celle de *Ratbert*.

Bibliographie.

G. Lanson. *Emile Deschamps et le Romancero*. Revue d'Histoire littéraire de la France, t. VI, 1899.

M. Rösler. Sur les sources de la Légende des Siècles « Le Romancero du Cid », « Bivar », « Le Cid Exilé ». Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, 1er mai 1911.

LE ROMANCERO DU CID

I

L'ENTRÉE DU ROI.

Vous ne m'allez qu'à la hanche;
Quoique altier et hasardeux,
Vous êtes petit, roi Sanche;
Mais le Cid est grand pour deux.

Quand chez moi je vous accueille 5
Dans ma tour et dans mon fort,
Vous tremblez comme la feuille,
Roi Sanche, et vous avez tort.

Titre : L'ACCUEIL DU CID. *Comment le Cid reçoit le roi*
LES PAROLES DU CID. [LES SEMONCES DU CID]

1. L'Entrée du Roi. — Les titres des paragraphes numérotés ne figurent pas dans le ms.

1-40. On rencontre dans le manuscrit une première rédaction des strophes 1 à 10 qui se suivaient d'abord dans un ordre différent : la strophe 10 venait immédiatement après la strophe 3, la strophe 4 fut ajoutée ensuite dans la marge droite, les strophes 5 et 6 dans la marge gauche ; puis strophes primitives du milieu de la page, additions de la marge droite et de la marge gauche furent numérotées ; l'ordre définitif ne fut établi que sur la copie qui constitue la première page du manuscrit.

3. ... [don] Sanche ;

6. *Sous* ma *herse* et...

Sire, ma herse est fidèle ;
Sire, mon seuil est pieux ; 10
Et ma bonne citadelle
Rit à l'aurore des cieux.

Ma tour n'est qu'un tas de pierre,
Roi, mais j'en suis le seigneur ;
Elle porte son vieux lierre 15
Comme moi mon vieil honneur.

Mes hirondelles sont douces ;
Mes bois ont un pur parfum ;
Mes nids n'ont pas dans leurs mousses
Un cheveu pris à quelqu'un. 20

9-10. *a*) *Chez moi les tours sont fidèles*
Chez moi le lierre est pieux.
b) *Seigneur,* ma herse est fidèle;
Seigneur...
11. *a*) *et le nid des hirondelles*
b) et ma *vieille* citadelle
17 à 20. Première rédaction :

Cette vieille pierre
Cette muraille
Oui, ma forteresse est douce;
ce
Dieu dans mon lierre est caché;
Ces
Mes nids n'ont pas dans leur mousse,
Un cheveu mal arraché.

---

9. Le Cid fut exilé quelque temps par le roi Sanche II pour n'avoir pas voulu forcer Dona Orhaca, sœur du roi, à céder Zamora à son frère. Mais cet exil fut de courte durée, et le Romancero espagnol ne fait mention à cette date d'aucune plainte du Cid.

18-20. Cf. *Bibliothèque des Romans*, vol. 65, juillet 1873, p. 147-148. « Je suis un homme qui ne fait tort à aucun de ses amis..., un homme qui, lorsqu'il se couche, ne veille pas pour rêver à des moyens de s'emparer de la terre d'autrui... Enfin, je suis un homme que qui que ce soit peut interroger et qui peut développer son âme sans rougir et sans mentir. »

Tout passant, roi de Castille,
More ou juif, rabbin, émir,
Peut entrer dans ma bastille
Tranquillement, et dormir.

Je suis le Cid calme et sombre 25
Qui n'achète ni ne vend,
Et je n'ai sur moi que l'ombre
De la main du Dieu vivant.

Cependant je vous admire,
Vous m'avez fait triste et nu, 30
Et vous venez chez moi, sire;
Roi, soyez le mal venu.

II

SOUVENIR DE CHIMÈNE.

Si le mont faisait reproche
A l'air froid, aigre et jaloux,
C'est moi qui serais la roche, 35
Et le vent ce serait vous.

Roi, j'en connais qui trahissent,
Mais je suis le vieux soumis;

---

21 à 28. Addition marginale.
29. Cependant je *dois le dire*
30. ... [seul] et nu

---

25. Cf. le même mouvement au début de la romance espagnole : « Je m'appelle Rodrigue, ou le Cid Campeador... Je suis un homme à qui... » B. R., *Ibid.*, p. 146-147.

30. Cf. B. R., *Lettre du Cid, ibid.*, p. 154 : « Un pauvre dépouillé à qui vous n'avez rien laissé ».

Tous vos amis me haïssent,
Moi je hais vos ennemis. 40

Et dans mon dédain je mêle
Tous vos favoris, ô roi;
L'épaisseur de ma semelle
Me suffit entre eux et moi.

Roi, quand j'épousai ma femme, 45
J'eus à me plaindre de vous;
Pourtant je n'ai rien dans l'âme,
Dieu fut grand, le ciel fut doux,

L'évêque avait sa barette;
On marchait sur des tapis; 50
Chimène eut sa gorgerette
Pleine de fleurs et d'épis.

J'avais un habit de moire
Sous l'acier de mon corset.

---

45. Roi, quand j'épousai *Chimène*
46. *Je fus mécontent* de vous
47. Pourtant, je n'ai *pas de haine*
Les vers 49-52 sont d'une autre encre que celle des strophes qui suivent (cf. note).
49. Ms. : barrette.
53-54. *Elle avait doublé de moire*
Le fer de mon noir corset.

---

50. Cf. B. R., *ibid.*, p. 70-71 : « On jetoit du bled par les fenêtres; tant de bled que le Roi en eut plein les plis de son chapeau, et la modeste Chimène tout plein sa gorgerette. Malgré la présence de la Reine, le Roi, qui étoit encore verd, tiroit les grains un à un de la gorgerette de Chimène ».

53. Dans la B. R., le costume de noces du Cid, très compliqué, est minutieusement décrit depuis la jazerine à franges jusqu'au mouchoir plié en deux à la ceinture (p. 70). Un seul détail est voisin du vers 53 : « Sur le *satin* tombait un collet de cuir tailladé. »

Je ne garde en ma mémoire 55
Que le soleil qu'il faisait.

Entrez en paix dans ma ville.
On vous parlerait pourtant
D'une façon plus civile
Si l'on était plus content. 60

III

LE ROI JALOUX.

Parce que, Léon, la Manche,
L'Ebre, on vous a tout donné,
Et qu'on était grand, don Sanche,
Avant que vous fussiez né,

Est-ce une raison pour être 65
Vil envers moi qui suis vieux?
Roi, c'est trop d'être le maître
Et d'être aussi l'envieux.

Nous, fils de race guerrière,
Seigneur, nous vous en voulons 70
Pour vos rires par derrière
Qui nous mordent les talons.

---

63. ... [roi] Sanche
Fourbe
66. *Lâche* envers moi qui suis vieux?
69. Nous, *gens* de race guerrière
70. *O roi,...*

---

61. La Manche, province d'Espagne, située en partie sur le territoire de Tolède, conquis par Alfonse VI en 1085. « Alfonse VI dit le vaillant conquit [Tolède sur les Maures] en 1685 ». Moreri. Art. Tolède.

Est-ce qu'à votre service
Le Cid s'est estropié
Au point d'avoir quelque vice 75
Dans le poignet ou le pié,

Qu'il s'entend, sans frein ni règle,
Moquer par vos gens à vous?
Ne suis-je plus qu'un vieux aigle
A réjouir les hiboux? 80

Roi, qu'on mette, avec sa chape,
Sa mître et son palefroi,
Dans une balance un pape
Portant sur son dos un roi;

Ils pèseront dans leur gloire 85
Moins que moi, Campeador,
Quand le roi serait d'ivoire,
Quand le pape serait d'or!

IV

LE ROI INGRAT.

Je vous préviens qu'on me fâche,
Moi qui n'ai rien que ma foi, 90

---

l'épaule
76. Dans *le poing ou dans* le pié
77-80. Addition marginale.
77. *Qu'on l'entend ..*
79. Ne suis-je *donc*
89-104. Addition marginale.

---

73. *Qui nous mordent les talons.* Faut-il voir l'origine de cette image dans les plaintes de Chimène. B. R., p. 137-138. « Tu marches environné de chiens qui te caressent aujourd'hui, et qui se jetteront sur toi au premier faux-pas pour te dévorer? »

85. Cf. l'attitude de Rodrigue à l'égard du pape et des rois dans *Le Cid sous le roi Don Sanche.* Damas-Hinard, tome II, 2e partie, p. 68. Il se trouve fortuitement dans cette romance un fauteuil d'ivoire, destiné à l'un des rois présents.

Lorsqu'étant homme, on est lâche,
Et qu'on est traître, étant roi.

Je sens vos ruses sans nombre;
Oui, je sens tes trahisons.
Moi pour le bien, toi pour l'ombre, 95
Dans la nuit nous nous croisons.

Je te sers, et je m'en vante;
Tu me hais et tu me crains;
Et mon cheval t'épouvante
Quand il jette au vent ses crins. 100

Tu te fais, tristes refuges,
Adorer soir et matin
En castillan par tes juges,
Par tes prêtres en latin.

Roi, si deux et deux font quatre, 105
Un fourbe est un mécréant.
Quant à moi, je veux rabattre
Plus d'un propos malséant.

---

92. Et qu'on est *fourbe*
Oui, je te sens, ô
93. *Je te sens, ô mon roi sombre*
Tu me fais
94. *Me faire des* trahisons
95. ... *vous* pour l'ombre
100. *avec le vent de ses crins*
105-112. Seconde addition marginale.
107. ... [j'en] veux rabattre
108. Ms. : mal séant.

93-96. Ici commencent les allusions à la situation réciproque de V. Hugo et de Napoléon III.

103-104. Cf. dans les *Châtiments* les invectives de V. Hugo contre la magistrature et le clergé de Napoléon III.

Quand don Sanche est dans sa ville,
Il me parle avec hauteur; 110
Je suis un bien vieux pupille
Pour un si jeune tuteur.

Je ne veux pas qu'on me manque.
Quand tu me fais défier
Par ton clerc à Salamanque, 115
A Jaen par ton greffier;

Quand, derrière tes murailles
Où tu chasses aux moineaux,

114-116. *a*) Quand *on insulte le Cid.*
Du greffe de Salamanque
Jusqu'au gué d'Almonacid
114. *b*) Quand [je me vois]...

111-124. C'est sans doute ici que V. Hugo aurait pu placer les fragments ci-dessous (Ms. 40, fr. 224 et 225) :

J'ai cette habitude prise
Et je la trouve à mon gré
Et ce n'est pas, barbe grise,
j'en
Certes que je changerai
(Fr. 224.)

A la terre, où sur des chaumes
Votre aïeul Sanche régna
J'ai rattaché trois royaumes
Mon aiguille est Tizona.

Mais craignez de me combattre,
Roi, car le Cid
Car Ruy Diaz, votre aîné,
Ayant construit, peut abattre,
Et reprendre ayant donné.

Prenez garde ou, je le jure,
A votre royal manteau
Vous avez une couture
Que découdra mon couteau.
(Fr. 225.)

Deux raisons ont pu faire écarter ce développement : la rébellion, ainsi formulée, rendait peu vraisemblable l'attitude du Cid à la fin du poème : on remarquera ici que la seule menace faite est exprimée au conditionnel. A cette raison de fond s'ajoute une raison de forme : les images empruntées à la couture sont peu épiques, elles auraient paru trop nombreuses, puisqu'on en rencontre encore une semblable aux vers 507-508.

115-116. Que le clerc d'un roi des Castilles soit dans le voisinage de son souverain, à Salamanque, dont l'université est célèbre, rien de plus normal, mais que penser de la présence du greffier à Jaen, à 350 kilomètres de Madrid, quand on constate que Jaen ne fut reprise sur les Mores qu'en 1246, presque deux siècles après le Cid ?

Roi, je t'entends qui me railles,
Moi, l'arracheur de créneaux, 120

Je pourrais y mettre un terme ;
Je t'enverrais, roi des Goths,
D'une chiquenaude à Lerme
Ou d'un soufflet à Burgos.

V

LE ROI DÉFIANT.

Quand je songe en ma tanière 125
Mordant ma barbe et rêvant,
Regardant dans ma bannière
Les déchirures du vent,

Ton effroi sur moi se penche.
Tremblant, par tes alguazils 130
Tu te fais garder, roi Sanche,
Contre mes sombres exils.

Moi, je m'en ris. Peu m'importe
O roi, quand un vil gardien

---

124. *Et* d'un soufflet...
La strophe 125-128 figurait d'abord en marge du vers 104.
129-140. Addition marginale qui faisait d'abord suite au vers 104.
133-140. Première rédaction :

Moi, je m'en ris. [Que] m'importe
Que l'être qui, dans Jaen,
Couche en travers de la porte
Soit un homme ou soit un chien !
D'ombre en vain tu t'environnes ;
Ma colère un jour pensa
Prendre l'or de tes couronnes
Pour ferrer Babieça.

---

124. *Roi des Goths* : terme dédaigneux. On sait que les Goths se maintinrent longtemps dans les Asturies, où ils furent vaincus par Pélage. Les fils aînés des rois d'Espagne portèrent plus tard le titre de princes des Asturies. Je tiens de Paul Meurice que V. Hugo avait lu l'*Histoire des Goths* de Jordanès.

Couche en travers de ta porte, 135
Qu'il soit homme ou qu'il soit chien!

Tu dis à ton économe,
A tes pages blancs ou verts :
— « A quoi pense ce bonhomme
« Qui regarde de travers? 140

« A quoi donc est-ce qu'il songe?
« Va-t-il rompre son lien?
« J'ai peur. Quel est l'os qu'il ronge?
« Est-ce son nom ou le mien?

« Qu'est-ce donc qu'il prémédite? 145
« S'il n'est traître, il en a l'air.
« Dans sa montagne maudite
« Ce baron-là n'est pas clair.

« A quoi pense ce convive
« Des loups et des bûcherons? 150
« J'ai peur. Est-ce qu'il ravive
« La fraîcheur des vieux affronts?

« Le laisser libre est peu sage ;
« Le Cid est mal muselé. » —
Roi, c'est moi qui suis ma cage 155
Et c'est moi qui suis ma clé.

C'est moi qui ferme mon antre ;
Mes rocs sont mes seuls trésors ;

---

141. *Tu te dis : Ruy Diaz songe.*
145-148. Addition marginale.
146. S'il *n'attaque...*

140-154. C'est évidemment un discours de Napoléon III à propos de V. Hugo exilé. Les deux derniers vers, qui trahissent les inquiétudes que V. Hugo prêtait à l'empereur, sont caractéristiques. Aucun point de contact avec le Romancero espagnol.

Et c'est moi qui me dis : rentre !
Et c'est moi qui me dis : sors ! 160

Soit que je vienne ou que j'aille,
Je tire seul mon verrou.
Ah ! tu trouves que je bâille
Trop librement dans mon trou !

Tu voudrais dans ma vieillesse, 165
Comme un dogue dans ta cour,
M'avoir, moi, le Cid, en laisse,
Et me tenir dans ma tour,

Et me tenir dans mes lierres,
Gardé comme les brigands... — 170
Va mettre des muselières
Aux gueules des ouragans !

VI

LE ROI ABJECT.

Roi que gêne la cuirasse,
Roi qui m'as si mal payé,

161-168. Première rédaction :

Oh ! que je vienne et que j'aille
Cela te semble alarmant
Ah ! ta trouves que je bâille
Encor trop commodément,

Et dans ta miséricorde
Roi, ta voudrais, nuit et jour,
M'avoir au bout d'une corde
Et me tenir dans ma tour,

161. *Ah ! ta ne veux pas* que j'aille
161. *Ta veux tirer...*
166. Comme *le chien de* ta cour
170. *Lié* comme les brigands
173-184. Addition marginale.

Tu fais douter de ta race ; 175
Et, dans sa tombe ennuyé,

Ton vieux père, âme loyale,
Dit : — Quelque bohémien
A dans la crèche royale
Mis son fils au lieu du mien ! — 180

Roi, ma meilleure cuisine
C'est du pain noir, le sais-tu,
Avec quelque âpre racine,
Le soir quand on s'est battu.

M'as-tu nourri sous ta tente, 185
Et suis-je ton écolier ?
M'as-tu donné ma patente
De comte et de chevalier ?

Roi, je vis dans la bataille.
Si tu veux, comparons-nous. 190
Pour ne point passer ta taille,
Je vais me mettre à genoux.

Pendant que tu fais tes pâques
Et que tu dis ton credo,
Je prends les tours de Saint-Jacques 195
Et les monts d'Oviédo.

---

185. M'as-tu *dressé*...

177-180. Allusion possible à la naissance illégitime de Napoléon III.

189 et 198-200. Cf. B. R., *ibid.*, p. 147 : « Je suis un homme à qui l'on ne voit pas, deux fois dans la semaine, quitter ses armes ; qui ne dort guère que sous des tentes. »

195-196. Il s'agit de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ce sont là des conquêtes que la légende prête en effet au Cid.

Je ne m'en fais pas accroire.
Toi-même tu reconnais
Que j'ai la peau toute noire
D'avoir porté le harnais. 200

Seigneur, tu fis une faute
Quand tu me congédias ;
C'est mal de chasser un hôte,
Fou de chasser Ruy Diaz.

Roi, c'est moi qui te protége. 205
On craint le son de mon cor.
On croit voir dans ton cortége
Un peu de mon ombre encor.

Partout, dans les abbayes,
Dans les forts baissant leurs ponts, 210
Tes volontés obéies
Font du mal, dont je réponds.

Roi par moi ; sans moi, poupée !
Le respect qu'on a pour toi,
La longueur de mon épée 215
En est la mesure, ô roi !

201-216. Addition marginale.
213. *Ta dague, je l'ai trempée.*

---

201. Cf. B. R., *ibid.*, p. 136 : « Tu le bannis ! dit Chimène dans ses plaintes, simple que tu es ! »

205-216. Cf. B. R., *ibid.*, p. 134 : « Réjouissez-vous, Monarque Alfonse, que les Maures de là-bas respectent le nom du Cid : Quand ils ne le respecteront plus, ils ne vous craindront guères », et, p. 136, Chimène dit : « Tu lui laisses emporter son épée. Tu ne la redemanderas pas jusqu'à la première bataille... C'est pour vous suppléer tous dans votre incapacité qu'il s'est rendu si redoutable. »

Ce pays ne connaît guère,
Du Tage à l'Almonacid,
D'autre musique de guerre
Que le vieux clairon du Cid. 220

Mon nom prend toute l'Espagne,
Toute la mer à témoin ;
Ma fanfare de montagne
Vient de haut et s'entend loin.

Mon pas fait du bruit sur terre, 225
Et je passe mon chemin
Dans la rumeur militaire
D'un triomphateur romain.

Et tout tremble, Irun, Coïmbre,
Santander, Almodovar, 230

---

218. *a*) *d'Andorre en Almonacid*
b) *de Vic jusqu'à Bajazid*
221-226. Addition marginale.
230. *Vic, Tortose,* Almodovar

---

217. L'*Almonacid* est donné comme un affluent de l'Ebre par Moreri. Art. Ebre. « Entrant ensuite dans l'Aragon, l'Ebre passe à Saragosse et reçoit la Guerra, Almonacid, Rio Martin, Rio Guadalo, l'Alcanadre et l'Alagas qui sépare d'un côté l'Aragon de la Catalogne. »

229-230. *Irun, Coïmbre, Santander, Almodovar.* Tous ces noms, dont la situation géographique est très différente, ont été choisis par V. Hugo pour leur sonorité. Le « timbre des cymbales de Bivar » l'a incité à rechercher un effet d'harmonie imitative : la musique de sa phrase passe des sons sourds et grêles, Irun, Coïmbre, aux sons larges et retentissants, Santander, Almodovar. L'Histoire du Cid n'est pour rien, semble-t-il, dans ce choix. Pour ceux qui seraient curieux de préciser l'emplacement de ces villes, la carte à consulter est celle que V. Hugo posséda pendant son voyage en Espagne, celle du Guide Quétin, revue par Richard : *Guide en Espagne et en Portugal*, précédé de dialogues français-espagnols à l'usage du voyageur et

Sitôt qu'on entend le timbre
Des cymbales de Bivar.

VII

LE ROI FOURBE.

Certe, il tient moins de noblesse
Et de bonté, vois-tu bien,
Roi, dans ton collier d'Altesse, 235
Que dans le collier d'un chien !

Ta foi royale est fragile.
Elle affirme, jure et fuit.
Roi, tu mets sur l'évangile
Une main pleine de nuit. 240

Avec toi tout est précaire,
Surtout quand tu t'es signé
Devant quelque reliquaire
Où le saint tremble indigné.

A tes traités, verbiage, 245
Je préférerais souvent

---

232. Des *timbales* de Bivar
235. *Dans ton collier d'or, altesse*
237-244. Addition marginale, remplaçant la strophe biffée :

Ton jurement est fragile
Ton affirmation fuit ;
Et ta mets sur l'évangile
Une main pleine de nuit.

241. Tout d'abord cette strophe commençait ainsi :

Quand sur quelque reliquaire
Où le saint tremble indigné.

---

accompagné d'une carte routière (Paris, Maison, 1841, in-18). Cette carte donne, conformes à l'orthographe de V. Hugo, Almonacid, près de Tolède, et Almodovar près de Ciudad-Real.

Les promesses du nuage
Et la parole du vent.

La parole qu'un roi fausse
Derrière les gens trahis, 250
N'est plus que la sombre fosse
De la pudeur d'un pays.

Moi, je tiens pour périls graves,
Et je dois le déclarer,
Ce qu'en arrière des braves 255
Les traîtres peuvent jurer.

Roi, vous l'avouerez, j'espère,
Mieux vaut avoir au talon
Le venin d'une vipère
Que le serment d'un félon. 260

Je suis dans ma seigneurie,
Parlant haut, quoique vassal.
Après cela, je vous prie
De ne pas le prendre mal.

VIII

LE ROI VOLEUR.

Roi, fallait-il que tu vinsses 265
Pour nous écraser d'impôts?
Nous vivons dans nos provinces,
Pauvres sous nos vieux drapeaux.

Nous bravons tes cavalcades.
Sommes-nous donc des vilains 270
Pour engraisser des alcades
Et nourrir des chapelains?

---

257. Roi, *tu l'avoueras...*

Quant à payer, roi bravache,
Jamais ! et j'en fais serment.
Ma ville est-elle une vache 275
Pour la traire effrontément?

Je vais continuer, sire,
Et te parler du passé,
Puisqu'il est bon de tout dire
Et puisque j'ai commencé. 280

Roi, tu m'as pris mes villages,
Roi, tu m'as pris mes vassaux ;
Tu m'as pris mes grands feuillages
Où j'écoutais les oiseaux ;

Roi, tu m'as pris mon domaine, 285
Mon champ, de saules bordé ;
Tu m'allais prendre Chimène,
Roi, mais je t'ai regardé.

Si les rois étaient pendables,
Je t'aurais offert déjà 290
Dans mes ongles formidables
Au gibet d'Albavieja.

---

275. *L'Espagne* est-elle une vache

287-288. Dans le Romancero espagnol, B. R., v. 65, p. 71, Chimène se défend seule par l'indifférence et Rodrigue ne s'en mêle point. Le roi, « qui est encore verd », retire complaisamment des grains de blé de la gorgerette de Chimène (cf. vers 51-52) : « Mais c'est en vain que le Roi veut égayer la Chimène et lui faire dire quelque chose de gaillard. »

291-292. *Albavieja* : Albe-la-Vieille. Sans aucun doute il s'agit d'Albe de Tormes, où se trouvait le palais habité par le terrible duc d'Albe. L'association d'idées explique sans difficulté la présence du gibet. Alba est de plus le lieu d'une des victoires du général Hugo. Cf. la note 2 du *Cid Exilé*.

D'ombre en vain tu t'environnes;
Ma colère un jour pensa
Prendre l'or de tes couronnes 295
Pour ferrer Babieça.

Je suis plein de rêves sombres,
Ayant, vieux suspect vainqueur,
Toute ma gloire en décombres
Dans le plus noir de mon cœur. 300

IX

LE ROI SOUDARD.

Quand vous entrez en campagne,
Louche orfraie au fatal vol,
On ferait honte à l'Espagne
De vous nommer espagnol.

---

297. Je suis plein de *pensers* sombres
IX. Numéroté primitivement III, puis IV.
302. *a*) ... au *sombre* vol
b) ... au *triste* vol

---

296. *Babieça.* Le cheval du Cid avait été nommé par Rodrigue lui-même Babiéca (par un c dur); lorsque le parrain de celui qui fut le Cid lui fit choisir un cheval, Rodrigue avait pris un affreux et chétif poulain : « Babieca (c'est-à-dire : Nigaud), lui dit son parrain, tu as mal choisi ! — Non, répliqua Rodrigue, celui-ci sera un bon cheval et il aura nom Babieca ». Cf. Damas-Hinard, note 37 de la page 57, tome II du *Romancero général.* — Hugo fait donc erreur en écrivant Babieça, par un ç. Cf. notice p. 232.

IX. Tout ce développement, ainsi que celui qui précède (VIII) et ceux qui suivent (X, XI, XII, XIII), n'offre rien de commun avec le *Romancero espagnol.* C'est le thème banal sur les rois conquérants et pillards, tel qu'on le rencontre dans *Masferrer* et dans le *Jour des Rois.*

Sire, on se bat dans les plaines, 305
Sire, on se bat dans les monts ;
Les campagnes semblent pleines
D'archanges et de démons.

On se bat dans les provinces ;
Et ce choc de boucliers 310
Va de vous les petits princes
A nous les grands chevaliers.

Les rocs ont des citadelles
Et les villes ont des tours
Où volent à tire d'ailes 315
Les aigles et les vautours.

La guerre est le cri du reitre,
Du vaillant et du maraud,
Un jeu d'en bas, et peut-être
Un jugement de là-haut ; 320

La guerre, cette aventure
Sur qui plane le corbeau,
Se résout en nourriture
Pour les bêtes du tombeau ;

Le chacal se désaltère 325
A tous ces sanglants hasards ;
Et c'est pour les vers de terre
Que travaillent les césars ;

Les camps sont de belles choses ;
Mais l'homme loyal ne croit 330

---

316. Les *milans* et les vautours
330. Mais *l'honnête homme*

327-328. Raccourci qui prélude au développement de l'*Epopée du ver*.

Qu'à la justice des causes
Et qu'à la bonté du droit.

Car la guerre est folle et rude.
Pour la faire honnêtement
Il faut une certitude 335
Prise dans le firmament.

Je remarque en mes tristesses
Que la gloire aux durs sentiers
Ne connaît pas les altesses
Et s'en passe volontiers. 340

Un soldat vêtu de serge
Est parfois son favori ;
Et l'épée est une vierge
Qui veut choisir son mari.

Roi, les guerres que vous faites 345
Sont les guerres d'un félon
Qui souffle dans des trompettes
Avec un bruit d'aquilon ;

Qui, ne risquant son panache
Qu'à demi dans les brouillards, 350
S'il voit des hommes se cache,
Et vient s'il voit des vieillards ;

Qui, se croyant Alexandre,
Ne laisse dans les maisons
Que des os dans de la cendre 355
Et du sang sur des tisons ;

---

343. [Car] l'épée...

349-350. Cf. le vers 700 où le reproche est précisé.

Et qui, riant sous les portes,
Vous montre, quand vous entrez,
Sur des tas de femmes mortes
Des tas d'enfants éventrés. 360

X

LE ROI COUARD.

Roi, dans tes courses damnées,
Avec tes soldats nouveaux,
Ne va pas aux Pyrénées,
Ne va pas à Roncevaux.

Ces roches sont des aïeules ; 365
Les mères des océans.
Elles se défendraient seules ;
Car ces monts sont des géants.

Une forte race d'hommes,
Pleins de l'âpreté du lieu, 370
Vit là loin de vos sodomes
Avec les chênes de Dieu.

Y passer est téméraire.
Nul encor n'a deviné
Si le chêne est le grand frère 375
Ou bien si l'homme est l'aîné.

---

362. Avec tes *hommes*
368. Car *les* monts
372. Avec les *orbres* de Dieu.
373-376. Addition marginale.
374. *On se demande étonné*

357-360. Voilà qui rappelle les reproches faits explicitement aux Autrichiens, dans la *Lettre à l'Italie* et, par allusion, dans le *Baron Madruce* et dans *Ratbert*. Cf. le vers 475.

Ce peuple est là, loin du monde,
Libre hier, libre demain.
Sur ces hommes l'éclair gronde;
Leur chien leur lèche la main. 380

Hercule y vint. Tout recule
Dans ces monts où fuit l'isard.
Roi, César après Hercule,
Charlemagne après César,

Ont crié miséricorde 385
Devant ces pâtres jaloux
Chaussés de souliers de corde
Et vêtus de peaux de loups.

Dieu, caché sous leur feuillage,
Prit ce noir pays vaillant 390
Pour faire naître Pélage,
Pour faire mourir Roland.

Si jamais, dans ces repaires,
Risquant tes hautains défis,
Tu venais voir si les pères 395
Vivent encor dans les fils,

Eusses-tu vingt mille piques,
Eusses-tu, roi fanfaron,

---

379. Sur *eux le tonnerre* gronde
381-384. Addition marginale.
385. *Tu crierais miséricorde*
392. [Et] faire mourir Roland
394. *a*) *Aventurant tes défis*
b) *Hasardant tes vils défis*

---

381. Cf. le Guide Quétin, *op. cit.*, p. 399.
382. *Isard*, nom pyrénéen du chamois.

Tes bannières, tes musiques,
Tout ton bruit de moucheron, 400

Pour que tu t'en ailles vite,
Fussent-ils un contre cent,
Et pour qu'on te voie en fuite,
De mont en mont bondissant,

Comme on voit des rocs descendre 405
Les torrents en février,
Il te suffirait d'entendre
La trompe d'un chevrier.

XI

LE ROI MOQUEUR.

Quand, barbe grise, je parle
Du saint pays montagnard, 410
Et du grand empereur Charle
Et du grand bâtard Bernard,

Et d'Hercule et de Pélage,
Roi Sanche, tu me crois fou ;
Tu prends ces fiertés de l'âge 415
Pour la rouille d'un vieux clou.

Mais ton vain rire farouche,
Roi, n'est pas une raison

---

406. Les *gaves* en février
[noir]
410. Du *vieux* pays montagnard. — Le mot « saint » ne figure pas au ms.
417-424. Addition marginale.

---

402. Sur Bernard *grand bâtard*, cf. dans Abel Hugo, *Romances historiques*, 1823, p. 41, la romance intitulée : *Bernard apprend de qui il est fils*.

417-420. Cf. dans les *Châtiments* le dédain de V. Hugo pour les railleries de Napoléon III, notamment dans *L'Homme a ri*.

Qui puisse fermer la bouche
A quelqu'un dans ma maison ; 420

C'est pourquoi je continue,
Te saluant du drapeau,
Et te parlant tête nue
Quand tu gardes ton chapeau.

XII

LE ROI MÉCHANT.

J'ai, dans Albe et dans Girone, 425
Vu l'honnête homme flétri,
Et des gens dignes d'un trône
Qu'on liait au pilori ;

J'ai vu, c'est mon amertume,
Tes bourreaux abattre, ô roi, 430
Des fronts qu'on avait coutume
De saluer plus que toi.

Rois, Dieu fait croître où nous sommes,
Dans ce monde de péchés,
Une herbe de têtes d'hommes, 435
Et c'est vous qui la fauchez.

Ah ! nos maîtres, quand vous n'êtes,
Avec vos vils compagnons,
Occupés que de sornettes,
Nous pleurons et nous saignons. 440

425-428. Addition marginale.
428. ... dignes *du* trône

Roi, cela fendrait des pierres
Et toucherait des voleurs
Que de si fermes paupières
Versent de si sombres pleurs !

Sous toi l'Espagne est mal sûre 445
Et tremble, et finit par voir,
Roi, que ta main lui mesure
Trop d'aunes de crêpe noir.

J'ai reconnu, car vous êtes
Le sinistre et l'inhumain, 450
Des amis dans des squelettes
Qui pendaient sur le chemin.

J'ai, dans les forêts prochaines,
Vu le travail des bourreaux,
Et la tristesse des chênes 455
Pliant au poids des héros.

J'ai vu râler sous des porches
De vieux corps désespérés.
Roi, de lances et de torches
Ces pays sont effarés. 460

J'ai vu des ducs et des comtes
S'agenouiller au billot.
Tu ne nous dois pas de comptes,
Cœur trop bas et front trop haut !

---

rudes

443. Que de si *vieilles*

457-460. Rédaction marginale remplaçant ce brouillon qui faisait primitivement suite au vers 452 :

râler sous
J'ai vu pendre aux crocs des portes
De vieux corps désespérés ;
Sur des tas de femmes mortes
Des tas d'enfants éventrés.

Roi, le sang qu'un roi pygmée 465
Verse à flots par ses valets
Fait une sombre fumée
Sur les dalles des palais.

O roi des noires sentences,
Un vol de corbeaux te suit, 470
Tant les chaînes des potences
Dans ton règne font de bruit !

Vous avez fouetté des femmes
Dans Vich et dans Alcala,
Ce sont des choses infâmes 475
Que vous avez faites là !

Tu n'es qu'un méchant, en somme.
Mais je te sers, c'est la loi ;
La difformité de l'homme
N'étant pas comptée au roi. 480

---

465. *Mais* le sang...
473-476. Addition marginale.

---

475. Rien dans l'histoire, ni dans la légende ne laisse supposer que ces faits se soient passés à Alcala et à Vich plutôt qu'ailleurs ; mais le trait de mœurs est espagnol. V. Hugo a pu se souvenir de la façon dont ont été traitées les filles du Cid : « En récompense, comtes, vous me les envoyez *fouettées* sans pudeur, leurs corps si blancs mis à nu, leurs mains si belles liées, leurs chevelures en désordre, leurs tristes chairs déchirées. » Damas-Hinard. *Le Romancero général*, Paris, Delahaye, tome II, p. 173.

D'autre part, V. Hugo a, sans cesse, présentes à l'esprit les horreurs récentes commises par les Autrichiens en Italie (cf. v. 357-360) ; il se peut qu'il se soit ici simplement souvenu d'Haynau : « On verra passer Louis Bonaparte, ce tueur du boulevard, avec Haynau, ce fouetteur de femmes ». *Napoléon le Petit*, conclusion, 1re partie. D'ailleurs le roi Sanche se présente presque toujours à la pensée de V. Hugo comme un autre Napoléon III. Or, dans ce même *Napoléon le Petit*, on lit au livre III, *Le Crime* : « Une femme cria : Vive la République ! Elle fut fouettée par les soldats. »

XIII

LE CID FIDÈLE.

Princes, on voit souvent croître
Des gueux entre les pavés
Qui font de vous dans un cloître
Des moines aux yeux crevés.

Je ne suis pas de ces traîtres ; 485
Je suis muré dans ma foi,
Les grands spectres des ancêtres
Sont toujours autour de moi,

Comme on a, dans les campagnes
Où rit la verte saison, 490
Une chaîne de montagnes
Qui ferme l'âpre horizon.

Il n'est pas de cœurs obliques
Voués aux vils intérêts
Dans nos vieilles républiques 495
De torrents et de forêts.

Le traître est pire qu'un more ;
De son souffle il craint le bruit ;
Il met un masque d'aurore
Sur un visage de nuit ; 500

Rouge aujourd'hui comme braise,
Noir hier comme charbon.

---

486. [Sachez-le, Sanche-le-Roux]
488. ... autour de [nous]
(Le texte imprimé des vers 486 et 488 ne figure pas dans le manuscrit.
493-496. Addition marginale.

Roi, moi je respire à l'aise ;
Et quand je parle, c'est bon.

Roi, je suis un homme probe 505
De l'antique probité.
Chimène recoud ma robe,
Mais non pas ma loyauté.

Je sonne à l'ancienne mode
La cloche de mon beffroi. 510
Je trouve même incommode
D'avoir des fourbes chez moi.

Sous cette fange, avarice,
Vol, débauche, trahison,
Je ne veux pas qu'on pourrisse 515
Le plancher de ma maison.

Reconnais à mes paroles
Le Cid aimé des meilleurs

---

507. *On recoud parfois* ma robe
508. Mais *jamais* ma loyauté
cher aux
518. *Le vieux Cid craint des meilleurs*

517-520. *Eroles* est un pays de pâturages, sur un plateau peu élevé, dans la province de Lerida, diocèse d'Urgel. La Catalogne est une des provinces d'Espagne où V. Hugo situe le plus volontiers les exploits du Cid. L'esprit de l'exilé de Guernesey est volontiers tourné du côté de la Catalogne indépendante et républicaine, où il compte des amis. V. Hugo imagine donc que les pâtres de la Catalogne furent jadis les défenseurs et les admirateurs du Cid Exilé, comme les révolutionnaires catalans sont aujourd'hui ceux du proscrit de Guernesey. — Quant au chapeau de fleurs, il n'est autre que le *chapel de roses*, qui était une redevance commune des vassaux au XIVe siècle. Cf. notamment Abbé de la Rue, *Essai sur la ville de Caen*, tome I, p. 311. L'Abbé de la Rue est à plusieurs reprises cité et discuté par Nodier et Taylor dans leurs *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, publication possédée par V. Hugo.

A qui les pâtres d'Eroles
Donnent des chapeaux de fleurs. 520

XIV

LE CID HONNÊTE.

Donc, sois tranquille, roi Sanche.
Tu n'as rien à craindre ici.
La vieille âme est toute blanche
Dans le vieux soldat noirci.

Grondant, je te sers encore. 525
Dieu m'a donné pour emploi,
Sire, de courber le more
Et de redresser le roi.

Étant durs pour vous, nous sommes
Doux pour le peuple aux abois, 530
Nous autres les gentilshommes
Des bruyères et des bois.

Personne sur nous ne marche.
Il suffit de oui, de non,
Pour rompre à nos ponts une arche, 535
A notre chaîne un chaînon.

Loin de vos palais infâmes
Pleins de gens aux vils discours,

---

530. Doux pour le *pauvre*
532. *De la montagne*
Des *cavernes* et des bois

La fierté pousse en nos âmes
Comme l'herbe dans nos cours. 540

Les vieillards ont des licences,
Seigneur, et ce sont nos mœurs
De rudoyer les puissances
Dans nos mauvaises humeurs.

Le Cid est, suivant l'usage 545
Droit, sévère et raisonneur.
Peut-être n'est-ce point sage ;
Mais c'est honnête, seigneur.

Pour avoir ce qu'il désire,
Le flatteur baise ton pied. 550
Nous disons ce qu'il faut, sire,
Et nous faisons ce qui sied.

Nous vivons aux solitudes
Où tout croît dans les sentiers
Excepté les habitudes 555
Des valets et des portiers.

Nous fauchons nos foins, nos seigles,
Et nos blés aux flancs des monts ;

---

vient
539. La fierté *croît dans* nos âmes
anciens
541. Les *barbes* ont des licences
545. *Nous tenons à notre* usage
549-552. Addition marginale.
549-551. *L'homme d'en bas, sable ou cire,*
Garde l'empreinte du pied

---

540. On reconnaît là et dans ce qui suit l'attitude ordinaire de l'exilé.

Nous entendons des cris d'aigles
Et nous nous y conformons. 560

Nous savons ce que vous faites,
Sire, et, loin de son lever,
De ses gibets, de ses fêtes,
Le prince nous sent rêver.

Nous avons l'absence fière ; 565
Et sommes peu courtisans,
Ayant sur nous la poussière
Des batailles et des ans.

Et c'est pourquoi je te parle
Comme parlait, grave et seul, 570
A ton aïeul Boson d'Arle
Gil de Bivar mon aïeul.

D'où nait ton inquiétude ?
D'où vient que ton œil me suit
Épiant mon attitude 575
Comme un nuage de nuit ?

Craindrais-tu que je te prisse
Un matin dans mon manteau ?
Et que j'eusse le caprice
D'une ville ou d'un château ? 580

561-564. Addition marginale.
563. *De ses jeux et* de ses fêtes
569. ...je *vous* parle
571. A *votre* aïeul
579. [Ou] que j'eusse...

561-564. Encore l'attitude que prend V. Hugo à l'égard de la Cour de Napoléon III.
571-572. Cette parenté paraît de pure fantaisie.

Roi, la chose qui m'importe
C'est de vivre exempt de fiel ;
Non de glisser sous ma porte
Ma main jusqu'à Peñafiel.

Roi, le Cid que l'âge gagne 585
S'aime mieux, en vérité,
Montagnard dans sa montagne
Que roi dans ta royauté.

Roi, le Cid qu'on amadoue,
Mais que nul n'intimida, 590
Ne t'a pas donné Cordoue
Pour te prendre Lérida.

Qu'ai-je besoin de Tortose,
De tes tours d'Alcacébé,

583. Non de *crocheter* ma porte
584. *D'Irun ou de* Peñafiel.

584. Il s'agit vraisemblablement ici de la ville de Peñafiel, en Vieille-Castille, sur le Duero.

592. Lerida en Catalogne, Cordoue en Andalousie : ce sont les limites extrêmes des conquêtes légendaires du Cid.

593 et sq. Cf. B. R., p. 137 : « Allez, Alphonse, mon époux ne craint pas l'exil ; c'est un châtiment qui n'est redoutable que pour les oisifs du palais. »

593. *Tortose*, en Catalogne ; même éloignement entre Tortose et l'Alcacebe qu'entre Lérida et Cordoue, l'*Alcacebe* étant à Grenade.

594. *Alcacebe*. L'Alcacebe (aujourd'hui Alcazaba) est un vieux quartier de Grenade, séparé de l'Albaycin par une muraille arabe qui subsiste maintenant encore en partie avec ses tours et ses portes. Hugo, versifiant dans la XXXIe Orientale, la prose d'une nouvelle des *Tablettes romantiques* intitulée *Le Captif d'Ochali*, fait une description pittoresque de l'Alcazaba : « Alcacava (c'est l'orthographe des *Tablettes romantiques*) » :

Alcacava, pour les fêtes,
A des cloches toujours prêtes
A bourdonner dans son sein,

Et de ta chambre mieux close 595
Que la chambre d'un abbé,

Et des filles de la reine,
Et des plis de brocart d'or
De ta robe souveraine
Que porte un corrégidor, 600

Et de tes palais de marbre?
Moi qui n'ai qu'à me pencher
Pour prendre une mûre à l'arbre
Et de l'eau dans le rocher!

XV

LE ROI EST LE ROI.

Roi, vous vous croyez moins prince 605
Et vous jurez par l'enfer
Dans cette montagne où grince
Ma vieille herse de fer;

D'effroi votre âme est frappée;
Vous vous défiez, trompeur; 610
Traître et poltron, mon épée
Vous fait honte et vous fait peur.

Vous me faites garder, sire;
Vous me faites épier

Qui, dans leurs tours africaines,
Vont émerveiller les dulcaines
Du sonore Albaycin.

(*Grenade*, 3-5 avril 1828.)

Cf. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1916, p. 568.

Par tous vos barons de cire 615
Dans leurs donjons de papier ;

Derrière vos capitaines
Vous tremblez en m'approchant ;
Comme l'eau sort des fontaines,
Le soupçon sort du méchant ; 620

Votre altesse scélérate
N'aurait pas d'autre façon
Quand je serais un pirate,
Le spectre de l'horizon !

Vous consultez des sorcières 625
Pour que je meure bientôt ;
Vous cherchez dans mes poussières
De quoi faire un échafaud ;

Vous rêvez quelque équipée ;
Vous dites bas au bourreau 630
Que, lorsqu'un homme est épée,
Le sépulcre est le fourreau ;

Votre habileté subtile
Me guette à tous les instants ;
Eh bien ! c'est peine inutile 635
Et vous perdez votre temps ;

Vos précautions sont vaines ;
Pourquoi ? je le dis à tous :
C'est que le sang de mes veines
N'est pas à moi, mais à vous. 640

616-632. Addition marginale.
619. *Car, comme l'eau* des fontaines
attention
637. Votre *ruse âpre et* subtile

Quoique vous soyez un prince
Vil, on ne peut le nier,
Le premier de la province,
De la vertu le dernier;

Quoique à ta vue on se sauve, 645
Seigneur; quoique vous ayez
Des allures de loup fauve
Dans des chemins non frayés;

Quoiqu'on ait pour récompense
La haine de vos bandits; 650
Et malgré ce que je pense,
Et malgré ce que je dis,

Roi, devant vous je me courbe,
Raillé par votre bouffon;
Le loyal devant le fourbe, 655
L'acier devant le chiffon;

Devant vous, fuyard, s'efface
Le Cid, l'homme sans effroi.
Que voulez-vous que j'y fasse
Puisque vous êtes le roi! 660

---

642. *Qu'on ne peut calomnier*
644. *Et de l'honneur* le dernier

653-654. « Mes amis, la vengeance du vassal contre son maître, fût-elle juste, a toujours l'air d'une trahison. » B. R., p. 141.

659-660. « Je ne suis pas seigneur, où est le roi mon maître. Tout lui appartient et je ne suis que son vassal. »

XVI

LE CID EST LE CID.

Don Sanche, une source coule
A l'ombre de mes donjons ;
Comme le Cid dans la foule
Elle est pure dans les joncs.

Je n'ai pas d'autre vignoble ; 665
Buvez-y ; je vous absous.
Autant que vous je suis noble
Et chevalier plus que vous.

Les savants, ces prêcheurs mornes,
Sire, ont souvent pour refrains 670
Qu'un trône même a des bornes
Et qu'un roi même a des freins ;

De quelque nom qu'il se nomme,
Nul n'est roi sous le ciel bleu
Plus qu'il n'est permis à l'homme 675
Et qu'il ne convient à Dieu ;

Mais pour marquer la limite
Il faudrait étudier ;
Il faudrait être un ermite
Ou bien un contrebandier. 680

Moi, ce n'est pas mon affaire ;
Je ne veux rien vous ôter ;

661-672. Addition marginale.
661. *Roi* Sanche,...

Étant le Cid, je préfère
Obéir à disputer.

Accablez nos sombres têtes 685
De désespoir et d'ennuis,
Roi, restez ce que vous êtes ;
Je reste ce que je suis.

J'ai toujours, seul dans ma sphère,
Souffert qu'on me dénigrât. 690
Je n'ai pas de compte à faire
Avec le roi, mon ingrat.

Je t'ai, depuis que j'existe,
Donné Jaen, Balbastro,
Et Valence, et la mer triste 695
Qui fait le bruit d'un taureau,

Et Zamora, rude tâche,
Huesca, Jaca, Teruel,

694-700. *Jaen, Balbastro, Valence, Zamora, Huesca, Jaca, Teruel, Murcie, Vich.* Il ne faut pas se préoccuper de rechercher la vérité historique ou légendaire de ces conquêtes du Cid. V. Hugo promène les victoires du Cid de la Catalogne à l'Andalousie, étend, à son gré, les limites des plus audacieux raids de la légende. Ce pêle-mêle géographique évoque pour ceux dont l'imagination situe ces villes dans leur province respective des entre-croisements et des allées et venues de marches guerrières. Ajoutons que les sonorités sont choisies pour souligner le sensation d'accumulation et d'entassement recherchée par le poète : Huesca, Jaca, *Teruel et* Murcie *et* Vich. Jaen est en Andalousie; Huesca, Jaca, Balbastro, Teruel en Aragon; Zamora en Léon ; et Vich en Catalogne.

697. Zamora, c'est un fait historique, fut prise par le Cid en 1094.

Et Murcie où tu fus lâche,
Et Vich où tu fus cruel, 700

Et Lerme et ses sycomores,
Et Tarragone et ses tours,
Et tous les ans des rois mores,
Et le grand Cid tous les jours !

Nos deux noms iront ensemble 705
Jusqu'à nos derniers neveux.
Souviens-t-en, si bon te semble ;
N'y songe plus, si tu veux.

Je baisse mes yeux, j'en ôte
Tout regard audacieux ; 710

---

699. L'histoire ne mentionne pas qu'aucun des rois, sous lesquels a vécu le Cid, se soit avancé jusqu'à Murcie. Il est parlé dans le *Poème du Cid* de la lâcheté du roi Fernand : « Tu aperçus un More, lui dit un des gendres du Cid, tu pris la fuite avant de l'avoir approché. »

700. *Vich où tu fus cruel.* Cf. les vers 474-476.

701. *Lerme et ses sycomores.* Lerme, au sud de Burgos, en Vieille-Castille, sur la route de Madrid. Évidemment la tentation de la rime avec Mores est pour quelque chose dans la présence de ces sycomores ; mais le détail n'est pas inexact : il y a depuis longtemps à Lerme des sycomores (*arce sicomoro*) et il en existe encore aujourd'hui. Le général Hugo est passé par là, V. Hugo lui-même dans son voyage de 1808. Ces sycomores peuvent provenir d'un récit du père ou d'une vision personnelle.

702. *Tarragone.* « Les Maures, dit Moreri, l'entourèrent de murailles... Les Espagnols se vantent qu'elle n'a jamais été prise. » Art. Tarragone. Mais V. Hugo connaissait les tours de Tarragone avant d'avoir lu Moreri :

> De sa castille octogone
> Tuy se vante, et Tarragone
> De ses murs qu'un roi fonda.
>
> (*Les Orientales*, XXXI, *Grenade*, 3-5 avril 1828.)

Entrez sans peur, roi mon hôte;
Car il n'est qu'un astre aux cieux!

Cet astre de la nuit noire,
Roi, ce n'est pas le bonheur,
Ni l'amour, ni la victoire, 715
Ni la force; c'est l'honneur.

Et moi qui sur mon armure
Ramasse mes blancs cheveux,
Moi sur qui le soir murmure,
Moi qui vais mourir, je veux 720

Que, le jour où sous son voile
Chimène prendra le deuil,
On allume à cette étoile
Le cierge de mon cercueil.

*

Ainsi le Cid, qui harangue 725
Sans peur ni rébellion,
Lèche son maître, et sa langue
Est rude, étant d'un lion.

---

711. *Entre* sans peur...
716. Ni *le succès*...

Date du ms. : Guernesey, 5 juillet 1856.

LE ROI DE PERSE

NOTICE

Les cruautés des despotes orientaux ont toujours et de longue date frappé l'imagination de V. Hugo. Les meurtres du sérail inspirent déjà *Clair de lune* dans les *Orientales*. *Sultan Mourad* dans la *Légende des Siècles* est une synthèse de toutes les atrocités des cours d'Orient. Plus encore que les autres rois, les rois d'Orient se sont toujours présentés à l'imagination de V. Hugo comme des parricides et des fratricides : dès 1841, dans la conclusion du Rhin, énumérant les raisons qui ont « perdu la Turquie », il écrivait : « Troisièmement, les révolutions de sérail, les conspirations de palais ; le despote étranglant ses frères, les frères empoisonnant ou égorgeant le despote ; *la défiance du père au fils et du fils au père*, le soupçon dans le foyer, la haine dans l'alcôve. » Depuis, il nota sur ses carnets, non sans complaisance, les assassinats commis par les sultans contemporains [1].

C'est d'ailleurs une tradition banale que la haine des pères et des fils dans une famille royale d'Orient [2]. L'antithèse, le tour anecdotique du développement donnent ici une certaine originalité à ce thème usé.

---

1. 1859. — « Le Sultan Abdul-Medjid étrangle ses petit-fils. »
1876. — « Mourad vient de faire étrangler son oncle Abdul-Aziz. »
En 1869, dans *l'Homme qui Rit*, Livre V, 2, il mentionne : « Le Roi de Tunis a arraché les yeux à son père Muley-Assem. »

2. Il reste possible qu'un assassinat de ce genre ait été relaté par les journaux aux environs d'août 1872.

Le choix du sujet en août 1872 s'explique en partie par l'état d'esprit où se trouvait V. Hugo qui quittait Paris pour fuir un gouvernement réactionnaire[1].

---

1. Cf. Introduction, p. XXVIII-XXIX.

Nous signalons à simple titre de coïncidence curieuse, qu'à la date du 9 août, trois jours avant la composition du *Roi de Perse*, le journal fondé par V. Hugo, le *Peuple Souverain* publiait, sous une rubrique en grosses capitales, un fait-divers intitulé : *Assassinat d'un fils par son père.*

LE ROI DE PERSE

Le roi de Perse habite, inquiet, redouté,
En hiver Ispahan et Tiflis en été ;
Son jardin, paradis où la rose fourmille,
Est plein d'hommes armés, de peur de sa famille ;
Ce qui fait que parfois il va dehors songer. 5
Un matin, dans la plaine il rencontre un berger
Vieux, ayant près de lui son fils, un beau jeune homme.
— Comment te nommes-tu ? dit le roi. — Je me nomme
Karam, dit le vieillard, interrompant un chant
Qu'il chantait au milieu des chèvres, en marchant ; 10
J'habite un toit de jonc sous la roche penchante,
Et j'ai mon fils que j'aime, et c'est pourquoi je chante,
Comme autrefois Hafiz, comme à présent Sadi,

Titre : *Le Roi de Perse*
[Le schah]
1. *Le Roi de Perse, en qui Dieu met de la clarté*
Le schah de Perse, roi tremblant et redouté,
[Le Roi de Perse, grand, tremblant et redouté,]
Le texte ne figure pas au ms.
2. [Habite en hiver Suse, Ecbatane en été ;]
Le texte ne figure pas au ms.
10. *Grave et mystérieux qu'il chantait* en marchant ;
Doux...

---

2. La ville de Tiflis, du VIe au XIe siècle, fut l'objet de luttes continuelles entre les Turcs et les Persans : elle fut à plusieurs reprises possédée par ces derniers.

13. Saadi et Hafiz sont les deux poètes les plus connus et les plus populaires de la Perse. On s'explique mal la chronologie de ce vers :

Comme autrefois Hafiz, comme à présent Sadi ;

on attendrait :

Comme à présent Hafiz, comme autrefois Sadi.

Saadi a vécu un siècle avant Hafiz : Saadi est mort en 1291 et Hafiz

Et comme la cigale à l'heure de midi. —
Et le jeune homme alors, figure humble et touchante, 15
Baise la main du pâtre harmonieux qui chante
Comme à présent Sadi, comme autrefois Hafiz.
— Il t'aime, dit le roi, pourtant il est ton fils.

---

18. Il t'aime, *et cependant, dit le roi, c'est ton fils.*

---

en 1389. Y aurait-il eu confusion dans l'esprit de V. Hugo entre les siècles de l'hégire et ceux de l'ère chrétienne ? 1291, c'est le treizième siècle chrétien ; 1389, c'est le huitième siècle persan.

Date du ms. : 16 août 1872. — H. H.

LES DEUX MENDIANTS

NOTICE

Le court poème des *Deux Mendiants* semble au premier abord un morceau détaché des *Quatre Jours d'Elciis* : si l'on s'en rapporte au sous-titre imprimé : *La taxe au Saint-Empire* ; *la dîme au Saint-Siège*, et surtout à celui qui figure sur la première épreuve *La taxe du treizième siècle*, *Les Deux Mendiants* apparaissent situés dans le cadre historique du moyen âge. La parenté des idées et des expressions avec celles des *Quatre Jours d'Elciis* est frappante :

> Le saint-père est le grand *mendiant* indulgent ;
> Les choses en sont là qu'on a pour son argent
> Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière,
> Et que l'Eglise en est la sinistre usurière.....
> Pour être petit, pauvre, humble, comme Jésus
> Le commandait à Jacque, à Simon, à Didyme,
> Le pape a le décime, et l'évêque a la dîme.
> Tout est occasion fiscale :.....
>
> (I. *Premier jour. Gens de guerre et Gens d'Eglise*, v. 285 et sq.)

Mais en réalité les *Deux Mendiants*, écrits en avril 1872, sont un poème d'actualité. Si V. Hugo, au bout de quinze ans, revient à son inspiration de décembre 1857, c'est que des événements précis l'y ramènent.

En mars et en avril 1872, le journal auquel était abonné V. Hugo et qu'il lisait quotidiennement, *La Presse*, publie, au sujet du revenu des évêques et du pape, de courtes notes, mais singulièrement suggestives.

A la date du 10 mars, *La Presse* signale que l'archevêque de

Prague touche un revenu de 300 000 francs; à la date du 23 mars, on y lit, sous la rubrique ITALIE : « Un décret royal porte que la rente perpétuelle de trois millions deux cent vingt-cinq mille francs allouée au Saint-Siège, sera inscrite séparément dans le Grand-Livre de la dette publique, avec jouissance du 1er janvier 1871 ; — elle sera exempte de tout impôt. » Et, le 10 avril : « Le bruit que le pape aurait accepté la rente de trois millions deux cent vingt-cinq mille francs qui lui a été offerte par l'Italie est controuvé. Le pape ne veut rien recevoir du gouvernement italien, il n'accepte que les *aumônes* du monde catholique à titre de moyens de subsistance. »

Le mot d'*aumônes* [1] était fait, à coup sûr, pour rappeler à V. Hugo l'idée de *mendiant*, exprimée dans *Elciis*.

D'autre part, après la chute de Napoléon III une commission fut instituée pour la liquidation des dettes de la liste civile de l'empereur. Les travaux de cette commission durèrent jusqu'en 1874 [2], et, à plusieurs reprises, les journaux donnèrent sur ces enquêtes des détails qui passionnèrent l'opinion publique : on apprit notamment que, certaine année, l'empereur avait dépassé d'environ six millions les sommes qui lui étaient allouées [3].

V. Hugo, pour qu'il n'y eût point d'équivoque, avait d'abord donné comme sous-titre à son poème : *Liste civile et denier de Saint-Pierre.* Ces expressions modernes lui parurent-elles peu dignes de l'épopée ? ou plutôt, car, dans la *Légende des Siècles* de 1877, il y a plus d'une pièce inspirée par les événements contemporains, ne se faisait-il pas une sorte de gloire d'avoir dénoncé dès 1857 dans les *Quatre Jours d'Elciis* des abus qui se renouvelaient en 1872, et n'eut-il pas un certain plaisir à placer une seconde fois dans le cadre du moyen âge la nouvelle expression de son indignation ?

---

1. C'est le nom que le clergé donna toujours au denier de Saint-Pierre. De nos jours, comme à l'origine, le denier de Saint-Pierre est purement une *aumône* et non un impôt. Il parut cependant à certains évêques que le terme était humiliant pour le pape, et ils proposèrent de le remplacer par les désignations d'*hommage* ou de *dette filiale*. Cf. abbé Camille Daux, *Le denier de Saint-Pierre*. Paris, Bloud, 1907, p. 55.

2 Cf. Alphonse Gautier, *Études sur la liste civile en France*. Paris, Plon, 1882, p. 203-209.

3. Le mouvement d'indignation soulevé dans l'opinion publique par le gouvernement de la Défense nationale s'accrut encore dans le premier trimestre de 1872 par ce fait que les cotes et quittances des nombreux impôts augmentés ou créés à cette date portaient cette mention : « *Frais de la guerre avec la Prusse déclarée par l'empereur Napoléon III.* »

LES DEUX MENDIANTS

LA TAXE AU SAINT-EMPIRE. — LA DIME AU SAINT-SIÉGE

L'un s'appelle César, l'autre se nomme Pierre.
Celui-là fait le guet, celui-ci la prière ;
Tous deux sont embusqués au détour du chemin,
Ont au poing l'escopette, et la sébile en main,

Titre : *Liste civile* et denier de Saint-Pierre**.*
[Denier de Saint-Pierre et liste civile]
Sur épreuve : *La taxe du treizième siècle****

---

* *Liste civile* et *denier de Saint-Pierre.* — La *liste civile* ne fut admise en France que par la Constitution de 1791. Elle était de 25 millions sous le second empire et seulement de 762 400 francs pour le Président de la République en 1871. Mais V. Hugo songe en même temps aux empereurs d'Allemagne du moyen-âge. Cf. ci-dessous, note ***.

** Le *denier de Saint-Pierre.* — Le denier de Saint-Pierre fut à son origine une contribution prélevée sur leurs sujets par les princes chrétiens pour être envoyée au pape. Cette contribution affecta en France, sous la monarchie, des formes diverses. Il n'y avait pas onze ans, à la date où V. Hugo écrit les *Deux Mendiants,* qu'elle avait reçu par la fondation de l'œuvre du denier de Saint-Pierre une organisation définitive. Cf. la notice ci-dessus.

*** *La taxe au Saint-Empire,* var. *La taxe du treizième siècle. La dîme au Saint-Siège.* — Le Saint-Empire romain germanique fut constitué en 800 et dura jusqu'en 1806. Les mots *taxe du treizième siècle* semblent bien désigner la taxe spéciale établie sur les Juifs au XIIIe siècle pour grossir les revenus de l'empereur. Sur cette taxe, l'*Abrégé de l'Histoire d'Allemagne* de Pfeffel, Delalain, 1777, si souvent mis à profit par V. Hugo (cf. *Légende des Siècles de 1859,* tome II, p. 475-77), donne des détails intéressants, tome Ier, p. 366. C'est bien aussi au XIIIe siècle, sous le pontificat de Grégoire VII et par les soins des officialités nouvellement créées, que les revenus du pape et la dîme au Saint-Siège furent réglementés.

3-4. Cf. dans les *Quatre Jours d'Elciis* :

Rome a tendu sa toile au fond du crépuscule.

Vident les sacs d'argent, partagent les maraudes, 5
Et l'on règne, et l'on fait payer les émeraudes
Des tiares à ceux qui n'ont pas de souliers.
Les dogmes et les lois sont de profonds halliers
Où des tas de vieux droits divins mêlent leurs branches ;
Qui mendie en cette ombre a ses allures franches ; 10
Nul n'échappe. Arrêtez ! il faut payer, de gré
Ou de force, en passant dans le noir bois sacré.
Les peuples, que l'infâme ignorance ravage,
Ont au front la sueur de l'antique esclavage.
Christ, c'est pour eux qu'au pied de ta croix, tu prias !

---

5. *Arrêtons-les... partageons...*
10. *Le crime dans* cette ombre...
Le vers 10 est suivi de deux ébauches non continuées :
Tout ce qui
a) Quiconque passe doit péage aux deux amis.
Les hommes sous les pieds des rois sont des fourmis.
b) Les peuples, parias pensifs, mornes passants.
12. ... dans *l'affreux* bois sacré,

6-7. Cf. *Ibid.* :

Mais qu'on prenne aux petits pour les gros, mais qu'on fasse
Un apanage à tel ou tel prélat câlin
Avec des biens de veuve ou des biens d'orphelin ;
Qu'on pille son douaire à cette pauvre vieille,
Qu'à cet enfant, qui fait un murmure d'abeille,
Et qui rit en voyant entrer les assassins
On vole sa maison et son champ, par les Saints !
Je dis que c'est horrible, et toute honte est bue
Autant par qui reçoit que par qui distribue.

9. Les images empruntées à l'entrecroisement et à l'enchevêtrement des branches sont fréquentes chez V. Hugo : mais elles sont la plupart du temps appliquées au monde matériel. Il écrit par exemple dans les *Misérables*, V, 191 : « Cette forêt de branches ténébreuses qu'on nomme l'égout », et, en 1866, dans les *Travailleurs de la Mer*, II, 183 : « Ce ne fut plus qu'un enchevêtrement, informe broussaille de poutres. »

15. Prendre le Christ à témoin des infamies de l'Eglise est un procédé familier à V. Hugo. Cf. dans les *Châtiments* :

Ils vendent, ô martyr, le Dieu pensif et pâle
Qui, debout sur la terre et sous le firmament,

Ils sont les travailleurs; ils sont les parias;
Ils sont les patients qu'on traîne sur des claies.
Certes, rien ne leur manque; ils ont beaucoup de plaies,
Beaucoup d'infirmités qu'ils ne peuvent guérir,
Beaucoup de maux, beaucoup de petits à nourrir; 20
C'est à ces riches-là que demandent l'aumône
Ce meurt-de-faim, l'autel, et ce pauvre, le trône.

---

18. Ms. : *Hélas* ! rien ne leur manque. Correction sur épreuve.

Triste, et nous souriant dans notre nuit fatale,
Sur le noir Golgotha saigne éternellement.
(I, 8, *A un martyr*. Décembre 1852.)

Date du ms. : 21 avril 1872.

MONTFAUCON

NOTICE

La pièce de Montfaucon se compose essentiellement d'une idée générale : l'oppression de la Pensée et du Progrès par un pouvoir tyrannique ; d'une description, celle du gibet de Montfaucon ; d'un cadre historique emprunté au règne de Philippe le Bel.

*
* *

L'idée générale est issue des préoccupations en l'année 1858 de V. Hugo au sujet du despotisme de Napoléon III et des persécutions dont la presse était l'objet. L'un des premiers titres de la pièce était : Ars Regnandi.

Depuis six ans V. Hugo poursuivait de ses invectives le régime impérial. Il avait publié *Napoléon le Petit*, les *Châtiments* et plus de vingt discours de circonstance, à Jersey ou à Guernesey ; il avait écrit l'*Histoire d'un Crime* et préparait une suite des *Châtiments*. En face de lui, depuis six ans, la tyrannie s'était consolidée, la gloire extérieure bien que chèrement achetée dans la guerre d'Orient, la prospérité intérieure, mise en relief par l'exposition de 1855, avaient rallié à Napoléon III une grande partie des opposants. L'attentat d'Orsini avait éperonné une dictature jusque-là déguisée ; et la *Loi de Sûreté générale* faisait régner en France une sorte de terreur : V. Hugo en avait pu craindre personnellement les effets. Menacé dans sa tranquillité à Guernesey, il avait songé un instant à gagner l'Amérique.

La *Loi de transportation* frappait ses amis : la liberté de la presse

était de plus en plus étouffée. V. Hugo comptait à la *Revue de Paris* des amis dévoués : Laurent Pichat, Pelletan, Bastide, Lacaussade et Michelet, pour ne nommer que les plus connus. En janvier 1858, après la publication d'un dernier numéro où l'éloge n'était point ménagé à V. Hugo et à sa famille [1], la *Revue de Paris* avait été suspendue, elle était accusée d'avoir ouvert ses colonnes « aux plus détestables inspirations de la démagogie, de se faire le centre d'une sorte d'agitation par correspondance et de contenir encore la glorification des souvenirs et des espérances de la pensée républicaine ».

Cette même année 1858 avait vu se réunir à Bruxelles le Congrès de la propriété littéraire, où les orateurs exaltèrent le rôle glorieux et fécond de l'idée : enfin c'est en 1858 qu'avait été condamné et emprisonné Proudhon dont le livre *La Justice dans la Révolution et l'Eglise* avait été qualifié d'outrage à la morale publique et religieuse : il semblait bien que, dans cette condamnation, l'Église et l'État se fussent associés pour étouffer la pensée :

Roi, le trône et l'autel sont le même principe;
Défendons-nous ensemble.....
D'où viennent ces essaims tumultueux d'idées ?...
Rien n'est plus effrayant que ces sombres descentes
D'instincts nouveaux parmi les foules frémissantes;
Ces chimères d'en haut, s'abattant tout à coup,...
Blessant les dogmes saints dans l'ombre, et fatal jeu,...
Elles tentent, troublant le mystère où nous sommes,
Un travail inconnu sur le cerveau des hommes.
..... Chassez les nouveautés, roi Philippe !

*
* *

La description du Gibet de Montfaucon a son origine première dans les *Antiquités de Paris* de Sauval. M. E. Huguet a montré quel emploi fréquent V. Hugo avait fait de Sauval dans *Notre-Dame de Paris* [2] : il est manifeste que V. Hugo a utilisé pour le dernier chapitre de son livre *Le Mariage de Quasimodo* les documents que fournissait Sauval sur les *Lieux Patibulaires* [3]. A Guernesey, V. Hugo ne

1. Laurent Pichat rendait élogieusement compte de deux ouvrages, assez médiocres, des fils de l'exilé, et s'écriait : « Qu'il soit donc permis au critique de placer un mot de son cœur au bas de ces lignes, et que, par delà les flots, elles emportent avec elles un peu de notre amitié. »

2. *Histoire et recherches des Antiquités de la Ville de Paris*, par Henri Sauval, avocat au Parlement, Paris, 1744; E. Huguet, *Quelques sources de Notre-Dame de Paris*, dans la *Revue d'Histoire littéraire*, 1901.

3. H. Sauval, *op. cit.*, tome II, ch. x : *Les Lieux patibulaires*, p. 585-586 : nous donnons le texte à la suite de la notice.

possédait plus les *Antiquités de Paris* qui avaient été vendues à Paris, en 1852, avec une partie de sa bibliothèque [1]. Mais il avait sous les yeux ou dans sa mémoire le texte de la description de *Notre-Dame de Paris* et il s'en est tout naturellement inspiré[2].

On retrouve, au début de *Montfaucon*, les traits les plus frappants du décor du *Mariage de Quasimodo* ; la même apparition, le même surgissement du gibet sur l'horizon des monuments de Paris ; la même comparaison, ici avec le « menhir », là avec le « cromlech » celtiques ; le même rappel des antiques sacrifices humains. La description poétique évite les détails techniques trop précis : elle est volontairement plus chaotique et plus mystérieuse : elle s'estompe en une évocation « spectrale » sur un fond de « silence, de terreur et de mort ». Elle a l'allure d'un Piranèse, où le fantastique est étrangement poussé, et l'on sent que la vision du poète, éloignée de la documentation primitive, a laissé plus large part à son imagination : mais l'origine des éléments descriptifs reste néanmoins reconnaissable. Il en est de même pour les pendus : dans *Notre-Dame de Paris* quelques lignes ébauchaient un spectacle réaliste ; il y a plus dans la *Légende des Siècles* : on y constate une évidente recherche de l'épouvante macabre. Le poète de 1858 a transfiguré, embrumé d'horreur tout en l'agrandissant puissamment un tableau auquel, dans *Notre-Dame de Paris*, un souci visible d'érudit avait gardé sa précision et sa réalité. C'est qu'il s'agissait dans *Notre-Dame de Paris* d'évoquer le Montfaucon réel du XIVe siècle : une généralisation poétique en a fait ici le lugubre symbole de tous les gibets du Moyen âge.

*
* *

Le cadre historique doit plus à la légende qu'à la vérité : la fable populaire intéresse plus le poète que les réalités de l'histoire. La rencontre de Philippe le Bel et de Bertrand dans un bois, la construction de Montfaucon imposée au roi par l'évêque, les noms des illustres pendus et les raisons mêmes de leur supplice sont autant de fantaisies issues de traditions apocryphes ou créées par l'imagination de V. Hugo. Ce serait une erreur de donner à Montfaucon le mérite d'une reconstitution du passé [3].

---

1. Sur cette vente de 1852, cf. les plaintes lyriques de Th. Gautier, *V. Hugo*, ch. IX. Je suis parvenu à prendre connaissance de la minute rédigée par le clerc du commissaire-priseur qui fit cette vente : le Sauval fut adjugé, avec trois autres volumes, pour la somme de 30 francs, à un nommé Breuille, domicilié 64, rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris.

2. Cf. les notes des vers 121 et sq.

3. C'est en effet en vain qu'on chercherait dans *Montfaucon* une évocation

La valeur du poème est donc, pour une part, dans un pittoresque d'invention issu de l'imagination du poète ; mais elle est plus encore dans l'âpre action d'indignation et d'ironie qui soutient toute la pièce et en fait dans son ensemble un écho vibrant des colères de l'exilé et du livre des *Châtiments*.

---

précise des événements et des grands scandales du règne de Philippe le Bel : ni l'affaire des Templiers, ni les nombreux et célèbres procès d'hérésie, de magie et d'empoisonnements qui passionnèrent au début du XIVe siècle l'opinion publique ne fournissent ici au poète aucun développement détaillé ; et pourtant quel commentaire facile V. Hugo pouvait y trouver de son premier titre : *Ars regnandi* ?

MONTFAUCON

I

POUR LES OISEAUX.

A l'heure où le soleil descend tiède et pâli,
Seul à seul, près du bois de Saint-Jean-d'Angely,
L'archevêque Bertrand parlait au roi Philippe :

— Roi, le trône et l'autel sont le même principe ;
Défendons-nous ensemble ; il faut de tous côtés 5

Titre : *a*) L'Épouvantail (?)
b) Ars regnandi

2-3. Dès 1849, l'historien Lacurie avait, dans une *Dissertation sur l'entrevue de Philippe le Bel et de Bertrand de Got*, publiée à Saintes chez Scheffer, démontré que ce rendez-vous était une invention de l'italien Villani, et que cette rencontre, qui jamais n'eut lieu, était matériellement impossible. Mais V. Hugo ne lisait pas les travaux des érudits, et tous les livres qu'il avait à sa disposition à Guernesey, le *Dictionnaire* de Moreri (Art. Clément V), le *Grand Théâtre historique* de Nicolas Gueudeville (Leyde, 1703, tome Ier, p. 392), l'*Histoire de France* de Mézeray (Amsterdam, 1673, tome II, p. 797), l'*Histoire du Moyen âge* de Michelet (*Histoire de France*, 1852, tome IV, p. 11), se complétant les uns les autres, lui racontaient comment Philippe avait eu, en mai 1305, une entrevue mystérieuse, dans le bois de Saint-Jean d'Angely, avec l'évêque Bertrand de Got, auquel il offrit la papauté, moyennant six conditions restées à peu près inconnues. Un évêque et un roi qui, pareils aux sorciers romantiques, choisissent, pour comploter, la clairière d'une forêt, n'est-ce pas là un tableau shakspearien et romantique à souhait ? Comment V. Hugo n'aurait-il pas été tenté par cette tradition ?

Du front du peuple obscur chasser les nouveautés.
Sauver l'Église, ô roi, c'est vous sauver vous-même.
L'État devient plus fort par la terreur qu'il sème,
Et par le tremblement du peuple s'affermit ;
Toujours, quand elle eut peur, la foule se soumit. 10
Il n'est qu'un droit : régner. Le nécessaire est juste.
Les quatre grands baillis du roi Philippe-Auguste,
Toutes les vieilles lois, c'est trop peu désormais ;
Pour arrêter le mal, sur de hautains sommets,
Il faut la permanence étrange de l'exemple ; 15
Sire, les schismes vont à l'attaque du temple ;
Le peuple semble las d'être sur les genoux ;
La révolte est sur vous, l'hérésie est sur nous ;
D'où viennent ces essaims tumultueux d'idées ?
Des profondeurs que nul prophète n'a sondées, 20
Peut-être de la nuit, ou peut-être du ciel.
Parlons bas. Écoutez, roi providentiel.
Rien n'est plus effrayant que ces sombres descentes

7-18. Addition marginale.
11. *Un roi sévère est bon ;...*
[de fatals]
14. ... sur *d'effrayants* sommets
La correction du texte ne figure pas au ms.
20. Des profondeurs *sans nom et que nul* n'a sondées
23. Rien n'est plus effrayant, *Sire, que ces* descentes

---

12. On sait en effet qu'avant son départ pour la troisième croisade, vers 1189, Philippe-Auguste avait délégué son autorité à quatre baillis dont les pouvoirs militaires et judiciaires étaient très étendus.

16-18. *Schismes, hérésie.* V. Hugo fait-il une différence bien nette entre les deux termes ? Du XIe au XIVe siècle la papauté fut préoccupée du grand schisme d'Orient ; il y eut des tentatives de conciliation dont la dernière devait échouer définitivement en 1439 au concile de Florence. Quant à l'hérésie, c'est apparemment celle des Templiers.

23 et sq. L'image ingénieusement suivie dans ce développement est celle d'un vol de vautours carnassiers qui s'abat sur sa proie : elle

D'instincts nouveaux parmi les foules frémissantes;
Ces chimères d'en haut s'abattant tout à coup 25
Volent, courent, s'en vont, reviennent, sont partout,
Ouvrent les yeux fermés, fouillent les têtes pleines,
Se mêlent aux esprits, se mêlent aux haleines,
Blessent les dogmes saints dans l'ombre, et, fatal jeu,
Frappent l'homme endormi de mille becs de feu; 30
Elles tentent, troublant le mystère où nous sommes,
Un travail inconnu sur le cerveau des hommes,
Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi;
Quoi? c'est là votre perte et c'est là mon souci.
Que font-elles? du jour, du mal? Qu'apportent-elles? 35
Un souffle, un bruit, le vent qui tombe de leurs ailes;
Je l'ignore; ici Dieu m'échappe; mais je sai
Qu'il ne nous reste rien quand elles ont passé.

Le roi Philippe écoute, et l'archevêque songe,
Et vers la papauté son bras pensif s'allonge. 40

---

29. *a*) *Pillent* les dogmes saints, *semblent un* fatal jeu,
b) Blessent les dogmes saints dans l'ombre, et, *sombre* jeu,
31-35. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :
Elles font, dans un flot de lumière vermeille,
Un travail inconnu
On ne sait quel travail sur les cerveaux qu'éveille
grossi
Leur tourbillon vivace et sans cesse épaissi,
Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi;
Quoi? je ne puis le dire, ô roi. Qu'apportent-elles?
31. Elles tentent, troublant *l'ombre où...*
34. Quoi? *je ne puis le dire* et c'est là mon souci.
37. L'orthographe du ms. est : sçai.

---

fait pendant à la vision des vers 51 et sq. à l' « essaim chantant » des moineaux et des alouettes parmi les blés d'or.

40. *Vers la papauté* : Le pape qui précéda Clément V était, depuis 1303, Benoît XI qui, dit Lavicomterie, dans *Les Crimes des Papes*, Paris, 1792, p. 375, « se disposait à renouveler les massacres de la Syrie, pour le recouvrement de la terre sainte ».

— Chassez les nouveautés, roi Philippe.

En marchant,
Tous deux rêveurs, ils sont arrivés près d'un champ
Qu'emplit de son frisson toute une moisson mûre;
Au-dessus des épis jetant un long murmure,
Sous de hauts échalas plantés parmi les blés, 45
Flottent, mouillés de pluie et de soleil brûlés,
A des cordes que l'air pousse, éloigne et ramène,
De hideux sacs de paille ayant la forme humaine;
Nœuds de débris sans nom, lambeaux fous, balançant
On ne sait quel aspect farouche et menaçant; 50
Les oiseaux, les moineaux que le blé d'or invite,
L'alouette criant aux autres : Vite! vite!
Accourent vers le champ plein d'épis; mais, au vent,
Chaque haillon devient lugubrement vivant,
Et tout l'essaim chantant s'effraie et se dissipe. 55

---

42. Le *hasard les avait amenés* près d'un champ
43. *beau, large, où frissonnait*
où roule { *en des flots d'or* toute une moisson mûre;
en ondes
vagues
44. *Or, au-dessus des blés* jetant un long murmure,
45. { [Sur]
à de hauts échalas plantés *dans les sillons,*
Sous
Pendent
Pendaient, mouillés de pluie et [du] soleil brûlés,
46. *Flottaient, tout hérissés d'ordure et de haillons,*
49. *Tas* de débris...
51. ... que *le grain mûr* invite,
54. Chaque haillon devient *affreusement* vivant,

---

51. *Vite! vite!* Faut-il croire qu'il y a ici un dessein d'harmonie imitative? En tous les cas V. Hugo aurait eu meilleur goût que Du Bartas dont on connaît les discordantes et artificielles variations sur le « tire-lire » de l'alouette.

55. Il se peut que V. Hugo ait dû l'idée première de ces vols d'oiseaux qui s'abattent sur leur proie (vers 23 et sq.) et, qui fuient ici, devant l'épouvantail, à l'illustrateur de *Notre-Dame de Paris*

— Quel est donc le moyen de régner ? dit Philippe.

Comme le roi parlait, l'archevêque pieux
Vit ce champ, hérissé de poteaux et de pieux
Où pendaient, à des fils tremblant quand l'air s'agite,
Des larves qui mettaient tous les oiseaux en fuite. 60

Et, le montrant au roi, Bertrand dit : Le voici.

II

POUR LES IDÉES.

Et c'est pourquoi, dans l'air par la brume obscurci,
Depuis ces temps de deuil, d'angoisse et de souffrance,
Au-dessus de la foule, au-dessus de la France,
Comme sur Babylone on distingue Babel, 65
On voit, dans le Paris de Philippe-le-Bel,

---

60. Des *ombres* qui mettaient *les passereaux* en fuite.
63. Depuis ce temps de deuil, *de force* et de souffrance,
64. Au-dessus *des vivants*,...
65. Comme *au-dessus d'Assur*,...

---

dans l'édition de 1844 : Daubigny fait en effet planer sur le gibet de Montfaucon un essaim d'oiseaux dont une partie est en fuite vers l'horizon. L'expression d'*essaim chantant* se rencontrant déjà dans la *Tristesse d'Olympio* (octobre 1837) :

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage.

66. *Dans le Paris de Philippe le Bel* : Ce n'est pas Philippe le Bel qui fit construire le gibet de Montfaucon. « Divers documents établissent l'existence d'un gibet à Montfaucon, à une époque très reculée, et au moins au XIIIe siècle. Deux actes de 1233 et 1249 nous apprennent qu'il existait un gibet sur le territoire du Cens commun : or le gibet de Montfaucon se trouvant précisément dans cette censive, c'est évidemment lui dont il est parlé. Cette antiquité est confirmée par un passage du roman de *Berte au grans piés*, 1270 ou 1274, où il est fait mention d'un certain Tibot pendu aux fourches de Montfaucon. On doit regarder comme erronée l'opinion publique qui attribue à Enguerrand de Marigny la construction de ce gibet. » Lavillegille, *Des anciences fourches patibulaires de Montfaucon*. Paris,

On ne sait quel difforme et funèbre édifice.
Tas de poutres hideux où le jour rampe et glisse,
Lourd enchevêtrement de poteaux, de crampons,
Et d'arcs-boutants pareils aux piles des vieux ponts. 70
Terrible, il apparaît sur la colline infâme.
Les autres monuments, où Paris met son âme,
Colléges, hôpitaux, tours, palais radieux,
Sont les docteurs, les saints, les héros et les dieux;
Lui, misérable, il est le monstre. Fauve, il traîne 75
Sur sa pente d'où sort une horreur souterraine,
Son funeste escalier qui dans la mort finit;
Tout ce que le ciment, la brique, le granit,
Le fer, peuvent avoir de la bête féroce,
Il l'a ; ses piliers bruts, runes d'un dogme atroce, 80

---

67. ... et *tragique* édifice
féroce
68. ... où le jour, *blême*, glisse,
70. Et *de piliers*...
76. Sur sa pente *où s'épand*...
fétide
77. Son *livide* escalier
le crampon
78. Tout ce que *le rocher*, la brique...
durs
80. Il l'a ; ses *hauts piliers, autels* d'un dogme atroce

Techener, 1836, p. 32. Notons que V. Hugo avait dû connaître le *Paris Historique* de Ch. Nodier, publié chez Levrault, en 1838, et Nodier, dans l'article MONTFAUCON, cite le supplice de Pierre de la Brosse pendu à Montfaucon en 1270. Mais c'est ici, comme dans toute la *Légende des Siècles*, « de l'histoire écoutée aux portes de la légende » ; et d'ailleurs V. Hugo semble n'avoir jamais eu de données bien précises sur la construction de Montfaucon : dans *Notre-Dame de Paris*, il place, d'après Sauval, la construction du gibet en 1328 et il le fait étrenner par Marigny qui y fut pendu en 1315.

80-86. L'idée est déjà en germe dans *Notre-Dame de Paris* où V. Hugo compare le gibet de Montfaucon « à un cromlech celtique et où il se faisait aussi des sacrifices humains ». Au cromlech, qui est un cercle de pierres, V. Hugo substitue ici, par une heureuse correction, la colonne d'Irmensul et les pierres droites des menhirs ;

Semblent des Irmensuls livides, et ses blocs
Dans l'obscurité vague ébauchent des Molochs ;
Baal pour le construire a donné ses solives
Où flottaient des anneaux que secouaient les dives,
Saturne ses crochets, Teutatès ses menhirs ; 85
Tous les cultes sanglants ont là leurs souvenirs ;
Si le lierre ou le houx dans ses dalles végète,
Si quelque ronce y croît, la feuille horrible jette
Une ombre onglée et noire, affreux stigmate obscur,
Qui ressemble aux cinq doigts du bourreau sur le mur. 90

---

81. Semblent des Irmensuls *farouches*...
83-86. Addition marginale.
84. Où *pendaient*...
87. ... dans [ces] dalles végète,
La correction *ses* est raturée dans le ms.
... la *plante*...
88. ... la feuille *affreuse* jette
89-90. *Dans l'air l'âcre senteur du pourrissoir impur,*
Et l'ombre des cinq doigts...

---

avec les traverses empruntées au temple de Baal et les crochets de Saturne, la vision d'un gibet est précisée davantage.

81. On immolait des prisonniers devant la statue d'*Irmensul*, à Eresbourg, Charlemagne, vainqueur des Saxons, la fit renverser en 772 ; mais il laissa, dit-on, debout la colonne de marbre, haute de quatre mètres, qui servait de piédestal à la statue : le culte continua devant la colonne qui, en fin de compte, fut jetée dans le Weser, puis retirée, exorcisée et déposée à Hidelsheim, où on la voyait encore, au milieu du XIXe siècle, surmontée d'une statue de la vierge.

82. *Moloch* : le fantastique de la vision s'exagère : on connaît la monstrueuse représentation de cette idole des Ammonites, gigantesque statue d'airain dans laquelle on allumait un brasier intérieur pour y sacrifier des enfants.

83-84. Les *dives* sont les mauvais génies créés par Ahriman, dans la mythologie persane. Comme les djinns (cf. *Orientales*, XXVIII) ils bouleversent les maisons où ils entrent.

85. *Saturne, ses crochets* : Quels crochets ? Serait-ce la ἅρπη avec laquelle Saturne mutila Ouranos ? Ou, puisqu'il est ici question de sacrifices humains et que les anciens Crétois en offraient à Saturne-Moloch, V. Hugo songe-t-il à des victimes suspendues ?

Vil bâtiment des temps fatals fatal complice!
Il est la colonnade immonde du supplice,
L'échafaud que le Louvre a pour couronnement,
La caresse au tombeau, l'insulte au firmament;
Et cette abominable et fétide bâtisse 95
Devant le ciel sacré se nomme la Justice,
Et ce n'est pas la moindre horreur du monument
De s'appeler l'autel en étant l'excrément.
Morne, il confine moins aux Paris qu'aux Sodomes.
Spectre de pierre ayant au front des spectres d'hommes, 100
Inexorable plus que l'airain et l'acier,
Il est, il vit, farouche et sans se soucier
Que le monde à ses pieds souffre, existe ou périsse,
Et contre on ne sait quoi dans l'ombre il se hérisse;
A de certains moments ce charnier qui se tait 105
Frissonne, et comme si, triste, il se lamentait,
Mêle une clameur sourde aux vents, et continue

---

91. Vil *monument*!
93. *La ruine que l'ombre a* pour couronnement.
94-98. Rédaction marginale remplaçant ce vers :
Et des lois sans pitié le dernier excrément.
96. *Sous le grand* ciel sacré
98. *Que* s'appeler l'autel *et d'être* l'excrément,
99. *Triste*, il confine...
souffre
103. Que le monde à ses pieds *continue* ou périsse
... *rampe*, vive,...
La correction « existe » ne figure pas sur le ms.
105-108. Addition marginale.

---

92. *Colonnade* : c'est la première vision qui s'est présentée à V. Hugo dans *Notre-Dame de Paris* : « Entre la Courtille et Saint-Laurent, votre œil avait déjà remarqué, au couronnement d'une hauteur accroupie sur des plaines désertes, une espèce d'édifice qui ressemblait de loin à une *colonnade* en ruine, debout sur un soubassement déchaussé. Ce n'était ni un Parthénon, ni un temple de Jupiter Olympien ; c'était Montfaucon » (III, 2, *Paris à vol d'oiseau*) ; l'expression se retrouve encore dans le dernier chapitre du livre ; cf. note des vers 80-86.

En râle obscur le bruit des souffles dans la nue;
Là grince le rouet sinistre du cordier.
Du cadavre au squelette on peut étudier 110
Le progrès que les morts font dans la pourriture;
Chaque poteau chargé d'un corps sans sépulture
Marque une date abjecte, et chaque madrier
Semble le signe affreux d'un noir calendrier.

La nuit il semble croître, et dans le crépuscule 115
Il a l'air d'avancer sur Paris qui recule.

Rien de plus ténébreux n'a jamais été mis
Sur ce tas imbécile et triste de fourmis
Que la hautaine histoire appelle populace.
O pâle humanité, quand donc seras-tu lasse? 120

Lugubre vision! au-dessus d'un mur blanc

---

chargés
109-111. *a*) *Sous ses piliers ombrés de fantômes flottants,*
Du cadavre au squelette, on peut compter le temps
Au progrès que les *os*
b) *Sur ses piliers, auxquels prend mesure un cordier,*
Du cadavre au squelette
112. Chaque *pilier*..
113. Marque une date *horrible*,
impur
114. Semble le signe *abject*...
116. [A l'air de s'avancer] sur Paris qui recule.
Il a l'air d'approcher de...
La correction du texte ne figure pas dans le ms.
118. ... imbécille (ms.)
121. *O vision lugubre!*...

---

121. *Lugubre vision!* A cette vision qu'on compare celle de *Notre-Dame de Paris* (Livre XI, ch. 4, *Mariage de Quasimodo*), qui, voisine de Sauval, est un raccourci précis sans lyrisme : « Qu'on se figure, au couronnement d'une butte de plâtre, un gros parallélipipède de maçonnerie, haut de quinze pieds, large de trente, long de quarante, avec une porte, une rampe extérieure et une plate-forme; sur cette plate-forme seize énormes piliers de pierre brute,

Quelque chose d'informe et qui paraît tremblant
Se dresse ; chaos morne et ténébreux ; broussaille
De silence, d'horreur et de nuit qui tressaille ;
On ne voit le nuage, et l'ombre aux vagues yeux, 125
Et le blêmissement formidable des cieux,
Et la brume qui flotte, et l'astre qui flamboie,
Qu'à travers une vaste et large claire-voie
De poutres, dont chacune est un sanglant barreau ;
On dirait que Satan, l'infâme ange bourreau, 130
Dont la rage et la joie et la haine, acharnées,
Exécutent Adam depuis six mille années,
Sur ces fauves piliers a posé de sa main
La grande claie où fut traîné le genre humain.
C'est, dans l'obscurité lugubrement émue, 135
De la terreur, bâtie en pierre, et qui remue ;

---

122. Quelque chose d'*horrible*... / *trouble* { *féroce* / *fétide* / *nocturne*; ... / [sépulcral] / *ténébreux*
123. ...; chaos morne et
125-136. Addition marginale.
127-128. Et la brume qui flotte, *et l'étoile qui brille,*
Qu'à travers une vaste *et monstrueuse grille*
[rudes]
133. Sur ces *mornes* piliers...
134. *La claie énorme...*

---

debout, hauts de trente pieds, disposés en *colonnade* autour de trois des quatre côtés du massif qui les supporte, liés entre eux à leur sommet par de fortes poutres où pendent des chaînes, d'intervalle en intervalle ; à toutes ces chaînes, des squelettes ; aux alentours, dans la plaine, une croix de pierre et deux gibets de second ordre qui semblent pousser de bouture autour de la fourche centrale ; au-dessus de tout cela, dans le ciel, un vol perpétuel de corbeaux : voilà Montfaucon. »

136. Cf. dans *Notre-Dame de Paris*. « Les poutres étaient vermoulues, les chaînes rouillées, les piliers verts de moisissure. Les assises de pierre de taille étaient toutes refendues à leur jointure, et l'herbe poussait sur cette plate-forme où les pieds ne touchaient pas. »

C'est délabré, croulant, lépreux, désespéré ;
Les poteaux ont pour toit le vide ; le degré
Aboutit à l'échelle et l'échelle aux ténèbres ;
Le crépuscule passe à travers des vertèbres 140
Et montre dans la nuit des pieds aux doigts ouverts ;
Entre les vieux piliers, de moisissure verts,
Blêmes quand les rayons de lune s'y répandent,
Là-haut, des larves vont et viennent, des morts pendent,
Et la fouine a rongé leur crâne et leur fémur, 145
Et leur ventre effrayant se fend comme un fruit mûr ;
Si la mort connaissait les trépassés, si l'homme
Valait que le tombeau sût comment il se nomme,
Si l'on comptait les grains du hideux chapelet,
On dirait : — Celui-ci, c'est Tryphon, qui voulait 150

---

143. *Plus* blêmes *quand les clairs* de lune s'y répandent,
144. *Des larves flottent, vont* et viennent...
146. ... *s'ouvre* comme un fruit mûr,
148. ... comment *on le* nomme
149. ... du *sanglant* chapelet,

140-146. Cf. dans *Notre-Dame de Paris :* « C'était un horrible profil sur le ciel que celui de ce monument ; la nuit surtout, quand il y avait un peu de lune sur ces crânes blancs, ou quand la brise du soir froissait chaînes et squelettes, et remuait tout cela dans l'ombre. »

150-158. L'énumération de ces pendus est déconcertante. Le vers 66 a précisé qu'il s'agissait du Paris de Philippe-le-Bel (1285-1314) ; or il est ici question de l'imprimerie importée à Paris, d'après Moreri, en 1470 et dont l'invention par le *sorcier de Mayence* ne remonte pas au delà de 1440. *Pierre Albin* est un humaniste du XVIe siècle ; il n'y a de *Glanus* un peu connu que Joannes-Baptista a Glano qui fut, à la même époque, docteur de l'Université de Liège ; plus étrange encore est ce Tryphon mêlé aux querelles d'Irénée, qui datent de la fin du second siècle et qui ne semblent pas s'être renouvelées au XIVe. Il semble que V. Hugo ait pris au hasard des faits et des personnages réels, de toute date, qu'il avait rencontrés au hasard de lectures très diverses, et qu'il ait accolé faits et personnages au gré de sa fantaisie. C'est une méthode qui lui est coutumière, mais le plus singulier est qu'il ait pendu au gibet de Paris ces obscurs écrivains qui n'y vinrent sans doute jamais, et dont on

Fêter le jour de Pâque autrement qu'Irénée ;
Ceux-là sont des routiers, engeance forcenée,

---

chercherait vainement le nom sur la liste des illustres pendus de Montfaucon ; cf. Lavillegille, *op. cit.*, et Maillard, *Le Gibet de Montfaucon*, Paris, 1867.

150-151. Moreri rapporte brièvement l'histoire de cette querelle connue : Irénée « assembla deux Conciles, le premier contre les Hérétiques et le deuxième contre les Quartodecimans, et il fit confirmer le Décret fait auparavant pour la célébration de la Fête de Pâques au dimanche aprez le quatorzième jour de la Lune de Mars. Les Prelats d'Asie n'avoient pas été de ce sentiment et le pape Victor, successeur d'Eleuthere, les sépara de sa communion. » Art. S. Irénée.

Il est déjà question des Quartodecimans dans *Dieu* :

> ... Fais la Pâque ainsi que Théophile
> Le quatorzième jour de la lune de mars.
>
> (Avant dernière *Voix*, 1855.)

Mais quel est ce *Tryphon* que V. Hugo mêle, au xive siècle, à la querelle ancienne des Quartodecimans? A-t-il pris ce nom au hasard dans un dictionnaire. Il y a un Triphon du iiie siècle dans Moreri. N'est-ce pas plutôt au souvenir des notes prises pour les *Misérables* où il parle d'un « mauvais moine normand, un peu sorcier, appelé *Tryphon* » ? *Cosette*, II, 2. Les *Misérables* ont paru en 1862 ; mais une partie était sur le chantier dès 1848.

Glanus. Quel Glanus ? On ne connaît pas de *Glanus*, traducteur de Platon. Le procès des Templiers contient l'interrogatoire d'un Bartholomeus a Glano, qui ne paraît pas avoir été un lettré. Cf. Michelet, *Le Procès des Templiers*, Paris, 1851, p. 334, tome Ier. En revanche Joannes-Baptista a Glano est un écrivain assez célèbre, qui a écrit de nombreux ouvrages, entre autres une *Histoire des Pontifes* et fait quelques traductions de textes syriaques. Cf. la *Biographie nationale de Belgique*, art. Glano (a), et la *Biographie liégeoise* de Becdelièvre-Hamal, Liège, 1836, p. 381-399.

Pierre Albin : le personnage existe, nom et prénom sont réels. V. Hugo avait d'abord écrit *Balbin* ; la biographie générale de Firmin-Didot cite plusieurs Balbin du xviie siècle, un historien, un médecin et un poète. *Pierre Albin*, grâce au prénom, est une personnalité plus précise : Pierre Albin est un poète et un historien allemand du xvie siècle dont le nom figure à la fois dans le dictionnaire de Watkins et dans celui de Chaudon et Delandine, deux ouvrages que V. Hugo possédait à Guernesey.

Gueux qui contre le sceptre ont croisé le bâton ;
Cet autre, c'est Glanus, traducteur de Platon ;
Celui-ci, que des lois frappa la prévoyance, 155
Osa propager l'art du sorcier de Mayence,
Et jeter à la foule un Virgile imprimé ;
C'est Pierre Albin ; l'oubli sur lui s'est refermé ;
Cet autre est un voleur, cet autre est un poëte.
Derrière leur tragique et noire silhouette, 160
L'azur luit, le soir vient, l'aube blanchit le ciel ;
Le vent, s'il entre là, sort pestilentiel ;
Chacun d'eux sous le croc du sépulcre tournoie ;
Et tous, que juin les brûle ou que janvier les noie,
S'entreheurtent, fameux, chétifs, obscurs, marquants, 165
Et sont la même nuit dans les mêmes carcans ;
Le craquement farouche et massif des traverses
Accompagne leurs chocs sous les âpres averses,
Et, comble de terreur, on croirait par instant
Que le cadavre, au gré des brises s'agitant, 170
Avec son front sans yeux et ses dents sans gencives,
Rit dans la torsion des chaînes convulsives ;
L'exécrable charnier, sous ses barres de fer,
Regardant du côté de Rome et de l'enfer,

155-158. Addition marginale.
158. C'est *Balbin ; le tombeau* sur lui...
l'enfer
160. Derrière leur *informe...*
le soir luit, l'éclair luit
161. *luit ; vient,*
L'astre vient le soir fuit
162. *Dans un miasme infâme et pestilentiel,*
166. *S'il pleut, le craquement lugubre* des traverses
Le craquement *lugubre* et massif...
169. ... on *dirait* par instant
173. *Et l'effrayant* charnier sous ses *grilles* de fer

---

161 et sq. C'est l'amplification d'un développement dont on trouve l'indication en haut de la dernière page du manuscrit : *lune, le jour, le vent, l'été, l'hiver.*

Dans l'étrange épaisseur des brumes infinies 175
Semble chercher au loin ses sœurs les gémonies,
Et demander au gouffre où nul astre n'a lui
Si Josaphat sera plus sinistre que lui ;
Et toujours, au-dessus des clochers et des dômes,
Le vent lugubre joue avec tous ces fantômes, 180
Hier, demain, le jour, la nuit, l'été, l'hiver ;
Et ces morts sans repos, où fourmille le ver
Plus que l'abeille d'or dans le creux des yeuses,
Cette agitation d'ombres mystérieuses,
L'affreux balancement de ces spectres hagards, 185
Ces crânes sans cheveux, ces sourcils sans regards,
Ce grelottement sourd de ferrailles funèbres,
Chassent dans la nuée, à travers les ténèbres,
Les purs esprits de l'aube et de l'azur, venus
Pour s'abattre au milieu des vivants inconnus, 190
Pour faire leur moisson sublime dans la foule,
Dire au peuple le mot du siècle qui s'écoule,
Et leur jeter une âme et leur apporter Dieu ;
Et l'on voit, reprenant leur vol vers le ciel bleu,
La sainte vérité, la pensée immortelle, 195
L'amour, la liberté, le droit, heurtant de l'aile
Le Louvre et son beffroi, l'église et son portail,
Fuir, blancs oiseaux, devant le sombre épouvantail.

Semble dans (inachevé)
175. *Dans le passé, parmi les* brumes infinies
177. *... où jamais Dieu* n'a lui,
189. *Tous les esprits du ciel* et de l'azur...
des cieux...
191. ... leur moisson *céleste*
divine

194-198. C'est ici la contre-partie du vol des « chimères » qui symbolisaient pour l'évêque Bertrand toutes les erreurs et tous les dangers de l'esprit nouveau.

Date du ms. : 29 9bre 1858.

LES REITRES

CHANSON BARBARE

NOTICE

La chanson, c'est l'épopée populaire.

Il ne faut donc pas s'étonner que V. Hugo ait songé à composer des chansons pour la *Légende des Siècles*.

Nous en avons déjà rencontré deux [1] : l'une, la *Chanson des Aventuriers de la Mer*, était l'évocation pittoresque d'exploits légendaires ; l'autre, la *Chanson de Sophocle à Salamine*, empreinte des préoccupations personnelles du poète, était une fantaisie sur la jeunesse amoureuse de Sophocle.

Le caractère de la *Chanson des Reîtres* est différent : l'effet qu'a recherché V. Hugo est avant tout musical.

La *Chanson des Reîtres* composée en mai 1859 paraît être le complément d'un des premiers développements du *Régiment du Baron Madruce* terminé le 29 février précédent, et elle s'intercalerait facilement après ces vers :

> Le tambour roule avec un faste oriental
> Et vibre, tout tremblant de plaques de métal,
> Si bien qu'on croit entendre en sa voix claire et gaie
> Sonner allègrement les sequins de la paie.
>
> (V. 15-18.)

---

1. Sur ces deux chansons et leur caractère particulier, cf. la notice et le texte de la *Chanson des Aventuriers de la Mer*, dans la *Légende des Siècles* de 1859, tome II, p. 667 et de la *Chanson de Sophocle à Salamine* dans la *Légende des Siècles* de 1877, p. 199-203. Il y a dans la *Légende des Siècles* de 1883 une pièce intitulée *la Chanson des doreurs de proue* qu'on ne saurait rappeler ici pour un parallèle, car le caractère traditionnel du genre y est très atténué.

Ce sont ces sequins de la paie, en l'espèce des rixdales et des doublons, que font sonner, elles aussi, les rimes de la *Chanson des Reîtres*.

Il ne faut demander ici au poète ni originalité de pensée, ni érudition pittoresque ; le sous-titre est explicatif : *Chanson barbare* ; en huit strophes, des soudards chantent brutalement la déroute de l'ennemi, la victoire, la fuite des rois, la conquête des femmes, les beuveries, l'ivresse et la mort : autant de brèves évocations en quelques images concrètes.

Ces huit strophes sont de neuf vers ; mais elles ne présentent que trois vers de développement : il y a six vers de refrain ; et c'est dans ces six vers que V. Hugo met tout son art à faire retentir « allègrement » la sonorité métallique des pièces d'argent et d'or, qui paient la violence des reîtres.

Les sons clairs *e*, *i* alternent avec les sons pleins *a*, *o*, ou sourds *ou*, ou nasaux *un*, *on*, lancés par des dentales, des sifflantes, des liquides et finalement des explosives :

Nous jouerons aux d*és* sur les d*alles* ;
Sonnez d*ou*-bl*ons*,
Sonnez rix-d*ales* !
Sonnez cl*ai*-r*ons*,
Sonnez cym-b*ales* !
On entendra s*i*-ffl*er* les b*alles*.

Le manuscrit révèle que V. Hugo a hésité sur l'alternance des vers et qu'il a, à plusieurs reprises, changé la succession des rimes aux vers 10-11, 17-18, 19-20, 64-65, afin d'atteindre le maximum de résonance.

Si en lisant les vers du *Régiment du Baron Madruce* nous percevons dans le retentissement des tambours aux plaques de métal le son des sequins de la paie, ici, par une curieuse réciprocité, dans le choc cadencé des rixdales et des doublons qu'accompagne l'allegro des cymbales et des clairons, nous entendons se rythmer toute une marche de reîtres lourdement bottés, qui défilent en marquant, avec leurs pas, la mesure d'une symphonie guerrière.

LES REITRES

CHANSON BARBARE

Sonnez, clairons, 1
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
L'ennemi vient, nous le battrons ;
Les déroutes sont des cavales 5
Qui s'envolent quand nous soufflons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Titre : *La Chanson des reîtres*

5-6. Les reîtres soufflent, comme la rafale qui dissipe les nuages, et font s'envoler les déroutes, comparées ici à des cavales. Cette image s'est formée peu à peu dans la pensée du poète : elle se prépare dans les *Contemplations* :

> La nuée aux croupes sans nombre.
>
> (*Les Mages*, XI.)

et se précise dans la *Légende des Siècles* (1859) :

> Selon le plus ou moins de paresse du vent,
> Les nuages tardifs s'en vont comme en rêvant,
> Ou prennent le galop, ainsi que des cavales.
>
> (*Masferrer*, v. 161-163.)

8. *Rixdales* : Monnaie d'argent fabriquée en Allemagne, Suède, Danemark, Flandre et Suisse ; on l'appelait en France l'écu d'Empire.

9. *Doublons* : Monnaie d'or espagnole.

Sonnez, cymbales, 10
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ;
Nous sommes les durs forgerons
Des victoires impériales ;
Personne n'a vu nos talons ; 15
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales ! 20
On entendra siffler les balles ;
Sitôt qu'en guerre nous entrons
Les rois ennemis font leurs malles,
Et commandent leurs postillons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ; 25
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ; 30
Sur les villes nous tomberons ;
Toutes femmes nous sont égales,
Que leurs cheveux soient bruns ou blonds ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons, 35
Sonnez, rixdales !

10-18. Addition marginale.
13. Nous sommes les *noirs* forgerons
32. Toutes *filles* nous sont égales

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
Du vin ! Du faro ! Nous boirons ! 40
Dieu, pour nos bandes triomphales
Fit les vignes et les houblons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons ! 45

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ;
Quelquefois, ivres, nous irons
A travers foudres et rafales, 50
En zigzag, point à reculons.
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons, 55
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
Nous pillons, mais nous conquérons ;
La guerre a parfois les mains sales,
Mais la victoire a les bras longs ; 60
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

---

40. *Faro*, terme du dialecte wallon : c'est une sorte de bière qu'on fabrique aux environs de Bruxelles.

51. *En zig zag*, comme la foudre elle-même.

Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons! 65
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Rois, nous sommes les aquilons;
Vos couronnes sont nos vassales;
Et nous rirons quand nous mourrons.
On entendra siffler les balles; 70
Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales!

Date du manuscrit: 16 mai 1859.

LE COMTE FÉLIBIEN

NOTICE

Le Comte Félibien emprunte au cadre des guerres d'Italie, à l'indignation du poète contre la cruauté des rois et la complicité des prêtres, un aspect frappant de parenté avec les développements de la *Vision de Dante* (1853), des *Quatre jours d'Elciis* et de *Ratbert* (1857).

On serait même presque tenté de croire que le fait initial du poème

> Une morte étendue à terre toute nue
> Et dont le ventre ouvert montre un enfant tué

a sa source première dans les Mémoires du général Pepe, que V. Hugo lut pour la composition des Châtiments [1] :

« Un volume, dit Pepe, ne suffirait pas au récit de toutes les atrocités par lesquelles se signala la rage des Autrichiens... un fœtus, arraché du sein de sa mère, servit de jouet à ces mains scélérates [2]. »

> On coupe à coups de knout le ventre aux femmes grosses,

écrivait déjà V. Hugo dans la *Vision de Dante*.

Mais l'histoire et la cruauté des hommes ont d'éternels recommencements. Et, en novembre 1876, V. Hugo trouvait des raisons actuelles et précises de s'indigner contre les mêmes barbaries.

---

1. Dans *Carte d'Europe* (Châtiments, I, 12), au vers :

> Haynau dans les canons met des têtes d'enfants

V. Hugo ajoute cette note : Sac de Brescia, voir les *Mémoires du général Pepe*.

2. Pepe, *Histoire des Révolutions des guerres d'Italie en 1847-49*. Paris, Pagnerre, 1850, ch. IV, p. 41.

C'était le temps où le fanatisme musulman, surexcité, déchaîné, et dirigé par Abdul-Hamid, répondait au soulèvement des panslavistes en Herzégovine, en Serbie, en Albanie, par des massacres, accompagnés de monstrueuses atrocités. Ces atrocités, Gladstone les dénonçait en fin d'août 1876 dans les lettres qu'il adressait à son gouvernement, et V. Hugo écrivait le 29 août un manifeste où nous retrouvons le catalogue des horreurs jadis énumérées par Pepe. Massacres en masse, familles brûlées dans leurs maisons incendiées, peste, chiens rongeant des crânes de jeunes filles violées : « Nous apprenons aux gouvernements d'Europe ceci : c'est qu'on ouvre les femmes grosses pour leur tuer les enfants dans les entrailles[1] », et il insistait : « Il y a une question d'Europe, disait-il, l'humanité aussi a sa question, et cette question la voici : elle est plus grande que l'Inde, l'Angleterre et la Russie : c'est le petit enfant dans le ventre de la mère. »

Voilà qui serait suffisant pour expliquer le point de départ de l'indignation exprimée dans le *Comte Félibien*, si la pièce ne présentait par ailleurs des visions et des idées qui dénoncent manifestement les préoccupations de l'homme politique élu sénateur en janvier 1876 et partisan déclaré de l'amnistie pour les insurgés de la Commune. Sa condescendance pour le parti de la Commune ne s'était pas affaiblie depuis 1871 : il répudiait les crimes, mais se faisait le défenseur des criminels :

> Oh ! je suis avec vous, j'ai cette sombre joie.
>
> (*Année Terrible. Juin* 1871.)

En 1876, sa dangereuse pitié n'avait pas abdiqué. Le 22 mai dans un long discours il avait fait appel à la miséricorde du Sénat. Sa proposition n'avait recueilli que dix voix, dont la sienne.

Or, en octobre 1876, la querelle des partis à propos de l'amnistie reprit une animosité nouvelle à propos du procès intenté au troisième fils de Raspail, Xavier Raspail. Xavier Raspail avait publié le 4 septembre 1876 un livre intitulé *de la Nécessité de l'Amnistie*[2].

---

1. Cf. le procès-verbal dressé quinze jours auparavant, le 14 août, par le préfet de Yagadina : « Dans le village de Payetche tous les hommes, excepté six, ont été massacrés avec les vieilles femmes. Les femmes enceintes ont été éventrées, les jeunes femmes et les jeunes filles enlevées, les petits enfants coupés en morceaux. »

Cet éventrement des femmes grosses provoqua dans la presse de Paris des articles indignés. Voir notamment sous la signature d'E. Lockroy un *Dialogue entre un homme d'Etat et un Eventré* dans le *Rappel* du 10 septembre 1876.

2. Xavier Raspail, *De la nécessité de l'Amnistie* : l'insurrection du 18 mars,

Pour pallier les crimes des insurgés, pour excuser le massacre des otages et des prisonniers, Xavier Raspail soutenait que le parti de l'ordre et les Versaillais avaient commis de pires atrocités. Il citait les vers de V. Hugo :

On les amène au pied de l'affreux mur.
C'est bien. Ils ont été battus du vent contraire.
L'homme dit au soldat qui l'ajuste : Adieu, frère.
La femme dit : — Mon homme est tué. C'est assez.
Je ne sais s'il eut tort ou raison, mais je sais
Que nous avons traîné le malheur côte à côte;
Il fut mon compagnon de chaîne; si l'on m'ôte
Cet homme, je n'ai plus besoin de vivre. Ainsi
Puisqu'il est mort, il faut que je meure. Merci. —
Et dans les carrefours les cadavres s'entassent.
Dans un noir peloton vingt jeunes filles passent;
Elles chantent; leur grâce et leur calme innocent
Inquiètent la foule effarée; un passant
Tremble. — Où donc allez-vous ? dit-il à la plus belle.
Parlez. — Je crois qu'on va nous fusiller, dit-elle.
Un bruit lugubre emplit la caserne Lobau;
C'est le tonnerre ouvrant et fermant le tombeau.

(*L'Année Terrible. Juin XII. Les Fusillés.*)

et racontait quelques exécutions sommaires comme celle de la femme du général insurgé La Cécilia, mère d'un enfant de sept mois, transpercée à coups de baïonnette derrière une barricade[1].

Pour son livre sur l'amnistie, le 10 octobre 1876, Xavier Raspail fut condamné à huit mois de prison[2], et à mille francs d'amende solidairement avec son éditeur Dubuisson : le livre fut détruit[3]. Xavier Raspail et Dubuisson en appelèrent à l'opinion en faisant paraître une brochure qui contenait les débats in extenso.

Le procédé qui consiste à montrer que le parti des juges est plus coupable que celui des accusés, est celui qui a été employé la plupart du temps par les défenseurs de la Commune. C'est ce procédé dont usa sans mesure Lissagaray dans sa brochure *Les huit journées*

---

ses causes, ses effets et sa répression, gr. in-18, 192 pages. Paris, Dubuisson, 4 septembre 1876.

1. Le récit des atrocités commises à l'égard des femmes ne comprend pas moins de six pages, 140-145.

2. Xavier Raspail était le troisième fils de François-Vincent Raspail. François-Vincent Raspail avait été en 1874 condamné lui aussi à un an de prison pour apologie de faits qualifiés crimes dans son *Almanach et Calendrier météorologique pour 1874*.

3. Il en existe un exemplaire à la réserve de la Bibliothèque Nationale.

de mai publiée en 1871, et reprise dans son *Histoire de la Commune* qui paraissait en ce même mois de novembre[1] où V. Hugo écrivit le *Comte Félibien*. On y lit entre autres horreurs : « Une femme gisait là, les jupes relevées. De son ventre ouvert les boyaux coulaient. Un fusilier marin s'amusait à les dévider du bout de sa baïonnette[2]. »

Corps terrible aux regards de tous prostitué

écrit le poète.

*
* *

Ainsi donc, en juillet-août 1876, les atrocités prêtées aux Versaillais par le parti de la Commune et antérieurement réalisées par les Bachi-Bouzouk, en septembre-octobre l'affaire Xavier Raspail, en novembre la publication de l'*Histoire de la Commune* de Lissagaray expliquent suffisamment la raison pour laquelle, à cette date tardive de 1876, V. Hugo revient encore sur une question dont l'*Année Terrible* semblait avoir épuisé depuis longtemps tous les thèmes poétiques.

Le *Comte Félibien* n'est que la reprise de toutes les visions et de toutes les idées sociales et morales, qui remplissent les mois de mai, juin, juillet de l'*Année Terrible*. Il n'est pas un vers du *Comte Félibien* qui ne rappelle une expression littérale ou une pensée déjà formulée par V. Hugo en 1871 : mêmes spectacles horribles dans les rues, mêmes atrocités des vainqueurs, mêmes discours des bourgeois, même attitude du poète qui se compare à Dante et à Jérémie, et, prophète humanitaire, est indulgent au peuple, criminel ignorant, prêche la clémence pour les révoltés et n'admet de crimes que ceux des gouvernants et des prêtres.

Quelle fut son intention en prêtant à ces idées le cadre du Moyen âge ? Malice satirique qui recule les répressions du parti de l'ordre jusqu'au Moyen âge, pour mieux les assimiler à la barbarie d'un temps grossier ? Peut-être. Mais préoccupation littéraire aussi.

Il eût été oiseux de faire d'un chapitre de la *Légende des Siècles* une répétition par trop exacte de l'*Année Terrible* et dangereux pour l'unité du livre de multiplier les pièces où le poète parle en son propre nom : une épopée n'est ni une parabase, ni une tribune; le *Temps présent* offrait déjà plus de six poèmes où s'affirment les juge-

1. C'est du moins la date que porte la préface.

2. Lissagaray, *Histoire de la Commune*, Bruxelles, 1876, p. 434. Le tableau est plus détaillé et plus horrible encore dans la première version, p. 154 des *Huit journées de mai* et ici, v. 66-69.

ments tout personnels de V. Hugo sur les choses de son temps ; la personnalité du poète épique doit être discrète. Le goût littéraire, ou tout au moins l'instinct de ce qui est nécessaire au succès auprès des gens de métier furent chez V. Hugo quelquefois compromis, mais ne furent jamais annihilés, au profit de la politique ; et c'est à ce qu'il survivait d'esprit critique dans l'écrivain que le *Comte Félibien* nous paraît devoir son cadre et sa couleur historiques.

LE COMTE FÉLIBIEN

Attendu qu'il faut mettre à la raison la ville, 1
Qu'il faut tout écraser dans la guerre civile
Et vaincre les forfaits à force d'attentats,
Cosme vient d'égorger, pêle-mêle, des tas
De misérables, vieux, jeunes, toute une foule, 5

---

2. Qu'il faut tout *foudroyer*...
4. Cosme *égorge au hasard*, ...

---

2. *Guerre Civile* : ces mots auraient pu servir de titre à la pièce et ils auraient plus directement attiré l'attention sur les événements contemporains auxquels V. Hugo va faire allusion dans le cadre de l'histoire médiévale.

3. C'est l'idée inspiratrice de *Pas de représailles* dans l'*Année terrible* : V. Hugo y condamne déjà la réciprocité des exécutions :

> Le talion n'est pas un reflux légitime...
> Je sauverais Judas, si j'étais Jésus-Christ.
> (Mai 1871.)

4-7. *Cosme, Sienne*. Le choix de *Sienne* s'explique : l'histoire de Sienne n'est, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Renaissance, qu'une longue suite de rivalités et de guerres intestines. En 1554, *Cosme* de Médicis, duc de Florence, marcha sur Sienne dans le but de s'en rendre maître pour le compte de Charles-Quint, son allié. Nous savons par Montluc quelle lamentable spectacle offrait la ville, le jour où la population fut chassée de ses foyers par les soldats de Cosme de Médicis : « Oncques, dit Montluc, je ne vis départie si désolée ». Mais le spectacle que va évoquer V. Hugo est, ici, celui des rues de Paris, après les batailles de mai 1871. Cf. l'*Année terrible* :

> Un jour je vis le sang couler de toutes parts :
> Un immense massacre était dans l'ombre épars..., etc.
> (Juin, I, vers 12 et sq.)

Dans Sienne où la fierté des grands siècles s'écroule.
Tous les murs sont criblés de biscayens de fer.
Le massacre est fini ; mais un reste d'enfer
Est sur la ville, en proie aux cohortes lombardes.
La fumée encor flotte aux gueules des bombardes ; 10
Et l'horreur du combat, des chocs et des assauts
Est visible partout, dans les rouges ruisseaux,
Et dans l'effarement des morts, faces farouches ;
On dirait que les cris sont encor dans les bouches,
On dirait que la foudre est encor dans les yeux, 15
Tant les cadavres sont vivants et furieux.
Cependant les marchands ont rouvert leurs boutiques.
Des gens quelconques vont et viennent ; domestiques,
Patrons, clercs, artisans, chacun a son souci ;
Chacun a son regard qui dit : — C'est bien ainsi. 20
Finissons-en. Silence ! un nouveau maître arrive. —

---

6. Dans Sienne *où la grandeur des vieux âges* s'écroule
16. Tant *ces* cadavres... — Ce vers précédait d'abord le vers 15.

---

12. Malheur, quand le carnage affreux rougit les fleuves
Et quand souillant leur lit d'un flot torrentiel
Le sang des hommes coule où coule l'eau du ciel !
(*Année terrible*, Juin, XVI.)

17-20. Contre cette acceptation du fait accompli et cette soumission servile aux vainqueurs, V. Hugo ne se lasse jamais, après le coup d'État, de protester et dans les *Châtiments* et dans les *Années funestes*.

J'étais dans une rue et je lus cette affiche :
— De par la loi ! Vous tous, grand, petit, pauvre, riche,
Silence ! Obéissez. Le prince a combattu,
Le prince a triomphé ; maintenant qu'il bâtisse.
Ce qu'il a fait est bien.
(XIII, *J'étais dans une église*, 10 mars 1855.)

21. J'entends
Dire : « Il faut en finir avec les mécontents. »
(*Ibid.*, Juin, XII, *Les Fusillés*.)

21-29. Cf. dans Lissagaray *Histoire de la Commune*, p. 390, une revue de la presse contenant des articles de journaux qui sont inspirés par ces mêmes idées.

L'indifférence aux morts qu'on a, pourvu qu'on vive,
L'acceptation froide et calme des affronts,
Cette lâcheté-là se lit sur tous les fronts.
— Pourquoi ces vanupieds sortaient-ils de leurs sphères?
Ils sont morts. C'est bien fait. Nous avons nos affaires.
Les rois qui sont un peu tyrans sont presque dieux.
Nous serons muselés et rudoyés; tant mieux.
Enterrons. Oublions. Et parlons d'autre chose. —
Ainsi le vieux troupeau bourgeois raisonne et glose. 30
Et tous sont apaisés, et beaucoup sont contents.

Seul, un homme, — on dirait qu'il a près de cent ans
Et qu'il n'en a pas vingt, et qu'un astre est son âme,
A voir son front de neige, à voir ses yeux de flamme, —
Cet homme, moins semblable aux vivants qu'aux aïeux,

33-38. Le pagényrique du vieillard est un thème qui remonte aux œuvres les plus anciennes de V. Hugo : on le rencontre un peu partout : dans *Hernani*, dans les *Burgraves*, dans la *Légende des Siècles* :

> Le vieillard qui revient vers la source première
> Entre aux jours éternels et sort des jours changeants,
> Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens
> Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.
>
> (*Booz endormi*, 21-24.)

Cette majesté des vieillards s'identifie pour V. Hugo avec celle des prophètes et quelquefois même des archanges. V. Hugo parle d'ailleurs rarement des vieillards, en qui il voit un reflet de Dieu, sans songer à lui-même. Comparer aussi ce qu'il dit du penseur dans l'*Année Terrible* :

> Les éclairs indignés dans sa prunelle ont lui,
>
> (Avril, VI.)

et du poète :

> Aux vivants aveuglés par la guerre civile
> Il montrait la clarté du grand, du vrai, du beau,
> Etant plus qu'eux tourné du côté du tombeau.
>
> (Avril, VIII.)

Rôde, et, quand il s'arrête, il n'a plus dans les yeux
Qu'un vague reste obscur de lueurs disparues,
Tant il songe et médite ! et les passants des rues,
Voyant ce noir rêveur qui vient on ne sait d'où,
Disent : C'est un génie ; et d'autres : C'est un fou. 40
L'un crie : Alighieri ! c'est lui ! c'est l'homme-fée
Qui revient des enfers comme en revint Orphée ;
Orphée a vu Pluton et Dante a vu Satan,
Il arrive de chez les morts ; Dante, va-t'en !
L'autre dit : Ce n'est pas Dante, c'est Jérémie. 45
La plainte a presque peur d'avoir été gémie,
Et se cache devant le vainqueur irrité ;
Mais cet homme est un tel spectre dans la cité
Qu'il semble effrayant même à la horde ennemie ;
Et pourtant ce n'est point Dante ni Jérémie ; 50

---

36. Rôde, *et parfois* s'arrête...
37-38. *Il songe. Et les passants, le voyant dans les rues*
Marcher seul, comme s'il allait on ne sait où
41. L'un [dit]...
44. ... *Spectre* ! va-t'en ! —

40-41. *Fou, Dante* : les deux idées sont déjà ironiquement associées dans l'*Année Terrible* :

> L'aigle semble inutile et ridicule aux grues ;
> Dante est fou.
>
> (Juin, XV.)

42. Oh ! si l'homme pouvait écouter la géhenne,
Si l'on savait la langue obscure des enfers...!
(*Année terrible*, Avril, VIII.)

44. *Dante, va-t'en* : Le génie est repoussé par la foule, qui ne le comprend pas.

> La foule ironique et frivole
> Ignore ce qu'ils ont rêvé,
> Les voit sombrer dans l'étendue
> Et dit : « C'est une âme perdue ! »
>
> (*Année terrible*, Avril, I, *Les Précurseurs*.)

48. Il semble un spectre errant qui n'a plus de tanière
(*Ibid.*, Avril, VI.)

C'est simplement le vieux comte Félibien
Qui ne croit que le vrai, qui ne veut que le bien,
Et par qui fut fondé le collége de Sienne;
Il porte haut la tête étant une âme ancienne,
Et fait trembler; cet homme affronte les vainqueurs; 55
Mais, dans l'écroulement des esprits et des cœurs,
On le hait; le meilleur semble aux lâches le pire,
Et celui qui n'a pas d'épouvante en inspire.

Qu'importe à ce passant? Dans ce vil guet-apens,
Les uns étant gisants et les autres rampants, 60
Les uns étant la tombe et les autres la foule,
Il est le seul debout; il songe; le sang coule,
Le sang fume, le sang est partout; sombre, il va.

51-53. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :

C'est simplement le vieux docteur Félibien
Qui, lorsqu'il eut perdu son fils, donna son bien
Aux pauvres, et se fit maître d'école à Sienne.

53. *Et, sénateur, s'est fait maître d'école à Sienne.*
56. Mais, dans *l'affolement...*
59. ... Dans ce *noir* guet-apens,

---

52. J'ai lutté pour le vrai, pour le bon, pour l'honnête,
(*Ibid.*, Juin, IV.)

53. Broin de Cologne, dans les notices qu'il consacre, à la fin de son volume, aux villes illustres parle du Collège de Siènes. On sait que V. Hugo possédait à Guernesey le *Théâtre des villes de l'Univers* de ce Broin de Cologne.

55. Faible, à ceux qui sont forts, j'ose jeter le gant.
(*Année terrible*, Mai, VI.)

56-57. Tu seras le maudit qu'on raille ou qu'on foudroie,
Tu seras insulté, hué, traqué, la proie
Des calomniateurs
(*Ibid.*, Juin, II.)

62-63. Un jour, je vis couler le sang de toutes parts...
(*Ibid.*, Juin, I.)

Tout à coup au détour de la Via Corva,
Il aperçoit dans l'ombre une femme inconnue; 65
Une morte étendue à terre toute nue,
Corps terrible aux regards de tous prostitué
Et dont le ventre ouvert montre un enfant tué.

Alors il crie : — O ciel! un enfant! guerre affreuse!
Où donc s'arrêtera le gouffre qui se creuse? 70
Massacrer l'inconnu, l'enfant encor lointain!
Supprimer la promesse obscure du destin!
Mais on poussera donc l'horreur jusqu'au prodige!
Mais vous êtes hideux et stupides, vous dis-je!
Mais c'est abominable, ô ciel! ciel éclatant! 75
Et les bêtes des bois n'en feraient pas autant!
Qu'on ait tort et raison des deux côtés, qu'on fasse

71-74. Addition marginale sur première épreuve. Dans le manuscrit, on lit simplement :

Massacrer un fœtus, ciel, ô ciel éclatant!
Non, les bêtes des bois n'en feraient pas autant.

La première épreuve imprimée donne une correction pour le premier hémistiche : Massacrer un *enfant*! Puis V. Hugo ajoute en marge les vers 71-74; le brouillon de cette addition figure dans le ms. 40, sous le n° 228.
76. [Non], les bêtes des bois...

65-68. Cf. notice p. 307-309, et dans l'*Année terrible* :

Quand je pense qu'on a tué des femmes grosses...
(Juin, XIII. *A ceux qu'on foule aux pieds.*)

76. Je préfère les bois
Car je trouve, voyant les hommes que vous êtes,
Plus de cœur aux rochers, moins de bêtise aux bêtes.
(*L'Année Terrible*, Juillet, V, *Falkenfels.*)

77-79. Cf. notice p. 309, et la lettre datée dans *Après l'Exil* du 28 avril 1871, lettre ouverte adressée à Meurice et Vacquerie et que V. Hugo dit avoir été empêché de faire paraître à cette date dans les journaux de Paris : « Faire le mal, en le voulant faire, c'est la scélératesse ; faire le mal sans le vouloir, c'est l'ignorance. La Commune a la même excuse que l'Assemblée : l'ignorance. L'ignorance c'est la grande plaie publique ». Ce parti pris de tenir la balance égale entre

Au fond le mal, croyant bien faire à la surface,
Vous êtes des niais broyant des ignorants,
Cette justice-là, c'est bien, je vous la rends ; 80
Je vous hais et vous plains. Mais, quoi ! quand l'empyrée
Attend du nouveau-né l'éclosion sacrée,
Quoi ! ces soldats, ces rois, sans savoir ce qu'ils font,
Touchent avec leur main sanglante au ciel profond !
Ils interrompent l'ombre ébauchant son ouvrage ! 85
Ils veulent en finir d'un coup, et dans leur rage
D'avoir bien fait justice, et d'avoir bien vaincu,
Ils vont jusqu'à tuer ce qui n'a pas vécu !
Mais, bandits, laissez donc au moins venir l'aurore !
Brutes, vous châtiez ce qui n'est pas encore ! 90
La femme que voilà morte sur le pavé,
Qui cachait dans son sein l'enfant inachevé,
L'avenir, l'écheveau des jours impénétrables,
Était de droit divin parmi vous, misérables ;
Car la maternité, c'est la grande action. 95
Sachez qu'on doit avoir la même émotion
Devant Ève portant les races inconnues
Que devant l'astre immense entrevu dans les nues ;

---

79. [Soyez des idiots] broyant des ignorants.
83. Quoi ! ces [princes]...
96. Sachez *que nous avons* la même émotion

---

les deux adversaires et de plaider non-coupable par ignorance inspire plus d'une des déclarations du poète dans l'*Année Terrible* :

> Peuple, ces deux chaos ont tort...
>
> (Mai, I.)

> De ces deux pouvoirs dont la colère croît,
> L'un a pour lui la loi, l'autre a pour lui le droit...
> ... Et l'ignorance égorge l'ignorance.
>
> (Mai, IV.)

81. *Et vous plains* :

> Oh ! qui que vous soyez qui voulez être maîtres
> Je vous plains...

Sachez-le, meurtriers ! les respects sont pareils
Pour la femme et le ciel, l'abîme des soleils 100
Étant continué par le ventre des mères.
Rois, le vrai c'est l'enfant ; vous êtes des chimères.
Ah ! maudits ! Mais voyons, réfléchissez un peu.
Crime inouï ! l'enfant arrive en un milieu
Ignoré, parmi nous, il sort des sphères vierges ; 105
Il quitte les soleils remplacés par vos cierges ;
Sa mère qui le sent remuer, s'attendrit ;
Il n'est pas encor l'homme, il est déjà l'esprit,
Il cherche à deviner sa nouvelle patrie,
Et dans le bercement de cette rêverie 110
Où tout l'azur divin est vaguement mêlé,
Voilà que, brusque, affreux, de mitraille étoilé,
L'assassinat, au fond de ce flanc qu'on vénère,
Entre avec le fracas infâme du tonnerre,
Et se rue et s'abat, monstrueux ennemi, 115
Sur le pauvre doux être, ange encor endormi !
Qu'est-ce que ce réveil sans nom, et cette tombe

---

99. ... *nos* respects sont pareils
113. L'assassinat, *trouant ce ventre* qu'on vénère
... au fond *de ce sein*...
117. Qu'est-ce que ce réveil ! [Qu'est-ce que] cette tombe

---

102. Cf. ce que disait trois mois auparavant V. Hugo dans son manifeste du 29 août, notice p. 308.

105 et sq. L'idée de l'origine divine et sacrée de l'enfant se retrouve à plusieurs reprises dans l'*Art d'être Grand-père* :

Car vous étiez hier, o doux parleurs étranges,
Les interlocuteurs des astres et des anges.
En vous rien n'est mauvais
Vous m'apportez, à moi sur qui gronde la nue,
On ne sait quel rayon de l'aurore inconnue ;
Vous en venez, j'y vais.
(*Le Syllabus*, 31 mai.)

Dans *Mariée et Mère* il appellera Jeanne :

Cette aube encor pleine d'étoiles.
(16 juin 1875.)

Ouverte par l'orfraie horrible à la colombe!
Ah! prêtres, qu'a domptés César, vous qu'à leurs plis
Toutes les actions des grands ont assouplis, 120
Vous qui leur amenez chez eux cette servante,
La prière, et mettez le Te Deum en vente,
Vous qui montrez devant les rois le Tout-Puissant
Agenouillé, lavant les pavés teints de sang,
Vous qui pourtant parfois, fronts chauves, barbes grises,
Avez des tremblements dans vos mornes églises
Et sentez que la tombe est peut-être un cachot,
Prêtres, que pensez-vous qui se passe là-haut,

119-124 Même idée dans la pièce des *Années funestes*, citée en partie, plus haut, aux vers 17-20 :

J'étais dans une église et j'entendis un homme,
Vêtu du vêtement des ténèbres de Rome,
Qui disait : « Bénissons César dans le saint lieu.
La vérité qu'il tue était due à l'abîme,
Peuple, et la main du prince a frappé la victime
Que lui montrait le doigt de Dieu »...

Sache, ô prêtre, et toi, juge, apprends qu'il est infâme
De mettre la louange à la place du blâme,
Et que, lorsqu'un massacre a souillé la cité,
On est, ô vils flatteurs *agenouillés* dans l'ombre
Plus hideux *pour avoir lavé ce pavé sombre*
Que pour l'avoir ensanglanté.

A ceux qui approuvent la victoire sanglante du gouvernement régulier sur la Commune, V. Hugo fait, et dans les mêmes termes, les reproches qu'il faisait aux applaudisseurs du Coup d'État.

122. Allusion aux services religieux célébrés en fin mai 1871. Lissagaray est plus violent encore : « Le 28 mai, les prêtres, ces grands consécrateurs d'assassinats, célébrèrent un service solennel devant l'assemblée tout entière. Cinq jours auparavant, les évêques, conduits par le cardinal de Bonnechose, avaient demandé à M. Thiers de rétablir le pape dans ses États. Le Gesù s'avançait maître de la victoire, et, sur le fier écusson de Paris, effaçant la nef d'espérance, plaquait le sanglant Sacré-Cœur », *Histoire de la Commune de 1871*, p. 394-95.

Dans l'abîme du vrai sans fond, dans le mystère,
Dans le sombre équilibre ignoré, quand la terre 130
Sinistre, renvoyant l'innocence au ciel bleu,
Jette une petite âme épouvantée à Dieu !

Date du ms. : 18 novembre 1876.

VI

ENTRE LIONS ET ROIS

QUELQU'UN MET LE HOLA

NOTICE

Le poème intitulé *Quelqu'un met le holà* a été achevé le 18 octobre 1876 [1].

Quelqu'un met le holà est la contamination de deux thèmes d'inspiration largement développés par le poète dans les œuvres précédentes : l'indignité des rois dans la société et la grandeur des lions dans la nature.

Non seulement les invectives contre les tyrans remplissent les *Châtiments* et la première *Légende des Siècles*, mais elles se retrouvent sous une forme plus mordante dans le *Théâtre en Liberté*, et notamment dans *Mangeront-ils?* achevé en janvier 1867. L'effronterie spirituelle d'Aïrolo devait avoir sa place dans la *Légende des Siècles*. Après avoir composé en 1873 puis en juin 1874 les divers développements réunis sous le titre de *Aux Rois* dans la *Légende des Siècles* de 1883, V. Hugo avait puisé le 4 juillet 1874 les éléments d'un nouveau développement dans le reliquat des arlequinades du héros de *Mangeront-ils?*

> Je suis un conquérant de liards dans les poches,
> Mais j'ai l'honnêteté des bonnes vieilles roches [2] ;

1. Dans le manuscrit, 1876 surcharge 1875. Mais rien n'autorise à tenir un compte particulier de la date de 1875, qui peut être une simple erreur de plume. Au reste, *Quelqu'un met le holà* ne faisant allusion à aucun événement précis, et le développement étant d'ordre général, il importe peu que le poème ait été écrit en 1875 ou en 1876. L'état d'esprit du poète n'a pas varié à cette date.

2. Cf. *Le Théâtre en Liberté*. Ed. Ollendorf, 1911, p. 555.

Le vers

> Je suis un conquérant de liards dans les poches

devint, pourvu d'une antithèse, la conclusion du poème : *Un voleur à un roi :*

> Telle est notre nuance, ô le meilleur des princes,
> Je conquiers des liards, tu voles des provinces [1].

Le ton restait le même : rien de plus alerte et de plus spirituel que ce monologue de voleur : c'était un perpétuel jaillissement de trouvailles imprévues où la cocasserie de Maglia s'alliait à la verve de don César de Bazan. Mais il parut sans doute au poète que ces ruades de Pégase en liberté troubleraient l'équilibre du recueil de 1877, et, réservant pour l'instant les pasquinades du fantaisiste Aïrolo et désireux d'ailleurs de continuer à invectiver les rois, il eut l'idée de charger les lions d'être ses porte-parole.

La gravité leur sied : outre que V. Hugo avait déjà, dans les *Châtiments*, dressé, contre Napoléon III, les invectives de tous les êtres de la nature, il avait dès longtemps une prédilection pour les lions [2]. Il venait d'écrire pour Jeanne dans l'*Art d'être Grand-Père* (septembre 1874) ce charmant conte *ad usum puellulæ*, cette image d'Epinal haussée à la grandeur épique qui a pour titre l'*Epopée du Lion* [3]. Peut-être, en l'écrivant, s'était-il familiarisé avec la naïveté au point de ne plus apercevoir qu'elle courait risque de faire sourire. Dans *Quelqu'un met le holà* les lions mangent les armées ni plus ni moins que dans l'*Epopée du Lion*.

Cette contamination de l'*Art d'être Grand-Père* et du *Théâtre en Liberté* offre une conclusion vraiment inattendue. Elle est celle de la pièce la plus splendidement épique du recueil, celle d'*Abîme*. Dieu apparaît, ce dieu

> « *Qui n'aurait* qu'à souffler et tout serait de l'ombre

Mais l'expression de son omnipotence est abaissée de plusieurs crans :

> Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre,
> Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions
> D'astres au firmament et de poux aux lions.

---

1. Cf. *Masferrer*, v. 575 : Et ce qu'on nomme vol, se nommera conquête.

2. Cf. la notice du poème *Les Lions* dans la *Légende des Siècles* de 1859, tome Ier, p. 61.

3. L'*Epopée du Lion* aussi bien que *Quelqu'un met le holà* pourraient avoir pour épigraphe ce vers du *Lion d'Androclès* :

> Et, l'homme étant le monstre, o lion, tu fus l'homme.

On ne s'attendait guère à voir les poux en cette affaire : la justice du *Vindex* s'exerce ici de manière presque comique.

Est-ce souci d'artiste ? On ne saurait contester que le dénouement reste aussi en harmonie avec le récit : *Tali dignus vindice nodus.*

Quelqu'un met le holà est un des poèmes les plus curieux du recueil de 1877, aussi bien pour la singularité de ses sources, que par l'audace naïve de son expression.

QUELQU'UN MET LE HOLA

Les grands lions ont dit aux rois épouvantables : 1
Vous couchez dans des lits, vous buvez à des tables,
Nous couchons sur la pierre et buvons aux ruisseaux ;
Vous faites en marchant le bruit des grandes eaux,
O rois, tant vous avez autour de vous d'armées. 5
Vos femelles, au bain, pour être parfumées,
Se laissent par l'eunuque infâme manier ;
Les nôtres ont l'odeur féroce du charnier,
Et, comme leur caresse est féconde en blessures,
Nous leur rendons parfois leurs baisers en morsures, 10

Titre : *Après les Dieux, les Rois.*
2. Vous *dormez...*
3. Nous *dormons...*
4. Vous faites en *parlant...*

---

3. Comme nous l'avons dit plus haut, il y a dans ce poème de *Quelqu'un met le holà* d'évidents souvenirs de l'*Epopée du Lion*, composée deux ans auparavant. Non seulement l'inspiration générale, mais le détail en témoignent : *Nous couchons sur la pierre* rappelle :

> C'était l'antre où vivait
> L'énorme bête ayant le rocher pour chevet.
>
> *Epopée du Lion*, I, *Le Paladin.*
> 27 septembre 1874.

4. Cf. dans *Cromwell* (acte IV, scène XIV) l'évocation de l'armée de Sennachérib :

> Le pêcheur apprêtant sa barque de roseaux
> Croyait entendre au loin *le bruit des grandes eaux.*

L'expression est d'origine biblique ; on lit dans la bible de Sacy : « Le bruit que je leur entendois faire de leurs ailes étoit comme le bruit des plus grandes eaux... et comme le bruit de toute une armée. » Ezéchiel, I, 24. Cf. *Ibid.*, XLIII, 2.

Mais elles ont la fauve et sombre chasteté.
La nuit perfide a beau regarder de côté,
Elle a peur devant nous, et la terreur la gagne
Quand nous questionnons sur l'ombre la montagne ;
Vous, elle vous méprise, et nous, elle nous craint. 15
Rois, vous croyez avoir le monde, humble et contraint ;
Mais c'est nous qui l'avons. La forêt nous encense.
Rois, nous sommes la faim, la soif, et la puissance ;
Pour manger les agneaux et pour manger les loups
Nos mâchoires font plus de besogne que vous ; 20
Vous disparaîtriez, ô princes, que nos gueules
Sauraient bien dévorer les hommes toutes seules ;
Chacun de nous au fond de sa caverne est roi ;
Et nous tenons ce sceptre en nos pattes, l'effroi.
Rois, l'échevèlement que notre tête épaisse 25

12-17. Rédaction marginale remplaçant ces deux vers :
Rois, vous croyez avoir la terre en vérité,
Mais c'est nous qui l'avons ! c'est nous que l'ombre encense.
[suspecte]
12. La nuit, *ce sphinx*, a beau...
18. *Car* nous sommes...
Le vers 18 était suivi dans le ms. du vers 23 :
Chacun de nous au fond de sa caverne est roi,
19. ... *ou* pour manger les loups
22. Sauraient bien dévorer *le monde* toutes seules ;
23. *Rois, les bois sont à nous, comme aux fauchears les blés*

20-23. (Cf. 39-40).

Tout fut fini. La fuite emporte les combats
Comme le vent la brume, et toute cette armée,
Dissoute, aux quatre coins de l'horizon semée,
S'évanouit devant l'horrible grondement.
Tous, chefs, soldats, ce fut l'affaire d'un moment.
Croyant être en des lieux surhumains où se forme
On ne sait quel courroux de la nature énorme,
Disparurent, tremblants, rampants, perdus, cachés.
Et le monstre cria : Monts et forêts, sachez
Qu'un lion libre est plus que mille hommes esclaves.

(*L'Art d'être grand-père. L'épopée du Lion*, III, La Chasse et la Nuit.)

Secoue en sa colère est de la même espèce
Que l'avalanche énorme et le torrent des monts.
Rois, vous régnez un peu parce que nous dormons ;
Nos femmes font téter leurs petits sous leurs ventres,
Mais lorsqu'il nous plaira de sortir de nos antres, 30
Vous verrez. Le seigneur des forêts vous vaut tous.
Sachez que nous n'avons rien au-dessus de nous.
O rois, dans notre voix nous avons le tonnerre.
Le seigneur des forêts n'est pas un mercenaire
Qu'on leurre et qu'on désarme avec un sac d'argent ; 35
Et nous nous coucherons sur vous en vous rongeant,
Comme vous vous couchez, maîtres, sur vos provinces.
C'est vous les faux bandits et c'est nous les vrais princes.
Vous, et vos légions, vous, et vos escadrons,

---

29. *Femmes* : expression intentionnellement choisie qui fait contre-partie au vers :

Vos femelles au bain, pour être parfumées...

Cf. dans *Masferrer :*

On voyait dans un coin sa femelle terrible.
Légende des Siècles de 1859. Masferrer, v. 556

31. C'était déjà l'affirmation du voleur :

Je prétends que je vaux mieux que toi,
Que tous ; et je le prouve, à toi foule, à vous roi.
Un voleur à un roi.

33. Alors le fier lion poussa, dans ce silence,
A travers les grands bois et les marais dormants,
Un de ces monstrueux et noirs rugissements
Qui sont plus effrayants que tout ce qu'on vénère
Et qui font qu'à demi-réveillé, le tonnerre
Dit dans le ciel profond : Qui donc tonne là-bas ?
Epopée du Lion, III, *La Chasse et la Nuit*

37. Cf. *Hernani* (acte II, scène II) :

Don Carlos : Ce n'est pas ton bandit qui te tient, c'est le roi
Dona Sol : Non, le bandit, c'est vous...
Roi ! je proclame
Que si l'homme naissait où le place son âme,
Si Dieu faisait le rang à la hauteur du cœur,
Certe, il serait le roi, prince, et vous le voleur

Quand nous y penserons et quand nous le voudrons, 40
O princes, nous ferons de cela des squelettes.
Lâches, vous frissonnez devant des amulettes ;
Mais nous, les seuls puissants, nous maîtres des sommets,
Nous rugissons toujours et ne prions jamais ;
Car nous ne craignons rien. Puisqu'on nous a faits bêtes, 45
N'importe qui peut bien exister sur nos têtes
Sans que nous le sachions et que nous y songions.
Vous les rois, le ciel noir, plein de religions,
Vous voit, mains jointes, vils, prosternés dans la poudre ;
Mais, tout rempli qu'il est de tempête et de foudre, 50
De rayons et d'éclairs, il ne sait pas si nous
Qui sommes les lions, nous avons des genoux.

Ainsi les fiers lions parlaient aux rois farouches.
Ce verbe monstrueux rugissait dans leurs bouches,
Et les bois demandaient aux monts : Qu'est-ce que c'est ? 55

---

41. *Vous vivez, prosternés* devant des amulettes
43. ... *rôdeurs* des sommets
48-49. *Le ciel vous voit, ployés sous les religions*
Mains jointes, vous les rois, prosternés dans la poudre
53. Ainsi les *grands* lions...
54. Ce verbe monstrueux *qui sortait de* leurs bouches
55. *Faisait dire aux rochers pensifs* : Qu'est-ce que c'est ?

---

42. Ces rois superstitieux rappellent le roi de Man, de *Mangeront-ils* :

Moi, vois-tu, je ne crois qu'aux sorciers. — C'est d'un sage.
— Par exemple un corbeau le soir, mauvais présage,
Une vieille qui voit votre avenir, cela,
J'y crois. — Et vous avez raison. L'énigme est là.
(Acte I, Scène II.)

50. Même effet, et peut-être plus accentué, dans *Aymerillot* :

Ainsi Charle de France, appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient, en l'entendant, que c'était le tonnerre

Soudain on entendit une voix qui disait :

Vous êtes les lions, moi je suis Dieu. Crinières,
Ne vous hérissez pas, je vous tiens prisonnières.
Toutes vos griffes sont, devant mon doigt levé,
Ce qu'est sous une meule un grain de sénevé ; 60
Je tolère les rois comme je vous tolère ;
La grande patience et la grande colère,
C'est moi. J'ai mes desseins. Brutes et rois, tyrans,
Tremblez, eux les mangeurs et vous les dévorants ;
Sachez que je suis là. J'abaisse et j'humilie ; 65
Je tiens, je tords, je courbe, et je lie et délie
La vague adriatique et le vent syrien ;

---

56. *Alors*
On entendit en haut une voix qui disait
Un titre précédait tout d'abord :

UNE VOIX D'EN HAUT

61-65. Rédaction marginale remplaçant ce vers :
L'arrogant, je l'abats ; l'altier, je l'hamilie ;
62. *Je suis le grand regard et la grande colère*
63. *J'ai mes desseins ; pourtant...*
67. La vague *et la mêlée...*

---

60. Vers d'allure biblique : le grain de senevé fait songer à la parole connue de l'évangile. Au reste, il n'est pas dans la Bible d'autre grain sous la meule, que le grain de coriandre : *Nombres*, XI, 8.

67. *La vague adriatique* : les tempêtes de l'Adriatique sont proverbiales dans l'antiquité classique : cf. Horace, que V. Hugo connaissait si bien, *Odes*, passim, et notamment XIV, 14 : pactisque rauci fluctibus Adriæ ; et Senèque dans *Thyeste*, v. 362 : Ventosi tumor Adriæ.

Et le vent syrien : sans doute le *samyel*. La curiosité de V. Hugo à l'égard de la navigation aérienne (cf. notice de *Plein Ciel*) l'avait amené à étudier les systèmes les plus divers et notamment la *Notice* de Prosper Meller sur *Les courants atmosphériques*. Paris, Plon, 1853. Il avait pris des notes sur le *vent rouge du désert*, sur l'*harmatan* (Guinée), sur le *Samyel* (golfe Persique). Meller donnait des détails terrifiants sur le *Samyel* : « Les membres des hommes et des animaux

Je suis celui qui prouve à tous qu'ils ne sont rien ;
Je suis toute l'aurore et je suis toute l'ombre ;
Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre, 70
Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions
D'astres aux firmaments et de poux aux lions.

---

qu'il suffoque se détachent, dit-on, au moment qu'on les touche, ce qui fait croire que ce vent pestilentiel produit une gangrène subite dans ceux auxquels il donne la mort ». Cf. *La Philosophie de V. Hugo* (1854-1859). Paris, Paulin, 1910, p. 114.

70. *Et de poux aux lions.* Cf. dans le tome premier de la *Légende des Siècles* de 1859 le vers 447 du *Petit Roi de Galice* où le pou et le lion sont déjà rapprochés :

Combien de poux faut-il pour manger un lion ?

et voir aussi la note du dernier vers du *Jour des Rois.*

Date du ms : 18 8bre 1876.

La dernière feuille du ms. porte dans le bas cette indication :

Et les vaincus alors rugirent dans les
Et les lions alors parlèrent dans les

VII

LE CID EXILÉ

LE CID EXILÉ

NOTICE

Le manuscrit du *Cid Exilé* est daté du 11 février 1859. Il n'y a pas lieu, pour l'ensemble du poème, de suspecter cette date, qui est évidemment celle de la première rédaction.

Rien ne s'oppose à ce qu'on considère toute l'armature de la pièce comme arrêtée à cette date du 11 février 1859. Le poème est composé de deux parties : la constatation de l'oubli où est tenu le Cid, et le discours du roi qui veut le rappeler d'exil. La plupart des développements appartiennent également au premier jet de l'inspiration. Ils ont tous pour point de départ l'attitude ordinaire de V. Hugo exilé, et, depuis 1852, dressé de toute la hauteur de sa colère contre Napoléon III. Le *Cid Exilé,* c'est Victor Hugo lui-même autant et plus encore que dans le *Romancero* du Cid.

Sans doute le manuscrit présente certaines particularités qu'on ne peut négliger. L'on constate que certaines feuilles, découpées dans une rédaction antérieure, ont été collées dans le cahier qui compose le *Cid Exilé,* qu'il y a des vers qui se répètent en tête de certaines pages, et qui laissent clairement voir l'existence des développements intercalés. La dernière page du manuscrit fait, à n'en pas douter, partie, avec sa date, de la première rédaction : on y remarque que don Santos s'y appelait don Jayme, et c'est ce même nom de don Jayme, raturé par la suite, qu'on lit sur les pages collées du manuscrit.

Mais les deux écritures sont peu différentes. Additions, pages collées ne semblent que des incidents de détail survenus au cours de l'établissement du manuscrit définitif. Les modifications ont pu se succéder dans la même semaine, peut-être dans un espace de temps

plus court, et V. Hugo n'a pas cru qu'il fût utile de changer la date finale du 11 février.

Sans doute, la fameuse lettre de V. Hugo repoussant l'amnistie est du 11 août 1859 ; et il est tentant de penser que le refus du Cid n'est qu'un pendant au refus de V. Hugo.

Mais, si l'on cède à cette suggestion, il faut aussi reculer la date de *Masferrer*, où le geste de dédain à l'égard des avances royales est plus nettement accusé.

De plus, même au début de 1859, l'amnistie n'était pas chose imprévue, et V. Hugo peut avoir pris ses positions par avance.

Nous ne mettrons donc pas en doute la date finale du manuscrit [1].

De toutes façons, le poème du *Cid Exilé* présente trois sources d'inspiration qui se pénètrent et pourtant apparaissent à l'analyse bien distinctes : la personnalité de l'exilé de Guernesey, les conquêtes du Cid, le paysage espagnol.

La partie historique est de beaucoup la plus pauvre : elle ne doit à peu près rien au *Poème du Cid* ou à la *Chronique rimée* [2] ; une liste

---

1. Nous revenons ici sur une opinion exprimée par nous en 1910 dans notre travail sur les sources de la *Légende des Siècles* : pour soutenir l'hypothèse d'une altération de date, nous nous appuyions entre autres sur ce fait qu'on rencontre classés, dans le ms. 40 sous la rubrique du *Cid Exilé* (nº 237), ces deux vers d'un réalisme amusant, mais d'un goût douteux :

> Le Cid était assis mangeant dans une écuelle
> Une langue de bœuf piquée avec du lard.

« Il semble bien, disions-nous, que ces vers aient leur écho dans ce passage réaliste et familier du *Cid Exilé :*

> Quand Santos arriva, Ruy, qui sortait de table
> Etait dans l'écurie avec Babieça.....
>
> (Vers 256 et sq.)

Et nous ajoutions : « V. Hugo, ce qui est très vraisemblable et ce qui lui arrive fréquemment, se serait heureusement corrigé ; on ne peut guère supposer qu'il se soit parodié après coup.

« Or le brouillon 237 est écrit sur une enveloppe timbrée du *18 mars* 1859 ; il est donc postérieur de cinq semaines au moins à la date indiquée sur la dernière page du manuscrit. Encore faut-il supposer que le poète se soit servi de cette enveloppe le jour même où il reçut la lettre. »

Mais le raisonnement n'est pas décisif. Que de fois V. Hugo a repris des thèmes abordés antérieurement par lui : ces deux vers peuvent être une simple fantaisie de l'auteur de *Maglia*. Quant à l'argument que nous tirions de la « maitresse » du roi, il est singulièrement ébranlé par les renseignements que veut bien nous communiquer M. Louis Sonolet, historien très informé du Second Empire ; cf. la note du vers 120.

2. Il n'est pas impossible que V. Hugo ait gardé quelque souvenir de l'article de Jubinal paru dans la *France littéraire* en 1841. Cf. Notice du

fantaisiste de noms géographiques est présentée par V. Hugo comme le catalogue des victoires du Cid ; les noms des favoris qui ont remplacé à la cour l'exilé sont eux aussi de pure imagination. Qu'importe en effet ? C'est lui-même que V. Hugo prétend peindre au lecteur : et voilà pourquoi il introduit dans le *Cid Exilé*, avec une habileté et une précision vraiment ingénieuses, tant d'allusions transparentes qui décèlent sa personnalité politique d'exilé. Son Cid est une victime du Deux-Décembre :

Le public est prié de ne point se méprendre.

En revanche, quel exact et pittoresque décor de l'Espagne ! Elle surgit de la mémoire du voyageur de 1843 avec une vigueur de trait, une netteté de relief et une intensité de couleur bien supérieures à celles qu'on rencontre dans le compte rendu du voyage écrit au jour le jour et devant la réalité. Le temps a fait ici son œuvre comme dans le *Petit Roi de Galice* et comme aussi dans *Masferrer* : les mêmes détails complaisamment notés par le touriste ont disparu, seuls les caractères distinctifs surgissent : l'apparition majestueuse des Pyrénées à l'horizon, les collines de grès, les puits, le sol âpre et roux, les paysans vêtus de cuir et de laine, les filles aux jambes nues qui lavent leur linge dans les cressonnières, les troupeaux de moutons, les outres de vin, les peluqueros en plein vent, la musique des chansons rustiques et des guitares.

La cohésion des trois éléments d'inspiration est absolue, et l'impression d'unité est telle que le lecteur accepte sans discuter les fantaisies les plus téméraires du poète et les considère volontiers comme émanées de quelque vieille chronique espagnole.

Romancero, p. 231-232. Mais aucune similitude de texte ne peut être relevée. La parenté se borne à une certaine ressemblance d'attitude entre le héros du *Poème du Cid* et celui du *Cid Exilé*. Cf. v. 305-306.

LE CID EXILÉ

I

Le Cid est exilé. Qui se souvient du Cid?
Le roi veut qu'on l'oublie; et Reuss, Almonacid,
Graos, tous ses exploits, ressemblent à des songes;
Les rois maures chassés ou pris sont des mensonges;

Titre : *L'Exil*
3. *Huesca,* tous ses exploits

---

2. *Reuss.* Reus est une ville de Catalogne située au nord de Tarragone ; l'orthographe Reuss, avec deux s, est usitée au temps de la composition de la *Légende des Siècles* : c'est notamment celle de l'*Encyclopédie du XIX*e *siècle*, art. Catalogne (1850). Tous les noms de victoires qui suivent paraissent, comme celui de Reus, choisis par le seul caprice du poète : nous n'avons pas rencontré de biographies du Cid les mentionnant ; ils proviennent de lectures de dictionnaires ou d'atlas, et la plupart du temps de souvenirs personnels : récits de campagne du général Hugo ou voyages du poète de 1809 et 1843. — *Almonacid.* Il y a deux villes d'Almonacid connues en Espagne. Cf. la carte du *Guide d'Espagne,* de Quétin revu par Richard, Paris, Maison, 1841, qui dut servir à V. Hugo en 1843. L'une des Almonacid est au sud-est de Madrid et l'autre au sud de Tolède ; dans l'une et dans l'autre le passage du Cid est vraisemblable. L'Almonacid, qui est voisine de Madrid, a été illustrée par une victoire du général Hugo en 1809.

3. *Graos.* Nous n'avons rencontré le vocable de Graos que dans Taylor, *Les Pyrénées,* Paris, Gide, 1841, p. 218. Il y est question à propos du Canigou, du monastère d'Exalada, situé sur des rochers voisins des *Graos.* D'autre part Antony Renal, dans sa traduction des *Vies des Espagnols Célèbres* de don Manuel-Joseph Quintana, donne le nom de *Grados* à la première des grandes victoires du Cid au temps de la guerre d'Aragon (p. 444, *Le Romancero du Cid,* 1842).

Et quant à ces combats puissants qu'il a livrés, 5
Pancorbo, la bataille illustre de Givrez
Qui semble une volée effrayante d'épées,
Coca, dont il dompta les roches escarpées,
Gor où le Cid pleurait de voir le jour finir,
C'est offenser le roi que de s'en souvenir. 10
Même il est malséant de parler de Chimène.

Un homme étant allé visiter un domaine
Dans les pays qui sont entre l'Èbre et le Cil,

---

5. A ces combats *si fiers* (épreuves).
6. Pancorbo, la bataille [ardente de Xerez]
8. Coca, dont il [gravit] les roches escarpées
Lerme
9. *Torme...*
11. Même il est [défendu]...
[par delà le]
13. Dans les [terres] qui sont [au delà du Xenil],

---

6. *Pancorbo.* V. Hugo avait traversé dans son enfance en se rendant à Madrid le défilé de Pancorbo (cf. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, ch. XVIII, Le voyage). La peur ressentie là par l'enfant à la rencontre d'un convoi de muletiers qu'on prit pour des rebelles avait fixé le souvenir de Pancorbo dans la mémoire de V. Hugo. — *Givrez :* Nous n'avons point connaissance d'une localité de ce nom ; peut-être V. Hugo a-t-il songé à *Girvés ?* San-Girvez ou Girvès est un village de Catalogne et la Catalogne a été le théâtre des exploits du Cid.

8. *Coca*, à mi-chemin entre Valladolid et Ségovie : souvenir du voyage de 1811. Dans le chapitre XVIII, cité plus haut, V. Hugo parle de « l'âpre défilé de Coca », où l'on redouta d'être attaqué par des brigands et au sortir duquel on rencontra la reine Julie.

9. *Gor.* La *Venta de Gor* se trouve sur le chemin de Guadix à Baza dans la province de Grenade. Cf. la carte du Guide Quétin, *op. cit.* Hernani, entre autres titres (Acte IV, sc. 4), a celui de vicomte de Gor ; dans *Ruy Blas* (I, 5), Don Salluste et Don César comptent pour aïeule une Marianne de Gor.

13. *Cil.* Le Sil est un affluent du Minho. L'orthographe Cil est celle de Moreri, art. GALICE. Le Cil figure dans les notes prises par V. Hugo. Cf. notice sur le *Petit Roi de Galice*, *Légende des Siècles*

Du côté que le Cid habite en son exil,
A passé par hasard devant son écurie ; 15
Le duc Juan, dont cet homme est serf en Asturie,
Bon courtisan, l'a fait à son retour punir
Pour avoir entendu Babieça hennir.

Donc, chacun l'a pour dit, n'est pas sujet fidèle
Qui parle de Tortose et de la citadelle 20
Où le glorieux Cid arbora son drapeau ;
Dire ces mots : Baxa, Médina del Campo,
Vergara, Salinas, Mondragon-les-Tours-Noires,

---

20. Qui parle de *Valence* et de [sa] citadelle.
21. Le ms. porte : où le [radieux] Cid...
22. Dire ces mots : *Bacça* (ou *Baexa*)

(1859) dans les Grands Écrivains de la France. Paris, Hachette, 1921, tome I, p. 248.

15-18. Allusion possible à la suspicion où, dans la pensée de V. Hugo, pouvaient tomber ceux qui, sous le second empire, venaient lui rendre visite à Guernesey.

18. *Babieça*. Sur l'orthographe de ce nom, voir la note du vers 296 dans le *Romancero du Cid* et ce qui est dit dans la notice qui précède p. 232.

20. Tortose, ville de Catalogne, voisine de l'embouchure de l'Ebre.

22. *Baxa*, Si Bacça est bien la première leçon du manuscrit, il faut croire que cette ville a été rappelée à la mémoire de V. Hugo par la lecture de l'article Andalousie de Moreri. V. Hugo aurait modifié à dessein cette orthographe archaïque ; c'est ainsi que dans le *Jour des Rois*, V. Hugo écrit le mont Jaxa, en provenance de Montes Iacca, de l'article Pirénées. La forme ordinaire est Baëza ; c'est une ville de l'Andalousie, située au nord de Jaën.

Medina del Campo, dans la Vieille-Castille entre Valladolid et Coca sur le Zapariel. La ville est située sur la route suivie en 1811 par V. Hugo. Le général Hugo s'y battit en 1809. Cf. *Mémoires*, tome II, p. 111-118.

23. *Vergara* ou Bergara sur la même route entre Ernani et Mondragon. — *Salinas*, *Mondragon*. Cf. ce qu'en dit V. Hugo dans *V. Hugo raconté*, ch. xviii, Le voyage. Mondragon est une ancienne ville fortifiée : il y a sans doute dans *Les-Tours-Noires* un souvenir visuel.

Avec l'intention de nommer des victoires,
Ce n'est point d'un loyal Espagnol ; qu'autrefois 25
Un homme ait fait lâcher au comte Odet de Foix
Les infantes d'Irun, Payenne et Manteline ;
Que cet homme ait sauvé la Castille orpheline ;
Qu'il ait dans la bataille été le grand cimier ;
Que les Maures, foulés par lui comme un fumier, 30
L'admirent, et, vaincus, donnent son nom célèbre

---

26. Un homme *ait arraché de leur prison des bois*
... ait fait lâcher *au duc Gaston* de Foix
27. Les [filles de Bernard]...
29-32. Addition marginale.

26-27. Ce singulier amalgame a son point de départ dans les articles Nismes et Foix de Moreri, où l'on peut lire : « L'Histoire de Carcassonne dit que *Bernard*-Atton épousa la comtesse Cécile de laquelle il eut trois enfants... Il y a encore que *Manteline* et *Payenne*, filles du même Bernard-Atton, cédèrent en 1152 le droit qu'ils avoient sur Nismes à leur frère. » L'idée de rattacher cette généalogie à l'histoire d'Espagne provint sans doute d'une phrase qu'on rencontre ensuite : « Les héritiers de Bernard-Atton se soumirent premièrement aux rois d'Aragon ». Dans l'article Carcassonne nous apprenons que les Bernard furent en lutte avec les comtes de Barcelone. Enfin l'article Foix affirme que « la Maison des Comtes de Foix est venuë de celle de Carcassonne » et que « Bernard fut comte de Foix en 1062 ». C'est l'époque du Cid. De ces lectures Hugo a retenu des noms ; il les a groupés sans respect de l'histoire dans un petit drame de pure fantaisie. Il avait d'abord écrit :

> Qu'un homme ait fait lâcher au *duc Gaston* de Foix
> *Les filles de Bernard*...

parce que dans l'article Foix presque tous les anciens Comtes portent le nom de Gaston ; mais le titre de duc et le prénom Gaston rappelaient un personnage connu et d'un siècle plus tardif : il a donc cueilli parmi les de Foix imprimés en gros caractères le prénom d'Odet et restitué à cet Odet le titre de comte ; enfin, comme il était un peu invraisemblable qu'un comte de Foix eût enlevé des comtesses de Foix, il a remplacé les filles de Bernard par les infantes d'Irun : c'est plus espagnol. Au reste Bernard-Atton n'est pas perdu et nous le trouvons au vers 140.

Au ruisseau Cidacos qui se jette dans l'Èbre ;
Qu'il ait rempli du bruit de ses fiers pas vainqueurs
Astorga, Zamora, l'Aragon, tous les cœurs ;
Qu'il ait traqué, malgré les gouffres et les piéges, 35
L'horrible Abdulmalic dans la sierra des Neiges,
En janvier, sans vouloir attendre le dégel ;
Qu'il ait osé défendre aux notaires d'Urgel
De dater leurs contrats de l'an du roi de France ;
Que cet homme ait pour tous été la délivrance, 40
Allant, marchant, courant, volant de tous côtés,
Effarant l'ennemi dans ces rapidités ;
Qu'on l'ait vu sous Lorca, figure surhumaine,

---

33. ... du bruit de ses *grands* pas vainqueurs
35. Qu'il ait *chassé*...
36. L'horrible Abdulmalic *de* la sierra des Neiges,
39. ... [des ans] du roi de France ;
40-48. Rédaction marginale.
40. ... ait *eu pour tous* la délivrance

---

32. *Cidacos.* Il est vrai que la rivière Cidacos se jette dans l'Èbre, non loin de Tudela et d'Olite dont il est question dans le *Jour des Rois* : mais son nom lui fut-il donné par les Maures ?

34. *Astorga, Zamora,* villes de la province de Léon. *Zamora* fut en effet reprise par le Cid sur les Maures en 1093. Quant à *Astorga,* elle était surtout célèbre par la grande résistance qu'elle opposa en 1810, et dont V. Hugo avait à coup sûr entendu parler par son père.

36. Moreri fait mention de trois Abdulmalich qui régnèrent en Espagne. Art. Abdulmalich.

38-39. *L'Art de vérifier les dates* (tome II, p. 344) nous donne ce renseignement pour l'année 1087, année où le Cid était encore vivant : « L'acte qui fut dressé de la donation du château de For à l'Eglise d'*Urgel,* daté du IV des Calendes de septembre, *la 27e année du règne de Philippe Ier,* roi de France, prouve que ce monarque étoit regardé comme souverain du comté d'Urgel ». C'est évidemment cette indication ou quelque autre analogue, qui, rencontrée au hasard d'une lecture par V. Hugo, a été ici amalgamée curieusement à l'histoire du Cid.

43. *Lorca,* au sud de l'Espagne en Murcie, non loin de Carthagène. *Balbastro* au nord de l'Espagne en Aragon ; on dit ordinaire-

Et devant Balbastro, dans la même semaine;
Qu'il ait, sur la tremblante échelle des hasards, 45
Calme, donné l'assaut à tous les alcazars,
Toujours ferme, et toujours, à Tuy comme à Valence,
Fier dans le tourbillon sombre des coups de lance,
C'est possible; mais l'ombre est sur cet homme-là;
Silence. Est-ce après tout grand'chose que cela? 50
Le pont Matamoros peut vous montrer ses brèches,
Mais s'il parle du Cid vainqueur, bravant les flèches,
On fera démolir le pont Matamoros!
Le roi ne veut pas plus qu'on nomme le héros
Que le pape ne veut qu'on nomme la comète; 55
Il n'est pas démontré que l'aigle se permette
De faire encor son nid dans ce mont Muradal
Qui fit de Tizona la sœur de Durandal.

---

48. [Droit] dans le tourbillon...
52. Mais s'il parle du Cid [sous la grêle des flèches]
53. [Voici la pioche, et gare au] pont Matamoros!
58. [Où Tizone devient] la sœur de Durandal.

---

ment Barbastro; Balbastro est la forme donnée par Moreri, art. ARAGON.

46. *Alcazars*. Nom des palais fortifiés des rois Maures.

47. *Tuy*, en Galice. Tuy figure sur la liste des noms recueillis par V. Hugo dans Moreri. Cf. *Légende des Siècles* (1859), *op. cit.*, p. 248.

51. *Le pont Matamoros* : Matamoros signifie *Tueur-de-Mores* : l'épithète est fréquente en Espagne : il y a un village de ce nom près de Badajoz.

57-58. La bataille de Muradal (ancien nom de Tolosa) est une des grandes victoires de la Chrétienté sur l'Islamisme. V. Hugo est passé à Tolosa en 1843 et je relève sur son album de voyage cette indication : *Chercher des détails sur la bataille de Tolosa*. L'anachronisme paraît donc ici conscient et volontaire : le Cid est mort en 1099 et la bataille de Tolosa est de 1202. Impossible même de supposer que l'épée du Cid ait été en 1202, à la bataille de Tolosa, entre les mains d'un héritier du Cid : toutes les légendes s'accordent pour dire que le Cid fut enseveli et repose à San Pedro de Cardeña avec sa fidèle épée.

II

Du reste, comme il faut des héros pour la guerre,
Le roi cassant le Cid, a trouvé bon d'en faire : 60
Il en a fait. L'Espagne a des hommes nouveaux.
Alvar Rambla, le duc Nuño Saz y Calvos,
Don Gil, voilà les noms dont la foule s'effare ;
Ils sont dans la lumière, ils sont dans la fanfare ;
Leur moindre geste s'enfle au niveau des exploits ; 65
Et, dans leur antichambre, on entend quelquefois
Les pages, d'une voix féminine et hautaine,
Dire : — Ah oui-da, le Cid ! c'était un capitaine
D'alors. Vit-il encor, ce Campéador-là ?

Le Cid n'existe plus auprès d'Alvar Rambla ; 70
Gil, plus grand que le Cid, dans son ombre le cache ;
Nuño Saz engloutit le Cid sous son panache ;

---

60. Le roi, [brisant] le Cid...
61. ... L'Espagne [est aux] hommes nouveaux
63. ... dont [le peuple] s'effare ;
64. Ils sont dans [le triomphe]...
67. Les pages, [à la] voix...
70. Le Cid n'existe plus *devant* Alvar Rambla
Tajos
71. Gil *Tajoz est plus grand que le Cid, et le cache*

---

62. Les personnages que cite ici V. Hugo ne sont pas connus : ce sont évidemment des noms inventés par le poète, et qui sont de sonorité espagnole. Le son d'Alvar Rambla rappelle celui de Vivar Rambla, l'une des vieilles places de la ville de Grenade. Alvar est un prénom porté par plusieurs héros de romances : on connaît l'Alvar Fanez de la Geste du Cid. Il semble bien que les patronymiques des célèbres comtes de Castilles : *Nuño* Rasura et Laïn *Calvo* (noms relevés par V. Hugo sur la liste établie pour le *Petit roi de Galice*) soient entrés pour quelque chose dans la formation de *Nuño Saz y Calvos*. La forme correcte du prénom Saz est Sanz.

Sur Achille tombé les myrmidons ont crû ;
Et du siècle du Cid le Cid a disparu.

L'exil, est-ce l'oubli vraiment ? une mémoire 75
Qu'un prince étouffe, est-elle éteinte pour la gloire ?
Est-ce à jamais qu'Alvar, Nuño, Gil, nains heureux,
Éclipsent le grand Cid exilé derrière eux ?

Quand le voyageur sort d'Oyarzun, il s'étonne,
Il regarde, il ne voit, sous le noir ciel qui tonne, 80
Que le mont d'Oyarzun, médiocre et pelé :
— Mais ce Pic du Midi dont on m'avait parlé,
Où donc est-il ? Ce Pic, le plus haut des Espagnes,
N'existe point. S'il m'est caché par ces montagnes,
Il n'est pas grand. Un peu d'ombre l'anéantit. — 85
Cela dit, il s'en va, point fâché, lui petit,
Que ce mont qu'on disait si haut ne soit qu'un rêve.
Il marche, la nuit vient, puis l'aurore se lève,
Le voyageur repart, son bâton à la main,

---

73. [Sur le colosse à terre un tas de nains ont cru]
75. [Est-ce en effet l'oubli que l'exil ? une gloire]
[L'exil, est-ce en effet l'oubli ? cette] mémoire
76. ... pour [l'histoire] ?
77. ... Gil, [les] heureux,
78. Eclipsent le [vieux] Cid...
79. Quand le voyageur [quitte] Oyarzun

79-116. C'est là une des plus belles et des plus poétiques impressions du voyageur en Espagne : et rien dans ce que le Guide Richard a pu suggérer à V. Hugo n'atteint cette large vision de la plaine aperçue des hauteurs, ne donne cette large sensation d'espace, et n'approche de la magnificence de l'apparition du Pic du Midi. Et cependant maintes fois Ramond et Richard ont eu l'occasion d'éprouver la même admiration. Bornons-nous à ce qui est dit du Mont Perdu : « En vain, dit Ramond, je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau s'abaisse, où la porte s'ouvre, où l'on touche le seuil du gigantesque édifice ! » Cité par Richard, *Guide aux Pyrénées*, 1839, p. 222.

Et songe, et va disant tout le long du chemin : 90
— Bah ! s'il existe un Pic du Midi, que je meure !
La montagne Oyarzun est belle, à la bonne heure ! —
Laissant derrière lui hameaux, clochers et tours,
Villes et bois, il marche un jour, deux jours, trois jours ;
— Le genre humain dirait trois siècles ; — il s'enfonce 95
Dans la lande à travers la bruyère et la ronce ;
Enfin, par hasard, las, inattentif, distrait,
Il se tourne, et voici qu'à ses yeux reparaît,
Comme un songe revient confus à la pensée,
La plaine dont il sort et qu'il a traversée, 100
L'église et la forêt, le puits et le gazon ;
Soudain, presque tremblant, là-bas, sur l'horizon
Que le soir teint de pourpre et le matin d'opale,
Dans un éloignement mystérieux et pâle,
Au-delà de la ville et du fleuve, au-dessus 105
D'un tas de petits monts sous la brume aperçus
Où se perd Oyarzun avec sa butte informe,
Il voit dans la nuée une figure énorme ;
Un mont blême et terrible emplit le fond des cieux ;
Un pignon de l'abîme, un bloc prodigieux 110
Se dresse, aux lieux profonds mêlant les lieux sublimes,
Sombre apparition de gouffres et de cîmes,
Il est là ; le regard croit sous son porche obscur
Voir le nœud monstrueux de l'ombre et de l'azur,
Et son faîte est un toit sans brouillard et sans voile, 115
Où ne peut se poser d'autre oiseau que l'étoile ;

---

94. *Landes* et bois ..
96. Dans la *plaine*
97. [Un jour]
101. ... *la lande* et le gazon
104. Dans un éloignement [inexprimable] et pâle
106. D'un tas de petits monts *vaguement* aperçus
109. [Une montagne immense]...
113. ... le regard croit, [à son centre obscur]

C'est le Pic du Midi.

L'Histoire voit le Cid.

III

Grande nouvelle. Émoi dans tout Valladolid.
Quoi ? Qu'est-ce donc ? Le roi se dément ! Le roi cède !
Alphonse a pour maîtresse une fille assez laide, 120
Et qui, par cela même, on ne sait pas pourquoi,
Fait tout ce qu'elle veut de la raison du roi,
Au point qu'elle en pourrait tirer des choses sages ;
Cette fille a-t-elle eu quelques mauvais présages ?
Ou bien le roi du peuple entend-il la rumeur ? 125
Est-il las des héros qu'il a faits par humeur ?
Finit-il par trouver cette gloire trop plate ?
Craint-il que tout à coup une guerre n'éclate
Qui soit vraiment méchante et veuille un vrai héros ?

---

128. Craint-il que [brusquement quelque] guerre...
129. Qui [ne soit point d'enfants]...

---

120. *Une fille assez laide.* Faut-il voir là une allusion à une maîtresse de Napoléon III, en février 1859 ? et à laquelle ? M. Louis Sonolet, l'auteur d'ouvrages connus sur la *Société du Second Empire*, est d'avis qu'il faut écarter tout d'abord la comtesse de Castiglione et la princesse de Metternich : « Je verrais plutôt là, m'écrit-il, la fameuse Marguerite Bellanger, bien qu'à l'époque sa liaison avec l'empereur fût tout à fait à ses débuts. Venant de la galanterie, d'origine campagnarde, assez vulgaire d'allure, Marguerite Bellanger (de son vrai nom Julie Lebœuf) pouvait sans trop d'injustice être qualifiée de *fille*. Et, sans être laide, elle ne possédait guère que la beauté du diable. C'est la seule maîtresse d'origine plébéienne qu'ait eue Napoléon III. A son défaut, je ne peux faire de supposition que pour l'histoire d'une de ces passades vraies ou fausses qu'on a tant prêtées au souverain : Mme de Brimont, la chanteuse Caroline Hamaekers, Mme Kalergi. Mais le règne de celles-ci fut très éphémère et ne troubla pas du tout l'opinion. »

Le certain, c'est qu'après le combat de taureaux 130
Son Altesse un dimanche a dit dans la chapelle :
— Ruy Diaz de Bivar revient. Je le rappelle.
Je le veux. — Ils sont là plus d'un esprit subtil ;
Pourtant pas un n'a dit : Mais le Cid voudra-t-il ?
N'importe, il plaît au roi de revoir ce visage. 135

Pour éblouir le Cid, il charge du message
Un roi, l'homme entre tous vénéré dans sa cour,
Son vassal, son parent, le roi d'Acqs-en-Adour,
Santos-le-Roux, qu'on nomme aussi le Magnanime,
Parce qu'étant tuteur d'Atton, comte de Nîme, 140
Il le fit moine, et prit sa place, et confisqua
Ses biens pour les donner au couvent de Huesca.

IV

Ce sont de braves cœurs que les gens de la plaine ;
Ils chantent dans les blés un chant bizarre et fou :

---

130. [On ne sait, mais après] le combat de taureaux
137. Un [prince, homme] entre tous vénéré...
147-154. Rédaction marginale.
143-146. On trouve avant le vers 191 une première rédaction de ces vers, avec cette seule variante :
Ils [vont chantant le soir] un chant...

---

138. *Acqs-en-Adour*. C'est l'orthographe de Moreri. A l'époque du Cid, il n'y avait pas de roi de Dax, et Dax était gouverné, depuis longtemps, par la famille très connue des comtes Arnaud.

139. *Santos* est un des noms mis en réserve par V. Hugo, sur la liste établie pour le *Petit Roi de Galice*. *Légende des Siècles* de 1859, Collection des Grands Écrivains de la France, tome Ier, p. 249. *Santos* figure après les mots *Barbo*, *Nombre de Dios*. Quant aux surnoms, Moreri en donne à profusion à tous les princes : à l'article Aragon, on trouve un Alfonse *le Magnanime*.

140. *Atton, Comte de Nîme* : cf. la note des vers 26-27.

142. *Huesca* : « sur la rivière d'Isuela, Ville d'Espagne dans le Royaume d'Aragon, avec Evêché ». Moreri, art. Aragon.

Et quant à leurs habits faits de cuir et de laine, 145
Boire les use au coude et prier, au genou.

Étant fils du sang basque, ils ont cet avantage
Sur les froids Espagnols murés dans leurs maisons,
Qu'ils préfèrent à l'eau, fût-elle prise au Tage,
Le vin mystérieux d'où sortent les chansons. 150

Ils sont hospitaliers, prodigues, bons dans l'âme ;
L'homme dit aux passants ; Entrez, les bienvenus !
Pour un petit enfant qu'elle allaite, la femme
Montre superbement deux seins de marbre nus.

Lorsque l'homme est aux champs, la femme reste seule ; 155
N'importe, entrez ! passants, le lard est sur l'étal,
Mangez ! Et l'enfant joue, et dans un coin l'aïeule
Raccommode un vieux cistre aux cordes de métal.

---

151. Ils sont hospitaliers, prodigues, *francs* dans l'âme
voyageurs *ici*
152-154. *Disant aux étrangers : entrez chez nous, voisins !*
maison
L'homme ouvre à tous sa main et sa porte ; la femme
ses
N'allaite qu'un enfant et montre les deux seins.
155. [Quand l'homme est dans les champs]...
156. N'importe, entrez ! *mangez* !...
157. ... Et l'enfant *rit* !
158. [Met à quelque vieux cistre une corde en métal.]

156-160. Souvenirs de voyage : cf. dans *Pyrénées* les menus servis au poète. Le sistre dérive des guitares et des chansons entendues à Pasages : « A Pasages... tous chantent. »

158. *Cistre* et non Sistre. Seul le Cistre a des cordes : c'est une sorte de mandoline espagnole et nous sommes ici en Espagne ; le Sistre est égyptien, c'est un petit cerceau de métal traversé par des baguettes. Cf. Hatzfeld et Darmesteter, *Dictionnaire général de la Langue Française*, art. Cistre et Sistre. De même dans *Masferrer*, V, le manuscrit donne Cistre, par un *c* :

Un pâtre, près du seuil, sur le Cistre vibrant
Chante des montagnards la féroce romance...

et c'est à tort que les éditeurs ont imprimé un *s*.

Quelques-uns sont bergers dans les grands terrains vagues,
Champs que les bataillons ont légués aux troupeaux, 160
Mer de plaines ayant les collines pour vagues,
Où César a laissé l'ombre de ses drapeaux.

Là passent des bœufs roux qui sonnent de la cloche,
Avertissant l'oiseau de leur captivité;
L'homme y féconde un sol plus âpre que la roche, 165
Et de cette misère extrait de la fierté.

L'égyptienne y rôde, et suspend en guirlandes
Sur sa robe en lambeaux les bleuets du sillon ;

---

160. Champs que les [légions]....
165. ... plus [ingrat] que la roche,
167-174. Addition marginale.

---

165. *Apre* : ce fut le premier mot de V. Hugo arrivant en Espagne : « Je suis en Espagne : la nature est magnifique... âpre comme il faut aux voleurs. » Mais il n'est pas question ici du peuple et de sa noblesse d'attitude. « Une peuplade de gentilshommes en haillons », dit lui-même V. Hugo dans le chapitre *Leso*.

166. Reprise d'une formule dont V. Hugo s'est servi, au cours de son voyage, pour exprimer une idée différente : « On se demande comment l'homme a pu faire pour extraire de tant de richesses, tant de misères. » *La Cabane dans la Montagne*. Note des Albums. *Pyrénées*, édit. Ollendorf, p. 408.

167-172. Les *Gitanos* ont retenu l'attention de tous les voyageurs en Espagne. Nous ne renverrons ici qu'aux deux auteurs indubitablement connus et lus par V. Hugo et dont il conservait les volumes dans sa bibliothèque : aux deux pages si colorées que Th. Gautier consacre à la grâce et à la beauté des filles d'Égypte en Espagne dans *Tra los Montes*, 1843 : « Malgré leurs haillons, leur saleté et leurs misères, conclut-il, elles semblent avoir conscience de leur race vierge de tout mélange », puis à l'étude de Taylor dans *Les Pyrénées* qui parurent en 1843, l'année même du voyage de V. Hugo en Biscaye et en Navarre. Dans cette étude sur les Gitanos, pp. 269-273, Taylor signale les différentes dénominations employées ici par V. Hugo : « On les appelle *Egyptiens* en France, *Gypsies* en Angleterre,... les *Zingari* des Italiens », p. 272.

La fleur s'offre aux gypsis errantes dans ces landes,
Car, fille du fumier, elle est sœur du haillon. 170

Là, tout est rude ; août flambloie et janvier gèle ;
Le zingaro regarde, en venant boire aux puits,
Les ronds mouillés que font les seaux sur la margelle,
Tout cercle étant la forme effrayante des nuits.

Là, dans les grès hideux, l'ermite fait sa grotte. 175
Lieux tristes ! le boucher y vient trois fois par an ;
Le grelot des moutons y semble la marotte
Dont l'animal, fou sombre, amuse Dieu tyran.

Peu d'herbe ; les brebis paissent exténuées ;
Le pâtre a tout l'hiver sur son toit de roseaux 180
Le bouleversement farouche des nuées
Quand les hydres de pluie ouvrent leurs noirs naseaux.

---

169. Le ms. orthographie : gipsys.
170. [Et,] fille du fumier...
174. Tout cercle *ayant* la forme effrayante...
175. Ms. : hermite.
179. *Là, les maigres* brebis...
182. Quand les hydres de *l'ombre*...

172-174. Ces vers évoquent l'idée d'une interprétation de figures cabalistiques : c'est une allusion aux pratiques de magie des gitanos.

175. Les aspects variés des collines et des montagnes de grès en Espagne ont hanté l'imagination de V. Hugo. Cf. dans *Pyrénées*, ch. *Pasages* : « Dans le grand drame du paysage, [le grès] joue le rôle fantasque... » et là, parmi les visions qu'évoque le voyageur halluciné, le grès devient lui-même l'ermite : « C'est un ermite encapuchonné au sommet d'un roc inaccessible... les bras étendus, qui, selon que le ciel est bleu ou orageux, semble bénir la mer ou avertir les matelots. »

177. Presque tous les traits de ce tableau sont des souvenirs de voyage. Cf. dans *Pasages* : « Les créneaux de la montagne découpent leurs ombres sur un champ roux où paissent des moutons. »

Ces hommes sont vaillants. Ames de candeur pleines,
Leur regard est souvent fauve, jamais moqueur ;
Rien ne gêne le souffle immense dans les plaines ; 185
La liberté du vent leur passe dans le cœur.

Leurs filles qui s'en vont laver aux cressonnières,
Plongent leur jambe rose au courant des ruisseaux ;
On ne sait, en entrant dans leurs maisons tanières,
Si l'on voit des enfants ou bien des lionceaux. 190

187-190. Rédaction marginale.
187. *Les* filles...
188. [S'enfoncent à mi-jambe]...
189-190. *Sont dans leur gaieté pure et leurs vives manières*
Si belles qu'elles font becqueter les oiseaux.

---

183. Les comparaisons des aspects de la nature avec l'hydre sont des plus nombreuses chez V. Hugo. Les nuages, le ciel, la mer, les torrents, les orages provoquent à maintes reprises pour lui cette image. Cf. Huguet, *Le sens de la forme dans les métaphores chez V. Hugo* : voir à la table le mot : *Hydre*.

187-190. Cf. dans *Pyrénées*, au chapitre intitulé *Pasages* : « Le sentier passe à quelque distance du parapet, dont il est séparé par une large et fraîche pelouse de cresson .. Trois femmes les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux lavent leur linge. » Les laveuses espagnoles ont réveillé chez le voyageur les agréables souvenirs de la *Marne à Créteil* ; les *bateleras* de Pasages ne lui avaient pas laissé de moins vives impressions : il conserva dans son album un souvenir venu de l'une d'elles, un billet ainsi conçu : « Bueno para un beso que dare al senor que me traera este papel. *Manuela Benturaz la Catalanaz batelera de Pasages, nueba de agosto mil ocho sientos cuereta i tres* ». La signature et la date sont seules de l'écriture de la *batelera*, le texte de la promesse est de l'écriture de V. Hugo. L'intérêt que le voyageur portait aux jambes roses des *bateleras* l'incita-t-il à rechercher dans les *Mémoires de Madame d'Aulnoy*, qu'il venait de mettre à profit pour Ruy Blas (1838), l'éloge que celle-ci faisait de ces belles filles. « Nos bateaux, dit Madame d'Aulnoy, étaient conduits par des filles d'une habileté et d'une gentillesse charmante... Ces filles sont grandes, leur taille est fine... elles nagent comme des poissons... je n'ai jamais vu plus grand air de gaieté que celui qui paraît sur leur visage. Quand on irritait ces jeunes biscayennes, elles étaient plus farouches et plus à craindre que des petits lions. » Madame d'Aulnoy dit des *petits lions*, V. Hugo des *lionceaux* : la rencontre ne semble pas fortuite.

Voisins du bon proscrit, ils labourent, ils sèment,
A l'ombre de la tour du preux Campéador;
Contents de leur ciel bleu, pauvres, libres, ils aiment
Le Cid plus que le roi, le soleil plus que l'or.

Ils récoltent au bas des monts, comme en Provence, 195
Du vin qu'ils font vieillir dans des outres de peau;
Le fisc, quand il leur fait payer leur redevance,
Leur fait l'effet du roi qui leur tend son chapeau.

Les rayons du grand Cid sur leurs toits se répandent;
Il est l'auguste ami du chaume et du grabat; 200
Car avec les héros les laboureurs s'entendent;
L'épée a sa moisson, le soc a son combat.

La charrue est de fer comme les pertuisanes;
Les victoires, sortant du champ et du hallier,
Parlent aux campagnards étant des paysannes, 205
Et font le peuple avec la gloire familier.

Ils content que parfois ce grand Cid les arrête,
Les fait entrer chez lui, les nomme par leur nom,
Et que, lorsqu'à l'étable ils attachent leur bête,
Babieça n'est pas hautaine pour l'ânon. 210

Autour
191. *Vassaux* du bon proscrit...
192. ... du *fier* Campéador;
194. [Mieux le Cid que le roi, plus le soleil que l'or].
198. Leur fait l'effet du roi [leur tendant] son chapeau.
200. [Il est comme l'ami] du chaume et du grabat;
[Le Cid est le récit]...;
207. Ils [disent] que [souvent]...
Le vers 210 était précédemment suivi des vers 239-242.

---

196. Dans *Pyrénées*, il est à plusieurs reprises question de ces outres. Cf. *Pasages* et *Pampelune*.

Le barbier du hameau le plus proche raconte
Que parfois chez lui vient le Cid paisible et franc,
Et, vrai ! qu'il s'assied là sur l'escabeau, ce comte
Et ce preux qui serait, pour un trône, trop grand.

Le barbier rase bien le héros, quoiqu'il tremble ; 215
Puis, une loque est là pour tous ceux qui viendront ;
Le Cid prend ce haillon, torchon du peuple, et semble
Essuyer le regard des princes sur son front.

Comment serait-il fier puisqu'il a tant de gloire ?
Les filles dans leur cœur aiment cet Amadis ; 220
La main blanche souvent jalouse la main noire
Qui serre ce poing fort, plein de foudres jadis.

211-218. Addition marginale.
214. ... pour [les trônes]
215. [Quel homme ! le barbier le rase], ...

215-218. V. Hugo se peint ici dans les plus petits détails. Il honorait de sa familiarité son barbier de Guernesey, nommé Velours. Cf. les propos de ce barbier que V. Hugo a pris soin de noter sur ses carnets et qui ont été publiés dans les *Annales politiques et littéraires*, 2 janvier 1910, p. 4 ; le barbier Velours traitait V. Hugo comme un souverain. Nous savons aussi que V. Hugo était très fier de la dureté de sa barbe : L. Ulbach, dans *Nos Contemporains* rapporte ces paroles amusantes qu'il devait tenir de V. Hugo lui-même : « Le barbier, prétendant trouver en le rasant plus de besogne que sur un autre visage, assurait que chaque bulbe pileux contenait trois poils au lieu d'un », p. 124.

216. Trait de mœurs pittoresque. C'est bien là ce qui se passe encore aujourd'hui dans tous les villages d'Espagne, dans les *peluquerias* en plein vent où l'on s'essuie, après avoir été rasé, à la serviette commune.

220. Ici encore le poète n'est pas sans faire allusion à lui-même : il trahit la vanité du presque sexagénaire qui n'a pas abdiqué ses prétentions à l'amour. Cf. dans *Booz Endormi* les vers 19-24 :

Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme...

Ils se disent, causant, quand les nuits sont tombées,
Que cet homme si doux, dans des temps plus hardis,
Fut terrible, et, géant, faisait des enjambées 225
Des tours de Pampelune aux clochers de Cadix.

Il n'est pas un d'entre eux qui ne soit prêt à suivre
Partout ce Ruy Diaz comme un céleste esprit,
En mer, sur terre, au bruit des trompettes de cuivre,
Malgré le groupe blond des enfants qui sourit. 230

Tels sont ces laboureurs. Pour défendre l'Espagne,
Ces rustres au besoin font plus que des infants ;
Ils ont des chariots criant dans la campagne,
Et sont trop dédaigneux pour être triomphants.

---

223. ... causant [après les nuits tombées],
226. Des tours de [Barcelonne]...
228. *Demain*, ce Ruy Diaz...
229. *Partout*, sur terre...
231. *Ils défendent* l'Espagne

---

233. Le bruit des chariots dans les champs est toujours noté avec complaisance par V. Hugo. On connaît le vers de la *Tristesse d'Olympio* :

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

Sur les sources virgiliennes de ces vers, cf. A. Cazes, *Revue universitaire*, 1912, II, p. 138 : *Les origines d'un beau vers*. Mais ici l'origine est plus précise et plus locale. Le grincement des chars basques à roues pleines, qui s'entend de très loin, est un des traits caractéristiques du paysage basque. Théophile Gautier dans *Tra los montes*, Alexandre Dumas dans *De Paris à Cadix*, l'ont signalé. Ce bruit avait frappé les oreilles de V. Hugo dès son enfance : « Les roues des charrettes espagnoles, au lieu d'être à rayons comme en France, sont en bois plein ; ces lourdes masses tournent péniblement et arrachent à l'essieu des grincements douloureux... Victor, lui, trouvait à ce bruit une bizarrerie violente très agréable, et disait que c'était Gargantua dont le pouce faisait des ronds sur une vitre. » *Victor Hugo raconté*, ch. XVIII.

Ils cultivent les blés où chantent les cigales ; 235
Pélage à lui jadis les voyait accourir,
Et jamais ne trouva leurs âmes inégales
Au danger, quel qu'il fût, quand il fallait mourir.

V

Ruy Diaz de Bivar est leur plus belle gerbe.
Dans un beau train de guerre et de chevaux fougueux, 240
Don Santos traversa leurs villages, superbe,
Avec le bruit d'un roi qui passe chez des gueux.

On ne le suivit point comme on fait dans les villes ;
Nul ne le harangua, ces hommes aux pieds nus
Ayant la nuque dure aux saluts inutiles 245
Et se dérangeant peu pour des rois inconnus.

— Je suis l'ami du roi, disait-il avec gloire ;
Et nul ne s'inclinait que le corrégidor ;
Le lendemain, ayant grand soif et voulant boire,
Il dit : Je suis l'ami du Cid Campéador. 250

---

235. Ils cultivent les *champs*...
237. Et jamais ne trouva leurs *têtes* inégales
239-242. On trouve après le vers 198 une première rédaction de cette strophe :

Ruy Diaz de Bivar est leur plus belle gerbe.
Ils content que le Cid cause et rit avec eux.
Santos
Don *Jayme* traversa leurs villages, superbe,
Faisant le bruit d'un roi qui passe chez des gueux.

Une première fois cette strophe avait été reportée au vers 211, avec la correction : don Santos.
240. Ils content que le Cid cause et rit avec eux.
241. Don *Jayme*
247. ... disait *Jayme avec* gloire
... disait-il *plein de* gloire

Don Santos traversa la plaine vaste et rude,
Et l'on voyait au fond la tour du fier banni ;
C'est là qu'était le Cid. Le ciel, la solitude,
Et l'ombre, environnaient sa grandeur d'infini.

Quand Santos arriva, Ruy, qui sortait de table, 255
Était dans l'écurie avec Babieça ;
Et Santos apparut sur le seuil de l'étable :
Ruy ne recula point, et le roi s'avança.

La jument, grasse alors comme un cheval de moine,
Regardait son seigneur d'un regard presque humain ; 260
Et le bon Cid, prenant dans l'auge un peu d'avoine,
La lui faisait manger dans le creux de sa main.

VI

Le roi Santos parla de sa voix la plus haute :
— « Cid, je viens vous chercher. Nous vous honorons tous.
« Vous avez une épine au talon, je vous l'ôte. 265
« Voici pourquoi le roi n'est pas content de vous :

« Votre allure est chez lui si fière et si guerrière,
« Que, tout roi qu'est le roi, son Altesse a souvent

Santos
251. *Jayme marcha trois jours dans la plaine âpre* et rude,
[Le deuil]
253. ... [L'ombre], la solitude
[le ciel]
254. [Et *la gloire* entouraient] sa grandeur d'infini.
255. Quand *don Jayme* arriva...
257. *Le Roi Jayme*...
258. ... et *Jayme* s'avança.
261. ... prenant dans l'auge [de l]'avoine
263. Le roi *Jayme*...
267. Votre allure est chez lui si [libre[...

256-259. *Babieça. jument.* Voir la note du vers 296 dans le *Romancero du Cid* et la note 3, p. 232, dans la notice qui précède.

« L'air de vous annoncer quand vous marchez derrière,
« Et de vous suivre, ô Cid, quand vous marchez devant. 270

« Vous regardez fort mal toute la servidumbre.
« Cid, vous êtes Bivar, c'est un noble blason ;
« Mais le roi n'aime pas que quelqu'un fasse une ombre
« Plus grande que la sienne au mur de sa maison.

« Don Ruy, chacun se plaint : — Le Cid est dans la nue ; 275
« Du sceptre à son épée il déplace l'effroi ;
« Ce sujet-là se tient trop droit ; il diminue
« L'utile tremblement qu'on doit avoir du roi. —

« Vous n'êtes qu'à peu près le serviteur d'Alphonse ;
« Quand le roi brise Arcos, vous sauvez Ordoñez ; 280
« Vous retirez l'épée avant qu'elle s'enfonce ;
« Le roi dit : Frappe ! Alors, vous Cid, vous pardonnez.

« Qui s'arrête en chemin sert à demi son maître ;
« Jamais d'un vain scrupule un preux ne se troubla ;

---

269. L'air de vous [précéder]...
271. Vous [voyez de travers]...
275. *On dit de vous : Rodrigue a le front* dans la nue ;
Aussi chacun se plaint...
279. Vous n'êtes qu'à *demi* [le champion] d'Alphonse ;
... [l'homme de don] Alphonse
265-290. Sur feuille collée.
le vrai serviteur
283. *Puis celui qui sert bien donne tout à son maître*
284. a) *Il ne réserve rien, toujours prêt, toujours là ;*
b) *Le vrai soldat fait tout ; prêt toujours, toujours là*
Aux scrupules, jamais, jamais ne recula ;
Jamais sur un scrupule un preux ne chancela ;

---

271. *Servidumbre* : l'ensemble des serviteurs d'une maison. Cf. Bivar, vers 40.

280. *Arcos*, en Castille, sur le Xalon, entre Siguenza et Catalayud ; *Ordoñez*, hameau dans la province de Lugo, en Galice.

« La moitié d'un ami, c'est la moitié d'un traître ; 285
« Et ce n'est pas pour vous, Cid, que je dis cela.

« Enfin, et j'y reviens, vous êtes trop superbe ;
« Le roi jeta sur vous l'exil comme un rideau ;
« Rayon d'astre, soyez moins lourd pour lui, brin d'herbe ;
« Ce qui d'abord est gloire à la fin est fardeau. 290

« Vous êtes au-dessus de tous, et cela gêne ;
« Quiconque veut briller vous sent comme un affront,
« Tant Valence, Graos, Givrez et Carthagène
« Font d'éblouissement autour de votre front.

« Tel mot, qui par moments tombe de vous, fatigue 295
« Son Altesse à la cour, à la ville, au Prado ;
« Le creusement n'est pas moins importun, Rodrigue,
« De la goutte d'orgueil que de la goutte d'eau.

« Je ne dis pas ceci pour vous, Cid redoutable.
« Vous êtes sans orgueil, étant de bonne foi ; 300
« Si j'étais empereur, vous seriez connétable ;
« Mais seulement tâchez de faire cas du roi.

« Quand vous lui rapportez, vainqueur, quelque province,
« Le roi trouve, et ceci de nous tous est compris,
« Que jamais un vassal n'a salué son prince, 305
« Cid, avec un respect plus semblable au mépris.

---

285. *La moitié d'un héros...*
288. Le roi [jetait] sur vous...
295. [Un mot de temps en temps vous échappe, et] fatigue
296. Son Altesse à la [guerre]
299. [Ne prenez point en mal cela,] Cid redoutable.
306. ... avec un respect [plus mêlé de] mépris.
La correction du texte ne figure pas sur le ms.
303-319. Sur feuille collée.

305-306. Pleinement conforme à l'attitude du Cid dans le *Romancero* espagnol et dans le *Poème du Cid.*

« Votre bouche en parlant sourit avec tristesse ;
« On sent que le roi peut avoir Burgos, Madrid,
« Tuy, Badajoz, Léon, soit ; mais que Son Altesse
« N'aura jamais le coin de la lèvre du Cid. 310

« Le vassal n'a pas droit de dédain sur le maître.
« On vous tire d'exil ; mais, Cid, écoutez-moi,
« Il faut dorénavant qu'il vous convienne d'être
« Aussi grand devant Dieu, moins haut devant le roi.

« Pour apaiser l'humeur du roi, fort légitime, 315
« Il suffit désormais que le roi, comme il sied,
« Sente qu'en lui parlant vous avez de l'estime. »
Babieça frappait sa litière du pied,

Les chiens tiraient leur chaîne et grondaient à la porte,
Et le Cid répondit au roi Santos-le-Roux : 320
— Sire, il faudrait d'abord que vous fissiez en sorte
Que j'eusse de l'estime en vous parlant à vous.

---

311. ... n'a pas droit de *hauteur*...
319. ... et [jappaient] à la porte
320. au roi *Jayme* le Roux.

---

322. Le *Romancero* espagnol et le *Poème du Cid* ne prêtent point à Ruy Diaz une expression de mépris aussi nettement formulée. Dans son *Romancero*, V. Hugo avait mieux gardé la note réelle : la fierté du héros n'empiétait pas aussi brusquement sur le respect gardé par le vassal au roi.

Date de la pièce : 11 février 1859.

VIII

WELF

CASTELLAN D'OSBOR

WELF, CASTELLAN D'OSBOR

NOTICE

Le poème de *Welf, castellan d'Osbor*, a été écrit le 14 juillet 1869, et la date même du 14 juillet n'est pas sans intérêt, puisque ce poème est une protestation en faveur de la liberté contre la tyrannie [1].

Le personnage de Welf est le porte-parole de V. Hugo : il se meut dans le cadre historique du moyen âge, avec les attitudes du proscrit de Guernesey, il en a les idées, les sentiments et les goûts, et les circonstances même de l'action ne sont qu'une transposition des événements de la vie de V. Hugo en 1869. Sans aucun doute, on devine V. Hugo dans presque tous les grands héros opprimés et défenseurs du droit qui apparaissent dans la *Légende des Siècles* : il a mis de lui-même, et sans réserve presque, dans le Cid, dans Masferrer, dans don Fabrice ; mais cette façon de se peindre dans les protagonistes de son épopée se précise et s'enhardit à mesure que le poète avance en âge [2]. Le voile devient de plus en plus transparent après 1859 : un des portraits les plus curieux que V. Hugo ait faits de lui-même a été écrit en 1866, trois ans avant *Welf* : c'est celui de lord Clancharlie dans l'*Homme qui Rit* [3]. Là, le proscrit de Guernesey ramasse et transcrit en petites phrases courtes, d'allure prud'hommesque et qui semblent autant d'aphorismes de la bêtise bourgeoise, les propos de la foule à l'égard du pair d'Angleterre opiniâtre en son exil. On y

1. Cf. plus bas la note 1 de la page 371.
2. Cf. Introduction, p. XXXVIII et XXXIX.
3. Tome II, ch. I.

reconnaît toute la sottise du clan anti-hugolien en 1866 : toutes ces pages sont d'une ironie sourde et tendue et le poète a rarement manié l'humour avec plus de grâce alerte. Plus de gravité convenait à Welf, burgrave du moyen âge.

*
* *

Car, pour une petite part, mais pour une part évidente, le poème de *Welf* tient à l'histoire, ou tout au moins à la légende médiévale, et nous signalons dans nos notes ce que pour le détail V. Hugo doit sur ce point à Moreri. Le personnage de Welf lui-même semble issu des souvenirs et des traditions du Rhin[1].

Un premier récit de Schreiber[2] avait fait connaître à Hugo le Burgrave Friedingen de Hohenkraehen, « qui avait survécu à son temps » et « qui était le dernier représentant de la chevalerie ».

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là...

C'est ce Hohenkraehen qui avait dans son burg « retourné les portraits de ses ancêtres à l'envers pour qu'ils ne pussent pas voir l'ignominie de leurs descendants. » On sait que V. Hugo n'eut garde

---

1. A l'âge de soixante ans passés, en 1862, du 30 juillet au 27 septembre, en 1863, du 15 août au 18 octobre, en 1865, du 28 juin au 24 octobre, V. Hugo a refait le voyage de la Belgique et des rives rhénanes : il a visité de nouveau les châteaux qui lui avaient inspiré les descriptions du *Rhin* et le décor des *Burgraves*. Il en a dessiné les images à loisir sur ses albums, afin d'en apporter une vision dernière et durable. Sans doute il s'est, chemin faisant, attardé devant quelques sites et quelques monuments nouveaux pour lui, mais il s'est plu surtout à repasser sur ses traces et à comparer ses souvenirs de 1839 à ses impressions présentes; il a revu le Pfalz et le Rœmer; il est retourné à Heidelberg; il a refait l'excursion de Neckarsteinach et du Schwalbennest, gravi le Falkenstein, et visité, le crayon en main, le château de Rudesheim.

Il n'est pas impossible que l'idée de la mendiante, à une époque où les idées de V. Hugo étaient tournées du côté de la charité, ait germé dans son esprit devant le château de Rüdesheim. Quel est l'âge, quel est le costume et quelle est l'attitude du personnage féminin qui figure sur le même dessin que la tour de Rüdesheim (1864)?

En trois années, dix mois de séjour et d'excursions sur les rives du Rhin ont réveillé en lui la curiosité artistique de 1842 et l'ont aidé à se refaire momentanément l'âme qu'il avait à la veille du *Rhin* et des *Burgraves*.

Aussi est-il remonté directement en 1869 aux sources premières de son érudition en matière de légendes rhénanes, et Welf emprunte quelques-unes de ses attitudes à Friedingen de Hohenkraehen et à Bligger-le-Fléau.

2. Schreiber, *Traditions allemandes*, XXIII. La destruction de Hohenkraehen, p. 54-60.

de négliger ce trait dans les *Burgraves*. Cet austère chevalier dans son burg, où tout à l'heure « *il se promenait à grands pas en proie une sombre rêverie* », est traqué par l'empereur Maximilien : *un héraut lui fait une sommation*. Mais Friedingen de Hohenkraehen ne se rend point, il préfère la mort : « Il est le dernier témoin de l'honneur du passé, au milieu de l'ignominie du présent » ... « et son tombeau doit être sous les ruines de la résidence de ses aïeux ».

Il y a parenté étroite entre le caractère de Welf et celui de Friedingen de Hohenkraehen : il y a même parfois identité de gestes. La vision de la promenade solitaire de Friedingen a frappé l'imagination du poète :

> Il est *seul* dans sa tour. Il n'a pas un archer.
> « Tiens, entre les créneaux, *on peut le voir marcher.* »

Au premier abord Bligger-le-Fléau, à le considérer tel qu'il est dans le second récit de Schreiber, *Les Landschaden de Steinach*, semble une figure moins voisine de Welf. Mais ce n'est point directement au souvenir de Schreiber que remontait V. Hugo, et le Bligger dont il se souvient pour la pièce de Welf, est le Bligger du *Rhin*. Là V. Hugo avait déjà accompli sur le texte de Schreiber un premier travail de transformation. Ramassant, concentrant, agrandissant tous les traits fournis par le conteur allemand, il avait là haussé déjà presque jusqu'à l'épopée la figure héroïque de « l'effroyable gentilhomme bandit » :

« Comme tous ses pareils, la diète manda Bligger. Bligger n'y alla point. L'empereur le mit au ban de l'empire. Bligger n'en fit que rire.

> Je te fais sommation, moi huissier de l'empire,
> A toi, baron rebelle à la diète de Spire !

« La ligue des cent mille envoya ses meilleures troupes et son meilleur capitaine assiéger le Nid d'Hirondelle. En trois sorties Bligger-le-Fléau extermina les assiégeants.

« Ce Bligger était un combattant de stature colossale et qui frappait avec un bras de forgeron.

« Enfin le pape l'excommunia, lui et tous ses adhérents.

« Quand Bligger entendit lire, au pied de sa muraille, par un des bannerets du Saint-Empire, la sentence d'excommunication, il haussa les épaules.

« Le lendemain, à son réveil, il trouva son burg désert et la porte et la poterne murées. Tous ses hommes d'armes avaient quitté pendant la nuit la citadelle maudite et en avaient muré les issues.

« Alors l'un d'eux, qui s'était caché dans la montagne, sur un rocher dont le regard plongeait dans l'intérieur du château, vit

Bligger-le-Fléau baisser la tête et marcher à pas lents dans sa cour. Il ne rentra pas un instant dans le donjon, et marcha ainsi jusqu'au soir, seul et faisant sonner les dalles sous son talon d'acier.

« Au moment où le soleil se couchait derrière les collines de Neckargemund, le formidable Burgrave tomba tout de son long sur le pavé ! Il était mort. »

Si Bligger n'a pas la bonté de Welf, il en a l'héroïsme et la grandeur : comme lui et avec les mêmes attitudes, il résiste à la diète, à l'empereur, et au pape.

*
* *

Là se borne la parenté du poème avec les légendes rhénanes : tout le reste appartient en propre au proscrit de Guernesey. Les impressions de Welf sur la nature sont celles de V. Hugo dans la solitude de son île : les étudiants de l'Université carolingienne sont ceux du quartier latin en 1869, la petite mendiante devant qui s'abaisse le pont-levis a pris son dernier repas à Saint-Pierre-Port : la gloire, les délices et les fêtes que refuse le castellan d'Osbor, sont celles dont la princesse Ratazzi faisait dans ses lettres entrevoir les joies au solitaire d'Hauteville-House.

Il est facile de remarquer en effet que la description du burg de Welf n'a rien de la précision et de la couleur de celle du manoir de Corbus, manifestement issu de la vision des burgs et des châteaux du Rhin.

Ici, la description est en dépendance d'une idée morale, la liberté [1],

On trouve dans ces monts l'air que rien n'asservit :
Le ravin, le rocher, des ronces, des cavernes,
Des lacs tristes...
Le nuage, et c'est tout...
... Je garde ce désert terrible, et j'en ai soin.
L'immense liberté du tonnerre a besoin
De gouffres, de sommets, d'espaces, de nuées
Sans cesse par le vent de l'ombre remuées,
D'azur sombre, et de rien qui ressemble à des rois,
Si ce n'est pour tomber sur leur tête...
... J'ai sous ma garde un coin de paradis sauvage
Un mont farouche et doux [2].

N'est-ce pas là le vengeur des *Châtiments* dressé dans un

1. Sur l'influence de l'idée dans la description chez V. Hugo, cf. la thèse d'André Joussain, *L'Esthétique de V. Hugo*, 1920.

2. *Farouche et doux* : deux épithètes qui conviennent assurément aux deux aspects de l'île de Guernesey et qui s'appliqueraient moins nettement aux rives du Rhin.

paysage idéal qu'on peut prendre tout autant pour un paysage ossianique que pour un paysage rhénan et dont les éléments ont pu être rassemblés par l'imagination du poète aussi bien pendant ses excursions dans l'île que pendant ses voyages au Rhin ?

Et cette jeunesse carolingienne, admiratrice de l'homme qui tient tête au tyran, est-elle autre que la jeunesse parisienne, qui agita pendant tout le printemps de 1869 le quartier Latin par ses cris en l'honneur de Rochefort, l'ami de V. Hugo et son hôte aux premières heures de l'exil[1] ?

L'introduction d'une petite mendiante dans l'action de *Welf* paraît bien avoir aussi son origine dans les sentiments de charité, familiers au poète à cette date de 1869. C'est le temps où l'institution du *Dîner des Enfants pauvres* a pris toute son extension à Hauteville-House, et suscite en Angleterre le zèle d'un certain nombre d'imitateurs[2] Pareil à Welf, du haut de sa demeure lointaine, citadelle élevée d'où il brave l'empire, l'exilé tonne contre le pape et les rois, mais, touchante antithèse à cette fière et sauvage attitude, bon hôte et nouveau Myriel, il sert de ses propres mains les petits pauvres rassemblés chez lui le mercredi : le pont-levis de sa forteresse s'abaisse pour secourir les petits mendiants guernesiais.

Mais où la personnalité de V. Hugo éclate le plus visiblement, c'est dans le discours que le roi d'Arles adresse à Welf : là, le poète n'a pas hésité à transposer une lettre que venait de lui adresser une cousine de Napoléon III, Marie-Lœtitia Bonaparte-Wyse, femme de l'ambassadeur Ratazzi. Depuis 1860, entre ses exils, la « princesse Brouhaha » avait, avec tumulte, promené dans les fêtes impériales et parisiennes l'éclat de sa beauté et de son ironie provocantes. En 1869, elle n'avait pas cessé d'être frondeuse. Quand, aux petits jeux des Tuileries, on lui demandait quel était son poète préféré, elle écrivait : *Hugo*. Elle rêvait d'être la reine et la protectrice des lettres et des grands hommes. Jadis Ponsard avait trouvé près d'elle, à Aix-les-Bains, « ses jardins d'Armide et s'était endormi sous les roses ». Elle ambitionnait maintenant d'attacher à son char la gloire retentissante de Victor Hugo. Elle entreprit de le séduire à distance, et réussit tout au moins à le troubler. Il répondit sur le ton de Ruy Blas à la reine d'Espagne :

« Il est bien plus facile de mourir que de vous résister. Quand je songe qu'elle est là devant moi, celle qui est la beauté, la grâce, le courage, l'esprit souverain et charmant, le savoir éclatant, la poésie

---

1. Ajoutons son collaborateur au *Rappel*, fondé depuis deux mois (4 mai 1869).

2. Cf. Introduction, p. XVII.

intense, et qu'elle me dit : Venez ! et qu'elle me le dit en termes émus et adorables ! Oh ! ne pas obéir, ne pas venir, ne pas accourir, ne pas fouler aux pieds la frontière, fût-elle de feu, et le serment, fût-il d'airain, savez-vous que c'est là, Madame, un effort surhumain ? Quoi ! cette fleur, c'est vous qui me l'envoyez ! Quoi ! ces vers, c'est vous qui les avez écrits ! Ces vers sont de vous, ils sont pour moi. Il est sur votre bouche, ce sourire d'ange où je crois voir éclore une étoile... Suis-je Eschyle pour être le meilleur ami, comme vous dites, malgré ma barbe grise, de la reine Rhodope, de cette éblouissante Rhodope qui était à la fois le génie et la souveraine d'Agrigente et qui était du sang de Jupiter, comme vous êtes du sang de Napoléon ? »

Le salon de la princesse Ratazzi, transformé en cour d'amour, les poètes qui le fréquentaient, la grâce des femmes qui le paraient, la fleur elle-même, et jusqu'aux cheveux blancs de l'exilé nous allons tout retrouver dans la séduisante invitation du prince Hug :

Arles t'attend. Je t'offre en ma ville latine
Un palais où, vieillards à la voix enfantine,
Les poëtes viendront, hôtes mélodieux,
Te chanter, comme au temps qu'on croyait aux faux dieux.
Tu seras un seigneur dans mon pompeux cortége,
Et tu présideras des cours d'amour. La neige,
La bise, le brouillard, les ouragans hurlants,
Font une sombre fête à tes fiers cheveux blancs,
Car cet âpre sommet a, sous le vent sonore,
Plus d'hiver que d'été, plus de nuit que d'aurore.
Viens te chauffer, vieillard. Je t'offre le midi.
Tu cueilleras la rose et le lys d'Engaddi.
Accepte. On trouve ainsi moyen de plaire aux femmes ;
Car il est gracieux de s'approcher des dames
En souriant, avec des bouquets dans les mains.
L'aloès, le palmier, les œillets, les jasmins
Emplissent nos jardins d'encens et d'allégresse,
Et l'ancien dieu Printemps, qu'on adorait en Grèce,
N'avait pas plus de fleurs quand il les rassembla
Toutes, pour les offrir aux abeilles d'Hybla.
Lève la herse, abats le pont, ouvre la porte,
Accepte ce que moi, roi d'Arles, je t'apporte.

Le refus de Welf est sans doute plus brutal que ne le fut celui de V. Hugo, qui fut toujours à l'égard des femmes d'une impeccable galanterie : mais Welf reprend cependant de biais le terme du vers célèbre que l'exilé répétait, non sans vanité, à la princesse :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Welf conclut :

N'usurpez pas ce mont ; je le conserve à Dieu.
Rois, l'honneur exista jadis. *J'en suis le reste.*
C'est bien. Partez. S'il est un bruit que je déteste,
C'est le bourdonnement inutile des voix.

V. Hugo précisa d'ailleurs ses intentions dans l'apostrophe à Welf qu'il composa en 1877 avant de publier la seconde *Légende*. A cette date, il se plaignit de l'opinion publique et s'évoqua nettement comme le frère de Welf :

Si la mer prononçait des noms dans ses marées,
O vieillard ! ce serait des noms comme le tien !

*
* *

De pareilles transpositions, et qui révèlent à la fois, quoi qu'on ait pu dire, tant de sûreté de goût et tant de souplesse d'imagination, aiguisent et renouvellent presque à chaque vers l'intérêt du lecteur. Dans *Welf, Castellan d'Osbor*, elles sont faites avec tant d'habileté que le poème, en dehors d'elles, conserve toute sa couleur et toute son unité. C'est, à s'y méprendre, un acte des *Burgraves*.

Et de fait, ce n'est pas à la *Légende des Siècles*, mais bien au *Théâtre en Liberté*, que V. Hugo destinait tout d'abord le poème[1].

Et c'est bien la forme dramatique qui distingue *Welf* des autres poèmes de la *Légende des Siècles*. Le décor, où s'amalgament des visions empruntées aux *Burgraves* et au *Rhin*, est, pour une bonne part, extérieur au développement. Il est indiqué curieusement et pittoresquement dans des petites notes en prose et, dans le poème même, la description épique est sur ce point réduite au minimum. Mais elle prend sa revanche ailleurs. L'éclat des festins de *Ratbert* et de *Masferrer* projette ses lueurs dans les discours de Cyadmis et de Welf : toute la sonorité guerrière qui retentit par instants dans le *Jour des Rois*, dans le *Petit Roi de Galice* et surtout dans le *Régiment du Baron Madruce* a son écho dans le musical et tumultueux développement où le vers est rythmé comme une marche :

Tu verras
Comme c'est un bonheur de partir pour la guerre,
Et comme avec orgueil, quittant tout soin vulgaire,
Rois et vassaux, soldats et chefs, nous nous offrons
Un vaste gonflement des drapeaux sur nos fronts !

1. On lit en effet dans une note inédite destinée à une préface du *Théâtre en Liberté* : « Un dernier mot. Ce n'est pas sans intention que l'auteur a placé au commencement de ce livre *Welf* et à la fin *Slagistri* (*L'Epée*). L'espèce d'écho que ces deux poèmes se renvoient, si on l'écoute attentivement, est un cri : Liberté ! » *Théâtre en Liberté*. Ed. Ollendorff, 1911, p. 567.

C'est le procédé des *Burgraves*, où l'épopée se mêle avec éclat au drame, mais ne s'y mêle que par intervalles.

L'action n'a point l'allure qui est presque constante dans les petites épopées, elle n'est point close par un geste ou un événement brusque : le dénouement n'est pas condensé en un vers qui fait coup de théâtre. La pitié de Welf à l'égard de la mendiante découle logiquement de sa grandeur d'âme. Seul le revirement de la foule est un incident inattendu et seulement dans la mesure où il peut entrer de l'imprévu dans la psychologie de la foule.

Rien n'est plus intéressant que de suivre, dans ce qui reste des brouillons de V. Hugo, l'acheminement vers la forme dramatique. Tout d'abord le refus de Welf s'est présenté à son esprit comme une longue diatribe de forme purement oratoire, tels les discours de Saint-Vallier dans le *Roi s'amuse*, le sermon de Don Fabrice à Ratbert, les doléances et les remontrances d'Elciis. Il jeta sans choix sur un brouillon les éléments d'une capucinade épique :

Va-t-en pape, tu n'es qu'un roi comme les autres.

Le pape a des bourreaux, Christ avait des apôtres.

les rois
Il ne leur suffit pas d'être, c'est pourtant beau,
Des bandits, et de faire à la gloire, au tombeau
Courir les légions qui sont des populaces. 5
Il leur faut nos déserts, nos sapins et nos glaces.

mais ayons de la proportion.
Et vous osez venir parler aux gens de bien,
Rois, évêques, ayant sur vos bottes rougies
L'éclaboussure immonde et vile des orgies. 10

Si je vous parle ainsi, c'est que j'ai mes raisons.
Je suis l'homme pensif qui vit loin des maisons,
Je suis l'âpre habitant des hautes solitudes.

émir,
Et ce siècle est un temps sombre où l'on voit vomir
Vous les princes d'ivresse infâme, et nous, de honte. 15

Empereur, laisse-moi tranquille dans ma nuit.

... demander mon chemin
Au
Le chevrier marchant dans une route étroite
Un bâton d'olivier sauvage en sa main droite.

Un roi tout près. C'est trop de soleil, je me sauve, 20
L'alouette huppée est cachée à midi.
Le pape est le hibou, César est le vautour,

(Rois... grâce à votre tactique, à vos fourberies et...)
Grâce à vos faux docteurs, (grâce) à vos faux prophètes
Le peuple est chaque jour plus ignorant. Vous faites 25
Comme le paysan, avarement penché,
Qui raccourcit la corde où l'âne est attaché
Pour qu'il ne puisse pas brouter les pousses vertes.

aux rois et à l'empereur
seul
Je défends contre tous les bourgeois innocents :
Je couvre de mon corps la farouche montagne, 30
Je protège l'enfant que sa mère accompagne,
La cabane humble et douce aux portes sans verrous,
Et les pâtres chantant dans la flûte à six trous
Faite avec un jonc creux bouché d'un peu de cire.
Mais, écoutez-moi, tous 35
aux rois
Vous, seigneurs
à l'empereur
Et toi, Sire.

(Ms. 40, fr. 263)

Puis, il choisit parmi tous ces traits, avec la certitude de son sens artistique et le sûr instinct de son goût. Les violences, dans la manière des *Châtiments* furent d'abord éliminées. Les deux vers :

Et ce siècle est un temps sombre où l'on voit vomir
Vous les princes d'ivresse infâme, et nous, de honte.

ne furent pas utilisés.

Fut rejetée aussi comme étant d'une élégance douteuse l'image de l'alouette :

Un roi tout près. C'est trop de soleil, je me sauve
L'alouette huppée est cachée à midi[1].

Avec l'alouette, disparurent le hibou et le vautour, ceux-là sans doute parce qu'on les avait déjà vus dans la *Rose de l'Infante*.

1. Le détail est emprunté à la traduction du vers 23 des *Thalysies* par Leconte de Lisle : « Simickhidas, où donc vas-tu, à midi, quand le lézard dort dans les haies et quand les alouettes huppées, restent cachées ? » Hugo venait de recevoir le volume de Leconte de Lisle, *Hésiode. Hymnes orphiques, Théocrite, Dion, Moskhos, Tyrtee, Odes anacréontiques*, traduction nouvelle, parue en 1869; voir p. 179.

Charles fut le vautour, Philippe est le hibou.

Suppressions qui durent coûter peu au poète : mais il y avait dans ces improvisations de premier jet des vers de grâce délicieuse :

demander mon chemin
Au chevrier marchant dans une route étroite
Un bâton d'olivier sauvage en sa main droite [1].

Le bâton d'olivier sauvage ne figure plus au vers 244 de *Welf* que pour faire antithèse à la crosse des archevêques ; et plus encore que cette silhouette de berger apparue au détour du chemin, que de poésie réaliste de la vie rustique et quel sentiment musical du rythme offrait cette rapide évocation :

La cabane humble et douce aux portes sans verrous
Et les pâtres chantant dans la flûte à six trous
Faite avec un jonc creux bouché d'un peu de cire !

Mais ce charmant détail bucolique s'harmonisait mal avec la sévérité de Welf : il fut sacrifié. N'aurait-il pas d'ailleurs retardé l'action ?

Un premier essai d'ensemble s'ébaucha sous cette forme :

Welf, castellan d'Osbor.

fuyez
Allez-vous-en, ô rois ; quoi ! ne sentez-vous pas
Tout un hérissement fauve autour de vos pas !
puissants
soudards
Vous bravez donc, *soldats* aveugles, le murmure
Qui répond dans l'abîme au bruit de mon armure
L'amour
L'appui qu'a pour moi l'ombre et l'appui que j'aurais 5

des profondes
Dans la virginité *profonde des* forêts

O loups, mes bons vieux loups, le désert où nous sommes
Tente ces rois, ces rois n'ont pas assez des hommes !
Il ne leur suffit pas d'être, c'est pourtant beau,
Des bandits, et de faire à la gloire, au tombeau 10

1. C'est encore dans la traduction des *Thalysies* par Leconte de Lisle qu'on rencontre ce trait : « [Le Chevrier] tenant de la main droite un bâton d'olivier sauvage, recourbé par un bout... », p. 179.

Courir les légions qui sont des populaces
Il leur faut nos rochers, nos sapins et nos glaces...

Ah non
Non, non, contentez-vous [*rois*] compagnons couronnés
De ce tas de vivants que vous exterminez !
Moi, j'ai mis sur ce mont ma tour en sentinelle 15
Je suis père des bois. Cette neige éternelle,
Ces arbres, leurs rameaux, leurs nids, je les défends,
Et les petits oiseaux sont mes petits enfants.
Tu ris, duc. Je suis vieux, mais ma porte est fermée.
D'un côté, ce bonhomme et de l'autre une armée ! 20
Eh ! bien, essaie, attaque. A l'assaut ! la maison
Est bonne, et ne craint rien, qui m'a pour garnison.
pas
Ces vieux songeurs n'ont *point* l'humeur accommodante
J'ai des chaudrons d'airain, là, sur la braise ardente,
Et je te saurai bien payer ce qui t'est dû 25
De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu
Et je serai charmé si ta peau s'accoutume
Au ruissellement large et fumant du bitume
Essaie, allons, [descends ?] si tu peux ! guerroyons,
O princes [entourés ?] de sinistres rayons. 30

(Ms. 40, fr. 265 et Ms. 39, p. 292.)

Par la suite les vers 9-12, dont la faiblesse ne pouvait échapper à V. Hugo, disparurent.

Le reste fut dispersé pour les besoins du dialogue scénique, et fournit des répliques aux divers personnages de l'action ; développés, les vers 15-18 qui ont une sorte de gravité sentimentale, passèrent dans la bouche du vieillard (Welf, v. 10-16) : les vers guerriers (21-28), coupés par une exclamation du paysan, furent dévolus à l'ardeur juvénile de l'étudiant.

Le reste fut conservé à Welf, avec quelques corrections : l'apostrophe aux loups (v. 7) rappela sans doute au poète la riposte de Don César :

Je vis avec les loups non avec les serpents

et aboutit à la formule

Moi, je choisis les loups et j'aime mieux les ours.

De ce morcellement du discours de Welf, il ressort nettement que la scène Ire fut composée après coup, ainsi que la scène VI, qui lui correspond par un procédé d'antithèse, employé déjà, dans le drame

shakespearien de *Lorenzaccio*, par Musset [1]. Le manuscrit lui-même témoigne que la composition des scènes I et IV fut postérieure à celle du centre de l'action. On peut lire en effet après le vers 88, au début de la scène où paraissait Cyadmis, les vers qui prirent place ensuite au début du poème :

> Je fais sommation. Sors, comparais, réponds.

Les scènes I et VI elles-mêmes n'ont pas été arrêtées sans quelque fluctuation. Un passage figure en brouillon, après le vers 62, qui aurait changé singulièrement la physionomie de l'intrigue. Le vieillard annonçait le dénouement, qui aurait été dû non plus au hasard, mais à une machination du pape dont peut-être la petite mendiante eût été complice :

> Et chacun d'eux propose aux assiégeants
> Sa machine de guerre.....
> L'empereur, une tour au dos d'un éléphant
> Avec une baliste — et le pape, un enfant.

Par là, l'inattendu de la catastrophe finale aurait disparu.

V. Hugo avait trop le sens dramatique pour commettre cette erreur : aussi bien insiste-t-il au début de la scène pour bien faire comprendre que la petite mendiante est une enfant égarée dans la tempête. « Il neige — J'ai perdu mon chemin — J'ai peur — J'ai froid — Je n'ai pas mangé. »

Le pape s'est borné à guetter l'occasion :

> Que nous conseille donc sa Sainteté ? — D'attendre...
> Faites le guet.

Ces retouches faites, rien n'empêchait plus *Welf* de figurer dans le *Théâtre en Liberté*. Toutefois, *Welf* gardait de la première conception du poète un caractère manifestement épique, et voilà pourquoi V. Hugo put le faire figurer dans la *Légende des Siècles*, où son décor et ses dialogues scéniques dérivés du décor et des dialogues des *Burgraves*, apportent, malgré l'actualité du fond de l'inspiration, un rajeunissement inattendu de l'inspiration médiévale.

Bibliographie.

Paul et Victor Glachant, *Welf, Castellan d'Osbor*, Revue Universitaire, 1903, tome Ier, p. 362-370.

---

1. Dans *Lorenzaccio*, on voit les bourgeois maudire tout d'abord leurs oppresseurs (Actes I et II), et les mêmes reparaissent à la fin de l'acte V, accablant d'insultes leur vengeur et applaudissant la tyrannie.

WELF.
CYADMIS.
HUG.
OTHON.
SYLVESTRE.
UNE PETITE FILLE, mendiante *.
L'HUISSIER ** DE L'EMPIRE.
PAYSANS, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ CARLOVINGIENNE, SOLDATS.

Devant le précipice d'Osbor.

* UNE ENFANT.
** LE HÉRAUT DE L'EMPIRE.

WELF

CASTELLAN D'OSBOR*

Le rebord d'un précipice.
Au delà du précipice, qui est très-étroit, se profile** une haute tour crénelée sans fenêtres. Des meurtrières çà et là. Le pont-levis dressé cache la porte. Le précipice sert de fossé à cette tour.
Derrière la tour monte, à perte de vue, la montagne couverte de sapins. On ne voit pas le ciel.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HUISSIER DE L'EMPIRE, un groupe de GENS DU PEUPLE.

L'huissier de l'empire, en dalmatique d'argent*** semée d'aigles noirs, entre, précédé des quatre massiers de la Diète. Il est suivi d'un groupe de paysans et de bourgeois.
Il se tourne vers la tour, où l'on ne voit personne.

L'HUISSIER.

Je fais sommation, moi l'huissier de l'empire,

---

* En sous-titre : LÉGENDE EN UN ACTE.
** *Se dresse*
*** *d'or*

Welf. Le nom de Welf se rencontre à mainte reprise dans l'histoire d'Allemagne : nombre de ducs de Bavière et de Toscane l'ont porté. Parmi les noms, que V. Hugo emprunta pour les *Burgraves* à l'*Abrégé de l'histoire d'Allemagne* de Pfeffel, figure dans le manuscrit des *Burgraves*, p. 25, cette note : « Welf, marquis de Toscane, est mort. » C'est intentionnellement sans doute que le nom de Welf est choisi ici pour personnifier l'adversaire de l'empereur : « De manière que l'on appelait Waiblingiens le parti qui tenait pour

A toi, baron, rebelle à la Diète de Spire.
Rends-toi, sors. Comparais.

*Silence profond dans la tour. On n'y distingue ni un bruit, ni une lumière. Elle semble inhabitée.

---

3. *Sors, comparais.*
* *Il passe et disparaît avec les quatre massiers.*

---

les Empereurs, et qu'on nommoit Guelfs tous ceux qui leur étoient opposés. » Pfeffel, *op. cit.* (années 1139-41). Dans *Les Quatre Jours d'Elciis*, on rencontre aussi un duc Welf :

> Au duc Welf qui, lassé de ne voir ni vaillant,
> Ni prince devant lui, vous regarde en bâillant,
> Quel bras opposez-vous ?

Castellan : Cf. Moreri, art. Pologne : « Châque Palatin a sous soy des Castelans ou Chastelains ; c'est-à-dire des Capitaines ou Gouverneurs des Villes et il y en a dans la Pologne jusqu'à 87. »

Osbor : pays mystérieux égaré par les géographes : la note naïve de Moreri avait dû attirer l'attention de V. Hugo : « Osbor, certain lieu d'Alemagne, encore inconnu aux doctes Geographes, même aux naturels du païs... Les Auteurs Latins le nomment *Osborium*. »

Huissier de l'empire : Les huissiers de l'empire étaient de grands seigneurs : Pfeffel, *op. cit.*, année 1437, nous apprend : « Que les Comtes de Werthern ont été pourvus en 1420 de la charge des *Huissiers de la porte du S. Empire*, à la place des Seigneurs de Rostorff. »

Dalmatique : Tunique blanche bordée de pourpre et à longues manches, importée de la Dalmatie à Rome. Les empereurs romains portaient la dalmatique. Au xive siècle les hommes d'armes portèrent des cottes en forme de dalmatique.

Massiers de la Diète : Toutes les notices descriptives intercalées entre les scènes et les dialogues sont issues de souvenirs qui remontent au *Rhin* et qui en 1869 furent précisées à la mémoire de V. Hugo par les voyages et les visites de musées rhénans qu'il fit annuellement depuis 1862. Il est intéressant de comparer les notices descriptives de *Welf* avec les descriptions de diètes et d'entrées d'empereurs contenues dans le *Rhin*, ainsi qu'avec le décor des *Burgraves* et de *Ratbert*. Cf. *Légende des Siècles*, t. Ier, p. 484-485.

2. *Spire* : Spire est la ville des diètes : vingt-neuf s'y tinrent : « Spire, dit V. Hugo, a eu la Chambre Impériale dont Wetzlar a hérité, les diètes dont le fantôme est maintenant à Francfort. » *Le Rhin*, lettre XXVII, *Spire*.

UN BOURGEOIS, survenant, aux autres.

A-t-il répondu?

UN PAYSAN.

Non.

L'HUISSIER.

J'ai dit.

Il passe, et disparaît avec les quatre massiers.

LE BOURGEOIS, montrant la tour.

Quel fier dédain! Quel rude compagnon!

UN ÉTUDIANT de l'Université carlovingienne.

Compagnon de personne.

LE PAYSAN.

Oui, pas un ne l'égale. 5

L'ÉTUDIANT.

Parfois aux champs fauchés il reste une cigale;
Ainsi cet homme libre est demeuré debout.

LE BOURGEOIS.

Oui, ce mont excepté, l'esclavage est partout.

4-5. *Et lui, silence! Ah! quel fier compagnon!*
Ah! c'est un des meilleurs

Université carlovingienne: La fondation d'une Université à Paris par Charlemagne fut considérée comme une vérité historique jusqu'au XVIIe siècle. C'est Pasquier qui le premier démontra l'erreur dans son dernier volume des *Recherches de la France*, 1621, livre IX, tome IV.

UN BOURGEOIS, etc. Aux conversations de toute cette première scène comparer les conversations des esclaves dans la première scène des *Burgraves*.

L'ÉTUDIANT.

Welf, à lui seul, tient tête aux princes d'Allemagne.

UN VIEILLARD.

Il ne veut pas qu'on passe à travers sa montagne, 10
Il est le protecteur d'un pays inconnu.
Qui troublerait ces monts serait le mal venu.
Il est père des bois. Sa tour fait sentinelle.
Il défend le sapin, l'if, la neige éternelle,
La route avec ses fleurs, la biche avec ses faons, 15
Et les petits oiseaux sont ses petits enfants.
Il guette. Son regard a des éclairs funèbres
Pour quiconque oserait attaquer ces ténèbres.
On voit la silhouette âpre du chevalier
Dans l'entrecroisement des branches du hallier. 20
Une sérénité nocturne l'environne.
Son casque n'a jamais salué de couronne.
Il se tient là, barrant le chemin, rassurant
La forêt, le ravin, le rocher, le torrent,
Et garde vierge, aux yeux de toute la contrée, 25
L'ombre où cette montagne auguste donne entrée.

---

9. [A lui seul, il] tient tête...
11-22. Rédaction marginale remplaçant ces 2 vers :
Si quelque agresseur vient, il surgit tout à coup,
Il barre le chemin, reste en dehors de tout.
chevalier
le défenseur
11. *Il est l'altier gardien d'un pays inconnu,*
17. a) { *Prêt à jeter l'éclair de ses regards funèbres*
Sur quiconque oserait attaquer ces ténèbres
triste
b) *Son œil ombragé, fauve, et plein d'éclairs funèbres*
Son regard redoutable a des éclairs funèbres
23. Il se *dresse*, barrant le chemin, *découvrant*

---

11. *Pays inconnu* : Cf. ci-dessus la note du mot *Osbor*.
19-20. Raccourci de l'apparition d'Eviradnus dans le hallier, au début d'*Eviradnus*, v. 2-22.

LE BOURGEOIS.

Il est seul dans sa tour?

LE VIEILLARD.

Il n'a pas un archer.

LE PAYSAN à un autre paysan, montrant la tour.

Tiens ! entre les créneaux on peut le voir marcher.

L'ÉTUDIANT.

Tant qu'il vit, la patrie aux fers n'est pas éteinte.

LE VIEILLARD.

Il n'a jamais voulu se marier, de crainte 30
D'introduire en son antre une timidité.

L'ÉTUDIANT.

Ici l'on rampe.

LE VIEILLARD.

Il est seul de l'autre côté.

LE BOURGEOIS.

On dit qu'il vit là, fauve et noir, sans chefs, sans règles,
Qu'il se fait apporter à manger par les aigles,
Et qu'il n'a jamais ri.

---

29. Tant qu'il vit, *l'Allemagne* aux fers...

---

28. Cf. notice p. 368.

34. Plusieurs prophètes et plusieurs saints furent ainsi, si l'on en croit la légende, nourris par des oiseaux. Cf. Moreri, art. ELIE.

LE VIEILLARD.

Deuil fièrement porté! 35

Il est veuf.

LE BOURGEOIS.

Veuf de qui?

LE VIEILLARD.

Veuf de la liberté.

L'ÉTUDIANT.

Puissant vieillard!

LE VIEILLARD.

Il est inaccessible; il garde
Son fossé, tient dressé son pont-levis, regarde
Par les trous de sa herse, et n'a jamais d'ennui,
Sentant le mont immense en paix derrière lui. 40

LE BOURGEOIS, regardant à ses pieds.

Le précipice est sombre.

L'ÉTUDIANT, regardant au-dessus de sa tête.

Et la muraille est haute.

LE BOURGEOIS.

Mais s'il repousse un maître, admettrait-il un hôte?

LE VIEILLARD.

Un pauvre, oui.

---

38. ... *n'abat point* son pont-levis...

42-43. Encore une similitude avec les *Burgraves*: Welf est respectueux des pauvres et du devoir de l'hospitalité, comme le Job des *Burgraves* qui accueille Barberousse sous son costume de mendiant.

L'ÉTUDIANT.

Jamais roi dans sa coupe ne but.

LE VIEILLARD.

Il vit sans rendre hommage et sans payer tribut.

LE BOURGEOIS.

Qu'il est heureux ! Hélas, les impôts nous obèrent. 45

LE VIEILLARD.

Mais cela va finir. Les princes délibèrent.

Montrant le revers de la montagne opposée au précipice.

Ils sont là.

LE BOURGEOIS.

Qui donc ?

LE VIEILLARD.

Qui ? Notre duc Cyadmis,
Le roi d'Arle, et les deux formidables amis
Qui ne se quittent pas, l'un maudit, l'autre frappe,
Othon Trois, empereur, et Sylvestre Deux, pape. 50

---

47. *Cyadmis.* Il est difficile de préciser l'origine de ce nom, introuvable dans les dictionnaires. Faut-il songer aux recherches que V. Hugo avait faites trois années auparavant pour les *Travailleurs de la Mer.* Il avait relevé notamment dans le Dictionnaire de La Châtre un grand nombre de noms de monstres de la mer, grands ou petits : *Cyames, Cyamidés,* qui désignent les parasites de la baleine. Se serait-il fait dans l'esprit de V. Hugo une singulière association d'idées qui lui aurait fait donner le nom de Cyadmis au parasite de l'Empereur ?

50. *Othon Trois* (980-1002) eut pour précepteur le moine Gerbert dont il fit un pape en 999 sous le nom de *Sylvestre Deux.* Cf. Moreri, art. OTHON III et SILVESTRE II. Othon étant mort trois ans après l'élection de Sylvestre II, l'action de *Welf* se trouve située exactement entre les années 999 et 1002. Othon III est devenu, dans l'imagination de V. Hugo, le bouc émissaire des crimes de tous les empereurs. C'est Othon III déjà qu'en 1857, dans les *Quatre jours*

L'ÉTUDIANT.

Qu'importe ! le rocher est fort, Welf est viril.
Welf ignore la peur, mais connaît le péril.

LE BOURGEOIS.

Aussi marche-t-il droit sur lui.

L'ÉTUDIANT.

Pas plus qu'Hercule
Il ne tremble, et pas plus qu'Achille il ne recule.

LE BOURGEOIS.

Robuste, il songe, au bord de l'abîme béant. 55

L'ÉTUDIANT.

Une douceur d'étoile, et le bras d'un géant !

LE VIEILLARD.

Oui. Mais les rois sont las de voir debout dans l'ombre
Le grand ermite armé de la montagne sombre.

Il se penche et leur désigne du doigt un point* qu'on ne voit pas.

51-58. Addition marginale.
51. ... *l'homme* est viril.
52. *Il* ignore la peur...
55. *Il songe, triste*, au [seuil] de l'abîme béant.
Les vers 51-56 étaient d'abord prononcés tous par l'étudiant.
* [une pente] qu'on ne voit pas.

---

d'Elciis, il charge, par la bouche d'Elciis, des plus odieuses accusations ; et, plus tard, il le fait paraître, parmi les grands criminels, en compagnie de Sylvestre dans les Enfers.

Nuit sinistre où pas un des coupables n'échappe,
Ni sous la pourpre Othon, ni Gerbert sous la chape.

(*Légende des Siècles* de 1883.
Je me penchai, j'étais dans le lieu ténébreux. S. d.)

Vous voyez bien d'ici cette cabane, au flanc
Du ravin, à l'abri de l'aquilon sifflant? 60
C'est là que les rois sont assemblés.

LE BOURGEOIS.

Combien?

LE PAYSAN.

Quatre.

LE VIEILLARD.

Ce burg les gêne. Ils sont résolus à l'abattre.
C'est dit. Pour vaincre ils ont leurs troupes et leurs gens
Et le dépit amer, force des assiégeants.

LE PAYSAN.

Le castellan va-t-il enfin livrer passage, 65
Baisser le pont, céder aux rois?

---

61. [Un] paysan
62. *L'homme* les gêne...
63-64. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :
Ils sont en force; ils ont leurs troupes et leurs gens;
Et chacun d'eux propose aux autres assiégeants
Sa machine de guerre; on cherche, on se consulte;
la
Le duc offre l'assaut, le roi, sa catapulte,
L'empereur, une tour au dos d'un éléphant,
Avec une baliste, et le pape, un enfant.
63. *Ils sont d'accord*; ils ont leurs troupes et leurs gens,
66. Baisser *son pont-levis,* ?
Le vers 66 était suivi de ces vers :
les clairons !
Voici le duc. Silence.
Silence ! où sont nos trous dans les rochers ? rentrons
Voici le duc.

---

64. V. Hugo aime ces alliances de concret et d'abstrait : dans *Aymerillot* Charlemagne pleure d'avoir perdu

Ses meilleurs chevaliers, qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas !

LE BOURGEOIS.

Oui, s'il est sage.

L'ÉTUDIANT.

Non, s'il est grand.

LE VIEILLARD.

Il est sage et grand.

L'ÉTUDIANT,* montrant la tour.

La maison
Tiendra ferme, ayant Welf tout seul pour garnison ;
Le vieux songeur n'est pas d'humeur accommodante.
Il mettra des chaudrons sur de la braise ardente, 70
Et saura leur payer, va, ce qui leur est dû
De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu !

LE PAYSAN.

Certes !

L'ÉTUDIANT.

Et l'on verra si leur peau s'accoutume
Au ruissellement large et fumant du bitume.

On voit une fumée sortir du haut de la tour.

LE VIEILLARD.

Tenez, précisément ! Il allume son feu. 75
Voyez-vous la fumée !

---

* *Au paysan.*

La maison

68. *Est bonne, et ne craint rien, qui l'a pour garnison;*
69-74. Cf. Notice, p. 375.
75-78. Addition marginale.

72-75. Cf. la défense de l'église contre les truands dans *Notre-Dame de Paris*, t. II, liv. X, ch. IV.

L'ÉTUDIANT.

Il va jouer son jeu,
Faire sa fête, offrir la bataille.

LE BOURGEOIS.

Posture
D'un héros !

LE PAYSAN.

Je veux voir la fin de l'aventure.

LE BOURGEOIS.

Nous, en voyant venir des princes, nous fuyons
Devant ce flamboiement de sinistres rayons ; 80
Welf les brave.

Montrant le burg.

C'est beau, cette porte fermée.

L'ÉTUDIANT.

D'un côté ce bonhomme, et de l'autre une armée !

LE VIEILLARD.

A lui seul il est grand comme une nation.
D'ordinaire, tout est dans la proportion,
Et le petit est grand près du moindre, et l'arbuste, 85

---

80. Devant *ces* [*hommes*] *pleins* de sinistres rayons,
81. [Lui] les brave.
Le vers 82 était suivi de ce brouillon :

C'est beau
C'est un héros !
C'est un dieu !
Les clairons !
Silence ! où sont nos trous dans les rochers ? rentrons.

85-86. Comparaison virgilienne qui fait songer au vers

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.
(*Bucoliques*, I, 25.)

Si vous le comparez au brin d'herbe, est robuste.
Mais Welf dépasse tout. C'est un dieu.

On entend une fanfare de trompettes.

LE BOURGEOIS.

Les clairons !
Silence ! Où sont nos trous dans les rochers ? Rentrons.

Tous se dispersent de divers côtés. Entre une troupe de valets de la lance avec de longues piques. En tête les clairons.
Puis un gendarme portant un pennon de guerre.
Derrière le pennon, paraît un homme à cheval entièrement couvert d'une chemise de fer à capuchon, et ayant sur le capuchon une couronne ducale.
Les soldats s'arrêtent, le pennon s'arrête, l'homme à cheval s'arrête, et se tourne vers la tour. Les clairons se taisent.
L'homme à cheval tire son épée.
La tour continue de fumer.

SCÈNE DEUXIÈME

CYADMIS, LA TOUR, puis HUG, puis OTHON, puis SYLVESTRE.

CYADMIS, parlant à la tour.

Personne n'a le droit de prendre un coin de terre
Au prince armé par Dieu d'un titre héréditaire. 90
S'isoler, c'est trahir. Welf, castellan d'Osbor,

La scène deuxième commençait par les vers 1 à 3 avec cette variante :
2. A toi, baron, *au nom de* la diète de Spire
S'isoler, c'est *braver*...
91. *Je veux entrer ici*...

---

* *Valets de la lance* : la lance est un terme collectif qui désigne un groupement d'environ dix hommes armés ; la lance comprenait l'homme d'armes combattant avec la lance, le coutelier, le page, le valet et les archers.

91. *S'isoler, c'est trahir*. Cf. dans l'*Homme qui Rit* ce que dit la foule à propos de lord Clancharlie : « Il faisait affront à son pays. Pure félonie que son attitude. Etre absent, c'est être injurieux. Il

Toi qu'on doit comme un ours traquer au bruit du cor,
Je te provoque au bruit du clairon, comme un homme ;
Mais d'abord je te parle en ami. Je te somme
D'être un garçon prudent, docile aux bons avis. 95
Chevalier, haut la herse et bas le pont-levis.
Je veux entrer. Je veux passer. Cette montagne
N'est pas comme la Crète et comme la Bretagne,
Une île, et ce fossé n'est pas la mer. Baron,
Viens, je te chausserai moi-même l'éperon ; 100
Je t'admets dans ma troupe, à vaincre habituée ;
Tu seras capitaine, avec une nuée
De trompettes courant et sonnant devant toi.
Descends, ouvre ta porte, et causons. Par ma foi,
Tu n'es pas fait pour vivre entre quatre murailles. 105
Ami, nous gagnerons ensemble des batailles.
C'est beau d'avoir l'épée au poing, d'être le bras
De la victoire, et d'être un soldat ! Tu verras
Comme c'est un bonheur de partir pour la guerre,
Et comme avec orgueil, quittant tout soin vulgaire, 110
Rois et vassaux, soldats et chefs, nous nous offrons

95. D'être un *homme* prudent...

semblait se tenir à l'écart du bonheur public ». IIe partie, liv. Ier, ch. I.

98. Il est naturel que la *Crète* se présente à l'esprit de Cyadmis, vassal d'Othon III : reconquise sur les infidèles en 962, la Crète avait été donnée par le père d'Othon III à un marquis de Montferrat qui en reçut l'investiture en 967. C'est encore un marquis de Montferrat qui en était suzerain sous le règne d'Othon III. V. Hugo avait pu relever ces détails dans Moreri, art. MONTFERRAT. Il est question du marquis de Montferrat dans *Ratbert*. Quant à la *Bretagne*, elle restait à cette date pour les princes du continent européen un pays inaccessible et lointain. La Crète et la Grande-Bretagne sont souvent le théâtre des exploits des héros dans les romans de chevalerie.

106-122. Thème développé par Hatto dans les *Burgraves*, par les envoyés des rois dans *Masferrer*, par Pacheco dans le *Petit roi de Galice*.

Un vaste gonflement des drapeaux sur nos fronts !
Quelle joie et quels cris lorsqu'on force une ville !
On se vautre à travers la populace vile !
La femme qu'on fait veuve, on lui prend un baiser. 115
Tu n'es pas encor d'âge à ne point t'amuser.
En échange d'un burg sur un rocher, je t'offre
Une tente de soie et de l'or à plein coffre,
Et l'altière rumeur des camps et des clairons.
Nous irons conquérir le monde, et nous aurons 120
Des filles et du vin, et tu feras ripaille
Au lieu de coucher seul dans ton trou sur la paille.
Lève ta herse, accepte, et soyons bons amis.
Ouvre-moi, je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Sinon, prends garde à toi. J'ai l'habitude d'être 125
Patient à l'affront comme au feu le salpêtre.
J'aurai bien vite fait d'écraser ton donjon.
Cueillir un burg ainsi qu'on sarcle un sauvageon,
Et coucher une tour tout de son long dans l'herbe,
Ce sont mes jeux. Sais-tu, de ton château superbe 130
Ce qui restera, dis, lorsque j'aurai passé ?
Une baraque informe au fond d'un noir fossé.
Et de ta haute tour de guerre ? Une masure

---

113. ... lorsqu'on [force] une ville !
La correction *prend* est raturée dans le ms.
116. Tu n'es pas *d'âge encor...*
118. Une tente de *pourpre...*
124. *Castellan*, je tiendrai...
127. J'aurai bien vite fait *de raser ton vieux mur,*
128. *Prendre un burg dans ma main, comme on cueille un fruit mûr*
129. Et coucher *un donjon...*
131. Ce qui restera, *Welf,...*
Une ruine
132. *On ne sait quoi d'informe* au fond d'un noir fossé
132. Et de ta haute tour *guerrière* ?...

132-138. Cf. passim dans le *Rhin* les descriptions des ruines des divers burgs visités par V. Hugo.

Bonne aux moineaux cachant leurs nids dans l'embrasure.
Et du sauvage aspect de tes créneaux altiers? 135
Un tas de pierres, plein de houx et d'églantiers,
Où les femmes viendront faire sécher leur linge.
Je suis Cyadmis, duc et marquis de Thuringe.
Ouvre-moi.

Silence dans la tour*.
Paraît un étendard portant à la hampe une couronne de roi.
Entre, derrière un groupe de trompettes, un homme à cheval vêtu de drap d'or, ayant une couronne royale sur la tête. Il a un sceptre à la main. A sa suite, marche une compagnie d'arbalétriers bourguignons couronnés de fleurs ; ils ont de grandes arbalètes, des boucliers faits d'une peau de bœuf et hauts comme un homme, et les pieds nus dans des chaussures de corde**.
Tous s'arrêtent.
Le duc et sa troupe se rangent.
L'homme à couronne royale fait face à la tour. La fanfare cesse.

HUG, parlant à la tour.

Je suis roi d'Arle aux verts coteaux,
Et j'ai pour fiefs Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux ; 140
A quiconque me brave on sait ce qu'il en coûte,
Et je m'appelle Hug, fils de Boron. Écoute,

---

* *Fanfares. Un large étendard. Entre une troupe d'arbalétriers.*
139. Je suis roi *d'Arle aux riants côteaux,*
142. Le ms. porte fils de Bozon.

** *Dans des chaussures de corde* : Bien que ce détail ne soit pas très caractéristique, il peut provenir de la lecture, dans Moreri, de l'article CROATIE : « On dit qu'ils sautent par les montagnes comme des Dains et qu'ils y ont pour cela des *souliers de corde.* » On retrouvera les Croates dans le décor qui suit le vers 190. Selon son habitude, V. Hugo aurait transposé ses souvenirs.

139-140. Tous les détails qui concernent la ville d'Arles ont été empruntés par V. Hugo à l'article ARLES du dictionnaire de Moreri : « Arles sur le Rhône a pour suffragans Marseille, Toulon, S. Paul-Trois-Châteaux et Orenge. »

142. *Hug, fils de Boron,* ms. : Bozon. Boron est sans doute une faute d'impression. Les deux noms proviennent de cette phrase de Moreri où V. Hugo a cru voir une généalogie : « Aprez Bozon, Louïs Bozon et Hugues. »

Homme de ces monts, toi qui fais de l'ombre ici.
Je ne te vois pas, maître obscur du burg noirci ;
Mais derrière ton mur, tu songes ; je te parle. 145
Tu n'es pas sans avoir entendu parler d'Arle,
Dont l'aïeul est Priam, car sur nos monts chenus,
Avant les Phocéens, les Troyens sont venus ;
Arle est fille de Troie et mère de Grenoble,
Isidore la nomme une ville très-noble, 150
Et Théodoric, comte et roi des Goths, l'aima.
Les Français ne l'auront jamais. Gênes, Palma,
Mayorque, Rhode et Tyr sont mes ports tributaires,
J'ai le Rhône, et l'Autriche est une de mes terres.

---

143. Homme de *ce burg,...*
145. Mais derrière ton mur, tu *m'entends...*

146-147. « Ceux qui aiment les fables luy ont cherché des fondateurs illustres dans les débris de Troye et ils ont crû qu'Arulus, neveu de Priam, l'avoit fait bâtir et luy avoit donné son nom... Strabon semble croire qu'Arles étoit un Ouvrage des Phocenses. »

149-150. « Isidore la nomme une ville très noble » est un alexandrin qui se trouve tout fait dans l'article Arles de Moreri. C'est la rime qui a amené Grenoble au vers précédent. Ce n'est d'ailleurs pas une erreur historique : Grenoble fit nominalement partie du royaume d'Arles jusqu'à 1033. Cf. Moreri, art. Bourgogne, où V. Hugo a dû puiser le renseignement. Pour la réalité des faits cf. P. Berret, *Petite histoire du Dauphiné*, Paris, Rieder, *Le royaume indépendant de Boson*, p. 10.

151. « Théodoric, roy des Ostrogots, aima Arles. » Moreri, art. Arles.

152. *Gênes* « [Arles] se rendit si puissante en peu de tems que Genes et les autres villes de commerce voulurent se liguer avec elle. » Moreri place cette ligue au treizième siècle et il n'énumère pas les villes liguées : mais le détail avait fait jouer l'imagination de V. Hugo, qui a nommé logiquement deux ports méditerranéens très anciens, *Rhode* et *Tyr*. La rime à *aima* semble seule avoir amené *Palma*, qui a entraîné *Mayorque*.

154-155. « La ville d'Arles étoit presque République sous les Empereurs qui s'en disoient Rois. » V. Hugo va plus loin que Moreri, et renverse les termes : c'est le roi d'Arles qui se dit posses-

Arle est riche ; à la Diète elle achète des voix ; 155
Les califes lui font de précieux envois ;
Elle reçoit par mer les dons de ces hautesses,
Les odeurs d'Arabie, et les délicatesses
De l'Asie, et telle est la beauté de ses tours
Qu'elles attirent l'aigle et chassent les vautours. 160
Mon sceptre est salué par cent vassaux, tous princes.
J'ai le Rhin aux sept monts, la Gaule aux sept provinces.
T'attaquer, toi vieillard, j'en serais bien fâché.
Donne-nous ta montagne, et je t'offre un duché.
Je t'offre en ma Bourgogne autant de bonne terre 165
Qu'on en voit de mauvaise en ce mont solitaire.
Accepte, car nos champs donnent beaucoup de blé.
Le trouvère Ericus d'Auxerre en a parlé.

159-169. Rédaction imaginale remplaçant ces vers :

D'Egypte, d'Assyrie et d'Afrique, et ses tours
Fières, attirant l'aigle et chassant les vautours.
Je t'offre dans ma ville allemande et latine

159. *Des Indes,* et telle est la beauté de ses tours
Navrer tes cheveux blancs,...
163. *Te heurter,* toi vieillard, j'en serais bien fâché,
164. Donne-[moi] ta montagne...
Cède

---

seur de l'Autriche. L'*Autriche* ainsi que la *diète* ont été amenées ici par une association d'idée issue de la lecture des détails donnés par Moreri sur les rapports d'Arles et des empereurs.

156-159 et variante de 159 : « Le cours du Rône et le voisinage de la mer luy fournissent toutes les richesses de l'Orient, les *odeurs de l'Arabie*, les *délicatesses de l'Assyrie*, l'abondance de l'*Afrique*. » L'énumération des pays d'Orient a naturellement appelé les *califes*.

162. Cf. la note des vers 154-155 ; l'idée une fois admise, V. Hugo la développe.

167. « Cette ville étant située dans un lieu extrêmement fertile étoit comme la nourrice de plusieurs provinces de l'Empire. »

168. Le nom du « poète *Ericus d'Auxerre* » a été relevé par V. Hugo au début de l'article de Moreri, qui cite Ericus d'Auxerre à propos de l'étymologie du nom d'Arles.

Arles t'attend. Je t'offre en ma ville latine
Un palais où, vieillards à la voix enfantine, 170
Les poëtes viendront, hôtes mélodieux,
Te chanter, comme au temps qu'on croyait aux faux dieux.
Tu seras un seigneur dans mon pompeux cortége,
Et tu présideras des cours d'amour. La neige,
La bise, le brouillard, les ouragans hurlants, 175
Font une sombre fête à tes fiers cheveux blancs,
Car cet âpre sommet a, sous le vent sonore,
Plus d'hiver que d'été, plus de nuit que d'aurore.

---

169. *Rends-nous ton burg...*
173. Tu seras *comme un roi...*
177. Car *cette âpre montagne...*

169-182. Une partie de ce développement était en germe dès 1859, dans *Masferrer :*

> Viens, règne, Nous avons des couronnes au front..,
> Des femmes, des banquets, le monde à nos genoux.
> Prends ta part.
>
> (V. 578-581, 3 mars 1859.)

dans *Choix entre deux passants*

> ...Viens. L'or, la pourpre, la soie,
> Les festins, les palais, les prêtres, les bouffons...
> Les parcs, éden nocturne, aux grands arbres, pleins d'astres.
> Les femmes accourant avec une aubre au front
> Tout cela t'appartient.
>
> (V. 8-16, 30 octobre 1859.)

172. *Au temps qu'*on croyait aux faux dieux : La tournure archaïque *au temps que* convient à l'idée exprimée :

> Au temps que les bêtes parlaient

écrit La Fontaine, au début du *Lion Amoureux*. Livre IV, 1.

174-176. Ce vieillard debout dans l'ouragan évoque le souvenir du Manoir de Corbus bravant la tempête, *Eviradnus*, v. 110 et sq. L'antithèse *sombre fête* est familière au poète : on la trouve à deux reprises dans le *Petit Roi de Galice*, Durandal y

> fait la *fête effrayante* du glaive
>
> (v. 480.)

et Ruy le subtil dit textuellement à Roland :

> tenir tête
> A cent vingt durs garçons, c'est une *sombre fête*.

Viens te chauffer, vieillard. Je t'offre le midi.
Tu cueilleras la rose et le lys d'Engaddi. 180
Accepte. On trouve ainsi moyen de plaire aux femmes ;
Car il est gracieux de s'approcher des dames
En souriant avec des bouquets dans les mains.
L'aloès, le palmier, les œillets, les jasmins
Emplissent nos jardins d'encens et d'allégresse, 185
Et l'ancien dieu Printemps, qu'on adorait en Grèce,
N'avait pas plus de fleurs quand il les rassembla
Toutes, pour les offrir aux abeilles d'Hybla.
Lève la herse, abats le pont, ouvre la porte,
Accepte ce que moi, roi d'Arles, je t'apporte. 190

Silence dans la tour.
La fumée s'épaissit et devient rougeâtre.
Le roi se range près du duc.
Fanfare.
Paraît une bannière de drap d'or, portant un grand aigle de sable*, éployé. Des sonneurs de trompes et des batteurs de cymbales la précèdent.
Derrière la bannière, entre un homme à cheval, vêtu de pourpre, ayant dans la main un globe, et sur la tête la couronne impériale.
Il est suivi d'une** poutre à tête de bélier de bronze, portée par des Croates nus, hauts de six pieds. Le bélier*** est flanqué de montagnards tyroliens en jaquettes bariolées****, armés de frondes.

---

179. ... Je t'offre le *soleil.*
180. Tu cueilleras *des lys dans un jardin vermeil.*
184. *Les roses, les œillets, les lauriers*, les jasmins
185. Emplissent nos *palais...*
190. Sur épreuve : [Et voici ce que moi] roi d'Arles, je t'apporte.
* *noir*
** baliste traînée.
*** La baliste.
**** portant des échelles.

---

180. La fertilité de l'oasis d'Engaddi accrochée aux falaises de la mer Morte est célèbre. Cf. entre autres, l'art. Engaddi dans Moreri, dont V. Hugo suit ici l'orthographe. L'Ecriture (*Josué*, XV, 62 ; *Cant.*, I, 14 ; I, *Rois*, 24) ne signale pas particulièrement parmi les fleurs qui croissent à Engaddi la rose et le lis : mais on trouve plusieurs fois dans la Vulgate les termes de *lis* (I, *Rois*, VII, 26 ; *Cant.*, II, 16 et VI, 2, 3) et de *roses* (*Isaïe*, XXXV, 1 ; *Cant.*, II, 1 ; *Sap.*, II, 18), sans qu'on sache au reste quelles fleurs peuvent désigner les vocables hébreux ainsi traduits.

Tout ce cortège s'arrête et fait face à la tour. Les trompes et les cymbales se taisent.

OTHON, tourné vers la tour.

Othon, empereur, parle à Welf, baron bandit,
Et le bandit se cache, et l'empereur lui dit :
Vassal, ouvre ton burg. Je viens te faire grâce.
Welf, quand c'est l'empereur d'Allemagne qui passe,
La clémence au doux front marche à côté de lui. 195
Mais l'homme absous, c'est peu ; je veux l'homme ébloui.
Quand l'empereur pardonne, il donne une province.
Le duc te fait soldat, le roi duc, et moi prince.
Chacun de nous, suivant sa taille, te grandit.
Je puis, si je le veux, te mettre en interdit ; 200
J'aime mieux t'attirer, moi centre, dans ma sphère,
Te couvrir de splendeur et d'aurore, et te faire
Roi près de l'empereur, astre près du soleil.
Ton pennon couronné sera presque pareil
A ma bannière, alors qu'on tremble, et que la terre 205
Se courbe et cherche à fuir sous mon cri militaire,
Et qu'on voit s'envoler dans l'orage en avant

---

196. *L'homme absous, ce n'est rien...*
201. *J'aime mieux te couvrir de splendeur...*
204. Ton *blason* couronné...

---

200. *Interdit :* On appelle ordinairement *interdit* une sentence de l'autorité ecclésiastique qui interdit soit à des personnes, soit à des villes entières l'exercice du culte et l'administration des sacrements : il n'appartient pas à l'Empereur de prononcer l'interdit ecclésiastique. Il semble bien qu'il s'agisse ici de mettre Welf au ban de l'empire, et le ban de l'empire n'est après tout qu'une sorte d'interdit laïque. Le ban de l'empire avait souvent pour conséquence la confiscation des terres ; il était prononcé pour « l'infraction de la paix publique », pour « asile donné aux proscrits », pour « fiefs appréhendés sans investiture » : toute chose que l'Empereur se croit en droit de reprocher à Welf. Cf. Pfeffel, *Abrégé chronologique de l'Histoire et du Droit public d'Allemagne*, 1777.

L'hydre noire au bec d'aigle ouvrant son aile au vent !
Welf, obéis. Je suis celui qui tient le globe.
J'ai la guerre et la paix dans les plis de ma robe. 210
Je t'offre la Hongrie, un royaume. Veux-tu ?

Silence dans la tour.
Fanfare*.
L'empereur se range près du roi et du** duc.
Paraît une grande croix d'or à trois branches. Derrière le porte-croix, qui est habillé*** de violet, vient, sur une mule blanche, un vieillard vêtu de blanc, qui a la tiare en tête. Il est seul, sans gardes. Le porte-croix s'arrête. La fanfare se tait. Le vieillard parle à la tour.

SYLVESTRE.

Moi, j'ai les clefs. La force est moins que la vertu.
Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
Que tout le roulement des machines de guerre.
César est grand ; mais Christ, à la douceur enclin, 215
Près de l'homme de pourpre a mis l'homme de lin.
Je suis le Père. En moi la lumière se lève,
Et ce que l'empereur commence, je l'achève ;
Il absout pour la terre, et j'absous pour le ciel.
Le grand César ne peut rien donner d'éternel. 220
Il t'offre une couronne, et moi je t'offre une âme ;

---

208. *L'aigle à deux becs ouvrant ses deux ailes au vent !*
209. *Je t'appelle*; je suis celui...
Bavière
211. Je t'offre la *Bohême,...*
* au dehors.
** vieux.
*** vêtu.
lin
212. Moi, j'ai les clefs. *Je suis l'homme de blanc vêtu*
chefs d'armée
214. *Que tous les glaives nus et tous les chars de guerre.*
Welf, je viens de la part du césar éternel
220. *Il a l'essaim de guerre et j'ai l'essaim de miel.*
221. *On* t'offre une couronne...

---

210. Cf. Tite-Live, XXI, 18 : Tum Fabius, sinu ex toga facto : « Hic, inquit, vobis pacem et bellum portamus. »

La tienne. En t'isolant, comme en un schisme infâme,
Triste excommunié, tu l'as perdue, hélas !
Je te la rends. Frémis, vieillard, tu reculas
Vers Satan, et tu fis outrage au ciel propice 225
Quand tu mis entre nous et toi ce précipice.
Fils, veux-tu regagner ta part du paradis,
Rentrer chez les élus, fuir de chez les maudits ?
Cède à moi qui suis pape, héritier des apôtres.

Un homme paraît entre deux créneaux au haut de la tour. Il est tout habillé de fer. Sa barbe blanche passe sous sa visière baissée. Il se découpe en noir sur le fond de neige de la montagne*.
La nuit commence à tomber.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, WELF.

WELF, du haut de la tour.

Que me veut-on ? Passez votre chemin, vous autres. 230
Je hais ton glaive, ô duc. Je hais ton sceptre, ô roi.
César, je hais ton globe impérial. Et toi,
Pape, je ne crois pas à tes clefs. Qu'ouvrent-elles ?
Des enfers. Tu mens, pape, et tes fureurs sont telles
Que Rome est le cachot du Christ, je te le dis. 235
Et pour voir en toi l'homme ouvrant le paradis,
Le Père, j'attendrai, pape, que tu détèles
Tous ces hideux chevaux, Guerre aux rages mortelles,
Haine, Anathème, Orgueil, Vengeance à l'œil de feu.

---

223. *Sombre* excommunié...
225. Vers *l'enfer*, ...
227. ... ta part [de] paradis,
* *La tour fume.*
237. ... J'attendrai, *prêtre*, que tu détèles

233-240. Cf. les reproches adressés par Elciis aux gens d'Église.

Monstres par qui tu fais traîner le char de Dieu ! 240
Les chevriers, qu'on voit rôdant de cime en cime,
Sont de meilleurs pasteurs que vous, prêtres ; j'estime
Plus que vos crosses d'or d'archevêque ou d'abbé,
Leur bâton d'olivier sauvage au bout courbé.
Bénis soient leurs troupeaux paissant dans les cytises ! 245
Oui, les femmes font faire aux hommes des sottises,
Roi d'Arles ; mais j'ai, moi, c'est pourquoi je suis fort,
Pour épouse ma tour, pour amante la mort.
En guise de clairon l'ouragan m'accompagne.
Que peux-tu donc m'offrir qui vaille ma montagne, 250
César, roi des Romains et des Bohémiens ?
Quand tu me donnerais ton aigle ! J'ai les miens.
Que venez-vous chercher ? Qu'est-ce qui vous amène ?
Rois, je suis dans ces bois la seule face humaine.
La terre sait vos noms et les mêle à ses pleurs. 255
Vous êtes des preneurs de villes, des voleurs
De nations, les chefs de l'éternel pillage.
Que voulez-vous de moi ? Je n'ai pas un village.
Vous êtes ici-bas les semeurs de l'effroi.
Le genre humain subit le duc, souffre le roi ; 260
Tu l'opprimes, César ; Saint-Père, tu le pilles.

---

240. *Par qui tu fais traîner l'effrayant char de Dieu !*
Le vers 240 était suivi des vers 253-254.
241. Cf. Notice, p. 372.
245-252. Addition marginale.
247. Roi d'Arles : *tu le sais et je le sais...*
255. *Princes, vous êtes ceux qu'on nomme avec des pleurs*
258. Que *me demandez-vous ?...*
260. *Toi le duc, tu meurtris le peuple, toi,* le roi ;

---

244. Cf. notice p. 374.
244. L'identité de la forme de la crosse épiscopale et du bâton de chevrier amène la comparaison, et reporte la pensée de V. Hugo à la traduction de Leconte de Lisle, qu'il vient de lire. Cf. Notice p. 374
261. Cf. dans la notice p. 374, ce qui est dit du vers :

Le pape est le hibou, l'empereur le vautour.

Vos lansquenets font rage, et violent les filles
Qui plongent leurs bras blancs dans le van plein de blé;
Il semble, tant par vous l'univers est troublé,
Que l'air manque aux humains et la rosée aux plantes; 265
Sur la sainte charrue on voit vos mains sanglantes.
Rien n'ose croître, et rien n'ose aimer. Moi je suis
Un spectre en liberté songeant au fond des nuits.
Vous êtes des héros faisant des faits célèbres.
Est-ce que j'ai besoin de vous dans mes ténèbres? 270
Je n'ai rien. Pas un homme auprès de moi ne vit.
On trouve dans ces monts l'air que rien n'asservit,
Le ravin, le rocher, des ronces, des cavernes,
Des lacs tristes, pareils aux antiques Avernes,
Le bois noir, le vieux mur par les hiboux choisi, 275
Le nuage, et c'est tout. Qui vous attire ici?
Pourquoi venir? C'est donc pour me prendre de l'ombre?
Moi, baron dans ma tour, larve dans un décombre,
Je garde ce désert terrible, et j'en ai soin.
L'immense liberté du tonnerre a besoin 280

[Rois, vos soldats]
262. *Vos noirs soldats* font rage...
264. ... tant par vous *le monde est accablé,*
265. Que l'eau manque aux *vivants*...
270. ... *qu'on vienne en* mes ténèbres?
272. *Qu'est-ce que j'ai? Le vent que nul frein* n'asservit
273. *Le hallier,* le rocher...
276. *Le vent, l'obscurité....*
279. Je garde ce désert *farouche*...

---

265. Encore une réminiscence de Virgile:

Vitio moriens sitit aeris herba.

278. *Larve dans un décombre*: fantôme dans une ruine. Le mot larve dans le sens de spectre est d'un emploi constant chez V. Hugo

Dis, larve Aldebaran; réponds, spectre Saturne.

(*Contemplations,* VI, *Au bord de l'infini*; IX, *A la fenêtre pendant la nuit.*)

De gouffres, de sommets, d'espace, de nuées
Sans cesse par le vent de l'ombre remuées,
D'azur sombre, et de rien qui ressemble à des rois,
Si ce n'est pour tomber sur leur tête. Je crois
En Dieu. Prêtre, entends-tu? Quoi, ce bois où nous sommes
Tente les rois! Les rois n'ont pas assez des hommes!
Mais contentez-vous donc, compagnons couronnés,
De ce tas de vivants que vous exterminez!
Je possède ce mont, et ce mont me possède,
Il m'abrite, et sur lui je veille. Ainsi l'on s'aide. 290
Moi, je suis l'âme, et vous, vous êtes les démons.
Je descends des géants qui, marchant sur les monts,
Et les pressant du pied, faisaient jaillir des marbres
Les sources au-dessus desquelles sont les arbres.
Puisqu'autour du sommet superbe, tout s'éteint, 295
Puisque la bête brute, en son auguste instinct,
Proteste, alors que l'homme à plat ventre se couche,

---

283. De [*paix*?] sombre...
284. *Sinon pour les frapper.*
Le vers 283 est suivi dans le ms. de deux brouillons des vers 284-294 :

a) *Si ce n'est pour tomber sur leurs têtes. Je crois*
En Dieu, Prêtre, entends-tu? Je hais tes patenôtres.
Va-t-en, pape! Tu n'es qu'un roi comme les autres.
Ah! vous êtes gênés,
Cela vous gêne, o rois, de voir un chevalier
triste
Dans la claire-voie âpre et sombre du hallier!
En guise de clairon, l'ouragan m'accompagne,
Que peux-tu donc m'offrir, qui vaille ma montagne,
César, roi des romains et des bohémiens?
Quand tu me donnerais ton aigle! J'ai les miens.
(Les quatre derniers vers ont été utilisés plus haut, 249-252.

b) *Si ce n'est pour tomber sur leurs têtes. Ces bois*
Sont à moi, j'ai ce mont, et ce mont me possède.
Il m'abrite, et sur lui je veille. Ainsi l'on s'aide.

285. Cf. Notice, p. 74-375 et sq.
286. Tente *ces* rois!
287. *Sachez vous contenter,* compagnons couronnés
296. Puisque *la brute, avec sa sagesse d'*instinct,

Ah ! puisque rien n'est libre à moins d'être farouche,
De mes noirs sangliers, de mes ours, de mes loups,
Vous n'approcherez pas, princes ; j'en suis jaloux. 300
Messeigneurs, savez-vous pourquoi ? C'est que ces bêtes
Ces êtres lourds et durs, ces monstres, sont honnêtes.
Ils n'ont pas de Séjan, ils n'ont pas de Rufin ;
Leur cruauté n'est pas le crime ; c'est la faim.
Vous, rois, dans vos festins, au bruit sacré des lyres, 305
Gais, couronnés de fleurs, échangeant des sourires,
Pour usurper un trône, ou même sans raison,
Vous vous versez les uns aux autres du poison ;
Vos poignards emmanchés de perles font des choses
Horribles, et, parmi les lauriers et les roses, 310
Teints de sang, vous restez éblouissants toujours ;
Moi, je choisis les loups, et j'aime mieux les ours ;
Et je préfère, rois qu'un vil cortége encense,
A vos crimes riants leur féroce innocence.
Allez-vous-en. — Fuyez. Quoi ! ne sentez-vous pas 315
Tout un hérissement fauve autour de vos pas !
Vous bravez donc, puissants aveugles, le murmure
Qui répond dans l'abîme au bruit de mon armure,
L'amour qu'a pour moi l'ombre, et l'appui que j'aurais
Dans la virginité des profondes forêts. 320
J'ai sous ma garde un coin de paradis sauvage,
Un mont farouche et doux. Ici point de ravage
Montrant que l'homme fut heureux dans ces beaux lieux ;

---

301. *O princes*, savez-vous pourquoi ?...
307. Pour *vous garder* un trône...
313. ... rois, *princes, vous qu'on* encense,
314. A vos crimes *dorés*...
321. J'ai sous ma garde un *peu* de paradis ..
322. Un mont farouche et *pur*...

305-311. Cf. le festin de *Ratbert*, v. 412 et sq.
312. Cf. notice, p.375.

Point de honte montrant qu'il y fut orgueilleux.
L'onde est libre, le vent est pur, la foudre est juste. 325
Rois, que venez-vous faire en ce désert auguste ?
Le gouffre est noir sans vous, sans vous le ciel est bleu.
N'usurpez pas ce mont ; je le conserve à Dieu.
Rois, l'honneur exista jadis. J'en suis le reste.
C'est bien. Partez. S'il est un bruit que je déteste, 330
C'est le bourdonnement inutile des voix.

Il disparaît.

CYADMIS*.

Il nous brave !

HUG.

Couvrons nos soldats de pavois.
Traînons une baliste. Apportons les échelles.
A l'assaut !

OTHON**.

A l'assaut !

SYLVESTRE, montrant le précipice.

Si vous n'avez pas d'ailes,
Vous ne franchirez pas cet abîme. Vos ponts 335
Ne pourront au roc vif enfoncer leurs crampons.
Les torrents dans ce trou tombent. Et votre armée,
Comme eux, en y croulant, y deviendra fumée.

---

327. *L'abîme* est noir sans vous...
329. Rois, l'honneur *existait* jadis...
330. *Assez*, partez...
* Le duc.
** L'empereur.
332. Vers prononcé tout d'abord entièrement par Cyadmis.

---

332. *Pavois* : Grand bouclier derrière lequel au moyen âge s'abritaient les gens de pied.

CYADMIS, regardant.

C'est vrai, le précipice est sans fond.

HUG, se penchant.

Quel fossé !

OTHON, regardant et reculant.

On ne peut passer là que par le pont baissé. 340

CYADMIS, touchant le rocher.

Auprès de ce granit le marbre serait tendre.

OTHON, à Sylvestre.

Que nous conseille donc Ta Sainteté ?

SYLVESTRE.

D'attendre.
La nuit vient. Et le temps qui s'écoule est pour nous.
Cachez dans le ravin des gardes à genoux.
Faites le guet.

Tous s'en vont. Il ne reste que des pointes de piques presque indistinctes dans un pli du ravin.
Il commence à neiger.
Crépuscule. Noirceur croissante de la tour et de la montagne. Un enfant paraît dans un coude du rocher. C'est une petite fille, pieds nus, en haillons ; une mendiante.
Elle vient du côté opposé à celui par où les rois sont sortis.
Elle se traîne dans la neige qui s'épaissit.
Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, et monte péniblement la pente qui mène au bord du précipice.
Profond silence. Les pointes des piques restent immobiles.

---

343. ... [Tout] le temps qui s'écoule...

SCÈNE QUATRIÈME

UNE MENDIANTE, ENFANT.

LA MENDIANTE.

J'ai froid. Comme il fait noir! Personne. 345
Du bruit? Je crois que c'est une cloche qui sonne.
Non, c'est le vent.

Apercevant la tour.

Un mur! On dirait un beffroi.

Frissonnant.

Il me semble que j'ai des bêtes près de moi.
Jésus!

Avançant.

Ah! le chemin finit ici. Pourrai-je
Aller plus loin?

Regardant dans le précipice.

Ceci, c'est un trou.

Grelottant.

Comme il neige! 350
Pourtant je crois bien voir en face une maison.
Non, c'est noir.

Songeant.

Est-ce vrai qu'on vous met en prison
Parce que vous allez dans les champs toute seule?
Mon Dieu, j'ai peur! Et puis les loups ouvrent la gueule
Et marchent dans les bois avec les revenants. 355

---

345. J'ai *peur...*
349. *J'ai peur!*
Ah! le chemin finit ici...
354. Mon Dieu, *Jésus!...*

Où suis-je? Cette route est pleine de tournants.
J'ai perdu mon chemin. Ce n'est plus que des pierres.
Si j'essayais un peu de dire mes prières?

Regardant le burg.

Est-ce une maison? Non. C'est du rocher que j'ai
Pris pour un mur. Je meurs! Ah! je n'ai pas mangé. 360
J'ai les pieds écorchés par les cailloux. Ma mère!

WELF, paraissant entre les créneaux.

Qui m'appelle?

SCÈNE CINQUIÈME

LA MENDIANTE, WELF.

WELF, tournant une lanterne sourde vers le précipice.

Quelqu'un est là?

LA MENDIANTE.

De la lumière!

WELF, regardant.

On dirait un enfant. Qu'es-tu? fille ou garçon?

LA MENDIANTE.

Monseigneur, je voudrais entrer dans la maison.

WELF.

D'où viens-tu?

---

360. ... *Et puis, quand on n'a pas mangé!*
362. [On] m'appelle!
Qui va là?

LA MENDIANTE.

Je n'ai pas de pays sur la terre. 365

WELF.

Où vas-tu ?

LA MENDIANTE.

Je ne sais.

WELF.

Où sont tes père et mère ?

LA MENDIANTE.

Je n'en ai pas. Je sais que les autres en ont.
Voilà tout.

WELF.

En venant du côté de ce mont,
N'as-tu pas rencontré des gens armés ?

LA MENDIANTE.

Personne.

WELF.

Comme ils ont pris la fuite ! Ainsi le daim frissonne 370
Devant l'ours.

LA MENDIANTE.

Je suis fille, et j'ai dix ans ; je vais
Devant moi, je mendie, et le temps est mauvais,
Je voudrais me chauffer devant la cheminée,
Et je n'ai pas mangé de toute la journée.

WELF.

Entre, enfant. Viens souper, et viens, sous l'œil de Dieu, 375

---

373. Je voudrais me *sécher*...

Dormir sur un bon lit à côté d'un bon feu.
La montagne est l'aïeule et je suis le grand-père.
Le burg sera ton nid comme il est mon repaire.
Le brasier, qui devait chasser les bataillons,
Va faire mieux encore et sécher tes haillons ; 380
Au lieu de voir, devant sa flamme, tout l'empire
Reculer effrayé, je te verrai sourire.
Dieu soit béni ! je n'ai pas fait mon feu pour rien.
Cela commençait mal et cela finit bien.
Ah ! tu t'en allais donc sans savoir où, perdue, 385
Ne voyant que du noir dans toute l'étendue !
Il ne sera pas dit, ma fille, qu'à ton cri,
Le vieux roc foudroyé ne s'est pas attendri.
Dans la grande montagne entre, pauvre petite ;
Et sois chez toi. Je vais baisser le pont.

Il disparaît. La lumière descend de meurtrière en meurtrière. Le pont commence à s'abaisser. On voit la lumière entre les barreaux de la herse. La herse se lève, le pont se baisse et rejoint le bord du précipice.
Welf, la lanterne à la main, traverse le pont et vient à l'enfant.

Viens.

L'enfant prend la main de Welf.
Mouvement dans les piques. Clameurs* dans le ravin. Des soldats sortent d'une embuscade, et se précipitent sur Welf. Cyadmis est à leur tête.

377-388. Rédaction marginale remplaçant ce brouillon :

— Attends : je vais baisser le pont...
l'antre du burg un nid pour toi pauvre petite
... Viens, c'est là !
forêt
La *montagne* est l'aïeule et je suis le grand-père.
Entre. J'ai de quoi faire un nid dans mon repaire
Il ne sera pas dit, ma fille, qu'à ton cri
mont
Le vieux roc foudroyé ne s'est pas attendri

379. Le brasier, *préparé contre* les bataillons
390. *Sois chez toi, je te vais* baisser le pont
* *Cri* [Clameur].

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, CYADMIS, SOLDATS,
puis les GENS DU PEUPLE.

CYADMIS, l'épée nue.

Vite! 390

Tous sur lui !

Welf est saisi. Il se débat. On le garrotte. Le pont est occupé. Le burg est envahi. La forteresse s'emplit de soldats portant des torches. Cyadmis regarde avec triomphe Welf enchaîné et silencieux.

Welf est pris !

LA MENDIANTE, joignant les mains devant Welf.

Monseigneur !...

LES SOLDATS.

Nous l'avons !

CYADMIS.

Le sauvage est pris ! Gloire aux drapeaux esclavons !

Accourent les bourgeois et les paysans du commencement.
Ils se groupent autour de Welf prisonnier.

LE BOURGEOIS.

Tiens, il s'est laissé prendre. Imbécile !

LE PAYSAN.

Une grive

Prise au miroir.

LE BOURGEOIS.

Tant mieux.

---

391. Tous *debout* !...

LE VIEILLARD.

Oui. Vive le duc !

L'ÉTUDIANT.

Vive
Le roi !

LE BOURGEOIS.

Vive le pape !

LE PAYSAN.

Et vive l'empereur ! 395

LE VIEILLARD, regardant Welf garrotté.

Je le croyais plus grand qu'un autre.

LE BOURGEOIS.

Quelle erreur !
Il est petit.

LE PAYSAN, au bourgeois.

Il n'est pas plus grand que vous n'êtes.

LE BOURGEOIS.

Quelle idée avait-il de défendre les bêtes ?
Les hommes, passe encor.

397-401. Addition marginale remplaçant le brouillon :

Il est petit — Il est même laid — A tout prendre.

---

396 et sq. Les ennemis de V. Hugo n'épargnaient même pas son physique. H. Heine avait prétendu qu'il était bossu (*Lutèce*, Paris, Lévy, p. 53-56). On sait comment, vers 1840, V. Hugo ramassa un jour dans un distique ironiques toutes les calomnies absurdes lancées contre lui :

Voici les quatre aspects de cet homme féroce :
Folie, Assassinat, Ivrognerie — et Bosse.

Cf. J. Claretie, *V. Hugo, souvenirs intimes*, Paris, 1902, p. 7-8.

LE VIEILLARD.

Tout au plus.

L'ÉTUDIANT.

C'est un fou.

LE VIEILLARD.

S'amuser à monter la garde au bord d'un trou ! 400
C'est ridicule.

LE BOURGEOIS.

Il est même laid. A tout prendre,
Je le vaux. A bas Welf !

LE PAYSAN.

Moi, j'irai le voir pendre.

LE BOURGEOIS.

Je ne donnerais pas de sa peau deux écus.

Huées et ricanements autour de Welf.

WELF.

Tant le rire est aisé derrière les vaincus !

---

404. Vers très travaillé.

Sur le fragment 267 du ms. 40, on lit :

La morsure
Tant le rire est facile aux talons d'un vaincu
l'imbécile !
Aux talons d'un vaincu, la morsure est facile
Que le rire est aisé, quand [l'honneur ?] est vaincu !

Le fragment 266 offre la forme définitive :

Tant le rire est aisé derrière les vaincus !

Date finale du manuscrit : 22 juillet 1869.

LE POETE, A WELF.

Tu fus grand, c'est pourquoi l'on t'outrage. Sois triste,
Et pardonne. La foule ingrate et vaine existe,
Elle livre quiconque est par le sort livré,
Et raille d'autant plus qu'elle a plus admiré.
Que ton souvenir reste à la sombre vallée, 5
Qu'on entende pleurer la source inconsolée,
Que l'humble oiseau t'appelle et te mêle à son chant,
Et que le grand œil bleu des biches te cherchant
Se mouille, et soit rempli de lueurs effarées.
Si la mer prononçait des noms dans ses marées, 10
O vieillard, ce serait des noms comme le tien.
Tu fus l'ami, l'appui, le tuteur, le soutien
En haut, de l'arbre immense, en bas, du frêle arbuste ;

---

1. Le manuscrit 40 (fr. 369) donne cette première rédaction :
Sois fier, car tu fus vrai ; sois grand, car tu fus bon.
Le titre ne figure pas au ms.
l'homme âpre et démesuré
altier, pensif
3. *Elle comprend peu l'homme auguste, altier, sacré*
13. Le vers 13 était suivi de ces cinq vers :
Calme, tu pratiquas cette maxime auguste
Que cela soit possible ou non, fais ton devoir.
L'homme seul sous les cieux peut être un astre noir,
Les papes et les rois rayonnent les ténèbres,
l'aube pure
Tu mêlas un feu pur à ces clartés funèbres.
Les quatre premiers vers figurent aussi sur le fragment 269 du ms. 40 : le troisième deux fois.

Le poète a Welf. Cf. le salut lyrique adressé, pour clore les *Burgraves*, à Job et à Barberousse, et la conclusion ajoutée en 1870 au poème de la *Révolution* dans les *Quatre Vents de l'Esprit*.

Un jour les voyageurs sur ton rocher robuste
Monteront, et, penchés, tâcheront de te voir, 15
Vaincu superbe, au fond du précipice noir,
Et leurs yeux chercheront ton fantôme sublime
Sous l'entrecroisement des branches dans l'abîme.

---

18. « Cette image, disent Paul et Victor Glachant, avait hanté V. Hugo tout au long de la pièce. On la trouve dès le vers 20 :

Dans l'entrecroisement des branches du hallier,

et aussi dans les vers supprimés de la scène III :

Dans la claire voie âpre et triste du hallier.

C'est comme un refrain épique, dans cette œuvre véritablement digne du nom de petite épopée. »

Date du ms. : 12 janvier 1877.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avertissement sur la disposition de cette édition. . . . 1
Introduction. V
Bibliographie de l'Introduction.. XLVI
Jugements sur la *Légende des Siècles* (1877). XLIX
Bibliographie des Manuscrits et des éditions de la *Légende des Siècles* (1877). CIX
La Vision d'où est sorti celivre (*Notice*). 3
La Vision d'où est sorti ce livre. 6
I. La Terre (*Notice*). 23
La Terre. Hymne. 26
II. Suprématie (*Notice*). 35
Suprématie. 39
III. Entre Géants et Dieux (*Notice*). 49
Le Géant, aux Dieux. Les temps paniques (*Notice*) . 63
Le Géant, aux Dieux. 65
Les Temps paniques. 68
Le Titan (*Notice*). 77
Le Titan.. 87
I. Sur l'Olympe. 87
II. Sous l'Olympe. 96
III. Ce que les géants sont devenus. 99
VI. L'effort. 106
V. Le dedans de la terre.. 110
VI. La découverte du titan. 113
IV. La Ville disparue (*Notice*).. 121
La Ville disparue. 125
V. Après les Dieux, les Rois. 131
I. De Mesa à Attila. 113
Inscription (*Notice*).. 133
Inscription. 138
Cassandre (*Notice*). 143
Cassandre. 147
Les Trois Cents (*Notice*). 151
Les Trois Cents.. 161
I. L'Asie. 161
II. Le Dénombrement. 164
III. La Garde. 176
IV. Le Roi. 181
Le Détroit de l'Euripe (*Notice*). 189
Le Détroit de l'Euripe.. 191

La Chanson de Sophocle à Salamine (*Notice*).. . 199
La Chanson de Sophocle à Salamine. 202
Les Bannis (*Notice*). 205
Les Bannis. 208
Aide offerte à Majorien (*Notice*).. 211
Aide offerte à Majorien, prétendant à l'Empire. . 214
V. Après les Dieux, les Rois. 223
II. De Ramire à Cosme de Médicis.. 223
L'Hydre (*Notice*). 225
L'Hydre. 227
Le Romancero du Cid (*Notice*). 229
Le Romancero du Cid.. 234
I. L'entrée du roi. 234
II. Souvenir de Chimène. 236
III. Le roi jaloux.. 238
IV. Le roi ingrat.. 239
V. Le roi défiant.. 242
VI. Le roi abject.. 244
VII. Le roi fourbe.. 248
VIII. Le roi voleur.. 249
IX. Le roi soudard. 251
X. Le roi couard. 254
XI. Le roi moqueur.. 256
XII. Le roi méchant. 257
XIII. Le Cid fidèle.. 260
XIV. Le Cid honnête.. 262
XV. Le roi est le roi. 266
XVI. Le Cid est le Cid. 269
Le Roi de Perse (*Notice*). 273
Le Roi de Perse. 275
Les deux Mendiants (*Notice*).. 277
Les deux Mendiants. 279
Montfaucon (*Notice*). 283
Montfaucon. 287
I. Pour les oiseaux.. 287
II. Pour les idées. 291
Les Reîtres (*Notice*). 301
Les Reîtres. Chanson barbare. 303
Le Comte Félibien (*Notice*) 307
Le Comte Félibien.. 312
VI. Entre Lions et Rois. 323
Quelqu'un met le holà (*Notice*).. 325
Quelqu'un met le holà. 328
VII. Le Cid Exilé (*Notice*). 337
Le Cid Exilé. 340
VIII. Welf, Castellan d'Osbor (*Notice*). 365
Welf, Castellan d'Osbor. 378

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND
Rue Fulbert, 9